Nouvelles oeuvres choisies
R.W.B. JACKSON LIBRARY
OISE CIR
3 0005 02068 0164

THE LIBRARY

The Ontario Institute

for Studies in Education

Toronto, Canada

NOUVELLES ŒUVRES CHOISIES

DE

Mgr DUPANLOUP

TOME QUATRIÈME

DÉFENSE DE ROME ET DU SAINT-SIÉGE

LIBRARY
FEB 6 1969
THE ONTARIO INSTITUTE
FOR STUDIES IN EDUCATION

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1874.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

NOUVELLES ŒUVRES CHOISIES

DE

Mgr DUPANLOUP

ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Membre de l'Assemblée nationale

TOME QUATRIÈME

DÉFENSE DE ROME ET DU SAINT-SIÉGE

PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

ET CHEZ CHARLES DOUNIOL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

29, RUE DE TOURNON

1874

Tous droits réservés

BIBLIOTHÈQUE DES BONS LIVRES

422

. D. DU CÉNACLE

PARIS-MONTMARTRE

DISCOURS

DE

MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

PRONONCÉ A ROME, A SAINT-ANDRÉ DE LA VALLÉE

EN FAVEUR DES ÉGLISES D'ORIENT

LE 3 JUIN 1862.

Il y a quelques jours à peine, lorsque les évêques du monde entier, répondant à la voix de notre saint et vénéré Pontife, le Pape Pie IX, se disposaient à partir pour Rome, un autre appel, un appel à leur zèle et à leur charité, leur était adressé par leurs frères de l'Orient.

Témoins du mouvement providentiel qui s'accomplit au sein des nations orientales, encore séparées de l'Église, le vicaire apostolique et les évêques qui résident dans la capitale de la Turquie, s'adressaient en ces termes aux catholiques latins :

Bien-aimés Frères,

La Providence semble avoir jeté depuis quelques années un regard favorable sur ces contrées, que le Pasteur suprême a confiées à notre zèle, et qui étaient jadis presque entièrement vouées au schisme. Les retours à l'unité, autrefois rares et isolés, se multiplient désormais parmi nous et ne se bornent plus à de simples particuliers, mais embrassent des populations tout entières.

C'est parmi les Arméniens que cet heureux mouvement s'est fait sentir d'abord, et qu'il a pris les plus vastes proportions. Des villes entières qui, il y a deux ou trois ans, comptaient à peine quelques familles catholiques, en ont aujourd'hui jusqu'à mille et plus. Carpouth, Arabghir, Rodosto, Marach, Césarée, etc., etc., en sont les plus récents exemples. Et ce mouvement marcherait plus vite encore, si nous avions les ressources nécessaires pour l'entretenir et l'accélérer selon nos désirs.

Il y a deux ans à peine, les Bulgares se sont ébranlés à leur tour, et le mouvement, commencé à Constantinople, s'est rapidement propagé dans les provinces. Un moment nous avons pu craindre, et toute l'Europe a cru, quelques-uns même croient encore, que la défection du premier évêque bulgare, le malheureux Sokolski, avait frappé cette union d'un coup mortel; mais il n'en est rien. La malice des hommes est impuissante contre les volontés déclarées de la Providence. Aussi, malgré la défection de Sokolski, malgré la pénurie extrême des ressources dont elle dispose, malgré les tracasseries du schisme grec, malgré la guerre déclarée que lui font les agents de quelques puissances, l'Union bulgare n'a pas cessé de grandir; c'est ainsi qu'outre les populations qui avaient donné leur adhésion dès le commencement et qui sont restées fidèles, tout dernièrement les villages qui entourent Andrinople, la ville d'Ischtib, la petite Tyrnowa et d'autres villages, viennent encore de faire leur adhésion.

Enfin, ce ne sont plus seulement les races arménienne et slave qui subissent l'influence de ce mouvement; l'ébranlement se fait sentir parmi la race grecque elle-même. Un archevêque grec, Mgr Méléthios, qui est heureux de signer lui-même cet appel à la charité de l'Occident, est rentré le 21 novembre dernier dans le sein de l'Église catholique, et déjà, quoique sans ressources et sous le coup de mille menaces, il voit se former autour de lui un noyau de Grecs convertis, qui ne demande qu'un peu de temps et les encouragements de la charité, pour devenir un grand troupeau.

Voilà, nos très-chers Frères, un court exposé de la situa-

tion présente. Ne faudrait-il pas être aveugle pour ne pas reconnaître une bénédiction visible, une intention manifeste de la Providence dans les faits qui sont sous nos yeux? N'est-il pas certain que la moisson blanchit et que la récolte sera grande? N'est-il pas certain que la semence jetée dans ces contrées ne sera pas inutile, mais *produira, en son temps, ses fruits?*

Que nous manque-t-il, nos très-chers Frères, pour hâter ces grands résultats? Ce n'est pas, comme les faits le montrent déjà surabondamment, la grâce d'en haut; ce ne sont pas les encouragements du Père commun des fidèles, de notre bien-aimé Pie IX qui, par tant d'actes, et tout récemment encore par la formation d'une section orientale dans la Propagande romaine, a montré au monde entier quelle grande place occupait l'Orient dans cette sollicitude pastorale qui embrasse toutes les Églises. Hélas! il faut bien le dire, une seule chose nous manque, ce sont les ressources nécessaires pour créer des missions nouvelles, pour élever des prêtres, pour fonder des séminaires, pour bâtir des églises; et c'est là ce que nous venons, avec confiance, demander à votre charité. Les sacrifices que nous vous demandons, fussent-ils cent fois plus grands, nous n'hésiterions pas à vous faire part de nos besoins; mais il ne faut pas oublier que chaque église nouvelle, une fois fondée, pourra subvenir à ses propres besoins et bientôt travailler elle-même à en créer de nouvelles.

Ainsi, les aumônes destinées à fonder des églises uniates auront nécessairement une durée limitée : deux choses seulement dureront toujours, c'est la reconnaissance que vous devront les nouvelles chrétientés formées par votre zèle, et la récompense que Dieu destine à ceux qui travaillent à l'avancement de son Église.

† P. Bruxoxi, vicaire apostolique de Constantinople.
† A. Hassoux, archevêque primat arménien catholique.
† Méléthios, métropolitain de Drama.
† Arabajinski, prélat chef spirituel de la nation bulgare.

Cet appel, si plein de confiance dans la charité des catholiques latins, n'est pas resté sans réponse. Ils se sont souvenus que c'est à l'Orient qu'ils doivent eux-mêmes leur foi, et ils n'ont pas repoussé des nations entières qui tendaient vers eux des mains suppliantes.

L'âme généreuse du grand Pie IX a daigné bénir et approuver la pensée de mettre à profit la présence à Rome, au centre même de la catholicité, de tant de prélats illustres, de tant de chrétiens pleins de foi, pour donner à nos frères orientaux un témoignage solennel de charité et de sympathie.

Ce témoignage ne pouvait, nulle part, mieux trouver sa place qu'auprès du trône de ce Pontife dont le règne si plein de gloire et de douleurs a été, par une compensation providentielle, le signal de la résurrection de l'Orient.

Les premières paroles de Pie IX avaient été un encouragement pour les chrétiens orientaux, une preuve de sollicitude pour leurs antiques et vénérables rites. Il vient de créer une Congrégation spéciale pour étudier leurs besoins, pour favoriser le retour de ceux qui sont encore éloignés. Dans ce moment même, il adresse une Encyclique nouvelle aux évêques de ces malheureuses contrées pour exciter et bénir leurs efforts.

Les catholiques venus à Rome, pour s'associer aux tristesses et aux joies de leur Père, ont voulu prendre part, dans la mesure qui leur est permise, celle de la prière et de la charité, à cette tendre sollicitude et à ces espérances de Pie IX.

Le mardi 3 juin, à dix heures précises du matin, une messe solennelle, suivant le rite oriental, a été célébrée à l'église Saint-Andrea della Valle, par S. G. Mgr Hassoun, primat arménien catholique de Constantinople, assisté de tous les évêques et prêtres orientaux présents à Rome. NN. SS. les patriarches, archevêques et évêques latins ont été priés de vouloir bien assister à la célébration de cette messe, qui a été dite pour demander à Dieu la réunion des Églises séparées.

Un grand nombre de cardinaux et la plupart des évêques présents à Rome ont répondu à cet appel, et occupaient, en habit de chœur, les places qui leur avaient été réservées. Des Romains, des catholiques, des prêtres de toutes les nations,

remplissaient tout entière la vaste église, et formaient un des plus beaux auditoires qui se puissent voir. Après le dernier Évangile, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, a pris la parole, du haut d'un *tabulatum*, à la manière italienne, laquelle, il le faut avouer, prête tout à la fois à la dignité et à la familiarité du discours; et il a prononcé l'allocution suivante, que nous publions au profit de l'Œuvre des écoles d'Orient, telle que la sténographie l'a recueillie.

La sympathie de l'auditoire, pendant que l'orateur parlait, a éclaté plusieurs fois en applaudissements, que le respect pour le saint lieu ne suffisait pas à contenir, et que manifestement l'amour et le dévouement au Saint-Père arrachaient au sentiment catholique de l'assemblée. Mgr l'Évêque d'Orléans a été obligé d'en arrêter le fréquent retour par ces paroles simples et dignes : « Je ne sais, Messieurs, si c'est » l'usage en Italie d'applaudir dans les églises. Quand c'est » au Saint-Père que s'adressent les applaudissements, et si, » dans les circonstances exceptionnelles où nous sommes, ils » ne se peuvent contenir, je m'incline : mais si ce pouvait être » à moi, je vous demanderais de m'oublier. »

Le discours a été suivi d'une quête pour les chrétiens orientaux.

LES ÉDITEURS DE ROME.

Quid statis, aspicientes in cœlum?
Pourquoi êtes-vous là, regardant le ciel?

MESSEIGNEURS, MES FRÈRES,

Oui, tous en ce moment, nous regardons le ciel!

Dans toute l'Église catholique, tous les regards, tous les cœurs, toutes les craintes, toutes les espérances, sont tournés vers le ciel.

Mais, au milieu de cette extraordinaire émotion, quelle est cette grande et solennelle assemblée? Qui sont ceux que je vois ici, venus de tous les points de l'univers, et si profondément émus de se trouver à Rome ensemble? Pourquoi sont-ils réunis dans la Cité sainte, et comment se rencontrent-ils en ce jour dans ce sanctuaire?

Tout ici m'étonne... Quelles sont, aux pieds du Père commun, ces deux Sœurs, venues l'une de l'Occident, l'autre de l'Orient : l'une plus heureuse, plus heureuse dans sa foi, malgré tant et de si cruelles épreuves, plus heureuse aussi dans sa fidélité, plus heureuse surtout dans la constante bénédiction de Dieu; l'autre étrangement affligée dans son cœur, dans ce cœur malade depuis des siècles, plus affligée aussi dans ses enfants, affligée enfin plus qu'il ne se peut dire dans les profonds et mystérieux châtiments de la Providence?

Et qui suis-je, moi, chargé d'interpréter ici devant

vous cette rencontre inattendue?... Oui, tout ici m'étonne, et je m'étonne moi-même.

Ce sont les Églises d'Occident et d'Orient qui se rencontrent ici, dans cette grande réunion dont Rome en ce moment offre au monde le magnifique spectacle : l'une implore l'autre aux pieds du Père commun qui les bénit toutes deux; et c'est un évêque d'Occident, le dernier de tous, un évêque français, qui parle en ce moment, dans une chaire de Rome, aux pieds de la Chaire éternelle, devant les évêques du monde entier, en faveur des Églises et des évêques d'Orient.

Ou plutôt non, Messeigneurs, ce n'est pas moi, c'est vous, c'est votre présence qui parle ici : je ne suis, moi, qu'une voix : *Vox*. Et quel discours ne languirait devant vous? Aussi n'est-ce pas un discours que je viens faire à ce peuple. Non, je viens lui dire simplement : Venez et voyez.

Voyez qui nous sommes, quels sont tous ces évêques rassemblés ici, et pourquoi Dieu les y amène. — Et voyez aussi quels sont les besoins de cette Église d'Orient qui vous implore.

Pour un si grand sujet, demandons à Dieu l'assistance de sa grâce par l'intercession de Marie. *Ave Maria*.

I

Pourquoi donc, mes très-chers Frères, ce concours extraordinaire des évêques catholiques dans la Ville sainte, et en ce temple, et en ce jour? D'où viennent-ils? *Qui sunt hi, et unde venerunt*[1]?

[1] *Apoc.*, VII, 14.

Ils viennent de la chrétienté tout entière : comme autrefois ces Hébreux dont nous parlent les Actes, qui accouraient à Jérusalem aux jours de ses grandes solennités, ils viennent de toute tribu, de toute nation, de toute langue qui est sous le ciel : *Ex omni tribu, et lingua, et natione, quæ sub cœlo est*[1], de toutes les parties du monde connu, civilisées ou sauvages.

Évêques de toutes les Espagnes, accourus en si grand nombre et après tant d'années d'absence, vous venez de cette terre catholique, toujours vierge dans sa foi, qui soutint pendant six siècles une croisade incessante et invincible contre l'Islam, et que depuis, ni l'infidélité, ni le schisme, ni l'hérésie n'ont entamée !

Évêques des îles Britanniques, vous venez de l'Irlande — je la nomme la première : je lui dois cet honneur; c'est la plus fidèle — vous venez de cette terre des Saints, de cette vieille Erin, si patiente, si généreuse, si héroïque, dont les fils sont partout dévoués à l'apostolat et au martyre !... Vous venez de la vaillante et montagneuse Écosse; vous venez de cette grande Angleterre, dont nous ne pouvons redire le nom sans que nos entrailles s'émeuvent, sans que nos cœurs soient partagés entre un profond sentiment de regret, et aussi d'espérance !... Pour venir à Rome, vous avez suivi les voies que suivirent autrefois ces saints missionnaires que le grand pape saint Grégoire, épris d'un amour inspiré pour votre noble pays, lui envoya à travers les mers, pour lui porter les lumières, depuis si troublées, de la foi évangélique... Mais aujourd'hui

[1] *Act.*, v, 9.

de nouveaux rayons annoncent un nouvel éclat, et bientôt, je l'espère, il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Ils viennent, mes très-chers Frères, je vous le disais tout à l'heure, de tous les pays de l'Europe : de cette chrétienne Belgique, si généreuse dans ses offrandes au Saint-Père, et dont les fils ont versé leur sang, avec les fils de l'Irlande et de la France, pour le Siége Apostolique; ils viennent de cette Hollande, que l'hérésie enlace en vain; de la Savoie, de la Suisse, de ces hautes montagnes sur lesquelles règne encore la foi naïve des vieux âges. Ils viennent de la Bavière, des bords du Rhin, de toute cette docte Allemagne, pays du profond savoir et des grandes luttes de la doctrine, où vous abattez, grands évêques, sous l'obéissance de Jésus-Christ, *in obsequium Christi*[1], toute science vaine et superbe qui s'élève contre la science de Dieu. Ils viennent de cette Hongrie, pays des héros chrétiens, qui les derniers ont repoussé du sol européen les invasions de l'islamisme.

Ils viennent enfin — et je dois le dire à la louange des souverains qui, étrangers, hélas! à notre communion, ont su du moins s'affranchir noblement ici des tristes ombrages et des peurs surannées, — ils viennent de la Prusse et de la Russie; ils viennent de cette noble et infortunée Pologne, catholique à jamais par le fond de ses entrailles, et dont les longs malheurs, jusqu'à ce que Dieu enfin les regarde en pitié, doivent

[1] II Cor., x, 5.

émouvoir, dans la plus tendre et plus profonde sympathie, toute âme patriotique et chrétienne.

Que dirai-je encore? Ils viennent des plus reculés continents, des plus lointaines extrémités du monde. Évêques des deux Amériques, ni l'espace immense des mers, ni les fatigues et les dangers d'un si long voyage n'ont pu vous arrêter : portés sur les ailes de feu des modernes navires, vous êtes venus du Nord, du Sud, du Canada, des États-Unis, du Mexique, de la république Équatoriale, portant sur vos visages vénérables les traces de votre laborieux apostolat dans ces immenses diocèses, où l'Évangile n'a pas achevé ses conquêtes. Je ne sais quelle ardeur de foi et de dévouement anime vos jeunes Églises, récemment fondées sous la bénédiction du Père commun. Il bénit, et tous avec lui nous bénissons Dieu de votre venue, la plus généreuse de toutes.

Et cependant je me trompe; il y en a qui sont venus avec plus de fatigues encore des déserts africains, des sables brûlants, des îles inconnues, de tous ces climats si funestes à l'Européen, où, missionnaires intrépides, ils sont allés porter l'Évangile, affrontant tous les jours la mort. Tous leurs compagnons sont morts! Eux-mêmes n'ont échappé que par miracle à ce lent martyre qui les dévore; mais il y a au fond de leurs cœurs, comme disait autrefois l'immortel archevêque de Cambrai, il y a un feu plus puissant qui les consume, et les fait triompher de tout par la foi, et par la sublimité d'un invincible courage : et du fond de la Guinée et de l'Abyssinie, où ils évangélisent les nègres, de l'archi-

pel Océanien, où ils évangélisent les sauvages, ils sont venus : les périls du Père commun les ont émus dans leurs lointaines solitudes, où ils resteraient sans aucune consolation, si Dieu n'était pas toujours plus près de ceux qui semblent seuls et délaissés du monde entier, près de ceux qui ont tout sacrifié, et, selon l'admirable expression de saint Paul, ont livré leurs âmes pour le nom du Sauveur Jésus, et se sont eux-mêmes livrés à la grâce de Dieu, *traditi gratiæ Dei* [1].

Il y en a que je n'ai pas nommés encore, Messieurs; mais qu'il me soit permis de le dire avec simplicité : si nous, Français, nous sommes ici les plus nombreux, c'était notre devoir : il nous convenait d'attester, par notre présence ici, que la France n'a pas cessé d'être la Fille aînée de l'Église, et qu'entre la sainte Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises, et les Églises de France, c'est, comme le disait autrefois saint Paul, à la vie, et à la mort. *Ad convivendum et ad commoriendum* [2].

Qui sunt hi, et unde venerunt? qui sont-ils et d'où sont-ils venus? Je vous l'ai dit, mes Frères; mais comment sont-ils venus?

Ah! je pourrais répéter après votre grand saint Grégoire : Sous les pieds des saints de Dieu, l'Océan s'est incliné : *Pedibus sanctorum substratus Oceanus.* L'Océan, la Méditerranée, toutes les mers les ont vus; étonnées, elles se demandaient : Où vont ces hommes?

[1] *Act.*, xv, 40.
[2] II Cor., vii, 3.

et courbaient avec respect leurs flots sous leurs pieds pour les porter à la Ville éternelle.

Vous savez le reste; car cet aimable récit a été fait, et je puis achever le texte entier de saint Grégoire : l'Océan a entendu retentir l'antique et joyeux *Alleluia*. Ils sont venus, les cantiques du Seigneur sur leurs lèvres en même temps que l'amour du Père commun dans le cœur. On les voyait, mettant le pied sur le navire qui devait les porter vers Rome, entonner le doux *Ave, maris Stella*, et le redire à Celle que l'Église appelle l'Étoile de la mer : et du rivage, les fidèles leur répondaient. Marseille, la catholique Marseille, les acclamait avec ivresse. Et pendant la traversée rapide, mais trop lente au gré de leur impatient désir, ils recommençaient leurs chants qui retentissaient au loin sur la mer sonore et brillante; et quand enfin ils touchèrent à la première ville hospitalière du patrimoine de saint Pierre, ils chantèrent avec joie le beau psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*[1]. Je me suis réjoui de ce qu'il m'a été dit : Vous entrerez enfin dans la maison du Seigneur, *in domum Domini ibimus*. Et c'est au milieu de ces chants, et de cette explosion d'amour et de foi, qu'ils mirent le pied sur le sol italique, *Italiam, Italiam*, entourés de tous ces prêtres accourus avec un si pieux empressement à leur suite, et se pressant avec eux aux portes de la Ville éternelle.

Ah! je me reprocherais de ne pas rendre ici à tant de prêtres généreux un solennel hommage! Oui, Messieurs, il est doux au cœur de vos évêques, il est doux

[1] Psalm. CXXI, 1.

au cœur du Père commun de vous voir si nombreux dans la Cité sainte, au jour du grand témoignage de l'épiscopat catholique, témoigner aussi au monde de l'indissoluble union de l'épiscopat et du sacerdoce dans l'invincible attachement à la chaire de Pierre; il est beau, il est édifiant de vous voir vous prosterner avec tant de foi et de piété dans tous ces sanctuaires fameux, ennoblis, consacrés par le souvenir des saints, par le sang des martyrs. Il n'y a que Dieu qui sache, et vos modestes presbytères en seront longtemps les seuls témoins, au prix de quels sacrifices et de quelles privations vous aurez accompli ce pèlerinage. Mais, bons prêtres, que vous importe? Vous serez heureux d'avoir pu prouver, du sein même de votre pauvreté, à Pie IX et au monde, qu'il n'y a dans l'Église qu'un cœur et qu'une âme, dès qu'il s'agit du Vicaire de Jésus-Christ. Oui, tous, je vous bénis avec tendresse et avec respect; mais Dieu seul, par la voix de son Vicaire, peut vous bien récompenser.

O sainte hiérarchie de l'Église catholique, œuvre d'une simplicité et d'une force vraiment divines? Dans son sein profond, en dehors des atteintes de toute puissance humaine, l'Église de Jésus-Christ possède deux principes de féconde et immortelle vitalité, deux forces invincibles d'expansion et de concentration. On dirait de cette belle hiérarchie comme d'une de ces armées célestes, de ces grands systèmes d'astres semés dans la vaste étendue des cieux. Chaque astre a ses lois, ses mouvements, ses harmonies, et cependant n'est pas indépendant et isolé dans l'espace; mais fait partie

d'un système, gravite autour d'un resplendissant soleil, principe de tous les mouvements et centre de la lumière : ainsi de l'Église catholique. Elle distribue au firmament du monde spirituel, comme autant de foyers de lumière et de vie, ses évêques avec leurs prêtres : *Vos estis lux mundi*[1], dit Notre-Seigneur, comme autant d'astres, *Stellas*, dit saint Jean l'Évangéliste. Mais ces astres du ciel de l'Église, comme les astres de ce ciel du monde, ont aussi leur centre lumineux qui les attire, et autour duquel ils se meuvent d'un mouvement sûr et harmonieux. Ce centre de l'Église, ce soleil du monde des âmes, c'est la Papauté ! Voilà la hiérarchie et la magnifique unité de l'Église : et si cette loi était violée, cette unité brisée, que resterait-il dans le monde des âmes? Des astres errants dans l'espace, *Sidera errantia*, confondant leurs orbites, s'entrechoquant et périssant dans les ténèbres[2] !

Mais, grâces immortelles en soient rendues à Dieu, c'est un autre spectacle que la terre aujourd'hui contemple dans ces évêques du monde entier, pacifiquement rangés autour de la Chaire apostolique ; et voilà ce qui fait votre beauté et votre force, ô sainte Église de Jésus-Christ, quand vous marchez, Pierre à votre tête, comme cette armée dont parle l'Écriture, *ut castrorum acies ordinata*[3] ; présentant à tous les regards un front invincible : pressant vos ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés : Jésus-Christ, votre

[1] MATTH., V, 14.
[2] JUDÆ, XIII.
[3] *Cant.*, VI, 2.

chef invisible, vous mouvant d'en haut, vous faisant en tout agir tout entière, et rassemblant ici-bas, sous la conduite de Pierre, toutes vos forces dans une seule action [1].

Voilà donc, Messieurs, qui nous sommes, d'où et comment nous sommes venus. Et maintenant où sommes-nous?

Nous sommes là, dans la Cité sainte, dans la Ville éternelle, dans cette Rome, la chère et commune patrie de tous les cœurs chrétiens. Et, qui ne le sent, qui ne le dit, qui ne le voit, à cet épanouissement des cœurs, des lèvres? chacun se trouve ici content, heureux, à l'aise, comme dans sa patrie, dans sa maison, dans sa famille.

Nous sommes là entre tous les souvenirs fameux et les plus hautes pensées, et les plus grandes choses; entre les tombeaux des héros et les tombeaux des martyrs, sur un sol prédestiné, où les ruines sont glorieuses, où la poussière même est sainte.

Et à quelle heure sommes-nous ici? Il faut le dire : à l'heure du péril; mais ne craignant pas. Nous sommes ici, qui ne remarquerait cette étrange conjoncture des temps? comme les apôtres au Cénacle, entre l'Ascension et la Pentecôte, priant, espérant, ne craignant pas.

Il y en a, je le sais, qui craignent pour nous, et qui nous prêtent leurs sollicitudes, et qui ont dit peut-être, en raillant notre départ : « Mais où allez-vous? Votre » Dieu n'y est plus. Il a disparu. *Ubi est Deus eorum* [2]?»

[1] Bossuet, *Sermon sur l'Unité de l'Église.*
[2] Psalm. cxiii, 17.

Ainsi raillaient les juifs, sûrs d'avoir scellé la tombe de Jésus-Christ, quand les disciples s'enfermaient avec Pierre et Marie dans le Cénacle. Et le jour même de ces railleries blasphématoires, dès le matin, tout à coup les cieux s'ébranlaient, un bruit inconnu se faisait entendre, le Saint-Esprit, l'Esprit de vérité, l'Esprit d'amour et de force descendait avec sa flamme dans les cœurs, manifestait sa présence par des coups dont le monde retentit encore; et si tout a cédé à l'irrésistible empire de la parole apostolique, si la loi de charité et de grâce a été fondée sur la terre, si je vous parle, si vous êtes ici après dix-huit siècles, si vos cœurs sont remplis d'un feu sacré, c'est à la vertu de ce jour immortel que nous le devons.

Vous qui croyez l'Église à son déclin, regardez-la donc de près, et voyez dans ses regards cette flamme de vie et sur sur front cette jeunesse éternelle; et dites-nous si tout cela n'est pas debout, vivant, immortel par la vertu divine, et à jamais invincible, de Celui qui descendait sur les Apôtres, au matin même du jour où mille voix s'écriaient autour de vos pères: *Ubi est Deus eorum?* Où donc est leur Dieu?

Eh bien! voilà ce que nous avons fait. Nous sommes venus ici, dans cette confiance, pour ce grand anniversaire, qui cette année sera solennisé par la canonisation de nos martyrs: souvenir glorieux, qui nous rappelle que la vertu de la Pentecôte demeure jusqu'à nous; que le cruel Japon et tous les tyrans peuvent frapper; que les Apôtres de l'Évangile ont dans leurs veines un sang qui ne demande qu'à couler pour Jésus-Christ, et que

l'Église ne saurait défaillir dans la grande mission qui lui a été assignée par son divin fondateur, d'être à jamais ici-bas le témoin et le répondant de la vérité et de la justice.

Quelquefois, dans ces moments, je ne dirai pas de découragement et de désespoir, mais de tristesse et de trouble qui, durant les jours mauvais, saisissent les âmes, même les plus fortes, à la vue de l'éloignement apparent de Dieu, on se dit : Oh! comme Dieu éprouve son Église! Et moi, je suis tenté de dire : Oh! comme il la console! Comme il la soutient! Comme il la glorifie! Comme, dans je ne sais quel jeu divin de sa Providence, il se plaît à faire succéder pour elle, pendant le cours de son pèlerinage ici-bas, à des épreuves passagères, d'inattendus et triomphants secours! L'épreuve, c'est un de ces brouillards du matin, qui quelquefois s'élèvent et effrayent le voyageur timide. Mais celui qui a du cœur et continue sa route voit bientôt se dissiper la vapeur humide et froide, et le soleil resplendir au plus haut des cieux. Chrétiens, chrétiens de peu de foi, que craignez-vous! *Quid timidi estis*[1]? Dieu est derrière le nuage; attendez un peu, il se montrera, et vous le reverrez dans sa force et dans sa gloire!

Pour moi, quand je vous regarde, quand je vous compte, et que j'entends le cri de vos âmes, je ne puis point ne pas me dire : Il y a ici je ne sais quelle secrète et puissante action de Jésus-Christ; c'est comme une aurore, comme un lointain parfum de victoire. Oui,

[1] Matth., viii, 26.

c'est ici la veille d'un triomphe, si ce n'est pas le triomphe même. C'est la veille d'une de ces victoires que chantait saint Paul, quand il disait : La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*[1].

Et de bonne foi, je le demande, même à ceux qui n'ont pas le bonheur de partager nos croyances et nos espérances : Y a-t-il ici-bas une ville, un peuple, un roi, une puissance souveraine, quelle qu'elle soit, qui sur un simple désir du cœur, exprimé dans les termes les plus ménagés, les plus réservés, les plus délicats, ait vu tout à coup le monde entier s'ébranler, et de toutes les extrémités de son empire, les représentants de tous les peuples venir mettre à ses pieds leur dévouement et leur amour ? Non, je ne fais injure à aucune des puissances de la terre, en disant qu'il n'y en a pas une qui puisse ainsi remuer la terre entière. Je le répète : il y a là un signe éclatant de la présence de Dieu dans son Église, et, pour le jour que sait la Providence, un présage certain de la victoire.

Et quand nous n'aurions pas pour affermir nos âmes ces grandes pensées, le sol que nous foulons aux pieds suffit pour inspirer les mêmes espoirs.

J'aime, je l'avoue, quand je suis à Rome, à rechercher nos origines, j'aime à descendre dans les entrailles de la terre, à visiter ces immortelles catacombes, sanctifiées par nos martyrs, à y retrouver les souvenirs et les ossements sacrés de ceux qui sont morts pour Jésus-Christ. Et parmi ces profondeurs divines, où je me

[1] *I Epist.* Joann., v, 4.

plais à pénétrer, il en est une que j'ai recherchée entre toutes les autres, et dont vous avez peut-être recherché comme moi l'horreur attendrissante et le glorieux dénûment. Je veux parler des prisons Mamertines. Oui, quand je veux relever mon courage, c'est là que je vais. Je descends à la dernière profondeur, et écartant les souvenirs profanes, Jugurtha, les complices de Catilina, et tous les autres que ce lieu rappelle, c'est là que je retrouve Pierre et Paul... Que se passait-il dans l'âme de ces grands Apôtres, enchaînés là, tous deux, seuls, dans cet infect cachot? Plus de lumière, plus de soleil, plus de vie... Et puis, on les tire tous deux de là, et ils vont en silence, l'un mené vers les jardins de Néron, l'autre sur une autre voie... où sa tête tombe, car il est citoyen romain .. Pour le premier, il a l'honneur incomparable, justement réservé au Prince des Apôtres, d'être crucifié comme son Maître, mais la tête en bas...

Tout ému de ce souvenir, je sors de ces ténèbres, je retrouve le jour, et mon pied touche le Capitole. J'y vois encore ce rocher immobile chanté par le poëte : *Capitoli immobile saxum;* mais à la place de Jupiter Capitolin, que virent là Pierre et Paul, j'y vois la croix de leur maître. Elle règne, elle triomphe, elle est là, glorieuse : eux, ils sont morts !... Je continue à cheminer dans cette Rome, déserte pour ma pensée, malgré la foule, et je retrouve ces deux hommes, Pierre et Paul, l'un sur la colonne Trajane, les clefs du royaume des cieux à la main, l'autre sur la colonne Antonine, avec le glaive de la parole qui a vaincu le

monde... et ils sont morts... Je continue, j'entre dans les jardins de Néron, où ce misérable se servait des premiers chrétiens comme de flambeaux vivants pour éclairer ses jeux nocturnes : *in nocturni luminis usum* [1], et là même, sur l'obélisque de granit qui se dresse encore au milieu de la place immense, je lis : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat...* et ils sont morts!... Je continue : je passe entre les temples, les images sacrées et les portiques, et je pénètre dans cette basilique, la merveille du monde, j'entre dans cette lumière, dans cette splendeur, dans cette immensité, dans ce rayonnement de toutes les gloires, depuis le Père céleste resplendissant à la voûte, au milieu des séraphins et des anges, jusqu'à ce glorieux tombeau; et parmi les grandes figures des Prophètes, des Évangélistes, des Docteurs, des Fondateurs d'ordre, de tous ceux qui ont fait une œuvre ici-bas, je lis gravées en caractères d'or ces paroles immortelles : TU ES PETRUS, ET SUPER HANC PETRAM ÆDIFICABO ECCLESIAM MEAM, ET PORTÆ INFERI NON PRÆVALEBUNT ADVERSUS EAM! Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre Elle... [2].

Et en vérité, quand je traverse ces grands contrastes, quand je suis accablé d'admiration en présence de ces monuments et de ces triomphes, lorsque je viens à me dire : « Il y a des hommes qui veulent habiter là, qui » veulent se poser et s'asseoir là... au milieu de ces » splendeurs et de ces grandeurs... » Mais! c'est impos-

[1] TACITE.
[2] MATTH., XVI, 18.

sible!... mais la nature invincible des choses y répugnera éternellement! On ne refait pas l'histoire! On ne refait pas le genre humain!..... Mais il faudrait alors raser Rome tout entière et en refaire une à votre taille.

Restez donc à votre place, et pour l'honneur de l'Italie et du monde, laissez à la sienne le Vicaire immortel de Jésus-Christ.

Il est donc vrai, et il faut l'ajouter : partis de si loin, nous sommes arrivés providentiellement à la magnificence, à la splendeur, à ce légitime éclat de la pourpre romaine ; mais, sachez-le bien, nous n'oublions pas nos origines, et quelles que soient les apparences, ne croyez point que nous tenions à cette pourpre : elle couvre de profondes vertus, et des lumières qui n'ont pas défailli depuis dix-huit siècles dans le cœur des pontifes; et nous redisons tous avec saint Paul, et nul ne le redit mieux que celui dont votre amour généreux, mes Frères, fait aujourd'hui le plus riche trésor : oui, notre vénéré Pontife, dans sa sublime pauvreté, redit, et nous tous avec lui, et avec le grand Apôtre : *Scio et abundare, scio et humiliari*[1] ; je sais être dans l'abondance et je sais être aussi dans l'humiliation et la détresse; et puisque ces jours sont venus, le pain que me donnent mes enfants est doux à mon cœur.

Quand il plaît à Dieu d'envoyer la paix et la gloire à son Église, l'Église, Messieurs, sait en jouir, non pour elle, mais pour vous. Pour elle, elle n'oublie jamais ni Bethléhem, ni le Calvaire, ni la prison Mamertine, ni les Catacombes; prête à y redescendre encore, si Dieu

[1] Philipp., IV, 12.

le voulait, certaine d'en sortir un jour avec ce feu sacré de la vertu chrétienne, sans lequel le monde entier retomberait dans ces ténèbres, dans cette nuit éternelle, qui, comme l'a chanté votre grand poëte, menace toujours les siècles impies :

Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem !

Et ici, Messieurs, une pensée me frappe, un rapprochement me saisit. — Il y a, au moment où vous m'écoutez, deux villes dans le monde où se parlent toutes les langues, et où se sont donnés rendez-vous tous les peuples par leurs divers représentants : Londres et Rome : Londres, où sont venus, pour la grande exposition des merveilles de l'industrie humaine, tous les capitalistes et les savants de la terre ; Rome, où sont venus, pour se ranger autour du Père commun des fidèles, les évêques de toutes les parties du monde chrétien.

Je suppose, hypothèse heureusement impossible, que, par un affreux malheur, tout ce qui est à Londres disparaisse dans un immense et subit affaissement ; certes, ce serait une catastrophe digne de toutes nos larmes, mais, après tout, une calamité réparable ; car enfin, chose semblable s'est déjà vue sur la terre. Témoin cette Rome même où nous sommes, et où l'ancien monde avait fait comme une exposition perpétuelle de son industrie, de ses arts, de ses richesses : mais un jour, Dieu envoya la tempête, et toutes les merveilles de ce vieux monde disparurent ; et ce sont ces Papes, que les sauvages du dix-neuvième siècle appellent des barbares, qui sont allés en rechercher les débris sous

les décombres. Ils ont tiré, des ruines du palais de Néron l'Apollon, ce faux dieu, mais ce beau marbre, ils l'ont logé dans leur palais; ils ont réuni autour d'eux les Raphaël, les Michel-Ange et les Bramante, ils ont encore les Overbeck et les Tenerani; mais plusieurs siècles d'efforts, en ressuscitant les arts du monde ancien, n'ont pu les surpasser. Si vous êtes si fiers de ce que vous appelez vos découvertes, Messieurs, prêtez de loin votre oreille au bruit extraordinaire de cette immense destruction, promenez les regards de votre esprit consterné sur ce monde antique, puissant, ingénieux, poli, brillant, et voyez-le tout à coup écrasé, oublié, disparu, sous une épouvantable chute! Mais qu'a fait l'humanité? Elle a recommencé, et, après dix-neuf siècles, nous la voyons exposant de nouveau ses arts, ses statues, son travail, son industrie.

Ah! ce n'est pas vous, Messieurs, ce n'est pas moi, qui voudrions maudire l'industrie moderne. Elle est fille du travail, et le travail est digne de respect; l'homme y trouve sa noblesse dans son châtiment. Qui a fait les merveilles de l'industrie moderne? le travail libre de l'ouvrier intelligent et honnête? Qui a rendu le travail libre? Qui a rendu l'ouvrier honnête? c'est le christianisme. Sans lui, que serait l'industrie? Loin de lui, que deviendrait-elle? L'industrie, sans le vouloir, se courbe en serviteur docile et concourt aux desseins de Dieu. Elle nous a portés ici, et je remercie ces instruments ingénieux qui accélèrent ici-bas la marche des envoyés de l'Évangile... Seulement à ces hommes réunis loin de nous, à travers la distance, au milieu

des splendeurs, de l'enivrement, de la richesse, des succès, je crie : Pensez à Dieu.

Puis je regarde Rome.

A Rome, on pense à Dieu. Nulles richesses, nul enivrement, un pauvre prêtre entouré de pauvres prêtres, la faiblesse apparente, des craintes et des adieux avec des prières, trois cents vieillards réunis autour d'un autre vieillard, qui est leur père, et qui peut leur dire, comme le prince des Apôtres : *Seniores obsecro, consenior ego, et testis Christi passionum*[1] : « Vieillards » de l'assemblée sainte, je vous conjure, vieillard » comme vous, témoin et héritier des souffrances de » Jésus-Christ. »

Eh bien! supposez un moment que ces trois cents vieillards disparaissent de la face de la terre. Au lieu de supprimer les dix mille capitalistes qui sont à Londres et ce qu'ils peuvent, les dix mille savants et ce qu'ils savent, supprimez les trois cents vieillards qui sont ici et ce qu'ils représentent, la foi, la vertu, Jésus-Christ, les Saints, l'Eucharistie, l'Évangile, la Croix! Oui, supposez un moment ces choses de moins dans le monde! Comment le monde les retrouvera-t-il? sous quels décombres ira-t-il les rechercher? Ah! nous ne sommes pas des capitalistes, des spéculateurs, des industriels; nous n'avons pas été envoyés aux hommes pour faire des machines: mais nous avons été donnés au monde pour sauver les âmes, et les âmes ont besoin de nous : et sans nous les âmes mourraient au milieu des richesses : et si vous nous repoussez, sachez bien

[1] I Pet., § 1.

que vous attentez aux âmes... et si vous vouliez porter des mains encore plus insensées que sacriléges sur la pierre fondamentale qui nous porte, essayant de l'ébranler, afin d'ébranler tout l'édifice avec elle : ah! redoutez votre triomphe, car vous seriez écrasés vous-mêmes sous les ruines que vous auriez faites!

Mais c'est assez dire ce que nous sommes, ce que nous représentons; et pourquoi notre concours extraordinaire ici, autour de la chaire du Père des fidèles et du Pasteur des pasteurs. Voyons maintenant ce qu'est spécialement l'Église d'Orient, et ce que, dans cette circonstance solennelle, elle demande de nous et de vous.

II

Eh bien! donc, mes très-chers Frères, reposons-nous maintenant dans les pensées de l'amour, de la charité évangélique, dans l'inclination de nos cœurs à secourir et à consoler cette Église d'Orient, notre sœur, je dirais presque notre mère par son antiquité, son origine et ses premiers bienfaits.

Vous connaissez tous, Messieurs, l'appel qui vous a été adressé par les évêques de l'Orient, qui sont à Rome, par les évêques de Syrie, de Constantinople, de Smyrne, de la Grèce : ils vous ont exposé les besoins de leurs Églises; ils vous ont conjuré de les aider à faire fleurir les chrétientés fidèles, et à ramener à l'unité les schismatiques.

Vous connaissez aussi les lettres admirables par lesquelles notre vénéré Pontife nous exhorte tous à tour-

ner nos regards vers l'Orient, encourage ces Églises affligées, et appelle les communions séparées à l'unité, avec toute la tendresse de son âme apostolique.

Vous savez enfin, ou du moins il importe que vous sachiez ce que vous devez, ce que nous devons tous à l'Orient, ce qu'il a été pour nous, et ce que vous pourriez être pour lui... Mon Dieu! nous oublions trop tout cela; nous l'oublions, comme on oublie les bienfaits éloignés, mais il importe de s'en souvenir.

Ah! qu'ils furent beaux les pieds de ces hommes, qui des montagnes de l'Orient, des sommets sacrés du Sinaï, du Carmel, du Thabor, du Calvaire, sont venus nous évangéliser la paix et tous les biens! *Quam pulchri super montes pedes evangelizantium pacem*[1]!

Quel jour ce fut dans l'histoire du monde, que celui où au fond de l'Orient, sur les bords de cette mer célèbre et enchantée, qui nous a tous portés ici, une bouche divine adressa à douze pauvres Orientaux ces immortelles paroles: *Ite, docete omnes gentes*[2]! Et la parole de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre, se mit à courir la terre, *currit sermo Dei*[3], portant partout la lumière et la vie, plus puissante que la première parole qui avait dit : Que le jour soit, et le jour fut! Oh! que l'Orient sera beau à voir, quand les divines clartés qu'il a perdues retourneront vers lui, quand le soleil de la foi, descendant glorieux à l'Occident, renverra ses suprêmes et ses plus brillantes splendeurs

[1] Is., LII, 7.
[2] Matth., XXVIII, 19.
[3] Thess., III, 1.

vers les cimes du Sinaï, du Calvaire, de l'Ararat, vers tous les sommets sacrés de l'univers, éclairant de là toutes les plages, tous les déserts, toutes les rives de l'Afrique, de l'Asie, et les îles inconnues !

L'Orient ! l'Orient ! berceau de toutes les grandes choses de l'humanité ! berceau des races, berceau des langues, berceau des vieilles traditions et de la foi sacrée des peuples !

Mystérieux et fatidique Orient, où la sagesse divine a rendu ses oracles ! où la sagesse humaine allait chercher les vieux souvenirs, les primitives croyances, et cette science blanchie par le temps dont parlait le prêtre égyptien au philosophe de la Grèce !

L'Orient ! antique foyer de toute civilisation, de toute lumière sacrée et profane !

L'Orient ! centre, pendant quatre mille ans, de toutes les affaires divines et humaines ! Oui, pendant quarante siècles, tous les regards de l'humanité, toutes ses espérances, tous ses soupirs furent tournés vers l'Orient !

Là les premiers hommes, les premiers ancêtres de l'humanité, entendirent la voix de Dieu !

Là fut le mystérieux et douloureux Eden : au temps de la primitive innocence, là, sur le bord de ces quatre fleuves fameux, qui de l'Eden coulaient vers les quatre points de l'horizon, l'humanité connut un jour de bonheur, trop tôt suivi, hélas ! d'un coup de foudre et d'une affreuse nuit ! Là tout en nous, un moment, fut pur, noble, saint... et bientôt, hélas ! tout fut troublé, abaissé, flétri !

Là fut rendu le premier châtiment, puis aussitôt

après donnée la première promesse, la première espérance : oracles sacrés répétés de siècle en siècle par tous les prophètes. Oui, toutes les promesses, toutes les bénédictions de Dieu ont été là.

C'est là que Dieu ne tint pas sa miséricorde enchaînée dans sa colère, et ne voulut pas être un seul jour oublieux de ses bontés!

C'est là, pour montrer qu'il n'avait pas rompu avec l'humanité, malgré sa chute, qu'il eut ses premiers amis parmi les enfants d'Adam : Abraham, Isaac, Jacob, dont il aime à se nommer le Dieu, comme s'il voulait s'unir par son nom à la famille des hommes : Lui qui s'appelle *le Roi immortel des siècles, l'Ancien des jours, Celui qui est,* il s'appelle aussi le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et Jésus-Christ se plaît, dans l'Évangile, à répéter ces noms de l'amitié divine.

C'est là qu'il refit solennellement alliance avec notre nature, et qu'il y eut un peuple de Dieu sur la terre.

C'est là que toutes les figures du sacrifice qui devait sauver le monde furent montrées aux hommes.

Là parurent tous les hommes divins : non-seulement les vieux patriarches, mais ce Melchisédech, tout à la fois roi et pontife, *rex et sacerdos :* image par le pontificat et la royauté — royauté de justice et de paix — image du Vicaire de Jésus-Christ. Vous le voyez, Messieurs, le pontificat royal est ancien comme le monde!

Moïse et Aaron : Moïse, libérateur du peuple de Dieu, et figure du grand libérateur du monde : Moïse, qui, sur le Sinaï fumant, vit Dieu face à face, et redescendit apportant de là au monde cette incorruptible

lumière de la loi qui devait illuminer tous les siècles : *Incorruptum legis lumen incipiebat sæculo dari*[1].

Là tous les prophètes ont chanté : David, Isaïe, Jérémie : ils chantaient la gloire et les douleurs du Christ, la joie et les tristesses de son Église ; car toujours, dans les chants sacrés comme dans les œuvres divines, la joie est unie à la douleur, et le cantique de la victoire précédé des gémissements de l'épreuve.

Et en même temps que les prophètes chantaient, Dieu faisait, dans les entrailles de l'Orient, au fond des races humaines, cette lointaine et mystérieuse préparation à l'accomplissement de tous les oracles.

Là passaient les uns après les autres sous la main de Dieu ces grands empires, que Daniel a vus, préparant le grand empire romain qui les absorba tous, pour faire place lui-même, dans un empire plus grand, à une unité plus haute, terme de toutes les pensées divines.

Et cet empire sans armes fondé par la foi et par l'amour, ce dernier et souverain empire, où devaient aboutir tous les mouvements des peuples, et se résumer toute l'histoire, cet empire immortel du Christ, c'était toi encore, ô Rome, qui devais en être la capitale, toi que le travail de l'Orient et du vieux monde pendant quarante siècles enfantait, toi que ta mystérieuse destinée appelait à être deux fois reine du monde.

Roma, caput mundi, quidquid non possidet armis,
Relligione tenet !

Et ainsi, tout a commencé en Orient, tout est venu

[1] *Sapient.*

de l'Orient : les plus grands noms, les plus grandes choses de l'humanité, Moïse, Élie, Jésus-Christ ; la Loi, la Prophétie, l'Évangile.

C'est là sous ce beau ciel, à l'ombre de ces palmiers et de ces térébinthes, dont parle l'Évangile, au pied de ces montagnes qui bordent l'horizon, dans ces lieux nommés des noms les plus chers et les plus saints : Bethléhem, Nazareth, le Thabor, le Calvaire, qu'apparut un jour le plus doux et le plus beau des enfants des hommes, fils d'une pure Vierge, fruit merveilleux de la plus belle fleur de l'humanité, fils de l'homme et fils de Dieu, portant le premier nom avec prédilection, afin de converser plus doucement avec nous et de mieux voiler sa gloire : Jésus-Christ notre Seigneur, petit enfant de l'Orient, dont les paroles ont éclairé la terre, renversé la sagesse antique, rendu des entrailles au genre humain, ressuscité les morts, dans le court passage de Bethléhem au Calvaire. *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est*[1].

Dans les bourgades, dans les villes, au bord des lacs, dans les déserts, sur les montagnes, les peuples le suivaient en foule ; et ouvrant sa bouche divine, il révélait aux hommes les choses du ciel !

O Orient ! O Emmanuel ! soleil de justice, que disiez-vous donc ? qu'apportiez-vous ?

Il apportait l'illumination des hommes et la Rédemption par son sang : car son sang a coulé là, et a consacré à jamais cette terre. Son apostolat divin, c'était par la croix, l'apostolat de l'amour et de la lumière. A

[1] Baruch, III, 38.

la terre froide et glacée, et endormie dans les ténèbres, il apportait le réveil dans la vérité pure et la céleste charité. Il venait ouvrir au monde ces horizons inconnus, infinis, dont le poëte immortel de l'Italie, votre Dante, a dit, *qu'ils n'ont pour confins que la lumière et l'amour :*

Che solo amore e luce ha per confine.

A cette irradiation nouvelle venue de l'Orient, tous les peuples du monde devaient se relever et tressaillir. La voilà, la voilà cette lumière attendue et annoncée par les oracles sacrés et profanes, par toutes tes grandes voix elles-mêmes, ô Rome ! Voici que s'ouvre cet ordre nouveau de grands siècles, qu'avec toutes les Sibylles, ton Virgile a chanté : *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.* Voici ces mystérieux conquérants, que les peuples — tes graves historiens, ton Tacite, ton Suétone en sont témoins — attendaient de l'Orient : *Venturos ab Oriente qui rerum potirentur.*

Ils viennent, les voilà.

Quel est, au pied du Capitole, cet homme venu de l'Orient qui tient sur son cœur, cachée sous sa robe de Juif, une croix de bois ! Il est là, dans la foule agitée : il voit peut-être passer Néron qui s'en va à sa maison d'or, et qui bientôt le fera crucifier : c'est lui qui doit succéder aux Césars; car c'est lui, un jour, sous le ciel d'Orient, qui a dit à un autre homme : « Vous êtes le » Christ, fils du Dieu vivant » ; *Tu es Christus, filius Dei vivi*[1] ! et c'est à lui que cet homme Fils du Dieu

[1] Matth., xvi, 16.

vivant a répondu : « Simon, fils de Jean, ce n'est pas la » chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père » céleste; et Moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette » pierre, je bâtirai mon Église.

Quel est cet autre Oriental, qui arrive par cette voie Appienne où a passé tout le vieux monde? Le voyez-vous, à Pouzzoles, debout sur la poupe du navire, portant avec lui l'Évangile et la fortune du monde, jetant de là un regard impatient sur l'Italie? Il s'avance jusqu'à ce *forum Appi* et ces *tres tabernas*[1], qui sont là encore; là il rencontre les chrétiens de Rome venus au-devant de lui, et consolé, fortifié par leur affection, — car dans sa poitrine d'apôtre il portait un cœur d'homme, et le texte sacré remarque que son cœur avait besoin de confiance, — il en prit, *accepit fiduciam*[2], et remerciant Dieu, *gratias agens Deo*, il marche en avant, à travers ces fastueux tombeaux que nous voyons encore et les temples des faux dieux, vers cette grande Rome qu'il venait conquérir à Jésus-Christ : c'est Paul, l'apôtre des nations, qui vient finir à Rome, par le martyre, cette grande carrière apostolique commencée à Damas.

Ah! quand je songe à ces deux hommes, à ce batelier de la Galilée, à cet autre, faiseur de tentes, marchant contre le colosse romain, eux deux, eux seuls, je suis saisi!

Mais après les apôtres, voici venir de l'Orient les hommes apostoliques.

[1] *Act. apost.*, XXVIII, 13.
[2] *Ibid.*, 15.

Où va, poussée par les vents et les flots, cette barque sur laquelle sont montés, et voguent s'abandonnant à la Providence, le ressuscité de Béthanie, Marthe et Marie, ses sœurs? C'est dans la vieille terre des Gaules, au doux rivage de Marseille, que les dépose la main de Dieu; et la ville phocéenne, berceau de la lumière et de la civilisation dans notre pays, recevra par eux une lumière et une civilisation plus haute.

Et vous, qui avez vu l'apôtre saint Jean, et vous, disciple de son disciple Polycarpe, ô Pothin, ô Irénée, quittez la riante Ionie, et venez donner à la jeune Lugdunum les glorieuses prémices de la foi chrétienne et du martyre.

Et vous qui avez entendu saint Paul à l'Aréopage, et qui de ce sénat fameux êtes passé à l'école de ce barbare, vous, grand saint Denis, c'est jusqu'à Paris, cette ville réservée à de si grandes destinées, encore inconnues, que l'Esprit de Dieu vous poussę.

O Dieu! de quel éclat brillait alors la foi dans cet Orient, qui en envoyait la radieuse splendeur aux plus lointaines extrémités du monde occidental!

Là étaient les grandes Églises patriarcales, Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Constantinople, et tant d'autres Églises fameuses.

O Églises de l'Orient, Églises de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie, d'Éphèse, d'Athènes, de Corinthe, de Césarée, de Thessalonique, d'Édesse, de Nicée, de Constantinople! Quels évêques! quels saints! quels docteurs vous avez vus sur vos siéges illustres! Là parurent les premiers apologistes; là se tinrent à Nicée,

à Constantinople, à Éphèse, à Chalcédoine, ces grands Conciles, où furent définis à jamais les dogmes chrétiens, et que la foi d'un saint Grégoire le Grand révérait à l'égal des quatre Évangiles.

A cet Orient, d'ailleurs, depuis la conquête d'Alexandre, avait été donnée, pour servir aux secrets desseins de Dieu dans la propagation de l'Évangile, une langue merveilleuse, cette langue grecque d'une richesse, d'une précision, d'une harmonie incomparable, la langue des philosophes, des poëtes, des orateurs, si bien faite, comme le remarquait déjà saint Basile dans son panégyrique de saint Athanase, pour préciser la rigueur de nos dogmes et en développer la magnificence. Ce furent les Pères orientaux qui soutinrent l'éclat des lettres grecques et en perpétuèrent la gloire.

Voyez, Messieurs, se lever de toutes ces Églises de l'Orient, pendant cinq siècles, ces grandes lumières, ces Pères de notre foi, apologistes, exégètes, théologiens, orateurs; voyez ces glorieuses pléiades du ciel de la Grèce, saint Justin le philosophe, Miltiade, Quadrat, Méliton, Athénagore, Tatien, Clément, Origène, Eusèbe, saint Basile, surnommé le Platon chrétien, saint Chrysostome, la bouche d'or, saint Grégoire de Nazianze, l'harmonieux poëte et le divin théologien, saint Athanase, l'invincible controversiste, et tant d'autres noms glorieux, qui entourent encore les chrétientés d'Orient d'une immortelle auréole. La science, l'éloquence, la sainteté, toutes les gloires divines et humaines à la fois étaient là. Quelle fécondité ! quel éclat ! quelle vie ! quelle puissance !

Mais, hélas! hélas! ô Constantinople, c'est toi qui as tout perdu!... Tu as tout perdu, lorsque dans un jour d'égarement tu as voulu t'élever et dominer dans ton orgueil! Ce n'est pas à toi, c'est à Rome qu'a été donnée la primauté dans l'Église... mais tu l'as convoitée, et pour l'obtenir, hélas! hélas! tu t'es livrée, tu t'es faite esclave! tu as voulu conquérir les gloires mondaines, et ton triomphe a été la source de toutes les misères, et l'origine de ce monstrueux empire, despotique et abject, que les nations de l'Europe se fatiguent à soutenir! Et ton Patriarche avili, abaissé, n'a plus été qu'un vil jouet dans les mains de tes despotes couronnés!

Et voilà cependant aujourd'hui ce qu'on voudrait que devînt le Pontife auguste de la Ville éternelle, le guide de notre foi, le père de nos âmes! Mais non, mon Dieu, jamais! jamais!

Le schisme livra donc misérablement l'Église au pouvoir et les peuples à l'Islam; car bon gré, mal gré, la liberté des peuples est toujours solidaire de la liberté de l'Église! Constantinople, tombée enfin sous le cimeterre de Mahomet, fut, et reste aux yeux du monde, le plus lamentable exemple de ce qu'il en coûte aux peuples pour rompre avec l'unité.

Et c'est ainsi que depuis tant de siècles, ces belles contrées, les plus florissantes de l'ancien monde, gémissent sous le joug abrutissant des Turcs. Que sont devenues toutes ces grandes et illustres Égliss que nous énumérions tout à l'heure avec orgueil? C'est à vous, pieux Évêques, qui montriez tout à l'heure à l'Église de Rome les rites vénérables de notre vieille liturgie orientale, c'est à

vous plutôt qu'à moi qu'il appartiendrait de redire ici les maux de vos Églises, leur asservissement, leur pauvreté, leur détresse, et la terreur de mort que le fanatisme musulman suspend incessamment sur elles! Mais que dis-je? Les derniers éclats de ce sanglant fanatisme n'ont-ils pas récemment épouvanté le monde par des horreurs telles que le soleil n'en avait jamais éclairé de pareilles? Les plus terribles fléaux de Dieu avaient-ils jamais montré au monde rien qui approchât des abominables massacres de Saïda, d'Harbeia, de Rachaya, de Der-el-Kamar, de Damas?

L'avenir étonné se demandera peut-être comment ce despotisme et cette barbarie subsistent encore. « Ah! » disait autrefois Bossuet, la politique soutient cet em- » pire décrépit qui menace ruine; elle fait autour de lui » des barrières pour l'empêcher de tomber! » De même encore aujourd'hui, rongé jusque dans ses entrailles, et miné sur sa base chancelante, ce n'est plus que par l'étrange accord des puissances chrétiennes qu'il demeure là... On l'empêche de tomber sans pouvoir l'empêcher de mourir, et, en mourant, d'opprimer, de diviser, d'affaiblir encore les restes de nos Églises de l'Orient. Et cependant des millions de chrétiens gémissent sous son joug, livrés presque sans défense à sa merci et à sa haine!

Mais laissons ces choses, et ne nous occupons que des âmes — quoique le sort des âmes soit bien attaché certes à ces choses — et à travers le fer, le feu, le sang, les horreurs, allons aux âmes, cherchons les âmes!

Grâce à Dieu, l'ombre de l'épaisse nuit qui enve-

loppe depuis tant de siècles le triste Orient commence à s'éclairer, et des signes consolants apparaissent. La double tyrannie de l'Islam et du schisme, qui pèse sur ces malheureuses chrétientés, a déjà reçu de profondes atteintes, et elle va s'usant chaque jour.

Quoi que fasse la politique, la décomposition de l'empire musulman est visible, et sous ses ruines, quand il tombera, apparaîtront ces nationalités, que la séve chrétienne y a conservées, opprimées, mais vivantes. Car il est remarquable, Messieurs, que l'islamisme n'a pas pu tout absorber dans l'empire turc, et qu'il y a encore en Orient, grâce au christianisme, des peuples distincts, des Arméniens, des Maronites, des Bulgares, et d'autres, pour qui la question nationale se confond avec la question catholique : c'est, avec la grâce de Dieu, pour l'avenir de la foi dans ces pays une sérieuse espérance.

Le schisme aussi paraît frappé mortellement. Il est devenu trop évident par l'histoire, que, séparant les peuples du foyer des lumières et de la vie chrétienne, et livrant l'Église au pouvoir, le schisme traîne après lui deux inévitables fléaux : l'ignorance, et l'asservissement des consciences.

Ah! pourquoi l'Orient tarde-t-il tant à le reconnaître? Que ne l'a-t-il compris le jour où nous lui tendions si loyalement la main, aux Conciles de Lyon et de Florence! Depuis ce temps, il n'y a point de sérieuses difficultés doctrinales entre l'Orient et nous. Pourquoi l'union, si facile, si désirable, ne s'est-elle pas consommée? Du moins alors, un grand pas a été fait, et

depuis ces conciles, si l'on veut me permettre d'emprunter à la langue diplomatique une expression pleine de justesse, il y a pour l'union un protocole ouvert, et chaque Église orientale peut, quand elle le voudra, y apposer sa signature.

Il y a plus, et on peut dire que la question d'Orient vient d'être posée solennellement de nouveau dans l'Église catholique.

O Père commun de toutes les Églises, ô Pasteur des agneaux et des brebis, ô Pasteur des pasteurs, malgré les périls qui vous environnent et les soins universels qui vous accablent, que de fois, oubliant vos propres douleurs, vous avez tourné vos regards et votre cœur vers les douleurs de vos fils en Jésus-Christ, les chrétiens de l'Orient, appelant sur eux les sympathies et les prières du monde chrétien, et les appelant eux-mêmes à vous avec le plus grand et le plus paternel amour!

C'est par suite de cette haute sollicitude, que tout récemment encore le Saint-Père donnait à l'Orient, au sein de l'importante congrégation de la Propagande, de nouveaux zélateurs, qui se feront un devoir sacré d'étudier les besoins de ces Églises, et mettront tous leurs soins à préparer de plus en plus la réunion si désirée des communions séparées, sans porter atteinte à des rites antiques et vénérables auxquels le Saint-Siége n'a jamais refusé son juste hommage.

Une œuvre, d'ailleurs, une œuvre providentielle a été fondée, et c'est en France, Messieurs, et, chose remarquable, c'est au sein de l'Institut de France, dans le cœur d'un savant, qui fut l'un des premiers mathé-

maticiens de l'Europe, et aussi l'un des premiers chrétiens du monde, l'illustre et regrettable M. Cauchy, — je suis heureux et fier de prononcer ici son nom, car la reconnaissance pour les hommes qui ont bien mérité de l'Église est un doux et grand devoir pour tous. — C'est donc dans le cœur de ce grand homme de bien qu'est née cette œuvre des écoles d'Orient, et on peut dire qu'il s'y est dévoué jusqu'à la mort; car au milieu de la sécheresse puissante de ses chiffres et de ses prodigieux calculs, il avait l'âme tendre comme une sœur de charité.

Cette œuvre, du reste, comme toutes celles qui ont un grand but et sont suscitées pour de grands besoins, est évidemment réservée à de spéciales bénédictions, à un grand avenir. Avec quel élan, Messieurs, la France catholique répondit à l'appel, quand nous vint l'affreuse nouvelle des massacres des chrétiens, et qu'il fut glorieux au jeune prêtre, que je vois aujourd'hui au milieu de vous, honoré par le Souverain Pontife de distinctions dont son cœur et son dévouement se montrent si dignes, d'être le député de la charité catholique auprès de nos frères de Syrie, et de leur porter trois millions au nom de la France et du monde chrétien.

Venez donc tous, mes très-chers Frères, avec toute la générosité de vos cœurs au secours de l'œuvre des écoles d'Orient; et l'œuvre continuera à envoyer aux Églises orientales la double aumône dont elles ont besoin, préparant ainsi, pour un avenir prochain peut-être, l'accomplissement des desseins miséricordieux de la Providence sur ces pays infortunés.

Tel est, Messieurs, l'objet direct de cette réunion et des paroles que je vous adresse. Ce que l'Orient nous demande, ce que nous lui donnerons aujourd'hui, c'est tout à la fois l'éclatant témoignage d'une grande sympathie, et l'utile et nécessaire secours d'une large et généreuse aumône.

Vous tous, évêques vénérables du monde entier, qu'êtes-vous venus faire ici? Pourquoi avez-vous traversé les mers, laissé vos troupeaux, bravé les fatigues? Vous êtes venus au Pape, comme on vient à son père quand il souffre, parce qu'il vous aime et parce que vous l'aimez, et il vous dit en effet comme un père à ses fils : Vous êtes mon orgueil et ma consolation.

Jamais, peut-être, il n'a été fait rien de semblable dans l'Église pour satisfaire à un simple besoin de cœur, d'affection, d'union.

Mais le cœur est l'artisan des grandes choses. Vous êtes venus par un sentiment de piété filiale, et voilà que votre réunion est, sans que vous l'ayez cherché, un grand événement.

Eh bien! notre réunion aura un autre grand effet encore, et sera aussi pour les Églises d'Orient une grande et inattendue consolation.

Ils l'apprendront, et ils en seront fortifiés, tous nos frères d'Orient, et ceux qui sont restés toujours, avec une fidélité si courageuse, attachés à l'unité, et ceux que le schisme a séparés de notre communion, mais non de notre charité. Ils se diront : Rome, la France, l'Espagne, l'Allemagne, le monde catholique tout entier tressaille d'amour pour les Églises orientales, et à

Rome, devant trois cents évêques rassemblés de toutes les parties de la catholicité, un évêque d'Occident a redit les malheurs passés, et les infortunes présentes de nos Églises, et tous les cœurs ont été émus.

Évêques catholiques de la Syrie, de l'Arménie, de Constantinople et de Smyrne, vous irez redire à vos fidèles cette étroite et tendre union des catholiques de l'Occident et des catholiques de l'Orient dans la charité de Jésus-Christ, entre les bras et sur le cœur du Père commun... Ah! votre mission de régénération au sein de vos propres Églises, et de conquête au sein des Églises séparées, cette mission est grande et laborieuse : mais vous retournerez encouragés, fortifiés pour votre œuvre, par tous les vœux et toutes les sympathies de l'Occident; comme aussi peut-être par le spectacle de nos Églises, de nos institutions, de notre discipline, de nos séminaires et de nos écoles, de tous ces foyers d'apostolat et de doctrines offerts à notre clergé séculier et régulier, de tout ce qui fait enfin notre vie et notre force, et qui, transporté en Orient, rendrait à vos Églises leur ancienne splendeur, et, grâce à votre fidèle énergie, fera revivre, avec le zèle et la doctrine des Basile et des Chrysostome, la beauté des anciens jours.

Si vous attendez beaucoup de nous, c'est là, de notre côté, ce que nous attendons de vous avec confiance.

Mais pour toutes ces œuvres, Messieurs, votre concours est nécessaire, et c'est pour cela que huit vénérables évêques, quatre de l'Orient, quatre de l'Occident, vont se tenir tout à l'heure aux portes de cette

église et tendre vers vous avec joie une main suppliante, vous offrant en retour de vos dons la reconnaissance de leur cœur et la bénédiction de Jésus-Christ.

Ah! Messieurs, laissez-moi vous le dire, avec toute la simplicité d'un familier langage, donnez abondamment pour cette œuvre; donnez votre plus généreux argent. L'argent, ce triste, mais admirable argent, dont on a dit qu'il est un mauvais maître, mais un bon serviteur; triste, car il sert si souvent au mal; mais admirable, quand il sert à la vérité, à la charité, à toutes les grandes choses; quand il devient, et il a souvent cet honneur, l'instrument de l'homme pour les desseins de Dieu. Laissez-moi l'ajouter encore: Vous êtes venus ici avec bonne volonté, quelques-uns peut-être par simple curiosité, mais tous enfin pour faire une bonne œuvre: eh bien! faites-la meilleure que vous ne l'aviez prévu. N'est-il pas toujours bon d'être meilleur qu'on ne semblait le vouloir? Mon Dieu! cela arrive sans cesse; et pour moi, sans cesse je rencontre des hommes qui sont meilleurs qu'ils ne croient. Je n'ai pas la foi, me disent-ils. Si, vous l'avez: seulement le courage vous manque pour vous l'avouer à vous-mêmes. Osez être chrétiens et vous l'êtes. Aujourd'hui ayez aussi la charité plus que vous ne l'aviez prévu; donnez tout ce qui est sur vous. Vous ne vous êtes pas chargés de manière à ne pas faire commodément le chemin, le retour sera plus facile encore. Il y a la quête, il y a la souscription: pensez aux deux. Pour la quête, donnez tout ce que vous avez en ce moment, sans compter; pour la

souscription, c'est affaire sérieuse, qui demande à être faite avec sagesse et réflexion. Vous calculerez donc la souscription; mais ici ne calculez pas, donnez selon votre cœur, et si j'ajoute selon le cœur de Pie IX, ce sera grandement.

Oui, c'est quelque chose de grand qu'il faut faire aujourd'hui, de plus grand peut-être que vous ne pouvez le prévoir! Savez-vous quelle sera peut-être la portée de votre aumône?... Cette pauvre femme de Jérusalem, qui donna à saint Pierre de quoi faire son voyage, savait-elle jusqu'où irait l'Apôtre, et ce que ce voyage devait donner au monde? Dieu seul sait ce que les Évêques d'Orient feront de vos dons. Vous, unissez-vous à la pensée de Dieu, et donnez avec la charité et la générosité de cœurs vraiment chrétiens.

Quand je songe à ce que l'Orient a fait pour nous en nous donnant la foi, et que je vois cet Orient plongé dans ces ténèbres où nous serions nous-mêmes, si Pierre et Paul n'étaient venus, et courbé sous ce despotisme brutal qui l'opprime et le déshonore, et que je viens à me dire: Mais nous pourrions porter à ces peuples la liberté chrétienne et la lumière, et nous ne le faisons pas... je ne puis m'empêcher d'appeler cette indifférence une coupable et odieuse ingratitude. Oui, nous avons entre nos mains, mes Frères, la régénération morale et la liberté de l'Orient, car le christianisme, en affranchissant les âmes, délivre et relève les peuples. Il est le père de la vraie liberté, non de celle que prépare le mensonge, mais de celle qui est garantie par la vertu; il est père de la vraie grandeur des na-

tions : en quelque sens qu'on veuille l'entendre, il est le salut et la vie des sociétés.

Donc, si vous aimez la liberté et la dignité humaine, pensez à l'Orient; si vous aimez la reconnaissance, pensez à l'Orient; si vous aimez les âmes, pensez à l'Orient; si vous aimez Jésus-Christ, pensez à l'Orient. — Ah! quand je songe que c'est l'Orient qui nous a donné Jésus-Christ... En retour pouvons-nous lui refuser quelque chose? Si vous aimez la Sainte Vierge, pensez à l'Orient... Je n'ai jamais pu voir une femme juive sans penser à la Sainte Vierge, sans me dire avec émotion que Marie était de son sang et de son peuple! Enfin, si vous aimez l'Église, songez à relever ces Églises, qui languissent, et à rapprocher du foyer des lumières et de la vie chrétienne celles que le schisme a désolées. En un mot, mes Frères, c'est de l'Orient que nous avons reçu tous nos biens. Eh bien! mesurons l'étendue de nos générosités à l'étendue de ses bienfaits et de ses misères présentes, et marquons le grand jour qui nous rassemble par un grand acte de charité, auquel Jésus-Christ puisse donner en retour les bénédictions de la terre et la récompense des cieux.

ALLOCUTION

DE

Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

ADRESSÉE

AUX ZOUAVES PONTIFICAUX

DANS L'ÉGLISE COLLÉGIALE DE MARINO, PRÈS DE ROME

LE DIMANCHE 1er JUIN 1862

POUR LA CLOTURE DU MOIS DE MARIE

SUR LE COURAGE CHRÉTIEN

ET

LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

Quand les évêques arrivèrent à Rome, les zouaves pontificaux se trouvaient casernés à Marino, petite ville située à quelques milles de Rome, entre Frescati et Albano, et non loin de Castelgandolfo, sur une de ces belles et riantes collines dont la chaîne ferme le majestueux horizon de la campagne romaine. Ces jeunes soldats, pieux non moins que vaillants, s'étaient plu à faire les exercices du Mois de Marie dans l'église collégiale de Marino, et chaque soir les voyait réunis en grand nombre devant l'autel de la Sainte Vierge, chantant d'une voix mâle et émue des cantiques en son honneur. Dès qu'ils apprirent l'arrivée à Rome de Mgr l'évêque d'Orléans, ils se souvinrent qu'il avait prononcé naguère l'oraison funèbre des victimes de Castelfidardo, et ils l'invitèrent à venir faire avec eux la clôture du Mois de Marie.

C'était le moment où les évêques étaient le plus occupés à Rome, et Mgr l'évêque d'Orléans lui-même devait prêcher le 5 juin à *S. Andrea della Valle*, pour les Églises d'Orient. Il ne crut pas cependant devoir refuser l'invitation de ces braves jeunes gens.

Le dimanche, 1er juin, la population tout entière, mêlée aux zouaves, remplissait les rues de la petite ville, et suivit avec le bataillon, musique en tête, Mgr l'évêque d'Orléans à l'église. Plusieurs ecclésiastiques et pèlerins étaient aussi venus de Rome à Marino pour cette fête. Mgr l'évêque d'Orléans prononça l'allocution suivante :

Militia est vita hominis super terram.
La vie de l'homme sur la terre est un combat.
Job, ch. VII, v. 1.

C'est avec une vraie joie, Messieurs, que j'ouvre en ce moment la bouche au milieu de vous; et bien qu'inconnu dans cette église et étranger à cette chaire, j'y parais néanmoins avec confiance, sûr de n'être pas étranger à vos cœurs, et plein d'espoir que les accents de mon âme trouveront un fidèle écho dans la vôtre.

Et ce m'est encore une consolation particulière d'être venu ici dans ce jour, pour y répondre aux vœux de votre piété, y achever avec vous les saints exercices du mois de Marie, et vous adresser, dans quelques paroles courtes et simples, une exhortation utile à votre salut, sous les auspices de la bienheureuse Vierge, Mère de Jésus-Christ, et notre Mère.

La plupart, vous êtes jeunes : vous l'êtes tous par le dévouement et par le cœur, et vous portez l'uniforme des guerriers. A l'entrée donc de la carrière, vous avez compris la vertu profonde de cette parole du vieux pa-

triarche de l'Idumée, dont j'ai fait le commencement de ce discours : *Militia est vita hominis super terram :* la vie de l'homme sur la terre est un combat.

La lutte ne déplaît pas à cet âge ardent et généreux qui se nomme la jeunesse; la perspective du péril et des courageux labeurs n'a rien qui l'effraye; et c'est pourquoi, quand j'ai cherché quel pourrait être le plus convenable sujet de cette allocution, j'ai rencontré naturellement sur mes lèvres la parole de l'homme qui a le plus souffert et le plus lutté ici-bas : *Militia est vita hominis super terram :* la vie de l'homme est un combat, une vraie milice sur la terre.

Saint Paul a fait écho à cette sentence du patriarche iduméen, quand il nous a dit à tous ces paroles, qui sont la conséquence de celles de Job : *Labora, sicut bonus miles Christi :* travaillez, comme un bon soldat de Jésus-Christ.

Eh bien donc, en venant passer quelques instants avec vous, et vous entretenir de la Sainte Vierge, redire son nom mille fois béni et toujours si cher à votre cœur, j'ai voulu, jeunes soldats chrétiens, vous inviter à une lutte sans laquelle toutes les autres seraient vaines, sans laquelle on aurait inutilement reçu de Dieu tout ce qu'il y a de plus noble et de plus heureux dans ses dons, sans laquelle les palmes et les gloires de la terre se flétriraient bien vite : j'ai voulu vous entretenir de la grande lutte de la vie, où le champ de bataille est la conscience, où le combat est entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu, entre la vie et la mort éternelle.

Ces pensées occupaient mon âme, lorsque, pour venir vers vous, je m'arrachais un moment aux grands labeurs qui nous occupent tous à Rome, nous, évêques catholiques accourus de tous les points de l'univers auprès de notre saint Pontife menacé; lorsque je traversais hier cette solitude majestueuse de la campagne romaine, non loin de ces tombeaux illustres qui bordent la *Via Appia*, et de ces aqueducs triomphants qui portent encore les eaux des montagnes à la Ville éternelle; et quand ce matin même, parti des ruines du vieux *Tusculum*, je gravissais cette autre colline que couronne votre glorieux bataillon, sentinelle avancée pour la défense du Pontife. Sur cette terre foulée par les pas des anciens héros, et témoin des antiques combats, et bientôt peut-être de nouvelles luttes, bon gré, mal gré, je songeais en moi-même à la condition militante de l'homme sur la terre, et à la lutte éternelle du bien et du mal dans la conscience, comme dans l'histoire.

Oui, Messieurs, pour être vertueux, pour demeurer fidèle au bien, au devoir, il faut la lutte; la lutte est partout et toujours nécessaire; partout il faut la force, la violence contre soi-même, le dévouement, l'abnégation, le sacrifice : partout la légèreté, la mollesse, l'insouciance, l'oisiveté, doivent être chassées de la vie; partout il faut réfléchir, s'étudier, connaître ses faiblesses, pour les fouler aux pieds, ses passions, pour les purifier, les modérer, les vaincre au besoin, ou bien les diriger, les ennoblir, les sanctifier.

Qui de vous ne l'a pas éprouvé déjà? Qui de vous n'a

pas déjà combattu, et je l'ajoute, déjà vaincu? Je suis sûr d'une chose : je ne vous connais pas tous... Il y en a que je connais parmi vous, qui sont les fils de mon ministère et de mon cœur; mais c'est le petit nombre; et toutefois je puis dire que je connais votre secret à tous. Il n'y en a pas un seul d'entre vous qui, dans un de ces moments suprêmes où se décide l'existence, n'ait entendu dans sa conscience une voix qui l'appelait aux saints combats, et lui criait : Sois le champion de la justice et du bien dans le monde! et qui n'ait répondu à cet appel. Si vous ne l'aviez pas fait, à un jour, à une heure que Dieu sait, vous ne seriez pas ici!...

Mais la vie est longue, Messieurs, et féconde en tristes naufrages... On manque quelquefois de persévérance; on déchoit souvent des résolutions les plus généreuses; on dément dans le secret de sa vie l'honneur de son dévouement. On peut avoir quelquefois la gloire au front et la honte au cœur...

Eh bien! Messieurs, je viens vous dire à quel prix on reste fidèle à la vertu, fidèle à soi-même, fidèle au véritable honneur; et ce qu'il faut savoir enfin souffrir, si l'on veut être toujours digne des grandes luttes de la vérité et de la justice.

I

C'est une noble chose que de vaincre, de triompher par la force, par une force quelconque;

C'est ce qui enlève les applaudissements des hommes et l'enthousiaste admiration des multitudes.

Mais, plus la résistance dont on triomphe est forte, violente, invincible, plus la victoire est belle;

Plus l'énergie par laquelle on triomphe est spirituelle et pure : je m'explique; indépendante de la force matérielle et brutale, plus c'est la force de la justice, plus c'est l'énergie de la volonté, le courage de la vertu en même temps que la vigueur de l'intelligence, plus le triomphe est élevé.

A tous ces titres, quoi de plus glorieux que les triomphes de l'homme sur les passions et les faiblesses de son cœur?

Les hommes ont trouvé que la plus belle des gloires, c'est de vaincre dans les batailles les ennemis de la patrie par la force du génie militaire : d'autres ont dit que rien n'était comparable à l'humble pilote, qui surmonte la tempête et force les flots déchaînés à le pousser en frémissant au port; quelques-uns ont jugé plus glorieuse encore la force morale, qui triomphe par l'ascendant d'une fermeté patiente, et conserve en paix la cité, malgré les agitations de la multitude. — Job semblait penser, et les saintes Écritures elles-mêmes semblent dire, qu'une des plus nobles victoires de l'homme, c'est d'avoir dompté ce superbe animal qui le porte dans les combats, et partage si vaillamment avec lui ses plaisirs et sa gloire. — Enfin tous ont trouvé que la gloire du martyr, qui triomphe des tyrans par la mort, et, l'Évangile d'une main, la croix de l'autre, peut être tué, jamais vaincu, était la gloire suprême.

Pour moi, je trouve plus belle encore la victoire sur les passions.

Car, remarquez-le bien, Messieurs, ici se révèle un des enseignements les plus saints de la doctrine chrétienne, un des mystères les plus profonds et les plus glorieux de l'humanité déchue.

Prenez-y garde, la vertu n'est pas toujours l'innocence : c'est quelque chose de plus pénible, mais aussi de plus glorieux.

Le premier homme avait été créé dans cette innocence heureuse, dans cette sainteté facile, dans cette justice originelle que nous avons perdue ;

Mais à ce premier plan du Créateur, admirable sans doute, et d'un riant et pur souvenir, a succédé un second plan, plus admirable peut-être, et où paraît la vertu; *virtus*, cette grande chose. La vertu, c'est-à-dire la lutte du bien contre le mal, c'est-à-dire le combat, c'est-à-dire la force, c'est-à-dire la victoire, c'est-à-dire le triomphe et l'empire sur les passions abattues.

O chrétien! chrétien! ta part est belle encore; combats, combats avec courage; s'il fut plus heureux, l'homme innocent n'eut pas cette gloire.

Mais quelle guerre, ô chrétien, quelle guerre terrible!

Tu as, il est vrai, Jésus-Christ pour chef, et la croix pour étendard, dans cette noble guerre; mais que de périls! que de travaux! que de sueurs, que de larmes! que de sang! quelle lutte intime, profonde, douloureuse, quelquefois à mort!

Certes, on peut bien emprunter ici au poëte antique ses énergiques paroles : *Bella! horrida bella!*

Expliquons ce mystère.

Vous le savez, fils d'Adam, nous avons tous été conçus dans l'iniquité, sur le modèle du premier homme devenu pécheur, c'est-à-dire terrestre et charnel, et néanmoins superbe.

Le pécheur habite en nous : *Habitat in nobis peccatum*, dit saint Paul.

Oui, il y a en nous le germe fatal d'une créature malheureuse, dégradée, corrompue.

C'est ce que saint Paul, dans son rude langage, nommait *le vieil homme*, expression bizarre, d'une âpreté sublime, que le Christianisme seul a dite à l'humanité, et qui lui révèle l'origine de ses misères, et aussi la régénération possible.

Oui, il y a en nous, en moi, en vous, une vieille créature méprisable, odieuse, quoique magnifiquement parée quelquefois et flattée; insolente et rebelle, quoique vile et abjecte.

C'est le vieil Adam, homme de péché, homme d'ostentation, homme de légèreté, homme de vanité et de mensonge, homme de néant;

Homme dont la mollesse, l'orgueil et la mobilité forment une trinité effrayante.

Démentez-moi, Messieurs, démentez-moi, si je ne dis pas la vérité; et s'il y a parmi vous un saint sans péché, étranger à ces misères, et qui puisse dire : Je ne suis pas de cette race;... qu'il se lève et nous jette sa pierre; je ne crains pas de l'y inviter.

Mais non, élevez-vous dans les régions supérieures de votre âme, et de là regardez en bas; dominez vos

sens; montez plus haut que votre orgueil, vous reconnaîtrez que c'est la vérité que je vous dis.

Cet homme est en vous; ce méchant homme, c'est vous-même; et vous ne pouvez être moins loyal que le grand roi, à qui un prédicateur, trop hardi peut-être, disait : *Tu es ille vir*, vous êtes cet homme! et qui répondit : C'est vrai!

Eh bien! Messieurs, ce méchant homme, qui est en vous, a des intelligences avec le mal au dehors; c'est de la puissance des ténèbres qu'il reçoit ses inspirations et ses forces;

Il a des intelligences avec le monde au milieu duquel nous vivons, avec ce monde que l'Évangile a maudit et qui maudit l'Évangile à son tour : avec ce monde qui est tout entier *in maligno positus*, planté, enfoncé dans le mal; qui est tout entier concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie;

Avec ce monde, c'est-à-dire avec cette puissance terrible qui domine tout, qui entraîne tout, qui séduit et enchante, tyrannise et subjugue tout; et vous jugez de là quelle guerre, quels combats : *Bella! horrida bella!*

Mais, grâce à Jésus-Christ, il y a en nous le germe plus heureux d'une créature meilleure, d'une créature plus sainte, renouvelée par le feu de l'Esprit-Saint et par les eaux régénératrices :

C'est le nouvel homme, l'homme céleste, l'homme de la vertu, l'homme de la sagesse laborieuse, l'homme de la vérité et de la justice reconquises, l'homme du combat; et il a des intelligences avec le Ciel.

Mais de là, vous le comprenez, deux hommes en nous, deux volontés contraires, deux lois redoutables qui se combattent.

« Ah! que je connais bien ces deux hommes-là! » disait encore avec une naïveté vraiment royale Louis XIV à Bourdaloue.

Eh bien! entre ces deux hommes, la lutte est violente; je vous l'ai dit, c'est une lutte à mort : le vieil homme doit mourir; mais il vend chèrement sa vie.

Messieurs, voilà tout le christianisme, toute la vie chrétienne.

C'est la grande lutte de la vertu; c'est le grand combat du bien contre le mal : de la pénitence, de la justice morale et de la vérité contre les enchantements du plaisir et du mensonge.

Et par là même, c'est le plus noble spectacle, c'est la lutte la plus magnifique, c'est la plus glorieuse victoire qui fut jamais.

Pour moi, je ne connais pas dans toute l'humanité une gloire comparable.

Oui, le chrétien aux prises avec ses passions est le plus beau, le plus sublime athlète qui se puisse voir.

Du choc de ces volontés contraires, et des tempêtes qu'elles soulèvent dans son âme, jaillissent des éclairs de gloire d'une splendeur sombre, mais divine.

Vaincre dans les batailles les ennemis de la patrie n'est rien; faire tomber les murs et les portes d'airain n'est rien; précipiter dans la poussière des bataillons innombrables n'est rien;

Combats et jeux d'enfants que tout cela!

« Oh ! s'écriait saint Paul, nos ennemis sont autre-
» ment redoutables et glorieux à vaincre ! »

Nous combattons contre la chair et le sang, contre l'orgueil de la vie, contre les Principautés et les Puissances, contre les ruses de Satan, contre la puissance formidable des ténèbres, contre les anges de l'enfer transformés quelquefois en anges de lumière, contre toutes les hauteurs superbes qui s'élèvent ici-bas au travers de la vie, et en face de la vérité et de la vertu de Dieu ;

Mais aussi nous avons une force spirituelle et divine pour combattre et triompher !

Revêtez-vous, disait saint Paul, de l'armure de Dieu : *Induite vos armaturam Dei*, afin que vous puissiez demeurer fermes au jour du péril, *stare in die malo.*

Quelles sont donc ces armes de Dieu ? Quelle est cette invincible et céleste armure ?

Le voici.

Soldats de Jésus-Christ, demeurez debout, *state ergo*, et le cœur couvert de la justice comme d'une cuirasse, *induti loricam justitiæ ;* revêtus de la vérité comme d'une ceinture, afin de demeurer toujours fermes et droits, toujours forts par la sobriété, par la vigilance et par la prière : saisissez le bouclier de la foi, *scutum fidei*, pour repousser tous les traits enflammés de l'ennemi : mettez à votre front l'espérance chrétienne, qui est le casque du salut évangélique, *spem, galeam salutis ;* mettez à vos pieds cette chaussure mystérieuse, qui donne aux champions de la vérité et de la vertu cette noble fermeté dans les combats,

cette immobilité généreuse qui ne lâche jamais pied : *Calceati pedes in præparatione Evangelii;*

Et de là, Messieurs, surgiront des héros, des combats pleins d'honneur.

Oui, lorsque le chrétien prend en main et brandit contre lui-même sa redoutable épée, c'est-à-dire le glaive de la parole divine, *gladium spiritûs,* oh! alors, entre ses mains valeureuses, cette parole vive, efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants, va, jusqu'à la division de son âme, porter le coup mortel aux passions les plus chères; la nature crie, le corps de péché résiste, mais il faut qu'il succombe : *destruatur corpus peccati;* il faut que le vieil homme soit dépouillé, vaincu, et devienne la noble conquête de l'homme nouveau, de l'homme céleste, la victime de la pénitence, l'holocauste héroïque de la vertu et de la justice : *Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.*

Et, grâces immortelles en soient rendues à Dieu et aux exhortations du grand Apôtre, ces nobles leçons ont été entendues; et dans tous les siècles on a vu des héros chrétiens, engagés dans la vie tumultueuse d'une milice profane, montrer que la licence des armes et le tumulte des camps ne sont pas incompatibles avec la sainteté chrétienne.

Qui ne sait parmi vous, Messieurs, les glorieux souvenirs des Maurice, des Victor, des Eustache, des Sébastien, et de ces légions entières de chrétiens qui pratiquaient la sainteté évangélique au sein des armées païennes? Et que dire des anciens croisés? Que dire

des Bayard, des Turenne, des Condé, noms toujours glorieux, toujours chers à la France, et de tous ces héros, sans peur mais aussi sans reproche, si pieux, si fidèles, si humbles, si généreusement chrétiens? On peut l'ajouter, sans trahir ici les secrets de la vertu; il en est encore aujourd'hui, sur nos flottes et dans nos armées, fidèles aux souvenirs et aux inspirations de la piété maternelle, émules de ces généreux chrétiens d'autrefois. Non, non, la piété n'a jamais été bannie du cœur des guerriers; elle y a vécu plus noble, plus franche, plus généreuse; et ces mâles courages, après avoir vaincu dans les batailles les ennemis de la patrie, savaient tourner contre eux-mêmes leurs généreux efforts, et livrer à leur âme, sans fléchir jamais, les rudes et glorieux combats de l'Évangile. Et ainsi recueillaient-ils fidèlement, pour le transmettre à leurs fils, avec la piété magnanime des preux, l'antique héritage de la valeur. Pourquoi me serait-il défendu de penser, Messieurs, que vous tous qui êtes ici, volontaires de la foi et de l'honneur, vous êtes de ceux qui ont recueilli ce glorieux héritage?

Je le répète, pour quiconque a l'intelligence de la vraie liberté et de la vraie gloire, cette victoire du chrétien sur les puissances du mal, c'est la plus noble des victoires; rien n'est plus grand à mes yeux ici-bas: voilà, voilà une liberté qui n'est pas une déception; voilà une gloire qui n'est pas une niaiserie et un jeu d'enfant.

Je ne craindrai pas de le dire, la palme même des martyrs, conquise rapidement par le combat d'un seul

jour, par le sacrifice d'une seule vie, me paraît moins radieuse et moins belle que la palme des héros chrétiens, des héros pacifiques, des martyrs silencieux de la vertu, de la pénitence, de la chasteté et de la justice.

Je sais bien que tous n'ont pas à livrer d'aussi violents combats, et n'arrivent pas à cette grande gloire; il y a quelquefois des luttes plus faciles, des vertus de tempérament et d'habitude.

Mais, donnez-moi des hommes chez qui le vieil homme soit fort et terrible, les passions sans frein naturel, la légèreté impétueuse et emportée, la mollesse violente, l'orgueil indomptable;

Donnez-moi un saint Paul, et vous verrez un beau spectacle!

Vous verrez un homme qui, au retour du troisième ciel, gémissait encore sur la corruption de sa nature. Je châtie mon corps, s'écriait-il, *castigo corpus meum;* car c'est un esclave rebelle, et je veux le réduire en servitude : *In servitutem redigo.* Pourquoi? Afin qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois pas réprouvé moi-même : *Ne reprobus efficiar.*

Seigneur, s'écriait-il un jour, qui me délivrera de ce corps de mort? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus!* Malheureux homme que je suis! *Infelix ego homo!* — Le Seigneur lui répondit : Non, ma grâce te suffit : *Sufficit tibi gratia mea.*

— Eh bien! continuait saint Paul, c'en est fait, oubliant tout ce qui est en arrière et au-dessous de moi : *Quæ retro sunt obliviscens,* je m'élancerai vers les choses qui sont en avant et au-dessus, je marcherai au

prix et au but de ma vocation sublime : *Ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis.*

Je courrai, non pas comme un homme qui court en vain : *Curro, non quasi in incertum;* je combattrai, non pas comme un athlète qui frappe inutilement l'air : *Pugno, non quasi aerem verberans;* et je saisirai la vie éternelle !

Mais avant, il fera retentir, des extrémités de l'Orient, à travers l'Asie Mineure et les Gaules, jusqu'aux extrémités des Espagnes, le nom de Jésus-Christ, et laissera partout la trace immortelle de son passage sur la terre.

Donnez-moi encore un saint Jérôme, cet héroïque vieillard, qui, sous ses cheveux blanchis par les années, les travaux et les macérations, sentait encore les feux des passions bouillonner dans son cœur, comme on voit sur les montagnes dont le front est couronné de neiges blanchissantes, s'agiter quelquefois avec violence les derniers feux des volcans qui s'éteignent ;

Un saint Jérôme qui se frappait la poitrine avec des cailloux, se déchirait le corps avec des épines, et se plaignait encore de son imagination qui le transportait malgré lui au milieu des plaisirs enchanteurs de Rome ;

Et puis, venez avec moi, venez voir la dernière communion du saint anachorète expirant : c'est tout le génie du christianisme saisi et dépeint par le pinceau inspiré du Dominiquin.

Voyez-vous la foi vive et humble, l'espérance ardente et immortelle, dans les derniers regards du vieillard

abattu, qui se soulève avec ses dernières forces pour adorer l'hostie sainte et vivante !

Voyez-vous l'amour tendre, profond, divin, dans cette larme qui tombe de ces yeux avides, et brillants d'un feu céleste, quoique humides et éteints dans les pleurs de la pénitence !

Et puis ce corps pénitent et affaissé, et que soutiennent la foi, l'espérance et l'amour !

Et puis sur ce visage, sublime de souffrance et de génie, tant de souvenirs de la vie la plus glorieuse, humiliée si profondément par la foi aux pieds de Jésus-Christ, et s'exhalant dans un dernier et profond élan d'amour !

Et puis enfin recueillez son dernier soupir parmi cette extase...

Mais quelle est cette blanche et pure colombe, qui s'échappe et monte vers les joies éternelles ?

C'est l'âme du vieux solitaire, quatre-vingts ans captive, libre enfin, et toujours jeune de gloire et d'immortalité, parce qu'elle fut toujours protégée dans son innocence, pendant cette longue vie, par les travaux de la vertu, par les macérations et les jeûnes du désert.

Donnez-moi un saint Augustin... Vous êtes jeunes ; eh bien ! voici un jeune homme, né comme vous avec tout ce qu'il faut pour devenir un ange de lumière et monter jusqu'aux cieux, ou un ange de ténèbres, et creuser jusqu'aux enfers ;

Il accourt de Carthage, des rives africaines, jusque dans la riante et molle Italie, pour y jouir de son opulence et de ses délices ; il traîne après lui la longue et

pesante chaîne de ses passions, et il joue avec ses fers; mais à trente ans, âge souvent favorable, il rougit de lui-même... il essaye de briser ses liens. Efforts inutiles... ses passions sont plus fortes...

Il s'indigne, il s'irrite contre lui-même... une longue et violente tempête s'élève dans son âme et le bat de tous ses flots...

En proie à une effrayante agitation, il se lève, il va, il vient; enfin il se jette de désespoir et de honte au pied d'un figuier...

Quoi! s'écrie-t-il, des ignorants ravissent le ciel sous nos yeux, et nous, Alype, ô mon ami, avec toute notre science, nous languissons dans le plus honteux esclavage! nous savons où est la source du vrai bonheur, et nous n'osons nous y plonger!...

Cependant l'innocence et la volupté lui apparaissent et cherchent à faire la conquête décisive de cette âme ardente...

Et pendant ce combat, Augustin, c'est lui qui nous l'apprend, suait à grosses gouttes, pleurait à grosses larmes, se roulait dans la poussière.

Tout à coup le vieil homme succombe, expire, tombe en ruines! et de ces ruines, de cette cendre fumante, sort un homme nouveau... Que vois-je? C'est l'évêque d'Hippone; c'est un aigle brillant qui fend les airs, domine et oublie la terre, va d'une aile sublime jusqu'au soleil de la vérité sans nuage; arrivé là, demeure contemplant d'un œil fixe les splendeurs de la foi éternelle, et revient illuminer de ces feux divins la sainte Église catholique entière;

Et son nom aujourd'hui protége encore la rive africaine, et brille à côté de la croix relevée enfin sur ces plages barbares par la valeur française.

Non, non, Messieurs, les saints ne furent pas sans passions; ils furent saints, non pas pour en avoir ignoré les attaques, mais pour en avoir triomphé. Je dis plus, s'ils avaient été sans passions, peut-être ils n'auraient jamais été saints. Je m'explique. Qu'entendent les maîtres de la morale par les passions? Ils entendent ces mouvements impétueux de l'âme qui la poussent à la haine ou à l'amour. Qu'est-ce donc qu'une âme sans passions? C'est le plus souvent une âme lâche, molle et languissante, incapable, il est vrai, de descendre aux derniers excès du vice, mais impuissante aussi pour s'élever aux œuvres héroïques de la vertu. A quoi a-t-on comparé les passions? A des coursiers fougueux qui emportent l'âme dans le bien ou le mal extrême, selon qu'une main ferme ou lâche se sera emparée des rênes. Mais qu'ont fait les saints? Les saints ont dompté leurs passions, et, les tenant en bride, sans leur permettre de s'échapper jamais, ils les réglaient, ils les dominaient; ils s'en servaient en maîtres, pour donner à leur âme un généreux essor et s'élever aux actes de la plus forte vertu.

Vous le voyez donc, Messieurs, pas d'excuses qui vous dispensent de marcher sur les traces des saints dans la carrière : pas de prétexte dont nous puissions couvrir notre lâcheté. Les saints furent hommes comme vous, voilà pourquoi vous pouvez être saints comme

eux. Les saints eurent vos passions et vos faiblesses, voilà pourquoi vous pouvez aspirer à leurs vertus et à leur gloire.

Donc, Messieurs, et vous êtes dignes, vous surtout, d'entendre ce langage, donc, armez-vous d'un courage invincible, et élevez vos âmes : que ce ne soit pas assez pour vous de la gloire terrestre, car, après tout, elle passe; il est temps de marcher à la gloire immortelle, sur les pas de ces héros chrétiens qui nous ont si courageusement précédés dans la noble carrière de l'Évangile. Du haut des cieux, où ils triomphent éternellement, leurs regards sont fixés sur vous. Levez les yeux, et voyez cette nuée imposante de saints, glorieux témoins, qui applaudissent à vos généreux efforts, et cherchent à enflammer vos âmes, en vous montrant de loin le trône qui vous attend dans les magnifiques royaumes de la gloire. Du haut des cieux, ils vous tendent les bras, ils vous appellent à l'honneur : O nos Frères, nos jeunes Frères, vous disent-ils, refuseriez-vous de marcher sur nos traces pour conquérir les cieux! Il ne s'agit que de ne pas vous laisser abattre pendant ce moment si court des tribulations de la terre, et voilà qu'un poids immense de gloire sera révélé en vous. Eh! ne pouvez-vous pas tous ce que nous avons pu? Le ciel n'est pas la patrie des lâches; il n'y a que les courageux qui l'emportent; ces couronnes qui ceignent nos fronts, nous les avons méritées par des victoires; ces palmes qui brillent dans nos mains, nous les avons cueillies dans les combats! Le monde, l'enfer et nos passions nous ont attaqués, nous les avons vain-

cus; mais le combat n'a duré qu'un jour, et le triomphe est éternel... Combattez, combattez comme nous, et comme nous vous triompherez dans la gloire. Seulement, relevez vos âmes, enflammez vos courages; c'est ainsi qu'on marche au ciel, c'est ainsi qu'on marche à l'éternel honneur!

II

C'est pour ces luttes, Messieurs, je dois vous le dire enfin, que le nom de Marie est d'un merveilleux secours, d'une influence décisive.

Je me suis peut-être laissé trop entraîner jusqu'ici : il est temps de vous parler de cette Vierge bénie, à qui, pendant tout ce mois, vous avez rendu dans ce temple de si fidèles et si touchants hommages. Ah! l'instinct pieux de votre foi ne vous a pas trompés! Oui, il est naturel, il est beau de voir une troupe guerrière et chrétienne entourer l'autel de Marie et invoquer son nom. Car son nom, doux et suave, est aussi un nom fort et terrible; son souvenir anime aux saints combats, et sa puissante protection soutient dans les tentations et préserve dans les périls.

Voilà pourquoi, je vous le dis avec insistance, jeunes soldats chrétiens, persévérez, persévérez dans le culte de Marie! Que le nom de Marie soit à jamais dans votre cœur! Ce nom, que vos pieuses mères vous ont appris à bégayer dès l'enfance, maintenant que vous êtes hommes et que vous entrez dans les combats de la vie, qu'il brille à vos yeux comme une étoile tutélaire, qu'il plane sur votre âme comme un signe bienheureux d'es-

pérance. Toujours, Messieurs, la vaillance fut bien alliée à la piété : soyez pieux comme vous êtes vaillants, et ne craignez pas, dans votre fidélité à la Reine du Ciel, d'embrasser les pratiques consacrées de son culte, de réciter les prières qu'elle aime, de baiser sa sainte image, et de porter sur vos poitrines ses médailles bénies, pour en faire la protection de votre courage, de votre chasteté, de votre vertu.

Et comment la dévotion à Marie anime-t-elle si fortement aux luttes généreuses? Le voici : Marie, c'est la Vierge, c'est-à-dire la tendresse et la force; c'est-à-dire l'idéal des triomphes de l'âme, le symbole des passions domptées, du démon vaincu. Et en effet, selon l'antique oracle, la Vierge lui a écrasé la tête : *Ipsa conteret caput tuum;* et c'est pourquoi l'art chrétien, dans un type consacré, la représente avec une beauté douce et pure, tenant sous ses pieds un serpent qu'elle écrase.

Voilà, Messieurs, ce que vous devez faire à votre tour et à son exemple.

Vous êtes jeunes, vous êtes forts, comme vous le disait autrefois saint Jean : *Juvenes, fortes estis.* Eh bien! le devoir et la gloire de votre vaillante jeunesse, c'est de vaincre, c'est d'abattre Satan, c'est-à-dire la passion, c'est-à-dire le mal, et de le tenir vaincu et écrasé sous vos pieds : *Fortes estis, et vicistis malignum.*

Aimer Marie, d'ailleurs, aspirer à Marie, invoquer son saint nom, n'est-ce pas échapper aux vils désirs, aux aspirations basses, pour tenir élevée son âme vers

les pures et sereines régions de la chaste innocence et de la forte vertu ?

Que si vous me demandez encore comment la Sainte Vierge est une protection et un secours, je vous répondrai : Ah ! c'est qu'elle porte deux noms, qui sont les plus doux à l'oreille et au cœur de l'homme, et en même temps les gages les plus assurés pour lui de la protection et de l'amour de Marie : pour les tristes fils d'Adam, Marie est tout à la fois une sœur et une mère.

Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit cette parole : *Celui qui fait ici-bas la volonté de mon Père, celui-là est pour moi comme une mère, celui-là est pour moi comme une sœur :* il est évident qu'il est allé chercher dans le langage humain ce qu'il y a de plus expressif pour dire les affections les plus délicates, les sentiments les plus exquis du cœur; et cela afin de nous faire comprendre de quelle affection il aime celui qui s'est tourné courageusement vers Dieu ici-bas par la bonne volonté de l'âme; car c'est là tout ce qu'il demande, Messieurs, la bonne volonté : *Celui-là*, dit-il, *est pour moi comme une mère, comme une sœur :* c'est-à-dire que celui-là devient pour lui tout ce qu'il y a de plus cher à sa tendresse.

Eh bien ! Marie est notre sœur. Elle est de notre sang, de notre race, comme nous fille d'Adam ; seulement elle est pure, sainte, immaculée. Mais bien que bénie et privilégiée entre toutes les créatures, elle a passé comme nous ses jours dans cette vallée de larmes. Sans doute elle est montée de là aux plus sublimes hauteurs de la gloire, elle est devenue reine du ciel et de

la terre; mais demeurant toujours notre sœur, elle compatit, comme une sœur plus heureuse, aux misères et aux travaux que nous supportons, et du haut des demeures célestes, où elle a, par son intercession toute-puissante, un souverain empire, *omnipotentia supplex*, elle aime à faire descendre sur nous la rosée rafraîchissante, la pluie des grâces qui nous raniment et nous fortifient dans le combat.

Mais que dis-je? Marie est bien plus encore qu'une sœur, elle est une mère. Sur la croix, où il achevait par l'effusion de son sang, et au milieu des plus effrayantes douleurs, la rédemption du monde, Jésus-Christ nous l'a expressément donnée pour mère : ce fut là le dernier gage de son amour; après quoi il n'eut plus qu'à s'écrier : *Tout est consommé;* et à mourir.

Les apôtres s'étaient dispersés au loin : ils avaient fui au jour du péril; dans l'abandon universel où il se trouvait, Jésus-Christ ne voyait plus au pied de sa croix sanglante que sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait.

Oubliant un moment toutes ses douleurs : *Femme*, dit-il à Marie en lui désignant le disciple bien aimé : *Voilà votre fils;* et au disciple en lui désignant Marie : *Voilà votre mère.*

Voilà votre fils! Voilà votre mère! Parole adorable que l'humanité doit recueillir et serrer au fond de son cœur comme un cher trésor! Car, selon tous les saints docteurs, saint Jean en ce moment représentait l'humanité.

Voilà votre fils! Voilà votre mère! Comme s'il eût

dit à Marie : O ma Mère, nous souffrons à cette heure pour les hommes coupables tous les tourments; mais nos souffrances sont fécondes, et cette croix les enfante à la vie éternelle!

Et comme s'il eût dit à saint Jean et à chacun de nous : Mon enfant, ô cher enfant de ma douleur et de ma mort, vous voyez ce qu'il en coûte à ma Mère et à moi pour vous donner la vie! Oh! n'oubliez pas ces angoisses, et souvenez-vous toujours avec un saint respect des gémissements de votre mère!

Non, nous ne les oublierons jamais, ces douleurs indicibles de Marie, ces larmes mêlées au sang divin, ce déchirement de ses entrailles maternelles. Mais Marie non plus ne saurait oublier ni ces paroles de son Fils, ni les douleurs du calvaire : voilà pourquoi nous lui sommes chers au delà de ce qui se peut exprimer, voilà pourquoi elle nous aime d'une affection qui n'a d'égale que ses inénarrables souffrances au pied de la croix!

Comprenez-vous maintenant comment votre vertu est assurée sous la protection de Marie?

Quand elle vous aime d'un si maternel amour, et qu'elle a tant souffert pour vous, pouvez-vous douter que votre salut ne soit dans ses plus ardents désirs, que son cœur ne soit toujours ému de vos périls, et sa main toujours étendue pour vous protéger, et sa voix toujours prête à monter pour vous vers son divin Fils?

Que si, à votre tour, vous rendez à votre mère amour pour amour, si vous répondez à sa tendresse par votre confiance et votre fidèle piété, eh bien! je ne redoute plus pour vous les écueils ni les orages.

Dans les ennuis, les tristesses, les périls de votre vie, quand les flots de la tentation viendront battre votre cœur, que votre œil se tourne vers Marie, et ne craignez pas. Vous avez au-dessus de vos têtes une étoile, dont le doux et pur rayon brillera toujours parmi les ténèbres, et ramènera le calme et la sérénité dans le ciel de votre âme!

O jeunes et généreux chrétiens, vaillants soldats de l'Église et de Dieu, je serais heureux, si, venu un jour au milieu de vous pour vous témoigner la profonde et tendre sympathie de mon cœur, je pouvais laisser à vos âmes une parole utile, et vous apprendre à mériter, par la persévérance dans les saintes luttes de la conscience, une autre récompense encore que la gloire humaine, déjà si bien acquise à votre héroïque dévouement et à ce courage si vaillamment éprouvé.

J'aime toujours à laisser aux âmes que je rencontre sur la terre un conseil précis qui puisse aider à leur salut. Eh bien! voici le conseil que je vous laisse en vous quittant : quoique très-simple, très-facile, si vous le suivez avez docilité, il sera très-puissant. Ce que je vous conseille, ce que je vous demande, Messieurs, c'est de ne point passer un seul jour de votre vie sans faire à Marie une prière; je ne dis pas une longue prière, mais une prière vraie, une prière du cœur. Vous ne pouvez pas vous représenter ce que sont certaines prières dites par une âme sincère, avec l'intelligence et le sentiment des paroles qu'elle prononce : ces prières, par exemple, que vous avez apprises dans votre enfance, sur les genoux de vos mères; que vous

avez dites longtemps peut-être sans les bien comprendre, mais dont vous pouvez mieux pénétrer aujourd'hui la simplicité et la profondeur; ces prières courtes, que l'on peut réciter le matin, le soir, le jour, partout, dans la solitude d'une promenade, dans l'ennui d'une garde, dans les fatigues d'une marche, sous les armes même : quelque chose, par exemple, de ce chapelet, que tant de vaillants cœurs ont récité; mon Dieu! même un simple *Ave Maria!*

Oui, un *Ave Maria*, cette prière privilégiée de l'Église, et si chère à la foi la plus éclairée comme à la piété la plus naïve : cette prière composée de paroles si simples, mais que je ne crains pas d'appeler des paroles de vie et de salut.

Et certes je nomme bien l'*Ave Maria* parole de salut; car c'est la parole que l'Archange adressa à la très-sainte Vierge, lorsqu'il la salua en lui annonçant la naissance du Sauveur et le Salut du monde : *Je vous salue, Marie*, lui dit-il, *vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes es femmes!* Et vous savez, Messieurs, que c'est sainte Élisabeth, inspirée de Dieu même, qui ajouta les paroles suivantes, quand elle sentit son propre enfant tressaillir dans son sein à l'approche de la bienheureuse Vierge : *Et il est béni le fruit de vos entrailles!* Saint Paul, en effet, dit que *Jésus est le Dieu béni aux siècles des siècles.* Vous savez aussi que les dernières paroles de cette incomparable prière, c'est l'Église qui les a ajoutées dans sa profonde intelligence de nos misères et de nos besoins : *Sainte Marie, Mère de Dieu,*

priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Eh bien! Messieurs, voilà les paroles, voilà la prière dont je voudrais vous inspirer à tous l'amour. Et quand je dis : vous inspirer, je suis injuste; car il n'en est pas un seul d'entre vous qui n'aime déjà cette prière, et n'ait de la consolation à la redire souvent : mais ce que je vous recommande, c'est, quand vous la direz, d'en bien pénétrer tout le sens. Vous y retrouverez, si vous savez l'étudier de près, la religion tout entière. Tous les plus grands mystères y sont formellement exprimés : l'Incarnation et la Rédemption, la grâce de Dieu, la misère de l'homme, les espérances éternelles, toutes les plus grandes vérités de notre foi. C'est donc cette prière que je vous recommande de mettre, non pas sur vos lèvres seulement, comme, par suite de l'accoutumance, il arrive quelquefois à la piété inattentive de certains chrétiens, mais de mettre et de méditer dans le plus profond de votre cœur, non pas longuement, mais sérieusement, avec intelligence, avec amour, en vous pénétrant des sens admirables qu'elle renferme. Avec cette seule prière, mais fidèlement, mais pieusement récitée, vous ne savez pas quels miracles de grâce et de salut vous pourriez opérer dans votre vie, et jusqu'à l'heure de votre mort.

Je me souviens d'avoir rencontré, une fois dans ma vie, de l'efficacité de cette prière un exemple que je n'oublierai jamais. — Il y a quelquefois, dans la vie du prêtre, de ces rencontres où je ne sais quel éclair de grâce éternelle pénètre son âme, et y projette avec une

douceur infinie des clartés et comme des splendeurs qui ne se laissent jamais oublier. — J'ai donc eu un jour une révélation de l'extrême puissance de l'*Ave Maria :* c'était auprès d'un lit de mort, et en recueillant, en bénissant le dernier soupir d'une enfant qui m'était bien chère; une toute jeune femme à qui naguère j'avais fait faire sa première communion. J'avais la coutume de ne jamais faire faire la première communion sans recommander à mes enfants au moins la fidélité à cette simple et puissante prière, l'*Ave Maria;* et cette jeune femme — elle avait à peine vingt ans, et il y avait à peine un an que j'avais béni son mariage — cette jeune femme, depuis sa première communion, avait été très-fidèle à mes conseils : et même — c'était encore une autre de mes recommandations — elle récitait tous les jours quelques dizaines de chapelet, et, depuis quatre ans, elle le récitait tout entier. Fille d'un des vieux maréchaux de l'Empire, et des plus justement célèbres, adorée d'un père, d'une mère et d'un mari, riche, jeune, brillante, heureuse enfin d'avoir donné le jour à un fils; eh bien! au milieu de tout ce bonheur présent et de ces rêves d'avenir, tout à coup, à vingt ans, il faut mourir! A peine mère, frappée d'une de ces maladies inexorables auxquelles on n'échappe pas... il faut mourir! Et c'est moi qu'on chargeait de lui porter cette terrible nouvelle. J'entrai. Sa mère était dans la désolation, son mari désespéré, son vieux père anéanti; plus encore que sa mère, comme cela n'est pas rare : j'ai remarqué plus d'une fois, dans les grandes douleurs, que les femmes chré-

tiennes, malgré une sensibilité profonde, portent plus fortement leur peine que les plus vaillants guerriers. J'entrai donc à travers toutes ces douleurs, et ne savais comment aborder la malade. Je fus stupéfait, quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres. Oui, cette jeune femme qui allait être enlevée, par un coup si soudain, à toutes les espérances les plus brillantes, à tous les plus légitimes bonheurs, à toutes les affections les plus tendres, les plus vives, les plus pures; elle me sourit! La mort s'avançait à pas pressés : elle le savait, elle le sentait; elle avait même un éclat de visage qui en révélait les approches; et elle souriait, avec une certaine tristesse douce, où la joie surnageait. Je ne pus m'empêcher de lui dire : « O mon enfant, quel coup! » — Et elle, avec un inexprimable accent... Je suis encore ému en me rappelant, en retrouvant cet accent d'une voix qui m'est restée si chère... : « Est-ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel? — Mon enfant, répondis-je, j'en ai une grande espérance. — Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. » — Je lui dis : « Qu'est-ce qui vous donne cette certitude? — C'est, me dit-elle, un conseil que vous m'avez donné autrefois. — Et quel est ce conseil? — Quand j'ai fait ma première communion, vous nous avez recommandé de dire tous les jours l'*Ave Maria*, et de le bien dire. Je l'ai dit tous les jours, et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de dire mon chapelet tout entier. Et c'est cela qui fait que je suis sûre d'aller au ciel. — Et comment? lui dis-je. — Je ne puis pas croire, ajouta-t-elle avec gravité, et c'est une pen-

sée qui ne me quitte pas depuis que j'ai été frappée, je ne puis pas croire que j'aie dit, depuis quatre ans, cinquante fois chaque jour, à la très-sainte Vierge : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse, maintenant, et à l'heure de ma mort;* et qu'en ce moment, où je vais mourir, elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre; elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel. »

Voilà ce que me dit cette jeune femme, Messieurs, et je vis alors un spectacle que rien ne pourrait retracer, une mort vraiment céleste. Je vis une tendre et frêle créature enlevée, à cette fleur de son âge, à tout ce qui est le bonheur ici-bas, à tout ce qui fait aimer la vie, quittant là, sur la terre, un père, une mère, un mari dont elle était adorée et qu'elle adorait, un pauvre petit enfant, gage si désiré et si cher; quittant tout cela, non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse; consolant ses vieux parents, bénissant son petit enfant, encourageant son pauvre mari; et au milieu de tous ces liens qui se brisaient, de tous ces embrassements qui essayaient vainement de la retenir, ne voyant que le ciel, ne parlant que du ciel, et son dernier soupir a été un sourire à la grâce et à la gloire éternelles...

Ce souvenir est pour moi ineffaçable; et vous, Messieurs, gardez-le aussi dans votre cœur : quelle que puisse être la mesure de votre carrière et les jours comptés de votre vie, vous aussi, dites avec fidélité et confiance, chaque jour, ces belles paroles à Marie : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre*

mort! et quelle que soit l'heure où Dieu vous appelle, vous sentirez, vous aussi, à vos derniers moments les bénédictions de Marie sur vous.

Mon Dieu! ce récit me rappelle un autre trait non moins frappant, et qui m'est encore arrivé à moi-même; et puisque nous parlons ici simplement, comme en famille, je vous le raconterai encore.

J'étais alors attaché au clergé de Saint-Roch; c'était en 1836. J'avais fait longtemps le catéchisme aux enfants; et non-seulement le catéchisme ordinaire, mais ce que nous appelions et ce qu'on appelle encore les catéchismes de persévérance, auxquels les jeunes gens et les jeunes personnes continuaient à venir jusqu'au moment de leur mariage. Je fus donc, un jour, appelé à bénir le mariage d'une de ces jeunes personnes, très-pieuse, et qui avait suivi assidûment nos catéchismes de persévérance, jusqu'à l'heure de ce grand engagement. Elle épousait, d'ailleurs, un jeune homme très-chrétien; en sorte que c'était un de ces mariages que l'on peut bénir avec consolation et espérance.

On fait ordinairement dans ces sortes de cérémonies un petit discours; je fis ce discours d'usage; et je me souviens encore, pendant que je le faisais, que j'eus une distraction : celui qui me la donnait était un grand homme de six pieds au moins, qui était resté là debout, tout le monde étant assis, me regardant très-fixement; et cela, comme il était premier témoin, à trois pas de moi; cette proximité, cette haute taille, cet air original, ce regard fixé sur moi de si près, avaient, vous le comprenez sans peine, appelé un moment mon atten-

tion; puis, je m'étais dérobé à cette impression. La cérémonie achevée, je me retirai, les mariés aussi; et je pensais que tout était fini : pas du tout; le lendemain, à cinq heures du matin, on sonnait à ma porte; c'était le marié lui-même qui venait me chercher précipitamment pour un malade en danger de mort : ce malade, c'était son oncle même, ce grand homme, qui, la veille, m'avait si singulièrement distrait. Très-âgé, il avait soixante-quatorze ans, le froid l'avait saisi à la cérémonie même, et on craignait pour ses jours. Le médecin, immédiatement appelé, l'avait déclaré sans ressources. Je sortis sur-le-champ, et, chemin faisant, pour me renseigner, je fis quelques questions au jeune homme qui m'était venu chercher. « Monsieur votre oncle était-il un bon chrétien? — C'était un bien bon homme, mais nous craignons bien qu'il n'ait fort négligé ses devoirs de religion. — Est-ce qu'il a quelque idée de la gravité de son état? — Oui, il ne se fait pas d'illusion. — Est-ce que c'est lui qui désire me voir? — Oui, quand nous l'avons vu frappé, nous lui avons demandé s'il ne verrait pas volontiers venir un prêtre. Il ne s'y est pas refusé. Mais lequel? Il n'en connaissait point : alors, dans un langage un peu à lui : « Celui » que j'ai entendu hier, a-t-il dit; il m'a plu, il fera » bien mon affaire. »

J'arrivai donc rue Croix-des-Petits-Champs, dans un hôtel garni; car, venu de la province pour assister au mariage de son neveu, il s'était logé à l'hôtel; — je ne passe jamais dans cette rue sans regarder cet hôtel avec émotion. — J'entre; on me laisse seul avec lui : je vis

là le malade, ce pauvre vieillard, étendu tout de son long dans ce lit, et mourant. Je m'approche de lui, et lui aussitôt me tend la main, sans hésitation, simplement, avec quelque chose de loyal et de très-net. « Je vais mourir, me dit-il, et je voudrais faire ce qu'on fait en pareil cas. J'ai soixante-quatorze ans... il y a soixante-deux ans que je ne me suis confessé... je suis un vieux militaire; que voulez-vous? je me suis engagé à quatorze ans; j'ai fait toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire; je n'ai jamais pensé à Dieu; mais, je ne sais pourquoi... j'éprouve le besoin de ne pas sortir de ce monde sans m'être réconcilié avec Dieu, comme si je l'avais connu. » — Touché de sa franchise et de son accent extraordinairement sincère : « Eh bien! dis-je, je vous aiderai, et Dieu nous aidera; les choses sont faciles avec les hommes droits comme vous. » — Au fond ce n'était pas si facile, comme vous allez en juger. Quand j'eus achevé, à l'aide des questions que je lui adressais, sa confession : « Maintenant, lui dis-je, je vais vous donner une pénitence. — Une pénitence, me dit-il en me regardant fixement; qu'est-ce que c'est que ça? Je n'en ai pas l'idée. » — Ainsi, en fait, il n'avait pas la première idée ni de la religion, ni du sacrement de pénitence, ni de tout le reste. Vous comprenez quelle difficulté il y avait là... un pauvre homme mourant, un pauvre vieillard qui ne savait pas un seul mot du christianisme : seulement un instinct le portait à vouloir se réconcilier avec Dieu avant de mourir. Je lui expliquai ce que c'est qu'une pénitence, et je lui dis : « Vous souffrez, offrez vos souffrances au bon Dieu, cela me per-

mettra de vous donner une pénitence facile : Vous direz simplement *Notre Père qui êtes aux cieux... Je vous salue, Marie.* » — Il me regarde alors du fond de son lit, car tout affaibli qu'il était par l'âge et la maladie, il avait encore une énergie extraordinaire dans le regard, et me dit : « *Notre Père qui êtes aux cieux... Je vous salue, Marie...* qu'est-ce que cela veut dire? Je n'en ai jamais entendu parler. » — Il en était là, ce malheureux homme; il était arrivé à soixante-quatorze ans, et il avait tout oublié, jusqu'à ces prières que l'enfance même sait bégayer!... La religion était entièrement effacée de cette âme! Il ne restait rien! rien!... Je jetai un regard vers le ciel, et, reprenant courage, je sentis qu'il fallait un miracle, et tout lui révéler en un instant. « Vous avez dû savoir cela, lui dis-je; ce sont des prières : les plus belles de la religion : je vais vous aider un moment; je les réciterai moi-même, vous les réciterez avec moi, et nous retrouverons tout cela. » — Et me mettant à genoux aux pieds de son lit, et tenant sa main dans mes mains, je commençai. Il me laissa dire les deux ou trois premières invocations du *Pater;* puis, quand je fus arrivé à ces paroles : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...,* tout à coup, me serrant la main, et comme se réveillant d'un long sommeil : « Oh! me dit-il, je me souviens de cela... Oui, je crois que quand j'étais enfant, ma mère m'apprenait quelque chose comme cela... Voulez-vous recommencer?... » Je recommence, et alors tout à coup, du fond de son âme, du fond de ses entrailles et de sa vie la plus

éloignée, à travers ces soixante-quatorze ans, à travers toutes ces batailles et toutes ces guerres qui avaient passé sur cette vie et tout effacé de son âme, voilà que revient vivant, à ce vieillard, le souvenir de sa mère et des prières qu'elle lui avait apprises, quand il était tout petit enfant, et voilà que de lui-même il se met à en retrouver une à une toutes les paroles : je les vis sortir de son âme, comme si tout cela y eût été enfoui, et reparaissait tout à coup à la lumière; et s'interrompant à chaque verset : Oh! disait-il, oui... je me souviens : *Notre Père qui êtes aux cieux*... c'est bien cela... *que votre nom soit sanctifié*... c'est bien cela, encore; je m'en souviens... *que votre règne nous arrive*... oui, je me souviens d'avoir récité tout cela; oh! comme c'est beau, cette prière!... et arrivé à ces mots, *pardonnez-nous nos offenses :* C'est surtout cela, disait-il, dont je me souviens; c'est ce qui m'a rappelé tout le reste; ma mère me faisait dire cela quand j'avais commis quelque faute... et il acheva ainsi toute la prière. Et puis il me demanda de la répéter avec moi, et il ne se lassait pas de la redire.

Et quand il eut fini : Mais, il y en a une autre, me dit-il; oh! oui, je me souviens que ma mère me disait qu'il y a une Sainte Vierge..... Attendez... je vais retrouver cette prière... dites-la-moi, je la reconnaîtrai... Et dès les premiers mots : Oh! oui, c'est cela... *Je vous salue, Marie*... et il me prévenait... *Je vous salue, Marie, pleine de grâce... le Seigneur est avec vous*...; et toutes les paroles lui revenaient, et tout cela renaissait comme miraculeusement dans son âme;

et enfin, aux dernières paroles, il se mit à fondre en larmes : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de notre mort.*

Voilà, Messieurs, ce qu'avaient été pour ce vieillard ces prières, qu'une pieuse mère lui avait apprises dans son enfance, germes précieux, déposés dans son âme, et longtemps enfouis; mais enfin, ils étaient là, et au moment suprême, sous un rayon favorable de la grâce de Dieu, ils éclataient et devenaient la lumière de sa dernière heure et de son éternité! Et il ne pouvait se lasser de les dire, de les répéter sans cesse... Enfin, le voyant fatigué, je le quittai, promettant de le revoir bientôt, et dès qu'il serait reposé. Je revins bientôt effectivement, car je désirais extrêmement lui donner la sainte communion. Il communia dans les sentiments de la piété la plus vive; tout lui avait été révélé avec ces deux prières, je n'avais plus rien à lui apprendre...

Et je me souviens encore d'une de ces choses, comme il y en a souvent, qui sont pour moi, à elles seules, ainsi d'ailleurs que beaucoup d'autres, des preuves certaines, inattendues, mais éclatantes, de la divinité de Jésus-Christ. Je lui avais laissé un petit crucifix, lui disant qu'il n'y en avait peut-être pas dans son hôtel; et il m'avait répondu, en souriant, qu'en effet il n'y en a pas souvent dans les auberges. Je l'avais vu saisir et presser de ses mains défaillantes contre ses lèvres et contre son cœur ce petit crucifix. Je revins le lendemain à cinq heures du matin. Je demandai de ses nouvelles; son neveu et sa nièce me dirent qu'il avait

extrêmement souffert toute la nuit. Je m'approchai de lui : eux restèrent à quelques pas. Je lui demandai comment il allait. « Mais cela va très-bien, dit-il. — Pourtant, repris-je, on me dit que vous avez beaucoup souffert cette nuit. » Il me répondit : « Ils vous ont dit cela... Ils ne savent pas que vous m'aviez laissé un consolateur... » Et alors, tirant de dessous ses draps sa main décharnée, et, me montrant le petit crucifix que je lui avais donné, et qu'il n'avait pas quitté : « Voilà, dit-il, celui qui me consolait; j'ai redit toute la nuit *Notre Père* et *Je vous salue, Marie...* et c'est ce qui fait que je n'ai pas souffert. »

Ainsi, Messieurs, voilà un homme qui avait tout oublié, et qui, non-seulement d'un coup franchissait tous les intervalles pour arriver au salut, mais encore s'élevait du premier pas jusqu'à la plus haute perfection de la foi et de la confiance chrétiennes. Encore un coup, ces deux simples prières lui avaient tout révélé. Et pour moi, je n'ai jamais vu entrer dans la vie éternelle plus admirablement.

Mais il faut finir...

Gardez, Messieurs, le souvenir de ces deux récits et de ces deux morts, toutes deux sublimes, l'une dans une jeune femme, l'autre dans un vieux militaire; et qu'à dater de ce jour l'*Ave Maria*, après le *Pater*, devienne plus que jamais une prière chère à votre cœur. Aimez à le réciter, non pas des lèvres et précipitamment, mais du cœur, gravement, pieusement, le goûtant et le savourant au fond de l'âme. Marie s'en souviendra un jour, et quand viendra pour vous l'heure

suprême... Eh! mon Dieu! Dieu vous protégera sans doute! mais enfin, jeunes soldats, votre dévouement n'est pas sans périls, et vous avez fait tous en venant ici le sacrifice de vos vies, et plusieurs, dans un jour de douleur et de gloire, à jamais mémorable, ont prodigué déjà leur âme. — Et c'est pour cela, qu'après avoir naguère loué les morts, aujourd'hui je bénis les vivants. — Mais quoi qu'il arrive, à l'heure suprême, Marie sera près de vous.

Certes, Messieurs, s'il le fallait encore, si Dieu exigeait de vous un sacrifice, vous êtes tous prêts, je le sais; mais toutefois, laissez-moi vous le dire en finissant : Sans doute, le courage qui donne sa vie sur le champ de bataille est beau; mais il suffit pour cela de l'enthousiasme d'un moment. Ce qui est moins éclatant, mais plus difficile et plus héroïque peut-être, voulez-vous que je vous le dise? C'est la persévérance courageuse dans les détails obscurs de la vie, et surtout de la vie militaire. On a dit que la valeur n'était que la seconde qualité du soldat : en effet, la persévérance dans le devoir est la première. Oui, il y a peut-être plus de mérite aux yeux de Dieu dans ces privations quotidiennes et ces labeurs silencieux de la garnison, quand il faut rester au quartier, ou faire de rudes marches au soleil, de longs exercices, et, au retour, astiquer les armes, nettoyer les fournitments, et le reste; il y a peut-être plus d'héroïsme à persévérer longtemps, toujours, avec patience et calme, et une parfaite discipline, dans cette rude vie de soldat, qu'à se battre un jour en héros, et à mourir en

martyr... O mes jeunes amis, permettez-moi de vous donner ce nom, que justifie ma tendre admiration pour vous, et peut-être aussi dans vos cœurs quelque affection pour moi, ô mes jeunes amis, c'est à vous qu'il appartient de vous montrer en tout les modèles du soldat chrétien : je ne dis point par la valeur, je n'ai là-dessus rien à vous apprendre; je dis par toutes les fortes et laborieuses vertus de la vie militaire, et par toute la générosité et la pureté d'une vie chrétienne. Vous êtes heureux, oui, heureux, à un âge où tant de jeunes gens ne savent que faire de leur temps et le perdent tristement dans l'inaction des grandes villes et d'indignes plaisirs, vous êtes heureux d'avoir pu donner votre jeunesse à une grande cause, par un dévouement qui sera l'honneur éternel de votre vie. Oh! j'aime à voir sur vos jeunes poitrines, en grand nombre, les signes de la valeur : j'aime à voir en quelques-uns de nobles cicatrices; j'aime surtout à me représenter, dans les âmes de tous, les sentiments sincères de la vraie piété, et spécialement, Messieurs, de la piété envers Marie; car je dois y revenir en terminant; oui, la piété envers Marie, c'est par excellence la dévotion des jeunes guerriers : par je ne sais quelle amabilité, quelle douceur, quelle candeur, quelle tendresse pure qui respire dans la Vierge sainte, la dévotion envers Marie sied bien à la jeunesse; et, par les idées de force et de victoire qui se rattachent à ce nom glorieux, elle sied bien à des guerriers. Les invocations qu'on lui adresse disent tout cela. On nomme Marie la *Tour d'ivoire* et la *Maison d'or;* l'or, l'ivoire, c'est-à-dire

la solidité, la résistance, aussi bien que la richesse et l'éclat; beaux et transparents symboles de ces vertus dont Marie est le modèle, la pureté généreuse et le saint amour de Dieu : trésors qu'on ne garde pas sans l'énergie de l'âme, sans la force et la victoire contre soi-même; vertus qu'il est beau à des jeunes gens de faire fleurir au milieu des camps, dont on connaît trop la licence, et parmi le bruyant tumulte des armes.

Marie, c'est aussi la *Tour de David*, cette tour, *à laquelle*, dit l'Écriture, *sont suspendus les boucliers des forts*, c'est-à-dire de ceux qui ont vaincu leurs passions et mis, comme la Vierge, Satan sous leurs pieds : vainqueurs par sa protection qui les a couverts comme d'un bouclier, ils lui font hommage de leur victoire; c'est pourquoi il est dit encore de cette douce Vierge qu'elle est *terrible comme une armée rangée en bataille*. Il sied donc bien de la voir invoquée et honorée par un bataillon : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*.

A tous les titres donc, Messieurs, que Marie soit votre chère patronne; et à son exemple et sous son égide, cherchez, jeunes soldats chrétiens, cherchez l'honneur et la gloire éternelle qui vous viendra de Dieu : *Indue te decore quæ a Deo tibi est sempiternæ gloriæ*.

Et Dieu fera éclater en vous sa splendeur aux yeux de tout ce qui est sous le soleil : *Deus enim ostendet splendorem suum in te omni qui sub cœlo est!* Oui, et déjà votre nom a été béni dans toute l'Église catholique. et un glorieux souvenir restera de vous dans le monde :

au milieu des tristesses des temps où nous sommes, et dans l'émotion douloureuse que lui causeront les amertumes du Père commun, la postérité chrétienne aimera à reposer ses yeux et son cœur sur ce point lumineux qui marquera votre trace dans l'histoire.

Et Dieu vous donnera un nom : *Et nominabitur tibi nomen a Domino.* Car Dieu se plaît à donner un nom aux fils de sa droite, un nom qui exprime ce qu'ils sont et ce qu'ils ont fait; et le nom que Dieu vous donnera sera glorieux entre tous : ce sera le nom de la paix conquise par la force et la justice; ou plutôt votre nom sera le nom de l'honneur et de la piété dans l'honneur! PAX JUSTITIÆ, ET HONOR PIETATIS!

DU CÉNACLE
PARIS-MONTMARTRE

PAROLES

DE

MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

PRONONCÉES DANS SA CATHÉDRALE

A SON RETOUR DE ROME

Veni videre Petrum, et mansi apud eum.
« Je suis allé voir Pierre, et j'ai demeuré
« auprès de lui. »
C'est la parole de saint Paul aux fidèles de la Galatie, ch. I, v. 18.

Il y a, en effet, sur la terre un Homme auquel il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon » Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas » contre elle » ; — *Tu es Petrus, et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam;* — et c'est pressé par le besoin de mon cœur et par le devoir de mon Épiscopat, que je suis allé voir cet Homme, et rattacher le grain de sable de ma vie et de mon existence à cette Pierre fondamentale, qui soutient tout l'édifice : *Veni videre Petrum.*

Il y a un Homme auquel il a été dit : « Je te donne- » rai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu dé- » lieras sur la terre sera délié dans le ciel ; et tout ce que » tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel. » — *Tibi dabo claves regni cœlorum, et quodcumque ligaveris*

super terram erit ligatum et in cœlo, et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlo. Et je suis allé voir cet Homme, pour retremper la force et la vertu de mon ministère à la source même de cette puissance sublime, qui tient dans des mains immortelles, tout mortel que soit celui qui en paraît revêtu, les clefs célestes et les sceaux divins : qui lie et délie sur la terre, et tout ce qu'elle a lié et délié, demeure lié et délié de la main même de Dieu.

Voilà, mes très-chers Frères, la grande inspiration qui m'a fait vous quitter pour un si long temps : j'ai été, comme Paul, voir Pierre : *Veni videre Petrum,* le Représentant, le Vicaire de Jésus-Christ ici-bas; et de Rome, où j'ai vu Pierre et où j'ai demeuré près de lui, *et mansi apud eum,* je reviens enfin vers vous, à Orléans : Rome, Orléans, les deux noms qui me sont les plus chers dans ce monde; Rome, qui est pour moi le nom d'une Mère, et Orléans, où est l'Épouse que Dieu a donnée à mon âme, et où sont les fils de mon cœur.

Nous avions, j'en suis bien sûr, un égal désir, une impatience égale, moi de vous retrouver, vous de me revoir;

Moi, de vous rendre compte de mon pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, auprès du successeur de Pierre;

De vous dire, dans l'effusion de nos épanchements accoutumés, mes impressions, mes vœux pour vous, mes espérances pour l'Église;

Et vous, d'entendre de ma bouche le récit des choses

qui se sont passées là, à Rome, en cette grande réunion des évêques catholiques, dont le bruit a déjà retenti dans le monde entier;

Et ensuite de courber avec amour vos têtes, et de recueillir dans vos cœurs pleins de foi, cette bénédiction apostolique que le Père commun des fidèles nous a chargé de vous donner.

Et si les plus grandes choses qui se puissent penser et dire sur la terre ne m'avaient pas occupé et retenu là avec mes vénérés collègues, si une extrême fatigue ne m'avait pas saisi tout à coup, dès mon retour en France, après nos grands labeurs de Rome, je me serais hâté davantage encore de revenir au milieu de vous; j'aurais suivi le mouvement de mon cœur qui me poussait à rapporter au plus tôt à mes chers diocésains le trésor des grâces et des bénédictions que j'avais recueilli pour eux, dans la Ville sainte.

Toutefois, éloigné si longtemps de vous, je puis bien ajouter encore ce que disait saint Paul à ses chers fidèles de la Galatie : Si j'étais absent de corps, j'étais au milieu de vous présent par le cœur; *Absens corpore, præsens eram spiritu;* oui, c'était bien là, et assurément personne de vous n'en doute, l'impression constante de mon âme dans ce long voyage; et je suis bien sûr aussi que si mon cœur était avec vous, vous étiez également avec moi, au pied de la Chaire éternelle, heureux de voir et de vénérer, par les yeux et le cœur de votre évêque, Celui que le grand Paul était si ravi d'avoir vu, qu'il ne savait en dire autre chose, sinon : *Je suis allé voir Pierre;* et c'est de ce jour que le

grand ministère apostolique de saint Paul fut confirmé pour les nations.

Et maintenant, que vous dirai-je de cet immortel pèlerinage, que les mille voix de la renommée ne vous aient déjà répété? Quel discours vous adresserai-je aujourd'hui pour répondre à votre attente, et à cet immense concours qui réjouit mes yeux et mon cœur?

Mais que dis-je? Un discours : en ce moment n'en attendez pas de moi; le grand épuisement que je ressens encore ne me le permettrait guère : laissez-moi seulement abandonner mon cœur et ma parole auprès de vous, et, dans la simplicité du plus familier entretien, vous dire ici quelques-uns de mes souvenirs.

Je voudrais, s'il m'était possible, mettre les choses mêmes sous vos yeux, et c'est pourquoi je ne veux vous faire qu'un récit, dont vous me permettrez de ne pas retrancher même les plus simples détails, qui seuls donnent une idée vraie de ce qu'on raconte : j'y joindrai, chemin faisant et au courant de la parole, les réflexions qui naissaient en moi, au moment même, des grandes choses que je voyais; et ce que le temps et la fatigue ne m'auront pas permis de vous dire, peut-être vous l'écrirai-je.

Mais commençons enfin.

I

Inutile de vous rappeler, mes Frères, les motifs de ce grand pèlerinage, de ce pèlerinage universel, catholique, de tous les évêques de la chrétienté :

Car, on peut le dire, la chrétienté tout entière était là, en la personne de ses évêques : je ne crois pas que depuis l'origine du Christianisme, s'il y a eu des assemblées plus nombreuses, il s'en soit vu qui aient été une représentation plus complète de l'Épiscopat chrétien, quand on considère surtout les pays si divers d'où les évêques étaient venus.

Nous nous sommes rencontrés là, évêques de France, avec les évêques de l'Espagne, de l'Irlande, de l'Ecosse et de l'Angleterre, de la Belgique, de la Suisse, de la Hollande, de l'Allemagne, de la Prusse, de la Bavière, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bohême, de la Pologne, de la Russie même; avec les évêques de la Grèce, de la Syrie, de Constantinople, de l'Asie Mineure, et des plus lointaines extrémités de l'Orient; avec les évêques des deux Amériques, avec les évêques missionnaires de l'Afrique et des îles de l'Océan.

Vous savez, du reste, Messieurs, quelle était l'occasion de ce grand concours.

Nous étions invités à venir prendre part à une des plus augustes solennités, je ne dirai pas seulement que l'Église, mais que l'humanité puisse célébrer sur la terre, à une canonisation.

Ne vous étonnez pas qu'une telle fête ait pu remuer à ce degré l'univers catholique.

Il n'y a pas en ce monde de chose plus grande, ni de plus touchante solennité, qu'une canonisation de saints. Non, je ne connais rien ici-bas de plus consolant pour les habitants de la terre, et en même temps rien qui honore et glorifie autant l'Église et l'humanité.

Qu'est-ce, en effet, qu'une canonisation? C'est la déclaration faite solennellement, authentiquement, juridiquement, après les enquêtes les plus sévères, les plus prolongées — il y faut quelquefois des siècles — de la sainteté héroïque, rencontrée dans le cœur d'un homme, mortel comme vous et moi.

Canoniser, c'est je ne dis pas faire un saint, mais le déclarer. Il en est des saints comme des dogmes : l'Église ne fait pas les dogmes, elle les constate, elle les définit; de même l'Église ne fait pas les saints, elle les reconnaît, elle les discerne dans la multitude de ses enfants, et elle les proclame, elle les couronne, elle les place sur ses autels, afin de relever par là nos courages, de ranimer dans tous les cœurs des espérances de vie et d'immortalité, et de mettre en marche généreuse vers le ciel tous ceux de ses enfants qui sont dignes d'entendre sa voix et d'y répondre.

Ainsi, par la canonisation, de simples mortels sont élevés aux honneurs sacrés : et, entourés désormais d'une immortelle auréole, proclamés vénérables aux autres hommes, ayant droit aux hommages et aux prières de la terre, ils deviennent à jamais les modèles et les intercesseurs de leurs frères.

Eh bien! je dis que c'est faire là une des plus grandes, des plus nobles choses qui se puissent faire ici-bas.

Car enfin, voyons ce que nous sommes tous: nul parmi nous n'est de meilleure condition que ses frères, nul ne peut se lever ici pour dire : Moi, je suis sans péché, et jeter sa pierre aux autres.

Non, nous sommes tous de tristes fils d'Adam, pétris d'une chair et d'un sang viciés par le péché, et pas plus que le père les enfants n'ont échappé à l'originelle et déplorable infirmité de la nature déchue.

Et qui ne voit, qui n'a senti toutes les misères qui se remuent au fond de cette pauvre nature humaine?

Eh bien! Messieurs, ces misères, les saints les ont senties comme nous; seulement, ils les ont combattues, ils les ont vaincues, et du fond de cet abîme, ils se sont élevés, avec la grâce, jusqu'aux cieux!

Je dis que l'humanité ne peut pas célébrer une plus grande fête qu'en fêtant cette victoire, la plus belle de toutes les victoires; ni s'honorer plus elle-même qu'en couronnant de tels vainqueurs, et en plaçant dans leurs mains les palmes immortelles; parce que c'est l'humanité même qui triomphe dans la gloire de ses plus purs et de ses plus généreux enfants, et qui se trouve ainsi, dans les saints, élevée au-dessus d'elle-même, et exaltée jusqu'au ciel.

Et quand ces saints sont des martyrs, c'est le plus haut degré de cette gloire.

Un martyr, une créature humaine, qui a pu donner à son Dieu, dans le témoignage du sang, le grand témoignage de l'amour, ç'a été là toujours, dans la pensée et la conscience du peuple chrétien, l'honneur suprême de la sainteté.

Parlez-moi d'un docteur qui a illuminé les âmes par son éloquence et son savoir, je demanderai de lui : A-t-il été humble?

Parlez-moi d'un anachorète qui a passé de longues

années, au fond des déserts, dans les travaux de la pénitence, je demanderai : A-t-il persévéré ?

Mais s'il est question d'un martyr, je n'ai plus rien à savoir au delà : Qui dit martyr dit tout; c'est l'holocauste consumé par le feu du ciel, c'est le suprême triomphe de l'homme mortel qui a tout vaincu sur la terre par la sublimité de sa foi et l'héroïsme de son amour.

Et c'était ici, vous le savez, des martyrs qu'il s'agissait de canoniser.

Des martyrs, et aussi des apôtres : de ces hommes qui ont tout quitté, famille, patrie, fortune, pour aller jusqu'aux extrémités du monde, et au péril de leur vie, porter la lumière et les trésors de l'Évangile.

Des martyrs, des apôtres, et, il m'est doux de l'ajouter pour la gloire de leurs ordres, des religieux, appartenant à ces saintes phalanges d'hommes détachés et généreux, qui se dévouent par des vœux sublimes à la pratique des conseils évangéliques.

Des religieux, et parmi eux un religieux *de la Rédemption des captifs :* quelle opportunité, au moment où l'Église offre ses derniers vœux pour l'abolition pacifique de ce fléau social, l'esclavage, qui sert de prétexte à l'heure qu'il est, dans un lointain continent, à une guerre fratricide chez un grand peuple!

C'étaient enfin des martyrs japonais, des fils de ce cruel Japon qui poursuivit, il y a deux siècles, d'une si implacable haine la religion de Jésus-Christ, et réussit presque à l'éteindre, pour un temps du moins, dans des flots de sang chrétien.

Et à quel moment ces martyrs étaient-ils glorifiés par l'Église ? Au moment même, veuillez encore remarquer, mes Frères, cette coïncidence providentielle, au moment où le Japon, après deux siècles de persécution, paraît ouvrir enfin ses portes à la civilisation européenne et chrétienne;

Au moment où ses ambassadeurs sont en Europe, à Paris, à Londres, et au milieu de leurs admirations pour les prodiges de notre industrie, apprennent tout à coup qu'après tant d'années d'une implacable proscription, l'Église chrétienne n'a pas cessé de se préoccuper de la famille japonaise;

Que la plus grande solennité de cette Europe, reine du monde, dont ils contemplent avec étonnement les cités, les monuments, les arts, toutes les merveilles, se célèbre précisément en l'honneur de ces chrétiens japonais, crucifiés par leurs pères il y a deux siècles, et dont les cendres avaient été précipitées dans les flots et dans les abîmes;

Que ces obscurs chrétiens, dont le Japon oublia les noms le lendemain de leur mort, après un si long temps ne sont pas oubliés chez les Européens;

Et qu'il y a ici-bas une société si forte dans son cœur et dans ses souvenirs, qu'elle a gardé impérissable leur mémoire;

Et que pour eux, pour les glorifier, des hommes vénérables par leur âge, leurs vertus, leur dévouement, leur caractère, les évêques catholiques, se sont mis en marche de tous les plus lointains pays de l'univers vers la contrée la plus illustre du monde occidental;

Et que, dans le temple le plus auguste de la terre, les images de ces héros torturés au Japon apparaissent triomphantes, leurs croix sont des trophées, leur mort est glorifiée, leurs noms prennent place parmi ceux que l'humanité vénère, le ciel s'ouvre sur leurs têtes, des palmes radieuses sont placées dans leurs mains, et des couronnes de gloire brillent à leurs fronts.

Je vous le demande : quels n'ont pas dû être alors les sentiments et les réflexions de ces étrangers? Et en voyant la glorification, l'exaltation et le triomphe incomparable de ces pauvres suppliciés, qu'ont-ils dû se dire, et de l'Église catholique, et de la foi de Jésus-Christ ?

C'est donc pour ce grand acte que nous sommes allés à Rome ; que nous avons assisté à ces longs consistoires, et pris connaissance de ces enquêtes sévères, par lesquelles la sainte Église romaine prélude toujours à la solennité de la canonisation de ses saints.

Mais la solennité elle-même, comment ici vous en rendre compte ? Ce grand jour du 8 juin, comment vous le retracer par des paroles ?

Divers récits vous en ont été faits; mais nul récit, mes très-chers Frères, ne saurait égaler ce qui s'est passé là.

Il m'arrive parfois d'admirer les grands spectacles de la nature, le mont Blanc, la grande mer, les grands fleuves, et je me dis alors : Non, rien de tout ce que peuvent inventer les hommes n'approche des merveilles de Dieu dans la création ! Mais, je dois le recon-

naître, rien dans les plus grands spectacles de la création n'a jamais surpassé pour moi ce dont il nous a été donné d'être les témoins à Rome, et cette fois j'ai vu la nature elle-même vaincue par cette incomparable fête des âmes que donnait au monde l'Église catholique.

Je me souviens encore de l'impression extraordinaire qui me saisit, lorsque, descendant avec le cortége des évêques ce magnifique escalier du Vatican, je vis, dans la lointaine perspective ouverte tout à coup devant nos yeux, ces trois cents évêques qui s'avançaient lentement, majestueusement, en habits pontificaux, la mitre blanche sur la tête, aux mains des cierges allumés, le regard vers les cieux, la prière sur les lèvres, chantant gravement les louanges de Dieu et des martyrs.

Nous marchions, calmes, émus, pénétrés, sous les portiques de cette colonnade admirable, que plusieurs d'entre vous sans doute ont parcourue, à travers les chants sacrés, au milieu des flots d'une multitude immense et recueillie. Puis, traversant la place, nous passions au pied de cet obélisque de Néron, témoin antique de toutes les fureurs les plus cruelles et les plus puissantes qui se soient jamais allumées dans le cœur des hommes et des tyrans contre Jésus-Christ et son Église; témoin aussi de cette victoire permanente du Christ, qui ne finira jamais dans le temps et dont la gloire resplendira dans l'éternité; le même obélisque qui était autrefois dans les jardins de Néron, où il vit ce monstre insensé se servir des chrétiens comme de flambeaux vivants pour éclairer ses orgies nocturnes,

et qui est toujours là, debout, vainqueur, la croix rayonnante à son sommet, et faisant lire sur son granit ces mots immortels : *Fugite, partes adversæ ! Christus vincit, regnat, imperat !*

Et tandis que nous avancions, le Souverain Pontife, le Vicaire de Jésus-Christ, s'avançait aussi, à l'extrémité de ce long cortége, porté sur son trône, dans sa douce et sereine majesté, courbant les fronts et élevant les cœurs sur son passage, vivante apparition de Celui qui s'est fait homme pour le salut des hommes, et qui a fait de lui son Vicaire sur la terre.

Venaient enfin derrière le Pape, fermant cette procession splendide, les représentants des nations chrétiennes.

Puis, les degrés de l'auguste basilique étant franchis, les vastes portes s'ouvrirent, et alors, dans ce temple le plus grand que les hommes aient jamais élevé à la gloire de Dieu, quel spectacle !

Et d'abord, Messieurs, l'immensité de Saint-Pierre est à elle seule une merveille, dont je ne peux point ne pas vous dire un mot : votre cathédrale, en comparaison, n'est rien, et, pour vous en donner une idée, permettez-moi un détail familier. — La coupole de Saint-Pierre est soutenue par quatre piliers, comme ceux que vous voyez ici et qui portent la voûte principale de votre grande basilique : eh bien ! Saint-Pierre est si vaste, que chacun de ces piliers est à lui seul aussi grand qu'un couvent de Rome avec son église et son jardin ! je les ai mesurés moi-même ; chacun d'eux a cent trente-neuf pas de tour. Mais tout est si admira-

blement proportionné dans ce magnifique édifice, que ces énormes piliers ne cachent rien, et laissent l'espace parfaitement libre à l'air et à la lumière.

Eh bien! ce temple s'est trouvé trop petit pour la multitude immense qui le remplissait : cinquante mille personnes étaient là, attendant la cérémonie sainte, et d'un bout à l'autre, l'édifice sacré resplendissait de l'éclat de trente mille lumières, dont les clartés brillaient à travers une fumée transparente qui formait aux voûtes comme un nuage de vaporeux encens. Le regard était ébloui, on eût cru entrer dans le ciel même.

Et quand nous apparûmes sous ces voûtes illuminées, et que nous nous avançâmes lentement dans la vaste nef, à travers ces flots de lumière et ces flots de peuple;

Au milieu de ces statues des grands saints, des grands docteurs, des grands fondateurs d'ordre qu'on voit tout le long de la nef, et qui, debout sur leur piédestal, nous regardaient passer devant eux;

Et ces images des nouveaux saints, lesquelles, exposées dans l'intervalle des colonnes du temple, élevaient comme en triomphe à tous les regards les scènes variées de leurs morts glorieuses;

Eh bien! oui, tout cela était beau, grand, admirable!

Et quand de là, portant nos regards jusqu'au sommet de la coupole, nous voyions l'image du Père éternel, avec ces mots : *Gloria in excelsis Deo;* et au-dessous, tous les chœurs des anges; puis les patriarches, les prophètes, les apôtres, toute la cour céleste enfin qui est là, les pensées prenaient sans peine leur vol

au-dessus de la terre, et les âmes s'élevaient d'elles-mêmes au plus haut des cieux !

C'est au milieu de cette pompe et de ces grandes émotions, que nous vînmes nous ranger aux places qui nous avaient été préparées, autour du Souverain Pontife, au pied de la chaire de saint Pierre ;

Et alors, au milieu des chants et des prières, l'auguste cérémonie commença : cérémonie incomparable ; car la liturgie catholique, qui sait si bien exprimer dans les rites et les symboles sacrés le sens profond de nos mystères, n'est peut-être jamais plus belle et plus grande que dans l'ordonnance de cet admirable cérémonial d'une canonisation.

On commença par les *Postulations*, au nombre de trois. Le cardinal procurateur de la canonisation s'avança vers le Saint-Père, et, au nom de l'Église, lui demanda par trois fois d'accomplir enfin l'acte solennel que tant de travaux et d'enquêtes sévères avaient préparé, et qu'attendait avec une impatiente anxiété l'Église, mère des saints :

Beatissime Pater, Reverendissimus Cardinalis INSTANTER *petit per Sanctitatem Vestram catalogo sanctorum Domini Nostri Jesu Christi adscribi, et tanquam Sanctos ab omnibus Christi fidelibus Venerandos pronunciari, Beatos.....* Suivent les noms de tous les bienheureux à canoniser.

Remarquez, Messieurs, que cette cause était ouverte depuis deux siècles — vous voyez la maturité, la patiente prudence avec laquelle procède ici l'Église, — et cependant, malgré tant et de si longs travaux, le

Saint-Père, comme s'il sentait encore le besoin du secours d'en haut, et avant de répondre aux postulations, voulut adresser au ciel de nouvelles et suprêmes prières.

La première de ces prières, ce furent les Litanies des saints : le Pape et les évêques prosternés implorèrent l'intercession de ces saints, dont ils allaient ouvrir les rangs à des saints nouveaux, et invoquèrent, tour à tour, par leurs noms, les patriarches, les apôtres, les prophètes, les pontifes, les martyrs, les vierges, toute la cour céleste.

Je ne puis vous dire quelle fut la beauté de ces litanies. Tout le peuple répondait à chacune des invocations : je me rappelle encore la vivacité et la cadence harmonieuse de ce chant magnifique. Pour moi, je n'ai jamais éprouvé plus de douceur à entendre prononcer ces noms des bienheureux, ni mieux senti la communication intime de l'Église du ciel avec l'Église de la terre. Il me semblait que ces saints étaient là, sur nos têtes, penchés vers nous, et nous contemplaient du haut de ces voûtes.

Après le chant des *Litanies,* une seconde postulation eut lieu, avec une nouvelle insistance : *Reverendissimus Cardinalis instanter et* INSTANTIUS *petit.....* A cette seconde postulation répondit une prière plus haute encore, un chant plus grave et plus sacré, le *Veni, Creator :* après les saints, l'Église implore l'Esprit qui fait les saints, l'Esprit de grâce et de lumière, dont la divine assistance lui est à jamais promise.

Ce chant avait une profondeur et une solennité incomparables : et on sentait, au milieu de tout cela, dans

cette grande basilique, dans cette sainte assemblée, une tranquillité, une paix, une joie sublime, une sécurité supérieure, et je ne sais quelle conscience de la présence de Dieu dans son Église. On se sentait là, en un mot, comme sur le roc immobile de la Jérusalem céleste.

Tout ce peuple, d'ailleurs, se tenait dans un admirable recueillement. — On a remarqué qu'il n'en est pas toujours ainsi dans les fêtes de saint Pierre. Soit difficulté de maintenir l'ordre en ce vaste édifice, et parmi les foules qui l'envahissent, soit encore, — mon Dieu! je ne voudrais ici blesser personne, mais enfin on conçoit que cela arrive ainsi, — soit, dis-je, la présence à ces fêtes d'étrangers, Anglais ou Russes, qui, n'ayant pas la même foi que nous, n'y portent pas le même recueillement: c'est tout le mal que je puis et veux en dire, — mais ici, le silence, vu la foule, était admirable : et quand, du lieu où j'étais placé, jetant un regard sur cette multitude, sur cette mer de têtes humaines, je voyais tous ces hommes, si attentifs, silencieux et émus, j'étais profondément touché. On sentait qu'il n'y avait là que des chrétiens sincères : l'unanimité était dans les âmes, tous les cœurs battaient comme un seul cœur.

Mais ce qu'il y eut de plus émouvant, ce fut la proclamation même du décret de canonisation, et le *Te Deum* qui suivit.

Après une troisième et suprême postulation : *Cardinalis instanter, instantiùs, et* INSTANTISSIMÈ *petit.....*, le Saint-Père, comme vaincu enfin par ces pressantes

instances, se dispose à promulguer le décret de canonisation : toute l'assistance se lève, et le Vicaire de Jésus-Christ, la mitre en tête, et assis dans sa chaire, en qualité de docteur de l'Église universelle, prononce la formule solennelle. Alors, quand Pie IX, d'une voix forte, pleine, sonore, — d'une voix, laissez-moi le dire, à désespérer tous ceux qui chantent sa mort — lut, au milieu de ces âmes palpitantes et dans ce silence auguste de la terre et du ciel, les grandes paroles de la formule liturgique, et que tout fut consommé sur la terre pour la gloire des martyrs, alors ce fut un moment indescriptible et une inexprimable émotion : non-seulement parce que le canon du château Saint-Ange proclamait avec sa grande voix le triomphe des saints, et que toutes les cloches des trois cent soixante églises de Rome à la fois se mirent à sonner, à grandes volées, en même temps que les trompettes sacrées faisaient entendre toutes leurs fanfares qui se prolongeaient sous les voûtes de la grande église avec un incomparable éclat; mais c'est qu'il s'éleva alors un cri de la terre, il sortit à ce moment de toutes les poitrines de ces hommes un cri, comme la terre ne peut en pousser que dans les émotions les plus grandes que le Ciel lui inspire. Le Pape avait entonné le *Te Deum*, et toutes les cinquante mille voix de cette foule le répétaient avec transport : il faut avoir entendu cela pour se le représenter; on peut sentir de telles choses, on ne saurait les exprimer.

Mais l'invisible spectacle, que la pensée seule contemplait, la signification profonde de cette imposante

cérémonie était quelque chose de plus beau, de plus grand encore.

Je me souviens que je me disais à moi-même avec étonnement, à la vue de ces choses : Mais quelle est donc cette hardiesse, cette puissance, cette tranquille et majestueuse audace de l'Église, qui, au temps de ses plus terribles épreuves, quand la terre tremble et fuit sous ses pieds, ouvre le ciel, marque sur des trônes éternels la place de ses plus humbles et de ses plus glorieux enfants ;

Et invite ceux qui combattent encore sur la terre à relever leur courage, à regarder plus haut, et à reprendre, dans une invincible persévérance, les saintes luttes pour la vérité et pour la justice !

Quelle est donc cette sérénité, cette certitude d'elle-même, qui ne la laisse pas se détourner un moment de sa mission sanctificatrice, et de la vue du ciel, par les orages les plus furieux de la terre !

Et quelle est cette noblesse constante de ses pensées, quelle est cette grandeur, de proclamer encore, de proclamer toujours la sainteté, au milieu d'un monde si préoccupé d'autres soucis, et de ne cesser jamais de tenir levé ce glorieux étendard à la vue des hommes si abaissés vers les misères de la terre !

Oh ! me disais-je alors, oubliant tout le reste, et tout entier à la grande chose qui était là devant mes yeux, oui, cela est divin ! Jamais société d'hommes n'a montré pareil mépris des craintes humaines, pareille certitude du secours de Dieu, ni pareille application aux choses de l'âme et de la vie immortelle ! Célébrer de

telles fêtes, en de tels moments! entouré de hordes frémissantes; avec des frontières rompues; le reste des États menacé; le Pontife spolié, humilié, livré à la mendicité, vivant des aumônes que ces trois cents évêques lui apportent! et dans ce dénûment, dans cette humiliation, dans cette détresse, s'abstraire de toute préoccupation terrestre, fixer intrépidement ses regards vers les cieux, et, dans la sécurité de sa foi et la fermeté de ses espérances, s'élever à de telles hauteurs, trouver de telles inspirations, déployer de telles grandeurs morales, de telles pompes célestes! Non, cela n'est pas dans la mesure connue des choses humaines! l'Église est une institution divine, et le doigt de Dieu est ici!

Et cette impression était si vraie et sortait si bien du fond même des choses, que je l'ai trouvée jusque chez des hommes chrétiens par le baptême, mais éloignés de Dieu par le malheur des temps.

J'en ai rencontré un sur les marches mêmes du Vatican, un grand esprit, il est vrai, et un noble cœur, mais oublieux, hélas! comme tant d'autres, de sa religion : il avait même un jour attaqué l'Église : M'apercevant au sortir de la fête, il vint à moi vivement, me prit la main, et avec un indéfinissable accent, il me dit : *Monseigneur, cela est divin : soyez tranquille!...*

Et comme je sentais encore, au milieu de toutes ces grandeurs de la glorification des saints, la grandeur de la sainteté elle-même! Les saints m'apparaissaient, au milieu des tristes temps où nous sommes, comme les hommes vraiment supérieurs, les vrais grands hommes, les forts caractères, les virils courages, les âmes hé-

roïques, les athlètes invincibles de la vérité et du devoir, les hommes dont le monde a le plus besoin, les véritables sauveurs des sociétés, le parfum de la terre, l'arome qui empêche l'humanité de se corrompre.

Et je me rappelais alors cette belle parole de l'Écriture : *Qui timent te, Domine, magni erunt, apud te, per omnia :* Ceux qui vous servent, ô mon Dieu, sont les seuls grands en toute chose ici-bas !

Et je disais alors à Dieu de toute l'ardeur de mon âme : Des saints ! ô mon Dieu ! donnez-nous des saints !

Donnez au Siége apostolique des Léon, des Grégoire le Grand, qui soient les colonnes de l'Église, et soutiennent devant les puissants de la terre, comme nous la voyons aujourd'hui soutenue, la majesté de l'Évangile !

Donnez-nous des Athanase, des Chrysostome et des Ambroise, qui unissent aux dons du génie un cœur intrépide et une vertu sans tache ! des Thomas de Cantorbéry qui sachent résister, pour la défense des droits de l'Église, aux convoitises des princes et aux passions des peuples !

Donnez-nous des Apôtres comme les Vincent Ferrier, les François Régis, les Vincent de Paul !

Donnez-nous des martyrs comme les humbles missionnaires et les obscurs chrétiens que nous venons de canoniser !

Des saints ! mon Dieu ! de grandes âmes, des prêtres généreux ! de grands chrétiens ! des hommes de mortification et de prière ! de ces âmes intérieures, comme il y en eut toujours de cachées dans l'Église, et dont les larmes et les prières silencieuses sauvent le monde !

Multipliez-les, ô mon Dieu! Que cette glorieuse race ne se perde pas sur la terre, et que la sainte Église catholique soit toujours féconde pour les enfanter!

Mais je me laisse entraîner, mes Frères : c'est assez sur ces grandes pensées. Il faut descendre de ces hauteurs et achever les détails du récit que j'ai commencé. Il y a surtout une cérémonie vraiment charmante de cette grande solennité, dont j'ai oublié de vous parler et que je regretterais de vous taire. Ce sont les offrandes présentées au Saint-Père par les postulateurs des causes, et qui sont prises parmi les plus aimables objets de la création; à la fois gracieuses oblations et profonds symboles : à savoir, des cierges, où sont peintes des fleurs entremêlées d'arabesques d'or et d'argent, parce que les saints sont les flambeaux du monde; puis deux pains sur des plateaux d'argent, et deux petits barils, l'un doré, l'autre argenté, renfermant le vin et l'eau, parce que les Saints sont le froment de Dieu, ainsi que le disait ce grand martyr, saint Ignace d'Antioche, et que le vin est le symbole de la ferveur, comme l'eau de la pureté; enfin trois cages, d'une forme élégante, renfermant : la première deux tourterelles, la seconde deux colombes, la troisième de petits oiseaux, parce que la tourterelle est l'image de la fidélité, la colombe de la douceur, et les petits oiseaux figurent le vol de l'âme vers le ciel. Pardonnez-moi, mes Frères, tout ce récit; mais admirez cette liturgie catholique, qui sait mettre ainsi la grâce dans la grandeur, comme fait aussi la nature dans ses grandes scènes.

Et, si vous me permettez de tout vous dire, il n'y a pas jusqu'à cette force physique du Pape dans ces fêtes qu'on ne fut heureux de voir. La grande cérémonie, remarquez-le bien, a duré sept heures. Le Pape a assisté à cette procession, présidé à toute la canonisation, puis chanté l'office, célébré la messe, fait une homélie; et ce vieillard, parvenu à un âge qui fait souvent fléchir les plus forts, a supporté toutes ces fatigues avec la vigueur d'un homme dans la force de la vie. Préalablement, il y avait eu de nombreux et longs consistoires, dans lesquels nous étions tous appelés à dire successivement notre pensée, et comme nous étions près de trois cents évêques, cela durait cinq et même six heures : le Pape y assistait en vêtements pontificaux, sous le poids d'une température souvent extrême : eh bien! il a supporté tout cela avec une application admirable et une constante sérénité.

Je parle de la sérénité de Pie IX, c'est le trait peut-être le plus remarquable de cette auguste figure, et qui a produit dans tous ceux qui l'ont vu une extraordinaire impression.

Je me souviens encore du jour où j'eus le bonheur de revoir le Saint-Père pour la première fois : comme j'étais heureux de contempler cette figure douce et vénérable! Et lui, comme son visage, empreint de cette paternelle bonté qui est le caractère de sa physionomie, rayonnait de douce joie!

Ainsi, du reste, apparaissait-il toujours, avec un calme inaltérable, et un sourire d'une inénarrable douceur, soit quand il recevait en particulier les évêques, soit

quand il donnait audience, chaque soir, avec une touchante bonté, et sans compter avec la fatigue, aux innombrables pèlerins catholiques avides de le voir et de s'incliner sous sa bénédiction, soit quand il passait, pour quelque cérémonie publique, au milieu de son peuple : ceux de mes diocésains qui ont fait le pèlerinage de Rome, et ceux de mes prêtres qui m'y ont accompagné en conserveront toujours comme moi le doux souvenir et la profonde impression.

Et jusqu'au dernier jour nous avons vu le Saint-Père garder la même sérénité : je me souviens de l'avoir vu et entendu, à la veille même de mon départ, aux deux fêtes anniversaires de son élection et de son couronnement, qui le reportaient à tant de souvenirs, il conservait toujours le même visage, et nous adressa à chaque fois encore la parole, avec le même calme et la même douceur, bien que nous entretenant des plus graves sujets.

Au reste, son calme et sa paix semblaient se répandre autour de lui, et nous en trouvions partout à Rome la douceur et le reflet. C'est ce qui me frappait particulièrement dans le Sacré Collége. Tous ces vénérables cardinaux, si dévoués, tous ces prélats, dont la fidélité croît avec les périls, paraissaient, comme le Saint-Père, puiser en haut une confiance et une paix supérieures aux préoccupations vulgaires.

Vous le dirai-je? nous avions quitté Orléans et Paris sous une pénible impression d'inquiétude et de tristesse. Des bruits, vrais ou faux, mais que je crois faux, semblaient menacer la Ville sainte des plus grands mal-

heurs : arrivé à Rome, je n'osais parler de nos craintes qu'avec une extrême réserve, attendant que d'autres voix vinssent révéler ce qu'il en fallait croire ; mais, chose étrange ! ces bruits paraissaient en quelque sorte inconnus à Rome : on eût dit une atmosphère sereine et tranquille où les rumeurs et les craintes du dehors ne pénétraient pas ; en sorte que depuis, en quittant Rome, il nous semblait sortir de l'asile de la paix, pour rentrer dans le tumulte et les agitations un moment oubliées de la terre.

II

Ce n'est pas tout, mes Frères ; et la Providence avait un autre dessein dans cette assemblée de tant d'évêques en la capitale de l'univers catholique. — S'est trouvée faite là, sans que nous l'ayons cherché, sans que nous l'ayons voulu, par le fait même et par le seul fait de notre réunion à Rome, une des plus grandes choses qu'aient jamais enregistrées les annales de l'Église, à savoir, une démonstration visible, éclatante, triomphante, des signes divins de l'Église catholique dans le monde, de son unité, de sa catholicité, de son indéfectibilité !

Qu'est-il arrivé, en effet ? Sans concert préalable, sans autre entente que l'accord supérieur des âmes dans le sentiment chrétien, de tous les points de l'univers catholique nous sommes venus à Rome, si nombreux et de pays si divers que, quand nous nous sommes rencontrés tous ensemble, aux pieds du Chef suprême, nous avons senti que l'Église catholique,

que la Chrétienté tout entière était représentée là, comme jamais elle ne le fut dans l'histoire, pas même à Trente, pas même à Nicée, où il n'y avait que dix-huit évêques de plus, mais où le monde ancien figurait seul : à Rome, au contraire, dans cette dernière et grande assemblée, c'étaient l'ancien et le nouveau monde, c'étaient tous les peuples civilisés, comme les nations encore barbares et sauvages, qui se trouvaient représentés.

Et, encore une fois, comment cela s'était-il fait? De soi-même, pour ainsi parler : non pas un ordre, mais une simple invitation; non du Pape directement, mais d'un cardinal en son nom; voilà tout ce qu'il y avait eu de fait sur la terre; mais il y avait Dieu au ciel qu voulait donner à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises, et à ce Pontife si cruellement éprouvé, si injustement dépouillé, si abreuvé d'amertumes et de calomnies, une gloire et une consolation telles, que nul siècle précédent n'en avait apportées d'égales à aucun Pape!

Car, mes Frères, dans cet extraordinaire empressement, dans ce prodigieux concours, qui pourrait méconnaître l'action providentielle? qui ne sentirait la main de Dieu? En songeant aux obstacles de tout genre qui devaient l'empêcher, et qui se sont tous évanouis comme d'eux-mêmes, je dis : c'est naturellement inexplicable!

J'étais à Rome un des premiers, fort incliné, vous le comprenez, à désirer la venue d'un grand nombre de mes collègues, de la France, et du monde entier;

Mais, en vérité, cela dépassa toute prévoyance et toute espérance.

Chaque jour j'étais stupéfait et, je l'avouerai, attendri jusqu'aux larmes, de ce que j'apprenais et voyais. — Et plus ému encore de l'action de Dieu, si sensible dans toutes ces choses.

Chaque jour c'étaient des nouvelles comme celles-ci :

Trente-deux évêques sont débarqués de l'Espagne : trente-deux évêques d'Espagne ! cela ne s'était pas vu à Rome depuis des siècles ! et je me souviens que, rencontrant un jour l'un d'eux, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Philippe II vous aurait-il ainsi laissé partir ? »

Puis d'autres de l'Irlande et de l'Écosse ;

D'autres de l'Angleterre ;

D'autres, par groupes non moins nombreux, de toutes les autres contrées de l'Europe ;

Je voyais passer dans Rome les évêques grecs-unis avec leur costume oriental ;

Je voyais arriver des extrémités du vieux et du nouveau monde, à travers l'Atlantique, le grand Océan, toutes les mers, les évêques vénérables du Canada, du Mexique, de l'Abyssinie, des Indes et des terres Océaniennes.

A leur tour, de tous les pays catholiques, de la France surtout, les simples prêtres, par le seul élan de leur cœur, étaient accourus innombrables.

Ah ! nous, Français, nous étions, il est vrai, les plus nombreux ; mais c'était notre devoir ; nous n'avions pas à cela grand mérite : nous n'avions pas eu de grands

périls à courir. Les disgrâces inévitables de deux courtes traversées, c'était tout... Mais ces vénérables évêques d'Amérique avaient eu à braver toutes les mers : et ils étaient presque tous venus !

Et pourquoi cet universel empressement, ces courageux départs, cette réunion unique dans les annales de l'Église ? Était-ce pour définir un dogme, pour défendre le symbole des grandes vérités chrétiennes attaqué ? Non ; c'était simplement pour témoigner l'amour, la sympathie, la compassion des cœurs à ce magnanime Pontife, dont la terre entière sait les épreuves et admire l'immuable résistance.

Non, tout cela ne s'est pas fait, et ne pouvait se faire, *sine nutu Dei,* sans un signe de Dieu, sans une inspiration de son Esprit, soufflant tout à coup, je ne dirai pas miraculeusement — car ces choses dans l'Église ne sont pas des miracles, c'est la nature même et la vie de l'Église — soufflant, dis-je, sur tous les points du monde à la fois, au cœur de tous les évêques, et les poussant à venir, malgré l'âge, la distance, tous les obstacles matériels, et les difficultés politiques plus grandes encore, de tous les pays de l'univers, rendre au Pontife malheureux ce solennel témoignage d'amour et de respect, qui a été applaudi du monde entier !

Eh bien ! quoi qu'il puisse arriver, j'affirme que c'est là pour la papauté un grand et incontestable triomphe. J'ai eu occasion de le proclamer à Rome, et je le répète aujourd'hui : Y a-t-il sur la terre une puissance souveraine, quelle qu'elle soit, qui sur un simple désir de son cœur, exprimé dans les termes les plus réservés,

les plus ménagés, les plus délicats, puisse remuer ainsi l'univers, et voir accourir à elle tous ses sujets, de toutes les extrémités de son empire?

Quelle est donc l'étrange puissance de ce vieillard désarmé, et en ce moment humilié et menacé, qui ne commande pas par la force, mais qui attire tout si fortement par l'amour?

Qu'est-ce donc que la papauté catholique? Quelles sont les frontières de cet empire spirituel, et l'étendue de son autorité sur les âmes?

Voilà qu'elle a fait un signe, et soudain le monde entier lui a répondu.

Ah! sans doute, les périls du Père commun avaient ému jusqu'aux extrémités de la terre tous les évêques de la catholicité, et sans autre conseil entre eux que ce grand concert des âmes dans l'inspiration de la foi et le dévouement d'un commun apostolat, ils s'étaient ous levés!

Une même filiale inquiétude, un même frémissement de tendresse; et puis ce je ne sais quel cri du cœur qui fait que quand le père souffre, tous les enfants accourent; ce je ne sais quel instinct de la nature qui fait que, quand le cœur ou la tête sont menacés, tous les membres se lèvent pour les défendre : ces forces, plus fortes que toute impulsion humaine, les avaient mis en mouvement de tous les points de la terre, et le monde les a vus, dans la Ville éternelle, faisant au Pontife suprême une magnifique couronne, un pacifique et glorieux rempart.

Et ne pensez pas que cela soit peu de chose, Mes-

sieurs! Il est vrai, ce n'était pas une armée rangée en bataille, ce n'étaient pas des hommes bien redoutables que tous ces évêques assemblés autour de leur Pontife; mais il y avait là, je le répète, et nous le sentions, un rempart inexpugnable.

On peut beaucoup, quand on a la force matérielle ici-bas; mais il y a des choses qu'on ne peut pas! On peut renverser les murailles d'airain et les portes de fer; mais on ne peut pas renverser les cœurs et forcer les remparts que font les âmes : on s'y brise!

Voilà ce que c'est que cette faiblesse de l'Église, cette faiblesse mystérieuse et invincible!

Ainsi s'est trouvée manifestée et glorifiée aux yeux des peuples cette admirable puissance spirituelle de la papauté, à laquelle ici-bas rien ne ressemble : au moment où des ombres terrestres et d'orageux nuages paraissent l'obscurcir, tout à coup le vieil astre s'est montré plus brillant que jamais, et a jeté aux yeux du monde étonné ses plus radieuses splendeurs.

Et en même temps que le triomphe de la papauté, c'était aussi le triomphe de l'Église.

Ses grands caractères d'unité, de catholicité, d'indéfectible perpétuité avaient souvent déjà éclaté dans le monde, rarement peut-être à ce degré-là.

L'Église, mes Frères, cette grande œuvre que Dieu a faite au milieu des temps et placée au milieu des hommes : *Opus tuum, in medio annorum, vivifica illud :* cette seconde création de sa droite, plus étonnante encore que la création visible, nous n'en admirons pas assez la merveille.

Elle est au milieu de nous, cette grande Église catholique, que dis-je? elle est nous-mêmes. Et à peine savons-nous ce qu'elle est, ou du moins à peine y pensons-nous, accoutumés que nous sommes à la voir, ou fascinés et distraits par des préoccupations étrangères;

Et ainsi, renfermés dans la petite sphère de notre vie individuelle, nous n'associons pas assez nos âmes à la vie de l'Église, nous ne vivons pas assez de la grande vie catholique.

Eh bien! à Rome, dans ces jours, l'idée de l'Église, son divin caractère a resplendi, sa vie a rayonné à tous les yeux.

Agrandissons, mes Frères, notre horizon, sortons des idées étroites. La sphère de notre vie de chrétiens, ce n'est pas l'étroite limite d'une paroisse, d'un diocèse, ou même d'une patrie, quelque grande et illustre qu'elle soit! Non : franchissons les frontières rétrécies des nationalités, quelque chères qu'elles doivent être à nos cœurs : dilatons-nous dans le monde entier : car nous sommes catholiques.

L'Église, mes Frères, est la grande société des âmes, marquée, je le répète, aux trois signes divins de la *Catholicité*, de l'*Unité*, de la *Perpétuité*.

Universelle dans l'espace et dans le temps, catholique et perpétuelle, elle s'étend d'un pôle à l'autre, et de l'Orient à l'Occident; fille de Celui qui a dit : Je suis le principe et la fin, l'*Alpha* et l'*Oméga*, elle embrasse le commencement et la fin des âges.

Une, elle rassemble et unit dans son vaste sein, par

les liens d'une même foi, d'un même régime, d'une même vie spirituelle, des mêmes immortelles espérances, toute l'humanité, passée, présente et future; car elle ne doit pas défaillir sur la terre : c'est la promesse formelle de son fondateur, promesse qui compte bientôt dix-neuf siècles d'accomplissement.

Eh bien! la réunion des évêques à Rome a été à elle seule, pour l'Église, un grand et admirable triomphe moral, parce qu'elle a fait éclater, avec la simplicité et la puissance d'un irrécusable témoignage, ces caractères sublimes et cette vie divine de l'Église.

Catholiques, nous avions sous les yeux un beau et frappant contraste : dans un siècle où l'égoïsme et le matérialisme dominent les âmes, et où l'on ne sait plus croire, aimer, se dévouer, nous avions là dans l'Église un magnifique témoignage de foi, de dévouement et d'amour;

Tandis que les sectes séparées de l'Église se divisent entre elles à l'infini, son Épiscopat montrait au monde le grand et auguste spectacle de l'Unité catholique;

Tandis que de tous côtés les liens de la subordination se relâchent, que de grandes divisions déchirent les peuples, là, à Rome, dans l'Église, on voyait ce qui ne se voit nulle part ailleurs, le vivant triomphe de la plus haute et la plus vaste unité, l'unité des âmes : l'Église montrait au monde une société que ne bornent pas les fleuves, les montagnes, les océans, ni les barrières encore plus infranchissables des races et des langues : une société d'hommes *de toute langue, de toute race, de toute tribu,* la grande société catholique! Tous ces

évêques venus là, sur un signe du Pontife, de tous les points de l'univers, à travers toutes les distances, et malgré tous les obstacles, c'était la vie, la vie immortelle de l'Église, apparaissant dans une admirable lumière!

Vous demandez où est la Catholicité de l'Église romaine? mais c'est une question de géographie! Qu'on interroge qui on voudra; qu'on s'adresse, mon Dieu! à ces bons Frères des Écoles chrétiennes, que vous voyez là, qu'on prenne un de leurs petits enfants de chœur, et qu'on lui lise les noms de tous les évêques présents à Rome : Paris, Londres, Dublin, Gand, Tarragone, Burgos, Saint-Jacques de Compostelle, Cologne, Halifax, Smyrne, Constantinople, New-York, Mont-Réal, Mexico, etc., etc.; et qu'on lui demande ensuite ce que c'est que l'Église catholique, il répondra sans peine : c'est une société qui est répandue dans tous les pays, et qui n'est bornée ni par les fleuves, ni par les mers, ni par les montagnes! — Voilà la Catholicité de l'Église romaine.

Vous demandez ce que c'est que l'Unité catholique? Mais vous avez vu là, éclatant, palpable, le principe même de cette Unité, la cause permanente et puissante qui la maintient, et en fait, remarquez-le bien, non un accident passager dans l'histoire de l'Église, mais sa vie même dans tous les temps.

Ce principe de vie, caché dans les entrailles de l'Église par son divin fondateur, cette cause permanente d'union, qui constitue l'Église catholique et que les sectes n'auront jamais, quelle est-elle? C'est cette au-

torité centrale, où se rattachent toutes les parties de ce grand corps, et qui rattache toutes les parties entre elles; c'est la nécessaire union des évêques avec le Pape, et de tous les évêques entre eux par le Pape. Eh bien! quand ce siècle si vanté défaille encore de ce côté, quand toutes les autorités sont plus ou moins ébranlées dans le monde, je jouissais, à Rome, dans mon cœur d'évêque, de voir déployée et vivante cette force cachée qui soutient tout dans l'Église; de voir le principe catholique triompher dans cette étroite et indissoluble union des évêques avec leur Chef suprême; union qui fait la force en même temps que la vie de l'Église : double triomphe, et de la Papauté, dont l'importance suprême dans l'édifice catholique se manifestait avec un si splendide éclat; et de l'Épiscopat, qui montrait une fois de plus au monde le secret de sa force. Telle est, en effet, la puissance de cette simple et divine organisation, que plus les évêques seront unis au Pape, plus ils seront unis entre eux; et dans cette dernière et solennelle rencontre, plus leur union a donné de force au Pape, et plus le Saint-Père lui-même, en les embrassant tous dans une paternelle bénédiction, a imprimé de force à leur union.

Vous demandez ce que c'est que la vie de l'Église et son indéfectible Perpétuité?

Mais l'âme immortelle, l'Esprit divin qui anime invisiblement ce grand corps, vient de se manifester à tous les regards :

Tandis que des voix insensées chantaient sa mort, l'Église leur répondait en donnant au monde ce puis-

sant signe de sa grande vie et de son indéfectible durée;

Elle apparaissait au monde vivante : vivante au cœur, et vivante aux extrémités, sur toute la surface de la terre;

Vivante et donnant la vie;

Vivante, et tenant dans ses mains les clefs de la mort et du tombeau; les clefs du royaume des cieux et de la vie éternelle;

Vivante, et célébrant ses fêtes avec la cité de la vie, la Jérusalem céleste; lui envoyant des citoyens nouveaux, et redisant avec elle, et avec les glorieux chœurs de ses patriarches, de ses prophètes, de ses apôtres, de tous ses saints, le triple *Sanctus*, l'antique et triomphant *Alleluia!*

Voilà, Messieurs, ce qui s'est passé à Rome : du centre de la vie catholique, un signe était parti; et de même que dans un corps vivant le frémissement du cœur se fait sentir aux plus lointaines extrémités de l'organisme, ainsi tout s'était ému dans l'Église; et tandis que les évêques dispersés au loin refluaient au centre, à la source de la vie, toutes les parties de ce grand corps spirituel frémissaient : vous tous, simples fidèles, vous étiez à Rome avec nous; et tous vos regards, comme toutes vos âmes, étaient tournés vers ce centre de la vie catholique, et tous vos cœurs, les cœurs de deux cents millions d'hommes, sur la surface du monde entier, battaient comme un seul cœur!

Je le demande, est-ce là une société d'où la vie s'en va? Ou bien, n'est-ce pas la plus vivante des sociétés?

Oui, c'est la vie même, c'est la puissance de la Catholicité; et cela après dix-huit siècles comme aux premiers jours!

O vous qui voulez lui rester étrangers, et ne pas vivre de sa vie, comprenez ce qui manque à la vôtre, et de quel grand courant de vie supérieure vous vous isolez!

Et vous qui l'attaquez encore, cette Église de Jésus-Christ, et vous flattez parfois de l'avoir vaincue, apprenez une fois de plus quelle place elle tient sur la terre! reconnaissez que nulle vie n'est comparable à sa vie, nulle force à sa force, nulle durée à sa durée : vous passerez, hommes d'un jour, comme tant d'autres, et elle bénira votre dernière heure!

Quelquefois en nous voyant ainsi réunis je me disais : « Mais vraiment nous sommes presque tous bien vieux! « Cela ne peut pas aller longtemps : nous disparaîtrons » tous bientôt. » Je me souviens, entre autres, d'un vénérable évêque d'Amérique, si grand, si amaigri, si affaibli, qu'on eût pu croire en vérité que son ombre seule était venue. Je me faisais plaisir et m'honorais moi-même en lui témoignant en toute occasion mon respect et mon affection : car évidemment il était arrivé là au péril de sa vie. Et si tous n'étaient pas au bord de la tombe, tous étaient bien avancés dans la carrière. Mais l'Église catholique est une société où la vie mortelle ne compte pas. — Ainsi, moi, mes Frères, je disparaîtrai bientôt! mais qu'importe à l'Église d'Orléans? Saint Aignan n'est pas d'hier; saint Euverte avait précédé; avant lui il y en avait eu d'autres : eh

bien! les choses vont ainsi, et cela dure toujours; et à Rome surtout, toujours, toujours, depuis saint Pierre, parce qu'il y a été crucifié la tête en bas, et que cela réussit à l'Église.

Oui, je le répète, quoi qu'il arrive, il y a eu là un triomphe moral, une démonstration de force divine, qui demeurera éternellement dans les annales catholiques, pour l'honneur de notre temps et l'encouragement de l'avenir!

C'est manifestement la Providence qui éclate ici : c'est d'en Haut, n'en doutons pas, qu'est venue au Souverain Pontife cette inspiration, simple, grande, puissante, comme celles que Dieu envoie aux heures solennelles : c'est Lui qui a pris comme par la main, ces évêques dispersés sous tous les cieux, et qui, les ressemblant à Rome aux pieds du Pontife universel, a donné à notre siècle ce grand spectacle de l'unité et de la vie catholique.

On a dit, mes Frères, et il n'est pas hors de propos de discuter cela devant vous, on a dit : Sans doute tout cela est beau, tout cela est vrai. L'Église catholique seule peut présenter de tels spectacles aux anges et aux hommes. Dieu a pris un peu de boue, il l'a traversée de son souffle, et il a fait l'homme. L'Église de Dieu prend un cœur d'homme, misérable et petit, elle le traverse de son souffle; il est fidèle, et elle en fait un Saint. Ainsi Dieu a peuplé la terre, et l'Église soutenue, inspirée de Dieu, peuple le Ciel. Encore un coup, oui, cela est magnifique, cela est divin. Divines

aussi sont les cérémonies. Nulle religion n'est comparable au Catholicisme, et la grandeur de cette religion est le reflet même et l'argument de la Divinité. Mais, après tout, ajoute-t-on, ce qu'elle a fait là, l'Église n'aurait-elle pas pu le faire partout ailleurs, et sans pouvoir temporel?

Non, je ne le pense pas. Et voudrait-on me faire le plaisir de me montrer un point de ce pauvre globe où cela eût été possible. Les évêques du Nord de l'Amérique pouvaient-ils aller au Sud? ceux de Lisbonne à Madrid? ceux de Dublin à Londres? ceux de Paris à Vienne? ceux de Berlin à Copenhague? ceux de Varsovie à Saint-Pétersbourg? ceux de Milan à Venise? Avec les passions et les intérêts qui divisent les peuples, où trouverez-vous, si ce n'est sur un terrain neutre et réservé, tel que l'État romain, un point où les hommes puissent se rencontrer sans se heurter? Les évêques pourraient-ils, sans exciter d'ombrages, se réunir, au moment nécessaire, chez un gouvernement rival ou ennemi du leur? Si vous pouvez changer l'humanité, à la bonne heure! Mais la mer deviendra un sol résistant et ferme, avant que les hommes et les puissances humaines soient d'accord ici-bas. Flots, devenez donc solides! orages, faites donc silence! car voilà que les hommes vont devenir simples et vrais, unis, religieux et justes. Jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, de bonne foi, Messieurs, ce qui s'est fait à Rome ne pouvait se faire ailleurs et sans le pouvoir temporel du Pape. C'est pourquoi nous nous en sommes occupés.

Pour que toutes ces grandes choses se puissent

accomplir, quelles sont les conditions? Il y en a deux.

Il faut un *fait divin*, et un *fait humain*.

Le *fait divin*, c'est l'Église, c'est-à-dire l'union volontaire, et l'autorité incontestée. — Où est ce fait parmi les hommes? dans quelle nation? dans quel village? dans quelle école de philosophie? Je le demande : Où les hommes sont-ils unis? Où l'autorité est-elle aimée et incontestée? Où? — Est-ce en Russie, avec le pouvoir absolu? Est-ce en Amérique avec le pouvoir démocratique? Est-ce en Asie ou en Afrique, avec le pouvoir despotique? Tous les sceptres du monde ne sont que des bâtons, prompts à frapper, prompts à se briser. — Est-ce parmi les philosophes, les jurisconsultes, les physiciens, les astronomes ou les médecins? Autant d'écoles, autant de sectes, autant de chefs, qu'il y a d'idées. Et qu'est-ce que la différence des idées, à côté de ces autres obstacles, la langue, la distance, l'âge, les races, les intérêts, les latitudes? Or, tous ces obstacles, toutes ces différences, il n'est qu'une seule puissance qui ne les connaisse pas, où l'union soit volontaire, et l'obéissance libre, et l'autorité incontestée, c'est l'Église. L'autorité dans la famille a ce privilége en petit, parce que la famille est aussi faite par Dieu. L'Église a ce privilége en grand : elle est la famille universelle. Et ce privilége est immortel : on dirait même qu'il va toujours croissant. Aujourd'hui, vous l'avez vu, malgré les difficultés des temps, l'Église catholique est plus une, plus compacte que jamais. Cette société, purement spirituelle, si unie, si admira-

blement ordonnée, les incrédules l'appellent un tour de force, les croyants un miracle. C'en est un en effet, c'est le fait divin.

Le *fait humain*, c'est l'indépendance extérieure et visible de cette société, garantie par le pouvoir de son Chef et la liberté de ses membres. Sans cela, l'Église existerait à l'état de société secrète et dans les catacombes. Avec cela, elle est une société publique, vivante, reconnue. C'est la forme extérieure de l'Église dans le monde moderne.

Vous parlez moyen âge. C'est vous qui nous y renvoyez. Ce que nous soutenons, c'est précisément la forme moderne adoptée par l'Église, des rapports de l'Église et de l'État, l'Église n'étant plus politiquement ce qu'elle a été, et l'État étant ce qu'il est. C'est nous qui réglons nos montres au temps vrai : notre aiguille marche, la vôtre retarde; et en renversant l'indépendance temporelle de l'Église, vous tombez dans l'ornière ou des proscriptions, ou des confusions, les unes et les autres contraires à l'esprit du temps. Pas de milieu, il faut que l'Église soit martyre ou libre. Nous demandons pour elle l'indépendance. La concevez-vous sans la souveraineté du Pape ni la liberté des catholiques? Donnez-nous votre recette. Depuis six ans, il semble que Dieu ait mis la question au concours. Toutes les fortes têtes ont travaillé, imaginé, proposé : qu'est-il sorti de ce labeur? une nouvelle preuve de la nécessité du pouvoir temporel, établie par l'impossibilité de s'en passer. Eh bien! c'est ce pouvoir que nous sommes allés défendre à Rome.

Nous demandons la liberté, et vous vous en irritez, mais pourquoi? Nous ne voulons que la liberté de vous faire du bien, l'Église n'a pas d'autre mission sur la terre. Pauvre France, pauvre Italie, pauvre Europe, pauvre genre humain, ah! nous ne vous maudissons pas! Que de maux à guérir! que de progrès à faire! Vous dites, en voyant le soldat, malgré sa gloire: Pourquoi faut-il que ces bras soient employés à guerroyer au lieu de semer les champs et de féconder la terre? Ah! nos bras sont las de guerroyer aussi. Laissez-nous vous les tendre, élever vos enfants, bénir vos demeures, embrasser votre lit de mort. On nous force à combattre! Nous avons soif d'aimer.

III

Je me suis étendu sur ce grand sujet, Messieurs, mais il en valait la peine. J'arrive à une autre chose très-importante, qui s'est faite encore à Rome Les circonstances nous commandaient ce grand acte : nous l'avons accompli. Je veux parler de notre adresse au Saint-Père.

On s'est étonné que nous ayons présenté cette adresse.

Quoi! on aurait voulu que réunis tous ensemble autour du Pontife, en de tels moments, nous ne lui eussions rien dit!

Le Chef de l'Église, le Vicaire de Jésus-Christ, notre Père commun était là, malheureux, opprimé, dépouillé, sous la menace publique de voix outrageuses

et sacriléges, plaint en apparence, dans le vrai sacrifié par l'Europe à ses spoliateurs! Il était peut-être là sur le seuil de l'exil, lui, le Père de nos âmes, le Patron de la frêle barque qui porte les destinées de l'Église! Et c'est dans une telle extrémité, qu'accueillis par sa bonté touchante, et quand il semble oublier devant nous ses malheurs, c'est alors que nous, nous les aurions oubliés! Nous n'aurions pas eu une parole à lui adresser! Nous serions venus nous réjouir sans trouble devant cette auguste infortune, qui pleure en secret et nous cache ses larmes!... Mais nous nous serions perdus d'honneur! Nous n'aurions pu reparaître devant nos diocésains!

Non, nous ne pouvions nous taire!

Nous ne pouvions pas être à Rome, près du Père commun, souffrant, et soutenant seul le poids d'une lutte suprême avec une magnanimité, une sérénité incomparable, sans lui dire nos pensées et nos sympathies;

Et sans dire également au monde la pensée de l'Épiscopat catholique sur la grande question qui tient à cette heure le monde en suspens.

Mais on eût fait parler notre silence; on l'eût fait parler contre le Pape!

Non, quand l'Église même, quand la condition extérieure de son gouvernement est en cause, l'Église réunie ne pouvait point ne pas parler :

Ne pas parler à son Chef;

Et ne pas parler au monde.

Nous avons parlé.

Si nous n'eussions rien dit, quand le monde attendait notre parole, je le répète, on eût fait parler notre silence.

On l'eût interprété contre le Pape et contre nous.

On eût dit que nous avions blâmé tacitement le Pape, on eût ajouté ce mensonge et cet outrage à tant d'autres;

Ou bien on eût imaginé je ne sais quelle ligue secrète, quelle conspiration ténébreuse : on eût tout imaginé plutôt que de croire que l'Épiscopat réuni dans de telles circonstances avait pu se séparer sans rien dire et sans rien faire.

Eh bien! nous avons parlé, nous avons agi; mais ouvertement, au grand jour, à la face du ciel et de la terre !

Aussi bien, on ne pouvait plus dire de tous les évêques du monde réunis à Rome ce qu'on s'était plu à dire des évêques de France. Vous le savez : on avait parlé d'esprit de parti, d'opposition politique. Eh bien! les évêques du monde entier étaient là, et le monde entier n'est pas dans un parti !

Et déjà tous les Évêques s'étaient expliqués, chacun dans leurs pays divers; ils avaient dit aux fidèles leur pensée sur la crise actuelle, et béni le courage avec lequel notre magnanime Pontife en soutient le poids.

Il existe, mes Frères, de ce témoignage de l'Épiscopat dispersé un monument authentique, sans pareil, que le Souverain Pontife, dès notre arrivée à Rome, a fait remettre entre nos mains : c'est une immense collection des mandements et lettres pastorales, publiés

dans tous les pays et toutes les langues de l'univers, par les évêques catholiques, qui tous ont été unanimes sur la question.

Mais ce que nous avions dit chacun en particulier, nous devions le dire tous ensemble; nous l'avons dit.

Il y en a qui s'étonnent que de solennelles et bruyantes discussions, comme dans les parlements humains, n'aient pas précédé notre adresse. Est-ce que la question était douteuse? Est-ce que chaque évêque ne l'avait pas déjà jugée? Est-ce qu'on avait traversé les mers, est-ce qu'on était venu des extrémités du monde, pour apporter autre chose au Pontife qu'une adhésion et une force?

L'opinion de l'Épiscopat sur cette grande question n'était pas à faire, elle était faite! Mais il fallait la produire avec une solennelle unanimité, qui ne permît pas d'y contredire! C'est ce que nous avons fait.

On a voulu, après ce grand acte, diviser ceux qui l'ont accompli, commenter les intentions, dénaturer les circonstances. Plusieurs ont surpris sur nos lèvres, avant qu'elles ne fussent ouvertes, le secret de nos sentiments, et dans nos réunions, dont la porte leur fut close, le détail de nos entretiens.

D'étranges narrateurs — auxquels, pour ma part, j'ai dédaigné de répondre; je n'ai jamais accordé à ces hommes, par mes réponses, le droit d'entrer dans nos conseils, — d'étranges narrateurs vous ont donné de faux et vains récits, où ils se sont montrés vraiment féconds en insinuations et en inventions de tout genre. Mais ce qui demeure, ce qui est au-dessus de toute at-

taque, de toute interprétation trompeuse, de tout mensonge, c'est l'adresse elle-même, et les signatures unanimes qui la soutiennent. Chercher là autre chose, c'est vouloir mettre, je ne dirai pas de la perfidie, mais je ne sais quelle petitesse où il n'y a eu que de la grandeur; raconter autre chose, c'est, je ne dirai pas de la déloyauté, mais, en une affaire si grave, presque de la niaiserie.

Ce que je dirai, à vous, mes très-chers Frères, et à tous ceux qui ont droit de le savoir, le voici :

Nous avions à Rome deux choses à faire, et nous les avons faites : nous avons satisfait le besoin de nos cœurs, et rempli le devoir de notre épiscopat.

Nous avons tout d'abord mis aux pieds du Pontife notre admiration pour cette fermeté de caractère, la seule aujourd'hui qui soit bien debout en Europe, et notre dévouement à cette faiblesse merveilleuse qui tient en respect les puissances humaines, et les portes de l'enfer en suspens;

Et puis nous avons proclamé à la face de l'Europe, non-seulement que sa souveraineté était légitime au même titre que les plus incontestables souverainetés de la terre; mais qu'il ne pouvait point ne pas être souverain, parce qu'on ne peut être ici-bas que souverain ou sujet, et que le chef spirituel de deux cents millions d'âmes ne peut être sujet d'aucune puissance, c'est-à-dire d'aucun caprice et d'aucun despotisme.

Nous avons dit :

« Dans l'état présent des choses humaines, la sou-
» verainetè temporelle du Saint-Siége est absolument

» requise pour le bien de l'Église et le libre gouverne-
» ment des âmes. Il faut que le Pontife romain, chef de
» toute l'Église, ne soit ni le sujet, ni l'hôte d'aucun
» prince, et puisse, maître chez lui, dans une noble,
» tranquille et sainte indépendance, gouverner l'Église
» catholique;

» Il faut dans l'état présent des esprits, des sociétés,
» des lois, conserver à l'Église catholique, au centre
» de l'Europe, entre les trois continents du vieux
» monde, ce point réservé, ce trône auguste, d'où s'é-
» lève, au nom de Dieu, de la justice, et de la vérité,
» tour à tour méconnus par les potentats, par les indi-
» vidus et par les foules, une voix haute, impartiale,
» indépendante, inaccessible aux influences et aux fai-
» blesses. »

Et puis nous avons dit au monde : Vous périssez, si vous laissez ébranler cette pierre, qui, bon gré mal gré, soutient tout! Si on établit le règne de la force, en lui ôtant son frein unique qui est le droit, on ébranle les fondements sur lesquels repose tout l'ordre social! On prépare à l'Europe et au monde une suite de révolutions et de bouleversements infinis.

Voilà le sens de cette adresse!

Voilà pourquoi nous avons signalé les attentats, et les erreurs, causes des attentats, et adressé à ceux qui gouvernent les peuples cet avertissement des livres sacrés : Prévoyez les suites et regardez la fin! *Novissima provideant!*

Prenez garde, peuples et rois! prenez garde! La force qui suffit un jour ne suffit pas toujours. Vous

laissez fonder le pouvoir sur le droit de le renverser! Vous laissez l'usurpation se légitimer par le succès, et la loi du fort dominer la raison du juste. Vous faites le mal, et vous l'attirez sur vous. Ce que vous faites vous sera fait. Vous préparez à l'Europe et au monde, après le scandale, le péril. Vous apprenez à vos ennemis l'art de vous perdre, et en acceptant, que dis-je? en reconnaissant le mal dans un pays voisin, vous reconnaissez le droit de bouleverser votre pays à votre exemple!

Ah! j'adjure ici, non-seulement les catholiques fidèles, qui se font un devoir d'écouter et non pas de dicter la parole des évêques, mais encore tous les hommes, qui ont souci de la justice et de la bonne foi dans le monde, quelle que soit d'ailleurs leur foi politique et religieuse, et je leur demande : Ne sentez-vous pas que le sol tremble, et que la société est minée sous vos pas? Est-ce que les ennemis de l'ordre social qui vous ont épouvantés il y a douze ans ont disparu! Est-ce qu'ils ne sont pas encore là, organisés et tout prêts! Est-ce que tout ce qui se passe n'accroît pas leur audace et ne semble pas fait pour préparer leur triomphe?

Si on ne voit pas cela, si on ne veut pas le voir, si l'on tient à garder sur ses yeux un triple bandeau; eh bien! c'est la mission de l'Église de montrer toujours la lumière, et de défendre les éternels principes du droit, qu'on n'ébranle pas sans ébranler tout le reste.

L'Église peut déplaire en faisant cela, mais c'est sa mission, et elle n'y faillira pas.

L'Adresse a donc flétri, comme il convenait, les at-

tentats coupables, à l'aide desquels ont été accomplies les spoliations, et démontré la solidarité des droits, et les conséquences redoutables du triomphe de l'iniquité dans le monde.

Et pour moi, je bénirai toujours Dieu d'avoir permis que je prisse quelque part à ce grand acte, et je regarderai comme l'éternel honneur de ma vie d'avoir apposé ma signature, avec trois cents évêques catholiques, à cette page, qui désormais a pris place dans ces archives immortelles, où sont déposées les inspirations du divin Esprit qui anime l'Église, et les paroles de sagesse et de vérité qu'elle adresse aux hommes de la part de Dieu.

Que fera le monde de ce solennel avertissement? Quel secours apporteront nos paroles, dans la crise présente, au pouvoir menacé du Pontife? Tout est à craindre sans doute des aveuglements de la politique et du délire des peuples; mais, quoi qu'il arrive, le doux Pontife a déjà trouvé, dans cette acclamation unanime de l'Épiscopat, dans cette sanction et cette glorification de son calme et ferme courage, un triomphe que ratifiera l'histoire, et son cœur du moins en a été consolé!

Et au fond, il n'y a pas aujourd'hui, en Europe, d'esprit politique, intelligent et sincère, qui ne pense sur ces questions ce que je dis. Un homme d'État célèbre s'en exprimait dernièrement avec une originalité et une rudesse de langage qui égalait ici son haut bon sens. On lui demandait un jour, dans un dîner, quelle était son opinion sur la question romaine : « Mon opi-

nion, dit-il, je n'en ai pas. — Mais enfin? reprenait avec insistance l'auguste interlocutrice. — Mon Dieu, Madame, la vérité est que mon opinion ne se peut guère exprimer convenablement devant vous. — Dites, dites, je vous en prie. — Eh bien! répliqua l'homme d'État, puisque vous l'ordonnez, voici ma réponse : J'avoue que je ne suis pas bon catholique, mais je suis papiste, parce que j'ai lu l'histoire, et l'histoire m'a appris que tous ceux qui ont mangé du Pape en sont morts! »

Cette étrange parole pourrait être donnée comme une rude traduction de l'énergique sentence de Jésus-Christ lui-même : « Quiconque se heurtera contre cette pierre, s'y brisera [1]! »

Voilà pourquoi nous avons adressé à ceux qui gouvernent les peuples un avertissement suprême.

Voilà pourquoi nous avons dit au Saint-Père : Courage! votre cause est la cause du droit et la cause de l'Église! Nous sommes tous avec vous!

Et on y mettra son sang, s'il le faut!

Et quand nous avons ajouté : « Nous sommes prêts à aller avec vous, *ad carcerem et ad mortem* », nous savions ce que nous disions!

Non, certes, qu'il soit menacé de ces extrémités par ceux qui, sans avoir empêché tout le mal, et fait tout le bien, ont fait enfin quelque chose; mais il est menacé par d'autres, qui disent assez haut ce qu'ils pensent et ce qu'ils veulent.

[1] *Qui ceciderit super lapidem istum, confringetur; super quem vero ceciderit, conteretur* (S. Matth., xxi, 44.)

J'abrége, Messieurs, car je serais infini si je voulais redire toutes les pensées, tous les souvenirs que ce pèlerinage a laissés dans mon cœur. — Il est du moins une impression que je vous dirai, impression personnelle, mais que j'ai vue partagée par tous ceux qui, comme moi, ont étudié Rome en ces jours, et qui, certes, est loin d'être étrangère aux graves pensées de l'adresse épiscopale.

La voici : J'ai vu le Saint-Père au milieu de ce peuple romain; je l'ai vu dans plusieurs circonstances plus ou moins importantes, mais rendues toujours solennelles par sa présence. Je dois dire que je regardais, que j'écoutais attentivement; je me suis mêlé à la foule pour mieux saisir le sens des cris populaires. J'ai, du reste, assez vécu déjà pour avoir vu ailleurs bien des enthousiasmes. Eh bien! je le déclare, ce que j'ai vu à Rome, partout où le Saint-Père paraissait, c'est quelque chose qui ne peut pas se peindre, s'imiter, se préparer, se payer! L'enthousiasme de ces multitudes immenses avait cela de particulier, qu'au milieu de tous ces cris, ce qu'on entendait, ce qu'on distinguait, c'était le cri du cœur, l'accent de l'âme, l'explosion de l'amour! Ce peuple-là aime son Pape, j'en réponds! On se trompe à bien des apparences, à bien des démonstrations fausses ou habiles; on ne se trompe pas à cela! Vous me direz : mais ceux qui n'aiment pas, n'y étaient pas! C'est possible; mais je déclare que la multitude de ceux qui étaient là fait un peuple, et un peuple qui aime!

Vous avez entendu, mes Frères, sur tout cela tant

de faussetés, tant de niaiseries, tant d'indignités, que j'ai plaisir à vous faire ici le récit vrai.

Je me souviens, par exemple, d'avoir vu passer sous les yeux de Pie IX, au milieu d'une longue ovation populaire, sa petite, mais fidèle et vaillante armée, avec une tenue et un ordre que de vieux généraux admiraient devant moi : c'était à l'ancien camp des Prétoriens, dans une belle cérémonie à la fois militaire et religieuse, que le Pape devait présider. Rome tout entière était là : je vois encore tous ces bras s'agiter à la fois, j'entends encore de toutes ces poitrines s'élancer jusqu'aux cieux ces acclamations qui se prolongeaient sans fin, et ne s'arrêtaient un instant que pour éclater de nouveau avec plus de transport : des cris, je le répète, un accent des cœurs que je n'ai entendu que là, avec cette spontanéité, cette unanimité, cette tendresse, cette ivresse.

Et le jour de l'Ascension ! Le Pape célébrait pontificalement la messe à Saint-Jean de Latran, la plus ancienne basilique de Rome, fondée par Constantin lui-même; et après la messe, il devait donner la bénédiction solennelle *Urbi et Orbi,* du haut d'un grand balcon qui domine la vaste place de la basilique. J'avais suivi le Saint-Père à ce balcon; et même une bienveillance particulière m'avait placé près de sa personne, à ses pieds. Je voyais de là une foule immense, infinie, ondulant comme les flots de la mer; à l'extrémité, les rangs de l'armée pontificale et de l'armée française : à droite, tous les monuments de la vieille ville; plus loin, dans la campagne romaine, dont la basilique n'est

séparée que par les anciens remparts de Rome, la longue ligne de ces aqueducs qui lui apportent l'eau comme sur des arcs de triomphe; plus loin enfin, le grandiose horizon des montagnes. Arrivés sur ce balcon, quand ce grand spectacle s'offrit à nous; quand ce peuple, agité et frémissant, soudain se calma à la vue du Pape, et qu'il se fit un grand silence; quand Pie IX d'une voix forte, solennelle, qui se faisait entendre jusqu'aux extrémités de la place, chanta les paroles sublimes de cette bénédiction, et que, les bras étendus, il bénit toute cette foule, et la vieille cité, et par delà, la triste Italie, et par delà encore le monde entier; oh! alors ce fut un moment que je me déclare impuissant à peindre! La majesté surhumaine de ce vieillard faible et menacé apparaissait avec une grandeur incomparable! Tous les fronts, toutes les âmes se courbaient dans le respect. On se sentait comme transporté loin de ce triste monde! comme suspendu entre la terre et le ciel, devant une puissance qui n'était point d'ici-bas! Et quand il eut fini, quand les derniers sons de sa voix se perdirent dans l'espace, alors tous ces fronts se relevèrent, et tout ce peuple s'agita dans un enthousiasme inexprimable; et, comme tout à l'heure il se courbait devant son Pontife, maintenant il acclamait son Roi, de ces acclamations infinies, comme en pousse un peuple, et qui, portées au loin par les échos des sept collines, allaient retentir jusqu'au cœur des ennemis cachés dans l'ombre, et leur apprendre qu'à Rome, autour du Pape, il y avait encore des Romains!

IV

Mais il faut finir, l'heure qui vient de sonner m'avertit que c'est assez. — En finissant, laissez-moi, mes très-chers Frères, confier à vos cœurs les vraies, les intimes et pures jouissances que j'ai goûtées à Rome, comme catholique, comme évêque et comme Français, et vous dire aussi les vœux qu'à ce triple titre il me reste à former encore.

Comme catholique, vous venez de le voir : je jouissais de ce vivant triomphe de l'Unité, de cette puissante démonstration de la force et de la vitalité de l'Église.

Comme évêque, il était doux vraiment, dans les tristesses et les épreuves de l'Église, de nous rencontrer tous là, pasteurs du monde entier, inconnus la plupart les uns aux autres, de nous serrer la main, de nous appeler par nos noms d'évêques : car vous savez que nous, évêques, nous sommes nommés du nom de l'épouse spirituelle que Dieu nous a donnée : eh bien! il nous était doux de nous dire : Voilà l'archevêque de Munich, l'archevêque de Saragosse, l'évêque de Transylvanie, etc. : je ne les connaissais pas; il m'était doux de faire leur connaissance. Le Pape même voulut un jour réunir autour de sa table, dans un fraternel banquet, tous ces Frères, venus de si loin, et nous ouvrit ensuite ses jardins : nous étions là tous, représentants de la grande famille catholique, comme des enfants chez leur père, causant entre nous comme des frères et des amis, évêques français, évêques anglais, avec

les évêques d'Orient, ou de l'Amérique, ou de Ceylan : c'était la confraternité la plus simple, la plus intime, la plus cordiale, la plus chrétienne : c'était consolant et c'était charmant. Nous sentions tous, avec une surabondance de joie qui dominait toute inquiétude, que le Pape est notre lien à tous, notre vraie force, notre tête, notre cœur, et que plus nous serons unis à lui, plus nous serons unis entre nous.

Rome, comme le disait Fénelon, est vraiment la patrie commune de tout chrétien. Tout évêque, tout catholique est chez lui, à Rome. De là cette allégresse, cette paix, cet épanouissement de tous les visages. On parlait toutes les langues, on était venu de tous les pays : mais d'étrangers, il n'y en avait pas ! Et le Pape, entouré de tous ces évêques, de tous ces prêtres, de tous ces pèlerins, paraissait un père au milieu de sa famille.

Enfin, mes très-chers Frères, je le dirai très-simplement, je n'ai jamais senti autant qu'à Rome du bonheur et de l'orgueil à être Français. Partout, en effet, à Rome, nous rencontrions la France, ses enfants, ses souvenirs, sa gloire, avec sa responsabilité.

D'abord les prêtres français étaient partout. Ils étaient venus plus de trois mille, et avec le caractère qu'on connaît à notre nation, vous pensez bien que trois mille prêtres français devaient un peu se remuer à Rome. On les reconnaissait d'ailleurs facilement à un signe extérieur du costume, ce rabat français, qui distingue notre habit ecclésiastique ; et on les voyait, avec la vivacité, l'entrain, la générosité de notre pays, tempérés par ce

que la piété et la gravité sacerdotales ajoutent à ces qualités naturelles : on les rencontrait dans tous les sanctuaires, dans tous les lieux célèbres, partout où un intérêt de curiosité chrétienne ou savante appelle l'étranger; surtout dans les cérémonies publiques, où ils ne cachaient pas, je vous assure, leurs sentiments pour le Saint-Père. Ils ont un jour littéralement couvert de fleurs la voiture du Pape. Tout le monde les remarquait, et en était, je dois le dire, édifié; et je me souviens qu'une fois, après une de nos réunions, un cardinal vint à moi, et ne craignit pas de me dire devant plusieurs évêques, en me parlant de nos prêtres : « Eh bien! voilà comme vous êtes, vous autres Fran» çais; il faut que vous ayez la primauté partout. » Pour moi, j'étais fier de les voir, et, dans une occasion solennelle, j'ai été heureux de leur rendre un public hommage; et certes, ils le méritaient bien, ces bons prêtres, venus à Rome, au prix de si grands sacrifices, qui avaient mis de côté à si grand'peine les quelques cents francs nécessaires à ce voyage, afin de se donner enfin la consolation de réaliser ce vœu ardent de tout prêtre : voir Rome et le Pape!... et aussi pour donner au Souverain Pontife, dans les amertumes de ces tristes temps, un témoignage de leur amour, et au monde une preuve de leur union avec leurs évêques! — Il y en avait même parmi eux qui étaient trop pauvres pour faire le voyage : eh bien! leurs paroissiens, dans l'Auvergne, dans la Franche-Comté, et ailleurs, s'étaient cotisés pour en faire les frais. N'est-ce pas touchant?

Et puis, je voyais aussi à Rome ces jeunes volontaires pontificaux, la plupart Français : Français par le nom, Français par le cœur et la vaillance : qui pourrait le nier ? baptisés dans le sang et la gloire à Castelfidardo : qui peut effacer ce baptême ?

Enfin, je rencontrais aussi l'uniforme français, ces pantalons rouges, que les ennemis de la France n'aiment à voir ni de près ni de loin ; ces jeunes soldats qui portent si bien notre drapeau, avec ces allures prestes et dégagées, qui gagnent les batailles de l'Alma et de Solférino : ils venaient dans les rues de Rome trouver avec un air de confiance et de familiarité charmantes les prêtres français, et leur demandaient des nouvelles de leurs parents, de leur village, de leur curé. Je me souviens d'avoir été rencontré un jour par un jeune soldat lorrain qui me dit en m'accostant : « Monsieur le curé, connaissez-vous le curé de mon » pays ? » De jeunes sous-officiers, de jeunes soldats orléanais s'adressèrent à un de mes vicaires généraux, le priant de se charger de leurs commissions pour Orléans, des médailles, des chapelets bénits par le Pape, qu'ils voulaient envoyer à leur mère, à leur sœur.

Eh bien ! j'étais heureux de tout cela. Que voulez-vous ? On sent son pays ! On sent ce qui bat dans sa poitrine et ce qui coule dans ses veines ! Je ne comprends point ces hommes, qui ne croient pas qu'on puisse allier l'amour de l'Église et l'amour de la patrie, et qui voudraient arracher de la poitrine du prêtre le cœur du citoyen !

Oui, nous étions Français à Rome, et nous nous sentions heureux de l'être! Et je l'avoue, quand nous retrouvions là notre armée et notre drapeau ; cette armée vaillante, qui a ramené il y a douze ans le Saint-Père sur son trône, et chassé de la ville sainte les bandes, le forban, et les insolents tribuns, qui la menacent ou la convoitent encore aujourd'hui, nous étions fiers encore, au milieu des tristesses du temps et des choses, de voir la France monter la garde au Capitole.

Nous étions fiers de voir les puissances nous reconnaître et nous céder cette mission traditionnelle et glorieuse.

Nous étions profondément touchés des paroles et des sentiments de Pie IX, qui n'est pas tenu sans doute à pousser la reconnaissance au delà des bienfaits, mais que les services réels, quoi qu'on en ait dit, ne trouveront jamais ingrat!

Et tous nos vœux étaient pour que la politique séculaire de la France, dont notre drapeau est encore à Rome le vivant symbole, s'y retrouve bientôt tout entière, et que le Pape, ramené par nous à Rome, il y a douze ans, soit enfin respecté dans tous ses droits de souverain temporel, comme le prince qui gouverne la France a proclamé le vouloir! En un mot, avec tous mes collègues, si nous sentions plus que jamais à Rome le bonheur d'être catholiques, nous nous sentions aussi plus Français! Ce que nous éprouvions, c'était une certaine fierté triste. Nous étions fiers de ce qui a été fait, nous étions tristes de tout ce qui ne l'a pas été. Et comment n'aurions-nous pas ressenti cette tristesse? Chré-

tiens, nous regardons comme un hommage à la perfection de l'Évangile les reproches que l'on nous adresse, quand on nous dit par exemple : *Quoi! vous êtes chrétiens, et vous vous emportez!* De même, Français, nous regardons comme un hommage à la gloire de ce grand nom les reproches qu'on nous adresse, quand l'Europe et le monde nous disent: Quoi! vous êtes Français, et vous faiblissez! vous êtes Français, et vous vous retirez! vous êtes Français, et vous ne faites pas triompher vos volontés!

Ces cris de la conscience, vous me rendrez cette justice, Messieurs, que je les ai poussés à chaque démenti cruel des événements. Mais mon chagrin venait de mon amour pour mon pays et pour l'Église, et ne fut jamais que l'accent de mon patriotisme et de ma foi.

Je sais ce qu'on oppose à ces vœux. — Mais quand nous entendons dire que nos vœux ici sont obligés de choisir entre la violence et la faiblesse, ah! il nous est permis, à nous, évêques français, de mieux penser de notre patrie.

On ne sait donc pas ce que peut en Europe l'ascendant de la France?

On ne sait donc pas que la force morale dispense de la violence matérielle qui répugne à nos cœurs;

Et que l'ombre du drapeau français, c'est-à-dire la volonté déployée de la France, suffit à tout défendre, raffermir, réparer;

Et que c'est à la France qu'il appartient de dicter toutes les lois de la justice, et de préparer toutes les voies de la sagesse et de la paix?

Pour nous, ce grand rôle, c'est parce que nous persistons à croire qu'il est celui de notre patrie, que nous n'avons jamais cessé, et ne cesserons jamais de le lui rappeler hautement, et que nous voulons persévérer à lui en souhaiter toute la gloire. Voilà les vœux que nous formons!

Et pour moi, je puis être un pauvre politique, mais je ne pense pas être un mauvais Français, parce que, jusqu'à mon dernier soupir, je croirai que la force et la volonté de mon pays, appuyé de tout ce qui, en Europe, n'a pas abjuré la justice, suffirait pour réparer le passé, sauver le présent, et assurer l'avenir!

Qui ne le voyait, qui ne le sentait à Rome? Tous les souvenirs du passé comme tous les spectacles du présent le proclamaient, et les pierres même prenaient une voix pour crier: Rome et la France sont inséparables!

Non, ni un autre que le Pape ne peut régner là, et s'asseoir parmi ces splendeurs catholiques! Ni la France ne peut l'y délaisser! Ni tolérer une nouvelle invasion de son territoire, ni, sous prétexte de le confier à leur garde, le remettre aux mains de ses spoliateurs! — Toute autre apparition à Rome, de ceux-ci ou de ceux-là, est impossible, et la pensée de ces hordes révolutionnaires, ou de ces politiques, tour à tour hypocrites et effrontés, qui, sur mer comme sur terre, ne cessent de frémir autour des frontières romaines, cette pensée seule fatiguait la patience et l'honneur dans les cœurs français!

Et quand nous entendons dire, nous, évêques, hôtes

de l'Italie, que nos vœux souhaitent l'esclavage de cette magnifique et illustre terre, ah! nous donnions par notre présence même un démenti à cette odieuse calomnie.

Que le drapeau français flotte sur le fort Saint-Ange, sous les yeux des pasteurs réunis du genre humain tout entier, dont il protége le pacifique pèlerinage, qui peut voir là le signe de la servitude?

Que ces pasteurs du genre humain, cherchant le centre du monde chrétien, se dirigent vers cette Rome qui reçut jadis les envoyés de tous les peuples, et impriment à cette terre une consécration qu'aucune autre partie du globe ne sera jamais appelée à recevoir, n'est-ce pas une gloire pour l'Italie?

Italiens, nous ne vous demandons rien, si ce n'est que vous deveniez plus grands en vous montrant plus justes!

V

Je m'arrête, et je termine par un seul mot qui résumera toutes ces choses et toute l'impression de notre pèlerinage. Aimez l'Église, mes très-chers Frères, aimez l'Église! L'amour profond, tendre, dévoué pour l'Église, la sainte passion de l'Église: voilà ce que je rapporte de Rome, et ce que je voudrais laisser dans le plus profond de vos âmes.

Qu'est-ce qu'aimer l'Église? c'est vivre de sa vie, de la vie catholique; c'est identifier sa vie à la vie de l'Église, s'intéresser à ce qui l'intéresse, la suivre de la pensée et du cœur dans les phases diverses de sa desti-

née sur la terre; prier, pleurer, lutter avec elle; prendre part à ses épreuves et à ses combats, à ses joies, à ses douleurs, à ses espérances. Non, ne confinez pas votre vie chrétienne dans les étroites limites de la paroisse et du diocèse: sans doute, c'est par la paroisse et le diocèse que vous tenez au trône; mais ne vous y tenez pas trop à l'étroit; agrandissez votre horizon; soyez catholiques!

Aimez l'Église! l'Épouse de Jésus-Christ et la Mère de vos âmes!

L'Épouse de Jésus-Christ: Ne venez-vous pas d'en voir briller à son front, d'un incomparable éclat, le glorieux titre? Que si cette Épouse du Fils de Dieu gémit aujourd'hui, ne croyez pas qu'elle soit délaissée de son immortel Époux: il viendra bientôt la consoler, et vous verrez les merveilles de sa droite.

La Mère de vos âmes: Oui, et voilà pourquoi l'Église aime les âmes d'un ineffable amour: au fond, il n'y a que l'Église ici-bas qui aime les âmes, qui cherche les âmes, et qui redise éternellement ce mot des Livres saints: « Donnez-moi des âmes! *Da mihi animas!* »

Attachez-vous donc de toute la puissance d'amour qui est dans vos cœurs à cette immortelle Église du Fils de Dieu: et témoignez-lui votre dévouement par vos paroles, par vos actes, par vos sacrifices, s'il en faut, et par vos prières.

Prions, mes très-chers Frères, ne nous lassons pas de prier pour le triomphe de cette grande cause. Dieu seul connaît le jour et l'heure, mais nos vœux quelquefois hâtent les moments!

Achevez, ô mon Dieu, achevez votre œuvre!

Que cette splendeur de l'unité catholique, qui vient d'éclater à Rome, éclate de plus en plus dans le monde!

Que toutes les divisions cessent enfin, que toutes les séparations finissent, que tous les schismes s'éteignent, que toutes les sectes disparaissent, que l'Orient et l'Occident s'embrassent, et que dans l'humanité rachetée par Jésus-Christ, il n'y ait plus, selon la parole du Maître, qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur!

Que cette union de l'Épiscopat avec son chef, qui a fait notre force et notre triomphe à Rome, soit de plus en plus étroite, et à jamais indissoluble!

Et que tous les évêques aussi soient de plus en plus étroitement unis ensemble! Et les prêtres avec les évêques et les fidèles avec leurs prêtres!

Ah! les temps sont difficiles, les périls sont grands! Mon Dieu! donnez-nous d'être à la hauteur de notre tâche! nous avons de grands devoirs; mon Dieu! donnez-nous de grandes vertus!

Donnez-nous la foi des grands chrétiens, et l'amour, le grand amour de l'Église!

Donnez-nous la vraie intelligence de la papauté, et le dévouement pour le Pontife!

Donnez-nous l'amour de l'unité, l'invincible attachement à la sainte Église romaine, où est la pierre fondamentale sur laquelle tout repose!

Ah! que nous ayons l'insigne honneur et l'insigne bonheur de la servir inviolablement jusqu'au dernier soupir de notre vie, et donnez-nous ce qu'il nous faut pour la bien défendre :

L'ardeur du sentiment chrétien, l'amour sacré de la justice; la noblesse de l'âme, la grandeur des vues, la fermeté du caractère, avec la prudence, la sincérité du dévouement, et la passion du sacrifice!

Secouez la molle indifférence, ou la timidité craintive de tant de chrétiens qui ne font rien ou font trop peu pour le Pontife et pour l'Église.

Agrandissez les esprits, élevez les âmes!

Écartez, écartez loin de nous, écartez surtout de ceux qui ont en leurs mains les destinées du monde, écartez les fascinations, les illusions, les défaillances, les ingratitudes, les hésitations ténébreuses, les tristes défiances, et ces ombrages funestes, que des esprits chagrins projettent quelquefois sur les intentions les plus pures, et qui révèlent en de tels esprits je ne sais quoi de mal fait et de malsain!

Pour moi, mon mépris pour les méchants, qui font ouvertement le mal, n'est égalé que par ma pitié pour ces tristes honnêtes gens qui, mesurant tout à leur taille, ne savent que suspecter le dévouement, et lui prêter les misérables calculs dont je ne voudrais pas les croire capables eux-mêmes!

Grâce à Dieu! il y a des hauteurs sereines où ces nuages partis des basses régions ne montent pas.

Restons, restons sur ces hauteurs!

Que les joies de l'unité, si profondément goûtées, que ce rapprochement si intime des sentiments et des pensées rapprochent aussi les personnes, effacent tous les dissentiments possibles, et fondent tous les cœurs

dans un même amour et un même dévouement au Père commun !

Non, que nos ennemis n'aient point ici à se réjouir, que leurs vaines tentatives pour entamer l'Épiscopat, le clergé et les fidèles avortent à jamais !

Grâce à Dieu, le lien de notre unité échappe à leurs atteintes !

Ramassons donc tous, dans un suprême effort de foi et d'amour, toutes les puissances de nos âmes, et dévouons-les sans réserve au service de la sainte Église.

Il y a tant de douceur, et tant d'honneur, à sentir qu'on défend ici-bas la plus sainte et la plus délaissée de toutes les causes : la sainteté désarmée du droit et la faiblesse sacrée de l'Église !

Soyons à jamais heureux de nous y dévouer tout entiers, et si nous avons part ici-bas aux humiliations et aux épreuves, nous aurons part aussi aux triomphes et aux gloires.

Puisse, mes très-chers Frères, la solennelle bénédiction pontificale, que je vous apporte de Rome, et que je vais vous donner au nom du Souverain Pontife, être pour vous un gage de votre immuable fidélité à l'Église dans le temps, et de votre éternelle glorification dans l'immortelle et bienheureuse Église du Ciel. *Amen ! Amen !*

LETTRE

DE

MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE

PORTANT COMMUNICATION DE L'ALLOCUTION PONTIFICALE

PRONONCÉE A ROME LE 9 JUIN 1862

ET DE L'ADRESSE DES ÉVÊQUES PRÉSENTÉE AU PAPE LE MÊME JOUR

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Je vous transmets et j'envoie à tout le clergé du diocèse le texte de l'*Allocution pontificale* prononcée à Rome le 9 juin 1862, et celui de l'*Adresse* présentée au Souverain Pontife, le même jour, par tous les évêques réunis à Rome pour célébrer la canonisation des martyrs crucifiés au Japon en 1597.

J'y joins, sur la demande de plusieurs d'entre vous, les discours que j'ai prononcés, l'un à Rome, en faveur des Églises d'Orient, l'autre à Orléans, en revenant au milieu de vous.

Déjà l'Allocution du Souverain Pontife et l'Adresse des évêques vous étaient connues. Je vous en transmets le texte, afin que vous le conserviez dans vos archives.

Ces documents fixent le souvenir d'un des événements les plus mémorables qui se seront accomplis dans l'Église pendant notre courte vie.

Rarement il est donné aux hommes sur la terre d'avoir une vision sensible de ce qu'ils croient. Nous croyons tous que l'Église est la réunion des Fidèles sous la conduite des pasteurs, dont le chef est le Pape, vicaire de Jésus-Christ. Eh bien! nous avons eu la joie de voir cela, de voir ce chef suprême de l'Église, ces pasteurs, ces fidèles, non plus dispersés, mais réunis ou représentés; nous avons vu de nos yeux l'Église vivante et présente à Rome. Nous l'avons vue, telle que Jésus-Christ l'a fondée, ouvrant les cieux et enseignant les hommes, glorifiant aux pieds de Dieu quelques soldats généreux du bon combat de la foi, et combattant elle-même au milieu des passions soulevées; occupée à bénir et à lutter, souffrante dans son chef, militante dans ses pasteurs, triomphante dans ses martyrs. Bienheureux ceux qui ont, comme nous, contemplé de leurs yeux cette vision réalisée de la catholicité vivante!

Nous n'avons pas seulement vu l'Église, nous l'avons entendue, s'exprimant dans un moment des plus solennels, par la bouche du Vicaire de Jésus-Christ et de trois cents évêques.

Messieurs, méditez bien ces graves paroles, ces augustes enseignements: vous y trouverez à la fois une force et une lumière.

Il faut être forts, par la foi, par la raison, par le cœur, dans les temps où nous sommes. Non, ne laissez pas mollir dans vos âmes, Messieurs, à cause du triomphe apparent et éphémère de l'erreur, les fortes, les sages convictions : ne vous laissez pas dire qu'elles ont fait leur temps; la vérité n'a jamais fait son temps, puis-

qu'elle est éternelle : rendez un culte à la vérité, à la justice, jamais au succès.

Défiez-vous ici des exagérations funestes et des blâmes téméraires. Quelques esprits irréfléchis craignaient de la part du Pape et des évêques réunis je ne sais quel acte de vulgaire politique : le Pape et les évêques ont fait tout autre chose. S'élevant au-dessus des faits jusqu'aux principes, et des régions inférieures montant jusqu'aux sphères les plus hautes, ils ont proclamé de grandes vérités et condamné de grandes erreurs. Les erreurs, qu'on ne s'y trompe pas, Messieurs, sont les vraies causes des malaises qui travaillent les sociétés modernes. Car, selon la profonde parole d'un philosophe chrétien [1] : « Il y a toujours de grands désordres là où il y a de grandes erreurs. » Et comme l'écrit encore, à la fin d'un livre mémorable, le plus illustre historien de la France contemporaine : « Si les » petits événements peuvent dépendre des causes ma- » térielles, les grands événements ne dépendent que » des causes morales : ce sont les causes morales qui » les produisent, les forcent même à s'accomplir, en » dépit des causes matérielles. L'esprit gouverne et la » matière est gouvernée; quiconque observe le monde » et le voit tel qu'il est, n'y peut découvrir autre chose [2]. » Le Pape et les évêques, Messieurs, sont allés droit aux causes morales; leurs sévérités sont donc justes, salutaires; mais elles ne tombent que sur la violence, le mensonge, l'injustice et leurs artisans. Allez jusque-

1 M. de Bonald.
2 M. Thiers, t. XX, liv. lx, p. 298.

là, dans l'interprétation de ces paroles : n'allez pas plus loin.

Si j'ai joint à ces mémorables documents deux discours de votre évêque, c'est parce que c'était votre désir et mon devoir. Recevez ce souvenir d'un pèlerinage où j'aurais tant aimé à vous conduire tous avec moi en réalité, comme je vous y ai tous portés dans mon cœur. Un évêque doit vivre en public, sous les yeux de Dieu et de ses frères : ma vie et mon honneur sont une partie de votre vie et de votre honneur. Or, dans ces discours, j'ai déposé toutes les pensées qui ont inspiré mes actes, depuis que vous avez salué mon départ, jusqu'à l'heure où vous avez salué mon retour dans des sentiments et avec une affection qui pénètrent mon cœur. Ces discours sont donc la meilleure réponse, et la seule que je veuille adresser, aux calomnies, aux inventions étranges dont quelques journaux, à ce que j'ai appris, se sont plu à semer le récit de ce que nous avons fait.

Vous l'avouerai-je? Longtemps j'ai ignoré ce qui s'est dit, ce qui s'est écrit. A Rome, nos pensées avaient pris leur vol bien au-dessus des murmures de la terre. Depuis, j'ai cherché la retraite pour mon âme, et pour mes forces le repos. Goûtant la paix des montagnes, auprès d'amis bons et fidèles, la tête nue sous le ciel bleu et sous les ombrages, j'ai tâché de relire ce que Dieu écrit dans la majesté des forêts, dans la rapidité des eaux, dans la fertilité des campagnes, et d'oublier ce que les hommes écrivent avec un peu d'encre sur un peu de papier. Sur les sommets élevés, les fumées

n'incommodent pas; on voit leurs vapeurs noirâtres monter un peu, s'agiter, puis s'évanouir. Vues de haut, les injures de la terre paraissent de même infiniment petites. Les grandes émotions rendent indulgent; les grandes admirations, quand il faut redescendre à ce qui est mesquin, transforment la colère en pitié. Je dédaigne, mais je plains surtout ceux qui n'ont point compris ce qui s'est fait à Rome, qui cherchent des ombres dans des flots de lumière, et ne recueillent dans l'histoire que la trompeuse anecdote : semblables à ces romanciers qui, sur la trame d'immenses événements, se plaisent à dessiner leurs fantaisies, l'intrigue obscure, et les petits desseins de personnages subalternes.

Du reste, vous pouvez juger, par ce qu'ont rapporté certains journaux, de ce que valent leurs renseignements. Ah! ces messieurs disent qu'ils défendent la liberté de la presse : qu'ils se déterminent donc à garantir d'abord la dignité de la presse. Certes, j'admire les journalistes courageux, qui, en dépit de tant de périls, sans compter avec le nombre, sans chercher la faveur, demeurent sur la brèche de la vérité et de la justice, et ne cessent de combattre pour les défendre. Mais voyez comme d'autres en sont loin. Écoutez leurs frivoles et méchants récits :

Un journal outrage le Saint-Père, en supposant qu'il a voulu diviser l'Épiscopat et le clergé. Un autre essaye de diviser les évêques entre eux. Un troisième outrage les catholiques, en oubliant que, depuis les périls du Père commun, ils ont tous tenu le même langage. Nos

adversaires ont un instinct juste ; ils savent que notre force est dans notre union et que notre union est dans Rome. Ils voudraient déchirer la robe sans couture : ils voudraient imaginer le désordre et les passions là où s'est faite admirablement l'union dans le calme.

D'autres journaux ont transformé en agents politiques des prélats, dont la demeure, ouverte avec une hospitalité intelligente et cordiale, a été le rendez-vous fraternel de tous. Ils ont donné à des écrivains laïques, au sein de l'Assemblée des évêques, un rôle dont ces écrivains, avec grande raison, n'ont pas été moins surpris que les évêques. Ils ont prêté à de vénérables prélats des sentiments et des pensées précisément contraires à ce que ceux-ci avaient pensé et dit.

Pour d'autres évêques, ils ont affirmé leur avoir entendu prononcer, en tel jour, en tel lieu, un discours qui n'a été prononcé ni par eux, ni par personne; ils ont même cité le texte du discours, et les réflexions qu'ils avaient faites en l'entendant.

Il y en a même, parmi nous, qui ont été transformés en courtisans inattendus; on les a appelés flatteurs, parce qu'ils sont demeurés Français. Vous souvenez-vous du temps où on les appelait factieux? Ils sont aujourd'hui courtisans exactement comme ils étaient factieux hier.

Dans tout cela, rien ne nous atteint; et si nous avons consenti à vous en dire quelques mots, c'est moins pour nous-même que pour vous. Quant à nous, nous consentons volontiers à payer de grandes joies par de petites misères. Au départ et au retour, l'Océan n'a

pas été clément pour nous. L'avons-nous maudit? Non; nous avons acheté par un malaise passager d'impérissables jouissances. Les calomnies et les faux jugements me font, sur la terre, l'effet d'une continuation de ce malaise; cela soulève un peu le cœur, puis on n'y pense plus.

Ce qui est constant c'est qu'à Rome, il y a eu parmi les évêques, pour les grandes choses qui s'y sont faites, une unanimité de sentiments et de langage qui n'est pas nouvelle : la grande Assemblée du 8 et du 9 juin n'y a rien ajouté; elle l'a seulement montrée au monde plus visible, et l'a étendue à la chrétienté tout entière.

Si l'on change autour de nous, si l'on rend enfin justice à notre conduite, à nos actes, à nos alarmes, nous remercions Celui qui incline les cœurs. Pour nous, nous ne sommes pas changés, et nous ne changerons pas. Je n'ai aucun droit de parler au nom de mes collègues; mais j'ai le droit de redire avec eux la prière que nous ne cessons pas d'adresser à Dieu : Seigneur, protégez votre Église et son chef bien-aimé; apprenez-nous à ne pas nous lasser de les défendre; aidez-nous, dans ces jours difficiles, à concilier de plus en plus, en dehors de toute passion et de toute prévention humaine, le patriotisme du Français, la liberté du citoyen, l'immuable conscience de l'évêque.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, la nouvelle assurance de mon profond et affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

Orléans, ce 10 août 1862.

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

POST-SCRIPTUM

Cette lettre allait partir, Messieurs, quand est survenue en Italie, tout à coup, une nouvelle et incroyable péripétie de ce drame étrange, où nous sommes condamnés à tout voir, même ce qui ne s'était jamais vu, à tout croire, même l'incroyable.

L'homme que la France a chassé de Rome il y a douze ans, et que plusieurs appellent maintenant le héros de Varèse et de Marsala; l'homme qui n'a cessé, depuis la victoire de Solférino et la paix de Villafranca, de faire entendre ses appels aux armes; qui demandait pour les révolutionnaires de l'Europe *un million de fusils;* qui disait à la jeunesse italienne : « *Levez-vous! Que tout soit une arme pour vos bras! Prenez le pavé des rues pour écraser les prêtres! Il faut extirper de l'Italie le chancre de la papauté, le vampire sacerdotal... Il faut exterminer les robes noires!* » et qui, parlant de notre armée, lui adressait cette atroce injure : « *Il faut délivrer l'Italie des étrangers qui la dévorent sous prétexte de l'affranchir!* »

Cet homme reparaît aujourd'hui : le moment lui semble favorable; et du fond de la Sicile, cette terre des volcans, il pousse de nouveau des menaces sauvages, tout à la fois contre le Pape, contre Rome, contre

la France, contre le prince qui la gouverne : *Rome est à nous ! Il nous faut Rome ! Rome ou la mort ! Chassons les Français ! Préparez les poignards ! Que les fers s'aiguisent ! Préparez les bombes ! Sonnez les Vêpres siciliennes ! Il faut avoir recours à tout !* »

Voilà l'homme qui aujourd'hui rentre en scène ! Et cet homme est écouté, tous les yeux se tournent vers lui : en d'autres temps, il eût été mis au ban des nations civilisées ; en ce moment, il est une puissance, et tient suspendue aux caprices de sa volonté la paix européenne !

Certes, jamais l'Europe n'avait rien vu de semblable ; jamais l'audace démagogique n'avait été poussée jusque-là ; jamais sommations pareilles n'avaient été adressées par un chef de bandes à de grands pays.

Qu'y a-t-il donc ici, Messieurs, et que faut-il que nous pensions ?

Pourquoi les hommes des sociétés secrètes se tiennent-ils prêts en Italie ? Pourquoi les soldats de toutes les révolutions rejoignent-ils en Sicile le condottiere qui les appelle ? Pourquoi ces troupes piémontaises qui se massent aux frontières romaines ?

Je ne puis pénétrer au juste quel est le conseil caché au fond de tout cela ; mais il y en a un. Je le cherche ; je demande quel est ici le vrai du complot.

Est-ce le flot qui monte ? Est-ce la révolution qui déborde et emporte le Piémont ? — Peut-être. On s'y attendait ; et en tout cas, si ce moment n'est pas encore venu, il viendra. Qui ne sent qu'un jour ou l'autre, cette royauté, complice plus ou moins osée des révo-

lutions, mais coupable au degré que Dieu sait, a pour destinée inévitable de porter la juste peine de ses complicités ?

Est-ce chez les hommes du pays de Machiavel un calcul plus habile et plus profond, pour créer des nécessités à leur profit, et placer la France entre une duperie et une épouvante ?

Qui peut trouver étranges ceux qui le craignent ? Qui peut avoir oublié la grande tromperie du Piémont en 1860 ? Ne sait-on pas qu'alors la complicité tacite de la connivence avait précédé la comédie des désaveux ? et n'a-t-on pas quelque raison de soupçonner qu'aujourd'hui comme alors, à la comédie des désaveux pourrait bien succéder la confraternité des armes et la communauté des bénéfices ?

Il y a même des journaux où le plan s'étale tout entier, et voici ce que leurs correspondances nous apprennent :

« Les Garibaldiens passeront les frontières romaines ; » les Piémontais poursuivront les Garibaldiens jus- » qu'aux portes de Rome : une fois là, ils entreront » ensemble. Si l'armée pontificale barre le passage, on » lui passera sur le corps ; et quant à la France, ou elle » se laissera faire, ou Garibaldi lui forcera la main. » — Et le tour sera joué.

Il y aura d'autres belles combinaisons encore.

Plusieurs demandent l'occupation mixte de Rome par les Piémontais et les Français : les Français céderaient le Capitole, et resteraient au Vatican.

Quelques-uns, allant droit au fait, et choisissant bien

leur moment, demandent à l'Empereur l'abandon pur et simple de Rome par notre armée.

D'autres enfin expriment ceci dans une langue qui leur est particulière, et disent *qu'il faut frapper un grand coup...* EN SE RETIRANT.

C'est là, il faut l'avouer, une étrange manière de frapper les grands coups, et que la valeur française jusqu'à présent ne connaissait guère.

Pour moi, je ne puis dire l'horreur que m'inspirent de telles suggestions, ni le dégoût que soulèvent en moi les feuilles qui les accueillent ou les propagent.

Quoi! qui que vous soyez, vous croyez la France capable de se laisser ainsi acculer entre un piége et une peur! d'être dupe par bêtise, ou complice par lâcheté!

Dupe ou complice, voilà tout ce que dans votre imagination vous avez trouvé de mieux pour la France!

Vous croyez que l'honneur pèse à ce point à notre pays!

Vous rêvez pour quelque autre Cialdini, sous nos yeux, un nouveau Castelfidardo!

Vous croyez simple d'abaisser nos drapeaux devant les poignards!

Et de faire sortir de Rome nos soldats et nos généraux par une porte, pendant que Garibaldi et ses bandes entreront par l'autre!

Et c'est au moment même où il nous menace, et somme insolemment les soldats de la France d'avoir à se retirer devant lui; — car que peut signifier autre chose pour nous son cri sauvage, sinon: la fuite, ou la

mort? — C'est alors que vous, Français, vous venez dire au prince qui gouverne la France: Pactisez, ou retirez-vous! Livrez le Pape au Piémont, et Rome à Garibaldi!

Ainsi, dans vos rêves coupables, la figure de la France étendant son bras sur le chef de l'Église universelle, sous les regards de Dieu et des hommes, vous paraît moins auguste que ne serait l'attitude humiliante de notre pays repliant son drapeau à l'approche du vaincu de 1849, alors, aujourd'hui, et toujours notre ennemi!

Mais vous n'avez donc ni une goutte de sang chrétien, ni une goutte de sang français dans les veines!

Ah! nous entendons autrement, nous, l'honneur français, et la dignité d'une grande nation catholique comme la nôtre!

Nous ne croyons pas que la grande mission traditionnelle de la France puisse être une charge pour le gouvernement de notre pays, à ce point qu'il soit en quête d'expédients pour s'y soustraire, en se laissant duper par des mensonges, ou intimider par des menaces.

Vous avez beau, au signal donné par vos comités, mettre en scène vos insurrections convenues : dans une pièce arrangée de cette sorte, et dans aucune pièce, tenez-vous-le pour dit, la France ne peut, ni par peur ni autrement, jouer aucun rôle, ni être votre comparse à aucun degré!

En vérité, c'était un heureux moyen de vaincre la démagogie que de lui céder, de protéger les faibles en les livrant, d'honorer ses armées en les faisant reculer!

Je suis content du moins de voir qu'un publiciste, qui sait mieux que personne par quels degrés la cause du Pape en est venue là, se croit obligé d'écrire enfin ces paroles dont je prends acte : « *Si nous étions à Rome* » *par devoir, nous y resterons désormais par hon-* » *neur*[1]. »

Oui, nous y resterons, par honneur et par devoir, tant que dureront les périls déchaînés sur le Saint-Siége après la guerre d'Italie.

Vous parlez d'occupation mixte! Et pourquoi?

Est-ce que nous ne suffisons pas à protéger le Pape, et avons-nous besoin que les Piémontais viennent à notre aide? Nous les avons aidés à Solférino. Mais ici, que peut-il y avoir de commun entre eux et nous?

Dans le vrai, n'est-ce pas contre eux-mêmes que nous gardons le Pape?

Leur céder le Capitole? Est-ce qu'il n'est pas en assez dignes mains dans les nôtres?

Vous ne pouvez avoir oublié que les Français ont ramené le Pape dans sa capitale, qu'ils ne détiennent rien, ne convoitent rien de son territoire; et que les Piémontais ont brutalement envahi ses États, écrasé son armée dans le plus odieux guet-apens, et veulent tout lui prendre? Et vous nous faites l'honneur de croire que, pour le Pape, les Français ou les Piémontais sont ici une même chose?

Vous imaginez donc que les Piémontais oublieront leurs convoitises, quand ils auront ce qu'ils convoitent sous la main?

[1] *De la politique de la France,* par M. DE LA GUÉRONNIÈRE.

Vous croyez digne de la France cette grande et amère ironie, de confier précisément aux spoliateurs la garde de la victime!

Non, cette misérable solution ne paraîtrait qu'une planche pour laisser passer ceux à qui nous céderions la place; un expédient honteux pour cacher notre embarras et préparer notre retraite.

Et le Pape, d'ailleurs, qui ne le sait? ne s'y prêtera jamais. Qu'il n'en soit donc plus question! L'artifice est trop visible.

Mais voici venir de plus profonds politiques avec un moyen détourné et plus sûr de tout aplanir, et de préparer enfin habilement les voies à une prise de possession complète de Rome par le Piémont.

Leur calcul est celui-ci :

On a bien pu se servir de Garibaldi comme d'une fantasmagorie puissante, pour agir sur les imaginations populaires; mais au fond, Garibaldi n'est pas sérieux, et le Piémont sait bien qu'il ne peut faire reculer la France. Toutefois, dans le jeu qu'on laisse jouer en ce moment à l'audacieux aventurier, il se trouvera, quoi qu'il arrive, un profit certain pour Victor-Emmanuel. Si, en effet, l'intimidation révolutionnaire ne produit pas l'effet immédiat qu'on en attend, il y en a un autre qu'on ne saurait manquer d'obtenir : si Garibaldi est obligé de céder à l'ascendant du Roi son ami, le gouvernement piémontais aura fait alors acte de force, il aura prouvé qu'on peut compter sur lui, et que pour lui épargner à l'avenir de telles épreuves, il faut lui donner Rome; et il arrivera enfin à son but par ce

biais : non pas demain, sans doute, mais dans quelques mois : on verra.

Que si l'on était tenté de voir ici une hypothèse gratuite pour le besoin de la cause que je défends, je renverrais à un des organes les plus accrédités de la presse, qui, hier même, indiquait comme moyen de tout finir, sinon l'évacuation immédiate de Rome par nos soldats, du moins l'engagement pris avec Garibaldi, et dès ce moment, par la France, de sortir des États romains à tel jour et à telle heure.

Certes, que ce soit là la politique du *Times* et du *Morning-Post*, rien de plus simple; mais que le patriotisme anglais devienne le patriotisme du *Journal des Débats*, c'est là ce qui nous étonne : et surtout que les convenances de lord Palmerston soient de la sorte imposées à la France et à l'Empereur des Français, c'est là ce que je n'admettrai jamais.

Quoi qu'il en soit, le but avoué c'est de produire un tapage révolutionnaire assez fort, pour essayer de faire croire au gouvernement français que c'est la voix de l'Italie.

Tel serait donc le dénoûment, et on voit le rôle qui se trouverait là ménagé à notre pays.

Eh bien! non : la France ne l'acceptera pas, ce rôle, et ne prendra pas ce jeu au sérieux.

Quoi! vous pensez que la France n'aurait été à Rome pendant douze ans que pour vous y servir! Elle n'aurait accepté cette garde d'honneur auprès du Chef suprême de la Catholicité que pour vous le livrer! Et cela après qu'elle a voulu se charger, EXCLUSIVEMENT, aux

yeux du monde entier, d'accomplir, A ELLE SEULE, ce grand acte de la conscience catholique en même temps que de la politique française!

Car, il importe plus que jamais de le rappeler, c'est la France qui, se substituant à l'action collective de l'Europe catholique, et interrompant l'action commencée de l'Espagne, des Deux-Siciles, de l'Autriche, a pris sur elle, devant le présent et devant l'avenir, devant Dieu et devant les hommes, la charge exclusive de maintenir la liberté et l'autorité du Souverain Pontife.

Et c'est vous, vous, qui auriez la puissance de forcer ainsi la France au désaveu de toutes ses volontés et de ses plus glorieux antécédents! Vous l'estimez assez peu pour croire qu'elle puisse, après de tels engagements, accepter une pareille coopération à la ruine de la plus grande institution des âges catholiques, et se présenter ensuite, le front levé, à l'Europe et au monde chrétien, sous le poids de cette effrayante responsabilité! et tout cela du même coup, contrairement à ses déclarations les plus solennelles, contrairement à l'intérêt politique, à l'honneur national! Non, permettez, il y a ici trop d'impossibilités! Il faut y renoncer.

Et je ne m'étonne pas qu'à bout de voie et ne sachant plus qu'inventer, un nouveau journal en revienne comme à une dernière ressource au ridicule et odieux système de la brochure : *Le Pape et le Congrès;* c'est-à-dire Rome laissée au Pape avec un jardin, les Romains réduits par privilége à la contemplation des choses célestes et des arts, et le Pape emprisonné au Vatican, à la merci des Piémontais, campés en maîtres

autour des murailles romaines, et qui pourront, quand il leur plaira, l'affamer dans sa prison.

Le bon sens, je ne veux pas dire le mépris public, a fait assez justice de ce fantastique et malheureux écrit qui fut donné, il y a deux ans, en pâture à la curiosité du moment.

Il n'y a rien aujourd'hui à répondre à cela.

D'ailleurs, il est présentement clair que l'abandon du territoire et la retraite de toute notre armée derrière les murs de Rome, n'avancerait à rien : c'est de Rome même que Garibaldi et les Piémontais nous sommont de sortir. Ce ne serait donc là qu'une misérable et avant-dernière concession qui rendrait la dernière inévitable et immédiate.

Mais d'ailleurs, politiques à courte vue, qui que vous soyez, vous vous imaginez que si le Piémont, par menace ou par ruse, faisait partir la France de Rome, et le Pape en même temps, tout serait fini! Et je vous répondrai, moi, que tout alors ne ferait que commencer.

Tout serait fini, pour aujourd'hui peut-être; mais demain!

Quel est le politique sérieux qui puisse croire que l'exil de la Papauté, fugitive et errante, ne remuera pas profondément le monde? Quel est l'homme chargé de la tâche redoutable du gouvernement, qui puisse ne pas s'effrayer de la perturbation profonde que vous auriez jetée au sein de tous les États catholiques, dans les consciences? Qui pourra dire jusqu'où irait un pareil ébranlement moral? Qui en calculera les extrêmes conséquences?

Non, si vous venez vous asseoir là, — c'est possible, tout est possible, — vous n'y resterez jamais en paix : il y aura une réclamation éternelle, un éternel recours de l'univers catholique contre vous.

Croyez-moi : si vous voulez une capitale pour votre royaume d'Italie, choisissez-en une autre : Rome ne le sera jamais.

Vous y camperiez à peine un jour.

D'autres que vous y sont entrés; nul n'y est resté.

Constantin, vainqueur et maître de Rome, l'a cédée aux Papes, et s'en est allé porter son trône aux rives du Bosphore.

Les rois barbares y sont venus; nul n'a pu y fixer sa tente;

Les souverains du moyen âge y sont venus; nul n'est parvenu à s'y établir;

Charlemagne lui-même n'y est demeuré que le temps nécessaire pour y accomplir sa glorieuse tâche et affermir la souveraineté pontificale;

Plus tard, des tribuns y ont paru, et se sont évanouis, après un pouvoir éphémère.

C'est la loi de l'histoire et de la Providence. Vous ne la changerez pas.

En un mot, il faut là une autre grandeur que la vôtre; et dans la Rome des Papes, si jamais vous y veniez, il n'y aurait pas une pierre qui ne criât contre vous.

Ce fut là ma première impression, mon premier cri en rentrant naguère à Rome, en mettant de nouveau le pied, après huit années, dans Saint-Pierre : sur le seuil même de cette métropole du monde, avant de

m'agenouiller, en jetant un long regard sur cette magnificence, je me souviens encore avec quel sentiment irrésistible je m'écriai au fond de mon âme : Et ils veulent venir là! mais c'est impossible!

Non, quoi qu'on imagine, quoi qu'on fasse, il n'y a pas d'autre solution acceptable de la question romaine que celle de l'Empereur, au début de la guerre d'Italie : LE RESPECT DE LA SOUVERAINETÉ PONTIFICALE DANS TOUS SES DROITS!

Mais quoi! disent-ils, il leur faut Rome à tout prix. Oui; et après Rome, Venise; et après Venise, TOUT! ils l'ont dit.

TOUT, entendez bien.

Regardez dans le camp de Garibaldi : n'y voyez-vous pas ces Hongrois, ces Polonais, ces Anglais, ces Grecs, ces réfugiés de tous les pays?

Et derrière Garibaldi ne voyez-vous pas Mazzini? et ses menaces adressées à toutes les souverainetés européennes, Mazzini, dont le nom seul dit tout ce qui se prépare!

Voilà donc comment se traiteraient désormais les affaires de l'Europe! Voilà à quelles aventures la paix du monde serait livrée! voilà aux mains de quels hommes seraient enfin remises les destinées de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre!

Certes, les évêques étaient dans le vrai et dans la grande raison des choses, lorsque, de Rome même, ils adressaient aux princes cet avertissement suprême des Saints Livres : Calculez bien les suites, et prévoyez jusqu'au bout! *Novissima provideant.*

Pour moi, je me sens pressé plus que jamais de redire en finissant : « Peuples et rois! prenez garde! » N'essayez plus de fonder le pouvoir sur le droit de » le renverser! Ne laissez pas plus longtemps l'usurpa- » tion brutale se légitimer par le succès, et la loi du » fort dominer la raison du juste. C'est trop préparer à » l'Europe et au monde, après le scandale, le péril. » C'est en faisant le mal l'attirer sur vous. Car ce que » vous faites, vous sera fait. Vous apprenez à vos enne- » mis l'art de vous perdre, et ils vous perdront; et en » acceptant, que dis-je, en reconnaissant le renverse- » ment de tout ordre chez vos voisins, vous leur recon- » naissez le droit de bouleverser votre pays à leur » exemple! »

Mais je veux garder un meilleur espoir! Non, on ne fermera pas les yeux sur l'abîme où l'on serait entraîné; on n'accordera pas aux sommations de la Révolution ce suprême triomphe!

On tiendra tête à ses menaces : on se déprendra des piéges habiles, des profonds mensonges, des conseils perfides!

O Dieu! vous les déjouerez! vous infatuerez encore le conseil d'Achitophel : *Infatua consilium Achitophel.*

Que si nos espérances pouvaient être trompées, que si de tout cela devaient sortir les catastrophes appelées par les ennemis de la société et de l'Église, comme Français, il ne me resterait plus qu'à mettre ma tête dans mes deux mains, et à rougir d'une honte éternelle pour mon pays!

Mais, comme chrétien, j'espérerais toujours!

Prions donc, Messieurs et chers Coopérateurs, prions, car l'heure est solennelle : et plus que jamais les rois et les peuples ont besoin de la sagesse et de la force de Dieu.

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

ALLOCUTION

PRONONCÉE PAR S. S. LE PAPE PIE IX

DANS LE CONSISTOIRE DU 9 JUIN 1862

EN PRÉSENCE

DES PATRIARCHES, DES PRIMATS, DES ARCHEVÊQUES, DES ÉVÊQUES ASSEMBLÉS A ROME POUR LA CANONISATION SOLENNELLE DES SS. MARTYRS DU JAPON ET DU B. MICHEL *DE SANCTIS.*

Vénérables Frères,

Nous avons été pénétré d'une joie profonde, lorsque Nous avons pu hier, avec l'aide de Dieu, décerner les honneurs et le culte des saints à vingt-sept intrépides

---

SS. DD. NOSTRI PII DIVINA PROVIDENTIA PAPÆ IX

ALLOCUTIO

HABITA IN CONSISTORIO DIE IX JUNII MDCCCLXII

ADSTANTIBUS ETIAM

PATRIARCHIS, PRIMATIBUS, ARCHIEPISCOPIS, EPISCOPIS SOLEMNIIS SANCTORUM MARTYRUM IN JAPONIA ET MICHAELIS DE SANCTIS CANONIZATIONIS CAUSA ROMÆ CONGREGATIS.

Venerabiles Fratres,

Maxima quidem lætitia affecti fuimus, Venerabiles Fratres, cum Sanctorum honores et cultum, Deo bene juvante, septem et viginti invictissimis divinæ nostræ religionis heroibus

héros de notre divine religion, et cela en vous possédant à Nos côtés, vous qui doués d'une si haute piété et de tant de vertus, appelés à partager Notre sollicitude au milieu de temps si douloureux, combattant vaillamment pour la maison d'Israël, êtes pour Nous une consolation et un appui souverain. Plût à Dieu que, pendant que Nous sommes inondé de cette joie, aucune cause de chagrin et de deuil ne vînt Nous contrister d'ailleurs! En effet, Nous ne pouvons pas n'être point accablé de douleurs et d'angoisses, lorsque Nous voyons les dommages et les maux si tristes et à jamais déplorables dont l'Église catholique et la société civile elle-même sont misérablement tourmentées et opprimées, au grand détriment des âmes. Vous connaissez, en effet, Vénérables Frères, cette guerre implacable déclarée au catholicisme tout entier par ces mêmes hommes qui, ennemis de la croix de Jésus-Christ, impatients de la

---

hesterno die decernere potuerimus, Vobis lateri Nostro adstantibus, qui egregia pietate ac virtute præditi, et in sollicitudinis Nostræ partem vocati in hac tanta temporum asperitate strenue dimicantes pro Domo Israel summo Nobis solatio et consolationi estis. Utinam vero dum hujusmodi perfundimur gaudio, nulla mœroris luctusque causa Nos aliunde contristaret. Non possumus enim non vehementer dolere et angi, cum videamus tristissima, et nunquam satis deploranda mala ac damna, quibus cum permagno animarum detrimento catholica nunc Ecclesia, et ipsa civilis societas miserandum in modum premitur ac divexatur. Optime enim noscitis, Venerabiles Fratres, teterrimum sane bellum contra rem catholicam universam ab iis hominibus conflatum, qui inimici Crucis Christi sanam non sustinentes doctrinam, ac nefaria

saine doctrine, unis entre eux par une coupable alliance, ignorent tout, blasphèment tout, et entreprennent d'ébranler les fondements de la société humaine, bien plus, de la renverser de fond en comble, si cela était possible; de pervertir les esprits et les cœurs, de les remplir des plus pernicieuses erreurs, et de les arracher à la religion catholique. Ces perfides artisans de fraudes, ces fabricateurs de mensonges ne cessent pas de faire sortir des ténèbres les monstrueuses erreurs des anciens temps, déjà tant de fois réfutées et vaincues par les plus sages et les plus savants écrits, et condamnées par les plus sévères jugements de l'Église; de les exagérer, en les revêtant de formes et de paroles nouvelles et fallacieuses, et de les propager partout et de toute manière. Avec cet art détestable et vraiment satanique, ils souillent et pervertissent toute science, ils répandent, pour la perte des âmes, un poison mor-

---

inter se societate conjuncti quæcumque ignorant, blasphemant, ac pravis cujusque generis artibus sanctissimæ nostræ religionis, et humanæ societatis fundamenta labefactare, immo, si fieri unquam posset, penitus evertere, omniumque animos mentesque perniciosissimis quibusque erroribus imbuere, corrumpere, et a catholica religione avellere moliuntur. Nimirum callidissimi isti fraudum artifices et fabricatores mendacii non cessant monstrosa quæque veterum errorum portenta jam sapientissimis scriptis toties profligata ac depulsa, gravissimoque Ecclesiæ judicio damnata e tenebris excitare, eaque novis, variis ac fallacissimis formis verbisque expressa exaggerare, et modis omnibus usquequaque disseminare. Hac funestissima ac diabolica prorsus arte rerum omnium scientiam contaminant, deturpant, mortiferum ad

tel; ils favorisent une licence effrénée et les plus mauvaises passions; ils bouleversent l'ordre religieux et social; ils s'efforcent de détruire toute idée de justice, de vérité, de droit, d'honneur et de religion, et ils tournent en dérision, insultent et méprisent la doctrine et les saints préceptes du Christ. L'esprit se refuse et recule d'horreur à toucher, même légèrement, les principales de ces erreurs pestilentielles par lesquelles ces hommes, dans nos temps malheureux, troublent toutes les choses divines et humaines.

Personne de vous n'ignore, vénérables Frères, que ces hommes détruisent complétement la cohésion nécessaire, qui, par la volonté de Dieu, unit l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, et qu'en même temps ils changent, renversent et abolissent le caractère propre, véritable, légitime de la révélation divine, l'autorité,

---

animarum perniciem virus diffundunt, effrenatam vivendi licentiam, et pravas quasque cupiditates fovent, religiosum ac socialem ordinem invertunt, et omnem justitiæ, veritatis, juris, honestatis ac religionis ideam extinguere conantur, et sanctissima Christi dogmata, doctrinam irrident, contemnunt, oppugnant. Horret quidem refugitque animus, ac reformidat vel leviter attingere præcipuos tantum pestiferosque errores, quibus hujusmodi homines miserrimis hisce temporibus divina et humana cuncta permiscent.

Nemo Vestrum ignorat, venerabiles Fratres, ab hujusmodi hominibus plane destrui necessariam illam cohærentiam, quæ Dei voluntate intercedit inter utrumque ordinem, qui tum in natura, tum supra naturam est, itemque ab ipsis omnino immutari, subverti, deleri propriam, veram germanamque divinæ revelationis indolem, auctoritatem, Ecclesiæ-

la constitution et la puissance de l'Église. Et ils en arrivent à cette témérité d'opinion qu'ils ne craignent point de nier audacieusement toute vérité, toute loi, toute puissance, tout droit d'origine divine; ils n'ont pas honte d'affirmer que la science de la philosophie et de la morale, ainsi que les lois civiles, peuvent et doivent s'écarter de la révélation et de l'autorité de l'Église; que l'Église n'est pas une société véritable et parfaite, pleinement libre, et qu'elle ne peut pas s'appuyer sur les droits propres et permanents que lui a conférés son divin Fondateur; mais qu'il appartient à la puissance civile de définir quels sont les droits de l'Église et dans quelles limites elle peut les exercer. De là, ils concluent à tort que la puissance civile peut s'immiscer aux choses qui appartiennent à la religion, aux mœurs et au gouvernement spirituel, et même empêcher que les Prélats et les peuples fidèles communiquent libre-

---

que constitutionem et potestatem. Atque eo opinandi temeritate progrediuntur, ut omnem veritatem, omnemque legem, potestatem et jus divinæ originis audacissime denegare non metuant. Siquidem haud erubescunt asserere, philosophicarum rerum, morumque scientiam, itemque civiles leges posse ac debere a divina revelatione, et Ecclesiæ auctoritate declinare, et Ecclesiam non esse veram perfectamque societatem plane liberam, nec pollere suis propriis et constantibus juribus sibi a divino suo Fundatore collatis, sed civilis potestatis esse definire, quæ sint Ecclesiæ jura et limites, intra quos eadem jura exercere queat. Hinc perverse comminiscuntur, civilem potestatem posse se immiscere rebus quæ ad religionem, mores, et regimen spirituale pertinent, atque etiam impedire, quominus Sacrorum Antistites et fideles po-

ment et mutuellement avec le Pontife romain, divinement établi le Pasteur suprême de toute l'Église; et cela afin de dissoudre cette nécessaire et très-étroite union qui, par l'institution divine de Notre-Seigneur lui-même, doit exister entre les membres mystiques du corps du Christ et son Chef vénérable. Ils ne craignent pas non plus de proclamer avec ruse et fausseté, devant la multitude, que les ministres de l'Église et le Pontife romain doivent être exclus de tous droits et de toute puissance temporelle.

En outre, ils n'hésitent pas, dans leur extrême impudence, à affirmer que non-seulement la révélation divine ne sert à rien, mais qu'elle nuit à la perfection de l'homme, qu'elle est elle-même imparfaite, et par conséquent soumise à un progrès *continu* et *indéfini* qui doit répondre au progrès de la raison humaine.

---

puli cum Romano Pontificè supremo totius Ecclesiæ Pastore divinitus constituto libere ac mutuo communicent, ut plane dissolvatur necessaria et arctissima illa cunjunctio, quæ inter membra mystici corporis Christi, et adspectabile suum Caput ex divina ipsius Christi Domini institutione esse omnino debet. Nihil vero timent omni fallacia ac dolo in vulgus proferre, sacros Ecclesiæ ministros, Romanumque Pontificem ab omni rerum temporalium jure ac dominio esse omnino excludendos.

Summa præterea impudentia asserere non dubitant, divinam revelationem non solum nihil prodesse, verum etiam nocere hominis perfectioni, ipsamque divinam revelationem esse imperfectam, et idcirco subjectam *continuo* et *indefinito* progressui, qui humanæ rationis progressioni respondeat.

Aussi osent-ils prétendre que les prophéties et les miracles exposés et racontés dans les livres sacrés sont des fables de poëtes, que les saints mystères de notre foi sont le résultat d'investigations philosophiques, que les livres divins de l'Ancien et du Nouveau Testament ne contiennent que des mythes, et que, ce qui est horrible à dire, Notre-Seigneur Jésus-Christ est une fiction mythique. En conséquence, ces turbulents adeptes de dogmes pervers soutiennent que les lois morales n'ont pas besoin de sanction divine, qu'il n'est point nécessaire que les lois humaines se conforment au droit naturel ou reçoivent de Dieu la force obligatoire, et ils affirment que la loi divine n'existe pas. De plus, ils nient toute action de Dieu sur le monde et sur les hommes, et ils avancent témérairement que la raison humaine, sans aucun respect de Dieu, est l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal; qu'elle est

---

Nec verentur proinde jactare, prophetias et miracula in sacris Litteris exposita et narrata esse poetarum commenta, et sacrosancta divinæ fidei nostræ mysteria philosophicarum investigationum summam, ac divinis utriusque testamenti libris mythica contineri inventa, et ipsum Dominum Nostrum Jesum Christum, horribile dictu! mythicam esse fictionem. Quare hi turbulentissimi perversorum dogmatum cultores blaterant, morum leges divina haud egere sanctione, et minime opus esse, ut humanæ leges ad naturæ jus conformentur, aut obligandi vim a Deo accipiant, ac propterea asserunt, nullam divinam existere legem. Insuper inficiari audent omnem Dei in homines mundumque actionem, ac temere affirmant, humanam rationem, nullo prorsus Dei respectu habito, unicum esse veri et falsi, boni et mali arbitrum, eamdemque huma-

à elle-même sa loi, et qu'elle suffit par ses forces naturelles pour procurer le bien des hommes et des peuples. Tandis qu'ils font malicieusement dériver toutes les vérités religieuses de la force native de la raison humaine, ils accordent à chaque homme une sorte de droit primordial, par lequel il peut librement penser et parler de religion et rendre à Dieu l'honneur et le culte qu'il trouve le meilleur selon son caprice.

Or, ils en viennent à ce degré d'impiété et d'impudence qu'ils attaquent le Ciel et s'efforcent d'éliminer Dieu lui-même. En effet, dans une méchanceté qui n'a d'égale que leur sottise, ils ne craignent pas d'affirmer que la Divinité suprême, pleine de sagesse et de providence, n'est pas distincte de l'universalité des choses; que Dieu est la même chose que la nature, sujet comme elle aux changements; que Dieu se réalise dans l'homme et le monde; que tout est Dieu, que Dieu est une

---

nam rationem sibi ipsi esse legem, ac naturalibus suis viribus ad hominum ac populorum bonum curandum sufficere. Cum autem omnes religionis veritates ex nativa humanæ rationis vi perverse derivare audeant, tum cuique homini quoddam veluti primarium jus tribuunt, ex quo possit libere de religione cogitare et loqui, eumque Deo honorem et cultum exhibere, quem pro suo libito meliorem existimat.

At vero eo impietatis et impudentiæ deveniunt, ut cœlum impetere, ac Deum ipsum de medio tollere conentur. Insigni enim improbitate ac pari stultitia haud timent asserere, nullum supremum sapientissimum providentissimumque Numen divinum existere ab hac rerum universitate distinctum, ac Deum idem esse ac rerum naturam, et idcirco immutationibus obnoxium, Deumque reapse fieri in homine et mundo,

même substance, une même chose avec le monde, et par suite qu'il n'y a point de différence entre l'esprit et la matière, la nécessité et la liberté, le vrai et le faux, le bien et le mal, le juste et l'injuste. Certes, rien de plus insensé, rien de plus impie, rien de plus répugnant à la raison même ne saurait être imaginé. Ils font dérision de l'autorité et du droit avec tant de témérité, qu'ils ont l'impudence de dire que l'autorité n'est rien, si ce n'est celle du nombre et de la force matérielle, que le droit consiste dans le fait, que les devoirs des hommes sont un vain mot et que tous les faits humains ont force de droit.

Ajoutant ensuite les mensonges aux mensonges, les délires aux délires, foulant aux pieds toute autorité légitime, tout droit légitime, toute obligation, tout devoir, ils n'hésitent pas à substituer à la place du droit

---

atque omnia Deum esse, et ipsissimam Dei habere substantiam, ac unam eamdemque rem esse Deum cum mundo, ac proinde spiritum cum materia, necessitatem cum libertate, verum cum falso, bonum cum malo, et justum cum injusto. Quo certe nihil dementius, nihil magis impium, nihil contra ipsam rationem magis repugnans fingi et excogitari unquam potest. De auctoritate autem et jure ita temere effutiunt, ut impudenter dicant, auctoritatem nihil aliud esse, nisi numeri et materialium virium summam, ac jus in materiali facto consistere, et omnia hominum officia esse nomen inane, et omnia humana facta juris vim habere.

Jam porro commenta commentis, deliramenta deliramentis cumulantes, et omnem legitimam auctoritatem, atque omnia legitima jura, obligationes, officia conculcantes nihil dubitant in veri legitimique juris locum substituere falsa ac

véritable et légitime le droit faux et menteur de la force, et à subordonner l'ordre moral à l'ordre matériel. Ils ne reconnaissent d'autre force que celle qui réside dans la matière. Ils mettent toute la morale et l'honneur à accumuler la richesse par quelque moyen que ce soit, et à assouvir toutes les passions dépravées. Par ces principes abominables, ils favorisent la rébellion de la chair contre l'esprit; ils l'entretiennent et l'exaltent, et ils lui accordent ces droits et ces dons naturels qu'ils prétendent méconnus par la doctrine catholique; méprisant ainsi l'avertissement de l'apôtre qui s'écrie : « Si vous vivez selon la chair, vous » mourrez; si vous mortifiez la chair par l'esprit, vous » vivrez. » (Ad Rom., ch. VIII, v. 13.) Ils s'efforcent d'envahir et d'anéantir les droits de toute propriété légitime, et ils imaginent, par la perversité de leur es-

---

mentita virium jura ac morum ordinem rerum materialium ordini subjicere. Neque alias vires agnoscunt, nisi illas, quæ in materia positæ sunt, et omnem morum disciplinam honestatemque collocant in cumulandis et augendis quovis modo divitiis, et in pravis quibusque voluptatibus explendis. Atque hisce nefariis abominandisque principiis reprobum carnis spiritui rebellis sensum tuentur, fovent, extollunt, illique naturales dotes ac jura tribuunt, quæ per catholicam doctrinam conculcari dicunt, omnino despicientes monitum Apostoli clamantis : « Si secundum carnem vixeritis, moriemini; » si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis[1]. » Omnia præterea legitimæ cujusque proprietatis jura invadere, destruere contendunt, ac perperam animo et cogitatione confingunt et imaginantur jus quoddam *nullis circumscriptum*

[1] *Ad Rom.*, VIII, 13.

prit, une sorte de droit *affranchi de toute limite,* dont, selon eux, jouirait l'État, dans lequel ils prétendent témérairement voir la source et l'origine de tous les droits.

Mais pendant que Nous parcourons rapidement et avec douleur ces erreurs principales de notre malheureux siècle, Nous oublions de rappeler, vénérables Frères, tant d'autres faussetés presque innombrables que vous connaissez parfaitement, et à l'aide desquelles les ennemis de Dieu et des hommes s'efforcent de troubler et d'ébranler la société sacrée et la société civile. Nous passons sous silence les injures, les calomnies, les outrages si graves et si multipliés dont ils ne cessent de poursuivre les ministres de l'Église et ce Siége apostolique. Nous ne parlons pas de cette hypocrisie odieuse avec laquelle les chefs et les satellites de cette rébellion et de ce désordre, surtout en Italie, affectent de dire qu'ils veulent que l'Église jouisse de sa liberté,

---

limitibus, quo reipublicæ Statum pollere existimant, quem omnium jurium originem et fontem esse temere arbitrantur.

Dum vero hos præcipuos infelicissimæ nostræ ætatis errores dolenter ac raptim perstringimus, recensere omittimus, venerabiles Fratres, tot alias fere innumerabiles falsitates et fraudes vobis apprime notas ac perspectas, quibus Dei hominumque hostes rem tum sacram tum publicam perturbare et convellere conniituntur. Ac silentio prætermittimus multiplices gravissimasque injurias, calumnias, convicia, quibus sacros Ecclesiæ ministros, et hanc Apostolicam Sedem dilacerare et insectari non desinunt. Nihil loquimur de iniqua sane hypocrisi, qua funestissimæ in Italia præsertim perturbationis ac rebellionis duces et satellites dictitant, se velle, Ecclesiam sua gaudere libertate, dum sacrilego prorsus ausu

tandis qu'avec une audace sacrilége ils foulent aux pieds de plus en plus chaque jour les droits et les lois de cette Église, la dépouillent de ses biens, persécutent des prélats et des ecclésiastiques noblement voués à leur ministère, les emprisonnent, chassent violemment de leurs asiles les disciples des ordres religieux et les vierges consacrées à Dieu, et ne reculent devant aucune entreprise pour réduire à une honteuse servitude et pour opprimer l'Église.

Pendant que votre présence si désirée Nous cause une allégresse singulière, vous êtes témoins vous-mêmes de la liberté qu'ont aujourd'hui en Italie Nos vénérables Frères dans l'épiscopat, qui, combattant avec courage et persévérance les combats du Seigneur, ont été, à Notre douleur, empêchés de venir vers Nous et de se trouver avec vous, d'assister à cette assemblée, ce qu'ils désiraient si vivement, ainsi que les archevêques et évêques de la malheureuse Italie Nous l'ont

---

omnia ipsius Ecclesiæ jura et leges quotidie magis procuicant, ejusque bona diripiunt, et Sacrorum Antistites, ecclesiasticosque viros suo munere præclare fungentes quoquo modo divexant, et in carcerem detrudunt, et Religiosorum Ordinum Alumnos, ac Virgines Deo sacras e suis cœnobiis violenter exturbant, suisque propriis bonis spoliant, nihilque intentatum relinquunt, ut ipsam Ecclesiam in turpissimam redigant servitutem, et opprimant. Ac dum singularem certe ex optatissima Vestra præsentia voluptatem percipimus. Vos ipsi videtis, quam libertatem nunc habeant venerabiles Fratres Sacrorum in Italia Antistites, qui strenue constanterque præliantes prælia Domini minime potuerunt cum summo animi Nostro dolore, adversantium opera, ad Nos venire, et

fait savoir par leurs lettres toutes remplies, envers Nous et envers ce Saint-Siége, d'amour et de dévouement. Vous ne voyez non plus ici aucun des prélats du Portugal, et Nous sommes vivement affligé en considérant la nature des difficultés qui se sont opposées à ce qu'ils prissent le chemin de Rome. Nous omettons aussi de rappeler les tristes et horribles choses que les sectateurs de ces perverses doctrines accomplissent, à la cruelle désolation de Notre cœur, du vôtre et de celui de tous les gens de bien. Nous ne disons rien de cette conspiration impie, de ces manœuvres coupables et fallacieuses par lesquelles ils veulent renverser et détruire la souveraineté temporelle de ce Saint-Siége. Il Nous plaît davantage de rappeler cette admirable unanimité avec laquelle vous-mêmes, unis à tous les vénérables prélats de l'univers catholique, vous n'avez

---

inter Vos versari, atque huic adesse conventui, quod summopere optavissent, quemadmodum infelicis Italiæ Archiepiscopi et Episcopi suis Litteris summi erga Nos, et hanc Sanctam Sedem amoris et obsequii plenissimis significarunt. Neminem etiam ex Sacrorum in Lusitania Antistitibus hic adesse cernitis, ac non parum dolemus, inspecta difficultatum natura, quæ obstiterunt, quominus ipsi romanum iter aggredi possent. Recensere autem omittimus tot alia sane tristia et horrenda, quæ ab hisce perversarum doctrinarum cultoribus cum incredibili Nostro ac Vestro, et omnium bonorum luctu patrantur. Nihil item dicimus de impia conspiratione, et pravis cujusque generis molitionibus ac fallaciis, quibus civilem hujus Apostolicæ Sedis principatum omnino evertere ac destruere volunt. Juvat potius hac de re commemorare miram prorsus consensionem, qua Vos ipsi una cum

jamais cessé, et par vos lettres adressées à Nous, et par vos écrits pastoraux adressés aux fidèles, de dévoiler et réfuter ces perfidies, enseignant en même temps que cette souveraineté temporelle du Saint-Siége a été donnée au Pontife romain par un dessein particulier de la divine Providence, et qu'elle est nécessaire, afin que ce Pontife romain, n'étant sujet d'aucun prince ou d'aucun pouvoir civil, exerce dans toute l'Église, avec la plénitude de sa liberté, la suprême puissance et autorité dont il a été divinement investi par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, pour conduire et gouverner le troupeau entier du Seigneur, et qu'il puisse pourvoir au plus grand bien de l'Église, aux besoins et à l'utilité des fidèles.

Les sujets lamentables dont Nous vous avons jusqu'ici entretenus, vénérables Frères, forment sans doute un douloureux spectacle. Qui ne voit, en effet, que tant

---

aliis Venerabilibus Fratribus universi catholici orbis Sacrorum Antistitibus nunquam intermisistis et epistolis ad Nos datis, et pastoralibus litteris ad fideles scriptis hujusmodi fallacias detegere refutare, ac simul docere, hunc civilem Sanctæ Sedis principatum Romano pontifici fuisse singulari divinæ providentiæ consilio datum, illumque necessarium esse, ut idem Romanus Pontifex nulli unquam principi aut civili potestati subjectus supremam universi Dominici gregis pascendi regendique potestatem auctoritatemque ab ipso Christo Domino divinitus acceptam per universam Ecclesiam plenissima libertate exercere, ac majori ejusdem Ecclesiæ, et fidelium bono, utilitati et indigentiis consulere possit.

Quæ hactenus lamentati sumus, venerabiles Fratres, luctuosum plane exhibent spectaculum. Quis enim non videt tot

de dogmes impies, que tant de machinations et de folies dépravées corrompent chaque jour plus misérablement le peuple chrétien, le poussent à la ruine, attaquent l'Église catholique, sa doctrine salutaire, ses droits et ses lois vénérables, ses ministres sacrés, propagent les vices et les crimes, et bouleversent la société civile elle-même?

Aussi, quant à Nous, Nous souvenant de Notre charge apostolique et pleine de sollicitude pour le salut spirituel de tous les peuples qui nous ont été divinement confiés, « comme », pour Nous servir des mots de saint Léon, Notre prédécesseur, « Nous ne pouvons autrement gouverner ceux qui nous sont confiés qu'en » poursuivant avec le zèle de la foi du Seigneur ceux » qui pervertissent et sont pervertis, et en arrachant » avec toute la sévérité possible ce venin des âmes » saines, afin qu'il ne s'étende pas plus au loin »

---

pravorum dogmatum iniquitate, ac tot nequissimis deliramentis et machinationibus magis in dies christianum populum misere corrumpi, et ad exitium impelli, et catholicam Ecclesiam, ejusque salutarem doctrinam ac veneranda jura et leges, sacrosque ministros oppugnari, et idcirco omnia vitia et scelera invalescere ac propagari, et ipsam civilem societatem exagitari?

Nos itaque Apostolici Nostri ministerii probe memores ac de spirituali omnium populorum bono et salute Nobis divinitus commissa vel maxime solliciti, cum « aliter » ut sanctissimi decessoris Nostri Leonis verbis utamur « Nobis commissos regere non possimus, nisi hos, qui sunt perditores » et perditi, zelo fidei Dominicæ persequamur, et a sanis » mentibus, ne pestis hæc latius divulgetur, severitate, qua

(*Epist.* VII, *ad Episcop. per Ital.*, c. II); élevant Notre voix apostolique en votre illustre assemblée, Nous réprouvons, proscrivons et condamnons les erreurs ci-dessus énoncées, non-seulement comme contraires à la foi et à la doctrine catholiques, aux lois divines et ecclésiastiques, mais même à la loi et à la justice naturelle et éternelle, et à la droite raison.

Pour vous, vénérables Frères, qui êtes le sel de la terre, les gardiens et les pasteurs du troupeau du Seigneur, Nous vous exhortons et vous conjurons de plus en plus de continuer, avec votre admirable piété et votre zèle épiscopal, ainsi que vous l'avez fait, au souverain honneur de votre ordre, d'éloigner avec un soin et une vigilance extrêmes les fidèles qui vous sont confiés, de ces pâturages empoisonnés, de combattre et de réfuter la perversité monstrueuse de ces opinions, tant

---

possumus, abscindamus[1] », in hoc amplissimo vestro consessu Apostolicam Nostram attollentes vocem omnes commemoratos præsertim errores non solum catholicæ fidei ac doctrinæ, divinis ecclesiasticisque legibus, verum etiam ipsi sempiternæ ac naturali legi et justitiæ, rectæque rationi omnino repugnantes et summopere adversos reprobamus, proscribimus atque damnamus.

Vos autem, venerabiles Fratres, qui estis sal terræ, et Dominici gregis Custodes ac Pastores, etiam atque etiam excitamus et obtestamur, ut pro eximia Vestra religione et episcopali zelo pergatis, veluti adhuc cum summa Vestri Ordinis laude fecistis, omni cura, sedulitate et studio fideles Vobis traditos ab hisce venenatis pascuis arcere, et qua voce, qua opportunis scriptis tot perversarum opinionum monstra re-

[1] Epist. VII ad Episc. per Ital. c. 2, edit. Baller.

par la parole que par les écrits. Vous savez, en effet, qu'il s'agit d'intérêts suprêmes, puisqu'il s'agit de la cause de notre très-sainte foi, de l'Église catholique, de sa doctrine, du salut des peuples, de la paix et de la tranquillité de la société humaine. C'est pourquoi, autant qu'il est en vous, ne cessez jamais d'éloigner des fidèles la contagion de ce fléau, c'est-à-dire de détourner de leurs yeux et de leurs mains les livres et les journaux pernicieux, d'instruire les fidèles des saints préceptes de notre auguste religion, de les exhorter et de les avertir de fuir ces docteurs d'iniquité comme on fuit la rencontre d'un serpent. Portez tous vos soins et toutes vos sollicitudes particulières à ce que le clergé soit saintement et savamment instruit, et qu'il brille de toutes les vertus; que la jeunesse des deux sexes soit formée à l'honnêteté du cœur, à la piété et à toutes les vertus; que l'ordre des études soit salutaire. Veillez

---

fellere et profligare. Optime enim scitis de summa re agi, cum agatur de sanctissimæ fidei nostræ, ac de catholicæ Ecclesiæ, ejusque doctrinæ causa, de populorum salute, et humanæ societatis bono ac tranquillitate. Itaque, quantum in Vobis est, ne desinatis unquam a fidelibus avertere tam diræ pestis contagia, id est ab eorum oculis manibusque perniciosos libros et ephemerides eripere, ipsosque fideles sanctissimis augustæ nostræ religionis præceptionibus assidue imbuere et erudire, ac monere et exhortari, ut ab hisce iniquitatis magistris, tanquam a facie colubri effugiant. Pergite Vestras omnes curas cogitationesque in id potissimum conferre, ut Clerus sancte scienterque instituatur, omnibusque virtutibus fulgeat, ut utriusque sexus juventus ad morum honestatem, pietatem, omnemque virtutem sedulo formetur, ut salutaris

avec une extrême diligence à ce que, dans les lettres et dans les fortes et hautes études, rien ne se glisse qui soit contraire à la foi, à la religion et aux bonnes mœurs. Agissez avec une énergie virile, vénérables Frères, et, dans cette grande perturbation des temps, ne laissez pas abattre votre courage; mais appuyés par le secours divin, prenant le bouclier inexpugnable de la justice et de la foi, saisissant le glaive spirituel qui est la parole de Dieu, ne cessez pas de vous opposer aux efforts de tous les ennemis de l'Église catholique et de ce Siége apostolique, de briser leurs traits et de rompre leurs assauts.

Et cependant, les yeux élevés jour et nuit vers le Ciel, ne cessons pas, vénérables Frères, d'implorer dans l'humilité de notre cœur, et par nos plus ferventes prières, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui fait luire la lumière dans les ténèbres,

---

sit studiorum ratio. Ac diligentissime advigilate et prospicite, ne in humaniores litteras, severioresque disciplinas tradendas aliquid unquam irrepat quod fidei, religioni, bonisque moribus adversetur. Viriliter agite, venerabiles Fratres, et ne animo unquam concidatis in hac tanta temporum perturbatione et iniquitate, sed divino auxilio omnino freti, ac *sumentes in omnibus scutum inexpugnabile æquitatis et fidei, atque assumentes gladium spiritus, quod est verbum Dei,* ne intermittatis omnium catholicæ Ecclesiæ, et hujus Apostolicæ Sedis hostium conatibus obsistere, eorumque tela retundere et impetus frangere.

Interim vero dies noctesque, sublatis ad cœlum oculis, non desistamus, venerabiles Fratres, clementissimum misericordiarum Patrem, et Deum totius consolationis, qui de tenebris

qui des pierres même peut faire sortir des enfants d'Abraham, et de le conjurer par les mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur, son Fils unique, de tendre une main secourable à la société chrétienne et civile, de dissiper toutes les erreurs et les impiétés, d'éclairer des clartés de sa grâce les intelligences de ceux qui s'égarent, de les convertir et de les rappeler à lui, d'assurer à la sainte Église la paix désirée, afin qu'elle obtienne par toute la terre de plus grands accroissements et qu'elle y fleurisse et y prospère. Afin que nous puissions obtenir plus facilement ce que nous demandons, prenons pour médiatrice auprès de Dieu la très-sainte et immaculée Mère de Dieu, la vierge Marie, qui, pleine de miséricorde et d'amour pour tous les hommes, a toujours anéanti toutes les hérésies, et de qui le patronage auprès de Dieu n'a jamais été plus opportun. Sollicitons aussi les suffrages tant de saint Joseph, l'époux de la très-sainte Vierge, que des saints

---

facit lucem splendescere, quique potens est de lapidibus suscitare filios Abrahæ, in humilitate cordis nostri ferventissimis precibus indesinenter orare et obsecrare, ut per merita Unigeniti Filii sui Domini Nostri Jesu Christi velit christianæ et civili reipublicæ auxiliariam porrigere dexteram, omnesque disperdere errores et impietates, ac divinæ suæ gratiæ lumine omnium errantium mentes illustrare, illosque ad se convertere et revocare, quo Ecclesia sua sancta optatissimam assequatur pacem, et ubique terrarum majora in dies incrementa suscipiat, ac prospere vigeat et efflorescat. Ut autem quæ petimus et quærimus facilius consequi possimus, ne cessemus adhibere primum deprecatricem apud Deum Immaculatam Sanctissimamque Deiparam Virginem Mariam, quæ

apôtres Pierre et Paul, de tous les habitants des cieux, et surtout de ceux que nous honorons et vénérons comme venant d'être inscrits dans les fastes de la sainteté.

Avant de mettre un terme à Nos paroles, Nous ne pouvons résister au désir de confirmer de nouveau le témoignage de la suprême consolation qui Nous pénètre en jouissant de votre admirable concours, à vous, vénérables Frères, qui, attachés à Nous et à cette chaire de Pierre par les liens de la fidélité, de la piété et du respect, et remplissant votre ministère avec un zèle admirable, vous glorifiez de procurer la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes; vous qui, dans la plus étroite concorde de vos âmes, ne cessez, non plus que vos vénérables Frères les évêques de tout l'univers

---

misericordissima, et omnium nostrum amantissima mater cunctas semper interemit hæreses, et cujus nullum apud Deum præsentius patrocinium. Petamus quoque suffragia tum sancti ejusdem Virginis Sponsi Josephi, tum sanctorum Apostolorum Petri et Pauli, omniumque cœlitum, et illorum præsertim, quos nuper Sanctorum fastis adscriptos colimus et veneramur.

Antequam vero dicendi finem faciamus Nobis temperare non possumus, quin iterum testemur et confirmemus, summa nos uti consolatione, dum jucundissimo Vestrum omnium conspectu fruimur, venerabiles Fratres, qui tanta fide, pietate et observantia Nobis et huic Petri Cathedræ firmiter obstricti, ac ministerium Vestrum implentes majorem Dei gloriam, et animarum salutem omni studio procurare gloriamini, quique concordissimis animis, atque admirabili sane cura et amore una cum aliis venerabilibus Fratribus totius catholici

catholique et les fidèles confiés à leurs soins, d'apporter de toute manière des soulagements et des adoucissements à Nos graves angoisses et à Nos cruelles amertumes. C'est pourquoi, en cette occasion, Nous faisons profession publique, et par le langage le plus affectueux, de la reconnaissance et de l'amour que nous portons à vous, à ces vénérables Frères et à tous ces fidèles. Et Nous vous demandons que, de retour dans vos diocèses, vous veuillez, en Notre nom, faire connaître ces sentiments aux fidèles remis à vos soins, et les assurer de Notre affection paternelle en leur conférant la bénédiction apostolique, que, du fond de Notre cœur et avec les vœux les meilleurs pour toute vraie félicité, Nous sommes heureux d'accorder à vous, vénérables Frères, et à eux-mêmes.

---

orbis Episcopis et fidelibus Vestræ et illorum curæ commissis gravissimas Nostras angustias et acerbitates modis omnibus lenire et sublevare non desinitis. Quocirca hac etiam occasione amantissimi æque ac gratissimi animi Nostri sensus erga Vos, et alios omnes venerabiles Fratres, et ipsos fideles amplissimis verbis palam publiceque profitemur. A Vobis autem exposcimus, ut cum ad Vestras redieritis Diœceses velitis eisdem fidelibus Vestræ vigilantiæ concreditis hos animi Nostri sensus Nostro nomine nuntiare, illosque certiores facere de paterna Nostra in illos caritate, deque Apostolica Benedictione, quam ex intimo corde profectam, et cum omnis veræ felicitatis voto cunjunctam Vobis ipsis, venerabiles Fratres, et eisdem fidelibus impertiri vehementer lætamur.

A NOTRE TRÈS-SAINT PÈRE PIE IX, SOUVERAIN PONTIFE

LES ÉVÊQUES

ASSEMBLÉS A ROME POUR LA CANONISATION DES MARTYRS DU JAPON
ET DE MICHEL *DE SANCTIS*
LE JOUR DE LA FÊTE DE LA PENTECOTE 1862

TRÈS-SAINT PÈRE,

Depuis que les apôtres de Jésus-Christ, au jour sacré de la Pentecôte, étroitement unis à Pierre, chef de l'Église, reçurent le Saint-Esprit, et qu'entraînés par sa divine impulsion, ils annoncèrent à des hommes de

---

SS. DD. N. PIO IX PONTIFICI MAXIMO

SACRORUM ANTISTITES

SACRIS SOLEMNIIS SANCTORUM NOVENSILIUM MARTYRUM XXVI JAPONIÆ
ET MICHAELIS DE SANCTIS
ROMÆ ADSTANTES DIE FESTO PENTECOSTES ANNI MDCCCLXII

BEATISSIME PATER,

Ex quo Apostoli Jesu Christi sacro Pentecostes die Petro Ecclesiæ Capiti in oratione adhærentes, Spiritum Sanctum acceperunt, et divino ejus impulsu acti, cunctarum fere nationum viris in Urbe sancta congregatis, unicuique sua lingua

presque toutes les nations rassemblés dans la Ville sainte, et à chacun dans sa langue, les merveilles de la puissance de Dieu, jamais, nous le croyons, jusqu'à ce jour et au retour de cette même solennité, autant de leurs héritiers ne se sont trouvés réunis autour du vénérable successeur de Pierre pour entendre sa parole, pour écouter ses décrets, pour fortifier son autorité. Or, de même que rien ne pouvait arriver de plus doux aux apôtres, à travers les périls de l'Église naissante, que d'environner le premier vicaire de Jésus-Christ sur cette terre, tout récemment inspiré de l'Esprit de Dieu, ainsi, pour nous, au milieu des angoisses présentes de la sainte Église, rien n'est plus cher, rien n'est plus sacré que de déposer aux pieds de Votre Béatitude tout ce que nos cœurs contiennent de vénération et d'amour pour Votre Sainteté, et, en même temps, de déclarer unanimement de quelle admiration nous sommes pénétrés pour les hautes vertus dont brille notre Pontife

---

potentiam Dei mirabilem annuntiarunt, nunquam, ut credimus, ad hanc usque diem tot eorumdem hæredes, iisdem recurrentibus solemniis, venerandum Petri Successorem, orantem circumsteterunt, decernentem audierunt, regentem roborarunt. Quemadmodum vero Apostolis media inter nascentis Ecclesiæ pericula nil jucundius accidere potuit, quam divino Spiritu recens afflato assistere primo Christi in terris Vicario; ita nec nobis præsentes inter Ecclesiæ sanctæ angustias, antiquius sanctiusve aliud esse potuit, quam quidquid inest venerationis pietatisque erga Sanctitatem Tuam pectoribus nostris, ad pedes Beatitudinis Tuæ deponere, simul et unanimiter declarare, quanta prosequamur admira-

souverain, et combien, du fond de nos entrailles, nous adhérons à ce que, nouveau Pierre, il a enseigné, à ce qu'il a si courageusement résolu et décidé.

Une nouvelle ardeur enflamme nos cœurs; une lumière de foi plus vivifiante éclaire nos intelligences, un amour plus sacré saisit nos âmes. Nous sentons nos langues vibrantes de ces flammes qui allumaient d'un désir ardent pour le salut des hommes le doux cœur de Marie, près de laquelle étaient les apôtres, et entraînaient ces mêmes apôtres à proclamer les grandeurs de Dieu.

Rendant donc de vives actions de grâces à Votre Béatitude de ce qu'elle nous a permis, en ces temps si difficiles, d'approcher de son trône pontifical, de vous consoler dans vos afflictions et de vous témoigner publiquement les sentiments qui inspirent et nous-mêmes et notre clergé, et les peuples confiés à nos soins, nous vous adressons d'une seule voix et d'un seul cœur nos

---

tione præclaras, quibus Supremus Pontifex Noster eminet virtutes, quantoque animo iis quæ Petrus alter docuit, vel quæ tam firmiter stata rataque esse voluit, adhæreamus.

Corda nostra novus inflammat ardor, vividior fidei lux mentem illuminat, sanctior animam corripit amor. Linguas nostras flammis illius sacri ignis vibrantes sentimus, quæ Mariæ, cui assidebant Apostoli, mitissimum cor ardentiori pro hominum salute desiderio incendebant, ipsos vero Apostolos ad magnalia Dei prædicanda impellebant.

Plurimas igitur agentes Beatitudini Tuæ gratias, quod nos ad Pontificium solium difficillimis hisce temporibus accurrere. Te afflictum solari, nostrosque Tibi, cleri item ac populi

acclamations, nos souhaits et nos vœux de bonheur. Vivez longtemps, Saint-Père, et heureusement pour le gouvernement de l'Église catholique. Continuez, comme vous le faites, à la protéger par votre énergie, à la diriger par votre prudence, à l'orner par vos vertus. Marchez devant nous; comme le bon pasteur, donnez-nous l'exemple, paissez les brebis et les agneaux dans les célestes pâturages, fortifiez-les par les eaux célestes de la sagesse. Car vous êtes pour nous le maître de la saine doctrine, vous êtes le centre de l'unité, vous êtes pour les peuples la lumière indéfectible préparée par la sagesse divine, vous êtes la pierre, vous êtes le fondement de l'Église elle-même, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Quand vous parlez, c'est Pierre que nous entendons; quand vous décrétez, c'est à Jésus-Christ que nous obéissons. Nous vous admirons au milieu de tant d'épreuves et de

---

nostræ curæ commissorum animi sensus aperire permiseris, Tibi uno ore unaque mente acclamamus, omnia fausta, cuncta bona adprecantes. Vive diu, Sancte Pater, valeque ad Catholicam regendam Ecclesiam. Perge, ut facis, eam Tuo robore tueri, tua prudentia dirigere, Tuis exornare virtutibus. Præi nobis, ut bonus Pastor, exemplo, oves et agnos cœlesti pabulo pasce, aquis sapientiæ cœlestis refice. Nam Tu sanæ doctrinæ nobis Magister, Tu unitatis centrum, Tu populis lumen indeficiens a divina Sapientia præparatum, Tu Petra es, et ipsius Ecclesiæ fundamentum, contra quod inferorum portæ nunquam prævalebunt. Te loquente, Petrum audimus, Te decernente, Christo obtemperamus. Te miramur inter tantas molestias totque procellas fronte serena et imper-

tempêtes, le front serein, le cœur imperturbable, accomplissant votre ministère sacré, invincible et debout.

Mais tandis que nous avons ainsi tant de sujets de nous glorifier, nous ne pouvons nous empêcher en même temps de tourner nos regards vers de tristes spectacles. De toutes parts, en effet, se dressent devant nos esprits ces crimes épouvantables qui ont dévasté misérablement cette belle terre d'Italie, dont Vous, bienheureux Père, êtes l'honneur et l'appui, et qui s'efforcent d'ébranler et de renverser votre souveraineté et celle de ce Saint-Siége, duquel les plus grands bienfaits ont découlé sur la société civile comme de leur source originelle. Ni les droits permanents des siècles, ni la longue et pacifique possession du pouvoir, ni les traités sanctionnés et garantis par l'autorité de l'Europe entière, n'ont pu empêcher que tout ne fût bouleversé,

---

turbato animo sacri muneris partibus fungentem, invictum et erectum.

Dum tamen justissima in his gloriandi nobis suppetunt argumenta, non possumus quin simul oculos ad tristia convertamus. Undequaque enim menti nostræ se sistunt immania eorum facinora, qui pulcherrimam Italiæ terram, cujus Tu, Beatissime Pater, columen es et decus, misere vastarunt, ipsumque Tuum ac Sanctæ Sedis principatum, ex quo præclara quæque in civilem societatem veluti ex suo fonte dimanarunt, labefactare, ac funditus evertere conituntur. Nam neque perennia sæculorum jura, neque diuturna regiminis pacifica possessio, neque tandem fœdera totius Europæ auctoritate sancita et confirmata impedire potuerunt, quominus

au mépris de toutes les lois sur lesquelles jusqu'ici s'appuyaient l'existence et la durée des États.

Pour nous occuper de ce qui nous touche de plus près, Vous, Très-Saint-Père, nous vous voyons, par le crime de ces usurpateurs qui ne prennent la « liberté » que pour voile de leur malice », dépouillé de ces provinces à l'aide desquelles la dignité du Saint-Siége et l'administration de toute l'Église se trouvaient équitablement assurées. Votre Sainteté a résisté avec un invincible courage à ces iniques violences, et nous devons vous en rendre les plus vives actions de grâces au nom de tous les catholiques.

En effet, nous reconnaissons que la souveraineté temporelle du Saint-Siége est une nécessité et qu'elle a été établie par un dessein manifeste de la Providence divine; nous n'hésitons pas à déclarer que, dans l'état présent des choses humaines, cette souveraineté tem-

---

omnia susdeque verterentur, spretis legibus omnibus, quibus hactenus suffulta stabant imperia.

Sed ut ad nostra propius accedamus, Te, Beatissime Pater, iis provinciis, quarum ope, et dignitati Sanctæ Sedis, et totius Ecclesiæ administrationi æquissime providebatur, nefario usurpatorum hominum scelere, qui non habent *nisi velamen malitiæ libertatem,* spoliatum cernimus. Quorum iniquæ violentiæ cum Sanctitas Tua invictissimo animo obstiterit, plurimas ei gratias, Catholicorum omnium nomine, censemus rependendas.

Civilem enim Sanctæ Sedis principatum ceu quiddam necessarium ac providente Deo manifeste institutum agnoscimus; nec declarare dubitamus, in præsenti rerum humanarum statu, ipsum hunc principatum civilem pro bono ac libero

porelle est absolument requise pour le bien de l'Église et pour le libre gouvernement des âmes. Il fallait assurément que le Pontife romain, chef de toute l'Église, ne fût ni le sujet ni même l'hôte d'aucun prince; mais qu'assis sur son trône et au sein de son propre domaine et de son royaume, il ne relevât d'aucune autre puissance et pût, dans une noble, paisible et féconde liberté, protéger la foi catholique, défendre, régir et gouverner toute la République chrétienne.

Qui donc pourrait nier que dans le conflit des choses, des opinions et des institutions humaines, il faille au centre de l'Europe un lieu sacré, placé entre les trois continents du vieux monde, un siége auguste, d'où s'élève tour à tour, pour les peuples et pour les princes, une voix grande et puissante, la voix de la justice et de la vérité, impartiale et sans préférence, libre de toute influence arbitraire, et qui ne puisse ni être

---

Ecclesiæ animarumve regimine omnino requiri. Oportebat sane totius Ecclesiæ Caput Romanum Pontificem nulli Principi esse subjectum, imo nullius hospitem; sed in proprio dominio ac regno sedentem suimet juris esse, et in nobili, tranquilla, et alma libertate Catholicam Fidem tueri, ac propugnare, totamve regere ac gubernare Christianam Rempublicam.

Quis autem inficiari possit in hoc rerum humanarum, opinionum, institutionumque conflictu necessarium esse ut servetur extrema in Europa medius, tres inter veteris mundi continentes, quidam veluti sacer locus, et Sedes augustissima, unde populis principibusque vicissim oriatur vox quædam magna potensque, vox nempe justitiæ et veritatis, nulli

comprimée par la terreur, ni circonvenue par les artifices?

Comment donc, et de quelle manière aurait-il pu se faire que les prélats de l'Église, venant de tous les points de l'univers, représentant tous les peuples et toutes les contrées, arrivassent ici en sécurité pour conférer avec Votre Sainteté des plus graves intérêts, s'ils eussent trouvé un prince quelconque dominant sur ces bords, qui eût en suspicion leurs propres princes ou qui eût été suspect et hostile à leurs propres yeux? Il y a, en effet, les devoirs du chrétien, et il y a les devoirs du citoyen, devoirs qui ne sont nullement contraires, mais qui sont différents; comment les évêques pourraient-ils les accomplir, s'il n'y avait à Rome une souveraineté temporelle telle que la souveraineté pontificale, libre de toute domination étrangère, et, centre de la concorde universelle, ne respirant aucune ambi-

---

favens præ cæteris, nullius obsequens arbitrio, quam nec torrendo compescere, nec ullis artibus quisquam possit circumvenire?

Qui porro vel hac vice fieri potuisset, ut Ecclesiæ Antistites securi huc ex toto Orbe accurrerent cum Sanctitate Tua de rebus gravissimis acturi, si ex tot et tam diversis regionibus gentibusque confluentes, principem aliquem invenissent his oris dominantem, qui vel principes ipsorum in suspicione haberet, vel illis, suspectus ipse, adversaretur? Sua sunt etenim et christiano, et civi officia : haud quidem repugnantia inter se, sed diversa tamen : quæ adimpleri ab Episcopis quomodo possent, nisi perstaret Romæ civilis principatus, qualis est Pontificum, juris alieni omnino immunis, et cen-

tion humaine, n'entreprenant rien pour la domination terrestre?

Nous sommes venus libres vers le Pontife-Roi libre, pasteurs dévoués aux intérêts de l'Église, citoyens dévoués aux intérêts de la patrie, et ne manquant ni à nos devoirs de pasteurs ni à nos devoirs de citoyens.

Puisqu'il en est ainsi, qui donc oserait attaquer cette souveraineté si ancienne, fondée sur une telle autorité, sur une telle force des choses? Quelle autre puissance lui pourrait être comparée, si l'on considère même ce droit humain sur lequel reposent la sécurité des princes et la liberté des peuples? Quelle puissance est aussi vénérable et aussi sainte? Quelle monarchie ou quelle république peut se glorifier, dans les siècles passés ou modernes, de droits si augustes, si anciens, si inviolables? Ces droits, si une fois, et pour ce Saint-Siége, ils étaient méprisés et foulés aux pieds, quel prince

---

trum quodammodo universalis concordiæ, nihil ambitionis humanæ spirans, nihil pro terrena dominatione moliens?

Ad liberum ergo Pontificem Regem venimus liberi, Ecclesiæ rebus utpote Pastores, et patriæ utpote cives bene et æque consulentes, neque Pastorum, neque civium officia posthabentes.

Quæ cum ita sint, quisnam principatum illum tam veterem, tanta auctoritate, et tanta necessitatis vi condi um, audeat impugnare? Cui, si vel jus illud humanum, in quo posita est principum securitas populorumque libertas attendatur, quænam alia potestas possit comparari? Quæ tam venerabilis et sancta? Quæ sive pristinis sive recentioribus sæculis monarchia vel respublica juribus tam augustis, tam antiquis, tam inviolabilibus possit gloriari? Quæ omnia si semel et in hac

serait assuré de garder son royaume, quelle république son territoire? Aussi, Très-Saint-Père, c'est pour la religion sans doute, mais c'est aussi pour la justice et pour le droit, qui sont parmi les nations les fondements des choses humaines, que vous luttez et que vous combattez.

Mais il ne nous appartient pas de parler plus longtemps de cette grave matière, nous qui avons écouté sur elle non pas tant vos paroles que vos enseignements. Votre voix, en effet, semblable à la trompette sacerdotale, a proclamé dans tout l'univers que « c'est » par un dessein particulier de la divine Providence » que le Pontife romain, placé par Jésus-Christ comme » le chef et le centre de toute son Église, a obtenu une » souveraineté temporelle »; nous devons donc tous tenir pour certain que cette souveraineté n'a pas été

Sancta Sede despecta atque proculcata fuerint, quisnam vel princeps de regno, vel respublica de territorio possint esse securi? Ergo, Sanctissime Pater, pro religione quidem, sed et pro justitia, juribusque, quæ sunt inter gentes rerum humanarum fundamenta, contendis atque decertas.

Sed de hac tam gravi causa vix nos decet amplius verba proferre, qui Te de ipsa non tam disserentem quam docentem sæpe sæpius audivimus. Vox etenim Tua, quasi tuba sacerdotalis, toti orbi clangens proclamavit, quod « singulari » prorsus divinæ Providentiæ consilio factum sit, ut Romanus » Pontifex, quem Christus totius Ecclesiæ suæ Caput Cen- » trumque constituit, civilem assequeretur principatum [1]; » ab omnibus igitur nobis esse pro certissimo tenendum non

[1] Lip. Ap. XXVI mar. 1860, p. 3, 5. Allocutio XX Jun. 1859, p. 6. Encycl. XIX Jun. 1860, p. 4. Allocutio XXVII Dec. 1860.

fortuitement acquise au Saint-Siége, mais qu'elle lui a été attribuée par une disposition spéciale de Dieu, par une longue série d'années, par le consentement unanime de tous les États et de tous les empires, et qu'elle a été fortifiée et maintenue par une sorte de miracle.

Vous avez également déclaré, dans un langage élevé et solennel, que « vous vouliez conserver énergiquement et garder dans leur intégrité et leur inviolabilité » la souveraineté civile de l'Église romaine, ses possessions temporelles et ses droits, qui appartiennent à » l'univers catholique; que la protection de la souveraineté du Saint-Siége et du patrimoine de saint Pierre » regardait tous les catholiques; que vous étiez prêt à » sacrifier votre vie plutôt que d'abandonner en quoi » que ce soit cette cause de Dieu, de l'Église et de la » justice. » Applaudissant par nos acclamations à ces

---

fortuito hoc regimen temporale Sanctæ Sedi accessisse, sed ex speciali divina dispositione illi esse tributum, longave annorum serie, unanimi omnium regnorum et imperiorum consensu, ac pene miraculo corroboratum et conservatum.

Alto pariter et solemni eloquio declarasti « Te civilem Romanæ Ecclesiæ principatum ejusque temporales possessiones » ac jura, quæ ad universum Catholicum orbem pertinent, » integra et inviolata constanter tueri, et servare velle; immo » Sanctæ Sedis Principatus Beatique Petri patrimonii tutelam » ad omnes Catholicos pertinere; Teque paratum esse animam » potius ponere quam hanc Dei, Ecclesiæ, ac justitiæ causam » ullo modo deserere [1]. » Quibus præclaris verbis nos acclamantes ac plaudentes respondemus, nos Tecum et ad carce-

[1] Epist. Encycl., XIX Jan. 1860, p. 7, 8.

magnifiques paroles, nous répondons que nous sommes prêts à aller avec vous à la prison et à la mort; nous vous supplions humblement de demeurer inébranlable en ce ferme dessein et en cette constance, donnant aux anges et aux hommes le spectacle d'une âme invincible et d'un courage souverain. C'est ce que vous demande l'Église de Jésus-Christ, pour l'heureux gouvernement de laquelle la souveraineté temporelle a été providentiellement attribuée aux Pontifes romains, et qui a tellement senti que la protection de cette souveraineté était son affaire, qu'autrefois, durant la vacance du Siége apostolique et au milieu des plus redoutables extrémités, tous les Pères du concile de Constance ont voulu administrer eux-mêmes en commun les possessions temporelles de l'Église romaine, ainsi que les documents publics en font foi. C'est ce que vous demandent les chrétiens fidèles, dispersés dans toutes les contrées du globe, qui se félicitent de nous avoir vu

---

rem et ad mortem ire paratos esse; Teque humiliter rogamus, ut in hac constantia, ac firmissimo proposito maneas immobilis, Angelis et hominibus invicti animi et summæ virtutis spectaculum factus. Id etiam a Te postulat Christi Ecclesia pro cujus feliciori regimine Romanis Pontificibus civilis principatus providentissime fuit attributus, quæque adeo sensit ejusdem tutelam ad ipsam pertinere, ut, Sede olim Apostolica vacante, gravissimis in angustiis, temporales Romanæ Ecclesiæ possessiones omnes Constantiensis Concilii Patres, uti ex publicis patet documentis, in unum administrarent; id postulant Christi fideles per omnes terrarum orbis regiones dispersi, qui libere ad Te venire, libereque conscientiæ suæ

venir librement à vous et librement vaquer aux intérêts de leurs consciences; c'est ce que vous demande, enfin, la société civile, qui sent que la subversion de votre gouvernement ébranlerait ses propres fondements.

Quoi de plus? Vous avez condamné, par un juste jugement, ces hommes coupables qui ont envahi les biens ecclésiastiques, et vous avez proclamé « nul et » de nul effet » tout ce qu'ils ont accompli; vous avez décrété que tous les actes tentés par eux étaient « illé- » gitimes et sacriléges »; vous avez décrété, avec raison et à bon droit, que les auteurs de ces forfaits étaient passibles des peines et censures ecclésiastiques.

Ces graves paroles de votre bouche, ces actes admirables, nous devons les accueillir avec respect et y renouveler notre plein assentiment. En effet, de même que le corps souffre toujours avec la tête à laquelle il

---

consulere gestiunt; id denique ipsa civilis deposcit societas, quæ ex Tui regiminis subversione sua ipsa nutare sentit fundamenta.

Sed quid plura? Tu tandem aliquando scelestos homines et bonorum ecclesiasticorum direptores justo judicio damnans omnia quæ patraverant « irrita et nulla » proclamasti [1]; actus omnes ab iis intentatos « illegitimos omnino et sacrilegos » esse decrevisti [2]; ipsosque talium facinorum reos pœnis et censuris ecclesiasticis obnoxios jure ac merito declarasti [3].

Hos tam graves Tui oris sermones, tamve præclara gesta nostrum est reverenter excipere, iisque plenum assensum renovare. Sicuti enim corpus capiti, cui jungitur membrorum

[1] Allocutio, XXVI Sept. 1859, p. 7.
[2] Allocutio, XX Jun. 1859, p. 8.
[3] Litteræ Apostolicæ XXVI Martii 1860.

est uni par le lien des membres et par une même vie, de même il est nécessaire que nous soyons en parfaite sympathie avec vous. Nous sommes tellement joints à vous dans votre désolante affliction, que tout ce que vous souffrez nous le souffrons également par l'accord de notre amour. Nous supplions Dieu qu'il mette fin à des perturbations si injustes, et qu'il rende à sa liberté et à sa gloire première l'Église, épouse de son Fils, si misérablement dépouillée et opprimée.

Mais nous ne nous étonnons pas que les droits du Saint-Siége soient si ardemment et si implacablement attaqués. Il y a déjà plusieurs années que la folie de certains hommes est arrivée à ce point, que non-seulement ils s'efforcent de rejeter toutes les doctrines de l'Église ou de les révoquer en doute, mais qu'ils se proposent de renverser de fond en comble la vérité et la république chrétiennes. De là ces tentatives impies

---

compagine unaque vita, in omnibus condolet, ita nos Tecum consentire necesse est. Tibi in omni Tua hac acerbissima afflictione, sic conjungimur, ut quæ Tibi pati contingat, eadem et nos, amoris consensu, patiamur. Deum interea supplices invocamus, ut tam iniquæ rerum perturbationi finem ponat, Ecclesiamque Filii sui sponsam, tam misere expoliatam ac oppressam pristino decori ac libertati restituat.

Sed mirum nobis non est tam acriter et infense Sedis apostolicæ jura impeti et impugnari. Jam enim a pluribus annis, eo devenit nonnullorum hominum insania, ut non amplius singulas Ecclesiæ doctrinas rejicere, vel in dubium revocare conentur; sed totam penitus veritatem christianam, christianamque rempublicam funditus evertere sibi proponant. Hinc

d'une vaine science et d'une fausse érudition contre les doctrines de nos saintes lettres et leur inspiration divine; de là ce soin perfide d'arracher la jeunesse à la tutelle maternelle de l'Église, pour la pénétrer des erreurs du siècle, souvent même en la soustrayant à toute éducation religieuse, de là ces nouvelles et pernicieuses théories sur l'ordre social, politique et religieux qui se répandent impunément partout; de là cette habitude trop familière à plusieurs, dans ces contrées surtout, de mépriser l'autorité de l'Église, d'usurper ses droits, de méconnaître ses préceptes, d'insulter ses ministres, de faire dérision de son culte, d'avoir en honneur et d'exalter toutes les erreurs religieuses, et même aussi les ecclésiastiques qui s'écartent misérablement de la religion et marchent dans la voie de la perdition. Les vénérables Prélats et les Prêtres du Seigneur sont dépossédés de leur pouvoir, contraints à l'exil ou jetés dans les fers, ils sont traînés devant les

---

impiissima tantamina vanæ scientiæ, falsæque eruditionis contra Sacrarum Litterarum doctrinas, ipsarumque inspirationem; hinc malesana sollicitudo juventutem Ecclesiæ matris tutelæ subtractam quibusvis sæculi erroribus, vel seclusa sæpius omni religiosa institutione, imbuendi; hinc novæ eæque perniciosissimæ de sociali, politico æque ac religioso rerum ordine theoriæ, quæ impune quaquaversus sparguntur; hinc multis familiare, in his præsertim oris, Ecclesiæ auctoritatem spernere, jura sibi vindicare, præcepta proculcare, ministros vilipendere, cultum deridere, ipsos de Religione errores, imo ecclesiasticos quoque viros in perditionis viam misere abeuntes laudare hac in honore habere. Venerabiles Antistites ac Dei Sacerdotes exauctorantur, exulare coguntur, aut in car-

tribunaux civils avec affront pour être demeurés fidèles à leur saint ministère. Les épouses du Christ gémissent, chassées de leurs asiles, consumées de détresse, ou prêtes à mourir de misère; les religieux sont forcés à rentrer dans le monde malgré eux; des mains violentes s'étendent sur le patrimoine sacré de l'Église; par des livres détestables, par les journaux, par les images, une guerre terrible et continuelle est déclarée à la fois aux mœurs, à la vérité, à la pudeur même.

Ceux qui se livrent à de telles agressions savent parfaitement que c'est dans le Saint-Siége, comme dans une forteresse inexpugnable, que résident la force et la vertu de toute justice et de toute vérité, et que les efforts de l'ennemi se brisent contre cette citadelle; que le Saint-Siége est une vigie du haut de laquelle les yeux clairvoyants du gardien suprême aperçoivent de loin les embûches préparées et les annoncent à ses compa-

---

ceres detruduntur; quinimo ante tribunalia civilia, pro constantia in sacro ministerio obeundo, contumeliose pertrahuntur. Gemunt Christi Sponsæ suis expulsæ tectis, inedia fere consumptæ, vel cito consumendæ; viri religiosi ad sæculum inviti remeare coguntur; sacro Ecclesiæ patrimonio violentæ manus injiciuntur; pessimorum librorum, ephemeridum, et imaginum colluvie, fidei, moribus, veritati, ipsi verecundiæ continuum asperrimumque bellum infertur.

Sed qui talia moliuntur optime norunt in Sancta Sede, velut in arce inexpugnabili, robur ac vires omnis veritatis ac justitiæ inesse, quibus retundantur hostium impetus; ibi esse speculam, ex qua vigiles Summi Custodis oculi paratas insidias a longe conspiciunt, suis annuntiandas commilitonibus.

gnons. De là cette haine implacable, de là cette envie inguérissable, de là ce zèle passionné des hommes pervers qui voudraient déprimer l'Église romaine et le Saint-Siége apostolique et les détruire, s'il était jamais possible.

A cette vue, Bienheureux Père, ou seulement à ces récits, qui ne laisserait couler ses larmes? Saisis donc d'une juste douleur, nous levons les yeux et les mains au Ciel, implorant de toutes les forces de notre âme l'Esprit divin, afin que lui, qui, en ce jour, a fortifié et sanctifié sous l'autorité de Pierre l'Église naissante, la protége, l'étende, la glorifie aujourd'hui sous votre houlette et sous votre sceptre. Qu'elle soit témoin des vœux que nous formons, Marie solennellement saluée par vous du titre d'Immaculée; qu'elles en soient témoins, ces cendres sacrées des saints patrons de l'Église romaine, Pierre et Paul, ainsi que les reliques véné-

---

Hinc odium implacabile, hinc insanabilis livor, hinc continuum scelestissimorum hominum studium, ut Sanctam Romanam Ecclesiam Ejusque Sedem deprimant, ac si fieri unquam posset, prorsus exscindant.

Quis, Beatissime Pater, talia conspiciens, vel etiam recensita audiens sibi temperet a lacrymis? Justo igitur dolore correpti oculos ac manus ad cœlos levamus, Divinum illum Spiritum toto mentis affectu implorantes, ut qui hac die olim nascentem Ecclesiam sub Petri regimine sanctificavit et roboravit; eam nunc, Te Pastore, Te Duce, tutetur, ampliet, ac glorificet. Testis sit votorum quæ nuncupamus, Maria per Te Immaculatæ titulo hoc ipso in loco solemniter aucta; testes hi sacri cineres quos veneramur Sanctorum Romanæ Ecclesiæ Patronorum Petri et Pauli, testes venerandæ exuviæ tot Pon-

rables de tant de Pontifes, de Martyrs et de Confesseurs, qui rendent sainte et sacrée la terre même que nous foulons ; qu'ils en soient particulièrement témoins, ces Bienheureux qu'aujourd'hui un suprême décret de vous a inscrits dans l'ordre des saints : ils doivent prendre à un titre nouveau la protection de l'Église, et ils offriront pour vous, du haut de leurs autels, au Dieu tout-puissant leurs premières prières.

En leur présence donc, nous, Évêques, afin que l'impiété ne feigne pas d'en ignorer ni ose le nier, nous condamnons les erreurs que vous avez condamnées, nous rejetons et détestons les doctrines nouvelles et étrangères qui se propagent partout au détriment de l'Église de Jésus-Christ, nous condamnons et réprouvons les sacriléges, les rapines, les violations de l'immunité ecclésiastique et les autres forfaits commis contre l'Église et le siége de Pierre.

---

tificum, Martyrum, ac Confessorum, quæ hanc ipsam, quam preminus terram, sanctam reddunt; testes tandem præcipue nobis adstent Sancti isti, qui Cœlitum Ordini hac ipsa die supremo Tuo judicio adscripti, bodie Ecclesiæ tutelam novo titulo sunt suscepturi, primasque Omnipotenti Deo preces pro Tua quoque incolumitate suis de altaribus oblaturi.

Adstantibus igitur istis omnibus, nos Episcopi, ne illud impietas vel ignorare simulet, vel audeat denegare, errores quos Tu damnasti, damnamus, doctrinas novas et peregrinas, quæ in damnum Ecclesiæ Jesu Christi passim propalantur, detestamur, et rejicimus; sacrilegia, rapinas, immunitatis ecclesiasticæ violationes, aliaque nefanda in Ecclesiam, Petrique Sedem commissa reprobamus, et condemnamus.

Cette protestation, dont nous demandons l'inscription dans les fastes publics de l'Église, nous la proférons en toute assurance au nom de nos Frères qui sont absents; soit de ceux qui, au milieu de tant d'angoisses, retenus par la force dans leurs maisons, pleurent aujourd'hui et se taisent; soit de ceux qui, empêchés par de graves affaires ou par leur mauvaise santé, n'ont pu se joindre à nous aujourd'hui. Nous ajoutons à nous notre clergé et le peuple fidèle, qui, animés comme nous d'une pieuse vénération et d'un profond amour, ont prouvé leur affection pour vous tant par leurs prières assidues et sans relâche que par les offrandes du Denier de Saint-Pierre, multipliées avec généreuse largesse, sachant bien que leurs sacrifices doivent procurer à la fois et le soulagement des besoins du Pasteur suprême et la garde de sa liberté.

Plût à Dieu que tous les peuples s'entendissent pour

Hanc vero protestationem, quam publicis Ecclesiæ tabulis adscribi petimus, Fratrum etiam nostrorum qui absunt nomine, tuto proferimus; sive eorum qui, tot inter angustias, vi detenti domi hodie silent ac plorant, sive qui gravibus negotiis, aut adversa valetudine impediti, nobiscum hodie adesse nequiverunt. Jungimus insuper nobis fidelem nostrum Clerum ac populum, qui eodem ac nos in Te amore, eadem pia reverentia animati, suum in Te studium, qua precibus sine intermissione fusis, qua opibus in Obulo S. Petri mira, ut plurimum, largitate oblatis luculentissime comprobarunt, probe scientes sacrificiis suis id quoque curari, ut dum necessitatibus Supremi Pastoris consulitur, simul et ejusdem libertati servandæ prospiciatur.

Utinam ad communem hanc totius Orbis christiani, imo

mettre en sécurité cette cause sacrée de l'univers chrétien et de l'ordre social!

Plût à Dieu que les rois et les puissants du siècle comprissent que la cause du Pontife est la cause de tous les princes et de tous les États! Plût à Dieu qu'ils vissent où tendent les criminels efforts de ses adversaires, et qu'enfin ils prissent des résolutions décisives!

Plût à Dieu que vinssent à résipiscence ces quelques malheureux ecclésiastiques et religieux qui, oubliant leur vocation, refusant l'obéissance due aux supérieurs et usurpant témérairement l'autorité de l'Église, courent à leur perte!

Voilà ce que, pleurant avec vous, Très-Saint-Père, nous sollicitons ardemment du Seigneur, pendant que, prosternés à vos pieds, nous vous demandons cette force céleste que donne votre bénédiction apostolique et pa-

---

omnis socialis ordinis causam in tuto locandam universi populi conspirarent!

Utinam intelligerent erudirenturque Reges et sæculi Potestates, causam Pontificis omnium principum regnorumque esse causam, et quo tendant nefarii adversariorum ejus conatus, ac tandem *novissima providerent!*

Utinam resipiscerent infelices illi aliquot ecclesiastici et religiosi viri qui vocationis suæ immemores debitam Ecclesiæ Præsulibus obedientiam denegantes, atque ipsum quoque Ecclesiæ magisterium temere usurpantes, in viam perditionis abierunt!

Hoc a Domino Tecum flentes, Beatissime Pater, enixe atque ex corde exoramus, dum ad Tuos sacros pedes provoluti, a Te robur cœleste expetimus, quod Apostolica ac paterna be-

ternelle. Qu'elle soit abondante, qu'elle sorte largement du fond même de votre cœur, afin que non-seulement elle s'étende sur nous, mais qu'elle découle sur nos frères bien-aimés qui sont absents et sur les fidèles qui nous sont confiés! Qu'elle soit pour nos douleurs et celles du monde un adoucissement et un soulagement, qu'elle relève notre faiblesse, qu'elle féconde nos travaux et nos œuvres, et qu'enfin elle amène promptement à la sainte Église de Dieu des temps plus heureux!

Rome, le VIII juin de l'an du Seigneur mil huit cent soixante-deux.

---

nedictio Tua valet impertire. Sit hæc copiosa et ex intimis penetralibus Cordis tui largiter effluens, ut non tantum nos, sed absentes quoque dilectissimos Fratres, itemque Fideles nobis commissos irriget ac perfundat. Sit talis quæ nostros et totius Orbis dolores leniat et demulceat, infirmitatem sublevet, operam ac laborem fœcundet, feliciora demum Ecclesiæ Sanctæ Dei tempora acceleret.

Romæ hac die VIII mensis Junii anno Domini MDCCCLXII.

† Marius Card. Mattei Episc. Ostiensis et Veliternensis.
† Constantinus Card. Patrizi Episc. Portuensis et S. Rufinæ.
† Aloisius Card. Amat. Episc. Prænestinus.
† Antonius Maria Card. Cagiano de Azevedo Episc. Tusculanus.
† Hyeronimus Card. D'Andrea Episc. Sabinensis.
† Ludovicus Card. Altieri Episc. Albanensis.
† Engelbertus Card. Sterckx Archiep. Mehliniensis.
† Ludovicus Jacobus Mauritius Card. De Bonald Archiep. Lugdunensis.

† Fridericus Joannes Joseph Card. Schwarzenberg Archiep. Pragensis.
† Dominicus Card. Carafa de Traetto Archiep. Beneventanus.
† Xystus Card. Riario Sforza Archiep. Neapolitanus.
† Jacobus Maria Ant. Cæsar Card. Mathieu Archiep. Bisuntinus.
† Thomas Card. Gousset Archiep. Rhemensis.
† Nicolaus Card. Wiseman Archiep. Westmonasteriensis.
† Franciscus Augustus Card. Donnet Archiep. Burdigalensis.
† Joannes Card. Scitowcki Archiep. Strigoniensis.
† Franciscus Nicolaus Maddalena Card. Morlot Archiep. Parisiensis.
† Josep Maria Card. Milesi Abbas Commend. et Ordinarius Trium Fontium.
† Michael Card. Garcia Cuesta Archiep. Compostellanus.
† Cajetanus Card. Bedini Episc. Viterbiensis et Tuscanensis.
† Ferdinandus Card. De la Puente Archiep. Burgensis.
† Melchiades Ferlisi Patr. Constantinopolitanus.
† Carolus Belgrado Patr. Antiochenus.
† Joseph Trevisanato Patr. Venetiarum.
† Thomas Iglesias y Barcones Patr. Indiarum Occidentalium.
† Antonius Hassun Primas Constantinopolitanus rit. armen.
† Aloisius Maria Cardelli Archiep. Archidensis.
† Stephanus Missir Archiep. Hierenopolitanus rit. græc.
† Laurentius Trioche Archiep. Babilonensis Latinorum.
† Tobias Aun Archiep. Berytensis Maronitar.
† Emanuel Marongin-Xura Archiep. Calaritanus.
† Joannes Joseph Maria De Jerphanion Archiep. Albiensis.
† Joannes Franc. Cometti Archiep. Nicomediensis.
† Mellonus Jolly Archiep. Senonensis.
† Leo de Przyluski Archiep. Gnesnensis et Posnaniensis.
† Alexander Asinari de Sanmarzano Archiep. Ephesinus.
† Edoardus Hurmuz Archiep. Siracensis arm. rit.
† Raphael D'Ambrosio Archiep. Durrachiensis.
† Joseph Maria De Belay Archiep. Avenionensis.
† Paullus Cüllen Archiep. Dublinensis.
† Thomas Ludovicus Connoly Archiep. Halifaxiensis.

† Joannes Baptista Purcell Archiep. Cincinnatensis.
† Joannes Hugues Archiep. Neo-Eboracensis.
† Renatus Franciscus Regner Archiep. Camaracensis.
† Maximilianus de Tarnoczy Archiep. Salisburgensis.
† Antonius Ligi Bussi Archiep. Iconiensis.
† Aloisius Clementi Archiep. Damascenus.
† Silvester Guevara Archiep. De Venezuela.
† Joannes Zwysen Archiep. Ultrajectensis.
† Fredericus de Frustemberg Archiep. Olomucensis.
† Paulus Brunoni Archiep. Taronensis.
† Athanasius Sabugh Archiep. Tyrenus Melchitar.
† Andreas Bizzarri Archiep. Philippensis.
† Franciscus Xav. Apuzzo Archiep. Surrentinus.
† Andreas Gollmayr Archiep. Goritiensis et Gradiscanus.
† Vincentius Tizzani Archiep. Nisibinus.
† Petrus Villanova Castellacci Archiep. Petrensis.
† Vincentius Spaccapietra Archiep. Smyrnensis.
† Michael Alexandriorum Archiep. Hyerosolimitanus armenor.
† Marianus Ricciardi Archiep. Reginensis.
† Salvator Nobili Vitelleschi Archiep. Seleuciensis.
† Alexander Franchi Archiep. Thessalonicensis.
† Gregorius Scherr Archiep. Monanensis et Frisingensis.
† Georgius Claudius Ludovicus Pius Chalandon Archiep. Aquensis.
† Joseph Dominicus Costa y Borras Archiep. Tarraconensis.
† Ludovicus De la Sastra y Cuesta Archiep. Vallisolitanus.
† Gustavus d'Hohenlohe Archiep. Edessenus.
† Cajetanus Pace-Forno Archiep. Melitensis.
† Philippus Gallo Archiep. Patracensis.
† Petrus Giannelli Archiep. Sardiensis.
† Emanuel Gargia Gil Archiep. Cæsaraugustanus.
† Goffredus Saint-Marc Archiep. Rhedonensis.
† Julianus Florianus Desprez Archiep. Tolosanus.
† Spiridion Maddalena Archiep. Corcyrensis.
† Marianus Barrio y Fernandez Archiep. Valentinus.
† Franciscus August. Delamarre Archiep. Auxitanus

† Carolus De la Tour D'Auvergne Lauraguais Archiep. Bituricensis.
† Meledius Archiep. Dramas rit. græc.
† Petrus Dominicus Maupas Archiep. Jadrensis.
† Ignatius Giustiniani Episc. Chiensis.
† Raphael Sanctes Casanelli Episc. Adjacensis.
† Ludovicus Carolus Feron Episc. Claromontensis.
† Guillelmus Sillani Episc. Jam Terracinensis.
† Nicolaus Joseph Dehessele Episc. Namurcensis.
† Ignatius Bourget Episc. Marianopolitanus.
† Jacobus Gillis Episc. Lymirensis.
† Fridericus Gabriel De Marguerye Episc. Augustodunensis.
† Joseph Montieri Episc. Aquinatensis, Pontis Curvi et Soranus.
† Ludovicus Joseph Delbecque Episc. Gandavensis.
† Ludovicus Besi Episc. Canopensis.
† Georgius Antonius Stahl Episc. Erbipolensis.
† Thomas Joseph Brown Episc. Neoportensis.
† Carolus Gigli Episc. Tiburtinus.
† Franciscus Maria Vibert Episc. Maurianensis.
† Joannes Armatus De Vesins Episc. Agenensis.
† Joannes Topich Episc. Philippopolitanus.
† Nicolaus Crispigni Episc. Mandelensis.
† Andreas Raesz Episc. Argentinensis.
† Nicolaus Weis Episc. Spirensis.
† Joseph Armandus Gignoux Episc. Bellovacensis Narioniensis et Sylvanectensis.
† Joannes Baptista Leonardus Bertaud Episc. Tutelensis.
† Joannes Jacobus David Bardou Episc. Cadurcensis.
† Guillelmus Arnoldi Episc. Trevirensis.
† Joannes Franciscus Wheland Episc. Aureliopolitanus.
† Paulus Georgius Dupont des Loges Episc. Metensis.
† Joannes Bernardus Fitzpatrick Episc. Bostoniensis.
† Joannes Mac Closkey Episc. Albanensis in Amer.
† Petrus Severini Episc. Sappensis in Albania.
† Joannes Martinus Henny Episc. Milwachiensis.
† Joannes Baptista Rosani Episc. Aerytrensis.

† Joannes Donney Episc. Montis Albani.
† Petrus Joseph de Preux Episc. Sedunensis.
† Gaspar Borowski Episc. Luceoriensis et Zytomeriensis.
† Carolus Mac-Nally Clogheriensis.
† Bernardus Maria Tirabassi Episc. Ferentinus.
† Urbanus Bogdanovich Episc. Europensis.
† Jacobus Maria Joseph Baillès Episc. Jam Luconensis.
† Joannes Baptista Pellei Episc. Aquipendiensis.
† Stephanus Marilley Episc. Lausannensis et Genovensis.
† Theodorus Augustinus Forcade Episc. Nivernensis.
† Ludovicus Antonius August. Pavy Episc. Julia Cæsarensis.
† Antonius Martynus Slomscher Episc. Lavantinus.
† Guillelmus Bernardus Ullathorne Episc. Birminghamiensis.
† Aloisius Ricci Episc. Signins.
† Joseph August. Victor. De Morlhon Episc. Aniciensis.
† Joannes Timon Episc. Buffalensis.
† Amadeus Rappe Episc. Clevelandensis.
† Guillelmus Keane Episc. Cloynensis.
† Joseph Maria Benedictus Serra Episc. Dauliensis.
† Paulus Dodmassei Episc. Alexiensis.
† Angelus Parsi Episc. Nicopolitanus.
† Joannes Georgius Müller Episc. Monasteriensis.
† Camillus Bisleti Episc. Cornetanus et Centumcellarum.
† Joannes Thomas Mullock Episc. S. Joann. de Terra Nouva.
† Dominicus Canubio y Alberto Episc. Segobricensis.
† Joannes Antonius Balma Episc. Ptholemaidensis.
† Aloisius Kobes Episc. Metonensis.
† Julianus Maria Meirieu Episc. Diniensis.
† Joannes Anton. Maria Foulquier Episc. Mimatensis.
† Franciscus Kelly Episc. Titopolitanus.
† Antonius Felix Dupanloup Episc. Aurelianensis.
† Joannes Antonius Episc. Arethusinus.
† Joannes Ranolder Episc. Vesprimiensis.
† Petrus Simon Lud. De Dreux Brézé Episc. Molinensis.
† Joseph Arachial Episc. Trapezuntinus armen.
† Franciscus Petagna Episc. Castrimaris.
† Guillelmus De Ketteler Episc. Moguntinus.

† Antonius Carolus Cousseau Episc. Engolismensis.
† Clemens Munguia Episc. Meoacanus.
† Carolus Franciscus Baillargeon Episc. Thloanus.
† Guillelmus Turner, Episc. Salfordensis.
† Mathias Augustinus Mencacci Episc. Civ. Castellanæ Hortanus et Gallesinus.
† Joannes Petrus Mabile Episc. Varsaliensis.
† Thomas Grant Episc. Suthwarcensis.
† Cajetanus Brinciotti Episc. Balneoregiensis.
† Joannes Bapt. Paulus Maria Lyonnet Episc. Valentinensis.
† Ignatius Feirgelle Episc. S. Hippoliti.
† Ludovicus Haynald Episc. Transilvaniensis.
† Joannes Jacobus Antonius Guerrin Episc. Lingonensis.
† Ludovicus Eugenius Regnault Episc. Carnutensis.
† Joseph La Rocque Episc. S. Hyacinthi.
† Joseph Cardoni Episc. Caristensis.
† Gesualdus Vitali Episc. Agathopolitanus.
† Laurentius Biancheri Episc. Legionensis
† Aloisius Filippi Episc. Aquilanus.
† Joseph Maria Ginoulhac Episc. Gratianopolitanus.
† Franciscus Joseph Rudiger Episc. Linciensis.
† Joseph Caixal y Estrade Episc. Urgellensis.
† Joannes Kilduff Episc. Ardagadensis.
† Joannes Loughlin Episc. Broklyniensis.
† Joannes Franciscus a Paula Verea Episc. de Linares.
† Jacobus Roosevell Baylay Episc. Nevarcensis.
† Petrus Espinosa Episc. de Guadalaxara.
† Aloisius Ciurcia Episc. Scodrensis.
† Ottocarus de Attems Episc. Secoviensis.
† Nicolaus Bedini Episc. Terracinensis.
† Ludovicus Maria Joseph Caverot Episc. S. Deodati.
† Hyeronimus Fernandez Episc. Palentinus.
† David Moriarty Episc. Kerriensis et Aghadonensis.
† Benedictus Riccabona Episc. Tridentinus.
† Olympus Philip. Gerbet Episc. Elnensis.
† Aloisius Jona Episc. Montis Falisci.
† Petrus Barajas Episc. S. Aloisii Potosiensis.

† David Bacon Episc. Portlandensis.
† Franciscus Alexander Roullet de la Bouillerie Episc. Carcassonensis.
† Joannes Joseph Vitezich Episc. Vegliensis et Arbensis.
† Cajetanus Rodilossi Episc. Alatrinus.
† Nicolaus Renatus Sergent Episc. Corisopitensis.
† Pelagius Antonius Lavastida Episc. Tlascalensis.
† Guillelmus Vaughan Episc. Plymoutensis.
† Laurentius Signani Episc. Sutrinus et Nepesinus.
† Nicolaus Pace Episc. Amerinus.
† Claudius Enricus Plantier Episc. Nemausiensis.
† Jacobus Duggan Episc. Chicagiensis.
† Clemens Smith Episc. Dubuquensis.
† Andreas Casasola Episc. Concordiensis.
† Antonius Joseph Jordany Episc. Forojuliensis et Tolosensis.
† Laurentius Gilooly Episc. Elphinensis.
† Daniel Mac-Gettingan Episc. Rapotensis.
† Joannes Dolton Episc. Portus Gratiæ.
† Joannes Farrell Episc. Hamiltonensis.
† Stephanus Semeria Episc. Olympensis.
† Carolus Nicolaus Didiot Episc. Bajociensis.
† Corradus Martin Episc. Paterbonensis.
† Joannes Onoratus Bara Episc. Catalaunensis.
† Joseph Wiber Episc. Halanensis.
† Laurentius Bergeretti Episc. Sanctoriensis.
† Michael Marszewki Episc. Wladislaviensis.
† Vincentius Gasser Episc. Brixinensis.
† Franciscus Marinelli Episc. Porphyriensis.
† Fortunatus Maurizi Episc. Verulanus.
† Federicus Jacobus Wood Episc. Philadelphiensis.
† Joannes Mac Eviley Episc. Glaviensis
† Thomas Furlong Episc. Fernensis.
† Guillelmus Joseph Glifford Episc. Cliftonensis.
† Petrus Enricus Gerand de Langalarie Episc. Bellicensis.
† Ludovicus Delcussy Episc. Vivariensis.
† Joannes Simor Episc. Jauriensis.
† Joannes Bapt. Scandella Episc. Antinoensis.

† Paulus Melchers Episc. Osnabrugensis.
† Petrus Antonius de Pompignac Episc. S. Flori.
† Anastasius Rodrigus Yusto Episc. Salamantinus.
† Joannes Ignatius Moreno Episc. Ovetensis.
† Antonius Dominguez-y-Valdacanus Episc. Guadixensis.
† Michael O'Hea Episc. Rossensis.
† Bernardus Conde y Corral Episc. Placentinus Prov. Comp.
† Franciscus a Paula Benavides Episc. Seguntinus.
† Ferdinandus Blanco Episc. Abulensis.
† Joannes Joseph Castaner y Rivas Episc. Vicensis.
† Cosmas Marrodan y Rubio Episc. Tirasonensis.
† Matthæus Jaume y Garan Episc. Minoricensis.
† Petrus Lucas Asensio Episc. Jacensis.
† Joseph Maria Papardo Episc. Sinopensis.
† Clemens Pagliari Episc. Anagninus.
† Franciscus Mac-Farland Episc. Harfordiensis.
† Franciscus Lacroix Episc. Bajonensis.
† Ignatius Benestrey Episc. Ratisbonensis.
† Joannes Sebast. Devoucoux Episc. Ebroicensis.
† Edoardus Heran Episc. Kingstoniensis.
† Franciscus Kerril Amherst Episc. Northantoniensis.
† Paschalis Vuihic Episc. Antiphellensis.
† Andreas Rosales y Munoz Episc. Gienensis.
† Michael Payà y Rico Episc. Conchiensis.
† Petrus Cubero y Lopez de Padilla Episc. Oriolensis.
† Joannes Antonius Augustus Bèleval Episc. Apamiensis.
† Valentinus Wiery Episc. Gurcensis.
† Antonius Halagi Episc. Arturiensis rit. arm.
† Joannes Joseph Lynk Episc. Torontinus.
† Joseph Lopez-Crespo Episc. Santanderiensis.
† Ludovicus Maria Oliverius Epivent Episc. Aturensis.
† Petrus Jeremias Michael Angelus Celesia Episc. Pactensis.
† Alexander Paulus Spoglia Episc. Ripanus.
† Joannes Monetti Episc. Cerviensis.
† Petrus Mac-Intyre Episc. Carolinopolitanus.
† Michael Domenec Episc. Pittsburgensis.
† Alexander Bonnaz Episc. Csanadiensis et Temesvariensis.

† Darius Bucciarelli Episc. Pulatensis.
† Gherardus Petrus Wilmer Episc. Harlemensis.
† Georgius Butler Episc. Cidoniensis.
† Patritius Franciscus Cruice Episc. Massiliensis.
† Joseph Maria Covarubias Episc. de Antequera.
† Robertus Cornthwaite Episc. Beverlacensis.
† Aloisius Di Canossa Episc. Veronensis.
† Laurentius Studac Episc. Orthosiensis.
† Joseph Berardi Archiep. electus Nicenus.

LE SAINT-PÈRE A RÉPONDU :

« Les sentiments que vous venez de nous exprimer, Vénérables Frères et très-chers Fils, nous ont causé la joie la plus vive; ils sont, en effet, un gage de votre amour envers ce Siége apostolique, et beaucoup plus encore un témoignage éclatant de cette charité dont le lien ne réunit pas seulement entre eux les Pasteurs de l'Église catholique, mais les rattache encore de la manière la plus étroite à cette chaire de vérité : ce qui est une preuve manifeste que Dieu, l'auteur de la paix et de l'amour, est avec nous. Et si Dieu est pour nous, qui

---

« Sensus, quos hactenùs Nobis exposuistis, venerabiles Fratres et Dilecti Filii, summam Nobis attulerunt lætitiam; sunt enim amoris vestri pignus erga Sanctam hanc Sedem, multoque etiam magis testimonium præclarissimum illius vinculi charitatis, quo Ecclesiæ Catholicæ Pastores non solùm inter se verùm etiam cum hac Veritatis cathedra arctissime conjunguntur : ex quo manifesto apparet Deum auctorem pacis et charitatis nobiscum stare. Et si Deus pro nobis, quis

sera contre nous? A Dieu seul donc louange, honneur et gloire, et à vous paix, salut et joie, paix à vos cœurs, salut aux chrétiens fidèles confiés à vos soins : qu'ils se réjouissent avec vous, afin que, un jour, en compagnie des Saints, vous chantiez avec allégresse le Cantique nouveau dans la maison du Seigneur, aux siècles des siècles. »

---

contra nos? Ipsi ergo Deo laus, honor et gloria; Vobis vero pax, salus et gaudium; pax cordibus vestris; salus Christi fidelibus curæ vestræ commissis; gaudium vero Vobis et illis, ut una cum Sanctis exultetis cantantes canticum novum in domo Domini, in sæcula sæculorum. »

LA CONVENTION DU 15 SEPTEMBRE

ET

L'ENCYCLIQUE DU 8 DÉCEMBRE

BREF DE SA SAINTETÉ PIE IX

VENERABILI FRATRI

FELICI EPISCOPO AURELIANENSI

PIUS PP. IX.

Venerabilis Frater, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Ita, Venerabilis Frater, de Tua in Nos observantia et dilectione sentimus, ut licet nondum ad nos pervenissent ea scripta, quibus res disparatissimas feliciter juxta et utiliter es complexus, jam Nobis audire videremur vocem Tuam nobilibus commixtam vocibus Fratrum Tuorum, qui, ratione quavis humana et discrimine posthabito, fere omnes, constantia et libertate sacerdotali, asserebant apud supremos Imperii administros proculcata sanctæ hujus sedis ac propria jura, simulque fideles sibi creditos præmonere curabant de periculo errorum a Nobis damnatorum, eosque se execrari profitebantur, et eodem plane sensu, quo a Nobis fuerant reprobati. Itaque si jucunda, haud certe inexpectata Nobis accidit, cum

A NOTRE VÉNÉRABLE FRÈRE

FÉLIX, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

PIE IX, PAPE.

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

Notre cœur connaît si bien, Vénérable Frère, votre dévouement respectueux et votre affection pour Nous, que, même avant d'avoir reçu l'écrit dans lequel vous avez si heureusement et si utilement traité à la fois deux sujets qui étaient sans rapport entre eux (la Convention du 15 septembre et l'Encyclique du 8 décembre), il Nous semblait que déjà Nous entendions votre voix se mêler aux nobles voix de vos Frères. Presque tous, sans se laisser arrêter par aucune considération humaine, ni par le danger de leur position, affirmaient, avec une fermeté et une liberté toute sacerdotale, devant les ministres de l'Empire, les droits essentiels du Saint-Siége et de l'épiscopat méconnus. Ils prenaient

soin en même temps de prémunir les fidèles confiés à leur sollicitude contre le péril des erreurs condamnées par Nous, et ils déclaraient réprouver ces erreurs au même sens où Nous les avions Nous-même réprouvées. Aussi avons-Nous été charmé, mais certes non surpris, soit du zèle avec lequel vous avez fait parvenir Nos Lettres à tous les Curés de votre diocèse, soit de l'écrit dont vous Nous avez adressé l'hommage, et dans lequel, après avoir rappelé avec éloges les intrépides protestations de vos Frères dans l'Episcopat, vous déclariez vous y associer de tout cœur. En lisant donc avec une attentive avidité votre écrit, Nous avons été heureux de voir que non-seulement vous aviez relevé et justement livré au mépris les calomnies et les erreurs des journaux qui avaient si misérablement défiguré le sens de la doctrine proposée par Nous; mais encore que vous vous étiez élevé avec force contre l'injuste interdiction par laquelle, toute liberté de déclamer contre Nos paroles étant laissée à des écrivains incompétents et hostiles, défense de publier et d'expliquer Nos Lettres avait été faite à ceux-là seulement qui en sont les légitimes interprètes, et à qui seuls elles étaient adressées. Mais ce qui Nous a aussi causé la plus vive satisfaction, c'est que vous n'avez pas craint d'énumérer tant de mensonges, de machinations, de honteuses insolences, de spoliations et de cruautés, que vous avez voulu, appuyé sur les faits les plus incontestables et les plus notoires, remettre sous les yeux de tous, dans la première partie de votre écrit, pour faire bien connaître ce que sont ceux à la bonne garde desquels, par la Convention

diligentia, qua universis Tua diœcesis parochis litterarum Nostrarum copiam Te fecisse significas, tum oblatum opusculum, ubi, impavida Fratrum Tuorum interpellatione commendata, iis Te toto pectore accedere declaras. Hanc autem lucubrationem avide versantes, non sine voluptate vidimus, Te non modo recensuisse, meritoque damnasse contemptui calumnias et errores ephemeridum a quibus fœdissime perversus fuerat propositæ a Nobis doctrinæ intellectus; verum etiam graviter redarguisse injuriosum interdictum, quo salva ineptis infensisque scriptoribus blaterandi licentia, potestatem vulgandi exponendique litteras Nostras adimere libuit legitimis tantum earum interpretibus, quibus unis ipsæ datæ fuerant. Præcipuè vero delectati sumus illa fraudum, machinationum, turpissimæ procacitatis, direptionum, immanitatum enumeratione, quam, fretus indubiis vulgatissimisque factis, omnium oculis obvertere voluisti in priore incubrationis Tuæ parte, ut ingenium eorum patefaceres, quorum præclaræ custodiæ, per conventum diei 15 præteriti septembris committi placuit prædæ reliquias et sanctitatem Nostrorum jurium. Gratum itaque Tibi significamus animum Nostrum, pro certo habentes, Te, pro zelo, quo religionis et veritatis causam tueri soles, eo studiosius atque accuratius traditurum esse populo Tuo germanam Nostrarum litterarum sententiam, quo vehementius calumniosas interpretationes iis afflictas explosisti. Dum autem hujus studii amplam Tibi mercedem ominamur, auspicem ejus et præcipuæ Nostræ benevolentiæ testem Apostolicam Benedictionem Tibi, Venerabilis Frater, Tuæque

diœcesi universæ peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die 4 Februarii 1865, Pontificatus Nostri anno XIX.

PIUS PP. IX.

du 15 septembre dernier, on croirait pouvoir confier ce qui reste de leur proie, et Nos droits sacrés. Nous vous adressons donc le présent témoignage de Notre gratitude, certain que, avec votre dévouement accoutumé pour la défense de la religion et de la vérité, vous enseignerez et ferez comprendre à votre peuple le vrai sens de Nos Lettres avec d'autant plus de zèle et de soin que vous avez réfuté plus vigoureusement les calomnieuses interprétations qu'on leur infligeait. En vous donnant donc l'espérance que Dieu vous récompensera amplement de votre travail, Nous vous envoyons, avec effusion, comme gage de cette récompense et comme témoignage de notre particulière affection, pour vous et pour tout votre diocèse, Notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, le 4 février 1865, de notre Pontificat le dix-neuvième.

PIE IX.

LA CONVENTION DU 15 SEPTEMBRE

ET

L'ENCYCLIQUE DU 8 DÉCEMBRE

L'année qui vient de rejoindre les siècles écoulés a légué à l'année 1865 deux actes destinés à exercer sur la situation présente de l'Église catholique une influence considérable.

Le 15 septembre 1864, il a été signé entre l'Empereur et le roi Victor-Emmanuel une *Convention* par laquelle la France s'engage à abandonner, dans deux ans, à l'Italie la garde de la Papauté.

Le 8 décembre 1864, le Souverain Pontife, le Pape Pie IX a adressé une lettre Encyclique à tous les évêques du monde.

Le premier de ces actes était un acte politique, et bien qu'il intéressât puissamment la religion, il a pu être fait sans consulter les évêques. Ils ont eu beaucoup à penser, rien à dire.

Le second de ces actes était un acte religieux. Qu'on le remarque bien, il était adressé aux évêques seuls. Le Pape, en les exhortant à combattre avec énergie autour d'eux les erreurs qu'il signalait, les laissait juges du moment, de la forme, des explications utiles, selon le besoin des fidèles et les circonstances des temps et des pays.

Or, cet acte, ainsi communiqué par le Souverain Pontife aux évêques, a reçu, par la voie des journaux, une publicité immense, sans délai, sans précaution, sans limite. Cet acte qui n'était adressé qu'aux évêques, les évêques seuls se sont vu retirer, par une circulaire de M. le ministre des cultes, en date du 1er janvier 1865, la faculté de le publier.

Je puis acheter 400 numéros du *Siècle* contenant l'Encyclique, et l'envoyer à tous les curés de mon diocèse. Si l'un d'eux monte en chaire, et lit cette Encyclique à ses paroissiens, il commet un abus, et le journaliste n'en a commis aucun.

Si, dans cette paroisse, un temple protestant est ouvert, le ministre peut lire l'Encyclique et la commenter, le prêtre catholique ne le peut pas.

Et quel est le motif de l'interdiction ? On affirme que la lettre du Pape contient plusieurs propositions *contraires à la Constitution du pays*. Pour ma part, j'affirme que cela n'est pas et je le démontrerai.

Mais, s'il en est ainsi, toute publicité devait être interdite, et le ministre protestant ou l'écrivain contreviennent à la loi, aussi bien que le prêtre ou l'évêque.

Nullement.

La loi que l'on applique est une loi spéciale, contenant des pénalités spéciales, contre une classe spéciale de citoyens, en vertu d'une liberté spéciale que l'on appelle *gallicane*, inventée par deux souverains spécialement libéraux, qui se nommaient Louis XIV et Napoléon Ier.

Ah ! qu'ils sont d'admirables logiciens ces libéraux

corrupteurs de la langue française, qui nomment *empiétement* une encyclique d'un Pape désarmé, et *liberté* la circulaire d'un ministre qui commande à tous les tribunaux et à la gendarmerie!

Je ne m'étonne pas qu'un certain nombre de mes vénérés collègues, placés dans ce douloureux conflit, dont nous ne sommes pas les auteurs, se soient crus obligés de passer outre à la circulaire administrative, ayant à défendre à la fois la parole pontificale et leur propre dignité.

Ils ne s'exposent, dit-on légèrement, qu'à bien peu de chose. On se trompe. S'ils sont condamnés, ceux qui leur donneront tort mépriseront leur ministère, et ceux qui leur donneront raison mépriseront la justice du pays. Deux grandes choses sortent toujours blessées de ces combats malheureux.

Je ne m'étonne pas que d'autres évêques aient protesté dans des lettres dignes et graves, et je les remercie de ces protestations en m'y associant hautement.

Mais ces exemples et ces paroles ne nous font pas sortir de la gêne. Les fidèles et le public réclament autre chose. Pendant ce temps, les commentaires injurieux de la presse vont leur train. On nous condamne sans nous entendre, on nous frappe sans délier nos mains; on soufflette notre Père sans qu'il nous soit permis de courir à sa défense.

Je me débats dans ces chaînes, blessé comme évêque, comme fils, comme citoyen, comme homme d'honneur, et je demande avec anxiété aux lois de mon pays si elles ne me laissent pas une ressource, un moyen, un seul,

de dire et de crier ce que j'ai dans l'âme et sur les lèvres.

Il y en a un, en effet, un seul, et je m'en saisis. Je ne puis pas faire un mandement; je puis faire un écrit. Or, n'ayant pas le temps d'hésiter, ni la volonté d'irriter, j'userai du droit que l'on ne me conteste pas, sauf à me concerter avec mes collègues sur le droit qui nous est nié. Je descendrai, une fois de plus, dans l'arène, sur le terrain de la publicité.

Il est ingrat, ce terrain! car je me découvre et je m'expose; je suis seul et le plus faible contre une armée d'adversaires qui vont tous se lever contre moi, sans que je sache auquel répondre. Qu'ils en fassent à leur aise. Ni mon honneur, ni ma conscience ne leur envient ce genre de triomphe.

Puisque j'use de mon droit de citoyen, de celui-là seul, mais de celui-là tout entier, on trouvera bon que je parle à la fois de la *Convention du* 15 *septembre* et de *l'Encyclique du* 8 *décembre*.

On s'est efforcé de démontrer que le second de ces deux actes est la réponse au premier. C'est une erreur, je le sais et je l'affirme. Les périls que court sa personne, Pie IX les méprise. Les ennemis qui le combattent, il leur pardonne. Son âme n'est occupée que des périls de l'Église et des ennemis de la vérité.

On ajoute que le second de ces actes est le meilleur argument en faveur du premier : c'est une erreur encore.

Le fait vrai, c'est que ces deux actes ne sont rapprochés que par leurs dates.

Dans l'un, deux puissants souverains de deux grands pays disposent de leur voisin, petit souverain d'un très-petit pays. C'est de la politique.

Dans l'autre, le représentant le plus élevé de Dieu sur la terre s'adresse, non pas à tel ou tel roi, à tel ou tel peuple, à telle ou telle opinion, mais à tous les évêques établis sur la surface de la terre, du Canada à la Chine et de l'Angleterre à l'Afrique. C'est de la religion.

La politique et la religion donnent ainsi au monde leur mesure; d'un côté, j'en conviens, est la puissance; de l'autre est la grandeur.

Quelques-uns de mes amis auraient désiré que je ne parlasse que de l'un de ces deux actes, de l'*Encyclique* et non de la *Convention*.

Pourquoi, me disaient-ils, parler d'une Convention à laquelle déjà on ne pense plus? — C'est précisément parce qu'on n'y pense plus, que j'en veux parler.

Je sais bien que l'attente du public est plus vive à l'heure qu'il est sur l'*Encyclique;* mais je n'écris pas pour satisfaire la curiosité; j'écris pour l'Église et pour le Saint-Siége. Je vais là où je vois le péril.

On ne pense plus à la *Convention*. — Vous, peut-être; mais d'autres y pensent; et en est-elle moins la menace suspendue et imminente sur la Souveraineté Pontificale?

Sans la *Convention,* on eût fait, j'en suis convaincu, beaucoup moins de bruit autour de l'*Encyclique*.

Si je réunis donc ces deux actes si divers, c'est pour démasquer une tactique trop visible.

Il est manifeste que les journaux et les ennemis de l'Église veulent désormais parler le moins possible de la *Convention*, et la tenir en réserve pour le bon moment, comme une arme cachée sous le manteau. Je les vois, en attendant, afficher, exagérer, défigurer l'*Encyclique*, calomnier le Pape, lasser ou exaspérer l'opinion, et, pour tout dire en un mot, s'efforcer de retirer de Rome les respects avant qu'on en fasse sortir les régiments.

Je ne serai pas dupé. Je parlerai des deux actes à la fois, j'envisagerai la situation tout entière, j'affronterai les deux périls.

Sur la *Convention*, je poserai des questions.

Sur l'*Encyclique*, je donnerai des réponses.

J'ai besoin d'instruire et d'être instruit.

On me trouvera, peut-être, bien arriéré. Citoyen français, je ne suis pas encore habitué à comprendre une loi ou un traité solennel, sans qu'il m'ait été expliqué par une discussion publique entre le gouvernement et les représentants du pays.

Évêque catholique, je ne suis pas encore habitué à voir une Encyclique du Pape interprétée par un concile de journalistes.

Or, j'ai à parler d'une *Convention* qu'aucune explication officielle n'a éclairée, et d'une *Encyclique* qu'une nuée d'explications sans autorité ont obscurcie.

On reconnaîtra que le devoir que je viens accomplir est difficile, mais aussi qu'il est nécessaire.

Je ferai de mon mieux.

PREMIÈRE PARTIE

LA CONVENTION

Je commencerai en disant mon opinion sur la *Convention du 15 septembre* 1864, par laquelle la France s'est engagée envers le roi Victor Emmanuel à quitter Rome dans deux ans.

On ne m'accusera pas, sur ce point, d'avoir cette fois parlé trop tôt.

J'avais pour attendre deux graves motifs.

Rien ne fut jamais moins agréable que le rôle de prophète de malheur. Cependant je l'ai rempli sans hésiter, quand il l'a fallu; et dès le commencement de cette douloureuse question, j'en ai prévu la fin. J'ai suivi tous les pas qu'on a laissé faire au Piémont vers Rome, et ce que M. de Falloux a nommé l'*itinéraire de Turin à Rome*. Par suite, j'ai vu la grande inspiration de la France, vivante encore dans un vote mémorable de l'Assemblée nationale en pleine République, vivante dans les paroles du général Cavaignac, s'écriant : « Il » faut voler au secours du Saint-Père », vivante dans les premières et nobles déclarations de notre Empereur actuel; j'ai vu, dis-je, cette grande inspiration s'affaiblir et s'épuiser. J'ai vu la garantie solennelle du droit devenir une protection provisoire; la protection du droit devenir une garde de la personne, la garde une

simple escorte, l'escorte une faction aux portes de la maison et du jardin; puis il m'a semblé que l'arme devenait pesante au bras qui la portait : j'ai suivi les jours, marqué les degrés, compté les heures : catholique inquiet, citoyen humilié, je n'étais pas pressé d'ajouter une pièce de plus à ce dossier dont les juges seront Dieu et la postérité.

J'avais un second motif d'ajourner. Ne voulant pas cesser de croire fermement à la sincérité du gouvernement français, représenté dans la négociation qui a précédé la *Convention* par M. Drouyn de Lhuys, j'ai voulu attendre, écouter, réfléchir, avant de m'avouer que mon pays, si souvent trompé par le Piémont dans les affaires de l'Italie, venait de l'être une fois encore, et de faire un pas de plus vers l'abandon complet du pouvoir pontifical.

Maintenant, après l'interprétation donnée par le Piémont à la Convention, je n'en doute plus.

Je ne connais pas de douleur comparable à celle qui suit une telle constatation. Elle est plus pénible encore, lorsqu'on a été conduit vers cette triste évidence à tâtons et à travers les ténèbres, à travers des heures, de longues heures d'incertitude, d'attente, d'hésitation, d'équivoque et d'angoisse, que ne parvenaient pas à dissiper les explications embarrassées et superflues d'un ministre faisant des efforts sincères, mais vains, pour ne pas s'avouer à lui-même que sa parole avait été prise à des embûches.

Comment avons-nous appris, nous, évêques, cette Convention qui intéresse la personne et les droits du

Chef de l'Église? Comment en a-t-il été informé lui-même?

Par les indiscrétions incomplètes de quelques journaux mis à moitié dans le secret.

Un jour, nous avons appris que deux étrangers avaient traversé Paris, puis qu'ils étaient partis, comme des voyageurs pressés, après leur commission faite, emportant dans leur bagage une feuille de notre histoire nationale, un traité qui engage la France et qu'elle a ignoré.

Il est vrai, ce traité avait reçu la signature de l'Empereur, qui, par des promesses répétées, s'est engagé solennellement à soutenir le Pape, et la signature d'un ministre, rentré aux affaires dans l'honneur de cette résolution : ce devait être assez pour se confier; ce n'était pas assez pour comprendre. On ne comprenait pas bien, en effet, à quel intérêt la France obéissait en changeant brusquement de rôle.

Je ne parle plus ici du rôle de la France sous Charlemagne. Et, cependant, je me dis avec douleur : Est-il donc entendu que nul ne doit plus songer à ce rôle magnanime? Je ne parle plus du rôle de la France en 1849, ni du rôle de la France à de fréquentes reprises, pendant les mille ans qui séparent ces deux époques.

Mais il était un rôle moins beau, et toutefois honorable encore, et accepté depuis quelques années. En gardant Rome, et en maintenant dans les États pontificaux, si violemment diminués, une occupation si restreinte, l'Empereur réalisait encore, disait-on, quatre grands avantages; il devait à cette occupation l'estime

de l'Europe catholique, la tenue en respect de l'Italie révolutionnaire, la gratitude du clergé français, et enfin une position politique et stratégique importante.

Que gagnera la France à perdre cette position? Je ne me l'explique pas; mais ce n'est point mon affaire, du moins comme évêque. Je me persuadais au moins qu'en quittant Rome, la France ne délaisserait pas le Pape, et qu'averti des ambitions persistantes et des violences passées du Piémont, elle prendrait des garanties sérieuses.

On affirmait que tout cela se trouvait dans le traité.

Plusieurs me conseillaient la confiance, ou au moins la résignation.

Que voulez-vous? me disaient-ils, quand la Convention était imparfaitement connue, que voulez-vous? Ce qui est perdu est perdu. L'important est de conserver ce qui reste. Or, si Victor-Emmanuel renonce définitivement à Rome, si la France en garantit positivement au Saint-Père la possession stable, si le Saint-Père, appuyé sur des troupes à lui et sur des ressources suffisantes, est mis à même de continuer librement au Vatican, désormais sans ennemis, le cours de son divin ministère et de son royal sacerdoce, que voulez-vous de plus? Sans fermer toutes les plaies, sans donner satisfaction à tous les droits, cet État réduit, très-injustement réduit, mais paisible, n'est-il pas préférable à ce qui est?

Attendons, disais-je, et voyons les textes et les faits.

Eh bien! les textes et les faits ont parlé. Je sais désormais à quoi m'en tenir, et je trouve opportun de

dire sur ce point ma pensée tout entière, et d'aller au fond des choses.

On me trouvera peut-être long; mais dans quelques jours le Sénat et le Corps législatif vont s'assembler, et une discussion décisive aura lieu sur cette grande question. C'est pourquoi je veux la traiter à fond et l'embrasser une dernière fois dans son ensemble. Le moment est pressant : il faut éclairer le présent et l'avenir par le passé.

Quel est le sens attaché par la France à ce traité?

M. le ministre des affaires étrangères a eu la bonté de nous l'expliquer par des dépêches qui présentent ainsi le rôle du Piémont :

L'Italie se convertit, elle revient à des sentiments plus raisonnables; on peut se fier à elle. Ne pouvant pas aller à Rome, elle se contentera de Florence pour capitale. Bien plus, elle gardera la frontière du Pape, au lieu de la franchir. Nous plaçons le Pape sous la garde d'un bon voisin, nous lui laissons le droit, sinon le moyen de refaire son armée et ses finances.

L'Italie est faite, Rome est préservée; notre tâche est finie.

Mais le Piémont l'entend autrement, et les commentaires officiels, donnés par Turin à la *Convention*, vont le démontrer avec la dernière évidence à tout homme impartial et de bonne foi.

Reprenant, au sujet de cette *Convention* qui semble devoir tout achever, la suite nécessaire des choses, je vais dire simplement :

1° Ce que je pense du Piémont;

2° Ce que j'espère de la France.

Et j'ajouterai quelques observations, sur ce qu'on demande au Pape, et enfin sur ce que seront ici les responsabilités.

I

CE QUE JE PENSE DU PIÉMONT.

Ce n'est pas par une vaine affectation de purisme politique que je dis : le *Piémont* et non l'*Italie*.

Je dis le *Piémont*, parce que le *Piémont* est coupable, et que je ne veux pas accuser l'Italie. L'ambition du Piémont, l'alliance de son roi et des révolutions a fait et fait tout le mal. L'immense majorité de la population en Italie, on s'en aperçoit tous les jours, est calme, religieuse, patiente. La résignation est son trait caractéristique, et elle le doit à la religion. Elle aime, elle vénère le Pape, elle désire son pardon et sa bénédiction. Si la confédération, dont l'Empereur a eu la pensée, se fait quelque jour, l'Italie a, dans l'avenir, je le crois, comme elle l'a eue dans le passé, une mission providentielle. J'aime, je plains l'Italie, plus victime que complice, et c'est pourquoi, ayant le devoir d'accuser, j'évite son nom toujours cher et je flétris seulement le *Piémont*.

Donc ce que je pense du Piémont.

Simplement ce que les faits me condamnent à en penser.

Je n'ai aucune confiance dans le Piémont, et je ne crois pas que la France puisse en avoir. — Pour moi, je suis résolu à ne pas me faire d'illusion. Je regarde à ce qui seul parle net et haut, à ce qui ne trompe que ceux qui veulent être trompés. Je vais droit aux faits, et je suis aise de les résumer une bonne et dernière fois :

Pour apprécier un traité, il est essentiel de bien connaître les parties contractantes. Il importe de ne pas se tromper sur celui avec lequel on contracte, de bien savoir quel est son caractère et sa moralité, le sens qu'il attache aux mots qu'il emploie, et les moyens par lesquels il marche à ses fins.

Je compte les mots pour peu de chose. Ah! sans doute, le Piémont a pris à son usage de belles paroles : *l'Église libre dans l'État libre ; — les forces morales ; — les progrès de la civilisation ; — les aspirations nationales ; — le droit nouveau ; — le vœu des populations...*

Mais je ne sais pas entendre les choses légèrement, ni parler en l'air, et je demande le sens de ces mots à la conduite même du Piémont, à sa politique depuis quinze ans, aux plans poursuivis, aux faits accomplis.

C'est ici une question délicate : Je l'aborderai cependant, bien sûr d'avance et demandant à Dieu de ne rien dire qui puisse blesser mon pays, dont l'honneur est le mien, ni blesser la vérité de l'histoire, dont le témoignage est libre, souverain et immortel.

Reprenant donc toute la suite des faits, je tâcherai d'être court.

— Et d'abord l'*Église libre dans l'État libre.*

L'Église libre, c'est, pour le Piémont, depuis quinze ans :

Tous les biens de l'Église confisqués ;

Les ordres religieux supprimés ;

Les religieuses jetées dans la rue ;

Les évêques en prison ;

Les clercs soumis à la conscription ;

Les évêchés vacants ;

Les concordats avec le Saint-Siége violés ;

Les immunités ecclésiastiques, stipulées par un traité, abolies ;

La loi Siccardi, votée aux cris de : *Vive Siccardi! à bas les prêtres!*

La loi sur le mariage civil, votée par la Chambre des députés le 5 juin 1852, malgré le Pape, malgré le concordat, malgré les évêques ;

La loi du 24 novembre 1855, violant formellement, contre l'Église, l'article 29 du Statut national : « Toutes les propriétés sont inviolables, *sans exception d'aucune sorte*[1]. »

La loi d'octobre 1847, soumettant les écrits des évêques à la *censure préventive ;*

La loi d'octobre 1848, instituant des conseils laïques

[1] Mot introduit par Charles-Albert, précisément pour protéger les propriétés ecclésiastiques : ce qui inspira à M. de Revel à la Chambre des députés ce beau mouvement : « Certes, Messieurs, si le roi » Charles-Albert, dont l'image est ici présente, avait su comment » en ce jour on ose interpréter ses intentions et ses actes, il aurait » retiré cette main qu'il étend pour jurer la Constitution..... oui, » Messieurs, il l'aurait retirée. »

Mais qu'importaient aux Piémontais les serments et la main desséchée de Charles-Albert!

pour surveiller l'enseignement de la religion et des catéchismes, et nommer même les *directeurs spirituels* dans les institutions religieuses;

La loi de décembre 1848, qui soustrait les thèses pour les grades canoniques à l'examen des évêques;

L'antique académie de la Superga, maison des hautes études ecclésiastiques du royaume, supprimée;

Enfin une circulaire de 1851, par laquelle on prétendait fonder une théologie d'État, soumettre les écoles de théologie diocésaines à l'inspection de l'État, obliger les professeurs des séminaires à suivre les programmes de l'État;

Et cela, au moment même où dans l'université de Turin on enseignait :

« L'omnipotence de l'État sur l'Église;

» L'incompatibilité du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel;

» L'impossibilité de démontrer que le mariage soit un sacrement;

» L'impuissance de l'Église à établir des empêchements dirimants au mariage;

» Enfin, que l'Église catholique, et spécialement le Saint-Siége, est l'auteur du schisme d'Orient [1]. »

Telle était l'*Église libre dans l'État libre.*

Les actes du Piémont étaient conformes à ces lois.

Dès 1850, l'archevêque de Turin était emprisonné, puis banni; l'année suivante, ce fut l'archevêque de Cagliari, puis l'archevêque de Pise, puis l'archevêque

[1] Propositions auxquelles, pour le dire en passant, plusieurs articles de l'Encyclique et du *Syllabus* ont pour but de répondre.

cardinal *de Angelis*, puis les autres. Et au moment où j'écris, la moitié des évêchés du Piémont sont sans évêques, et il en est de même dans toute la péninsule.

Les prêtres étaient mis sous la surveillance de la police, et poursuivis, non pas seulement par les proclamations de Garibaldi, disant, à Pavie, aux étudiants, de *prendre les pavés des rues pour exterminer les robes noires*, mais par des circulaires ministérielles, qui accusaient le clergé de tremper dans les émeutes pour la cherté des grains.

Les Chartreux de Collegno, que M. Rattazzi félicitait, le 18 octobre 1852, d'avoir, *avec une charité toute chrétienne*, cédé une partie de leur maison pour des aliénés, étaient, deux ans après, le 10 août 1854, mis dans la rue par le même ministre.

Coup sur coup, on expulsait violemment les religieux de la Consolata et de Saint-Dominique, les prêtres même de Saint-Vincent de Paul, les religieux Oblates de Pigneroles, les Servites d'Alexandrie, qui venaient d'envoyer deux de leurs Pères à Gênes, pour en remplacer quatre autres morts au service des cholériques.

Les femmes elles-mêmes, les Sœurs de charité, n'étaient pas épargnées.

Les montagnes de la Savoie ne dérobaient pas à la persécution l'antique compagnie des dames de la *Compassion*, pour le service des pauvres et des malades.

Les carabiniers expulsaient nuitamment les religieuses de Sainte-Croix : « Je remercie Dieu », écrivait la supérieure, « de ce qu'aucune de mes filles n'est » morte dans la rue ».

Déjà, on avait proscrit les dames du Sacré-Cœur : toutes leurs maisons avaient été fermées, leurs élèves dispersées, et leurs biens, meubles et immeubles, affectés au trésor public.

Bref, sept mille huit cent cinquante religieux furent dépouillés et livrés à tous les besoins.

Voilà comment le Piémont entendit tout d'abord *l'Église libre dans l'État libre*. Et à l'heure qu'il est, il ne l'entend pas autrement, et il est en train de faire dans les provinces annexées ce qu'il a fait chez lui : c'est hier même que nous lisions dans les journaux les nobles paroles des évêques de Toscane, se déclarant prêts à aller demander à leurs fidèles « le pain qu'eux-mêmes donnaient autrefois. »

— Les *aspirations nationales*, invoquées hier encore, après le traité du 15 septembre, par le Piémont, n'ont jamais eu pour lui qu'un sens : s'emparer de Rome et renverser le Pape.

M. de Cavour ne dit pas autre chose dans ce *memorandum* par lequel, au congrès de Paris, il se fit l'accusateur du Pape, en termes tels que le *Times* put écrire : « Rien de ce que pourrait dire une assemblée puritaine d'Édimbourg ou de Belfast n'irait plus loin. »

C'est ce *memorandum*, que le journal même de M. de Cavour, *Il Risorgimento*, appela « l'étincelle d'un irrésistible incendie ».

Pour arriver à ce but, le Piémont a fait alliance étroite et cause commune avec la révolution, en ayant l'air de la désavouer : il a activé, dans toute l'Italie,

par « les voies souterraines » dont parlait récemment M. Drouyn de Lhuys, la plus violente propagande révolutionnaire ; il a poussé, soudoyé, armé dans l'ombre ceux qui étaient chargés de miner toutes les souverainetés de la péninsule, et surtout la souveraineté pontificale : telles furent sa politique et ses *aspirations nationales*.

Vainement l'Empereur protesta-t-il que *la guerre ne déposséderait pas les souverains, et n'ébranlerait pas le trône du Saint-Père :* au moment même où l'Empereur prononçait ces paroles, M. de Cavour s'abouchait avec les chefs des sociétés secrètes, et traçait, de concert avec La Farina, président de la Société nationale, tous les plans des futures révolutions, en prenant soin toutefois de lui dire : « Vous, vous n'êtes pas ministre, » vous pouvez agir librement ; mais sachez que si je suis » interpellé à la Chambre, ou molesté par la diplomatie, » je vous renierai[1]. »

Tels sont les *moyens moraux* que M. de Cavour mit au service de ses *aspirations nationales*, et le *droit nouveau* qu'il inventa.

Ce que faisait ainsi M. de Cavour, les ambassadeurs piémontais près les cours italiennes le faisaient de leur côté. Le roi Victor-Emmanuel va précisément ces jours-ci revoir à Florence un hôtel habité en 1859 par son ambassadeur, M. Buoncompagni. Or, lorsque le grand-duc, très-sincère et très-bon souverain, oncle du roi d'Italie, occupait encore le palais où son neveu

[1] Nicomedi Bianchi, *Documenti sul conte di Cavour*. Turin, 1863.

couchera bientôt, il chargea le marquis de Lajatico de composer un ministère libéral; et quand cet homme politique alla chercher ses futurs collègues, où les trouva-t-il? En train de conspirer contre le grand-duc chez M. Buoncompagni, à la faveur de l'immunité accordée aux ambassadeurs.

Ceci fut officiellement transmis par le représentant de la Grande-Bretagne en Toscane, M. Scarlett, à son gouvernement[1].

M. Scarlett écrivait encore au comte de Malmesbury, le 15 mai 1859 :

« Dans ma conviction, ce qui est arrivé à Parme » n'était qu'une partie de *la grande conspiration ourdie* » *par le Piémont :* cette conspiration avait des ramifi- » cations dans toutes les villes d'Italie. »

En effet, après une première révolution provoquée par les émissaires piémontais, la duchesse de Parme ayant été rappelée par le vœu spontané de ses sujets, M. de Cavour, pour suppléer à l'insuffisance des *aspirations nationales*, fit occuper militairement le duché.

A Naples, la maison du ministre piémontais, qui avait été plénipotentiaire avec M. de Cavour au congrès de Paris, devint de même *le centre habituel*[2] de tous les conspirateurs.

C'est ainsi que le Piémont respectait le droit des gens, et mettait en œuvre *les forces morales* et *le droit nouveau : droit nouveau*, en effet, et que les peuples civilisés n'avaient jamais connu jusqu'ici.

[1] Dépêche de M. Scarlett à lord Malmesbury, d 29 avril 1859.
[2] Lettre d'Ulloa.

Voyons maintenant, pour profiter de l'enseignement du passé et pour apprendre à mieux prévoir l'avenir, de quelle manière *les annexions* succédèrent aux *révolutions*.

On offrit, suivant le programme tracé, la dictature, dans les duchés et dans les États pontificaux, à Victor-Emmanuel, qui s'empressa de l'accepter. Mais n'en ayez aucune inquiétude, disait M. de Cavour, ceci n'est que provisoire. Le gouvernement français lui-même s'y trompa.

« On semble ne pas se rendre un compte suffisam-
» ment exact du caractère que présente la dictature
» offerte en Italie au roi de Sardaigne, et on en conclut
» que le Piémont compte, *à l'abri des armes fran-*
» *çaises*, réunir toute l'Italie en un seul État. *De sem-*
» *blables conjectures n'ont aucun fondement*[1]. »

Le Piémont ne l'entendait pas ainsi. Il s'installait en maître dans ses nouveaux États, occupait tous les emplois, s'emparait de toutes les positions, travaillait par tous les moyens à rendre définitive sa dictature, et Victor-Emmanuel, à Florence, disait en mettant la main à son épée, et regardant vers Rome : *Nous irons jusqu'au bout. Andremo al fondo !*

En effet, la paix signée à Villafranca n'arrêta pas un instant le Piémont; et les annexions, nonobstant les traités de Villafranca et de Zurich, s'accomplirent dans les duchés de Parme, de Plaisance, de Modène, de Toscane, dans les Légations et dans les Romagnes, par les manœuvres les plus odieuses, sans aucune liberté,

[1] Note du *Moniteur* du 24 juin 1859.

sous la pression des baïonnettes piémontaises, avec toutes les forces de l'intimidation et de la corruption.

Il est bon de rappeler toutes ces choses à un public qui oublie trop, en un moment où trop de gens aussi ont intérêt à couvrir le passé d'un silence et d'une connivence qui révoltent ma conscience.

L'Empereur lui-même sentit le besoin de se dégager de tout cela, lorsque, rappelant le vote de Nice et de la Savoie, il déclarait aux Puissances européennes que ce vote n'avait été amené « ni par une occupation mili-
» taire, ni par des insurrections provoquées, ni par de
» sourdes manœuvres[1]. »

Partout la presse avait été bâillonnée, et ce furent les dictateurs piémontais, tout-puissants, qui firent seuls les votations, sans tenir aucun compte du vœu des peuples.

En Toscane, « on n'admit au vote qu'un vingt-cin-
» quième de la population; et il n'en vint pas même la
» moitié : il en résulte », écrivait lord Normanby, « que
» ce fut *un cinquantième de la population* qui vendit
» les Athéniens de l'Italie aux Béotiens du Piémont. »

Voilà pour Florence.

A Parme, M. Farini exclut toute la population des campagnes.

A Modène, malgré les exclusions, il restait encore soixante-douze mille électeurs. Sur ce nombre, combien y eut-il de votants? A peine quatre mille!

Dans les États du Pape, on n'admit que dix-huit mille électeurs, « et sur ce nombre, pas même un tiers

[1] Discours pour l'ouverture des Chambres, 1er mars 1860.

» ne put être mené au scrutin par la force ou par » la corruption[1]. »

Voilà ce que le Piémont fit des *aspirations nationales*, et ce qu'il en fera à Rome, s'il y va : voilà ce que fut pour lui l'expression libre et franche *du vœu des populations;* qu'on ne l'oublie jamais.

Après cela, il y avait de quoi, le parlement piémontais s'écria :

« Que notre glorieux roi reçoive le *serment* que nous » faisons en ce jour heureux *de ne pas nous arrêter* » *en si beau chemin!* Marchons en avant. Il faut à » l'Italie des *destinées nouvelles; le moment est venu.* » (Séance du 14 avril 1860.)

En effet, le Piémont se mit immédiatement en marche contre Rome même, avec les *moyens civilisateurs* et les *forces morales* dont il invoque encore aujourd'hui le secours contre le Pape.

Après les *révolutions* et les *annexions* vinrent les *invasions*.

Tous les voiles ont été levés sur l'expédition de Garibaldi.

Tout le monde sait que M. de Cavour désavoua Garibaldi devant la France et devant l'Europe; il écrivit même au roi de Naples que les vaisseaux sardes partaient pour arrêter l'aventurier[2]. — Et c'est lui qui l'envoyait.

[1] *Histoire des États de l'Église depuis la première révolution française.*

[2] Lettre d'Ulloa. — *Gazette officielle de Turin,* du 10 mai 1860, et note du 20 mai 1860.

L'expédition avait été préparée à la face du soleil, à Gênes, et dans les autres ports piémontais. Les enrôlements s'étaient faits publiquement dans tout le Piémont. M. de Cavour fournissait l'argent et les fusils. Et en même temps qu'il faisait partir les vaisseaux pour arrêter Garibaldi, il écrivait à l'amiral Persano : « Cher-» chez à naviguer entre Garibaldi et les vaisseaux napo-» litains. J'espère que vous m'avez compris. » L'amiral répondait : « Je crois que je vous ai compris; le cas » échéant, vous me ferez mettre à Fenestrelle. » M. de Cavour écrivait à La Farina : « Persano vous donnera » autant d'appui qu'il le pourra, sans cependant com-» promettre notre drapeau [1]. »

Et un peu plus tard, quand Garibaldi, débarqué en Sicile sous la protection des vaisseaux anglais, voulut, après avoir révolutionné l'île, passer sur le continent, « M. de Cavour envoya le député Brottero et le député » Casalis, chacun avec 500,000 fr. pour coopérer à ce » passage. Les bâtiments sardes reçurent l'ordre de le » protéger [2]. »

Cependant le Piémont continuait à désavouer Garibaldi, en même temps on négociait avec le roi de Naples, on soudoyait partout autour de lui les plus lâches trahisons, on achetait ses ministres, ses amiraux, ses généraux.

Le jeune roi en appelle enfin à son courage et marche à l'ennemi.

[1] Nicomedi Bianchi, *Documenti sul conte di Cavour.* — On peut consulter encore sur tout ceci ce qu'a écrit, sur M. de Cavour, M. de la Rive, son ami.

[2] Bianchi, *Documenti sul conte di Cavour.*

Le Piémont alors tremble que Garibaldi ne soit vaincu, et pour le sauver, il feint de vouloir le combattre, et il nous prend à cette duperie.

L'histoire en est mémorable; je la retrouve dans un document officiel, dans le récit de l'entrevue de Chambéry, tel que la raconte une dépêche de M. Thouvenel (18 octobre 1860) :

« Sa Majesté a daigné m'autoriser à dire directement » ce qui s'est passé à Chambéry entre lui et les envoyés » du roi Victor-Emmanuel, M. Farini et le général » Cialdini. »

Eh bien! voici, d'après la dépêche, ce qui s'est passé. Le Piémont a fait entendre à l'Empereur que Garibaldi menaçait Rome, — Rome, où nous étions, où flottait notre drapeau ! — puis il a demandé « de traverser les » États pontificaux *sans toucher à l'autorité du Pape,* » afin de livrer, s'il le fallait, *bataille à la révolution* » sur le territoire napolitain. »

Et huit jours après l'entrevue de Chambéry, M. de Cavour enjoignait au Pape de licencier son armée, et avant même que cet *ultimatum* eût été connu du Pape, Cialdini envahissait, avec soixante-dix mille hommes, les États du Saint-Père, écrasait nos volontaires à Castelfidardo, bombardait Ancône et enlevait à Pie IX les Marches et l'Ombrie. — Et si M. de Goyon n'avait pas enfin envoyé un caporal et quatre hommes à la dernière frontière du patrimoine de saint Pierre, tout était pris.

Voilà comment le Piémont tenait sa promesse *de ne pas toucher à l'autorité du Pape;* et voilà, entre cent

autres faits, ce qui donne mesure de ce que vaut sa parole, et de la confiance que Rome et la France doivent y avoir.

Puis, au lieu de livrer bataille à Garibaldi sur le territoire napolitain, le Piémont sauvait Garibaldi battu sur le Volturne : l'ambassadeur piémontais à Naples, voyant que l'aventurier va être mis en déroute, lui envoie en toute hâte des bataillons de bersaglieri, la flotte sarde ouvre pendant le combat ses feux sur les troupes de François II, et Cialdini, envahissant alors avec ses soixante-dix mille hommes les États de ce Roi dont l'ambassadeur est encore à Turin, achève l'œuvre.

On sait le reste; Gaëte bombardée comme Ancône; les bombes s'attaquant aux maisons, aux églises, aux hôpitaux, aux femmes, aux enfants, à une jeune reine héroïque, et enfin, après quatre mois du plus effroyable bombardement, la trahison mettant fin à la plus noble défense par l'explosion des poudrières.

Telle fut la bonne foi piémontaise, et comment se tint la parole donnée à notre Empereur en personne, à Chambéry.

Et il y a encore des gens qui nous disent de confier aujourd'hui le Pape à la foi et à loyauté du Piémont!

Le masque était jeté. A la complicité honteuse et au mensonge des désaveux avait fait place la confraternité des armes : Victor-Emmanuel tendit la main à son aide de camp Garibaldi, lui disant : « Merci ! » et on vit le roi faire son entrée à Naples, côte à côte, dans la même voiture avec l'aventurier en blouse.

Et ce même prince, qui avait donné à la France et à

l'Europe sa parole de roi qu'il ignorait l'expédition de Garibaldi, ne craignit pas de s'infliger à lui-même, dans une proclamation, un solennel démenti : « Ils » étaient Italiens ; je n'ai pas pu, je n'ai pas voulu les » retenir [1]. »

Alors, M. de Cavour, triomphant, déclara, du haut de la tribune piémontaise, que ces mémorables événements étaient « la conséquence nécessaire de la poli- » tique piémontaise depuis douze ans » ; et, enivré de ses succès, s'écria enfin, jetant ce défi à notre armée, à notre parole et à notre politique déclarée : « IL NOUS FAUT ROME POUR CAPITALE, ET NOUS Y SERONS DANS SIX MOIS. »

Et le parlement, sanctionnant cette déclaration par un vote solennel, proclama Rome CAPITALE DE L'ITALIE. (29 mars 1861.)

Voilà l'homme et voilà le gouvernement, qui, quelques mois après, ouvraient avec le gouvernement français les négociations qui ont abouti à la Convention du 15 septembre.

A Naples commence une phase nouvelle de la politique piémontaise, que je dois encore regarder attentivement.

Je devrais peut-être m'arrêter ici. Je ne le ferai pas. Et un de mes motifs, c'est que j'entends quelquefois d'honnêtes gens me parler de la modération des révolutionnaires italiens. — Non ; l'oubli a couvert encore trop de choses ici, et il y a eu là des horreurs, c'est le

[1] Proclamation de Victor-Emmanuel, d'Ancône, 9 octobre 1860.

mot, contre lesquelles, pour ma part, je ne permettrai jamais qu'on prescrive. L'Écriture dit quelque part : *Cet homme ne se connaît plus, qu'on lui rejette son iniquité à la face!*

Ici encore on a parlé *du vœu des populations et des aspirations nationales.*

Jamais il n'y eut plus flagrant mensonge.

On a dit que Victor-Emmanuel était entré dans les États napolitains appelé par les plébiscites populaires.

Les dates et les faits disent le contraire.

Le plébiscite est du 21 octobre, et l'invasion de Cialdini sur les terres napolitaines du 18.

Et ce plébiscite eut lieu de la façon que voici :

« La presse piémontaise (comme à Florence) déclara » traître à la patrie et digne de la vengeance publique » quiconque oserait voter contre l'annexion. En même » temps, des sicaires sortis des bagnes parcouraient les » rues, armés jusqu'aux dents, menaçant du poignard, » et jetant des bulletins à pleines mains dans l'urne!

» L'immense majorité des votants se composait d'in» dividus *soudoyés par l'or piémontais,* et des *volon» taires de Garibaldi,* de misérables cherchant l'impu» nité dans la vente de leur pays. Triste pays, aussi » indignement vendu que honteusement acheté[1]! »

Et voilà ce qu'on appela les vœux de la nation italienne et du peuple napolitain!

Deux mois après ce plébiscite dérisoire, le Piémont fait procéder à l'élection des députés. Qu'arrive-t-il?

[1] Lettres d'Ulloa.

« Dans le quartier du Mercato, à Naples, qui compte » 180,000 habitants, M. Paolo Cortèse a été élu avec » 43 voix qui lui ont assuré la majorité, son compéti- » teur n'en ayant obtenu que 41.

» Dans un autre collége, on ne réunit que soixante » électeurs.

» Lors de l'élection des corps municipaux, les salles » restèrent vides. A Naples, il n'y eut guère que » 800 électeurs sur 500,000 habitants[1]. »

Les Napolitains ne protestèrent pas seulement par l'abstention, ils protestèrent aussi par les armes. Naples et toutes les provinces annexées furent mises en état de siége.

Et ici commence une suite d'atrocités, dont l'histoire de *la Terreur* peut seule donner l'idée.

Cialdini paraît le premier, se faisant précéder de cette proclamation : « Annoncez que je ferai fusiller » tous ceux que je prendrai les armes à la main ; j'ai » déjà commencé aujourd'hui. »

Pinelli : « Soldats, soyez inexorables comme le des- » tin... Purifions avec le fer et le feu ces régions infec- » tées de l'immonde bave des prêtres. »

Galateri : « Je viens pour exterminer les brigands... » Qu'on s'arme de faux, de fourches, de tridents, et » qu'on les poursuive partout... Quiconque *donnera* » *asile* à un brigand sera, sans distinction d'âge, de sexe, » de condition, fusillé...[2]. »

Les brigands, c'est le nom que désormais les Pié-

[1] Lettres d'Ulloa.
[2] *Delle presenti condizioni del reame delle due Sicilie,* par Ulloa.

montais vont donner aux Napolitains, qui ne veulent pas d'eux. Cela devait être; dès que les Piémontais ne prenaient pas ce nom pour eux, ils devaient le donner à leurs adversaires.

Les autres chefs piémontais, Nigra, Fumel, etc., lancent, de leur côté, des proclamations qui ont arraché un cri d'horreur à lord John Russell lui-même, et dont un député italien, M. Nicotera, a dit à la tribune italienne :

« Les proclamations de Cialdini et des autres chefs » sont dignes de Tamerlan, de Gengis-Khan et d'Attila. »

Et les proclamations s'exécutent à la lettre : les colonnes piémontaises, lancées en tous sens dans le pays, remplissent les provinces napolitaines de ruines et de sang.

« J'ai vu », disait le député Ferrari, au retour d'un voyage dans les provinces napolitaines, un *an après l'annexion,* « j'ai vu douze villages incendiés... j'ai vu » les ruines de Pontelandolfo, une ville de 5,000 âmes, » et de Casalduni, une ville de 7,000 âmes... [1] »

A Pontelandolfo, trente malheureuses femmes qui s'étaient réfugiées au pied d'une croix, furent impitoyablement massacrées [2].

Après avoir livré aux flammes ces deux villes, Cialdini écrivait :

« Hier matin, à l'aube du jour, justice a été faite de » Pontelandolfo et de Casalduni. »

La même « justice rigoureuse », *rigoroza giustizia,* avait été faite aussi à Castellamare en Sicile.

[1] *Aveux et mensonges,* par G. Palomba. Londres, 1863.
[2] *Ibid.*

M. Fumel fusillait en Calabre les prisonniers par centaines, et on l'appelait à Turin *le sauveur de la Calabre :* « J'ai senti le sang me monter à la figure », s'écriait le député calabrais Miceli, « quand j'ai lu que » le colonel Fumel avait sauvé la province de Cosenza » en fusillant 350 prisonniers. »

Le 29 novembre 1862, M. Ferrari disait encore :

« Maintenant, Messieurs, vous savez qu'on fusille, » qu'on arrête des familles entières, qu'on a des détenus » en masse. C'est une guerre de barbares! Si votre sens » moral ne vous dit pas que vous marchez dans le sang, » je ne vous comprends plus. Et ce que je dis du » royaume de Naples, je le dirai aussi de la Sicile : là » aussi, prisons, exécutions, fusillades sans procès... » C'est un système de sang... mais ce n'est pas avec des » flots de sang que l'on peut remédier au mal...

» Dans le sud de l'Italie, on ne sort pas d'un système » de sang, et tous ceux qui portent une capote se croient » en droit de tuer ceux qui n'en portent pas. »

Ces paroles ont été citées à la tribune anglaise par des membres du parlement britannique, dans une séance mémorable, que lord Palmerston appelait *l'événement de la session,* et où M. Bentinck et d'autres honorables membres de la Chambre des Communes protestèrent, au nom de l'honneur anglais, contre une politique atroce, que le gouvernement d'Angleterre avait trop glorifiée.

Cent dix mille Piémontais étaient et sont encore occupés à cette guerre. Et de telle sorte que l'année suivante, le 31 juillet 1863, un autre député, Averrano,

s'écriait au parlement piémontais : « Les atrocités qui » durent depuis deux ans, et dans lesquelles le gouver- » nement paraît placer tout son espoir, nous déshono- » rent devant l'Europe[1]. »

Mais rien n'y faisait, et les chefs piémontais continuaient à dire dans leurs proclamations : « Si tel et tel » brigand ne se présentent en vingt-quatre heures, je » ferai abattre leurs maisons, arrêter leurs parents, ven- » dre leurs propriétés, et, quand ils seront pris, ils se- » ront fusillés. »

Et la proclamation était exécutée.

Tous ces moyens ne suffisant pas, les Piémontais appelèrent au secours de leurs armes la trahison, et dressèrent ce qu'un journal de Turin, *Il Piemonte*, a appelé le *tarif du sang*.

« Tant, pour celui qui livre, *d'une manière quelconque*, un chef de bande; tant, pour qui amènera un Napolitain vivant; tant, pour qui le présentera mort[2]. »

Dans ces tarifs du sang, la récompense pour le cadavre d'un réactionnaire mort est le triple et le sextuple de celle accordée pour un réactionnaire vivant.

Et malgré tout cela, le Piémont, trois ans après l'invasion des États napolitains, est si peu sûr de sa conquête, qu'il sent le besoin de légaliser cette épouvantable répression, et cela nonobstant les efforts de quelques députés qui s'écrient : « C'est de la férocité,

[1] *Aveux et mensonges.*

[2] Circulaire de la Commission centrale pour la distribution des subsides; circulaire de la Commission provinciale de la terre d'Otrante, citées à la suite du discours de M. Cochrane, au Parlement anglais.

» Messieurs, et la férocité ne doit pas être introduite » dans nos lois... Depuis trois ans, les autorités publi- » ques et militaires ont eu des pouvoirs *sans limites,* » et nous devons confesser *que nous n'avons rien* » *gagné*[1]. »

Le 1er août 1863, une loi fut donc votée, la loi Pica, qui remet aux conseils de guerre le jugement souverain, non-seulement de tous les Napolitains pris les armes à la main, mais encore de leurs complices, de leurs fauteurs, *de ceux qui les ont cachés, qui leur ont donné des vivres,* etc.

Sur le nombre des Napolitains fusillés ainsi par les Piémontais, en dehors de ceux qui sont tombés dans les rencontres de tous les jours, nous avons, dans un rapport présenté à la Chambre des députés de Turin, un chiffre officiel, qui est loin sans doute de tout dire : le rapport avoue, de mai 1861 à février 1863, 1,038 fusillés.

Voilà ici encore comment le Piémont a respecté les vœux des populations, mis en œuvre *les moyens moraux* et fait faire à la civilisation moderne les progrès dont il invoque aujourd'hui le bienfait pour les États pontificaux.

Et hier encore, en Sicile, un officier piémontais livrait aux flammes une famille entière.

On parle de la modération des révolutionnaires italiens : la voilà! Vous, Piémontais, vous me parlez de la liberté de l'Italie! Et moi, je vous réponds au nom de la liberté, de la vérité et de l'honneur, que vous en

[1] Le député Minervini, séance du 1er août 1863.

avez été, que vous en êtes encore les tyrans. J'ai étudié tout ce qui s'est passé là, et ma conviction inébranlable, c'est que tout a été fait par la trahison, le mensonge et la force brutale, et autant qu'il dépendra de moi, je ne permettrai pas que de tels faits soient absous par le succès, et tant qu'il me restera une voix, je protesterai.

Pendant que les soldats piémontais couvraient de sang le royaume de Naples, un système de terreur pesait sur les habitants qui ne prenaient pas les armes. Je serais infini si je voulais entrer ici dans les détails de cette affreuse tyrannie :

Les libertés municipales; la liberté de la presse; la liberté des opinions; la liberté des personnes; l'inviolabilité des domiciles; la liberté de la justice, toutes les libertés disparaissaient, tous les droits[1].

[1] En cinq mois, depuis le 14 décembre 1862 jusqu'au 7 mai 1863, on a dissous quatre-vingt-neuf conseils municipaux et quatre-vingt-six gardes nationales *.

Et les malheureux maires n'étaient pas même libres de donner leur démission. Il fallait obéir aux injonctions des préfets piémontistes, sous peine de mort.

Voici, en effet, les circulaires qu'adressaient les préfets piémontais aux maires de la province confiée à leur administration :

Préfecture de la province de Girgenti, 1er *octobre* 1862.

« MONSIEUR,

« ..... Je vous avertis qu'en cas de violation de cet ordre, vous » serez impitoyablement traité comme on traite aujourd'hui ceux » qui sont soupçonnés de tendances criminelles. »

Et si le maire, effrayé, s'avise de donner sa démission, voici ce qui le menace :

« Je vous fais remarquer, en terminant, que comme vous n'avez,

* *Aveux et mensonges.*

Je m'en tiens à un seul fait, mais qui fait comprendre tous les autres, au nombre immense de Napolitains entassés, avec ou sans jugement, dans les prisons : M. Bentinck établissait au Parlement anglais, en se fondant sur « le rapport du consul général anglais, M. Bonham, et sur les documents présentés au Parlement de Turin, *qu'au moment où il parlait,* le nombre des prisonniers politiques « était de plus de vingt » mille ».

Un autre orateur, M. Bowyer, a affirmé au Parlement anglais « que, d'après des documents certains, » ce nombre, *depuis l'invasion,* aurait été jusqu'à » *soixante-dix mille.* »

» jusqu'à ce jour, adressé aucune demande, soit de congé, soit de » démission de votre charge, *si vous le faites dans l'avenir,* je me » verrai obligé d'agir *avec toute la rigueur que les temps actuels* » *requièrent et autorisent.*

» *Le préfet,* Falconcini. »

Voilà pour les libertés municipales.

Quant à la liberté des opinions, une circulaire du 21 janvier 1863, adressée par M. le ministre à tous les préfets, recommande qu'une *énergique et constante répression* soit exercée, et le fonctionnaire qui l'exerce, sans consulter personne, *un questeur* peut saisir et confisquer tout journal. Et dans la seule ville de Naples, vingt-sept journaux ont été supprimés par la police.

Et lord Lennox, au discours duquel j'emprunte ces détails, prouve ensuite que la même tyrannie s'exerçait dans toutes les provinces annexées ou conquises.

Le Piémont a de la même façon respecté la liberté des personnes. Voici ce que lord Lennox a vu pendant qu'il était à Naples :

« La police, dans une seule nuit, enveloppa dans ses filets deux » cents individus, femmes ou hommes, et parmi eux un prêtre âgé » de plus de quatre-vingts ans, et les jeta en prison *. »

Il en était dans les provinces comme dans la capitale.

* Lord Lennox, au Parlement anglais.

Aussi alors, comme aujourd'hui, les prisons du royaume ne suffisent pas, elles regorgent, encombrées. On ne se donne pas la peine de juger les prisonniers, ni même de les interroger; ils languissent des mois, des années, sans savoir pourquoi ils sont là!

Ce sont des faits positifs, connus, je le répète, par les discours même prononcés aux parlements de Turin et de Londres.

Un rapport a été déposé devant le Parlement de Turin, il s'exprime ainsi :

« J'ai été voir les prisons de Melazzo! Horreur! j'en » suis sorti tout couvert de vermine, le cœur navré, et le » front rouge de honte d'être Italien. »

M. Ricciardi avouait, au sein du Parlement, « qu'il » avait vu plus de quinze cents prisonniers à Palerme, » entassés les uns sur les autres, *comme des sardines* » *dans un baril* »; et, dans la même séance, il ajou- » tait : « Le pain qui est donné aux prisonniers est tel » que je n'aurais pas souhaité même au comte Ugolin » d'en manger. »

Et dans une autre séance :

« Nos prisons sont *pleines*, et, dans un grand nombre » de cas, pleines de *gens innocents!*

» La vie et la liberté de nos concitoyens dépendent » du caprice d'un capitaine ou d'un lieutenant, d'un » sergent ou même d'un caporal. »

Lord Lennox a voulu visiter les prisons comme autrefois M. Gladstone, et il l'a fait avec ce soin scrupuleux des hommes d'État anglais, notant tout, inscrivant

tout sur son carnet, et il a publié ces notes à la suite de son discours [1].

Je recommande ce discours célèbre, ainsi que les quatre autres discours publiés dans le même recueil [2], à ceux qui veulent savoir exactement ce qui s'est passé, et ce qui se passe encore à l'heure qu'il est dans cette Italie, régénérée, dit-on, et sauvée par le Piémont.

Je ne puis, en terminant, retenir sur mes lèvres et au fond de ma conscience émue, ce cri que faisait entendre, au Parlement anglais, M. Maguire :

« La loi de Dieu et la loi des hommes ont été violées, ce qui a commencé dans la ruse et la perfidie, » pour s'achever dans la violence, finira dans la honte. »

[1] Dans la cour d'une de ces prisons, celle-là même que M. Gladstone a décrite avec tant de complaisance, « les prisonniers, a raconté lord Lennox, se précipitèrent autour de nous en poussant » des cris lamentables, les yeux injectés de sang, les bras étendus, » implorant, non pas la liberté, mais un procès, non pas merci, » mais un jugement... L'attitude et la condition des damnés, dans » l'*Enfer* du Dante donneraient la plus juste idée de la scène qui se » présenta alors dans cette cour de prison...

» Les aliments qu'on servait à ces malheureux prisonniers n'auraient pu même être donnés *à des bestiaux* en Angleterre. »

« J'ai, disait encore lord Lennox, une *longue liste de noms de* » *femmes* qui ont été retenues en prison, *sans être jugées ni même* » *interrogées*. Dans ces prisons, les honnêtes femmes étaient pêle-» mêle avec des prostituées, les prêtres et les magistrats avec des » assassins; des gentilshommes étaient enchaînés avec des forçats! » Dans une cellule étroite et du plus misérable aspect, se trouvaient » quatre hommes enchaînés deux à deux avec des chaînes de fer les » plus lourdes. L'un d'eux était un Français. »

« M. de Luca était enchaîné à un brigand qui avait été condamné » pour vol ou pour meurtre. Ainsi, un gentilhomme italien, dont le » malheur était de différer de manière de voir avec le gouverne-» ment de Turin, était enchaîné au plus vil malfaiteur. »

[2] *La Question de Naples au Parlement anglais*, chez Dentu.

Et si maintenant vous me demandez ce que je pense enfin de notre allié, je le dirai :

J'en pense ce qu'en doit penser quiconque n'est pas de ceux qui regardent et ne voient pas, écoutent et n'entendent pas;

Quiconque a conservé une conscience, et un cœur d'homme dans sa poitrine;

Quiconque ne compte pas pour rien la justice, l'honneur, la parole donnée, le sang des peuples.

Et si vous me demandez ce que j'en conclus, je vous le dirai encore, et ma conclusion sera aussi simple que modérée;

J'en conclus que, quand le Piémont donne une parole et signe une convention, il y faut regarder de près, et que, lorsqu'il parle, pour aller à Rome, des *forces morales* et du *progrès de la civilisation,* nous savons à quoi nous en tenir.

Maintenant que j'ai dit ce que je pense du Piémont, je dois dire ce que j'espère de la France.

II

CE QUE J'ESPÈRE DE LA FRANCE.

Ce que j'espère de la France, c'est simple à dire :

Pour tout Français attentif, qui aura suivi le récit des faits dont j'ai dû rappeler toute la suite, la lumière est faite désormais sur notre allié.

J'ai donc la ferme confiance, quelles que soient les

fautes et les illusions du moment, que la France ne sera ni dupe ni complice du Piémont.

J'espère, d'ailleurs, que ce qui vient tout récemment de se passer et de se dire au Parlement de Turin aura achevé de jeter un jour complet, et sur ce que le Piémont a fait jusqu'ici, et sur ce qu'il se réserve de faire encore.

J'espère en un mot, je crois et je sais que la France a une parole, et qu'elle entend la tenir; un honneur, et elle entend le garder.

Ma conviction profonde est que le Piémont a voulu constamment déjouer cette parole, et qu'il n'a eu qu'un but dans la Convention qu'il vient de signer avec nous, la déjouer encore.

Dans cette Convention, nous avons entendu une chose, le Piémont en a entendu une autre. Nous avons écrit en français. Il a traduit en italien.

Nous avons dit, nous, ce que nous avons toujours dit et voulu : le Piémont a compris, lui, ce qu'il a toujours voulu et dit.

« La condition *sine qua non* » mise par nous au traité n'est pas acceptée par le Piémont.

Et je conclus en disant : Notre honneur ne nous permet pas d'aller plus loin; nous ne serions plus trompés désormais, nous serions complices.

I

Qu'est-ce donc qu'a toujours pensé, dit, et voulu la France ?

Le voici, sans commentaires : le moment est solen-

nel ; nous touchons à l'heure du péril suprême : c'est pourquoi je rappelle tout.

Il y a une chose dont je suis stupéfait dans toute la suite de ces grands événements ; c'est, encore une fois, la puissance d'oubli qui se rencontre à certains instants dans l'esprit et le cœur des hommes.

Le temps emporte les souvenirs qui devaient laisser dans la mémoire des peuples les plus profondes traces. On oublie les faits les plus récents et les plus mémorables, et les plus augustes promesses.

Le Piémont a fait hier sous nos yeux en Italie tout ce que nous avons rappelé ; aujourd'hui on n'y pense plus. Nous, de notre côté, si nous n'avons pas fait tout ce que nous devions faire, nous avons du moins dit de belles paroles. Eh bien ! le moment est venu de les rappeler, car au fond l'oubli n'efface rien, et tout ce qui a été dit demeure dans la conscience et devant l'histoire.

La première parole qui fut dite par la France, sur cette grave question de la souveraineté pontificale, le fut dans une circonstance exceptionnelle, par l'Empereur, alors candidat à la présidence de la République.

Le Saint-Père était à Gaëte : la France, qui voulait le ramener à Rome, désirait savoir ce que pensait sur un si grand intérêt l'élu futur du suffrage universel. Le prince Louis-Napoléon écrivit alors au nonce apostolique, représentant du Saint-Père à Paris :

« *La souveraineté temporelle du Chef vénérable de* » *l'Église est intimement liée à l'éclat du catholicisme,* » *comme à la liberté et à l'indépendance de l'Italie.* »

La France se reposa sur cette parole, que suivirent

bientôt des millions de suffrages; elle s'y reposait encore, lorsque, en 1859, la guerre d'Italie vint tout à coup exciter les craintes.

L'Empereur se hâta de nous rassurer, et fit entendre cette solennelle déclaration :

« Nous n'allons pas en Italie fomenter le désordre, ni » déposséder les souverains, *ni ébranler le pouvoir du* » *Saint-Père*, que nous avons replacé sur son trône. »

Et encore : « Le but de la guerre est de rendre l'Ita- » lie à elle-même, et *non de la faire changer de maître.* »

Et de nouveau, après la guerre, pour rassurer une troisième fois les consciences catholiques alarmées, l'Empereur, à l'ouverture de la session législative, répétait cette déclaration : « Les faits parlent hautement » d'eux-mêmes. Depuis onze ans, je soutiens à Rome » le pouvoir du Saint-Père, et *le passé doit être une* » *garantie de l'avenir.* »

Telles furent tout d'abord les déclarations de l'Empereur; voici celles de son gouvernement.

M. le ministre des cultes, même après les paroles de l'Empereur, crut devoir adresser une circulaire spéciale à tout l'Épiscopat français, dans le but « d'éclairer » le clergé sur *les conséquences* d'une lutte devenue » inévitable, » de nous demander nos prières et d'appeler nos sympathies.

Que disait la circulaire ?

« La volonté de l'Empereur est de fonder sur des » bases solides l'ordre public *et le respect des souve-* » *rainetés dans les États italiens.* »

M. Rouland ajoutait :

« L'EMPEREUR Y A SONGÉ DEVANT DIEU, et sa sagesse, » SON ÉNERGIE ET SA LOYAUTÉ bien connues, ne feront » défaut ni à la religion ni au pays.

« Le prince, qui a donné à la religion tant de témoi- » gnages de déférence et d'attachement, qui a ramené » le Saint-Père au Vatican, VEUT QUE LE CHEF SUPRÊME » DE L'ÉGLISE SOIT RESPECTÉ DANS TOUS SES DROITS » DE SOUVERAIN TEMPOREL. »

Le ministre disait enfin :

« Tels sont les sentiments de Sa Majesté, si souvent » révélés par ses actes, et qu'elle vient de confirmer » dans le noble manifeste adressé à la nation. IL DOIT » FAIRE NAÎTRE DANS LE COEUR DU CLERGÉ FRANÇAIS AU- » TANT DE SÉCURITÉ QUE DE GRATITUDE. » (4 mai 1859.)

Les promesses et les engagements pris devant l'Épiscopat et devant le pays furent confirmés avec plus d'énergie encore au sein du Corps législatif, par M. Baroche, aujourd'hui ministre des cultes, et alors président du conseil d'État.

Dans la séance du 30 avril 1859, lorsque déjà nos régiments avaient passé la frontière et que l'honneur du drapeau était engagé, un député catholique, M. le vicomte Lemercier, « dans la crainte que les événements » ne marchassent plus vite encore que les ordres venus » de France, manifeste le désir d'entendre déclarer que » le gouvernement de l'Empereur avait pris toutes les » précautions nécessaires, afin de garantir la sécurité » du Saint-Père dans le présent, l'*indépendance* du » Saint-Siége dans l'avenir »; et finit par se déclarer

« convaincu que l'Empereur était déterminé à faire » respecter, *quoi qu'il arrive*, l'INDÉPENDANCE ET LES » ÉTATS *du Saint-Siége*. »

M. Baroche répond, au nom du gouvernement : « AU- » CUN DOUTE N'EST POSSIBLE A CET ÉGARD.

« Le gouvernement prendra *toutes les mesures* NÉ- » CESSAIRES pour que la sécurité *et l'indépendance* du » Saint-Père soient assurées [1]. »

« Le préopinant vient lui-même de répondre à la » question qu'il a posée, en rappelant *des souvenirs* » *que le gouvernement de l'Empereur se gardera bien* » *d'oublier* [2]. »

Trois jours après, l'Empereur lui-même avait parlé, et dans une proclamation adressée au peuple français, il avait déclaré : « QUE LA GUERRE N'ÉBRANLERA PAS LE » TRÔNE DU SAINT-PÈRE. »

Un an plus tard, dans la séance du 12 avril 1860, M. Baroche répétait textuellement ses paroles, et ajoutait avec gravité :

« Elles n'ont pas été légèrement prononcées [3]. »

Et pour le prouver, M. le président du conseil d'État exposait de nouveau, dans les termes catégoriques que voici, les intentions du gouvernement :

« Le gouvernement français considère *le pouvoir*

[1] Compte rendu officiel de la séance du 30 avril 1859.

[2] M. Baroche disait encore que « si M. Lemercier ne s'était pas » ainsi réfuté lui-même, le président du Conseil d'État ne pourrait » ainsi s'empêcher d'exprimer devant la Chambre son étonnement » au sujet du doute que l'on pourrait avoir sur la conduite du gou- » vernement. »

[3] Compte rendu officiel de la séance du 12 avril 1860.

temporel comme une « CONDITION ESSENTIELLE de l'indépendance du Saint-Siége...

« Le pouvoir temporel NE PEUT ÊTRE DÉTRUIT. Il doit » s'exercer dans des conditions SÉRIEUSES. C'est pour ré- » tablir ce pouvoir qu'a été faite l'expédition de Rome » en 1849. C'est pour maintenir ce même pouvoir que, » depuis onze ans, les troupes françaises occupent Rome; » leur mission est de *sauvegarder* à la fois LE POUVOIR » TEMPOREL, L'INDÉPENDANCE et la sécurité du Saint- » Père [1]. »

Ce n'est pas tout : M. Jules Favre ayant cru pouvoir dire que, depuis longtemps et par tous ses actes, l'Empereur avait condamné le pouvoir temporel de la Papauté, M. le président du conseil d'État protesta en ces termes : « L'Empereur n'a-t-il pas lui-même re- » poussé, d'une manière aussi noble que solennelle, » *cette étrange accusation* [2] ? »

La guerre se fit ; notre armée marcha de victoire en victoire ; l'Empereur victorieux, dans sa proclamation de Milan, déclara encore à l'Europe qu'il n'était pas entré en Italie avec un système préconçu DE DÉPOSSÉDER LES SOUVERAINS.

Et à Paris, le gouvernement continuait à nous rassurer. Le 18 juin, un *communiqué* officiel à l'*Ami de la religion*, conforme à toutes les déclarations antérieures, affirmait de nouveau que « la proclamation de » l'Empereur au peuple français et la proclamation de » Milan ont répudié toute intention d'un *système pré-*

[1] Compte rendu officiel de la séance du 12 avril 1860.
[2] *Ibidem.*

» *conçu de déposséder les souverains;* que l'Empereur » a, en outre, *formellement reconnu la neutralité du* » *Saint-Père;* qu'il *suffit de rappeler cette déclaration* » pour mettre l'opinion publique à même de juger *com-* » *bien sont répréhensibles les insinuations qui tendent* » *à faire croire que la France cherche à ébranler l'au-* » *torité politique du Saint-Père, qu'elle a relevée il y* » *a dix ans, et qui est encore sous la garde respec-* » *tueuse de ses armes.* »

En même temps, un autre journal, *le Siècle*, recevait, le 2 juillet 1859, le *communiqué* suivant :

« Le respect et la protection de la Papauté font partie du programme que l'Empereur est allé faire prévaloir en Italie.

» Les journaux, qui cherchent à fausser le caractère de la glorieuse guerre que nous soutenons, manquent à ce qu'il y a de plus obligatoire dans le sentiment national. »

Enfin l'Empereur faisait plus : il écrivait au Saint-Père, pour lui renouveler la promesse que les armes françaises *défendraient et conserveraient* (*tuebuntur atque servabunt*) le pouvoir du Pape dans les Romagnes [1].

Mais pendant que toutes ces déclarations retentissaient en France, à Rome, en Italie et dans toute l'Europe, le Piémont, fidèle à ses plans, nous démentait : chaque révolution, préparée par lui, s'accomplissait après chacune de nos victoires; nos millions, s'il faut en parler, la valeur et le sang de nos soldats ne lui ser-

[1] Allocution consistoriale du 29 juin 1859.

vaient qu'à se jouer de notre parole; son roi se faisait offrir et acceptait la dictature dans les duchés et les Romagnes; ses commissaires les gouvernaient militairement et préparaient les votes annexionistes.

L'inquiétude croissait de plus en plus en France, mais le gouvernement continuait à rassurer l'opinion, en déclarant qu'il ne fallait s'inquiéter en rien de la dictature piémontaise, et l'Empereur signait la paix de Villafranca et le traité de Zurich.

Mais rien n'arrêtait le Piémont; et l'Empereur en était réduit à se plaindre (9 septembre) « des efforts tendant à entraver les conséquences du traité de Villafranca », et de nouveau, dans une lettre au roi de Sardaigne, du 20 octobre, il lui disait : « Je suis lié par les traités. »

Mais le Piémont ne respectait pas plus les traités signés par la France que ses propres engagements pris envers l'Empereur, et au mépris des uns et des autres, il tentait sous nos yeux, contre les États pontificaux, une des plus abominables agressions dont l'histoire garde le souvenir.

Et malgré tout cela, plus tard encore, dans les débats si vifs du Corps législatif, M. Billault, ministre orateur du gouvernement, disait, le 22 juin 1851 : « ABAN-» DONNER ROME! *oublier la politique suivie par la* » *France depuis des siècles!* oublier que c'est l'Empe-» reur qui a rendu Rome au Saint-Père, et qui a fait là » peut-être autant pour la Papauté que son oncle, de » glorieuse mémoire, en établissant le concordat : NON, » CE N'EST PAS POSSIBLE. »

Eh bien! en présence de toutes ces nobles et fermes paroles, je le demande à quiconque a une conscience, à quiconque pense que la parole humaine a une valeur;

Devant ce concert unanime de tant de voix parlant si haut;

Si on était venu dire que tout cela aboutirait à laisser le Piémont faire contre le Pape ce qu'il a fait, envahir ses États, écraser ses troupes, camper à ses portes, déclarer que Rome est à lui; et, tout cela accompli, faire de Florence une dernière étape vers Rome, du Pape détrôné le sujet de Victor-Emmanuel, et de Rome la capitale définitive de l'Italie révolutionnaire...

Eh bien! en mon âme et conscience, je le déclare, je n'aurais pas cru qu'il fût possible de faire à la bonne foi et à l'honneur du gouvernement d'un grand pays une plus sanglante injure.

Mais, certes, cette injure je ne la ferai ni à la France ni à l'Empereur; et si je suis convaincu que le Piémont n'a pas d'autre pensée que de s'établir à Rome et d'en chasser le Pape, j'ai une confiance inébranlable que la France et l'Empereur n'en seront jamais complices.

Un proverbe oriental dit : « Si tu me trompes une fois, c'est ta faute; mais si tu me trompes deux fois, c'est la mienne. »

II

Peut-il y avoir un doute sur l'idée piémontaise?

Puisque la mission de monter la garde à la frontière du Pape est dévolue au Piémont, il importe de savoir,

avant tout, comment la consigne est entendue, non par le factionnaire qui s'en va, mais par celui qui va prendre la place.

Peut-il y avoir un seul doute sur le sens attaché par le Piémont à la Convention du 15 septembre 1864? — Je ne le pense pas.

Condamné par ma conscience à étudier attentivement cette Convention, son sens véritable, sa portée, tous ses résultats, j'ai fait venir de Turin les *actes officiels* du Parlement, et après avoir lu, avec le dernier soin, tout ce que les discussions à la Chambre et au Sénat, les dépêches diplomatiques, les journaux italiens et français, ont dit de cette convention, je ne pense pas qu'aucun homme de bonne foi puisse se faire ici la moindre illusion.

Les négociateurs du Piémont, son gouvernement, son Parlement, ses généraux, ses journaux de tous les pays, ont interprété la pensée piémontaise dans un seul et même sens, que voici :

Nous l'avons vu, par le vote solennel du 29 mars 1861, sur la motion de M. de Cavour : « Il nous faut Rome pour capitale », le Piémont, affirmant ses droits sur Rome, a demandé la dépossession du Saint-Père, proclamé Rome sa capitale, et déclaré son inébranlable résolution de s'en emparer. Eh bien ! c'est uniquement dans ce sens et pour réaliser ce programme que la Convention a été signée et votée par le Piémont. Et en vérité, quand je compare toutes les paroles du Piémont aux nobles paroles de l'Empereur, que je viens de rappeler, je demeure stupéfait.

Que telle soit la pensée piémontaise, c'est ce que, à la première nouvelle de la Convention, nous a révélé tout d'abord le journal semi-officiel du gouvernement piémontais, l'*Opinione :*

« Le gouvernement du roi se trouve dans la néces-
» sité de transporter la capitale à Florence, *comme*
» *première étape sur la route de Rome.* Comment pour-
» rait-il hésiter? »

Et, chose étonnante, quoiqu'en vérité on ne doive plus s'étonner ici de rien, c'est ce que déclarent immédiatement les négociateurs piémontais eux-mêmes.

Ces négociateurs sont M. Nigra et M. Pepoli.

Or, M. Pepoli, quelques jours après avoir signé cette Convention, déclare à Milan, dans un banquet, « qu'elle
» ne porte atteinte à *aucune partie du programme na-*
» *tional,* et brise seulement les derniers anneaux qui
» unissaient la France *aux ennemis de l'Italie.* »

L'autre négociateur, M. Nigra, le jour même où la Convention était signée, s'empressait d'annoncer à son gouvernement que le succès de la négociation était complet, et que rien désormais ne ferait obstacle au triomphe *des droits de la nation et des aspirations nationales;* ni *la garantie collective des puissances catholiques,* autrefois promise au Saint-Père, ni le *plus petit coin de terre* laissé aux Français comme gage de la foi piémontaise :

« Les négociateurs italiens avaient reçu, dit-il, l'in-
» struction formelle de rejeter toute condition qui eût
» été contraire *aux droits de la nation.* Il ne pouvait
» donc être question *ni d'une renonciation aux aspira-*

» *tions nationales, ni d'une garantie collective des* » *puissances catholiques,* ni de l'occupation d'un coin » du territoire romain par les troupes françaises comme » un gage de l'exécution de ses promesses. » (Lettre de M. Nigra à M. Visconti-Venosta, 15 septembre 1864.

Le journal l'*Italia* n'était que juste en écrivant cinq jours après :

«... Le gouvernement italien n'a nullement renoncé » à faire flotter son drapeau sur Rome capitale. Ceux » qui disent le contraire calomnient *les intentions du* » *pays et de son souverain.* »

L'*Italia* ajoutait : « La ligne suivie par M. Thouve- » nel a été reprise par son successeur. »

Tous les journaux, anglais et français, piémontistes et autres, furent unanimes à interpréter dans le même sens la pensée du Piémont.

Les comités politiques faisaient les mêmes déclarations que les journaux.

Le Comité de Milan disait :

« La Convention avec la France ouvre indubitable- » ment la voie à *l'entière réalisation du programme* » *national.* » (*L'Union,* 4 octobre 1864.)

Une proclamation du *Comité national* disait de même :

« Le gouvernement du roi ne s'est engagé à aucune » condition qui interdise au royaume d'Italie d'accepter » l'annexion de Rome. » (*Gazette,* 3 octobre 1864.)

Une dépêche télégraphique de Naples, datée du 28 septembre, disait : « Un grand meeting vient d'avoir » lieu. Toutes les nuances de l'opinion libérale y étaient

» représentées. Le meeting a approuvé la Convention » franco-italienne, *mais* en affirmant *Rome capitale.* » Le gouvernement est invité à ne pas tenir compte des » intérêts municipaux dans le choix de la *capitale pro-* » *visoire.* » (*Gazette*, 30 septembre 1864.)

A Turin, les ministères changeaient, mais la pensée piémontaise ne changeait pas.

Quand le sang eut coulé à Turin, châtié par son juste abaissement de ses ambitions annexionnistes, le ministère qui remplaça celui qui avait laissé couler le sang, se hâta de réclamer dans son nouveau programme l'espoir constant de « *l'entière réalisation* des desti- » nées de la nation ».

Je dois dire ici que M. Drouyn de Lhuys fut troublé à la vue de ces interprétations si contraires, selon lui, à la politique française, et aux promesses les plus solennelles de l'Empereur; et il se hâta d'écrire qu'on se trompait sur « le sens » de cette convention, et que « les journaux de toutes les nuances en tiraient des conséquences *aussi contraires à nos intentions qu'à celles des ministres du roi Victor-Emmanuel.* »

Puis, notre ministre des affaires étrangères ajoutait, pour atténuer l'effet de ces interprétations, sept articles explicatifs, mais qui allaient recevoir, comme tant d'autres paroles de la France, des ministres de Victor-Emmanuel et du Parlement du Turin, le plus étrange démenti.

M. Lanza, ministre de l'intérieur, dans le projet de loi présenté au parlement sur le transfert de la capitale à Florence, parla ainsi :

« Vous examinerez cette question et vous la résou-
» drez avec une dignité et une sagesse qui CONVAINCRONT
» TOUJOURS DAVANTAGE LE MONDE CIVILISÉ DE NOTRE INÉ-
» BRANLABLE RÉSOLUTION *de compléter notre unité.* »

Le même ministre posait dans les mêmes termes la question au Sénat, et commençait par cette déclaration : « Le pouvoir temporel du Pape est contraire aux intê-
» rêts de l'Italie. »

Enfin, le ministre de l'intérieur alla jusqu'à déclarer au Parlement que la France, *par cela seul qu'elle avait traité avec eux de Rome sans le Pape, reconnaissait qu'eux seuls ont des droits sur Rome,* et que le Pape n'en a aucun :

« La Convention confirme notre politique, simplifie
» la question romaine, et, en éliminant l'occupation
» étrangère, en prépare la solution définitive, donne
» satisfaction à la dignité nationale, et consacre le droit
» que le gouvernement du roi a de négocier sur ce qui
» concerne TOUT le territoire italien : car *ce n'est pas*
» *le Pape,* c'est nous qui traitons de Rome avec la
» France. »

Le président du conseil, le général La Marmora, invité par M. Drouyn de Lhuys à exposer le sens des mots fameux, les *aspirations nationales,* s'y refuse péremptoirement : « Les aspirations d'un peuple, dit-il, appartiennent à la conscience nationale... » Personne n'a rien à y voir.

Comme si un contractant n'avait pas le droit rigoureux de savoir ce que pense sur l'objet même de la convention celui avec lequel il contracte !

Invité de même par M. Drouyn de Lhuys à s'expliquer sur les « *voies souterraines* » que le Piémont a constamment pratiquées, le ministre piémontais fit l'offensé, et refusa encore de parler net sur ce point.

Mais un peu plus bas, malgré ces réticences intéressées, le mot qui dit tout ici échappe au général diplomate, quand il parle des « effets qui doivent être » le produit lent, mais *immanquable* » de la Convention.

M. La Marmora, qui refuse de s'expliquer sur une prévision qui est celle de tout le monde, y revient cependant, prévoit les événements qui pourront se produire à Rome, et déclare qu'il entend bien les « *coor-* » *donner au but de la politique nationale* ».

A la Chambre, il garda moins de réserve et parla plus net :

« Nous ne ferons PAS UN PAS EN ARRIÈRE, nous irons » EN AVANT avec prudence et lenteur, MAIS SANS RELACHE. »

Voilà quelle fut l'interprétation donnée officiellement de la Convention par les ministres piémontais.

Et maintenant, le Parlement a-t-il été d'un autre avis, et a-t-il voté la Convention dans un autre sens? Qu'on en juge.

Le rapporteur de la commission s'explique sans détour :

« La Convention n'est point une renonciation à » Rome... Cela ne ressort point des notes de M. Drouyn » de Lhuys. »

Le rapporteur ajoutait même, en termes tout à fait

identiques aux paroles de M. Lanza, biffant, raturant ainsi la dépêche du 28 octobre et les sept articles de M. Drouyn de Lhuys, poussant aux dernières limites l'injure à la France :

« *En traitant avec nous pour l'évacuation de Rome,* » *la France a reconnu nos droits sur Rome.* »

Les députés piémontais se placent exactement à ce point de vue.

« Pourquoi », s'écriait M. Ferrari, « avez-vous pro- » clamé *Rome capitale?* Parce que vous entendiez » renverser le pouvoir temporel, parce que vous enten- » diez conduire Victor-Emmanuel au Capitole. Rome » et le territoire romain ont été déclarés, comme en » effet ils le sont, territoires italiens et faisant partie » intégrale du royaume. »

M. Pessina disait sans hésiter : « Le territoire ponti- » fical nous appartient de droit. »

M. Coppino allait plus loin encore : selon lui, Rome n'appartient pas même aux Romains; Rome n'est pas, *ne peut pas être aux Romains, mais est et doit être aux Italiens.*

Le discours de M. Buoncompagni est particulièrement remarquable et instructif au point de vue qui nous occupe. Nous connaissons de longue main l'ancien ambassadeur de Victor-Emmanuel à Florence. Voici ses paroles :

« Quelques-uns ont cru voir que Florence signifiait » renonciation à Rome. » — Oui, tous ceux qui ont foi à la parole de la France! — « Mais cela n'empêche pas » que Rome ne continue à être, dans la conscience des

» Italiens, *la capitale vraie et vraiment définitive* du » royaume.

» La Convention ne restreint pas la liberté d'action » des Italiens. »

Puis M. Buoncompagni rappelle le célèbre discours du comte de Cavour, dans lequel celui-ci soutenait que Rome seule pouvait être la capitale du royaume d'Italie ; et il ajoute :

« Nous devons conspirer, Messieurs, en protestant » toujours, dans toute occasion, de notre ferme vo- » lonté, que Rome devienne la grande capitale de notre » royaume. »

Et comme si toutes ces paroles n'eussent pas été encore assez claires, la Chambre prit soin de préciser, avec la dernière clarté, le sens de son vote, et déclara, en repoussant un ordre du jour proposé par vingt-trois députés, que « le transfert de la capitale à Florence » n'était pas une garantie donnée à la France pour que » Rome reste au Pape. »

Il demeure donc bien entendu que, pour le Piémont, Florence n'est qu'une étape vers Rome, une capitale provisoire et dérisoire ; que cette condition *sine quâ non*, mise par la France à un traité, ne compte pas ; que le Piémont a LE DROIT comme la VOLONTÉ INÉBRANLABLE de faire un jour de Rome sa vraie et définitive capitale.

III

Et maintenant qu'aucun doute n'est plus possible sur ce point, j'examine la Convention en elle-même, et je

me demande comment le Piémont ira à son but à travers la Convention.

Eh bien ! je suis forcé de le déclarer : Il y a, dans la Convention, des lacunes, à travers lesquelles le Piémont peut et prétend bien passer.

Oui, par ce qu'elle ne dit pas, comme par ce qu'elle dit, la Convention me fait tout craindre.

Les lacunes qui m'ont frappé tout d'abord, comme tout le monde, et que les dépêches diplomatiques venues plus tard sont loin d'avoir comblées, les voici :

La Convention n'a pas eu la prévision qu'il fallait avoir ;

Elle n'a pas dit le mot essentiel qu'il fallait dire ;

Elle n'a pas fait la réserve qu'il fallait faire.

Il y a une éventualité que tout le monde prévoit, que tous les antécédents du Piémont annoncent, que la situation faite au Saint-Père par la Convention elle-même rend inévitable, et que pourtant la Convention ne prévoit pas, sur laquelle elle n'a pas un mot, pour laquelle elle ne statue rien : c'est l'éventualité, nous partis, de mouvements insurrectionnels à Rome.

Et ici, il faut bien s'expliquer sur la situation faite au Pape.

M. Lanza, le ministre de l'intérieur du Piémont, disait au Sénat :

« *La Convention laisse le Pape seul en présence de* » *ses sujets...* »

Non, ce n'est pas en présence de ses sujets que vous laissez le Pape, mais en présence de tous les éléments révolutionnaires, amassés, entassés par vous autour de

Rome et dans Rome même, et que tous vos discours et toutes les interprétations données par vous à la Convention, et le souffle de vos aspirations persistantes, ne font et ne feront encore qu'enflammer.

Après tout ce qui s'est passé en Italie, après tout ce que vous avez dit et fait contre le Pape, venir nous dire que vous le laissez *en présence de ses sujets*, quand vous lui en avez enlevé violemment trois millions, quand vous êtes là, vous, en face de lui, à ses portes, excitant ce qui lui reste de sujets à la révolte, étendant la main sur son dernier patrimoine, le déclarant à vous, c'est en vérité une dérision que je ne puis bien qualifier qu'en disant qu'elle est digne de tout ce que vous avez fait et dit jusqu'à ce jour.

Mais quoi! est-ce que depuis longtemps les agents piémontais ne travaillent pas, tour à tour par des voies souterraines et à ciel ouvert, cette population?

Qui n'a pas vu, au café des *Belle Arti*, et ailleurs, leurs affiliés? Est-ce que leurs projets sont des conjectures? Tous les jours ne découvre-t-on pas quelque complot? L'année dernière encore, leurs bombes, leurs manifestes, leurs placards, leurs menaces, lancés pendant que nous sommes là, ont dit assez ce qu'ils méditent quand nous serons loin.

La Convention rassure-t-elle le Pape contre ces périls intérieurs? Non, tout au contraire.

On a dit que le *memorandum* de M. de Cavour avait été « l'étincelle d'un irrésistible incendie ». Mais qu'était le *memorandum*, qui ne concluait encore qu'à la séparation des Romagnes, à côté de tous ces discours

au parlement de Turin, où les droits du Piémont sur Rome sont affirmés, où Rome est proclamée plus haut que jamais capitale de l'Italie, où le Piémont déclare toujours son inébranlable résolution d'aller à Rome?

Qui ne voit que, désormais, la situation du Pape va être la plus anormale, la plus intolérable des situations? La provocation en permanence, l'appel à la révolte en permanence, l'état de guerre morale déclaré contre lui en permanence, tous les révolutionnaires de ses États encouragés, animés par les ambitions et les convoitises qui pressent Rome de toutes parts : dans une telle situation, quel est l'État, grand ou petit, dont la tranquillité intérieure fût possible, et qui ne serait pas menacé d'une révolution certaine?

Au milieu de tout cela, que les passions anarchiques se tiennent tranquilles à Rome, quand nous en serons partis, sûres qu'elles sont de trouver derrière elles le Piémont, résolu d'aller à Rome : c'est impossible!

Et c'est dans ces circonstances que nous nous retirerions! Non. Il y avait, dans un tel état de choses, à dire au Piémont un mot qui, seul, eût été pour le Pape une sécurité : « Je quitte Rome, mais vous n'y » entrerez pas, jamais, à aucun prix, sous aucun pré- » texte. » Mais ce mot, la Convention ne le dit pas.

Eh bien! avec une telle lacune, la Convention ne protége pas le Pape, elle le livre aux complots certains, annoncés d'avance, de la Révolution, et du Piémont qui vient derrière elle : voilà la vérité.

Rien donc qui empêche les Piémontais d'entrer à

Rome après nous. Appelés par les mouvements insurrectionnels, sur lesquels ils comptent, dont ils sont complices, par une insurrection quelconque, ils y entreront, ils l'affirment. — Et ce qu'il y a ici de plus odieux, c'est que la Convention, prétendant ne laisser le Pape qu'en face du Piémont et *des forces morales de la civilisation moderne*, toute révolution qui bannira le Pape de Rome sera qualifiée ainsi.

Et nous, alors, que ferons-nous? « Nous nous réser- » vons », dit une dépêche de M. Drouyn de Lhuys, « notre liberté d'action. » Faible et vague réserve, et qui sera, tout le fait craindre, aussi illusoire que tant d'autres! Nous réservons notre liberté d'action, mais sans dire quel usage nous en ferons. Le Piémont, lui, ne réserve pas la sienne : il l'annonce, et déclare nettement ce qu'il fera.

Pour nous donc, ce qu'il fallait, c'était une de ces paroles nettes, fermes, précises, telles que la gravité des intérêts que nous prétendons sauvegarder, et que la gravité des circonstances la commandaient.

Qu'on se rappelle tous les faits, toute la suite de cette triste histoire, tout ce que le Piémont a osé impunément sous nos yeux, à deux pas de notre armée.

Il a pu s'approcher, malgré nos conseils, malgré ses promesses, malgré nos menaces, jusqu'aux portes de Rome, quand nous étions là, et que lui n'était encore que le Piémont. Et maintenant qu'il se prétend l'Italie, et quand nous aurons repassé les Alpes, nous ferions contre lui ce que nous n'avons pas fait alors!

Comment, vous retirant de Rome par une porte,

pour obéir à un principe de votre politique, vous le violerez en rentrant le lendemain par l'autre!

Quand d'un mot nous pouvions arrêter le Piémont à Bologne et ailleurs, nous n'avons pas dit ce mot; et quand il faudra une armée et un nouveau siége de Rome, non plus contre Garibaldi, mais contre une grande nation, ayant deux cent mille hommes, et peut-être des alliés, nous aurions cette tardive résolution!

Non, pour moi, je ne me bercerai jamais de telles illusions.

Je suis donc forcé de le dire : La Convention n'a rien prévu de ce qu'il fallait prévoir; elle n'a rien dit de ce qu'il fallait dire; elle n'a rien réservé de ce qu'il fallait réserver. En un mot, elle a traité le plus grave des intérêts et la plus critique des situations avec une absence de précautions que rien ne saurait expliquer.

Mais si la Convention n'a pas eu la prévision, ni dit le mot, ni fait la réserve nécessaires, elle a eu, en revanche, une autre prévision, dit un autre mot, fait une autre réserve, bien étrange assurément.

Le Piémont, qui a presque autant de soldats que le Pape a maintenant de sujets, a prévu le cas, et a feint la crainte d'une attaque du Pape contre lui; et si la Convention dit : « Que le Pape fasse une armée », elle ajoute expressément : Pourvu que cette armée ne devienne pas un « moyen d'attaque contre le Piémont. »

Et qui sera juge du danger? Le Piémont lui-même. La Convention ne dit pas le contraire.

Mais, en vérité, pouvons-nous oublier que c'est là

précisément le prétexte que le Piémont a déjà saisi une fois pour envahir les États du Pape ? Il a prétendu, lui qui avait soixante-dix mille hommes massés sur la frontière romaine, et n'était en guerre avec personne, que la petite armée du général de Lamoricière, disséminée dans les provinces pontificales, était un danger pour l'Italie, et sans même déclarer la guerre au Pape, il a lancé, et nous étions alors à Rome, ses soixante-dix mille hommes sur cette poignée de Français, de Belges et d'Irlandais !

Par ce mot « un moyen d'attaque », que le Piémont a interprété déjà comme nous savons, et que rien, dans la Convention, ne lui défend d'interpréter de la même manière, la Convention met positivement une arme entre les mains du Piémont, donne un prétexte tout prêt à ses récriminations futures, et, si l'émeute tarde trop à faire son œuvre, ouvre une porte par où ses armées même pourront passer.

Voilà ce qu'on prépare contre le Pape : voyons ce qu'on lui demande.

III

CE QUE L'ON DEMANDE AU PAPE.

On dit au Souverain Pontife :
Faites des soldats,
Faites de l'argent,
Faites des réformes,
Puis : réconciliez-vous avec l'Italie.

Mais quoi! est-ce bien sérieusement que l'on parle de la liberté laissée au Pape de se créer, d'ici à deux ans, des moyens de défense?

Et d'abord, il est au moins superflu de reconnaître à un souverain le droit de tous les souverains; mais il ne serait pas superflu d'indiquer à un souverain que l'on a systématiquement et violemment affaibli, auquel on a pris quinze provinces sur vingt, le moyen de reprendre des forces.

I

Une armée; mais, depuis six ans, tout a été mis en œuvre pour empêcher le Pape de se créer une armée. On a empêché les recrutements, menacé les comités, on a été jusqu'à déclarer à nos généreux volontaires qu'ils perdraient leur nationalité : cela est-il vrai, oui ou non?

Enfin, la petite armée formée à grand'peine par le Pape, commandée par un homme illustre, le général de Lamoricière, mais abreuvée de dégoûts et de tracasseries, dans ses garnisons, privée même de servir d'escorte au Saint-Père, a été écrasée par dix contre un à Castelfidardo.

Aujourd'hui on engage le Saint-Père à recommencer, et à appeler de braves jeunes gens de France, de Pologne ou d'Irlande, pour les exposer à un nouveau guet-apens.

Un jeune prince, pauvre, faible, abandonné, le roi de Naples, est l'hôte du Pape, qui fut autrefois l'hôte de son père : on déclare tous les jours que sa présence

est un danger. Que sera-ce si le Saint-Père forme une armée?

Mais comment la formera-t-il? D'Italiens? Ce sera préparer, dira-t-on, la guerre civile. D'étrangers, Autrichiens, Espagnols, Français, Polonais? Ce sera, dira-t-on, préparer la guerre étrangère; et un des successeurs de M. de Cavour parlera de nouveau « *des hordes* » *papales commandées par ce Lamoricière.* »

Ou le Pape renoncera à se servir de son armée, en cas d'invasion ou d'émeute, et alors à quoi bon? ou il s'en servira, et, dans ce cas, il sera un tyran qui verse le sang de ses sujets.

Non, rien de tout cela n'est sérieux : on conseille l'impossible, et je comprends que le doux et noble Pie IX, tout en comptant sur les courageux enfants groupés autour de lui, et prêts à mourir pour défendre leur Père, hésite avant de former une armée nouvelle.

II

Mais, d'ailleurs, pour avoir des soldats, il faut avoir de l'argent. La Convention du 15 septembre est signée par deux souverains qui en savent quelque chose.

Aussi est-il stipulé que le Souverain Pontife obtiendra de l'Italie le payement d'une partie de sa dette, et cela est juste, car le budget des États de l'Église en 1858 était en équilibre. Le déficit commence en 1859, avec la guerre d'Italie.

Mais quoi! l'Italie révolutionnaire a de quoi payer les dettes d'autrui? Les emprunts forcés, les impôts anticipés, les biens confisqués, les biens vendus, les tra-

vaux concédés, ne suffisent pas à payer les siennes, et si le Saint-Père prenait au mot Victor-Emmanuel, comment celui-ci tiendrait-il sa parole?

Avant de la tenir, il commencerait par demander la renonciation du Pape aux Légations, aux Romagnes, aux Marches, à l'Ombrie, et à tout ce qu'on lui a violemment enlevé. Or, on sait bien que le Pape n'y renoncera pas.

Veut-on m'indiquer un moyen, pour le Saint-Père, de faire payer une partie de sa dette par Victor-Emmanuel, sans lui donner quittance de ses provinces, sans que cette conséquence soit aussitôt tirée et proclamée?

Il est assurément très-pénible de contribuer à payer des dettes pour des provinces dont l'Italie touche les revenus.

Mais on conviendra que c'est aux signataires du traité à se mettre en frais de combinaisons : et c'est avant le traité qu'il aurait fallu les inventer, et c'est avec le Pape qu'il eût été naturel d'en convenir. Que diriez-vous donc, vous, simple particulier, d'une combinaison qui consisterait à faire payer vos dettes par votre principal ennemi, payer à condition qu'il garderait tout ce qu'il vous a pris, décidé d'ailleurs à vous prendre le reste à la première occasion?

Ainsi donc, cet article 4 du traité est de tout point inexécutable, car il déclare que « l'Italie est prête à » entrer en arrangement pour prendre à sa charge une » part proportionnelle de la dette des anciens États de » l'Église. »

Or, 1° L'Italie *n'est pas prête*, elle n'a pas d'argent;

2° *Entrer en arrangement :* avec qui ? On ne le dit pas. Si c'est avec le Pape, a-t-on constaté qu'il est prêt, lui ?

3° *La dette.* Est-ce la dette actuelle ou la dette ancienne ?

4° *Les anciens* États de l'Église. L'Église les a donc abandonnés ? C'est donc en les considérant comme *anciens* que l'on entrera en arrangement ?

Cet article prépare un arrangement entre une partie qui ne peut pas, et une partie qui ne veut pas, sur un intérêt qu'on ne précise pas.

III

Les réformes : J'ai déjà dit cent fois ce que j'avais à dire sur ce point, j'ai fait cent fois les réserves et les déclarations convenables ; et qui suis-je pour parler ? Le Souverain Pontife a lui-même cent fois répondu. Le traité de Zurich, dans son article 20, mentionne expressément, officiellement « *les généreuses intentions déjà manifestées par le Souverain Pontife.* » Tout ce qu'on pourrait dire sur ce point ne sera pas plus écouté aujourd'hui qu'autrefois par ceux qui ne veulent pas plus de réformes qu'ils ne veulent de Pape.

Lorsque le plus généreux souverain a fait son avénement sur la chaire de Saint-Pierre, en la personne de Pie IX, Pie IX, aidé d'un ministre, M. Rossi, qui représentait précisément l'alliance de la France et de l'Italie, le ministre est tombé aux pieds de Pie IX, égorgé par une main italienne.

Voilà la vérité, voilà l'histoire !

M. Drouyn de Lhuys vient de reconnaître lui-même dans une de ses dépêches à M. de Sartiges, qu'en 1859, le Pape demandait l'évacuation de la garnison française. Il répondait alors de la sécurité de ses États. Cette sécurité a été ébranlée par la campagne d'Italie; personne n'en doute.

C'est depuis cette époque que commence en lignes parallèles une double histoire, l'histoire de ce qu'on a dit, l'histoire de ce qu'on a fait, la série des projets proposés, la série des faits accomplis.

Les projets sont au nombre de cinq :

1° La lettre de l'Empereur après la bataille de Solférino;

2° Les conseils de réforme indiqués par le traité de Zurich;

3° Le système du Vicariat de Victor-Emmanuel;

4° Le projet de M. Ricasoli;

5° La médiation offerte par M. de la Valette.

On oublie que M. de Cavour a déclaré la lettre de l'Empereur plus importante pour sa cause que la bataille de Solférino.

On oublie encore que la France elle-même a refusé de transmettre au Pape le projet imaginé par M. Ricasoli, lequel pourrait bien être avant peu de temps ministre à Florence.

Quant aux conseils de réforme, le gouvernement romain les a devancés, écoutés, acceptés, *cela est encore officiel*, à condition que l'on garantirait le pouvoir temporel, car les réformes créent des mécontents, coûtent de l'argent et exigent une paix assurée. Est-ce

que M. Lincoln réforme son gouvernement pendant la guerre? Est-ce qu'on a demandé des réformes au roi de Danemark pendant qu'on envahissait ses provinces? Est-ce que le gouvernement français n'ajourne pas l'octroi de libertés plus complètes au jour où les partis seront dissous? Est-ce que le capitaine réglemente son bord pendant la tempête? La garantie que le Pape a demandée, la lui a-t-on donnée? Non. Vous écartez même aujourd'hui la garantie collective des puissances que vous offriez autrefois.

On a parlé de faire Victor-Emmanuel le vicaire du Pape. Mais on oublie trois choses : 1° Qu'il n'est pas naturel de partager son pouvoir avec celui qui vous dépossède, et qu'avec un tel vicaire la paix serait difficile, et le vicaire aurait bientôt mis son suzerain à la porte; 2° on oublie que la faiblesse de la colombe est mal confiée à la sobriété du vautour, à moins que l'aigle ne sache tenir le vautour en respect; 3° on oublie enfin que le roi du Piémont lui-même ne voulait pas du vicariat.

La France, enfin, a fait offrir au Pape en 1863, par M. le marquis de la Valette, d'être médiatrice. Médiatrice, de qui? D'un gouvernement qui professait alors hautement la volonté arrêtée de posséder Rome pour capitale, et qui la professe encore plus haut que jamais depuis la Convention. Médiatrice, de quoi? On ne l'a pas dit; mais quand on est l'avocat d'un client dont la prétention est connue, l'adversaire peut deviner la question et pressentir la réponse. Que proposait la France? Jamais on ne l'a dit clairement, et en le demandant, le

Pape se serait tiré d'embarras et y aurait mis la France; car, dans ce cas, la France ne pouvait proposer au Pape qu'une abdication plus ou moins déguisée. Ce n'est pas *Rome libérale* encore une fois que l'on voulait à Turin, c'est *Rome capitale*.

Or, sur ce point, le Pape est retenu par des impossibilités; il est retenu par la justice et par les intérêts de la religion, et on admettra que le chef de la religion, le Pape, ne peut pas plus consentir à ce qui est contraire à la justice que renoncer à ce qui est utile à la religion. Sur ces questions, il peut tout subir, il ne doit pas céder.

Mais, d'ailleurs, tous ces projets n'ont été que des projets, des hypothèses, de l'encre sur du papier, des paroles. Or, pendant qu'on parlait, que faisait-on? Quittons les dépêches et rappelons les événements :

Le Pape a perdu les Légations par suite de l'entrée de la France en Italie; cela est officiellement constaté.

Il a perdu les Marches et l'Ombrie, sans notre assentiment, mais avec notre tolérance, et malgré notre ambassadeur, rappelé d'abord, puis bientôt renvoyé.

Le royaume d'Italie a été reconnu, et la devise de tous les cabinets piémontais qui se sont succédé depuis lors, a été de demander la possession de Rome, et son évacuation par la France.

Or, par la Convention, la France s'en va, et le Piémont ne promet rien.

Le Pape a perdu un tiers de ses États, puis un second tiers, et le troisième est confié à la parole du voi-

sin, qui a pris, malgré sa parole, les deux autres, et qui déclare toujours vouloir prendre le tout.

On en est là.

Nous voilà bien loin de la réforme, des règlements de police, judiciaires, politiques, municipaux ou commerciaux de l'État Romain! C'est qu'en effet, rien n'est plus loin de la pensée des prétendus réformateurs.

Je n'ai pas oublié des discours fameux. On a fouillé dans deux cents ans de dépêches écrites sous des gouvernements dont on ne songe pas à imiter la politique, par des diplomates dont les noms font sourire, quand on parle de réforme et de moralité. On a cité saint Bernard et sainte Catherine, sans être saint soi-même, et on nous demande de nous confesser à des pécheurs bien résolus à ne pas nous absoudre. Nous ne sommes pas dupes de ce beau rigorisme. S'il est dans cette Europe qui laisse vivre la Turquie et mourir la Pologne, des nations assez libres et assez parfaites pour avoir le droit de reprocher au gouvernement romain des imperfections, qu'elles se lèvent donc et qu'elles parlent!

Mais est-ce bien là ce dont on se soucie? Nullement. On ne veut pas que le Pape se réforme, mais qu'il se retire. Et, lorsqu'après le départ des troupes françaises on se promènera dans les rues de Rome, en criant : *Vive la Réforme!* le saint vieillard du Vatican n'aura qu'à tourner les yeux vers la France, pour savoir ce que *la réforme* fit des Tuileries, le 24 février 1848, et ce que signifie cette belle parole.

IV

Quant à la *réconciliation de l'Italie et de la Papauté*, je la désire de toute mon âme. Mais le cardinal Antonelli l'a écrit depuis longtemps, *elles ne sont pas brouillées*. Les Italiens religieux gémissent des attaques dirigées contre la Souveraineté pontificale. Les Italiens raisonnables savent bien que l'Italie sans le Pape n'intéresserait pas beaucoup plus l'Europe que le Danemark. Les Italiens pauvres, les ouvriers, les petits propriétaires, savent que leur sort n'est pas amélioré, que leurs impôts sont quadruplés; ils donnent à regret leurs fils et leurs écus à des projets qu'ils réprouvent. Mais le Piémont, lui, est et demeure irréconciliable, car, pour lui, se réconcilier veut toujours dire déposséder.

La Convention du 15 septembre est intitulée : Convention entre la *France et l'Italie*.

L'Italie, elle se révolte à Turin, elle se résigne à Milan, elle s'indigne à Naples, et la voilà de nouveau jetée dans les aventures.

Son roi lui-même, ce roi qui a tout signé, je suis persuadé que le sang qui coule dans ses veines frémirait, s'il était au moment de mettre la main sur la tiare, et le pied dans ces parvis où les pénitents n'entrent qu'à genoux.

Qui donc en Italie veut renverser le Pape? Ceux qui ont, en 1849, tiré sur le drapeau français, et ceux qui, aujourd'hui, déchirent d'avance la signature française. Ceux-là se nomment aujourd'hui l'Italie, comme chez

nous les Jacobins se nommaient le peuple français. Voilà les gens avec lesquels il faut se réconcilier. Le veulent-ils, eux? Non, à moins que le Pape ne s'en aille, et leur abandonne le Vatican.

Une telle réconciliation proposée au Pape, n'est-ce pas une indignité nouvelle, et comme un outrage à la majesté de sa justice en même temps qu'à la clémence de son cœur?

IV

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Résumons et précisons.

Les paroles ne sont rien :

En France, on va dire que le gouvernement italien ne peut réprimer les paroles imprudentes, parce qu'il est obligé de ménager le parti extrême.

En Italie, on attribue déjà les explications tardives, insuffisantes et impuissantes de M. Drouyn de Lhuys, au besoin de ménager les catholiques.

On va dire encore en France ce que M. Billault avait coutume de répéter : que le gouvernement est sage, qu'il suit le juste milieu, qu'il se tient à égale distance des extrêmes, qu'il concilie les deux causes auxquelles il est également dévoué.

Eh bien! non! ce n'est pas entre des extrêmes que la France est placée, c'est entre des serments. On ne concilie pas celui qui veut prendre avec celui qui doit garder. On ne peut se tenir à égale distance du juste et de l'injuste; il ne s'agit pas de proposer des concilia-

tions dérisoires, mais de rester dans la justice et dans la vérité; il ne s'agit pas de garder sa position, mais de garder sa parole, et se démentir n'est pas se dégager.

Mais, soit! laissons là les discours. Quand leur bruit sera passé, il restera les engagements pris, les plus solennelles paroles données, le texte de la Convention et ses quatre articles.

Je ne parlerai plus des deux articles concernant l'armée et les finances, qui sont accessoires et inapplicables. Je m'arrête aux deux autres.

Le premier est la consigne donnée au Piémont pour qu'il nous relève de faction à la frontière romaine; or, nous savons déjà comment le factionnaire entend sa consigne.

Le second sera seul exécuté.

La France a deux ans pour se préparer à la retraite, le Pape deux ans pour se résigner à son sort, le Piémont deux ans pour s'acheminer à ses fins.

Toute la Convention est dans cet article.

Dans deux ans, tout sera prêt pour qu'une révolution éclate. Jusque-là, une consigne sévère évitera toute manifestation, et le calme le plus complet va régner à Rome; tout prétexte à la prolongation de l'occupation sera soigneusement écarté. Nous partis, l'émeute préparée éclatera. Si le Pape se défend, c'est un tyran; s'il laisse faire, il est perdu. Permis au Piémont de mitrailler les Turinois mécontents du transfert de la capitale, ou de fusiller par centaines les Napolitains qui défendent leur indépendance; mais le Pape, c'est autre chose! S'il laisse tirer le canon, on volera au secours

de ses sujets opprimés. S'il aime mieux quitter Rome que de laisser couler le sang, on l'accusera de faiblesse, et sous prétexte de maintenir l'ordre, on occupera la ville.

Dans les forêts, quand un bûcheron veut jeter à terre un chêne séculaire, il abat les branches principales, puis il frappe le pied de l'arbre à coups de hache répétés, et avant de finir il passe à la cime un nœud coulant, il en tire fortement le bout, puis il s'écarte et se met à l'abri : le géant s'affaisse, et l'on peut croire qu'il est tombé seul, de son propre poids.

Cette Convention, aux mains du roi d'Italie, est à mes yeux le nœud coulant aux mains du bûcheron. Mais je me suis dit que ce bûcheron, s'il achève son œuvre, n'agissait qu'avec la permission d'un autre qui est le maître, et mes yeux se sont mouillés de larmes à la pensée que la *Convention* que j'analyse était signée par la France.

Depuis que cette généreuse nation, appelée si souvent par le cours de ses glorieuses destinées à la défense du Saint-Siége, monte la garde au Vatican, le Souverain Pontife, l'Épiscopat, les fidèles n'ont pas cessé de témoigner à l'Empereur et à son gouvernement une reconnaissance que les événements ont pu rendre inquiète, sans l'effacer.

Nous n'attendions pas, nous ne désirions pas une occupation permanente. Le Pape lui-même ne la voulait point permanente. M. Drouyn de Lhuys a rappelé que le Pape a demandé par deux fois que l'occupation cessât. Sans doute, mais alors vous ne l'aviez pas mis dans la nécessité et le péril où il est.

Pour moi, j'ai toujours pensé, je pense encore que la parole de la France remplacerait son épée, et qu'un jour viendrait où l'Empereur, avec toutes les puissances catholiques, dirait solennellement à l'Italie :

LA SOUVERAINETÉ DU PAPE EST NEUTRALISÉE ET PLACÉE SOUS NOTRE GARANTIE COLLECTIVE. VOUS N'Y TOUCHEREZ JAMAIS, JAMAIS, JAMAIS!

Cette parole pouvait être dite à Villafranca, à Zurich, à Gaëte, à Naples, à Paris; elle pouvait être écrite encore dans la Convention du 15 septembre.

Elle n'y est pas. Et M. Nigra nous l'a dit, le Piémont y a lu la parole contraire.

Or si, avant la campagne d'Italie, les services rendus par la France au Pape étaient volontaires, depuis la campagne d'Italie, ils sont obligatoires. Car nous garantissons le Pape contre les conséquences de nos propres actes, et nous l'avons promis.

C'est désormais un poste d'honneur. Je ne vous demande pas si vous avez de la religion; je ne vous demande pas si vous avez la foi, je vous demande si vous avez de l'honneur. Oui, certes! Donc vous ne pouvez pas quitter Rome et livrer le Pape.

L'Empereur, dans sa loyauté, sait bien qu'il est engagé d'honneur à garder le Pape contre des périls qui ont grandi en même temps que ses triomphes. Le jour où la tranquillité du Souverain Pontife sera atteinte, l'honneur de la France ne le sera pas moins. Le Pape ne sera exposé qu'à un malheur, la France sera exposée à un remords : et toutes les consciences délicates sont d'accord pour ne pas mettre en balance le poids

d'une épreuve avec le fardeau d'une pareille responsabilité.

En un mot, la France aurait beau dire n'être plus garante de rien, elle serait responsable de tout.

Et quelle responsabilité! — A celui auquel il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église », on ne touche pas impunément.

Un des plus vaillants chefs de nos vaillantes armées, et de ceux qui ont donné le plus de gloire à nos armes en Italie et ailleurs, disait naguère : « Je souhaite que » pas une pierre de cet édifice-là ne tombe sur Lui ni » sur sa dynastie. »

Sans doute il est des événements qui tombent dans l'histoire comme une pierre dans l'eau. On voit une ride à la surface, et on passe en disant : Qu'importe?

Mais il en est d'autres dont le bruit ne s'éteint pas, dont la tache ne s'efface jamais. Ni la gloire, ni les bienfaits, ni le temps n'apaisent la rigueur de la postérité qui les contemple et qui les maudit. Après un peu de temps, tout est oublié, enterré, jeté en poussière, il reste à peine un portrait des plus grands conquérants, mais on insulte encore à leur nom, au souvenir de tel ou tel mot, de tel ou tel acte, que la mémoire humaine porte toujours comme un plomb au fond d'une blessure. On ne sait plus que Charles IX a signé les ordonnances du chancelier de l'Hôpital, qu'il aimait les arts, qu'il a fondé des écoles, qu'il a osé tenir tête à Philippe II. Mais on sait que, subjugué par des misérables, il a laissé commettre le forfait de la Saint-Barthélemy, ou plutôt il ne l'a pas empêché, se bornant, dit un his-

torien, « à laisser suivre le fil et le cours de l'entreprise ».

On ne sait plus que François Ier fut le plus léger et le plus dur des souverains, qu'il a gaspillé le sang et la fortune de la France, préféré ses plaisirs à ses devoirs, et ses viles maîtresses à ses sujets; on sait seulement qu'il a écrit à sa mère après Pavie : « *Tout est perdu, fors l'honneur.* »

Cette criminelle faiblesse livre Charles IX à l'exécration; ce mot sera à jamais un rayon au front de François Ier.

La chute du pouvoir temporel des Papes, si elle venait à s'accomplir, serait un de ces événements qui retentissent dans l'histoire et caractérisent une époque. Les princes qui l'auraient consommée seraient longtemps nommés et jugés sur cet acte. Quelle que soit leur carrière, ils n'auraient mis la main à aucun événement, dont les conséquences puissent être plus prolongées après leur mort, et dont ils porteraient une responsabilité plus redoutable devant l'histoire, devant leurs enfants et devant Dieu.

Si les Français se retirent, si Victor-Emmanuel se présente à Rome, que fera le Souverain Pontife? Je n'ai aucune qualité pour le dire. Mais si je suppose qu'il quittera Rome : quelle douloureuse alternative se présente à mes regards!

Ou bien, proscrit, il ira de ville en ville, comme le Divin Maître, sans avoir un asile où reposer sa tête. Quel spectacle et quel remords!

Ou bien une Puissance catholique lui offrira une ré-

sidence souveraine. Il y sera reçu en Roi. Les ambassadeurs l'entoureront. Cette puissance ne sera pas la France, hélas! qui aura contribué à ses malheurs.

Ainsi donc, nous aurons dépensé tant d'efforts, de sang, d'argent, pour vouer le Saint-Père à l'exil, ou pour le porter de nos mains chez quelque nation rivale.

Cette considération qui m'épouvante fait aussi mon espoir.

Quant la Souveraineté pontificale ne reposerait plus sur l'épée de la France, elle reposerait toujours sur son honneur.

Le jour où le Pape serait dépossédé, après notre abandon, la France serait déshonorée.

Il n'en sera pas ainsi.

Et c'est pourquoi, laissant tomber de mes mains cette Convention qui ne convient de rien, cet arrangement qui n'arrange rien, je me console, espérant en Dieu, et répétant toujours la même parole :

Quand la France, après deux ans, ne serait plus garante de rien, elle demeurerait responsable de tout.

Non, la France ne sera ni la dupe ni la complice du Piémont.

Le Piémont nous a rendu notre parole ; nous la reprendrons.

SECONDE PARTIE

L'ENCYCLIQUE DU 8 DÉCEMBRE.

Si j'ai démontré que l'abandon de Rome ne ferait ni le bonheur de l'Italie ni l'honneur de la France, je n'aurai pas de peine à renverser l'argument de ceux qui se réjouissent et prétendent que l'Encyclique du 8 décembre facilitera cet abandon et le justifiera.

Et d'abord les ennemis du Pape, qui saisissent bruyamment ce prétexte, se seraient passés de tout prétexte. Personne ne s'y méprendra.

De plus, si les fins auxquelles on tend sont mauvaises, pourquoi se réjouir qu'elles soient facilitées? Faut-il se réjouir que le mal devienne plus aisé à commettre?

Mais non, je pénètre la tactique de nos adversaires. Je l'ai déjà dit : Parler désormais le moins possible de la *Convention* et la tenir cachée sous le manteau, comme une arme décisive pour le dernier moment; et, en attendant, afficher, exagérer, défigurer l'*Encyclique*, et diffamer le Pape avant de le renverser; se montrer plus exigeant que le Pape, plus ultramontain que les ultramontains, et crier à tous les catholiques : « Pas une réflexion, pas une explication, pliez le genou » ; afin de les jeter tous plus aisément par terre : Voilà la consigne.

Je ne serai pas dupe, et je parlerai; je parlerai, car « il y a le temps de parler, dit l'Écriture, et le temps » de se taire. » Je parlerai; car c'est précisément à l'heure où le Souverain Pontife est le plus indignement attaqué, que je suis le plus heureux de lui donner un nouveau témoignage de ma vénération, de mon dévouement, de ma soumission et de ma piété filiale. Les écrivains qui auraient dû se taire ont tout d'abord parlé; il est bien juste que ceux qu'on aurait dû laisser parler tout d'abord cessent de se taire.

Le moment de dire à tous une parole utile est venu, je le sens.

Il y en a qui disent que les paroles du Pape sont inopportunes.

On se trompe de mot. C'est *importunes* que l'on veut dire. Oui, je le sais, les remontrances de l'Église sont importunes. Depuis saint Pierre et saint Paul, l'Église est chargée d'importuner le monde et de le réprimander. Les hommes souvent sont semblables à des enfants. Les remontrances les fatiguent, parce qu'elles les entravent. Mais c'est la gloire du Christianisme. Depuis qu'il a paru dans le monde, le mal n'est pas vaincu, mais il n'est plus tranquille, et il lui est défendu de régner en paix.

J'en conviens donc, les paroles du Pape sont importunes, elles vous troublent, elles vous inquiètent, elles vous révoltent. Mais de quel côté est le droit, la vérité et la raison?

C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Et ce que je dirai avant tout, c'est que, dans la téméraire précipitation avec laquelle on s'est jeté sur cette Encyclique, nous avons eu un des plus étonnants exemples de cette ardeur emportée qui nous caractérise, et que les Italiens ont nommée la *furia francese*, laquelle est bonne assurément pour leur gagner des batailles de Solférino, mais l'est fort peu pour interpréter des Encycliques. Ce qui devait arriver est arrivé.

M. le ministre des affaires étrangères se plaignait, dans une de ses dernières notes diplomatiques, qu'on lût entre les lignes de ses dépêches ce qui ne s'y trouvait pas; il reconnaîtra, j'en suis convaincu, que le même danger était à craindre pour un document théologique, livré en proie aux interprétations ignorantes et passionnées de la foule.

L'Encyclique n'a pas été interprétée, elle a été dénaturée :

Et le gouvernement lui-même s'y est étrangement mépris.

I

LES CONTRE-SENS ET LES CONTRE BON SENS.

Et d'abord, il faut remarquer que les documents romains étaient adressés, non pas aux journalistes, non pas même aux simples fidèles, mais aux évêques.

Or, il est arrivé précisément qu'ils ont été dérobés aux évêques et donnés en pâture aux journalistes.

Et ici, que l'on me comprenne bien, que l'on n'aille pas au delà de ma pensée; je n'ai nulle intention de

jeter le dédain sur la presse. Nul plus que moi ne reconnaît, avec ses dangers, avec son irrésistible et inévitable puissance, les avantages qu'elle peut offrir; nul surtout ne professe une sympathie plus sincère pour tant de généreux écrivains, qui, malgré toutes les entraves et tous les périls, se dévouent courageusement dans la presse religieuse au service de la société et de la religion.

Mais enfin qu'ont fait tout d'abord la plupart des journalistes? Ils ont fait à qui mieux mieux, dans la traduction de l'Encyclique et du *Syllabus*, des contre-sens et des contre bon sens, et, je suis obligé de le dire, les plus ridicules, les plus inattendus, même sur les points les plus graves.

Et cela, non pas seulement le *Siècle*, mais le *Journal des Débats* lui-même, qui est d'ordinaire, grammaticalement, plus sûr que le *Siècle*.

J'ai compté, dans la traduction donnée par le *Journal des Débats* de l'Encyclique et du *Syllabus*, plus de *soixante-dix* contre-sens.

Si le *Journal des Débats* a été jusque-là, que n'aura pas fait le *Siècle?*

Qu'on me permette d'en citer quelques exemples :

— On fait condamner au Pape l'immutabilité divine, en traduisant par « immuable » l'expression latine *immutationibus obnoxium*, qui signifie précisément le contraire. (Prop. 1.)

— On lui fait stigmatiser comme une erreur cette élémentaire et évidente vérité que Dieu est partout, dans toutes les créatures, en traduisant : « Dieu est

» dans l'homme et dans le monde », là où le Pape, signalant et frappant la monstrueuse erreur panthéistique, le *perpétuel devenir*, de M. Renan et autres, condamne ceux qui disent : *Deus fit in homine et in mundo*, « Dieu » se fait dans l'homme et dans le monde. » (Prop. 2.)

— Les erreurs *sur* la société civile, *errores* DE *societate civili*, deviennent les erreurs DE la société civile. (Titre du § 6.)

— Dans la proposition 39, on prend *reipublicæ*, la chose publique, pour la *république*, et on fait condamner au Pape *l'état républicain*, ce à quoi assurément il n'a jamais songé.

— Je veux bien ne prendre que pour une faute de copiste le contre-sens suivant : *Episcopis fas non est vel ipsas litteras apostolicas promulgare :* « Les Évê- » ques n'ont pas le droit de promulguer *leurs* lettres » apostoliques. »

Mais dans la proposition relative à la nomination aux évêchés, *per se* est traduit comme s'il y avait *pro se* « pour soi », ce qui fausse complétement le sens. Par cette traduction, le Pape semble dénier aux gouvernements le droit qui leur est attribué par les concordats, de nommer aux évêchés, au lieu que le Pape dit simplement, qu'ils n'ont pas ce droit «*par eux-mêmes*». (Prop. 50.)

— Dans la même proposition : *procurationem*, qui signifie « *administration* », est traduit par « *prise de* » *possession* ».

— Et ailleurs, je lis : « Le gouvernement peut *dans son droit* « changer une époque fixée par l'Église pour

» l'accomplissement *des devoirs religieux des deux* » *sexes.* » Qu'est-ce que cela veut dire? Je recours au texte de la proposition condamnée, et je trouve : « Le » gouvernement peut, de sa propre autorité, changer » l'âge fixé par l'Église, *pour la profession religieuse,* » dans les monastères, soit de femmes, soit d'hommes ». — Ici, l'interprète du journal, au lieu d'un contre-sens, en fait deux : il traduit *ætatem,* par « une époque », et *professionem religiosam,* par « l'accomplissement » des devoirs religieux », comme s'il s'agissait des pâques, du jeûne ou de la messe du dimanche. (Prop. 52.)

— Voici un autre contre-sens des plus singuliers : Qui eût pensé que le Chef de l'Église trouvât à redire à une proposition comme celle-ci : « Le gouvernement » civil... peut FAVORISER les établissements religieux... » C'est pourtant ce que le traducteur fait condamner au Pape. Le mot qui l'a trompé, c'est *penitus extinguere;* il le traduit par « *favoriser, traiter avec faveur* », et ce mot signifie « *détruire de fond en comble* ». (Prop. 53.)

— Et que dirait-on de ce galimatias-ci : « Il n'y a pas *d'autres forces reconnues que celles qui résident dans la matière, et qui, contre toute discipline, toute honnêteté de mœurs,* se résument dans l'accumulation des richesses et dans *la satisfaction de tous les plaisirs.* » C'est ainsi qu'on rend la proposition condamnée, dont voici la vraie traduction. « Il ne faut reconnaître d'autres » forces que celles qui résident dans la matière, et » toute la morale, toute l'honnêteté doit se réduire à » accumuler et à augmenter ses richesses par tous les

» moyens possibles, et à se procurer toutes sortes de » jouissances. » (Prop. 58.)

— « L'Église ne doit, dans aucun cas, *sévir contre » la philosophie.* » Le traducteur a vu là : « L'Église ne » doit jamais *s'occuper* de philosophie » ; il a cru qu'*animadvertere* voulait dire *regarder à... faire attention à...* (Prop. 11.)

— *Inducere impedimenta dirimentia* est constamment traduit par « PRONONCER *sur les empêchements diri- » mants.* » (Prop. 68, 69, 70.)

— Puis vient *Causæ matrimoniales et sponsalia,* « les causes matrimoniales et les fiançailles. » Mais SPONSALIA passait la portée du traducteur; il a mis : « Les causes matrimoniales ou *nuptiales.* » Il traduit : *et* par *ou ; sponsalia,* par *causes nuptiales ;* comme si c'était la même chose. (Prop. 74.)

— (Prop. 77.) *Non expedit :* traduction du journal. « Il n'est plus nécessaire... » Le traducteur n'a pas compris la différence importante qu'il y a entre : il n'est pas expédient, il n'est pas nécessaire.

— *Indomitam cupiditatem,* « cupidité effrénée », est traduit par « indomptable assiduité ». (Encycl.)

Je trouve : *Vel ipsa germana justitiæ notio,* traduit par « la notion *étroitement liée* de la justice », au lieu de : « la *vraie* notion de la justice ». (Encycl.) Ce qui a trompé le traducteur, c'est *germana,* qui signifie quelquefois *liée par le sang.*

— Tout le monde sait que la concorde entre le sacerdoce et l'empire, malheureusement, n'a pas toujours existé : on fait dire au Pape juste le contraire. Il avait

CÉNAC
PARIS-MONTMARTRE

dit : « La concorde et l'entente entre le Sacerdoce et » l'Empire fut toujours une chose heureuse et salutaire : » *Fausta semper extitit et salutaris.* » C'est ce malheureux *extitit* qui a dérouté le traducteur; il n'a pas vu que *extitit* avait ici, en bon latin, le sens de *fuit* (Encycl.)

— Je trouve encore dans la traduction de l'Encyclique : « *Les deux clergés de qui nous viennent, d'une* » *manière si authentique, les monuments les plus cer-* » *tains de l'histoire...* », au lieu de « comme le prou- » vent avec évidence les monuments les plus certains » de l'histoire. »

— La clause dérogatoire, « nonobstant toutes dispo- » sitions à ce contraires, même celles auxquelles il ne » peut être dérogé que par une mention et une déro- » gation spéciale et individuelle », est traduite de cette étrange façon : « Nous en avons ainsi décidé, nonob- » stant tout ce qui pourrait être fait de contraire par » une mention spéciale et individuelle et qui serait » digne d'une dérogation. » Ici, assurément, le traducteur n'a pas plus compris son français que le latin même.

— Et que dire enfin de cette incroyable phrase : « Les prières, les gémissements et les larmes, au » moyen desquels il faut insister et RESTER (rester où?), » frappent à la porte. »

— « L'archevêque de Freisingen, *archiep. Frising,* » c'est dans la traduction : « l'archevêque Frisiny. »

— « L'évêque de Montréal », *Episc. Montisregal,* c'est l'évêque « Montisregal », commi que dirait :

Monseigneur Montisregal, monseigneur Frisiny. Ce sont pourtant des noms de villes assez connus. — Le traducteur les a pris pour des noms d'hommes.

Mais, me diront les rédacteurs du *Siècle* et les jeunes professeurs du *Journal des Débats*, pourquoi Rome parle-t-elle une langue qu'on ne peut comprendre?

Que vous ne pouvez comprendre, soit; mais ce n'est pas seulement le sens théologique, c'est le sens littéral, le sens grammatical, c'est le dictionnaire et la grammaire que vous avez violés. Prendre des noms de villes pour des noms d'hommes, des verbes pour des substantifs, des affirmations pour des négations, etc., etc., n'est-ce pas vraiment trop extraordinaire pour des gens qui ont fait leurs classes et qui ont d'ailleurs à leur disposition les dictionnaires de M. Quicherat et de M. Bouillet? — Est-ce que vous auriez passé cela à vos élèves de sixième?

Et quand vous ne vous seriez trompés que sur le sens théologique, pourquoi vous aviser de traduire ce que vous ne pouvez comprendre? pourquoi vous y précipiter comme vous l'avez fait? Ne pouviez-vous consulter quelqu'un, ne fût-ce qu'un de vos anciens, plus accoutumés que vous à la langue théologique? Est-ce que chaque science n'a pas sa langue propre? Est-ce que je ne serais pas le plus téméraire et le plus ridicule des hommes, si j'allais, moi, traduire les apophthegmes d'Hippocrate pour l'Académie impériale de médecine, ou les propositions d'Euclide pour l'Académie des sciences, ou les Pandectes pour celle des sciences mo-

rales et politiques, sans me donner le moindre souci de savoir ce dont je parle et ce dont j'écris? Pense-t-on que mon étourderie serait bien venue dans le monde savant? Non, on me remettrait à ma place, et, sans délibérer, on me déclarerait à jamais indigne d'être entendu sur tout cela, et par suite sur le reste.

Or, c'est juste l'énormité où sont tombés les journalistes, et je suis obligé d'ajouter que plusieurs parmi les mieux intentionnés n'ont pas ici échappé au piége qui leur était tendu.

Mais, certes, n'ai-je pas bien le droit de dire à ces journalistes ennemis de l'Église : Avec des contresens et des contre bon sens pareils, vous convenait-il de vous donner des airs si triomphants?

Ainsi donc se sont passées les choses, le malentendu a été grossissant de plus en plus : là où l'Encyclique disait oui, on a déclaré qu'elle disait non; et *vice versâ :* le mois qui vient de s'écouler pourrait vraiment s'appeler dans l'histoire *le mois des dupes*.

Au moment où ces messieurs allaient tant crier contre l'infaillibilité de l'Église, que n'ont-ils douté un peu plus de l'infaillibilité de l'agence Havas ou de telle autre agence? Le moindre écolier leur aurait épargné une mystification qui serait risible, si elle n'avait exercé les plus effroyables ravages au sein des âmes.

Mais, il faut l'ajouter, les journaux ont une excuse; seulement elle leur vient d'une région d'où elle ne devait pas leur venir.

Et ici mes regrets ou mes reproches, si j'ai le droit d'en exprimer, remontent plus haut.

Je ne viens pas discuter la loi au nom de laquelle M. le garde des sceaux a signifié aux évêques la défense de publier et d'interpréter l'Encyclique; mais je dis que par suite s'est produit un fait d'une anomalie absolument inexcusable et inacceptable dans un pays de bon sens, de bonne justice, et de loyauté comme la France : à savoir que ceux qui étaient absolument incapables de bien comprendre, de traduire et d'interpréter l'acte pontifical, ont été seuls libres de le faire, et qu'on a défendu de s'en mêler à ceux-là seuls qui en étaient capables, et dont c'était le droit et le devoir inaliénables.

J'avoue même qu'ici mon étonnement n'a pas de bornes : on a donné aux journalistes un droit qu'on ne leur laisse guère d'habitude, celui de publier, en toute liberté, avec toutes sortes d'amplifications et d'aggravations, un acte que M. le ministre des cultes déclare attentatoire à la Constitution de l'Empire! Nous voyons sans cesse des journaux, surtout des journaux religieux, avertis, suspendus, supprimés, ou bien encore arrêtés à la frontière, pour moins que cela assurément. Et lorsque les évêques voudraient élever la voix, lorsque, sans contester aux journalistes la faculté dont ils ont joui, ils voudraient parler enfin à leur tour, dissiper les malentendus, montrer du doigt les contre-sens, détourner l'immense torrent de mensonges, d'erreurs et de haines qui monte contre l'Église, seuls ils devront se taire! Ils ne pourront pas donner d'explications, pas rédiger de consultations, pas faire ce que fait tout jurisconsulte, tout avocat, sur un texte de loi ou sur un

procès en litige, eux qui sont les gardiens et les interprètes jurés de la doctrine; ils devront courber la tête, tout entendre, tout endurer, tout dévorer en silence!

Et cela dans un pays catholique! et au nom des *libertés* et des *franchises* de l'Église gallicane! Mais, en vérité, ne serait-il pas temps d'épargner à notre langue, si nette et si franche, de si violents contre-sens? Je ménage mon expression; mais, si ce sont là les libertés et les franchises qui constituent votre libéralisme, laissez-moi vous le dire, nous ne sommes pas plus prêts que le Pape à nous réconcilier et à composer avec lui. Nous n'avons pour cela ni l'esprit assez simple, ni le caractère assez servile.

Ce n'est pas tout encore : les déclamations haineuses et menteuses des journaux irréligieux, qui se sont jetés sur l'Encyclique comme sur une proie, ont pénétré dans toutes les maisons, circulé dans tous les villages, retenti partout; un immense trouble agite les esprits; de tous côtés les catholiques les plus sérieux s'adressent à leurs évêques, ils leur soumettent des questions, et les évêques ne pourraient pas répondre.....

Si c'est encore ainsi qu'on entend la liberté de conscience, nous ne sommes pas mieux disposés que le Pape à nous réconcilier avec cette liberté-là!

II

L'ACTE PONTIFICAL.

C'est un grand acte, assurément, pour quiconque saura se placer ici au vrai point de vue des choses.

Pourquoi ne tâcherions-nous pas, au milieu de nos querelles, de maintenir debout certains principes d'équité naturelle, région supérieure et patrie commune des honnêtes gens?

Je viens de le dire aux journalistes, pour qui l'Encyclique a été une machine de guerre : il n'est pas permis de parler de ce qu'on ignore, et de s'ériger en docteurs dans des matières dont on sait à peine le premier mot.

Maintenant, quant à l'acte pontifical, à tous les hommes de bonne foi, je poserai simplement les questions suivantes :

Y a-t-il aujourd'hui, dans le monde, des erreurs?

Ces erreurs sont-elles des périls? oui, ou non?

Qu'on réponde, et les yeux fixés sur les dangers qui nous entourent, sur tant d'attaques, souterraines ou déclarées, qui menacent l'Église et la société tout entière, on reconnaîtra que l'Encyclique, loin d'être un acte d'agression, n'est qu'un grand acte de défense.

Quoi! vous vous étonnez? vous trouvez étrange que le Chef de l'Église catholique ose se plaindre? qu'il ne soit pas content? que, Pasteur universel des âmes, il défende sa foi et la nôtre, et tout l'ordre moral attaqué?

Il y a deux ans, j'ai poussé, du fond de ma conscience émue, un des cris les plus douloureux que m'aient arraché les tristesses contemporaines. Dans des écrits vantés et populaires parmi la jeunesse, j'avais lu avec épouvante les négations les plus audacieuses de toutes les grandes vérités qui sont la base des sociétés humaines non moins que de la religion : point de Dieu,

point d'âme, point de libre arbitre, pas de distinction essentielle entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux, pas de vie future : voilà ce que je découvrais dans ces livres, et je l'ai dénoncé hautement dans un *Avertissement aux pères de famille*, que la France a lu avec quelque émotion.

Voilà les erreurs qui circulaient et qui circulent encore autour de nous.

Direz-vous qu'elles sont sans danger ?

Mais quoi! tant de condamnations, dites-vous?

Que ne dites-vous plutôt, dans le juste effroi de vos consciences : Quoi! tant d'erreurs autour de nous! tant de poisons dans l'atmosphère où nous vivons, et où nos enfants respirent!

Certes, je conçois que tous vous ne soyez pas satisfaits. Ah! sans doute, il y a des gens à qui cette grande mission de l'Église d'être la ferme colonne de la vérité dans le monde : *columna et firmamentum veritatis*, ne plaît pas. Cette grande force, cette grande voix les importune; mais il faut qu'ils en prennent leur parti : sur cela, nous ne céderons pas. Et n'est-il pas évident que, sans cette vigilance et cette inflexibilité de l'Église enseignante, la société chrétienne aurait été depuis longtemps dissoute, et eût succombé comme les œuvres purement humaines, sous les coups du temps? Mais elle vit, immortelle, et la parole de Dieu ne se taira jamais sur les lèvres de son Église et du vicaire de Jésus-Christ.

Et je dis que, même à un point de vue tout humain, cela est grand. Et pour moi, je trouve que le Pape, tel qu'il est, est à cette heure quelque chose d'admirable.

Fussé-je un simple philosophe, aussi bien que je suis un chrétien et un évêque, oui, je trouverais que c'est un beau spectacle que ce vieillard, en proie aux plus grandes tristesses, menacé plus que jamais, et qui, au milieu du frémissement de tous ses ennemis qui l'assiégent dans ses dernières petites frontières, oublie tous ses périls, et ne songe qu'à élever la voix pour défendre l'ordre divin, l'ordre moral, et toute la société européenne, contre les monstres d'erreurs qui la menacent, contre les illusions, les faux principes, les doctrines erronées, prévoyant d'ailleurs l'effroyable tumulte qui va se faire autour de lui et autour de nous.

Oui, cela est grand.

Et, malgré nos défaillances, qui n'admirerait une telle intrépidité au milieu des difficultés présentes, et ce peu de souci de tout ce qui n'est pas la vérité éternelle?

III

FAUSSES INTERPRÉTATIONS ET VRAIS PRINCIPES.

Soit, direz-vous; oui, le Pape est dans son droit, dans son devoir, dans son rôle, et ce rôle est grand. Mais le Pape excède, il outre-passe sa mission : il condamne ce qu'il ne faut pas condamner.

J'admire vraiment la hardiesse de ces messieurs, qui s'arrogent si facilement à eux-mêmes l'infaillibilité qu'ils refusent à l'Église et au Pape!

Mais suivons-les sur leur terrain, et puisqu'ils nous provoquent, comparons quelques moments les règles

d'interprétation qu'il aurait fallu appliquer ici, pour être équitable, et les interprétations qu'ils se sont permises. On verra à quel degré ont été froissées toutes les délicatesses de ces graves questions, et à quels excès on s'est laissé emporter.

J'en demande pardon à mes lecteurs, mais il est absolument nécessaire, l'équité le demande, de présenter ici quelques-uns au moins des principes de solution qui répondent aux attaques lancées contre l'Encyclique : principes qui n'ont pas été moins méconnus que le sens littéral des mots.

Et d'abord les journalistes assurément ne sont pas tenus d'être théologiens; mais, quand on se fait juge, tout le monde est tenu du moins à ne pas franchir les bornes de sa compétence.

Chose étonnante, que ce qui est le signe d'une impardonnable étourderie dans les matières même les moins graves, soit compté pour rien dans les choses les plus solennelles, et qu'en religion surtout on se permette de trancher là où l'on ignore! Indépendamment des contre-sens, quel est celui de ces messieurs et de leurs lecteurs qui n'a pas jugé en souverain l'acte pontifical, sans songer à se poser un seul moment à lui-même la question de compétence?

Sait-on bien dans le monde ce qui découle rigoureusement d'une proposition condamnée? Ou plutôt, à voir la manière dont on a exagéré les condamnations pontificales, n'est-ce pas ce que la plupart de ceux qui ont écrit sur l'Encyclique ignorent absolument? Je les étonnerai sans doute en leur rappelant des principes

qui sont élémentaires, non-seulement en théologie, mais en logique. Par exemple :

C'est une règle élémentaire d'interprétation que la condamnation d'une proposition, réprouvée comme fausse, erronée, et même comme hérétique, n'implique pas nécessairement l'affirmation de sa *contraire*, qui pourrait être souvent une autre erreur; mais seulement de sa *contradictoire*.

La proposition *contradictoire* est celle qui exclut simplement la proposition condamnée. La *contraire* est celle qui va au delà de cette simple exclusion.

Eh bien! c'est cette règle vulgaire, qu'on paraît n'avoir pas même soupçonnée dans les inconcevables interprétations qu'on nous donne depuis trois semaines de l'Encyclique et du *Syllabus*.

Le Pape condamne cette proposition : « Il est per» mis de refuser l'obéissance aux princes légitimes. » (Prop. 63.)

On affecte d'en conclure que, d'après le Pape, le refus d'obéissance n'est jamais permis, et qu'il faut toujours courber la tête sous la volonté des princes. C'est aller d'un bond à la dernière extrémité de la *contraire*, et faire consacrer par le Vicaire de Jésus-Christ le despotisme le plus brutal, et l'obéissance servile à tous les caprices des rois. C'est l'extinction de la plus noble des libertés, la sainte liberté des âmes. Et voilà ce qu'on fait affirmer au Pape!

C'est une autre règle, non moins élémentaire d'interprétation, qu'il faut regarder si la proposition con-

damnée est *universelle* et *absolue ;* car, alors, il peut souvent arriver qu'une telle proposition ne soit frappée qu'à cause de son universalité et de son sens trop absolu.

Exemple : « Il faut proclamer et observer le principe appelé de *non-intervention.* » (Prop. 62.)

Le Pape, en condamnant cette proposition, a-t-il voulu dire qu'il faut intervenir à tort, à travers, sans discernement, toujours? Et vous, prétendez-vous qu'il ne faille intervenir jamais?

En un mot, le Pape a-t-il prétendu faire de l'intervention une règle absolue et universelle?

Le dire serait une absurdité ridicule!

Et cependant ces messieurs ne craignent pas d'écrire, en toutes lettres, je l'ai lu : « Le Pape érige *en hérésie* » le principe de *non-intervention.* »

L'interventionne peut pas plus que la non-intervention être la règle absolue.

Le Pape veut simplement qu'on ne fasse pas de la *non-intervention* un principe universel, qu'il faille proclamer, observer toujours, comme un axiome de droit international. C'est tout simplement du bon sens.

Un tel droit, en tout cas, serait bien nouveau! Et a-t-il jamais été pratiqué, même dans les temps modernes, comme un *principe?*

La non-intervention, comme l'intervention, sont des conduites, des conduites bonnes ou mauvaises, justes ou injustes, sages ou imprudentes, selon les cas et les circonstances : aux yeux d'aucun vrai politique, ce ne seront jamais là des principes. Nul gouvernement n'acceptera le rôle de don Quichotte; mais ne

serait-ce pas aussi souvent une barbarie, non moins impolitique que cruelle, d'imposer à tous les peuples de la terre, comme un principe, de se croiser les bras et de laisser faire, tandis que le sang coulerait à flots, dans d'épouvantables guerres fratricides? Et serait-ce donc un si grand péché, par exemple, si la France et l'Angleterre intervenaient demain en Amérique, pour arrêter ces affreux égorgements où déjà plusieurs millions d'hommes ont péri? Et qu'avons-nous fait au Mexique? Qu'avons-nous fait en Chine, en Crimée, en Italie? Qu'aurait-on pu faire en Pologne?

Non, non, calomniez, insultez le Pape tant que vous voudrez : l'histoire enregistrera comme un nouveau titre de la Papauté, à la reconnaissance de l'Europe et de l'humanité tout entière, d'avoir, autant qu'il était en elle, empêché que ce barbare laisser-faire, que vous appelez la *non-intervention*, passât en *principe*, au dix-neuvième siècle, dans le droit public des nations.

C'est une autre règle d'interprétation et de bon sens qu'il faut étudier et peser attentivement tous les termes d'une proposition condamnée, pour voir sur quoi porte ou ne porte pas la condamnation.

Eh bien! c'est cette règle surtout, si simple, si évidente, à laquelle la légèreté des journaux et du public semble n'avoir fait ici aucune attention. J'en pourrais citer vingt exemples.

Ainsi le Pape condamne cette proposition : « Le Pon-
» tife romain peut et doit *se réconcilier et transiger*
» *avec la civilisation moderne.* »

Donc, conclut-on, la Papauté se déclare l'irréconciliable ennemie de *la civilisation moderne.*

Tout ce qui constitue la civilisation moderne est, d'après les journaux ennemis de l'Église, condamné par le Pape.

Cette interprétation est tout simplement une absurdité.

Les mots qu'il fallait ici remarquer sont se *réconcilier* et *transiger.*

Dans ce que désignent nos adversaires, sous ce nom si vaguement complexe de *civilisation moderne,* il y a du bon, de l'indifférent, il y a aussi du mauvais.

Avec ce qui est bon ou indifférent dans la *civilisation moderne,* le Pape n'a pas à se réconcilier : le dire serait une impertinence et une injure, comme si l'on disait à un honnête homme : « Réconciliez-vous avec la justice. »

Avec ce qui est mauvais, le Pape ne doit ni ne peut se réconcilier ni transiger. Le prétendre serait une horreur.

Voilà le sens, très-simple, de la condamnation portée contre la proposition 80e, sur laquelle du reste je reviendrai...

Et il en est de même, dans la même proposition 80e, de ces autres mots, également vagues et complexes, de *progrès* et de *libéralisme.* Ce qu'il peut y avoir de bon dans ces mots et dans ces choses, le Pape ne le rejette pas; ce qui est indifférent, il n'a pas à s'en occuper; ce qui est mauvais, il le réprouve; c'est son droit et son devoir.

Et d'ailleurs il était temps et grand temps de faire

remarquer au monde combien certains hommes le trompent et l'égarent avec des mots sonores et mal définis, sous lesquels, à côté du bien, s'abritent et se propagent tant d'erreurs funestes, intellectuelles, religieuses, morales, politiques et sociales.

Autres règles encore : Dans l'interprétation des propositions condamnées, il faut remarquer tous les termes, toutes les plus légères nuances; car le vice d'une proposition ne tient souvent qu'à cela, à une nuance, à un mot, qui seul fait l'erreur. Il faut distinguer les propositions absolues et les propositions relatives; car ce qui pourrait être admissible en hypothèse sera souvent faux en thèse. Il y a, de plus, des propositions équivoques, dangereuses, qui peuvent n'être condamnées qu'à cause de l'équivoque même, et du sens mauvais auquel elles donnent lieu, quoiqu'elles puissent avoir aussi un sens bon. Enfin il y a des propositions — et le *Syllabus* en renferme plusieurs — qui ne sont condamnées que dans le sens de leurs auteurs, et non dans le sens absolu des mots séparés du contexte, etc., etc.

Je demande pardon à mes lecteurs de toute cette théologie; mais il faut bien rappeler les principes, en un temps où des milliers d'hommes et de femmes même, en France, parlent théologie du matin au soir depuis plusieurs semaines, sans y entendre grand'-chose.

Quelques personnes du monde diront peut-être que la théologie est bien subtile! Que de distinctions! — Oui, la théologie, comme la philosophie, comme la jurisprudence, distingue beaucoup, parce qu'en effet

dans les questions de doctrine, comme dans les questions de droit, il faut beaucoup distinguer, sous peine de beaucoup confondre. La vérité a des nuances infinies, et il faut savoir discerner ces nuances, ou ne pas s'en mêler. Et au fond, toutes ces distinctions ne sont que des précautions prises par la théologie, pour ne pas condamner les hommes, pour épargner à nos âmes des périls, pour ne point rejeter ce qui ne doit pas l'être : ce sont les efforts du défenseur pour son client; et le client, c'est vous et moi, Messieurs! Ne soyez pas ingrats.

Qu'on me permette encore quelques exemples de propositions dont la condamnation a été étrangement entendue, parce que toutes les règles d'interprétation ont été méconnues ou oubliées; ou bien parce qu'on a lu, avec une inconcevable légèreté, des formules théologiques, rédigées dans les termes brefs et savants de l'école, à peu près comme on a coutume de lire les journaux et les romans.

Ainsi, pour me borner aux principales, il y a dans l'Encyclique une proposition relative à la liberté des cultes.

Eh bien! cette proposition a été interprétée de telle sorte que la moitié de la France, à l'heure qu'il est, s'imagine que le Pape a réellement condamné tout libre exercice des cultes dissidents, condamné les constitutions de presque tous les États de l'Europe qui admettent ce libre exercice des cultes, et qu'il ne sera plus permis, conséquemment, de prêter serment désormais à la Constitution de notre pays.

Voici cette proposition, dont le caractère absolu et excessif saute aux yeux :

« *La souveraine perfection sociale* et le *progrès* civil » exigent *impérieusement* que la société humaine soit » constituée et gouvernée *sans tenir plus de compte de* » *la religion que si elle n'existait pas*, ou du moins » sans faire aucune différence entre la vraie religion et » la fausse. » (Encycl.)

Est-ce sérieusement qu'on nous demanderait de souscrire à une si exorbitante doctrine? Et si le Pape la flétrit, comment appeler la logique au nom de laquelle on voudrait conclure de là, qu'il condamne la constitution politique où est admise la tolérance et la liberté civile des cultes dissidents?

Mais je reviendrai sur ce sujet, il est trop grave pour que je ne dise pas à cet égard toute ma pensée.

La liberté de la presse, autre grief qui excite des clameurs furieuses contre l'Encyclique.

Encore ici, malentendu, parce qu'on n'a pas lu ou qu'on a mal lu.

Voici le texte de la proposition condamnée : JUS *civibus inesse* OMNIMODAM LIBERTATEM, NULLA *vel ecclesiastica, vel civili auctoritate coarctandam, quo suos conceptus* QUOSCUMQUE *sive voce, sive typis, vel alia ratione palam publicèque manifestare ac declarare valeant.* « Tous les citoyens ont *droit* à une *liberté entière, illimitée*, de manifester et déclarer publiquement, de vive voix, ou par la *presse*, ou de toute autre manière, leurs pensées, *quelles qu'elles soient*, sans

que *nulle autorité* ni *ecclésiastique* ni *civile* puisse apporter à cette liberté *aucune restriction.* »

Le Pape dit que c'est là une erreur : empruntant la forte expression de Grégoire XVI, il va jusqu'à dire que c'est un délire.

Nous le disons aussi, nous le dirions tous, quand même le Pape ne l'aurait pas dit : tout homme de bon sens, quelle que soit sa foi religieuse ou politique, le dira avec nous et aussi fort que nous.

Et si, par impossible, on transformait une pareille proposition en projet de loi, je le demande, pense-t-on qu'il se trouvât en Europe, ou quelque part au monde, un ministre qui osât présenter une loi ainsi formulée? un parlement qui voulût la voter? un souverain qui consentît à la sanctionner?

Certes, si c'est là l'idéal de la liberté, du progrès, de la civilisation, il faut reconnaître, grâce à Dieu, que nous en sommes loin encore, et je ne le regrette pas. Que deviendrait une société où une pareille liberté serait pratiquée?

Sachez donc lire!

On dit encore que le Pape veut envahir le temporel! Pourquoi? comment?

Le Pape condamne des doctrines, déjà et bien des fois flétries, lesquelles méconnaissent la vraie condition de l'Église, fille du ciel, mais vivant sur la terre, et oubliant que le spirituel et le temporel se touchent par tant de côtés, voudraient refuser à la puissance ecclésiastique toute autorité, législative et directrice, dès

qu'il s'agit de choses ayant quelque rapport au temporel, et jusqu'au droit de procurer l'exécution de ses ordonnances par les censures canoniques.

Et depuis quand l'Église, cette grande maîtresse de la morale comme de la foi, aurait-elle perdu le droit de tracer à « la conscience » de ses enfants des règles « sur l'usage des choses temporelles? »

Et n'est-il pas évident, pour tout esprit attentif et réfléchi, que l'Église, par l'autorité incontestable d'enseignement, de décision et de direction morale dont elle est investie, a exercé une très-puissante et très-légitime action sur l'ordre et la marche des choses et des affaires humaines, même au point de vue temporel! Et si cette action n'est pas acceptée, si la haute et divine autorité d'où elle émane est trop souvent méconnue de nos jours, l'avenir, sans parler du présent, fera connaître si ce sera pour le plus grand bien de l'humanité!

Voilà quelques exemples de ces fausses interprétations. J'en passe, et des meilleurs. On n'attend pas de moi que je fasse un volume.

IV

LA PHILOSOPHIE ET LA RAISON.

Continuons à marcher résolûment contre ces fantômes, créés par les journalistes; prenons corps à corps ces interprétations si fabuleusement exagérées, et démontrons au bon sens public combien il s'est laissé égarer par des clameurs précipitées, et qu'il doit revenir de sa surprise.

On dit donc que le Pape rompt en visière avec la civilisation, et que l'Encyclique est le suprême défi jeté au monde moderne par la Papauté qui s'en va; ni plus ni moins.

Et d'abord le Pape, prétend-on, condamne la philosophie, la raison humaine.

Le Pape condamne la philosophie, la raison humaine! En vérité, vous avez découvert cela dans l'Encyclique. Je vous fais mon compliment.

Pour abréger ici et parler sérieusement, rappelons simplement et mettons sous les yeux du public ému un acte mémorable de Pie IX lui-même. Jamais Souverain Pontife peut-être ne s'est exprimé aussi explicitement sur les droits, l'origine et la valeur de la raison, et ne lui a rendu un plus illustre hommage que ce Pape, qu'on accuse aujourd'hui de proscrire la raison.

Comment a-t-on pu oublier les quatre propositions publiées par Pie IX en 1855? ou, si l'on s'en souvient, comment peut-on donner à l'Encyclique les interprétations qu'on lui donne?

Pie IX proclamait :

1° L'accord de la raison et de la foi, et leur commune et divine origine : « *toutes deux découlant de la même* » *source immuable de vérité qui est Dieu.* »

2° La certitude de la raison, et la valeur des preuves rationnelles, pour la démonstration des vérités fondamentales, l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté humaine : c'est-à-dire la valeur de la Théodicée, de la Psychologie, de la Morale, de la Logique et de toute la Philosophie. « *Le raisonnement peut*

» *prouver avec certitude l'existence de Dieu, la spiri-*
» *tualité de l'âme et le libre arbitre.* »

3° L'antériorité de la raison sur la loi : « *L'usage de* » *la raison précède la foi.* »

4° Le Pape vengeait saint Thomas, saint Bonaventure et les grands scolastiques de la même école, qui tous ont proclamé la raison humaine « *une certaine* » *participation de la raison divine* » ; et posé comme base de la démonstraiion de la Religion révélée les preuves rationnelles de ce qu'ils ont appelé les *Préambules de la foi*, c'est-à-dire de toutes les grandes vérités qui constituent la Philosophie.

Voilà ce que Pie IX a déclaré !

Et vous venez nous dire que le Pape qui a fait ces déclarations, le Pape qui se rattache si hautement à la grande tradition philosophique, arrivée jusqu'à nous par saint Augustin, par saint Thomas, par Bossuet et Fénelon, grands docteurs qui n'ont jamais, que je sache, outragé la raison humaine, vous dites que ce Pape condamne la saine raison et la vraie philosophie ! Mais vous ne le croyez pas.

Savez-vous ce que le Pape fait ici ? Il fait ce que l'Église a fait toujours : il défend tout ensemble et la raison et la foi : la raison contre les sophistes et la foi contre les impies.

Qui ne le sait ? Il y a aujourd'hui des sophistes qui retournent la logique, la raison contre elle-même, et posent comme axiome fondamental la formule même de l'absurde : l'identité du vrai et du faux, du oui et du non ; le nierez-vous ?

Voilà ceux que le Pape condamne.

Il y a aujourd'hui de prétendus philosophes qui ne proclament pas seulement la légitimité, mais l'omnipotence, la souveraineté sans limites et l'indépendance absolue de la raison; qui ne disent pas seulement : La raison est quelque chose; mais : La raison est tout, et la foi n'est rien.

Voilà ceux encore que le Pape condamne.

Vous dites qu'il n'a pas ce droit. Quoi! il n'a pas le droit d'affirmer l'Évangile, d'affirmer le Christianisme, d'affirmer l'Église, d'affirmer la raison et le sens commun?

Vous vous affirmez bien, vous vous posez, et avec une assez curieuse audace, en souverains de la pensée; et le chef de l'Église catholique n'aurait pas le droit de poser l'affirmation chrétienne et l'affirmation philosophique de tous les siècles, en face de la vôtre!

Non, non, nous savons distinguer entre vous et la raison : vous êtes une école, vous n'êtes pas la raison. Et vous l'avez montré de manière à me dispenser de le prouver aujourd'hui, lorsque vous vous êtes également moqués, et avec tant d'agrément, de la philosophie aussi bien que de la théologie, de tous les philosophes et de toute doctrine philosophique, excepté du *positivisme*, aussi bien que de tous les théologiens et de toute doctrine théologique, y compris l'existence de Dieu[1].

Ainsi Pie IX a défendu, contre vous, tout ensemble la raison et la foi, qui, selon l'expression même de ce

[1] Voir mon *Avertissement aux Pères de famille.*

Pape, que vous accusez, ont une même divine origine et sont deux flambeaux allumés au même foyer.

Voilà comment le Pape condamne la raison.

Voyons maintenant s'il condamne aussi le progrès et la civilisation moderne.

V

LE PROGRÈS ET LA CIVILISATION MODERNE.

Oh! la piperie des mots! comme disait autrefois Montaigne; ô précipitation et légèreté de l'esprit français! ô logique de la passion!

C'est ici encore que je conjure le bon sens et la bonne foi des hommes sérieux et sincères d'être, un moment du moins, attentifs, pour saisir les énormités flagrantes que je vais leur signaler dans l'interprétation donnée aux actes pontificaux par les journaux irréligieux.

Vous dites que l'Encyclique pose nettement l'antagonisme entre l'Église d'une part, et le progrès et la civilisation moderne de l'autre.

Et j'ai même lu, en toutes lettres, dans des journaux piémontais, que le Pape vient de condamner d'un coup toutes les découvertes de la science et de l'industrie modernes, les chemins de fer, les télégraphes électriques, la photographie, etc., etc. Et il va probablement supprimer tout cela dans les États qui lui restent, en même temps que les bateaux, les machines à vapeur et l'éclairage au gaz.

Voilà ce qu'on a écrit à Turin; d'honnêtes gens le répètent à Paris, et les abonnés du *Siècle* le croient en province.

Laissons ces niaiseries, et parlons au public sensé, qui demande non à être étourdi, mais à être éclairé.

Quelle est donc la condamnation d'où les journalistes théologiens de France et d'Italie ont cru pouvoir déduire cette déclaration d'antagonisme ?

La voici : « Le Pontife romain peut et doit se RÉCON-» CILIER et TRANSIGER avec le progrès, avec le libéralisme » et la civilisation moderne. »

On a conclu : donc le Pape se déclare irréconciliable avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne.

Mais si, avant de prêter gratuitement au Pape cette énormité, vous étiez allé consulter, sur cette condamnation, je ne dis pas un évêque, je ne dis pas un curé, mais le moindre élève de philosophie sur les bancs de nos séminaires, il vous aurait aidé à tirer de la proposition condamnée *la contradictoire*, et vous auriez vu qu'entre cette contradictoire et la doctrine que vous infligez au Pape, il y a un abîme !

Quoi ! vous vous imaginez qu'il condamne ce qu'il peut y avoir de bon dans le progrès, de vraiment utile dans la civilisation moderne, de vraiment libéral et chrétien dans le libéralisme !

Mais c'est une imagination folle, et, quand surtout il est question de Pie IX, c'est une injustice et une ingratitude suprême !

Avez-vous donc oublié ce que Pie IX a voulu faire et tout ce qu'il a fait en 1847, et dès l'avénement de son règne? N'a-t-il pas été le plus confiant, le plus généreux des souverains? N'a-t-il pas fait monter avec

lui sur le trône toutes les légitimes espérances de l'Italie? et n'avez-vous pas trahi tous ses bienfaits?

Mais si vous avez oublié tout ce qu'a fait Pie IX, pouvons-nous mettre en oubli ce que vous avez fait vous-mêmes?

Qui que vous soyez, politiques, savants, historiens, érudits, après avoir accusé la religion d'être étrangère à tout sur la terre, n'avez-vous pas voulu l'en exclure et la reléguer dans la religion des fables et des hypothèses? Faux libéraux de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique, et vous surtout, agitateurs de l'Italie, n'avez-vous pas abusé de ces beaux mots, noble parure de la langue des hommes, *liberté, progrès, civilisation?* Ne sont-ils pas devenus la consigne, le mot de passe de vos bandes révolutionnaires, et l'éternel refrain de tous vos discours les plus agressifs et les plus impies? Regardez à la date des allocutions d'où le Saint-Père a extrait vos erreurs pour les condamner de nouveau, en ayant la charité de n'y ajouter aucun nom propre, pas même celui de Victor-Emmanuel ou de Garibaldi, et vous verrez que chacune de ses paroles, bien loin d'être une prétention inattendue, n'est qu'une allusion à vos actes, un obstacle à vos entreprises, une réponse à vos témérités. Il n'invente pas, il cite; il n'empiète pas, il résiste; il ne s'impose pas, il se défend.

Non, « le Pape ne doit pas se réconcilier et venir à » composition avec le progrès, le libéralisme et la civi- » sation moderne, tels qu'il vous plaît de les entendre. » C'est à ces choses, au contraire, à se rapprocher de lui

en s'accordant avec la justice. « L'Église doit être pour » la société moderne », disait avec son sens si juste et si élevé le prince de Broglie, « ce qu'est la foi pour la » raison, non l'ennemi qui la combat, *mais l'autorité* » qui la règle. Les principes constitutifs de la société » moderne doivent trouver dans les vérités de la reli- » gion, non la contradiction qui les condamne, mais » le complément qui les achève et le frein qui les » contient. »

C'est pourquoi le Pape vient de parler.

Il était d'autant plus facile ici de faire la distinction si simple que nous venons d'indiquer, que le Pape lui-même l'avait faite assez clairement dans l'Acte pontifical auquel le *Syllabus* se réfère.

Cette condamnation date de 1861, elle est tirée de l'allocution *Jamdudum cernimus*. Or, M. de Montalembert, défendant à cette même époque contre M. de Cavour et expliquant sa formule : *l'Église libre dans l'État libre*, s'armant précisément des paroles mêmes du Pontife pour poser la distinction qui doit faire tomber ici toutes les clameurs :

« Le Pape vous a répondu d'avance », disait M. de Montalembert, « dans cette allocution misérablement » traduite dans le numéro du *Moniteur* qui publie » votre discours : *à certains hommes* qui lui deman- » dent de se réconcilier avec le progrès, le libéralisme » et la civilisation moderne, il répond : A une *pareille* » *civilisation, hujusmodi civilitatis*, à celle qui a » pour système prémédité d'affaiblir et peut-être d'a- » néantir l'Église, comment veut-on que la Papauté,

» *mère et nourrice de toute* VRAIE CIVILISATION, tende » la main? » Le Pape rappelle ensuite les institutions libérales qu'il a accordées : *liberiorem administrationem... liberiores institutiones*, et il ajoute, dans un magnifique langage qu'il ne vous sera jamais donné de tenir : « Comment le Pontife romain, qui tire toute sa » force des principes de l'éternelle justice, pourrait-il » la trahir? etc. » Belles paroles, et qui rappellent le mot de M. Barthe au Sénat français : « que le Pape est » le principal représentant de la force morale dans le » monde. »

Et savez-vous qui a donné l'ordre de traduire en italien l'écrit de M. de Montalembert? Le Saint-Père lui-même.

Mais non, vous voulez imposer au Pape et à l'Église vos formules. Eh bien! le Pape vous demande de les définir. Tant qu'elles ne sont pas définies, il a le droit, il a le devoir de s'en défier.

Vous nous parlez de progrès, de libéralisme et de civilisation, comme si nous étions des barbares et ne savions pas un mot de tout cela; mais ces mots sublimes, que vous dénaturez, c'est nous qui vous les avons appris, qui vous en avons donné le vrai sens, et, mieux encore, la réalité sincère. Chacun de ces mots a eu, malgré vous, conserve encore, et conservera à jamais, un sens parfaitement chrétien; et le jour où ce sens périrait, ce jour-là périrait aussi tout progrès réel, tout libéralisme sincère, toute civilisation véritable.

Vous croyez que nous rougissons de ces mots, parce

que nous refusons de les accepter de vous et de les prendre dans votre langue : non, le Christianisme s'est fait honneur de s'appeler le Progrès devant les païens et les barbares. Il s'est appelé la Liberté, quand il a aboli l'esclavage, relevé la femme, les enfants, les vieillards, les pauvres et toutes les faiblesses humaines foulés aux pieds par la tyrannie des forts pendant vingt siècles, et lutté depuis contre tous les despotismes imaginables, défendu tour à tour les peuples contre la tyrannie des princes, et les princes contre l'anarchie des peuples. Il s'est appelé, il s'appelle encore, et si Dieu n'a pas maudit l'Europe, il s'appellera jusqu'à la fin la Civilisation européenne.

Sur tout cela, quelle est la vérité irréfutable ? C'est que la grande loi du progrès, de la liberté et de la civilisation, c'est l'Évangile ; et c'est Notre-Seigneur lui-même qui a posé dans le monde l'idéal le plus élevé, le plus pur, le plus vaste de ces trois choses dans tous les plus nobles sens, quand il a mis à la base de toute sa doctrine ces paroles : « Soyez parfaits comme votre » Père céleste est parfait. »

Avant que vous ayez refait en vous l'homme et la société à l'image divine, vous avez beaucoup à faire. Mais, à l'œuvre, ouvriers de l'avenir ! l'Église, loin de vous arrêter dans cet élan, vous crie au contraire : En avant ! La loi du progrès, l'Église fait bien plus que l'accepter, elle la pose et en proclame les règles, et nous avec elle.

Mais quant à ces formules périlleuses qui couvrent et laissent tout passer dans le monde, le bien et le mal,

la vérité et l'erreur, la lumière et les ténèbres, le progrès et la décadence, nous n'en voulons pas.

A notre tour, nous ne voulons être les dupes ni les complices de personne; et s'il faut enfin parler clair, et s'il m'est permis d'être moins charitable que le Pape et de nommer les gens qui d'ailleurs ne se font pas faute de nous dire leur nom, n'est-il pas évident, comme je l'ai démontré dans mon *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille*, que pour les principaux écrivains de la *Revue des Deux Mondes* et d'autres feuilles, le progrès, le progrès suprême, c'est la négation du surnaturel, la négation de Dieu, c'est la foi en Jésus-Christ arrachée au peuple?

Le progrès! pour tel autre, c'est l'Église catholique changeant enfin son symbole et sacrifiant ses dogmes, un à un, aujourd'hui l'inspiration des Livres saints, demain son autorité doctrinale, après-demain la Divinité de son fondateur, à ce qu'on appelle les idées nouvelles et l'émancipation de l'intelligence humaine! Ou l'Église modifiera ses dogmes, ou elle périra : voilà leur progrès! Et vous nous demandez ingénument que ce soit le nôtre!

Pour telle autre école, le progrès, c'est tout simplement le bien-être sur cette terre et *l'altruisme*, comme ils parlent, à l'exclusion des *préoccupations égoïstes du salut* éternel, qui ne font qu'avilir les âmes : le paradis, disent-ils, n'est pas derrière nous, il est devant nous.

Et voilà le progrès, avec lequel vous signifiez aux évêques et au Pape qu'ils aient à se réconcilier et à

composer. Eh bien! non, notre résolution immuable et notre éternel honneur sera de ne nous réconcilier jamais et de ne pactiser jamais avec tout cela.

Et quant à ceux qui, en nous parlant du progrès, du libéralisme et de la civilisation modernes, entendent ce qu'il y a de vraiment bon, utile, acceptable, chrétien, le Pape ne veut pas qu'on lui signifie d'avoir à se réconcilier avec ces choses : en ce sens, votre proposition est un outrage, voilà tout.

Et s'il faut vous donner de ceci un exemple qui vous soit sensible, qu'un de ces journalistes, qui est un foudre de guerre contre le Pape, vienne signifier demain au gouvernement impérial qu'il ait à se réconcilier avec la liberté ou avec la justice, croit-il que le gouvernement impérial ne condamnera pas sa proposition? Il le frappera d'un avertissement, d'une suspension, peut-être d'une suppression. La censure d'un Pape n'a pas des conséquences matérielles aussi rigoureuses; le Pape « ne dispose même pas », comme le disait agréablement un de ces journaux, « du plus petit *communiqué*, ou du moindre *avertissement* » : c'est peut-être pour cela que tant d'hommes qui mesurent leur équité à leur intérêt et à leur courage, se permettent tout contre lui!

Quoi qu'il en soit, voilà comment s'évanouit cette fantasmagorie misérable, ce puéril épouvantail d'une déclaration d'irréconciliable antagonisme faite par le Pape à la société moderne.

VI

LIBERTÉ DES CULTES.

Soit, dites-vous encore : mais au moins la liberté de conscience, la liberté des cultes, nierez-vous que l'Encyclique la condamne?

Ici encore, expliquez-vous donc! Car il y a de par la France et de par le monde d'étranges manières d'entendre ces libertés.

Faut-il le redire pour la centième fois? ce que l'Église, ce que le Pape condamnent, c'est l'indifférentisme religieux : autrement dit l'indifférence en matière de religion, cette absurdité, plus absurde peut-être encore qu'elle n'est impie, qu'on nous répète aujourd'hui de tous côtés, sur tous les tons, savoir, que la religion, Dieu, l'âme, la vérité, la vertu, l'Évangile ou l'Alcoran, Bouddha ou Jésus-Christ, le vrai et le faux, le bien et le mal, tout cela est égal. Et pour justifier de telles aberrations, on a été jusqu'à dire que *c'est l'homme qui fait la vérité de ce qu'il croit et la sainteté de ce qu'il adore.*

Voilà ce qu'on voudrait que le Pape trouvât bon, et les impiétés avec lesquelles on lui demande, ainsi qu'à nous, de se réconcilier.

Mais non, éternellement non : Dieu, l'âme, la vertu, la vérité, la vie future, la distinction du bien et du mal, Jésus-Christ et l'Évangile, ne seront jamais pour nous choses indifférentes.

Mais, repousser cet insensé et coupable indifférentisme et les conséquences de licence absolue qui en découlent, est-ce repousser la tolérance pour les personnes et la liberté civile des cultes? On ne l'a jamais dit, et tous les théologiens disent le contraire.

En fait, jamais les Papes n'ont entendu condamner les gouvernements qui ont cru devoir, selon la nécessité des temps, écrire dans leurs constitutions cette tolérance, cette liberté. Que dis-je, le Pape lui-même la pratique à Rome. « C'est l'erreur qui est un mal, et » et non pas la loi qui, dans une bonne intention, tolère » l'erreur. » Voilà ce que je lis dans un livre imprimé récemment à Rome sous les yeux de l'*Index*.

Et c'est ce que Pie IX voulait bien me dire lui-même l'hiver dernier : « Les juifs et les protestants, me disait-» il, sont libres et tranquilles chez moi. Les juifs ont » leur synagogue dans le *ghetto*, et les protestants leur » temple à la Porte du peuple. »

M. Sauzet a pu dire avec vérité : « Rome fut de tout » temps le refuge des juifs, et ils la nommèrent eux-» mêmes leur paradis, au moyen âge, alors que les bar-» baries de l'ignorance les persécutaient impitoyable-» ment par toute l'Europe [1]. »

[1] « Ce peuple a, dans Rome même, un quartier où il peut forcer » les propriétaires des maisons à le recevoir, et cependant il a la » liberté d'en sortir pour habiter le reste de la ville. » (M. Sauzet, *Rome devant l'Europe*.)

Il y a déjà plus d'un siècle, en 1740, le président de Brosses, savant spirituel et sans gêne avec l'Église, écrivait à ses amis :

« La liberté de penser, en matière de religion, et quelquefois » même de parler, est aussi grande à Rome que dans aucune ville

Faut-il rappeler que Pie IX a donné le marbre pour la statue de Washington, et envoyé des aumônes aux protestants inondés des Pays-Bas, aux schismatiques ruinés par le tremblement de terre de Corinthe en même temps qu'aux catholiques irlandais?

« On sait », dit à cette occasion M. Sauzet, « que » le cœur de Pie IX n'est pas moins paternel pour ses » enfants égarés que pour ses enfants fidèles; on peut » dire avec sévérité qu'il porte ses secours partout où » il voit la misère, et son admiration partout où il ren- » contre la grandeur. »

Mais tout ceci, c'est la tradition pontificale. Est-ce que Pie VII n'a pas reçu en personne le serment prêté par Napoléon au jour de son sacre, et ce serment ne contenait-il pas l'engagement formel de respecter et de faire respecter la liberté des cultes?

Ce qui s'est passé alors est mémorable, et bien fait pour éclairer sur ce point les hommes sincères.

Cette formule de serment inquiéta d'abord le vertueux pontife. N'impliquait-elle pas l'indifférentisme et la négation de l'autorité de l'Église et des droits imprescriptibles de la vérité? Voilà ce que le Pape, avec raison, voulut savoir. Le cardinal Consalvi demanda des explications. Le cardinal Fesch répondit que ces mots n'indiquaient nullement le mauvais principe que redoutait le Pape, « mais la simple tolérance

» que je connaisse. Je n'ai entendu parler d'aucune aventure de gens » mis à l'inquisition ou traités avec rigueur. »

Tous les voyageurs russes, anglais, protestants, schismatiques, l'ont éprouvé et l'éprouvent aujourd'hui encore, comme le président de Brosses, et parlent le même langage.

» civile et la garantie des individus. » Pie VII se déclara satisfait, Napoléon prêta ce serment devant le Pape, et il fut sacré.

Tant il est vrai que condamner l'indifférence en matière de religion, ce n'est pas condamner la liberté politique des cultes, et que condamner les doctrines, ce n'est pas frapper les personnes.

Suit-il de là que l'Église doit proclamer l'irresponsabilité morale de l'erreur?

Non; et si elle le faisait, ce serait la philosophie elle-même, ce serait le simple et vulgaire bon sens, qui réclameraient.

La distinction du vrai et du faux, et l'obligation morale de rechercher le vrai, de s'attacher au vrai, et de s'écarter du faux, est précisément ce qui constitue l'esprit et le devoir philosophique, aussi bien que l'esprit et le devoir religieux. En ce sens, la vraie religion est et doit être exclusive, absolue, ou bien elle n'est pas une vérité.

Mais, en assurant ses droits et son rang suprême à la vérité, en la mettant, et l'élevant au-dessus de l'erreur, et en proclamant, pour tout homme, le devoir certain de la rechercher, et, après l'avoir trouvée, le devoir de s'y soumettre, les théologiens, convaincus que la liberté civile d'un culte, d'un culte dissident, n'implique pas l'adhésion aux croyances tolérées, et ne contredit point le dogme chrétien, redisent, quand il le faut, les célèbres paroles de Fénelon à Jacques II : « Accor-
» dez la tolérance civile, non en approuvant tout comme
» indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce

» que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes » par une douce persuasion. »

Mais il y a des gens qui, allant bien au delà de ces principes, voudraient faire de la liberté illimitée des cultes l'idéal universel, absolu et obligatoire de tout siècle, de toute nation, et voudraient imposer à tous, même au Pape et à l'Église, l'anarchie des intelligences et la multiplication des sectes, comme le meilleur état de société, comme le véritable optimisme religieux et social.

Eh bien, non ! Le Pape ne croit pas qu'un tel idéal soit le meilleur. Il y a pour lui et pour l'Église un autre idéal, et il ne faut jamais leur demander de transformer en vérités absolues des nécessités relatives ; d'ériger des faits regrettables, des divisions malheureuses, mais tolérées, en principes dogmatiques.

Non, l'idéal du Pape et de l'Église, ce n'est pas l'anarchie, c'est l'harmonie des intelligences ; ce n'est pas la division, c'est l'unité des âmes. L'idéal de l'Église et du Pape, c'est l'admirable parole de Jésus-Christ : « Qu'ils soient un ! Unum sint ! Un seul troupeau ! un » seul pasteur. Unum ovile ! unus pastor. » L'unité des esprits par la vérité, et l'unité des cœurs par l'amour, voilà l'idéal du Pape et de l'Église.

Et j'ose ajouter, à l'honneur de beaucoup de mes contemporains, que ces aspirations de l'Église sont partagées, même chez nos frères séparés, par les plus nobles esprits et par les plus grandes et meilleures âmes ! On est las de la division ; on n'en voit sortir que la stérilité et la guerre ! On est las de cette anarchie,

qui est le plus actif dissolvant de toute foi, de toute croyance religieuse, et aussi la cause de notre faiblesse et de notre impuissance, pour ramener à la vérité, à la vertu, à la civilisation chrétienne, tant de nations encore idolâtres.

Ah! si cet indifférentisme religieux était proclamé en principe, toute flamme de charité et de zèle s'éteindrait glacée dans les cœurs; vous n'auriez pas un seul missionnaire, plus un seul apôtre sur la terre! Ne le sentez-vous pas? Mais aussi quelle ne serait pas notre puissance, si nous étions tous d'accord pour prêcher à ceux qui l'ignorent la vérité évangélique! La moitié du genre humain reste ensevelie dans les ténèbres, parce que nous lui apportons un Évangile combattu, un Évangile divisé, déchiré en morceaux! Ah! si l'Angleterre, la France et la Russie étaient d'accord dans la vérité, et par suite dans la charité et dans le zèle de l'apostolat, l'Orient, le monde entier changeraient de face. L'unité religieuse! vous dites que c'est le passé, et moi je vous réponds avec toutes les forces de mon âme que c'est l'avenir, parce que c'est le salut et l'honneur du monde!

Voilà ce que je crois fermement, voilà ce que j'espère invinciblement, et certes je ne m'étonne pas que le représentant incontestable de cette unité du passé et de cette unité de l'avenir continue à souhaiter, à demander à Dieu, au milieu des agitations du monde présent, qu'il n'y ait qu'une foi, un pasteur, un troupeau : *una fides, unum ovile, unus pastor.*

Il y a une parole que j'ai redite souvent à nos frères

séparés, et à laquelle ils ne m'ont jamais répondu : Jésus-Christ est-il venu établir la division? Non : donc la division ne vient pas de lui ; et j'ajoute aujourd'hui : Donc le Pape, qui est son vicaire, ne peut trouver que la division soit ce qu'il y a de meilleur. Ce qui est le meilleur, ce qu'il désire, et s'il ne le désirait pas, vous seriez avec raison sans estime pour lui, c'est que les juifs et les infidèles se fassent chrétiens, c'est que les protestants se fassent catholiques. Et si le vœu d'un évêque peut être exprimé, après le sentiment du Pape, je dirai que tous nous formons pour vous le vœu que formait autrefois saint Paul, lorsqu'il disait : « Je sou-
» haite que vous soyez tous par la foi en Jésus-Christ
» ce que je suis : *opto vos tales esse qualis ego sum.* »

Mais cela veut-il dire que notre foi, nous voulons vous l'imposer par la violence et vous forcer à croire? Pas le moins du monde.

Je réponds d'abord que c'est impossible. « La force
» peut-elle persuader les hommes? peut-elle leur faire
» vouloir ce qu'ils ne veulent pas? »

« Non, dit Fénelon. Nulle puissance humaine ne
» peut forcer le retranchement impénétrable de la
» liberté du cœur. » (Discours pour le sacre de l'Électeur de Cologne.)

Aussi telle ne fut pas la doctrine de nos maîtres dans le christianisme, de ceux qui ont l'immortelle gloire d'avoir fondé et propagé la foi dans le monde.

Le mahométisme a pu s'établir par le fer; le christianisme s'est établi par la parole.

Dans mon livre *de la Souveraineté pontificale,*

auquel Pie IX a daigné adresser des éloges tels qu'il ne me convient point de les redire, j'ai rappelé la tradition catholique sur ce point; j'ai cité les paroles des plus grands docteurs, des plus grands pontifes.

. . . . « Ce n'est pas, dit saint Athanase, avec le » glaive, ce n'est pas avec l'aide des soldats et des » javelots qu'on prêche la vérité, mais par la persua- » sion et le conseil. Le propre de la religion n'est pas » de contraindre, mais de persuader [1]. »

Et Tertullien, ce dur génie : « Ce n'est pas suivre la » religion, écrivait-il, que d'imposer la religion; on » l'accepte librement, on ne la subit pas par violence; » c'est à la volonté, c'est au cœur que les victimes sont » demandées [2]. »

Et saint Augustin, le grand converti, parlant aux hérétiques de son temps. « Qu'ils sévissent contre vous », disait-il, « ceux qui ne savent pas avec quel labeur on » trouve la vérité : pour moi qui n'ai pu, qu'après » avoir été longtemps et cruellement ballotté par l'er- » reur, contempler enfin la vraie lumière, il ne m'est » pas possible de sévir contre vous [3].

Saint Hilaire de Poitiers, en son nom et au nom de

[1] *Non enim gladiis aut telis, non militum manu, veritas prædicatur, sed suasione et consilio; religionis proprium est non cogere, sed persuadere.* (S. Ath. *ad Solitarios.*)

[2] *Non religionis est cogere religionem, quæ sponte suscipi debet, non vi, cum et hostiæ ab animo volenti expostulentur.* (Tert. cité par Duvoisin, *Essai sur la tolérance.*)

[3] *Illi in vos sæviant qui nesciunt cum quo labore verum inveniatur... Ego autem, qui diu multumque jactatus tandem respicere potui, sævire in vos omnino non possum.* (S. Aug., contra Manich.)

ses collègues dans l'épiscopat, écrivait : « Si l'on vou-
» lait employer la violence pour servir la vraie foi, la
» doctrine des évêques s'y opposerait et tous diraient
» avec raison : Dieu ne veut pas d'une confession forcée.
» C'est avec simplicité qu'il faut chercher Dieu ; c'est
» par la droiture de la volonté qu'il faut s'attacher à
» lui [1]. »

Cela veut-il dire que l'Église, à qui on dénie tout aujourd'hui, n'a pas, comme toute société, son droit de défense, sa discipline canonique, son autorité corrective.

Que l'Église doit être ici-bas, comme si elle n'avait affaire qu'à des anges?

Que l'Église doit demeurer absolument sans force pour se défendre elle-même et ses enfants contre les attaques de l'impiété?

Cela veut-il dire que l'autorité spirituelle n'aura pas même les droits de l'autorité paternelle, dont elle a les devoirs, et qu'elle devra laisser corrompre impunément les esprits et les cœurs, la foi et la morale de ses enfants?

Qu'elle n'aura pas ce que le plus humble des pères de famille a essentiellement, le droit, le devoir et les moyens de protéger ceux qu'il aime, contre les ennemis de la famille et contre eux-mêmes, et de les empêcher de faire des folies, de s'égarer, de se perdre?

[1] *Si ad fidem veram istius modi vis adhiberetur, episcopalis doctrina obviam pergeret, diceretque : Deus non requiri coactam confessionem. Simplicitate quærendus est, voluntatis probitate retinendus.* (S. Hil., ad Const., lib. I, c. ii.)

Cela veut-il dire que s'il y a eu dans le cours des siècles, ou que s'il y a encore quelques régions du monde, où la loi de l'Église est devenue, par suite de l'unité de foi et de l'accord des volontés entre les citoyens, la loi civile même, et où l'État s'est fait l'évêque extérieur et le protecteur des saints canons, cela veut-il dire que là l'Église et l'État ont agi sans droit? Car voilà tout le sens de cette proposition soixante-dix-septième : *Ætate hâc nostrâ non amplius expedit*, etc., si étrangement traduite par vous!

Est-ce que tel n'a pas été l'état de grands pays de l'Europe pendant des siècles, qui ont eu leur gloire et que nous ne sommes pas sûrs d'égaler? Les fruits de la division sont-ils si doux? Est-ce que l'unité de religion dans un pays n'est pas un bien tel qu'on ne puisse faire légitimement des efforts pour le conserver?

L'état social où la loi religieuse avait pénétré dans la loi civile fut longtemps l'état normal et général de l'Europe; il subsiste encore à un certain degré dans les plus grands et les plus libres pays du monde. Est-ce que l'Angleterre n'a pas sa loi des dimanches, avec la sanction pénale renouvelée tout récemment par un vote du Parlement? Est-ce qu'elle n'a pas ses grands jours de jeûnes et de prières publiques? Est-ce que les États-Unis ne présentent pas le même spectacle? Le président Lincoln, dans tout le cours de la guerre qui désola l'Amérique, n'a-t-il pas sans cesse ordonné des prières?

En Australie, n'avons-nous pas vu, il y a quelques années à peine, le Parlement, d'accord avec le gouvernement, faire des lois contre l'émigration des Chinois,

dont les superstitions et les mœurs détestables venaient dépraver le pays?

Est-ce qu'en France même la loi professe l'indifférence religieuse que vous voudriez imposer au Pape? Vous dites que votre loi est athée, c'est faux; nous sommes meilleurs que vous ne le dites, et la loi ne veut pas de votre athéisme. Vous êtes juré...., que cela vous plaise ou non, vous ferez serment devant Dieu, et même devant le Christ, ou vous payerez cinq cents francs d'amende.

Vous n'avez pas la foi chrétienne, dites-vous; n'importe, le dimanche, les tribunaux vaqueront, malgré vos dires, et on ne fera pas un protêt ce jour-là; et toute l'Europe continuera à faire ses traités au nom de la sainte Trinité.

Non, non, nous n'avons pas besoin de cesser d'être chrétiens pour être de bons citoyens; nous n'avons rien de sérieux à désavouer dans le passé, rien à craindre dans l'avenir : nous serons de notre temps, mais nous ne désavouerons pas les grands siècles chrétiens. Quoi! vous voulez que le Pape désavoue la Chrétienté, cette admirable suite d'efforts mêlés d'énergie et de sagesse, de courage et de douceur, qui a élevé par le concert des Papes et des évêques, des rois et des peuples, le plus beau monument social connu parmi les hommes, c'est-à-dire l'Europe chrétienne? Quoi! vous voulez que, dans l'avenir, si une monarchie asiatique ou une république américaine vient convier un Pape à faire entrer le Christianisme dans sa législation et dans ses mœurs, le Pape se condamne à répondre : « J'en suis

» bien fâché ; mais hier, pour satisfaire un certain nom-
» bre d'Italiens et de Français, j'ai pris des engage-
» ments qui me lient les mains ; j'ai formulé ou laissé
» formuler en mon nom des principes qui m'interdisent
» de m'associer à votre œuvre. J'ai même déclaré qu'il
» était *nécessaire* que le Christianisme n'entrât plus
» dans la Constitution d'aucun pays chrétien ! Civilisez,
» moralisez, christianisez vos peuples comme vous
» pourrez, cela ne me regarde plus ! »

Mais cela veut-il dire que, les circonstances ayant changé, le droit public venant à changer aussi, les catholiques manqueraient à l'Église et à Dieu en acceptant sincèrement, sans arrière-pensée, la constitution de leur pays et la liberté civile des cultes qu'elle autorise? ou bien que si nous parlons de la liberté, quand nous sommes faibles, c'est pour la refuser aux autres quand nous serons forts?

De toutes les accusations qu'on a coutume de lancer contre nous, celle-là m'a toujours paru, je l'avoue, la plus insupportable, parce qu'elle atteint notre loyauté même et notre honneur.

Quoi donc ! nous qui défendons l'inviolabilité des serments, on ne pourra pas se fier à notre parole et à nos engagements ! et parmi les condamnations annexées à l'Encyclique, la soixante-quatrième venge la sainteté du serment des prétextes mensongers du salut public ; et cette condamnation vient encore prêter une nouvelle force, s'il est besoin, aux paroles données par les catholiques. Fussions-nous cent fois les plus forts, nous

serons fidèles à nos promesses, toujours nous tiendrons nos serments[1] !

En dehors même des engagements pris, *la possession suffit* pour que la liberté des cultes doive être respectée. C'est ce que je lis dans un livre imprimé récemment à Rome et assez connu.

Et c'est après tout cela que vous venez nous parler de la Saint-Barthélemy et encore de l'inquisition espagnole, dont les Papes se sont eux-mêmes plaints tant de fois !

[1] Et pour que nos adversaires cessent enfin d'élever des doutes injurieux sur les sentiments des catholiques à cet endroit, je les prierai de vouloir bien lire ces paroles imprimées sous les yeux même du Pape, par une Revue romaine, la *Civilta cattolica*.

Dans un écrit intitulé : *Catéchisme de la liberté*, la *Civilta* se fait poser, par un adversaire incrédule, l'objection suivante :

« Si vous acceptez les lois de tolérance envers le mal par pure » résignation, vous et votre parti serez prêts à les abroger dès que » les catholiques parviendront au pouvoir; c'est pourquoi *i Libertini* » vous font la guerre. »

Et le journal romain répond :

« Je les plains; car ils ne connaissent pas la loyauté des catholi- » ques. S'ils savaient combien ces derniers se croient obligés par les » conventions, ils comprendraient qu une fois la tolérance accordée » et convenue, jamais les catholiques ne seront les premiers à en » rompre l'engagement... Tant que leurs concitoyens ne détruiront » pas le pacte les premiers, la loyauté catholique persistera, par » cette raison qu'il ne faut pas faire le mal pour qu'il en résulte le » bien. »

L'adversaire répond :

« Ah! certes, s'il en est ainsi, les dissidents ne sont pas fondés a » suspecter les catholiques et à en discréditer la loyauté. »

Et la *Civilta :*

« Et bien moins encore à partir de là, pour persécuter au jour » du troimphe le catholique opprimé, sous prétexte que celui-ci » fera de même au jour de la revanche *. »

* *Civilta cattolica*, anno X, série IV, vol. IV, p. 434, 435.

Pour ma part je ne connais guère de plus grands docteurs d'intolérance, de plus curieux distributeurs d'anathèmes que ces messieurs : ils nous accusent d'imposer aux consciences notre *Credo*, mais remarquez-vous de quel ton impérieux ils entendent nous imposer le leur? Qui donc est ici l'inquisiteur, et qui veut-on mener au bûcher?

Les inquisiteurs, ce sont ces précepteurs du monde moderne, si divisés entre eux, mais d'accord sur ce seul point, qu'il faut accuser, calomnier, condamner toujours les catholiques. Je souris, quand j'entends dire que l'erreur est persécutée ici-bas. Je la vois triomphante, tandis que la vérité souffre partout violence. Le Pape se borne à des avertissements, et il ne s'adresse qu'à ses fidèles. Ces messieurs fulminent des anathèmes et ils prétendent faire la loi à tout le genre humain.

Au nom de leur *Credo* mal défini, ils décrètent, en Italie, la révolution; en France, en Belgique, en Autriche et ailleurs, l'exclusion, l'oppression. Ou chrétien, ou citoyen, ils exigent que l'on choisisse entre ces deux premiers biens de l'homme, au lieu de les embrasser tous les deux. Ils prétendent nous arracher à nos serments ou à nos croyances, et ils ont inventé ce nouveau moyen de torturer la conscience des honnêtes gens.

Ah! l'Église est toujours la vraie mère qui ne veut pas qu'on coupe en deux ses enfants. Inflexible sur les principes, indulgente envers les hommes, elle permet, que dis-je? elle recommande à chaque homme de de-

meurer loyalement soumis à ses obligations de citoyen et aux légitimes constitutions de son pays.

VII

LA LIBERTÉ POLITIQUE.

Mais, me dit-on encore, le Pape empiète sur un domaine qui lui est interdit, il sort de son spirituel; il fait de la politique. Et moi je vous réponds : Politiques à bien courtes vues sont ceux qui ne savent pas que la politique, dans ses fondements et dans ses sommets, confine à la morale, et que c'est le droit, la mission et l'honneur du Pape d'éclairer les consciences, de proclamer le devoir à la face des peuples et des souverains, d'élever la voix dans le monde pour la vérité et pour la justice!

Il fait de la politique : mais est-ce pour ébranler les sociétés ou pour les affermir sur leurs bases?

Il condamne la violence brutale du fait et l'iniquité triomphante. Il défend l'inviolabilité du droit et de la justice; l'inviolabilité du serment. Il maintient le respect du pouvoir; et ces principes tutélaires en dehors desquels il n'y a point de paix et de sécurité pour aucun pays.

Il condamne le droit à l'émeute, la souveraineté du but, et ces doctrines insensées qui sont vos périls, à vous, sociétés modernes, et qui font qu'un peuple n'est jamais sûr du lendemain.

A qui ferez-vous donc croire, parce que le Pape con-

damne la violence brutale du nombre, et ne veut pas qu'on réduise tout le droit à un pur fait de majorité quelconque, qu'il condamne les constitutions fondées sur le suffrage universel? Non, le Pape, de sa voix souveraine, proclame et revêt de l'autorité la plus haute, la grande vérité sociale et morale, que des sophistes comme J.-J. Rousseau ont pu méconnaître, mais que les sages de tous les temps ont saluée : le nombre seul ne fait pas le droit.

Est-ce que les plus effroyables tyrannies n'ont pas été exercées souvent sur la terre au nom des majorités? Et s'il y a le despotisme des souverains, n'y a-t-il pas aussi le despotisme plus tyrannique et plus cruel quelquefois des assemblées?

Est-ce qu'on ne peut pas fausser des comices comme tout le reste, et ne s'est-il jamais vu dans le monde de tristes comédies jouées au nom du suffrage universel?

Mais y a-t-il réellement, je vous le demande, une forme quelconque du gouvernement que l'Église repousse?

Non, l'Église est catholique, c'est-à-dire de tous les temps et de tous les lieux. Et elle ne demande qu'une chose : remplir sa mission, et vivre en paix avec tous les gouvernements du monde. C'est pourquoi, méconnaissant sa pensée sur ce point comme sur tant d'autres, on nous fait ici des reproches si contradictoires, et tour à tour on nous accuse tantôt d'être incompatibles avec les gouvernements, et tantôt d'être complices de tous les pouvoirs.

La vérité est que l'Église n'est inféodée, par sa na-

ture, à aucune forme de gouvernement, et les accepte tous, pourvu qu'ils soient justes; ce qui ne veut pas dire assurément qu'elle voit avec indifférence les peuples bien ou mal gouvernés, et qu'elle interdit à ses enfants le patriotisme.

Mais tous les gouvernements ont des formes changeantes : et l'Église ne s'inféode à aucun, parce qu'elle est éternelle et universelle.

Tous les gouvernements sont relatifs et imparfaits. Il y a longtemps que l'on dispute parmi les hommes sur la meilleure forme de gouvernement, et vous pouvez relire dans Hérodote déjà de curieuses discussions sur les avantages et les inconvénients respectifs des démocraties, des oligarchies ou des monarchies. L'Église habite une région supérieure à ces discussions : républiques, monarchies, empires, elle n'entre pas dans ces questions; toutes ces diverses formes politiques sont laissées au libre choix de ses enfants; j'ose dire qu'il n'y a pas à cet égard d'esprit plus libéral que le sien.

Et c'est ce qui rend si admirable cette unité supérieure des âmes qu'elle a su créer dans la plus entière liberté, par-dessus toutes les divisions et toutes les disputes humaines, l'unité toute morale des croyances. Soyez de toutes les formes politiques que vous voudrez, de tous les pays et de tous les régimes sociaux que vous voudrez, l'unité catholique vous reste ouverte. Il y a, depuis dix-huit siècles, le spectacle de cette grande unité dans le monde. C'est divin. Mais que cette large tolérance de l'Église l'oblige à consacrer les abus, à interdire les progrès véritables et les améliorations né-

cessaires dans ces choses éminemment perfectibles, c'est une puérilité de le penser.

Comment donc, avec un esprit aussi libéral, une constitution aussi large, l'Église serait-elle l'ennemie de la liberté politique?

Parlez-vous de liberté illimitée? Mais où et quand avez-vous rencontré dans l'histoire cette chimère?

Où en êtes-vous vous-mêmes en fait de liberté? Souffrez que je vous le demande.

Pour moi, j'ai horreur des révolutions violentes, et l'étude que j'en ai faite a saisi mon âme jusque dans ses profondeurs. Et toutefois, je le dis hautement, je suis de ceux qui ont confiance dans les libertés civiles et politiques, et de ceux qui en espèrent le progrès pacifique dans mon pays. Je suis de ceux qui tentent loyalement cette expérience laborieuse, péril et gloire du dix-neuvième siècle. Mais soyons modestes! Est-ce que cette expérience est terminée? Est-ce qu'elle a réussi? Je compte dans ma vie dix révolutions, et dans mon diocèse au moins six partis opposés. On lit tous les jours dans les journaux que la moindre liberté est un péril. Le plus fort des gouvernements, sur le territoire le plus unitaire, ne laisse pas s'assembler vingt citoyens, ni se concerter trois évêques, ni se fonder sans difficultés une école de petits enfants, ni passer entre les lèvres d'un prêtre la bulle d'un Pape. Nous en sommes là, soixante-seize ans après 89, et les fameux principes de cette année-là sont toujours, sous bien des rapports, à l'état d'idéal encensé, mais inappliqué.

Vous-mêmes, avocats bruyants de la liberté, dans

quels étranges oublis de la liberté tombez-vous sans cesse, en ce qui nous regarde? Si quelques citoyens s'assemblent pour s'occuper d'opérations électorales, et tombent sous le coup de la loi qui interdit les réunions de plus de vingt personnes, nous catholiques, nous gémissons de cette défaillance de la liberté. Vous, si on nous frappe, si on nous prescrit le silence, si on nous condamne en conseil d'État, les blessures de la liberté en nos personnes ne vous touchent guère, et on surprend quelquefois vos applaudissements. Je pourrais vous dire ici en détail toutes les mesures peu libérales que vous avez demandées ou approuvées contre nous. Voilà où vous en êtes vous-mêmes, en fait de libéralisme.

Puis, vous vous étonnez que le Pape, attaqué, bafoué, menacé chaque jour au nom de la liberté, se retourne contre ce mot à double entente. Et saint Pierre, son immortel prédécesseur, ne stigmatisait-il pas déjà cette fausse liberté, qu'il appelait *velamen malitiæ!* Vous vous étonnez que, voyant remuer la terre sous vos expériences, il se défie encore, et vous vous écriez : « Non, ses principes sont incompatibles avec les nôtres, » ils sont inapplicables... » Est-ce que les vôtres sont appliqués? Est-ce que vous proclamez autre chose qu'un idéal dans les nuages? Est-ce que vous n'êtes pas forcés, fiers philosophes, d'accepter la distinction qui vous choque si fort chez les théologiens, la distinction entre la thèse et l'hypothèse, la théorie et l'application!

Et aux chrétiens et à tous les hommes sages et non prévenus, je dirai :

Rappelez-vous que Celui qui parle est le vicaire de

Dieu sur la terre, respectez même ce qui vous embarrasse, consultez les évêques et non les journaux, et, vous soumettant de cœur et avec respect à ce que dit le Saint-Père, rappelez-vous avec reconnaissance ce qu'il ne dit pas.

Il ne dit pas qu'il a, lui aussi, essayé, le premier, de donner la liberté au peuple qu'il gouverne.

Il ne dit pas qu'il a béni les efforts de ses enfants, qui se sont servis de la tribune et de la presse pour obtenir la liberté religieuse et entraîner la France à la défense du Saint-Siége. (Brefs de Pie IX à M. de Falloux et à M. de Montalembert.)

Il ne dit pas qu'il a béni O'Connell, béni le P. de Ravignan et le P. Lacordaire, qui ont fait rentrer les ordres religieux en France, en invoquant les droits de la liberté et du citoyen, qu'il a béni l'Irlande, consolé la Pologne.

Il ne dit pas qu'il a ressuscité l'Église d'Angleterre et l'Église de Hollande, et fondé plus de vingt diocèses aux États-Unis et dans les missions lointaines, établissant la hiérarchie catholique au sein et sous la protection des libertés publiques.

Il ne dit pas qu'il a toujours considéré parmi ses meilleurs serviteurs les écrivains, les députés, les orateurs de la France, de la Belgique, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, qui ont loyalement tenu les serments loyalement prêtés aux constitutions de leurs pays : Félix de Mérode, Charles de Montalembert, Alfred de Falloux, François de Corcelle, de Carné, Ozanam, Ch. Lenormant, de Vatimesnil, Cauchy, de

Champagny, Donoso Cortès, Daniel O'Connell, de Theux, Albert de Broglie, Dechamps, P. Sauzet, de Riancey, Alfred Nettement, Poujoulat, Augustin Cochin, Anatole Lemercier, Armand de Melun, Keller, et tant d'autres, sans parler d'un Berryer, invincible jusqu'à la fin, d'un Brignole, défendant sans relâche l'Église au parlement piémontais, ou d'un Talbot, ou d'un Norfolk, sans parler encore de ce courageux ministre assassiné à ses pieds, Rossi!

Il ne dit pas que, toujours généreux et toujours indulgent autant qu'inflexible, il aime du cœur le plus tendre l'Italie, et ne souffre pas qu'on lui parle de se réconcilier avec elle, parce qu'il sait bien qu'il n'a jamais cessé de l'aimer.

C'en est assez! Puisque vous n'avez pas, chrétiens, la libre parole de vos évêques pour vous aider à comprendre la parole pontificale, je vous adjure au moins d'interpréter le langage du Saint-Siége, comme il convient, par la conduite même de Pie IX.

En acceptant ses paroles, imitez ses actes et dissipez ainsi les vains fantômes que des exagérations calculées voudraient rassembler et agiter autour de vos âmes.

CONCLUSION

SURSUM CORDA!

Je ne terminerai pas sans répondre à la hâte à d'autres illusions que celles des diplomates et des journalistes.

J'entends chaque jour des adversaires s'écrier : Quand le pouvoir temporel sera tombé, le Catholicisme n'en aura pas pour longtemps.

Et il est des catholiques qui s'écrient au contraire : C'est une crise terrible, mais heureuse, et ils se félicitent, disant que Dieu saura tirer le bien du mal.

Il faut convenir que les apparences favorisent la criminelle illusion des premiers.

Deux guerres sont en ce moment déclarées à l'Église catholique, et elles ont leur quartier général, l'une en Italie, l'autre en France.

L'une, principalement politique, a pour but d'enlever au chef visible de l'Église son piédestal terrestre et son indépendance.

L'autre, toute doctrinale, a la prétention d'enlever au chef invisible, au divin Fondateur de l'Église, sa divinité, et jusqu'à sa réalité historique.

Ces deux guerres ont à leur service la plus redoutable des armes contemporaines, la presse.

En France, dans les villages que j'évangélise, l'église a les femmes et les vieillards; l'école a les enfants

qu'elle conduit aussi à l'église; le journal et le cabaret possèdent les hommes et les jeunes gens. On vient à l'église une heure ou deux une fois par semaine. On va à l'école, et par l'école à l'église, de huit à onze ans. Tout le reste de la vie est dévoré par les nécessités matérielles, et le pauvre petit quart d'heure, le pauvre petit degré d'attention que l'homme peut réserver chaque jour aux intérêts généraux, est absorbé par un journaliste, qui écrit de la capitale, centre des lumières, et qui répète à son lecteur, sur tous les tons : « Le Pape » est un tyran, le prêtre est un fourbe, Jésus est une » légende. »

Et telle est la législation et la direction de la presse dans notre pays, que l'attaque contre la religion est permise à dix ou quinze journaux et revues des plus répandus, anciens ou nouvellement autorisés[1], qui ne

[1] J'indique ici, telle qu'elle se présente à ma mémoire et sauf quelques erreurs involontaires, la nomenclature des principaux journaux français, sans parler des journaux anglais, italiens, allemands, presque tous si hostiles à l'Église :

1° *Journaux antérieurs à l'Empire :*

Contre l'Église : *Débats, Siècle, Presse, Patrie, Constitutionnel, Revue des Deux Mondes.*

Pour : *Union, Gazette, Univers, Journal des Villes et Campagnes, Correspondant.*

2° *Journaux autorisés depuis l'Empire :*

Contre : *Opinion nationale, Temps, Nation, Globe, Esprit public, Avenir national, Revues de Paris, Germanique, Française, Nationale.*

Pour : *La France.*

3° *Journaux frappés depuis l'Empire, à cause des discussions religieuses.*

Contre : Aucun.

Pour : Tous. Notamment, la *Gazette de Lyon* a été supprimée,

citent jamais ce que les catholiques font de bien, et n'oublient jamais ce que quelques-uns d'entre eux font de mal ou d'imprudent, tandis que la défense de la religion reste abandonnée à deux ou trois journaux rendus suspects, et sans qu'aucun défenseur nouveau ait pu parvenir à se faire autoriser.

Il semble que plusieurs veuillent faire de la religion comme un rempart exposé aux coups pour préserver la politique. Il semble qu'il ait paru prudent de déchaîner les attaques contre le seul maître que l'on ne peut détrôner. C'est une grande et périlleuse aberration.

On parle beaucoup de réformes dans les écoles, on exagère l'influence de la chaire, on croit à l'action du gouvernement sur les esprits. Quel ascendant est comparable à celui que j'indique? Faites donc sonner l'*Angelus* dans un village où le cabaret lit le *Siècle* et l'*Opinion nationale*, la *Vie de Jésus*, et vous verrez combien de lecteurs se rendront au son de la cloche solitaire!

Ce n'est pas tout.

Nous n'avons pas seulement contre nous la presse, nous avons contre nous la loi.

Nous souffrons, comme tous les citoyens, et plus qu'eux, puisque notre rôle est de réunir les hommes, de propager les doctrines et de fonder des intitutions;

l'*Ami de la Religion* a été transformé au moment où paraissait la *France*; l'*Univers* a perdu son nom et son chef; l'*Union de l'Ouest* et le *Journal de Rennes* ont été suspendus; le *Journal des Villes et Campagnes*, qui paraît quatre fois par semaine, n'obtient pas de paraître sept fois, au moment même où l'*Avenir national* est autorisé.

Je suis sûr que ces détails cruels sont ignorés de l'Empereur!

nous souffrons de toutes les entraves mises à la liberté de réunion, d'enseignement, de publication, de transmission, d'association.

Mais, de plus, aucun des anneaux des anciennes chaînes forgées contre nous par l'intolérance des rois et celle des peuples, n'a été usé par le temps ou brisé par la justice. On appelle comme d'abus contre nous, comme au temps des tracasseries gallicanes; on suspecte nos habits, comme au temps de la proscription, nos maisons, comme au temps de la confiscation.

L'alliance de l'injustice et du préjugé se relâche et semble se dissoudre, quand de grandes calamités forcent à tendre les bras vers nous. Elle se reforme, se fortifie et se venge, quand le vent de l'impiété se lève et quand tourne la roue de la fortune!

Nous avons contre nous la presse et la loi, nous avons contre nous aussi les mœurs.

La mode est au plaisir, la mode est à l'argent, et je ne dis que la vérité en constatant que, dans ce moment, je ne veux pas en chercher la cause, les mœurs baissent et la vertu souffre.

Or dès que le vice triomphe, la foi est attaquée, cela est d'expérience. Il y a comme un secret courroux du mal contre le bien qui s'exhale alors ouvertement, et au fond des mouvements désordonnés de l'homme on sent toujours qu'il est un esprit, car on retrouve la logique. Avares! vous accusez la religion, parce qu'elle vous accuse. Libertins! vous condamnez la foi parce qu'elle vous condamne! Je ne m'y trompe pas. Lorsque je m'arrête à regarder la boutique d'un libraire, si

je vois s'étaler le scandale éhonté, je suis sûr de trouver à côté l'incrédulité haineuse. C'est le crime qui maudit la justice, c'est l'immoralité qui, pour mieux se satisfaire, cherche à déshonorer la morale.

Les mauvaises mœurs ne vont jamais sans les mauvaises maximes, les travers de la conduite sans les erreurs de la raison. Et l'erreur (on ne se méprendra pas sur mes paroles) est plus dangereuse que le péché. Le péché appelle le repentir, l'erreur l'exclut. Celui qui tombe et sait qu'il tombe peut se relever; malheur à celui qui embellit les chutes et les justifie en s'écriant: S'enrichir et s'amuser, n'est-ce pas la vie?

Les richesses et les jouissances, cherchées et servies, ce sont les deux degrés d'un abîme, où, je le dis à regret, une partie de la société française, européenne même, a mis depuis quelques années les deux pieds. Comment s'étonner qu'elle n'aime plus Jésus-Christ, puisqu'il était humble, puisqu'il était pauvre, puisqu'il était chaste.

J'ajouterai que nous avons contre nous la faiblesse de notre situation. A peine l'Église de France se relevait de l'échafaud et de la proscription, que les orages se sont déchaînés contre elle. Un clergé pauvre, humilié, dispersé, recruté péniblement, se voit en butte à des forces ennemies que tout contribue à accroître. Pour nous, pas de justice, pas de pitié, si nous venons à trébucher sur ce sentier terrible où il nous faut marcher pendant la tempête et comme sous les avalanches.

Eh bien! malgré les redoutables agressions de la presse, malgré les déplorables entraves de la loi, mal-

gré la croissante dépravation des mœurs, malgré nos imperfections et nos faiblesses, j'ose affirmer que le christianisme n'est pas en péril.

Soldat engagé dans ces deux effroyables guerres déclarées, l'une à l'Église, ma mère, l'autre à Jésus-Christ, mon Dieu, j'ose dire que ni l'une ni l'autre ne prévaudra contre nous, et la seconde surtout prépare des dédommagements à la première.

Il se peut, hélas! que le pouvoir temporel dix fois séculaire de la Papauté succombe un moment. Quel pouvoir humain aurait si longtemps résisté à de si formidables attaques! Que se passera-t-il alors? On croit que tout sera fini : tout commencera.

L'embarras sera pour les puissances de la terre. Le Chef des chrétiens, moins embarrassé que les témoins indifférents ou triomphants de sa chute, prouvera au monde une fois de plus que l'Église s'accommode de tous les régimes, même de la persécution.

Mais pendant ce temps, autour de Jésus directement attaqué, se réveillent la science, le zèle, la conscience. Pour arriver jusqu'à son cœur divin, il faut ravager les terres des philosophes spiritualistes, nier Dieu, l'âme, nier la Providence, nier la distinction du bien et du mal, éteindre les derniers rayons de la lumière et refaire la nuit. Les vrais philosophes nous reviennent. On est tout étonné que ce grand nom de Jésus tienne si fort aux entrailles de l'histoire et de l'humanité.

Les voyageurs, apportant tous les jours de nouveaux récits sur l'état où les deux tiers de l'humanité gémissent et languissent loin du Christ, accumulent comme

un nouveau trésor de preuves et de comparaisons sans réplique.

Les politiques aussi nous reviennent, et ceux qui, après une longue vie d'expérience, jettent un regard sincère sur les flots montants de la démocratie, sentent bien que l'avenir va voir un mouvement, formidable, s'il n'est pas chrétien; et nous voyons tous les vieillards illustres qui composent le sénat de l'esprit humain, recommander, avant de mourir, à ce Jésus crucifié, non-seulement leur âme, mais leur patrie et leurs enfants.

Et les artistes aussi : je vois ceux qui conservent l'amour délicat et sublime d'un idéal de pureté, je les vois nous revenir tout meurtris et demander à la pierre de nos temples un coin où il leur soit donné de tracer autre chose que des rêves grossiers et de sensuelles images. L'industrie, oui, l'industrie elle-même nous revient, et à mesure que dans l'usine l'esprit de famille succède à l'esprit de spéculation inhumaine, le Crucifix rentre dans les ateliers, et au milieu des longs bâtiments symétriques s'élèvent l'église et la maison des sœurs. Et je ne parle pas encore des âmes aimantes et des cœurs purs, des mères inquiètes et des hommes désabusés, des héros généreux et des orphelins timides, qui se tournent vers nous, nous assaillent, nous environnent, demandent à l'Église le seul abri qui soit encore debout au milieu d'une société si dévastée, contre la tempête du doute, de l'abandon, du désespoir, de la tentation, de la mort.

Oui, je le répète, en attaquant Jésus, aveugles enne-

mis, vous avez prouvé encore une fois ce qu'il vaut et ce qu'il pèse dans les destinées humaines. Le lendemain d'un attentat contre le souverain, la nation se confond et s'empresse autour de lui ; un coup de poignard manqué met tous les cœurs de son côté. Le lendemain d'un attentat contre le Souverain Maître du monde, la partie noble du genre humain se révolte et bondit en quelque sorte, impatiente et honteuse. Je suis prêtre, et ce que je vous dis là, je le vois.

Oui, je vois, à travers tant de persécutions, des retours plus que jamais nombreux, et j'en prévois de plus nombreux encore pour un avenir qui touche au présent.

L'Évangile nous raconte qu'après la mise au tombeau du Seigneur, Pierre dit à ses compagnons : « Je vais » pêcher. » C'était la nuit ; peu le suivirent ; ils ne prirent rien. La fatigue et le découragement les saisirent. Mais à peine l'aurore avait-elle rougi les nuées, qu'ils virent sur le rivage, venant à eux, Jésus qui était là, et leur dit : « Jetez vos filets de ce côté, ayez confiance, » ne vous lassez pas, » et l'un des apôtres s'écria : *Dominus est*. C'est lui, c'est le Seigneur !

Ne tremblons pas, allons pêcher, traversons la nuit, détournons nos yeux de ce jour qui tombe pour les tourner vers la nouvelle aurore. Le Maître est là sur la rive, il nous attend, et la pêche, demain, sera miraculeuse.

Ah ! j'en demande bien pardon à ceux qui croient, en présence des attaques multipliées aujourd'hui contre la religion, que l'impiété a fait d'immenses progrès.

Mon opinion est toute différente. Je me sens aujourd'hui plus tranquille, plus sûr du présent et de l'avenir que je ne l'étais il y a quarante ans. Je n'oublierai jamais les peines qui se pressaient alors dans mon âme : je venais de dire ma première messe, et je sentais la terre trembler sous mes pieds. Sauf l'accueil très-bienveillant de quelques anciennes familles, je rencontrais partout un lâche respect humain, une indifférence glaciale, je ne sais quel dédain de l'Église, de ses lois, de son autorité, je ne sais quelle défiance de mon ministère, que, dans la jeunesse de mon âme et de mon sacerdoce, j'avais bien de la peine à comprendre.

C'était très-dur, et il fallait élever bien haut son cœur pour retrouver la sérénité au-dessus d'un horizon chargé alors de nuages si épais. C'était en 1827, 1828, 1829.

Puis vint le coup de foudre de 1830. L'impiété se crut un moment maîtresse. Mais Dieu avait d'autres desseins. Chose étrange, après le premier étonnement, on respira. Et depuis ce temps, nous avons toujours marché vers la lumière, et aujourd'hui, après quarante années de tristesse, de luttes, et souvent aussi de victoires, bien que les temps soient mauvais, et qu'il faille regarder encore de près aux abîmes, aujourd'hui, il me paraît plus facile de s'élever dans la splendeur vraie du christianisme, d'agir sur les âmes dans un horizon libre et pur, dans ces grands espaces éclairés de Dieu où on est à l'aise avec tout adversaire.

On sent que les grandes vérités et les grandes vertus

chrétiennes retrouvent chaque jour leur pouvoir; on sent que l'œuvre divine se fait, et qu'on y attire enfin les hommes, parce qu'on s'y dégage plus facilement soi-même des craintes et des joies, des vues et des intentions humaines, dans l'incorruptibilité et la modération de l'esprit, dans la paix d'une action simple et forte, mesurée, désintéressée, indifférente au succès personnel, et qui permet d'être là pour tous l'homme de cœur dont parlait saint Paul : *Cordis Homo*.

Et si je regarde avec soin dans la mêlée, en voyant l'ardeur et le dévouement des uns, l'excitation et la fureur des autres, je me dis : Certes, il faut que la religion soit redevenue une bien grande puissance, pour susciter de telles haines et de telles amours. Elle ne jouissait, il y a quarante ans, que d'une tranquillité apparente dont la révolution de Juillet montra vite l'illusion. Aujourd'hui, tout ce qui intéresse la religion émeut les âmes. Pie VII, jouet de la force et du malheur, inspire à nos souvenirs plus d'admiration qu'il n'en inspirait aux contemporains de ma jeunesse; et voici qu'autour de Pie IX, depuis dix-sept années, la force, la ruse, la colère, la haine, la lâcheté s'ameutent, se coalisent, s'agitent, tournent, approchent, s'éloignent, reviennent, sans que la fidélité se lasse et sans que l'usurpation ose avancer la main et porter le dernier coup !

S'il parle, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, en Amérique, un frémissement universel répond, comme si une grande voix venait d'éclater à la fois sur tous les sommets du monde.

S'il se tait, on s'inquiète, on s'interroge, et ceux même qui ont trouvé tout simple de disposer de lui sans lui, ne se contentent pas tranquillement de son silence, et ils se demandent : Que pense-t-il donc? et pourquoi ne le dit-il pas?

Ah! c'est que la vérité catholique a retrouvé son écho au fond de toutes les consciences : du fond de toutes les âmes de ce temps, il s'élève une question jusqu'à Jésus-Christ : on s'incline ou on se débat sous sa main divine. Il est de ceux qu'on hait ou qu'on adore ; on l'aime ou on le déteste, mais on ne l'ignore plus! Son nom est, comme disait autrefois saint Paul, au-dessus de tout nom : *Super omne nomen*, et son Évangile est le premier besoin des âmes. Ennemis de Dieu, vous avez été, sans le vouloir, les auxiliaires de ses prédicateurs, et je rends grâces à vos haines, qui auraient proclamé, s'il avait eu besoin de l'être, et fait retentir le nom de mon maître Jésus, sauveur du monde.

Non, non, pauvres ennemis, puissances d'un moment, quand vous auriez abattu le trône du Pape, vous n'en auriez pas fini avec l'Église, ni avec le Pape!

Mais vous, mes amis, fatigués et découragés, qui ouvrez les yeux dans la nuit, ne vous laissez ni prendre par l'abattement, ni surprendre par l'illusion. Ne faites pas le mal, sous ce prétexte que Dieu en peut tirer le bien; ne cessez pas de ramer, quoique Dieu puisse mener la barque; ne rêvez pas des lendemains glorieux à des journées coupables. L'histoire nous prouve que le lendemain des révolutions ne s'appelle pas le progrès; la maison a beau être assurée, ne mettez pas le feu et ne

justifiez pas les incendiaires. L'espérance doit être une vertu virile, non une gageure fataliste, une bravade mystique, une hallucination puérile.

Quelques-uns croient que tout sera pour le mieux, si le pouvoir temporel se transforme.

Je leur rappelle que tous les évêques du monde réunis en assemblée l'ont déclaré utile à l'Église, et que tous les politiques du monde ont cherché une autre garantie d'indépendance sans la découvrir encore.

Dans l'état actuel des nations, quand la liberté de l'Église est partout liée et niée, imaginez-vous que le Pape soit le sujet d'un souverain quelconque, même le meilleur, obligé aux relations d'un évêque avec un préfet, même le meilleur.

En tout cas, en face de l'avenir, que savez-vous ? Ne détruisez pas, ne pouvant ni créer, ni défendre, ni prévoir.

Que sais-je moi-même de ce qui se passera dans deux ans ?

Peut-être serai-je mort, et c'est pourquoi, entre autres raisons, j'ai voulu soulager ma conscience en parlant aujourd'hui.

Je suis vieux et fatigué par de longs combats. Mais le saint vieillard du Vatican a bien plus souffert et bien plus combattu ! Avec quelle admirable sérénité, cependant, il conserve, il répand l'espérance !

Le jour même où M. le ministre des cultes écrivait aux évêques de France, Pie IX bénissait les officiers et les soldats français, conduits par leur chef, fils d'un héros du premier empire. Aimant à rappeler les ser-

vices qu'il a reçus de la France, le Saint-Père s'est écrié : Je prie Dieu qu'il inspire à l'Empereur et aux souverains la justice, *justitiam et judicium !*

Justice ! c'est bien le mot que je veux une fois de plus prononcer avec lui et pour lui devant Dieu et devant les hommes.

Il résume tout ce que j'ai voulu dire.

Si les évêques ne sont pas libres de publier les paroles du chef de l'Église, déjà défigurées par les journaux, cela n'est pas juste.

Si le Piémont, favorisé dans ses derniers desseins, est placé au poste glorieusement occupé par la France, cela n'est pas juste.

Si l'on parle des réformes demandées à Rome, et si l'on se tait sur les attentats ordonnés à Turin, cela n'est pas juste.

Si l'on autorise la création de nombreux journaux qui attaquent l'Église, et si on refuse d'autoriser ceux qui voudraient la défendre, cela n'est pas juste.

Si l'on voit dans les dernières paroles du Pape autre chose que la légitime proclamation de la vérité immuable, que la nécessaire condamnation de la liberté illimitée, cela n'est pas juste.

Si l'on oublie que la religion de Jésus-Christ est, a été, sera, la divine bienfaitrice des hommes, la consolatrice et la réformatrice du monde, cela n'est pas juste.

Vous, mon Dieu, vous êtes juste, et je vous confie mes peines, mes efforts et mes inébranlables espérances !

La polémique suscitée par ma brochure m'a amené à adresser au rédacteur en chef du *Journal des Débats* la lettre suivante. Je crois utile de la reproduire ici :

A Monsieur le directeur-gérant du JOURNAL DES DÉBATS.

Paris, le 7 février 1865.

MONSIEUR,

Je lis dans votre numéro d'hier (6 février) un article d'un écrivain qui se cache sous la signature du secrétaire de votre rédaction.

Cet écrivain m'appelle un *habile politique, m'entendant à demi-mot avec le cardinal Antonelli.* Il ose affirmer que j'ai cru devoir *atténuer, adoucir* et *transfigurer* l'Encyclique du 8 décembre.

Ce rédacteur inconnu se cache. Il fait bien. Je m'en rapporte à lui, quel qu'il soit. Supporterait-il qu'on lui dise en face qu'il est un habile et qu'il manque à la sincérité? Ce que cet anonyme ne supporterait pas, vous trouverez bon que je ne consente pas à l'accepter.

Je connais, Monsieur, la manière de raisonner commune à quelques-uns de mes adversaires. Je connais leur polémique, leur politique, leur tactique, leur conclusion.

Leur polémique consiste à ne pas citer mon écrit, à lui refuser la publicité, spontanément accordée par le *Siècle,* largement tolérée, j'aime à le constater, par le

gouvernement, et à extraire quelques-unes de mes phrases, en les dénaturant.

Leur politique consiste à avoir à la bouche les libertés de 1789 et à la main les entraves de 1682.

Leur tactique consiste à diviser les catholiques, à les opposer les uns aux autres, à essayer de faire battre les uns par les autres.

Leur conclusion enfin consiste à dire aux évêques français : « Vous trompez le public par des commentaires agréables. Nous, les journalistes, nous sommes les orthodoxes, les sincères, les ultramontains, les hommes de foi ; vous, les évêques, vous êtes les habiles, les hommes d'esprit, les politiques. »

Je ne suis dupe de rien de tout cela, et ne répondrai rien, Monsieur, à votre polémique et à votre politique.

Vous n'obtiendrez pas non plus un mot de moi sur nos divisions. Est-ce qu'il en peut être question en effet dans ce moment ?

Quoi ! le Souverain Pontife parle à l'Église tout entière ! Gardien universel de la foi qui est une, il n'attaque ni les lois ni les institutions de notre pays, il ne s'occupe pas des opinions libres qui peuvent diviser les hommes, il ne descend pas aux petites querelles ; gardien de la pure charité, il ne songe qu'à unir, à éclairer ses enfants ; il n'a voulu nommer ni exalter personne, et nul n'a ici de satisfaction personnelle à chercher, mais des avertissements solennels et nouveaux dont chacun doit faire son profit. Le Pape ne songe qu'au triomphe de la vérité et au bien des âmes. Ah ! Monsieur, en présence de ce grand exemple, je prends

en compassion ceux qui s'imaginent qu'on pense à eux, qu'on a en vue ceux-ci ou ceux-là, et qui se présentent au public avec le sourire content de ces bonnes femmes de nos villages qui, pendant le sermon, ne sont occupées qu'à en appliquer toutes les sévérités à leurs voisines.

Pour moi, je me suis appliqué dans mon écrit à ne pas prononcer un mot, un seul, qui pût donner prétexte à ces mesquines injustices. Ce mot, vous ne me l'arracherez pas.

Mais vous dites que j'ai manqué à la sincérité, que *je m'entends à demi-mot avec le cardinal Antonelli*, etc.

Non, Monsieur, j'ai dit la simple vérité. Presque tous mes collègues l'ont dite avant moi, chacun dans la forme qui lui a convenu, entre les étroites limites qui nous étaient imposées. Tous n'ont eu qu'un but, défendre le Pape, éclairer, rallier et relever les fidèles.

Nous avons tous défendu l'Encyclique contre vous, contre les fausses interprétations et votre infidèle traduction. L'épiscopat est unanime, le Saint-Père nous approuve, la France nous comprend.

Nous avons le droit de demander, Monsieur, que vous supposiez à chacun de nous, avec la foi d'un évêque, la bonne foi d'un honnête homme. Et, pour ma part, je demande que votre secrétaire me traite comme votre meilleur écrivain traite un auteur protestant dans le numéro même où je suis attaqué.

Dans ce même numéro, M. de Sacy, louant l'auteur d'un *Voyage au pays de l'Évangile*, s'écrie : « Avant tout, c'est un croyant, l'âme de son âme, c'est la foi. »

En lisant ces mots et ce titre, par un mouvement involontaire ma pensée s'est portée vers mon pays, qui vient d'accorder aux paroles de ses évêques une attention si remarquable. Savez-vous quel est le véritable *Pays de l'Évangile*, la fille aînée de l'Église? C'est toujours la France. Comme elle tient à l'Église par le fond de ses entrailles! Comme elle craint de se brouiller avec elle! On veut, dans la patrie de l'honneur et du bon sens, défigurer l'Église, on couvre ses traits et sa parole d'un masque grossier; on la représente haïssable et déraisonnable, surannée. On veut nous étouffer, nous diviser, nous diffamer. Cela réussit un moment, et parfois la France s'éloigne, comme ce jeune homme de l'Évangile dont il est dit qu'il s'éloigna avec tristesse, *abiit mœrens;* mais si l'Église parle elle-même, si elle fait entendre sa voix ferme, douce et sensée; si le masque tombe, si la figure et la parole du père commun sont débarrassées par tous ses fils respectueux du voile jeté par des mains ennemies, alors la France se retourne, respire et s'incline devant la chaire de vérité.

Voilà ce que nous voyons en ce moment. Non, non, ce ne sont pas des phrases qui plaisent et qui triomphent dans notre pays. Nous assistons à la rencontre imposante et touchante de la loyauté des évêques avec la conscience de la France.

Ce spectacle, Monsieur, dédommage le Saint-Père et nous de toutes les attaques. Cependant je ne pouvais laisser passer en silence celles qui touchaient directement à mon honneur. Je suis prêt à laisser tout incri-

miner dans mes écrits, dans mes actions, dans ma personne, presque dans mes intentions, tout, excepté la sincérité.

J'attends de votre loyauté l'insertion de ma réponse.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de ma considération distinguée.

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

P. S. Au moment même où je vous envoie cette lettre, on m'apporte le *Journal des Débats* de ce matin (8 février), qui contient encore six colonnes pour discuter contre moi l'histoire des invasions piémontaises. D'autres journaux ou revues s'attaquent de même à chaque mot de mon écrit rapide. C'est leur droit. Je ne puis répondre à tous, et en vérité cela ne me semble pas nécessaire.

M. Havin, député, qui reçoit une indemnité, s'étonne que je parle librement, recevant un traitement. Je demande à tous les magistrats de mon pays si, en les payant, on les achète [1] ?

M. Yung, copiant M. Forcade, dit que j'accuse à tort le Piémont, car le Piémont n'aime pas plus que moi la Convention du 15 septembre. Oui, il ne l'aime pas, en tant qu'elle mène à Florence, mais il l'aime en tant qu'elle conduit à Rome, et c'est ce que j'ai voulu démontrer.

Coupons court à tout ceci. J'ai voulu protester et je

[1] Le *Journal des Débats* n'a pas reproduit cette phrase. C'était son droit peut-être. Je ne pense pas toutefois que dans cette phrase il y eût rien qui pût être pénible à M. Havin.

proteste contre toutes les spoliations dont le Pape a été victime, sans en excepter aucune, comme j'ai voulu défendre et je soutiens sans exception toutes les vérités qu'il enseigne.

LETTRE

DE

Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

A

M. RATAZZI

Commandeur, Président du Conseil des Ministres du Roi d'Italie

SUR LES

ENTREPRISES DE GARIBALDI

Orléans, 15 septembre 1867.

Monsieur le Commandeur,

Vous serez peut-être surpris que je place votre nom en tête de cette lettre; vous vous l'expliquerez si vous voulez bien me lire jusqu'au bout.

Pour l'anniversaire de la Convention du 15 septembre 1864, dans laquelle l'Italie a promis à la France le maintien de la souveraineté du Pape, le cours imprévu du temps vient de nous présenter deux coïncidences bien faites pour réveiller les souvenirs endormis : à Nantes, l'érection de la statue de M. Billault, le ministre qui a dit : *Abandonner Rome, c'est impossible!* et à Genève, le congrès de la paix, devant lequel le général Garibaldi vient de jurer une fois de plus qu'il renverserait la Papauté.

L'érection de la statue d'un avocat devenu ministre

n'est pas un événement. L'aventure de Genève est un événement. L'année 1867 aura vu et jugé, d'après leur conduite et leur langage, à Paris les rois, à Rome les évêques, à Genève les démagogues.

Je n'ai pas à défendre les libres assemblées, presque interdites en France, très-usitées en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, assemblées quelquefois utiles, ordinairement pacifiques et innocentes, qui servent de rendez-vous aux hommes spéciaux des pays divers, pour s'éclairer les uns les autres. Je n'ai pas non plus à caractériser dans le détail le congrès de Genève. Je n'ai pas à rechercher comment les radicaux de cette ville, après l'avoir provoqué, l'ont tué; comment les journalistes démocrates, après y avoir applaudi, l'ont sifflé; comment les habitants d'un pays libre, qui ont tout à perdre à une révolution, ont porté en triomphe les artisans les plus connus des révolutions, dont les démocrates prudents et bien avisés, par des lettres d'excuse, ont fui la compagnie. Négligeons les incidents et les personnes, tâchons de tirer des faits les leçons utiles. Il en est une qui frappe tous les yeux. Il était déjà certain, il est maintenant notoire et évident que la guerre au roi de Rome est un détail d'une guerre déclarée à tous les rois, aussi bien au roi d'Italie qu'à l'empereur des Français, au roi de Prusse qu'à l'empereur de Russie. Il y a en Europe une *ligue internationale de détrônement*. Sa fureur est reconnaissable à ce signe, qu'elle méprise, sous le nom d'*économie politique bourgeoise*, les moyens même les plus nouveaux et les plus moraux d'améliorer le sort

des ouvriers; sa franchise se révèle à cet autre signe qu'elle veut la guerre, la vengeance, la terreur, et qu'elle n'a sur les lèvres que les doux noms de paix, d'amour et de liberté; son héroïsme enfin se dénote à cet autre caractère que, parmi tous les rois, elle choisit pour première victime le plus faible et le plus désarmé.

Je ne prétends pas assurément, Monsieur, que vous soyez responsable de tout cela, ni de ce ridicule et retentissant congrès qui dit représenter la paix, la philosophie et la démocratie : la paix avec une carabine, la philosophie en chemise rouge, et la démocratie en calèche.

Non, non, de toutes ces démonstrations, de toutes ces paroles, de toutes ces scènes, les unes sont ridicules, les autres dangereuses, les unes sont niaises, les autres sont coupables, et toutes sont instructives : car ces congrès de Genève et de Lausanne, comme autrefois celui des jeunes gens de Liége, sont heureux, en ce sens du moins qu'ils laissent éclater au grand jour ce qui s'élabore silencieusement au sein de nos sociétés oublieuses et distraites, et qu'ils forcent les aveugles eux-mêmes à voir clair. Mais ce n'est pas de cela directement que j'ai à m'entretenir avec vous. Ce n'est pas des discours de Garibaldi à Genève, mais de ses entreprises en Italie.

Comme orateur, ce général n'est pas dangereux; il est dangereux comme émeutier, surtout le lendemain d'un jour qui a dû l'enivrer et l'embarrasser de sa gloire. Il vient de jurer, devant le chœur des révolutionnaires de l'Europe, qu'il allait détrôner le Pape.

Cette gageure, ce serment, sont à mes yeux l'événement grave du congrès. C'est sur ce fait, Monsieur, que j'ai l'intention et le droit de m'adresser à vous directement : parce qu'il engage directement votre responsabilité. Changeons de langage, montons plus haut, bien au-dessus des discussions de la presse et des assemblées sans mandats, jusqu'au terrain solide de la justice et du droit obligatoire.

I

Les questions précises et directes que j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur le Commandeur, sont celles-ci :

Vous êtes le chef du gouvernement d'une nation qui se dit régulière, qui, reconnue par l'Europe, a des lois, une armée, des alliances, et se vante d'obéir aux principes des peuples civilisés.

Or, il y a dans votre armée, portant ce titre de général que la France et l'Italie ont été si fières à la fois de voir porté un jour par le général Bonaparte, ce titre encore honoré chez vous par le général Menabrea, que la Savoie vous a donné, et chez nous, par les Mac-Mahon, les Trochu, les Ladmirault et tant d'autres, il y a, dis-je, un général qui racole une armée irrégulière dans vos villes, la rassemble en secret, mais sous vos yeux, et la destine à une guerre que votre roi n'a pas déclarée.

Il y a dans vos assemblées, sur ces bancs de la repré-

sentation nationale, qui ont été honorés par un comte Balbo, par un marquis Brignole, devant cette tribune, à laquelle vous devez, Monsieur, toute votre célébrité, il y a un étrange député qui se permet de mépriser les votes solennels, de mépriser les voies régulières, qui prend la rue et la place publique pour la chambre du parlement, et harangue les foules au cri de : *Rome ou la mort!* et de : *A bas les prêtres!*

Il y a en Italie un personnage qui promène l'agitation de ville en ville, rassemble, à Turin, à Trévise, à Bologne et ailleurs, des meetings publics, nombreux, où il crie : « Guerre au Pape! » et qui, pour cette guerre, ouvre des emprunts que tous vos journaux annoncent : or, vous avez signé un traité, que j'ai combattu parce qu'il me semblait placer l'agneau sous la garde du loup, mais enfin un traité qui oblige l'Italie à respecter Rome.

Vous l'avez signé avec la France, à qui vous devez Milan, qu'elle a pris pour vous; Venise, qu'elle vous a donnée, et tout le reste, qu'elle a laissé prendre. Or, la France a pour chef l'empereur Napoléon III.

Et ce même général, ce même député, sur la place publique, sans craindre le sanglant souvenir d'Orsini, ose faire crier : *Mort à l'empereur!*

L'Italie est un pays religieux, redevable et fidèle à la religion catholique. Les prêtres sont des hommes et des citoyens comme vous; les biens des prêtres sont des biens comme les vôtres; non-seulement vous mettez la main sur ces biens, uniquement parce que vous avez besoin d'argent, mais vous tolérez qu'on crie : *Mort*

aux prêtres! et que l'on menace les personnes, après avoir confisqué les propriétés.

Ces prêtres et ces catholiques italiens ont un Chef religieux, représentant Dieu sur la terre, le Souverain Pontife, salué comme tel dans les deux mondes : cette divine autorité portée dans les mains pures de Pie IX, Garibaldi la nomme une *plaie* et une *peste;* il donne au bien les noms qui conviennent au mal, il déclare déchu celui que, dans un traité solennel, vous avez déclaré libre et garanti! Un Garibaldi appelle monstre un Pie IX, et l'Évangile un mensonge.

Et vous, Monsieur, vous restez muet.

Jamais pareil spectacle ne s'est vu dans un pays policé.

S'imagine-t-on en France un comité fonctionnant publiquement sous les yeux du pouvoir, ouvrant des emprunts, avec le concours des journaux français, dans le but, par exemple, de révolutionner l'Irlande?

Mais immédiatement le comité serait dissous, et les journaux frappés.

S'imagine-t-on un général français en activité de service, se rendant à Lyon ou à Besançon, y rassemblant des partisans, leur distribuant de l'argent, des armes, paradant en public, dans le but hautement avoué de s'emparer de Neufchâtel?

Mais une heure ne se serait pas écoulée avant que la police française n'eût arrêté de telles indignités, en mettant la main sur cet homme.

Et il y a des semaines, des mois entiers, que nous voyons ce spectacle en Italie.

Et devant ces faits véritablement monstrueux, le gouvernement italien que vous présidez, Monsieur, se croisera les bras!

Je le répète, un général, un député, crie et fait crier : *A bas le Pape! à bas les prêtres! mort à l'empereur! à bas la religion catholique!* en public, depuis plusieurs semaines; au mépris des lois et des traités, il rassemble des soldats et des armes, il ouvre des emprunts; et vous, Monsieur le Commandeur, qui écrivez des notes pour savoir si notre ministre de la guerre a le droit de faire inspecter des soldats français par un général français, vous ne prenez aucune mesure pour empêcher un des vôtres de fouler chaque jour sous ses pieds, publiquement, ouvertement, le caractère du Chef de l'Église catholique, la sécurité de vos prêtres, la foi de vos concitoyens, l'honneur de votre parole et de votre signature, le nom de votre allié qui gouverne la France!

Certes, nous avons eu toujours de grandes condescendances pour l'Italie; mais nous avons ici encore une fois, avouez-le, poussé un peu loin la patience.

Comment! nous avons, du consentement de tout le monde, et d'après les termes mêmes de la convention du 15 septembre, formé sur notre territoire, avec nos officiers et nos soldats, une légion destinée au Pape, et parce que nous n'oublions pas, parce que nous ne répudions pas cette légion, nous intervenons et nous violons le traité! Quant à Garibaldi, qui réunit des partisans, qui distribue des armes, qui ouvre des emprunts, qui lance des proclamations, il n'intervient pas,

il ne viole rien. Et le gouvernement italien, qui ne fait pas arrêter ce perturbateur, qui le laisse aller, venir, parler, agir, qui tolère l'émission publique de son emprunt insurrectionnel à Florence, par les journaux même qui servent d'organe au pouvoir, ce gouvernement n'intervient pas non plus et ne viole rien! Il y a mieux, c'est lui qui se plaint et s'indigne de notre intervention et de notre oubli des traités!

Certes, nous savons en France comment s'y prend un gouvernement qui veut empêcher ce qui lui déplaît.

Est-ce qu'en France, quelqu'un qui voudrait faire simplement une conférence littéraire publique, sans l'aveu du gouvernement, le pourrait?

Mais, en Italie, tout est loisible à Garibaldi.

Est-ce impuissance? est-ce complicité?

Ce n'est pas impuissance, car l'Italie avouerait alors son incurable faiblesse, et vous auriez perdu le souvenir d'Aspromonte.

Est-ce complicité? Je ne veux pas le croire; mais chaque jour ébranle ma confiance. Ne me répétez pas que le général dont je parle est un personnage ridicule et que j'exagère sa force.

Ne nous occupons pas encore une fois des situations ridicules; il y en a ici plus d'une : je m'attaque aux conduites, et je les qualifie d'un autre mot, qui est le vrai : *elles sont criminelles!*

Le 9 avril 1856, M. de Cavour écrivait de Paris, pendant le Congrès, à un homme politique italien : « Si la » diplomatie est impuissante, nous devrons avoir re- » cours aux mesures extralégales. A notre époque,

» l'audace est, je crois, la meilleure politique[1]..... »
Oui, l'audace et le mensonge.

Et l'homme politique lui répond aussitôt par une dépêche : « Vous avez raison; quelquefois les moyens » extrêmes sont nécessaires. »

Cet homme politique, c'était vous, Monsieur le Commandeur.

Et ce que M. de Cavour vous disait, Monsieur, il l'a fait : cette politique de l'audace, sans foi ni loi, il l'a pratiquée au moyen de ce même Garibaldi; vous le savez. L'histoire en est mémorable; Garibaldi faisait ce qu'il fait en ce moment : il préparait comme aujourd'hui contre Rome une expédition révolutionnaire; et alors comme aujourd'hui, on le laissait faire. Et quand il partit, M. de Cavour lui donna de l'argent, puis le désavoua à la face de l'Europe et envoya même des vaisseaux à sa poursuite. Mais l'amiral piémontais avait ordre de le poursuivre de façon à le laisser passer.

Je n'ai pas oublié ces choses, Monsieur, et c'est pourquoi je m'adresse directement à votre loyauté pour vous poser les questions suivantes :

Est-ce la même comédie qui se prépare?

Quels moyens sérieux prenez-vous pour empêcher Garibaldi d'aller à Rome? Êtes-vous bien décidé à ne pas y aller après lui? Que faites-vous pour vous opposer à ces harangues par lesquelles il ameute la populace? N'est-il pas temps enfin de répondre à ses actes

[1] Lettres de M. de Cavour à M. Ratazzi, publiées par M. Charles de la Varenne.

par des actes, et à ses paroles publiques par des paroles publiques, que toute l'Europe attend de vous?

Je ne doute pas, Monsieur, que vous aussi ne donniez à Garibaldi de bons conseils, mais il pourrait bien les suivre, comme l'Italie a suivi ceux de la France, et les souvenirs de Naples lui ont appris que l'Italie sait profiter de ce qu'elle désavoue.

Certes, quand la France a signé avec vous une convention, a-t-elle donc entendu devenir dupe ou complice?

Et si elle ne l'a pas entendu, le souffrira-t-elle?

Voilà pourquoi je tiens à rappeler à chacun ses droits et les engagements mutuels, et je le fais précisément à la date du 15 septembre, anniversaire de la convention qui place Rome sous la garde des armes de l'Italie, et aussi, vous ne pouvez l'oublier, de l'honneur de la France.

Vous savez tout ce que je vais vous rappeler, Monsieur, mais je tiens à le redire avec Montaigne : *Il n'est pas trop de répéter dix fois ce qui a besoin de l'être mille!*

II

Oui, Monsieur, une convention solennelle avec la France vous lie. En voici le premier article :

« ART. 1er. L'Italie s'engage à ne pas attaquer le ter-
» ritoire actuel du Saint-Père, ET A EMPÊCHER, MÊME PAR
» LA FORCE, TOUTE ATTAQUE VENANT DE L'EXTÉRIEUR CONTRE
» LEDIT TERRITOIRE. »

Et voici comment cet article fut compris par le gou-

vernement italien, dans le rapport présenté au roi Victor-Emmanuel sur cette convention par ses ministres : il fut dit que le gouvernement italien s'engageait « non-seulement à ne pas attaquer le territoire ponti- » fical, mais de plus à EMPÊCHER QUE DES BANDES VENUES » DU TERRITOIRE DU ROYAUME n'attaquassent ce même » territoire pontifical. »

Voilà vos obligations : comment les remplissez-vous?

L'histoire de cette convention est célèbre; je dois vous la rappeler.

M. de Cavour avait proclamé, du haut de la tribune de Turin, Rome capitale de l'Italie, et le parlement, secondant M. de Cavour, avait émis le fameux vote de Rome capitale.

Mais nous étions à Rome en ce temps-là; pour y aller, il fallait nous passer sur le corps. C'était difficile. Vous eûtes recours aux négociations.

Pendant quatre ans, vous le savez, les négociations furent sans résultat. Pourquoi? Parce que vous vous obstiniez dans vos prétentions d'aller à Rome, et que le gouvernement français s'obstinait à vous répondre : « Il faut que le Pape demeure maître chez lui. » C'étaient les propres paroles de l'empereur Napoléon III, dans sa lettre du 20 juin 1862 à M. Thouvenel, alors notre ministre des affaires étrangères.

En conséquence de cette lettre, notre ministre des affaires étrangères écrivait, le 31 mai suivant, à notre ambassadeur à Rome, M. le marquis de la Valette :

« Jamais, je le proclame hautement, le gouverne-

» ment de l'Empereur n'a prononcé une parole de na-
» ture à laisser espérer au cabinet de Turin QUE LA CAPI-
» TALE DE LA CATHOLICITÉ pût en même temps devenir,
» du consentement de la France, *la capitale du royaume*
» *d'Italie*.

» TOUS NOS ACTES, TOUTES NOS DÉCLARATIONS s'accor-
» dent, au contraire, pour constater NOTRE FERME ET
» CONSTANTE VOLONTÉ *de maintenir le Pape en posses-*
» *sion de la partie de ses États que la présence de*
» *notre drapeau lui a conservés*. »

Pourquoi donc, à la fin de 1864, la convention fut-elle enfin signée?

Ah! c'est que, vous le savez, le Piémont se ravisa. — Vous ne voulez pas signer, dit-il à la France, parce que nous voulons Rome pour capitale. Eh bien! nous irons à Florence. Florence, « *au point de vue poli-* » *tique, administratif et stratégique* », est une excellente capitale de l'Italie.

Nous crûmes à cette parole [1], et nous signâmes la convention.

Eh bien! tout cela, laissez-moi le dire, Monsieur, n'était qu'une déception, pour obtenir notre signature.

Le gouvernement italien ne renonçait pas le moins du monde à faire de Rome sa capitale.

Il maintint son programme; et Florence n'était à ses yeux « qu'une étape vers Rome », un moyen de nous jouer.

[1] Dépêches de M. Drouyn de Lhuys, du 12 septembre, à M. de la Valette, et du 25 septembre, à M. le baron de Malaret.

C'est ce que nous apprîmes le lendemain même du jour où la convention fut signée.

Jamais rien de pareil ne s'est vu dans les annales diplomatiques et parlementaires d'un peuple.

A peine les deux négociateurs italiens, M. Pepoli et M. Nigra, eurent-ils obtenu la parole de la France, qu'ils se hâtèrent de déclarer que la convention « ne » portait aucune atteinte au programme national, et » brisait seulement les derniers anneaux qui unissaient » la France aux ennemis de l'Italie [1]; que rien désor- » mais ne ferait obstacle au triomphe des droits de la » nation et des aspirations nationales [2]. »

Les journaux italiens parlèrent le même langage, et les comités politiques firent les mêmes déclarations que les journaux.

Le *Moniteur* protesta contre « ces commentaires qui » tendaient à fausser le sens de la convention [3]. »

Mais le parlement italien allait s'ouvrir, et peut-être que les paroles du gouvernement italien allaient dissiper ces commentaires si contraires à nos principes, à nos déclarations, à nos intérêts, à notre honneur.

Et M. Drouyn de Lhuys, à la veille de l'ouverture du parlement italien, pour que toute ambiguïté disparût, voulut s'expliquer encore avec le négociateur piémontais, M. Nigra, toujours représentant de Turin à Paris, et il crut de bonne foi avoir réussi. En effet, dans ces explications, M. Drouyn de Lhuys disait expressément

[1] M. Pepoli, au banquet de Milan.
[2] Dépêche de M. Nigra, du 15 septembre.
[3] N° du 2 novembre 1864.

que la translation de la capitale était un « gage sérieux » donné à la France, et non pas un expédient provi- » soire, ni une étape vers Rome. » Et il ajoutait : « Sup- » primer le gage, ce serait détruire le contrat[1] »

Mais qu'arriva-t-il? Le parlement se réunit à Turin pour discuter la convention, et le ministre de l'intérieur, M. Lanza, dans le projet de loi sur le transfert de la capitale à Florence, proclame « L'INÉBRANLABLE » RÉSOLUTION DU GOUVERNEMENT PIÉMONTAIS DE COMPLÉTER » L'UNITÉ ITALIENNE » en allant à Rome.

Les députés piémontais répétèrent ces choses, et piétinèrent, pour ainsi dire, à qui mieux mieux sur la politique française. Vous-même, Monsieur, vous déclarâtes à la tribune que, « par la cessation de l'occupa- » tion française (par la convention), tombait le plus » grand obstacle qui nous barrait la route de Rome. »

Enfin, le vote de la Chambre, sanctionnant toutes ces paroles, déclara, en repoussant un ordre du jour proposé par vingt-trois députés, que « le transfert de » la capitale à Florence » n'était pas une garantie donnée à la France pour que Rome restât au Pape.

Et tout cela, comment ne pas le remarquer? a été redit récemment devant vous, dans la séance du 30 juillet.

« Personne plus que moi », a déclaré M. Sella, l'ancien ministre, « n'a souffert en signant la convention; » mais je l'ai signée, persuadé qu'ELLE NOUS CONDUISAIT » A ROME. »

Un autre député, M. Ferrari, a déclaré à son tour

[1] Lettre à M. le baron de Malaret, du 30 octobre 1864.

que la convention était toute à l'avantage de l'Italie, et que la France, par cette convention, « s'ÉTAIT simple-» ment LIÉ LES MAINS ! »

Ah ! Messieurs, permettez-moi de vous le dire, vous parlez avec trop d'aisance des mains liées de la France. Elle les délie quelquefois, quand l'indignation de son honneur violé le lui commande et que la patience lui manque ; et malheur alors à ceux qu'elle touche.

Quoi qu'il en soit, Monsieur le Commandeur, Mazzini, du moins, était plus sincère, quand il s'écriait, en apprenant la convention, qu'elle plaçait le gouvernement italien dans l'alternative « ou du déshonneur par » la déloyauté, ou d'un Aspromonte en permanence. »

Cela est vrai ; et à l'heure où je parle, c'est entre la peur et la déloyauté que vous avez à choisir. Et comment ? Le voici :

Vous avez contracté un engagement : il faut le tenir. Le tenez-vous en ce moment ? Je réponds hautement : Non.

Non, la convention est violée par tout ce que vous tolérez.

Tout ce que vous laissez faire à Garibaldi, ce sont des faits de guerre positifs contre le Pape, des manquements flagrants à votre parole.

Le gouvernement français s'était engagé à retirer ses troupes de Rome : il l'a fait.

Il respecte ses engagements : quand respecterez-vous les vôtres ?

Vous ne les respectez pas : vous qui avez promis d'empêcher, vous n'empêchez rien.

Direz vous que vous exécutez la convention, parce que vous avez quarante mille hommes à la frontière?

Ces quarante mille hommes, je ne les ai pas comptés... Mais devez-vous attendre qu'à travers les mailles de ce réseau, Garibaldi passe, comme il a passé autrefois, à la grande joie de M. de Cavour, à travers les vaisseaux de Persano?

Non : ce qui serait plus franc que vos quarante mille hommes, ce serait un commissaire de police fermant la porte des meetings, ou un colonel Pallavicini empêchant les enrôlements : voilà ce qui serait plus franc et plus sûr.

En vérité, vous auriez un moyen trop commode de nous lier les mains, comme parle M. Ferrari, s'il vous suffisait, pour cela, d'être avec vos quarante mille hommes sur la frontière, complice des bandes de Garibaldi.

Un gendarme qui laisserait tranquillement des brigands amasser du bois, préparer du feu, pour l'incendie d'une maison, et mettre le feu sous ses yeux, serait vraiment bienvenu à dire, si la maison brûle : Est-ce ma faute? je montais la garde à la porte!

Je suppose qu'un jour Garibaldi, de concert avec Mazzini, essayât de réaliser contre Victor-Emmanuel et contre vous son programme de Genève, que diriez-vous d'un commandant militaire de Florence qui le laisserait tranquillement soulever les faubourgs et faire des barricades? Attendriez-vous qu'une émeute irrésistible se fût ruée sur le palais Pitti, pour déclarer que ce commandant est un traître?

Eh bien! vous faites exactement comme ce commandant.

Ces quarante mille hommes, massés sur la frontière, c'est, dit-on, le général Nunziante qui les commande : triste nom, il le faut avouer, l'ami de Liborio Romano.

Et qui nous garantit que ces forces ne sont pas là pour marcher sur Rome, et recommencer Castelfidardo?

Et si Garibaldi est battu par les zouaves et par notre légion d'Antibes, — qui sera à Rome au jour du péril, je l'espère, et non pas honteusement cachée à Civita-Vecchia, comme un journal le disait ridiculement hier, — qui me garantit que vos quarante mille hommes ne viendront pas soutenir Garibaldi, comme vos bersaglieri l'ont fait sur le Volturne, quand Garibaldi était en déroute?

Vos quarante mille hommes, qui nous assure qu'ils ne sont pas là, non pour empêcher Garibaldi d'entrer à Rome, mais pour l'y suivre et entrer après lui sous prétexte de défendre le Pape!

N'est-ce pas le plan annoncé par tous les journaux, et vous, Monsieur, n'y connivez-vous pas deux fois par votre inaction, et par vos illusoires manifestations armées?

Encore un coup, n'est-il pas temps que ce double jeu finisse? N'avons-nous pas le droit de savoir, oui ou non, s'il se joue en ce moment deux pièces en Italie, comme dans ces comédies italiennes où il faut au même acteur deux ou trois visages, et, pour les porter, « un » homme », selon le mot de Massimo d'Azeglio, « un

» homme à double et triple jeu, comme ce pauvre » défunt Cavour[1] ? »

Mais, en vérité, la France peut-elle se laisser moquer d'elle à ce point? Quoi! Garibaldi revient de Genève, il annonce, et tous les journaux avec lui, qu'il va se jeter sur Rome : il recommence ses harangues; à Belgirate, il a dit aux habitants : « Suivez-moi contre » les Romains : JE VOUS L'ORDONNE[2] ! » De Genestrelle, le 10 de ce mois : « Romains, brisez vos fers sur la » nuque de vos oppresseurs[3] ! » Et vous, Monsieur, laissez faire impunément de telles provocations, je vous le demande de nouveau, devant l'honneur : est-ce là tenir votre parole? Est-ce là EMPÊCHER, est-ce là S'OPPOSER, comme l'exige de vous la convention? Et n'êtes-vous pas, dès maintenant, responsable de tout ce qui sera tenté par Garibaldi et ses bandes?

Je parle de responsabilités. Il y en a, il y en aura de graves, croyez-moi, Monsieur. Comptons-les un moment.

III

Il y aura bientôt dix ans, Monsieur le Commandeur, que la France s'est liée au Piémont par une alliance que l'on peut nommer un *connubio*, comme votre alliance avec M. de Cavour.

De cette alliance, de ce mariage, que de belles choses devaient sortir!

[1] MASSIMO D'AZEGLIO, *Correspondance politique*.
[2] *Journal des Débats* du 18 septembre.
[3] *La France* du 21 septembre.

L'Autriche refoulée et devenant une puissance exclusivement allemande;

L'Italie indépendante et fédérée;

L'Italie heureuse, unie et prospère;

L'Italie alliée éternelle de la France;

L'Italie révolutionnaire apaisée;

L'Italie religieuse rassurée;

L'Italie financière, industrielle, maritime, développée.

Dix années se sont écoulées, et que voyons-nous?

L'Autriche n'est même plus une puissance allemande; la France l'eût voulu, mais l'Autriche a dû son abaissement, la Prusse son développement, la France ses mécomptes, à la connivence de l'Italie, engagée contre les intérêts français. Et d'ailleurs, en Italie, on se rit de la France, et on ne l'aime pas. Nos officiers nous l'avaient dit en revenant de Solferino, nous n'avions pas voulu le croire; nul n'en saurait douter aujourd'hui.

L'Italie, qui n'est pas reconnaissante, est-elle heureuse? Non. Est-elle unie? Non. Est-elle riche? Non. Est-elle paisible? Non. A-t-on respecté la religion? Non. A-t-on respecté le trône? Non. A-t-on apaisé l'esprit révolutionnaire? Non. A-t-on respecté les deniers publics? Non. — Déjà, dans sa correspondance politique, Massimo d'Azeglio nous parlait « d'une bande de » loups qui s'était ruée sur le budget[1] ». Et la presse nous révèle en ce moment toutes les dilapidations dont vous êtes la victime, et que, à la seule douane de

[1] *Correspondance politique*, p. 322.

Naples, les fonctionnaires italiens ont volé chaque année plus de cinq millions de francs[1].

Certes, voilà bien des prédictions démenties, nous ne sommes pas au bout.

Ces agitateurs de l'Italie, et aussi de l'Europe, qui sont pour vous, Monsieur le Commandeur, un embarras et un châtiment, avaient affirmé qu'ils délivreraient Venise, et que le peuple romain, après le départ des troupes françaises, se révolterait.

J'avoue que je n'ai jamais cru qu'ils délivreraient Venise, que vous avez reçue avec un bonheur très-rare pour prix d'une déroute.

Mais je conviens que j'attendais un soulèvement à Rome, comme on s'attend à voir sauter un rocher qui de lui-même garderait sa place, mais sous lequel on a de longue main déposé, dans des mines souterraines, de la poudre et du feu.

Le peuple romain ne s'est pas soulevé.

Ce peuple a du cœur, de la foi et du bon sens. Les uns, et c'est le plus grand nombre, sont fidèles et dévoués au plus auguste des souverains et à la plus vénérable des souverainetés. Aux autres, les Italiens répètent qu'ils sont sur un lit d'épines; or, les Romains ne les sentent pas, ces épines, et en regardant les contribuables et les conscrits italiens, ils pensent que leur lit, à ceux-là, n'est pas de roses. Vos révolutionnaires, depuis six ans, les travaillent de toutes façons : mais ces agents eux-mêmes n'aiment pas tous à s'exposer; il

[1] *Gazette de France*, 19 septembre.

en est ainsi de plusieurs agitateurs qui pratiquent l'art de pousser en avant les autres en se tenant en arrière; or, le Pape est entouré de bons soldats prêts à faire feu; cela gêne. Quel que soit le motif, calme complet, pas de soulèvement.

On le sait, et c'est pour cela que Garibaldi, après mille tentatives, désappointé, s'écrie maintenant : « Rome ne veut pas venir à nous : eh bien! nous irons » à Rome. »

Et c'est ainsi que, déchirant tous les voiles, la révolution italienne fait de nouveau appel à la violence, à la force brutale; et que la volonté des populations paisibles, honnêtes, religieuses, que la justice, le droit, l'honneur, sont indignement foulés aux pieds.

Mais il demeurera là dans l'histoire un témoignage éternel contre vous, et si, sous le coup de ces invasions, il se produit une émeute à Rome, ce ne sera qu'un *latrocinium*.

Voilà donc encore une prédiction démentie; en voici une autre.

Vous parliez de donner pour la liberté de l'Italie des garanties à l'Église; et qu'avez-vous fait?

Vous avez mis la main sur les biens de l'Église, comme ferait un homme ruiné qui payerait ses dettes en s'appropriant les biens conservés d'un frère bon sujet. Quel modèle, quelle garantie de liberté!

Qu'avait-on dit encore? Que les intérêts du pouvoir temporel, de la cour de Rome, n'avaient rien de commun avec les droits et les intérêts de l'Église. Or, voici que le Souverain Pontife, tranquille au milieu des me-

naces qui l'entourent et fidèle à sa mission sur la terre, a annoncé un concile, et tous les évêques du monde entier ont applaudi. Là, dans cette assemblée auguste, les intérêts religieux de toutes les nations catholiques seront dignement, librement examinés. Il ne s'agit plus, vous le voyez, du roi de Rome, et de la cour de Rome, et de la ville de Rome, mais de l'Église universelle.

Mais comment l'Église ferait-elle sa plus grande œuvre, son concile, si les évêques ne peuvent plus s'assembler librement autour de leur chef, pour délibérer sur les grandes questions religieuses?

On nous avait redit enfin que, grâce aux institutions modernes, le Pape pourrait librement habiter dans une ville quelconque et de là correspondre avec les évêques et remplir sans entraves son ministère sacré.

Or, si j'interroge les événements accomplis en Europe depuis dix ans, qu'est-ce que je vois? En Allemagne, une guerre violente; en Espagne, des révolutions intermittentes; en France, la guerre imminente peut-être; naguère aux États-Unis, la guerre civile. Où donc, je vous prie, le Pape aurait-il trouvé un asile indépendant et calme, si Rome lui eût été ravie? Est-ce à Vienne? à Munich? à Paris? à New-York? à Madrid?

Ainsi donc, Monsieur le Commandeur, les faits, depuis dix ans, se sont chargés de démentir une à une vos promesses et vos espérances, et de confirmer une à une nos craintes et nos affirmations.

Il n'est pas vrai que l'Italie soit faite. Il n'est pas vrai que la religion soit libre. Il n'est pas vrai que le

Pape soit respecté. Il n'est pas vrai que le pouvoir temporel importe peu à l'Église. Il n'est pas vrai que le peuple romain soit malheureux et prêt à se soulever. Il n'est pas vrai que l'Italie soit l'alliée fidèle de la France.

Au contraire, il est prouvé que les Romains aiment le Pape et ne vous aiment pas. Il est prouvé que l'Église tout entière a besoin de Rome, et que le monde entier a intérêt à l'indépendante souveraineté du Pape.

De tout cela, je le sais, les révolutionnaires italiens ne se soucient guère. La Papauté exilée de l'Italie, fugitive et errante dans le monde, voilà ce qu'il leur faut; mais voilà aussi, Monsieur, ce que redoutent, pour l'Italie elle-même, les Italiens éclairés, les vrais Italiens, les plus grands esprits de l'Italie, tout ce qu'il y a chez vous de sensé et d'honnête! Ah! laissez-moi vous le dire, comment ne vous mettez-vous pas résolûment à la tête du vrai patriotisme italien, de ce patriotisme que l'illustre Balbo comprenait si bien quand il écrivait : « Il est des hommes qui se prétendent libé-
» raux et progressistes, et qui aspirent à la chute de
» cette souveraineté, si populaire dans son origine, si
» progressive dans son histoire, si féconde dans sa puis-
» sance, où tout est populaire, les électeurs et les élus :
» qui ne sait que l'Église fut le seul pouvoir du moyen
» âge intervenant au nom du peuple? Inconséquents
» autant qu'égoïstes, ces Italiens-là se proclament quel-
» quefois chrétiens catholiques, et ennemis de la puis-
» sance temporelle du Pape; ils oublient que cette
» puissance est en connexion intime avec la chrétienté,
» avec son union, sa puissance, sa civilisation, en un

» mot avec son gouvernement et son existence ici-bas. » Pauvres gens, sans instinct de l'avenir, sans intelli- » gence de la situation, des expériences, des souffrances » de l'Italie, sourds devant son histoire, aveugles de- » vant sa mission. Si par malheur on les écoute, nous » assisterons de nouveau à la ruine des plus belles » espérances [1]. »

Voilà ce que pensait et disait un des plus purs patriotes de l'Italie. Qui ne sait que M. Rossi voyait de même, *dans la Papauté, la plus haute grandeur morale de l'Italie et du monde?*

C'est aussi ce que l'Empereur des Français, alors candidat à la présidence de la république, a lui-même déclaré, vous le savez, et les votes de la France lui ont répondu.

Et c'est ce que ses ministres, depuis la guerre d'Italie, ont vingt fois répété devant les Chambres, avec les engagements les plus solennels de ne pas livrer Rome à la révolution.

« Abandonner Rome! » s'écriait M. Billault devant le Corps législatif, « oublier la politique suivie par la » France depuis des siècles, NON, CE N'EST PAS POSSIBLE! »

Et les paroles que j'invoque ne sont pas seulement des paroles perdues dans les colonnes refroidies du *Moniteur*. Une statue vient d'être érigée à M. Billault : qu'est-ce que cette statue saluée par M. Rouher, sinon les déclarations officielles du ministre coulées en bronze? Croyez-vous donc, Monsieur, qu'un tel honneur puisse

[1] Cesare BALBO, *Pensieri sulla Storia d'Italia*, Firenze, 1858, p. 578, 579.

être un hommage permanent rendu à l'impuissance et au mensonge?

Et M. Rouher lui-même, répondant, l'année dernière, au mémorable discours de M. Thiers, n'a-t-il pas déclaré les deux souverainetés, celle de Florence et celle de Rome, *parallèles, coexistantes,* NÉCESSAIRES? Et le Corps législatif français n'a-t-il pas déclaré, dans un vote solennel, la NÉCESSITÉ du pouvoir temporel du Pape?

Et savez-vous ce qui enchaîne d'un lien de plus la parole de l'Empereur? Non-seulement il s'est engagé vis-à-vis de son peuple, mais il n'a pas permis l'ingérence d'aucune autre puissance dans la question; cela est établi par les pièces officielles [1]. A la France et à toutes les nations catholiques, l'Empereur, après vous avoir comblé de ses services, a solennellement dit : « Ne vous occupez pas du Pape; j'en réponds! »

Ainsi donc, les plus grandes choses, la foi des traités, la dignité et le serment de la France, la paix du monde, l'indépendance de l'Église, voilà ce que vous laisseriez à la merci du plus vil coup de main!

Des intérêts si grands, si sacrés, la sécurité de nos âmes, l'indépendance de nos consciences, à nous, non pas seulement catholiques français, mais deux cents millions de catholiques sur la terre, voilà, Monsieur, ce que vous livreriez, avec la parole de votre roi inscrite sur un traité, à la merci d'un général Garibaldi!

L'Italie penserait-elle donc, Monsieur, que la France

[1] Communication simultanée de l'Autriche et de l'Espagne à la France, 28 mai 1861.

n'a plus ni parole, ni foi, ni honneur, et qu'elle se laissera jamais déshonorer par vous en vous laissant faire?

Garibaldi à Genève, parmi tant de fanfaronnades ridicules, mais redoutables, l'Italie et l'Europe étant données ce qu'elles sont, a renouvelé le décret de déchéance qu'il avait déjà prononcé avec Mazzini, en 1849, dans la Constituante romaine, contre le Pape. Mais ce décret, contre lequel la France a fait l'expédition de 49 et qu'elle est allée déchirer à coups de canon, peut-elle l'accepter et le contre-signer aujourd'hui?

Croyez-vous qu'il lui convienne de vous laisser faire de la chute du Pape ce que vous avez fait de la chute de Maximilien?

Sur quoi donc ici compteriez-vous, et sur quoi Garibaldi compte-t-il? Il reçoit, dit-on, de l'argent de la Prusse : a-t-il pris, par hasard, au sérieux ces insolences prussiennes que je lisais ces jours-ci, indigné, dans un journal d'outre-Rhin :

« Il faut espérer que le gouvernement prussien,
» comme aussi le Reichstag, donnera une bonne leçon
» à l'impudence française et fera comprendre au gou-
» vernement français que la mesure de notre patience
» est comblée.... Nous ferons descendre la France, s'il
» le faut, au rang de troisième puissance en Europe;
» et, si la France nous oblige à la guerre, nous écrirons
» avec une plume sanglante sur tous les drapeaux de
» l'Allemagne : *l'Alsace et la Lorraine!* »

Je n'ai ici qu'un mot à dire : si l'Italie révolutionnaire, spéculant sur de telles éventualités, se flattait

d'entraîner la France à l'abandon de sa politique séculaire, sous la pression de je ne sais quelle crainte indigne, elle compterait, Monsieur, je l'affirme, sans l'honneur français, y compris celui des Alsaciens et des Lorrains.

Et quant à la France, le sang qui bout dans mes veines ne me permet pas de croire qu'elle soit descendue jusques à avoir besoin d'acheter l'assistance de l'Italie contre la Prusse, au prix d'une infamie.

Détrôner le Pape! Mais, après que vous aurez jeté cette proie aux passions révolutionnaires, sera-ce fini? — Non, les passions révolutionnaires vous dévoreront le premier, puis le reste ensuite. Je ne parle plus ici du trouble profond des âmes, mais, je vous le demande, n'avez-vous rien à craindre, pour votre œuvre italienne, des justes malédictions du monde catholique, rien de l'exécration et des soulèvements de l'avenir? — Et d'ailleurs, ne vous y trompez pas, les conséquences de ce grand attentat ne sont pas seulement religieuses.

La question romaine porte dans ses flancs la question européenne; les plus incrédules autrefois à nos paroles voient maintenant à quel degré cela est vrai.

Elle porte plus encore, elle porte la question sociale qui, aujourd'hui, vous le voyez bien, essaye de faire explosion par toutes les issues qui lui sont ouvertes. Et si vous conserviez là-dessus quelque doute, Monsieur, regardez, je vous prie, ce qui vient de se passer à Genève et à Lausanne, et le rôle qu'y a joué votre Garibaldi.

Il a jailli de là des éclairs qui doivent ouvrir les yeux les plus aveugles.

Au congrès de Lausanne, les mots de *Providence* et d'*Évangile* ont été proscrits, et en même temps la *propriété collective du sol* a été mise aux voix, et la guerre déclarée entre *les exploités et les exploiteurs*.

A Genève, chacun est venu faire une déclaration de guerre, l'une aux monarchies, l'autre à la religion catholique et à la liberté de conscience [1].

Là on a demandé à la fois « la suppression des églises » et des casernes » ; on s'est écrié : « Si le citoyen est » libre, le prince est de trop » ; on a parlé d'une grande liquidation économique et sociale devenue nécessaire ; et, comme un de nos sénateurs, M. Sainte-Beuve, « du » sublime épanouissement d'une morale nouvelle » ; on a proclamé la révolution universelle, « comme unique » moyen de faire triompher le droit ; la révolution so- » ciale avec toutes ses conséquences » ; on a demandé « une organisation permanente du socialisme euro- » péen » pour faire triompher « la république univer- » selle ; la confédération des républiques européennes... » l'idée qui anime Garibaldi. » Et couronnant tout cela, Garibaldi a été proclamé un Christ ; et lui, attendri, ému, a été se jeter dans les bras de son précurseur ; puis il a déclaré la Papauté une plaie pestilentielle, et il a demandé à la fois, au lieu et place de la religion catholique, « une religion sans culte et sans prêtres, et » contre le despotisme des souverains, la fraternité » universelle des peuples. »

[1] Paroles de M. James Fazy lui-même : « Je dois le dire, Ge- » nève a été révoltée de ces excès. Les catholiques se sont honorés » devant l'Europe par leurs protestations calmes et dignes, et les » vieux protestants de Genève ont aussi sauvé leur honneur. »

C'est donc bien entendu : l'impiété, la démagogie, le socialisme, tout cela est aujourd'hui coalisé.

Garibaldi déclare la guerre au Pape, mais aussi à tous les souverains. Et voilà les rois bien prévenus que l'ennemi personnel de Pie IX donne la main à chacun de leurs ennemis personnels. C'était certain; cela est clair. Garibaldi n'est qu'une des gueules de la machine infernale à vingt canons dirigés chacun contre un trône.

Voilà, Monsieur, la situation. Aucune habileté, aucune comédie, aucun compromis, aucune défaillance, ne la changera ni ne la masquera.

Monsieur le Commandeur, jamais devoir ne fut plus clair que le vôtre; et le roi Victor-Emmanuel, dont vous êtes le conseiller officiel, est avec vous dans une de ces situations qui décident à jamais de l'honneur d'un homme.

Toute l'Europe a entendu votre Garibaldi à Genève. Elle sait et vous savez ce qu'il est, elle sait et vous savez ce qu'il veut. Cet homme n'a pas deux idées; mais il a une fureur. Chassé de Rome par les Français, il y veut rentrer, renverser violemment et immédiatement le Pape, et, le Pape renversé, il donne la main à Mazzini.

Il faut donc choisir, Monsieur, entre la tiare et la chemise rouge; entre l'Évangile et la religion de Garibaldi; entre d'affreux démagogues et les citoyens honnêtes [1]; entre les progrès réguliers et glorieux de l'Eu-

[1] « *Rome capitale* est devenue le programme du gouvernement, » tandis qu'il n'est bon qu'à introniser la démagogie. Si Cavour ne

rope, et les bouleversements rêvés par ceux qui vous poussent à Rome. Que ferez-vous?

Je n'ai plus qu'un mot à dire :

Ou bien votre gouvernement n'est pas un gouvernement, ou bien vous avez le pouvoir de mettre obstacle aux entreprises d'un de vos soldats devenu chef de bandes.

Vous devez faire, s'il menace le Pape, ce que vous feriez, sans hésiter, s'il menaçait votre roi.

Il y a deux manières de vous opposer à ses attentats.

Vous y opposer *avant,* LOYALEMENT, par des mesures efficaces et définitives.

Vous y opposer *après,* DÉLOYALEMENT, par des mesures hypocrites en apparence, pour repousser Garibaldi de Rome, en réalité pour l'y remplacer.

Et ce que moi je vous adjure de faire, au nom de la religion et de l'Évangile, au nom de votre conscience, de l'honneur et du droit, ne l'obtiendrai-je pas de votre loyauté d'honnête homme, de votre intelligence et de votre fermeté?

Hésiteriez-vous à vous honorer à jamais, en montant à la tribune au nom de ce roi que Garibaldi range aussi parmi les despotes à détrôner, pour vous écrier : « La » France et l'Europe peuvent compter sur notre parole! » Nous ne mettrons pas, nous ne laisserons pas mettre » la main sur le Pape, jamais! jamais! »

» l'eût proclamé, le programme serait resté le cri de guerre du » mazzinisme, au lieu qu'à présent il est le cri d'honnêtes badauds » auxquels le Capitole a tourné la tête. »

(Mass. D'AZEGLIO, Turin, 1861.)

L'Europe civilisée attend de vous cette parole; la révolution en attend une autre : choisissez.

Tout honnête homme sait que Garibaldi ne peut rien si l'Italie ne le veut pas, et que l'Italie ne fera rien si la France ne le veut pas.

Les harangues grotesques de Genève seraient emportées par le vent des montagnes helvétiques, si la parole de cet homme qui abuse, avec une si étrange impunité, de la parole, ne tirait toute sa force du silence de ceux qui devraient parler.

Veuillez agréer, Monsieur le Commandeur, mes dévoués et respectueux hommages.

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

POST-SCRIPTUM

DE LA LETTRE

DE

Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

A M. RATAZZI

Il est dur pour un évêque de voir les intérêts sacrés de la religion mêlés chaque matin aux trames ténébreuses de la politique; très-dur d'être obligé de se jeter sur ce terrain, et de toucher sans cesse à la politique en ne cherchant qu'à servir la religion. Ce rôle me pèse; je le garderai pourtant jusqu'au bout.

Que la calomnie, la plaisanterie, la menace tombent sur moi, que d'honnêtes gens, fatigués de la lutte, ou que mes adversaires irrités me poussent au silence, que ma voix s'épuise et se refuse à mes efforts, je parlerai cependant, et jusqu'à mon dernier moment je demanderai à mon pays de garder son honneur et de ne pas trahir le Pape.

Que se passe-t-il donc à l'heure qu'il est, et qu'est-ce qu'on nous prépare?

Rien de ce qui se fait en cette triste Italie ne ressemble à ce qui se voit ailleurs. Nous sommes là manifestement en face d'un gouvernement et d'un peuple à

part, ayant des procédés à part, un langage à part, des mensonges à part, des armes à part. Rien ne s'explique ici d'après les lois ordinaires de la logique et du droit. La raison comme la conscience demeure confondue. On voit là la tromperie organisée comme on ne l'a jamais vu, tout ce qu'on peut imaginer d'incroyable et d'impossible, d'insolences et d'audaces révolutionnaires, d'impuissance et de complicité gouvernementale ; c'est l'oubli de l'honneur, la violation de la foi jurée, l'insulte à tout ce qui est sacré parmi les hommes, le mépris de la France enfin; voilà le spectacle que nous offre en ce moment l'Italie.

J'avais demandé à M. Ratazzi s'il était un honnête homme : M. Ratazzi vient de me répondre.

J'avais cru, dans ma simplicité, que M. Ratazzi n'avait d'autre alternative que d'arrêter Garibaldi, ou de le laisser passer. Je m'étais trompé. Il y avait un troisième parti sur lequel je ne comptais pas, étant mal initié à la variété des scènes que les Italiens ont inventées et savent jouer sur le théâtre de la politique.

Étrange général que ce Garibaldi, qui se prête à tous les rôles qu'on lui fait remplir, à tous les emplois qu'on lui confie. Il s'avance et se retire à volonté, il s'efface ou reparaît sur un signe.

On l'arrête, sans l'arrêter. On le reconduit chez lui en le laissant parler par la fenêtre. On le garde, mais pour une meilleure occasion. Il avait fait une fausse entrée, il a dû revenir dans la coulisse. Il avait oublié que l'on était en train d'aller à Rome par des moyens *moraux*. Au nom de cette morale, il est à la fois libre

et captif, retenu et actif, arrêté et non empêché. J'avoue que je n'avais pas compté sur ceci.

Voici donc un gouvernement qui déclare, qu'il y a en Italie *quelqu'un* — car M. Ratazzi n'a pas même osé nommer Garibaldi — *quelqu'un* qui se met *au-dessus des lois, au lieu et place des grands pouvoirs de la nation;* quelqu'un qui trouble *la tranquillité et le crédit de l'État,* qui entrave *les opérations financières d'où dépendent le bien-être et l'avenir du pays,* qui viole *les stipulations internationales consacrées par le vote du Parlement et par l'honneur de la nation.*

Et contre un tel homme, pendant plusieurs mois, M. Ratazzi ne fait rien; rien, que le regarder faire; et ce n'est qu'après que cet homme a tout organisé, quand tout est prêt, quand tous ses lieutenants sont sous les armes, c'est alors que M. Ratazzi s'occupe de lui!

Mais comment? Cette nouvelle scène est vraiment étrange: ce violateur déclaré des lois, arrêté comme tel, on le montre en triomphateur à Alexandrie et à Gênes. M. Ratazzi le fait promener en voiture découverte à travers les rues : des marches du palais du roi il harangue le peuple et l'armée; lui qu'on arrête pour avoir voulu envahir les États du Pape, on le laisse dire aux soldats de Victor-Emmanuel « de chasser à » coups de crosse les soldats pontificaux, et à coups de » baïonnette ceux qui protégent le Pape »; français et autres.

Mais si votre arrestation eût été sérieuse, au lieu de le mener d'Asinalonga, on ne sait pourquoi, à Alexandrie, pour le ramener à Gênes, vous l'eussiez conduit

conduit simplement à Livourne, et là embarqué sans tapage pour Caprera.

Mais non, pendant que les autres acteurs continuent le jeu, vous aviez besoin que Garibaldi les animât du geste et de la voix.

Après comme avant cette dérisoire arrestation, vous suscitez des meetings révolutionnaires pour propager l'agitation garibaldienne, et vous remplissez tous vos journaux, officiels et officieux, de vos cris de guerre contre Rome.

Cependant, comme tout le monde le prévoyait, à travers vos quarante-cinq mille hommes échelonnés sur la petite frontière pontificale, passent les bandes garibaldiennes.

Et voici ce que je lis dans un journal italien qui n'est pas suspect, le *Spettatore*, de Florence, du 2 octobre : « Les enrôlements des garibaldiens continuent. Tout le » monde sait que matin et soir, soit par le chemin de » fer d'Orvieto, soit par la route des Maremmes, soit » par l'ancienne route de Rome, partent des brigades » de jeunes gens avec leurs feuilles de route bien en » règle : seul le gouvernement fait semblant de ne rien » savoir. Tout le monde connaît la maison où siége le » comité d'enrôlement, où on donne, et en or, notez-le » bien (on sait la rareté de l'or en Italie), cinquante » francs à chaque volontaire, avec un revolver et des » cartouches : et seul le gouvernement l'ignore ! »

« Quelle est, s'écrie le *Spettatore* lui-même, cette » comédie ? Si le gouvernement veut aller à Rome, » qu'il le dise, qu'il ait le courage de sa politique. Que

» du moins il n'y ait plus de badauds pour croire à la » spontanéité des mouvements qui pourront éclater » dans les États pontificaux, ni d'imbéciles pour penser » que le gouvernement n'est pas responsable du sang » qui ne peut manquer de couler. »

Il y a quelques jours, je demandais : Garibaldi et M. Ratazzi s'entendent-ils? Dans la même pièce, Garibaldi joue-t-il un jeu, et M. Ratazzi un autre? Je dois dire que j'étais humilié moi-même de ces suppositions : elles me blessaient comme homme dans mon honneur et dans ma conscience; mais tout s'explique aujourd'hui : les manifestations, les meetings, les proclamations, les adresses, les harangues, les enrôlements, les armements, les passages de bandes; toutes ces indignités enfin dont les journaux sont remplis ce matin; le voile tombe et toute la comédie se déclare.

En vérité, devant de tels spectacles, on est forcé de se le dire : Y a-t-il dans cette Italie, où de pareilles choses se passent, un honnête homme à qui on puisse se fier?

Et déjà se sont réconciliés avec M. Ratazzi, et donné la main, pour aller ensemble à Rome, M. Pepoli, le fameux négociateur de la Convention; M. Ricasoli, l'ancien ministre qui, dans une circulaire célèbre, prétendait ne pas agir contre le Pape, quand il le dénonçait à l'Europe, « *comme une anomalie dans la société » européenne, comme un être en contradiction avec » toute civilisation* »; et M. Cialdini enfin, l'homme de Chambéry et de Castelfidardo, l'homme des mensonges et des guet-apens, qui, vainqueur avec soixante-

dix mille hommes d'une poignée d'héroïques jeunes gens, se vantait *d'avoir fait fuir Lamoricière*, nous accusait d'avoir *poignardé ses blessés*.

C'est ce même Cialdini, que M. Ratazzi vient d'envoyer comme ministre plénipotentiaire à Vienne : le *Moniteur* français de ce matin l'annonce en tête de ses colonnes. On avait d'abord songé à lui pour commander les quarante-cinq mille hommes massés sur les États pontificaux, et qui vont les envahir; mais on a pensé que l'exploit de Castelfidardo lui suffisait : c'est au général La Marmora, paraît-il, qu'à défaut du général Nunziante, cette doublure de Liborio-Romano, le nouvel honneur est réservé :

Salve, magna parens...
Fœta viris!

Et pendant que se jouait toute cette parade entre ces messieurs, un autre rusé signataire de la Convention, M. Nigra, tout à coup partait pour Biarritz en compagnie de MM. Rouher et de Lavalette. Qu'y allait-il faire ?

On le sait aujourd'hui : demander à l'Empereur de reviser la Convention.

Reviser la Convention? Et pourquoi ? A quoi bon? Ne vous suffit-elle pas? Nous vivons depuis quelques années de conventions déchirées, de traités violés : notre honneur en demande-t-il donc un de plus ?

Il y avait un traité de Zurich : qu'en avez-vous fait? Un traité de Villafranca : qu'en avez-vous fait?

Vous vous êtes moqués de tous ces traités faits avec la France et signés par elle.

Eh bien ! oui, il y a une convention de septembre. Elle a fait partir nos soldats de Rome. Vous avez profité du bénéfice, et vous avez signé, comptant bien, disiez-vous, que le traité vous conduirait à Rome. Aujourd'hui, vous n'en voulez plus. Pourquoi ? Pour une raison, une seule :

Vous aviez compté sur une révolte à Rome : et en vérité, je la craignais autant que vous l'espériez, tant vous avez bien pris vos mesures et préparé les mines.

Mais il n'y a pas de révolte : vous aviez rencontré là un peuple fidèle : donc pour vous, il n'y a plus rien de convenu.

Et voilà pourquoi aujourd'hui, cette Convention, vous la trouvez détestable. Mais enfin, elle est là, dernier garant de l'honneur français; et aujourd'hui, elle se retourne contre vous et vous confond.

Elle vous confond, car, inexécutée et violée par vous, elle rend à la France toute sa liberté d'action.

N'est-il pas notoire que les bandes qui troublent en ce moment les États pontificaux ne sont pas composées de Romains? Tout le monde est d'accord là-dessus, même les ennemis du Saint-Siége. Que les quarante-cinq mille hommes de M. Ratazzi aient laissé passer complaisamment les envahisseurs, ou qu'ils aient été impuissants à les empêcher, dans les deux cas, la France a le droit et le devoir de vous dire : Si vous avez laissé passer volontairement, c'est une indignité, et vous avez déchiré le traité; et vous m'en devez raison. Si vous n'avez rien vu, rien su, rien pu, c'est à moi qu'il appartient d'agir.

Dans les deux cas, c'est la confirmation, et non pas la révision de la Convention, qui est le droit et qui est l'honneur.

Comment un journal gouvernemental, le *Constitutionnel*, à qui l'honneur du gouvernement devrait être cher, ose-t-il écrire aujourd'hui que la Convention du 15 septembre « a eu pour objet de faire cesser toute « intervention à Rome. »

Oui, si le gouvernement italien l'exécute; non, s'il la viole ou la fait violer.

Reviser la Convention! Mais qu'est-ce à dire, et que voulez-vous?

Que la France se croise les bras, et que M. Drouyn de Lhuys nous ait trompés, lorsqu'il nous a dit que si *Florence n'était qu'une étape vers Rome*, la France se réservait sa liberté d'action?

Non, dites-vous, mais simplement qu'on rappelle la légion d'Antibes? Oui, simplement, afin que notre déshonneur soit au comble : et, que ce que le maréchal Randon a fait si loyalement soit une duperie, et la noble lettre du maréchal Niel un mensonge.

Un mensonge, avec toutes les déclarations de M. Billault, de M. Rouher, du Sénat et du Corps législatif.

Qu'on licencie les zouaves? Je vous comprends, afin qu'ils ne vous gênent plus, et que vos bandes ne rencontrent pas leurs baïonnettes.

Qu'on laisse enfin envahir les provinces pontificales jusqu'à Rome, qu'on jette cette proie à la démagogie?

Et que donnerez-vous en échange? Vous garderez

Rome au Pape, jusqu'à ce que vous veniez dans Rome garder le Pape lui-même. Voilà le dernier mot.

Appelons donc les choses par leur nom : révision de la Convention, cela veut dire, abdication de la France, abandon et trahison du Saint-Père : qu'on livre à la révolution italienne les provinces pontificales, ou ce qui serait la même chose moins un mensonge, qu'on lui livre tout.

Voilà dans quel but vous recourez aujourd'hui à ces hypocrites procédés d'agitation et d'invasion, qui ont si bien réussi à M. de Cavour; et c'est de cette façon que M. Ratazzi prétend exercer une pression sur la France.

Mais, en vérité, ne faut-il pas avoir perdu tout sens moral, et le plus vulgaire sentiment de l'honneur, pour prétendre imposer un parcil rôle à la France, une telle ignominie à son gouvernement ?

Et ce n'est pas assez de spéculer sur une duperie si grossière : car, en vérité, qui pourrait s'y laisser prendre ? vous voulez essayer avec nous de l'intimidation; et je vois en ce moment les journaux italiens, de Paris et de Florence, agiter devant le gouvernement français, avec un accord étrange, la menace d'une alliance italo-prussienne.

Mais pour qui prenez-vous donc notre pays et notre gouvernement ?

Ainsi, il s'agirait maintenant d'un marché, dont le Pape serait le prix.

Je me donne à qui me le livre, dirait l'Italie. Je dois à la France six victoires, plus la Lombardie, plus la Vénétie. Mais si la Prusse me livre le Pape, je me

donne à la Prusse; et si la Prusse fait la guerre à la France, je suis pour les Prussiens.

En vérité, si c'est là ce que M. Nigra est allé chercher à Biarritz, il nous a fait beaucoup d'honneur.

Quoi donc! avons-nous perdu cent batailles, pour qu'on vienne ainsi négocier notre infamie?

Oui, notre infamie; car quel autre nom mériterait notre complicité avec ce que l'Italie révolutionnaire trame en ce moment, et qui n'a qu'un nom dans la langue des honnêtes gens : un brigandage, *latrocinium?*

Je m'adresse ici à quiconque conserve une étincelle de sincérité et d'honneur français dans son âme.

Un chef de Bédouins tient sa parole. Chez le bandit corse, et jusque dans les tribus sauvages, on trouve le respect de la foi donnée. On ne le trouve pas en Italie.

Que porte cette Convention solennellement jurée entre la France et l'Italie?

On connaît le premier article :

L'Italie s'engage *non-seulement à ne pas attaquer le territoire pontifical, mais de plus à empêcher,* MÊME PAR LA FORCE, *que des bandes armées, venues du territoire du royaume, n'attaquent ce même territoire pontifical.*

Et que fait en ce moment l'Italie? Elle fait envahir le territoire pontifical.

Malgré les quarante-cinq mille hommes de M. Ratazzi, et à leur aide, de tous côtés, les bandes passent la frontière, appelant à l'insurrection les paisibles habitants des provinces pontificales.

Effroyable, mais vaine tactique : les zouaves et les soldats

romains du Pape battent les bandes en toute rencontre, et non-seulement les habitants des villes romaines ne s'insurgent pas, mais ils acclament les zouaves vainqueurs, et relèvent eux-mêmes les écussons pontificaux abattus par les bandes garibaldiennes.

Et à Rome, non-seulement pas une émeute, pas un mouvement; mais pas la plus petite manifestation; c'est ce que le *Moniteur* français atteste chaque jour, et ce que les journaux les plus hostiles au Saint-Siége sont forcés de constater.

En vain on multiplie les appels incendiaires : les Romains ne répondent pas; on demande à Rome un signal, ce signal ne vient pas.

« Ils sont venus, écrit *la Situation,* ces libérateurs; » leur approche devait être électrique; à leur vue, la » contagion de la liberté devait courir comme une » traînée de poudre, et tout est resté calme, fidèle » et confiant, sous le sceptre du successeur de saint » Pierre. »

Spectacle étonnant, et qui sera l'honneur éternel du peuple romain et la honte de l'Italie révolutionnaire, que ce petit peuple ainsi entouré, agité, provoqué, à qui on apporte l'insurrection tout armée dans ses villes et ses villages, et que rien n'ébranle !

Quelle est la capitale en Europe qui résisterait à de pareilles provocations ? Que le gouvernement français laisse la démagogie faire pendant quelques mois à Paris ce que le gouvernement italien laisse faire contre Rome, et l'on verra si c'est assez des 120,000 hommes qui gardent Paris pour empêcher la révolution.

Voilà donc sur quoi vous avez vainement compté. Mais votre œuvre n'est pas finie, et vous précipitez en ce moment la seconde phase de votre *Latrocinium*.

Les bandes fugitives, recueillies sur la frontière par les soldats de Victor-Emmanuel, reviennent plus nombreuses. A Narni, à Terni, on les arme, on les paye, et on les laisse de nouveau passer. Des bersaglieri déguisés en chemises rouges sont avec eux; des officiers piémontais les mènent.

Et pendant ce temps-là, vos journaux recommencent des efforts désespérés, pour soulever l'Italie, les provinces pontificales, Rome surtout.

» A Turin », écrit le correspondant garibaldien *des Débats*, « la *Gazette du Peuple* a ouvert une sou-» scription, et on donne cent francs à tout individu qui » va se joindre aux bandes. »

Et puis, demain vous nous parlerez d'un irrésistible mouvement national et de la nécessité de voler au secours du Saint-Père; les impudents mensonges de Chambéry recommenceront. On y a pris une fois la France. On espère l'y prendre encore. Qu'importe à M. Ratazzi l'honneur de la France et de son gouvernement? L'invasion se fera, et nous verrons si M. de La Marmora consentira à être l'émule de l'étrange héros qui s'est vanté d'avoir dispersé les *hordes papales*, et égorgera, comme à Castelfidardo, s'ils résistent, les trois mille hommes qui gardent les provinces romaines. Est-ce de cette journée que le *Diritto* écrivait ce matin même : « Ce sera *notre plus beau jour de gloire?* »

Et cependant l'Empereur l'a déclaré, juré, à la France, à l'Italie, au Saint-Père, à l'Europe : je cite les paroles textuelles :

Le *Pouvoir temporel* NE PEUT ÊTRE DÉTRUIT.

Il faut que le Pape soit maître chez lui.

« Le prince qui a ramené le Saint-Père au Vatican, » VEUT QUE LE CHEF SUPRÊME DE L'ÉGLISE SOIT RESPECTÉ » DANS TOUS SES DROITS DE SOUVERAIN TEMPOREL. »

JAMAIS *la France* NE LE SACRIFIERA.

Le maintien de la situation pontificale EST INSCRIT SUR NOTRE DRAPEAU.

C'est la condition essentielle de son indépendance spirituelle.

L'Empereur y a songé devant Dieu, et sa sagesse, son énergie, sa loyauté bien connues, NE FERONT JAMAIS DÉFAUT NI A LA RELIGION, NI AU PAYS.

« TOUS NOS ACTES, TOUTES NOS DÉCLARA- » TIONS s'accordent pour constater *notre ferme et con- » stante volonté de maintenir le Pape en possession de » la partie de ses États que la présence de* NOTRE DRA- » PEAU *lui a conservée.* »

« ABANDONNER ROME ! *oublier la politique suivie par » la France depuis des siècles !* NON, CE N'EST PAS POS- » SIBLE. »

Voilà notre devoir, et voilà l'honneur.

Si donc, sous quelque prétexte que ce soit, l'Italie envahit ou fait envahir les provinces pontificales, c'est une autre dépêche Gramont, mais dans laquelle, cette fois, il n'y ait plus d'équivoque, qui doit à l'instant partir de Paris.

Et déjà l'invasion grandit chaque jour, et, je le dis avec tristesse, pas une ligne sérieuse dans le *Moniteur*. La conscience publique attend.

De vaines protestations après les faits accomplis, il y en a eu trop jusqu'ici ; il n'en faut plus : personne ne s'y laisserait prendre.

La France pourrait se lever et dire à son gouvernement : Vous m'avez trompé ;

Le Corps législatif pourrait dire : Vous m'avez trompé ;

Et le Pape et l'Église, et les puissances catholiques, à leur tour, pourraient dire : Vous nous avez trompés.

Oui, si le pouvoir temporel du Pape succombe, nous sommes responsables : ce sera le crime de l'Italie, et aussi le nôtre. Voilà le cri de l'inflexible histoire.

Non, il n'y a plus ici qu'une chose à faire : il faut que M. Ratazzi sache qu'il ne peut aller à Rome qu'en nous passant sur le corps.

Ou nous sommes déshonorés.

Le Pape renversé, le Piémont à Rome, la Papauté errante et fugitive, ou, malgré les mensonges qu'on nous réserve, sujette et prisonnière de Victor-Emmanuel ; notre occupation de dix-huit ans anéantie ; la politique séculaire de la France foulée aux pieds ; et toutes nos paroles, toutes nos déclarations, toutes nos promesses, tout ce que nous avons dit tant de fois et si solennellement à la France, à l'Italie, au Pape, à l'Europe, bafoué et jeté au vent ; et les plus grands intérêts nationaux, sociaux et religieux livrés et trahis ; et enfin les justes malédictions du monde catholique, et l'exécration de l'avenir sur une telle œuvre et sur nous :

Si nous croyions n'avoir ici, en face de pareilles indignités, d'autre droit, d'autre devoir et d'autre honneur que de regarder faire, et de dire enfin comme Pilate : « Je m'en lave les mains » ;

Ah! devant cette honte, si l'Italie pouvait l'infliger à notre pays, je l'avoue, je rougirais un moment d'être Français !

Et quiconque pense autrement n'a pas, je le déclare, dans les veines le sang français.

Et qu'on ne s'étonne pas de l'émotion de mes paroles. Il s'agit ici, l'Empereur lui-même l'a proclamé, « de » ce que les hommes ont le plus à cœur » et de plus sacré.

Qu'on le sache bien d'ailleurs, la conscience catholique est ici inexorable, et du jour où le Pape serait renversé, commencerait contre la révolution italienne, dans le monde chrétien tout entier, une action en revendication éternelle.

Naguère, dans un noble langage, l'Empereur a parlé de points noirs à l'horizon et de revers passagers. Ici, la noirceur serait trop profonde, et le revers ne serait point passager.

Les malheurs du Pape voileraient d'une ombre trop funèbre notre étoile.

Non, encore une fois, la chute du Pape ne peut devenir le pendant de la chute de Maximilien!

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

LETTRE

DE

MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE SON DIOCÈSE

A L'OCCASION DES FÊTES DE ROME

ET POUR LEUR ANNONCER

LE FUTUR CONCILE OECUMÉNIQUE

Mes très-chers Frères,

C'est en mettant le pied sur le sol de la France, que je me sens pressé de vous ouvrir mon âme. Nous venons de contempler à Rome de grandes choses : tous les cœurs en sont émus, et quant à moi je ne puis attendre mon retour pour en partager avec vous la joie.

Mais que vous dirai-je de ces fêtes, de ce grand témoignage donné au saint Pontife, dont un simple désir nous a fait de nouveau accourir de toutes les parties du monde chrétien? Que vous dirai-je de ce pacifique triomphe de l'Église offrant à tous les regards, dans cette réunion de cinq cents évêques autour du Pontife suprême, le spectacle visible et vivant de sa catholicité et de son unité? Je vous ai dit déjà et raconté ces choses, il y a cinq ans, dans toute l'effusion et l'admiration de mon âme, quand je revins des mêmes

fêtes. Aujourd'hui, ce que je veux surtout, c'est vous parler du capital événement qui a rendu ces fêtes à jamais mémorables, et dont l'annonce solennelle par le Saint-Père nous a fait tressaillir tous de tant d'espérance.

Oui, nos très-chers Frères, puisque le glorieux souvenir du martyr de Pierre inspirait au Chef de l'Église la pensée d'une réunion nouvelle de l'épiscopat autour de la Chaire apostolique, pour donner plus de splendeur à cet immortel anniversaire, nous avons voulu, une fois encore, être là auprès de lui dans ces grands jours, et renouveler l'acte qui, il y a cinq ans, lui a donné tant de consolation et de force, et au monde chrétien tant d'édification et de joie.

Nous l'avons donc revu, notre doux et auguste Pontife, et, au jour de la solennité des grands Apôtres, dans cette vaste basilique, devenue tout à coup trop étroite pour la foule immense, les pèlerins du monde chrétien ont pu contempler cinq cents évêques catholiques autour de lui, tandis que, au milieu des pompes les plus magnifiques que puisse déployer la religion, sa voix exaltait d'humbles enfants de l'Église dans les gloires de la sainteté. Et c'est au milieu des émotions de cette grande fête du centenaire de Pierre et de Paul et des canonisations, et dans cette assemblée à Rome des évêques de tout l'univers, que la voix du successeur de Pierre a tout à coup jeté dans le monde un mot, une parole qui n'y avait pas retenti depuis trois siècles, et annoncé une de ces grandes assises de l'Église universelle, un Concile œcuménique.

Le centenaire, les canonisations : je ne vous décrirai pas une seconde fois ce long cortége d'évêques précédant le Saint-Père, ces flots de peuple sur cette place de Saint-Pierre, cette magnifique parure de ce plus beau temple du monde, ces milliers de lumières resplendissantes; puis ces cérémonies tour à tour si imposantes ou si gracieuses dans leur symbolique signification, tout cet exemple enfin qui fait d'une canonisation une des pompes les plus augustes de la religion : je vous l'avouerai toutefois, mes très chers Frères, au milieu des impressions diverses et profondes qui se pressaient dans mon âme pendant ces spectacles, dont le plus touchant était encore le spectacle invisible que l'âme et la foi contemplaient, j'ai été attendri et fier, quand, parmi ces noms de saints nouveaux que proclamait le Pontife, j'en ai entendu un, le plus humble et le plus obscur peut-être, celui d'une pauvre fille de nos campagnes, Germaine Cousin, monter vers le ciel au milieu des chants les plus beaux qui aient jamais retenti sous les voûtes les plus resplendissantes.

Voilà donc ce que fait l'Église, me disais-je, et comme elle est bien une mère! Elle va chercher dans la foule une pauvre fille inconnue, qui a vécu et qui est morte ignorée de toute la terre, et, parce que cette pauvre fille a aimé Dieu et a été élevée par cet amour à la plus haute beauté de l'âme, à la sainteté, l'Église célèbre pour elle de telles fêtes, et l'entoure des honneurs les plus grands qui se puissent décerner. Ainsi donc, aux yeux de l'Église et de Dieu, ce qui compte plus que toute chose, c'est l'humble et courageuse vertu chré-

tienne, et que ceux qui travaillent et souffrent ici-bas l'apprennent avec joie, il y a une richesse et une gloire qui leur appartiennent et qui peuvent les élever un jour dans les plus hautes splendeurs de la terre et des cieux!

J'étais fier aussi, mes très-chers Frères, d'entendre sur les lèvres du Saint-Père ce nom français, et de penser que cette fleur du ciel s'était épanouie ici-bas sous le soleil de la France. Et tandis que, répondant à la voix du Pontife, les trompettes sacrées prolongeaient leur fanfare sous les voûtes de la grande église, et qu'au dehors le canon du fort Saint-Ange et les cloches des trois cent soixante églises de Rome, sonnant à la fois, proclamaient la gloire des nouveaux saints, je me disais, non sans douceur et consolation, que ma patrie n'avait pas cessé d'être chère à Dieu, puisqu'elle aussi est encore la terre des saints.

Il s'est trouvé qu'ainsi deux grands spectacles étaient donnés en même temps au monde. Dans une illustre capitale, tout à coup devenue le rendez-vous de tous les peuples, passaient tour à tour les souverains de l'Europe et les voyageurs de l'univers, pour admirer les merveilles de l'industrie humaine, rassemblées dans une immense et splendide exposition; et des rives de la Seine tous les échos de la renommée nous apportaient le bruit des fêtes retentissantes et des somptueux plaisirs.

Ici, dans la Ville éternelle, dans la capitale du monde catholique, les chefs spirituels de la chrétienté célébraient par des fêtes religieuses la double merveille de

la perpétuité du pontificat catholique et de la sainteté chrétienne.

Des deux côtés, des pompes extraordinaires; mais quel contraste dans les émotions, et quels enseignements divers!

Le dix-huit centième anniversaire du martyre de saint Pierre, solennisé là-même où l'apôtre versa son sang pour Jésus-Christ, au pied de cette chaire où il s'assit le premier, et où ses successeurs siégent encore! Est-il ici-bas une puissance qui ait pu jamais célébrer une telle fête sur cette terre, triste région, hélas! de la mobilité, des renversements et des ruines?

Mais qu'il était doux et consolant à notre foi de voir de nos yeux cette merveille d'une chose qui ne passe point, cet éclatant témoignage donné par les siècles à la plus étonnante parole, la plus insensée si elle n'était divine : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle!*

Sur ce sol romain, pétri de la cendre des générations, partout nos yeux voyaient des restes antiques, partout nos pas heurtaient des débris: débris de ce qu'il y eut jamais de plus fort, de plus durable ici-bas; les hommes étonnés en avaient chanté l'éternité : *Imperium sine fine!* Mais non, rien de ce qui est de l'homme n'est éternel. Il n'y a qu'une chose ici-bas qui ne change pas, qui ne tombe pas, qui ne passera jamais, et cette chose, c'est la plus faible, la plus désarmée, la plus fragile en apparence : c'est un vieillard, qui peut mourir demain, que la force peut chasser, que la colère

impie d'un potentat peut briser, dont princes et peuples peuvent se jouer, mais que cependant ni princes, ni peuples, ni colère, ni force, ne feront disparaître, et qui priera sur le tombeau de tous ceux qui chantent sa mort; parce qu'un jour, il y a dix-huit cents ans, alors qu'il n'était qu'un pauvre pêcheur du lac de Génésareth, cette parole lui fut dite : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle!*

Cherchez, mes très-chers Frères, ce que sont devenues les nations qui couvraient la terre et les dynasties qui régnaient sur les peuples, quand Néron tuait Pierre et Paul, là-même où s'élève aujourd'hui le Vatican? Où sont les Césars de l'Orient et de l'Occident? Où sont les Romains et les Barbares? Où sont les souverainetés du moyen âge, qui alors n'étaient pas encore? Pierre et Paul vivent et règnent toujours au milieu du monde renouvelé. Ils ont sacré Charlemagne, ils ont bravé Henri VIII, ils ont fait un concordat avec Napoléon, ils ont fondé de florissantes églises dans le pays de Washington; et au lieu de douze apôtres, nous sommes mille évêques autour du successeur de Pierre, pasteurs de deux cents millions d'hommes, et le Christ est le Dieu de deux cents millions de frères, séparés par les espaces, mais unis dans sa foi et dans son amour.

Et que fait Pierre dans le monde depuis dix-huit siècles? Il tient les clefs du royaume des cieux, et il en montre la route aux hommes. Il prêche à la terre la vérité, la justice, la charité, la sainteté; il canonise des saints,

car l'Église n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et elle ne cessera jamais d'enfanter des saints. Et si, au milieu de ces fêtes bruyantes dont Paris et l'Europe retentissent, on pouvait demander à tout ce monde agité quelques moments de réflexion, si les yeux fatigués de voir et les mains d'applaudir, si le bruit des pas joyeux pouvaient permettre à la conscience, seule faculté aujourd'hui qu'on ne fatigue guère, de s'ouvrir aux voix qui viennent de Rome, le vicaire de Jésus-Christ ne pourrait-il pas dire à tous ces hommes affolés de plaisirs, qui se divertissent au loin et dansent sur des abîmes : « Que deviendriez-vous tous sans moi? Vous vous enrichissez, vous vous amusez, vous vous querellez et vous tuez : mais que serait-ce de ce monde livré à lui-même, et que pèseraient toutes seules vos sciences, vos doctrines et vos industries, au milieu de l'océan de l'erreur et du mal, pour abriter la pureté de vos filles et l'honneur du nom d'homme? Que serait-ce si, pendant vos agitations, vos cupidités et vos folies, la sainte Église de Dieu n'était là, source perpétuelle de vertu, foyer permanent de lumière, indestructible asile des vérités qui vous sauvent? Et moi, Pierre, je demeure à ce poste depuis dix-huit siècles, et qu'il est heureux que je sois immuable au milieu de votre infirme et perpétuelle mobilité! Et je veux même aujourd'hui vous donner une preuve de plus de mon obstination et de ma constance : continuez vos expositions et vos industries; car ne croyez pas que je les condamne; non, je les admire et je les bénis! elles font honneur au génie de l'homme; mais, pendant qu'elles

vous appliquent aux choses de la terre, je vous invite à des pensées plus hautes, et, traitant pour vous des choses de l'âme, moi, je ferai mon Concile! »

Mais quoi! Un Concile œcuménique aux temps où nous sommes, au penchant de ce siècle agité et tourmenté, de ce siècle dont on se demande quelle sera la fin, s'il s'abîmera dans les tempêtes ou s'il ouvrira des temps meilleurs! Un Concile, cette grande et rare chose! Serait-ce pour présider à l'enfantement d'un monde nouveau?

Quel que soit l'avenir, ah! l'inspiration est grande, et pour moi, je l'avoue, mes très-chers Frères, quand je considère ce que c'est qu'un Concile œcuménique, ce que l'Église en a toujours recueilli de bien à l'époque des crises suprêmes, et ce qu'elle en peut espérer aujourd'hui encore; lorsque je réfléchis en même temps aux obstacles que semblaient devoir apporter à une telle entreprise et l'âge avancé du Pontife de Rome et la situation menacée du Saint-Siége; quand je vois, cependant, ce vieillard presque octogénaire, s'élever au-dessus des sollicitudes vulgaires, et se confiant, magnanime, au Dieu qui l'inspire, ne pas craindre d'entreprendre cette œuvre si grande et si laborieuse, non, je ne puis m'empêcher de le penser et de le dire : Il y a là une illumination supérieure! Il y a là une vue des choses, un courage, une espérance, qui manifestement viennent d'en haut, et que Dieu bénira!

Mais qu'est-ce donc, mes très-chers Frères, que les Conciles œcuméniques, si rares et si décisifs dans l'Église? D'où vient leur grande autorité et leur su-

prême influence? Il est juste, il est nécessaire, mes très-chers Frères, de vous en instruire. Il faut que votre religion soit éclairée sur cette grave question, et que votre foi ait ici des notions nettes et précises.

Les Conciles œcuméniques sont, je vous l'ai dit, les assises solennelles de la catholicité, les assemblées générales de l'Église enseignante. Le Pape convoque tous les évêques du monde, et de tous les points de l'univers chrétien ils viennent, représentant, avec le Pape qui est leur chef et qui les préside, toutes les Églises, et par conséquent l'Église universelle. Et l'Esprit-Saint est là, dans ces assemblées saintes, parlant par la bouche de ces hommes, à qui il a été dit : « *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez donc, enseignez toutes les nations, apprenez-leur tout ce que je vous ai enseigné moi-même, et voici que,* dans cette grande mission de l'enseignement divin, JE SUIS AVEC VOUS JUSQU'A LA CONSOMMATION DES SIÈCLES. »

Voilà, dans ces divines paroles de Jésus-Christ, le fondement de l'infaillibilité doctrinale de l'Église, et, par conséquent, des Conciles œcuméniques, qui sont, selon le langage de Bellarmin, de Fénelon, de Bossuet et de tous les théologiens, la représentation de l'Église universelle. Voilà pourquoi les décisions des Conciles œcuméniques ont toujours terminé toute controverse et fixé la foi dans l'Église.

Ceux qui s'étonnaient, il y a douze ans, que l'Église eût défini un dogme, ne savaient donc pas que c'est la mission de l'Église sur la terre, DÉFINIR, c'est-à-dire, non pas créer, mais constater, proclamer le dogme, et,

par conséquent, fixer le symbole et maintenir immuable l'unité de la foi.

Au temps même des Apôtres, l'Église s'assembla à Jérusalem, et ce fut dans un véritable Concile œcuménique, tel qu'il pouvait être alors, que le Collége apostolique décida la question des observances légales, et que le christianisme fut définitivement affranchi des lois mosaïques.

Du Concile de Nicée au Concile de Trente, chaque fois qu'un grand péril doctrinal ou moral menaçait la chrétienté, ou que de grandes nécessités disciplinaires surgissaient, l'Église s'assemblait; le Pape convoquait les évêques de l'Orient et de l'Occident, se mettait à leur tête, en personne ou par ses légats, et le Concile tranchait la question en litige, ou posait ces lois de discipline générale, qui ont fait le droit public de l'Église.

Ainsi, quand les subtilités d'Arius et de l'esprit grec vinrent troubler dans l'Église la foi simple à la divinité du Verbe, et menacer les bases mêmes du christianisme, les évêques, présidés par les légats du Pape saint Sylvestre, se réunirent à Nicée, et chacun constatant la tradition de son Église et de l'Église universelle, la consubstantialité du Verbe fut proclamée; et nous chantons aujourd'hui encore, et nous chanterons jusqu'à la fin des temps, sous tous les cieux de l'univers, cet immortel *Credo* des pères de Nicée.

De même les erreurs soulevées, après Arius, sur nos grands et fondamentaux mystères de la Trinité et de l'Incarnation, par les Macédonius, les Nestorius, les Eutychès, tombèrent devant la foi universelle procla-

mée dans ces fameux Conciles de Constantinople, où présidaient les légats du Pape saint Damase; d'Éphèse, où la Mère de Notre-Seigneur fut proclamée, par saint Cyrille et tous les pères du Concile, aux applaudissements du monde entier, MÈRE DE DIEU; et de Chalcédoine enfin, où les Pères s'écrièrent que Pierre avait parlé par la bouche de Léon. Immortels Conciles, que le Pape saint Grégoire le Grand déclarait révérer à l'égal des quatre Évangiles. En effet, ils proclamaient la même foi que les Évangiles, et l'Esprit-Saint aussi avait dicté leurs oracles.

A partir du huitième Concile général, en 869, deux siècles passent sur l'Église sans Conciles œcuméniques, mais ce sont aussi les deux siècles les plus sombres et les plus douloureux de l'histoire.

Aux douzième et treizième siècles, il se fait dans le monde un nouveau déploiement de la vie chrétienne. Que de fois les grands Papes de ce temps reconnurent la nécessité de recourir à ces assemblées générales de la catholicité, pour trancher avec plus d'éclat et d'autorité les questions agitées alors dans l'Église, et protéger, soit la doctrine menacée par les subtilités de la scolastique ou la renaissance dans l'ombre, et sous des noms nouveaux, des vieilles hérésies, soit la liberté ecclésiastique opprimée par des envahissements laïques, tels que les investitures; soit, enfin, la pureté de la discipline, altérée par des abus intérieurs non moins désastreux, et que l'Église, qui n'a jamais eu peur de la réforme, parce qu'elle possède la divine vertu de se réformer elle-même, sentait le besoin d'extirper. Tel

fut, aux douzième et treizième siècles, l'objet des quatre Conciles généraux de Latran et des deux Conciles de Lyon.

A la fin du douzième siècle, dans la bulle de convocation du troisième Concile de Latran, onzième œcuménique, le Pape Alexandre III s'exprime en ces termes :

« Nous voyons dans l'Église de Dieu bien des choses » à corriger. Pour porter donc la réforme là où elle est » nécessaire, et aussi pour promulguer tout ce que ré- » clame le salut des fidèles, nous avons résolu de ras- » sembler des différentes parties du monde chrétien les » hommes de l'Église ; et de cette sorte, conformément » à la tradition des anciens Pères, les décisions que de- » mande le bien de l'Église seront faites et autorisées » par le concours d'un grand nombre. Si elles n'étaient » que des décisions particulières, elles n'auraient pas » facilement toute leur force. » Le Pontife indique alors la date et le lieu du Concile. Puis, poursuivant : « Avec » la grâce du Saint-Esprit, dit-il, allons, réunissons nos » efforts pour faire de concert ce qu'il y a à faire au- » jourd'hui, et portons tous ensemble, comme un seul » homme, l'arche de Dieu sur nos épaules[1]. »

[1] *Quia in Ecclesia Dei correctione videmus quam plurima indigere, tam ad emendanda quæ digna emendatione videntur, quam ad promulganda quæ saluti fidelium visa fuerint expedire; de diversis partibus personas ecclesiasticas decrevimus evocandas. Et quod bonum, secundum consuetudinem antiquorum Patrum, provideatur, et firmetur a multis. Quod si particulariter fieret, non facile posset plenum robur habere. Quocirca, prima Dominica, etc., etc., ab urbem Roman, ducente Domino veniatis : et cooperante Sancti Spiritus gratia, communi studio quod fuerit*

Au siècle suivant, le grand Pape Innocent III, convoquant le quatrième Concile de Latran, pour le 1er novembre de l'an 1215, tenait à l'Église un semblable langage, dans sa bulle *Vineam Domini Sabaoth*.

« La vigne du Dieu des armées, disait-il, une foule » de bêtes sauvages sont en train en ce moment de la » dévaster. » Et après une vive peinture des maux de l'époque, le Pape ajoutait que, après y avoir mûrement réfléchi, pris beaucoup d'avis, et consulté souvent et avec le dernier soin ses frères les évêques et d'autres hommes prudents, sur ce que demandaient les nécessités présentes, il avait compris « que les temps » réclamant des mesures générales pour l'Église, il » avait dû se décider à convoquer, selon l'antique cou- » tume des Pères, un Concile universel. »

Et le Pape, mettant dès lors toute l'Église en travail pour préparer le futur Concile, ajoutait dans un langage plein de sollicitude et de clairvoyance pastorale : « Nous » avons donc commis dans les différentes provinces des » hommes sages pour explorer à fond ce qui a besoin » d'être soumis à la correction de notre autorité apo- » stolique. » Puis, leur recommandant à tous de préparer les travaux du Concile dont il assigne l'époque, il s'exprime en ces termes : « Recherchez donc par vous- » mêmes et par de sages collaborateurs, avec le der- » nier soin, tout ce qui vous semblera demander une » correction ou une réforme, et notez-le fidèlement, » pour le soumettre ensuite à l'examen du saint Con-

agendum agatur; et in uno humero sublevemus arcam Domini. (*Conc. Later. III generale, sub Alexandro III,* 1179.)

» cile. Car, ajoutait ce grand Pape, plus les périls sont » grands, plus il est urgent de recourir aux grands » remèdes [1]. »

Quand, au seuil des temps modernes, le protestantisme vint faire dans l'Église le plus grand déchirement que la société chrétienne eût encore souffert, quelle mesure, dans cette crise suprême, apparut au Pape Paul III comme le suprême secours? Encore le Concile œcuménique : « C'est là, disait le Pape, le » grand remède dans les grands périls de la chrétienté » ; et il convoqua cet immortel Concile de Trente, qui malgré les traverses de tout genre, dont il dut triompher, jeta un si grand éclat de science et de lumière sur tous les dogmes où le protestantisme avait essayé de jeter ses ombres, et fut pour l'Église le point de départ d'un des plus grands mouvements de vie chrétienne qui se soient jamais produits.

[1] *Vineam Domini Sabaoth multiformes moliuntur bestiæ demoliri... quapropter, habito super his cum fratribus nostris et aliis viris prudentibus frequenti ac diligenti tractatu, prout tanti sollicitudo propositi exigebat, hoc tandem, ad exsequendum prædicta de ipsorum consilio, providimus faciendum : ut quia hæc universorum fidelium communem statum respiciunt, generale concilium juxta priscam Sanctorum Patrum consuetudinem convocemus.... Disposuimus interim per viros prudentes in singulis provinciis plenius explorare quæ apostolicæ provisionis limam exposcunt... Universitati vestræ præcipimus quatenus vos taliter præparetis, quod a præsenti dominica Incarnationis, etc., etc... Interim vero et per vos ipsos et per alios viros prudentes, universa subtiliter inquiratis quæ correctionis aut reformationis studio indigere videntur, et ea fideliter conscribentes, ad sacri consilii perferatis examen... Nam et quanto imminent majora pericula, tanto potiora remedia convenit adhiberi.* (*Conc. Later. IV generale*, 12-13.)

Depuis le Concile de Trente, c'est-à-dire depuis trois siècles, le monde n'a point vu de Conciles œcuméniques; et, cependant, des faits d'une portée immense, le philosophisme du dix-huitième siècle, la Révolution française, le rationalisme contemporain; par suite, des changements dans l'ordre politique, social et religieux plus profonds encore qu'au seizième siècle, se sont accomplis dans le monde et rendent plus nécessaire peut-être qu'elle ne l'a jamais été la convocation d'une assemblée générale de la catholicité. Il y a manifestement aujourd'hui, et c'est ce que le regard pénétrant du successeur de Pierre a su voir, un état des esprits, des mœurs, des sociétés, toute une situation, en un mot, nouvelle et sans précédent dans le monde, qu'il est indispensable que l'Église approfondisse avec toutes ses lumières et l'expérience de tous ses pontifes assistés de l'Esprit divin, sous la présidence et la direction du Pontife suprême.

Quel pas immense a fait l'incrédulité depuis le seizième siècle, quelle chute du protestantisme dans le rationalisme, et du rationalisme dans tous les égarements que nous voyons aujourd'hui se produire : dans la négation de Dieu, de l'âme, de la vie future, de la raison comme de la foi, de toutes les vérités enfin qui sont la base de toute religion, de toute morale et de toute société; et cela, au nom des progrès de la science moderne, si tristement et si faussement invoquée en ce moment à l'appui de l'athéisme, du panthéisme et du matérialisme!

D'autre part, quels problèmes compliqués, délicats,

profonds, soulevés par les doctrines politiques et économiques modernes, et surtout par les redoutables questions sociales, et portés partout par la presse; la presse, cette formidable puissance des temps nouveaux, inconnue à nos pères! Et sur tous ces problèmes, que de confusions d'idées, que d'erreurs, de sophismes, de malentendus funestes! Quel pêle-mêle de vrai et de faux, de bon et de mauvais dans les théories contemporaines; et que d'incertitudes dans les esprits sur les rapports réels de la doctrine avec ces théories, comme aussi sur l'attitude nécessaire ou possible de l'Église vis-à-vis de l'état présent des sociétés! Combien il importe sur tous ces points de faire pleinement la lumière pour tous les hommes de bonne volonté, de séparer le vrai du faux, le bien du mal, *pretiosum a vili*, comme dit l'Écriture; et combien il est digne du Souverain Pontife de convoquer, à cet effet, les évêques de tous les pays, qui sont en contact quotidien ou en lutte incessante avec les idées qu'il convient ou d'éclaircir, ou de condamner, ou de glorifier!

En ce qui touche à la vie intérieure et extérieure de l'Église, que de questions aussi du plus capital intérêt n'auront pas à étudier les évêques catholiques réunis en Concile, soit relativement au développement si nécessaire de la science sacrée dans toutes ses branches, puisque l'apologétique chrétienne, puisque la théologie touche à toutes les sciences; soit relativement au droit ecclésiastique, modifiable peut-être dans quelques-unes de ses antiques dispositions; soit en ce qui concerne la

discipline, le ministère pastoral et les œuvres de zèle : œuvres qui sont le labeur et l'honneur de ce sacerdoce chrétien, séculier ou régulier, voué sur la terre au triste apostolat de la vérité, de la charité, de la sainteté !

Le Saint-Père a donc annoncé un Concile œcuménique, et écoutez, mes très-chers Frères, dans quel calme et grand langage :

« Il y a longtemps, et les circonstances ont permis » d'en donner communication à plusieurs de nos véné- » rables Frères, que nous avons eu la pensée, et aujour- » d'hui nous avons la confiance de pouvoir un jour, et » aussitôt que le moment opportun et désiré sera venu, » tenir un Concile général et œcuménique de tous les » évêques du monde catholique, afin que, mettant en » commun nos conseils, et réunissant nos efforts, nous » apportions d'utiles et nécessaires remèdes à tant de » maux dont l'Église souffre.

» C'est sur un Concile surtout que nous fondons notre » plus grande espérance de voir un jour la lumière de » la vérité catholique chasser les ténèbres des erreurs » qui enveloppent les intelligences, et répandre son » salutaire éclat, afin que les hommes connaissent, avec » la grâce de Dieu, le vrai sentier du salut et de la » justice, et y marchent.

» C'est au moyen d'un Concile encore que l'Église, » comme une armée rangée en bataille et invincible, » brisera les efforts de l'erreur et du mal, et, victo- » rieuse, propagera et étendra au loin dans le monde » le royaume de Jésus-Christ. »

Et dans une seconde allocution aux évêques, revenant de nouveau sur cette grande pensée, le Saint-Père nous a affectueusement félicités « de ce commun désir d'un » Concile œcuménique, et de ce que, tous, nous l'avons » jugé, non-seulement extrêmement *utile* aujourd'hui, » *perutile*, mais encore *nécessaire*, *necessarium*. La » divine vertu de l'Église, a-t-il ajouté, se manifeste » alors surtout que les évêques, convoqués par le Sou- » verain Pontife et présidés par lui, s'assemblent, au » nom du Seigneur, pour traiter des affaires de » l'Église » [1].

C'est, en effet, dans un Concile œcuménique, mes très-chers Frères, que se manifestent, dans leur grand éclat, la force et la majesté de l'Église. C'est là véritablement qu'elle apparaît, ainsi que vous venez de l'entendre de la bouche du Saint-Père, comme une armée en bataille, lorsque, Pierre à sa tête, ses évêques rangés autour de la chaire de l'unité, Jésus-Christ son chef invisible, au milieu d'elle, l'Esprit sanctificateur et illuminateur planant sur son Assemblée, elle proclame la vérité, confond l'erreur, dissipe ces sciences trompeuses qui s'élèvent contre la science de Dieu ; et après avoir fait la lumière dans les esprits, tente aussi ses plus grands efforts pour mettre la charité dans les cœurs, et préparer les grands apaisements, les grands rapprochements, les grands retours.

Tel est le beau et noble dessein du Saint-Père.

[1] *Divina Ecclesiæ Virtus tunc maxime se prodit, cum episcopi a Summo Pontifice convocati, eo præside, conveniunt in nomine Domini de Ecclesiæ rebus acturi.*

Et ce qui ajoute à la grandeur de l'entreprise, c'est le courage et la foi du Pontife, et sa magnanime espérance. Aucun labeur n'effraye ni sa forte vieillesse ni sa grande âme. Et qu'importent d'ailleurs les années à qui a pour soi l'avenir? Le Pape ne meurt pas. Qu'importent aussi les menaces de la révolution frémissante? Sur cette Pierre, sur ce rocher, tous les flots continueront à se briser.

Certes, oui, l'œuvre est hardie autant que grande. Car enfin, le Pontife n'est-il pas là entouré comme d'un cercle de fer et de feu? Et quels que soient l'honneur, le dévouement et la vaillance de cette noble armée pontificale, que nous avons vue passer devant nous, acclamée par le peuple romain et par les pèlerins catholiques de l'univers, elle vaut beaucoup, mais peut-elle répondre de tout? Qui sait, d'ailleurs, parmi tant de convoitises, de lâchetés et d'attentats, ce qu'il adviendra demain de l'Europe et de la paix du monde? Eh bien! c'est dans une telle situation, au milieu de tels périls, que, jetant un calme et ferme regard autour de lui et vers l'avenir, le Pape a dit : Le Saint-Siége est » menacé, le monde est troublé, incertain, inquiet : » n'importe, l'Église fera son œuvre! » Et s'adressant à ses frères et à ses fils les évêques du monde entier : « Venez, leur dit-il, je vous attends, et nous travaille- » rons ensemble, ici à Rome, au salut du monde. »

A cette annonce d'un Concile œcuménique, les évêques ont tressailli, émus de la solennité de l'entreprise et de l'auguste sérénité du Pontife, et, bénissant Dieu

des incalculables biens qu'un tel dessein peut porter pour l'avenir, ils ont répondu :

« C'est spécialement avec une extrême joie de nos » âmes que nous avons appris de votre bouche le pro- » fond dessein que Vous méditez, parmi tant de périls » des temps présents, de convoquer un Concile œcu- » ménique, *ce remède, le plus grand qu'on puisse* » *employer*, disait votre prédécesseur Paul III, *dans* » *les plus grands périls de la République chrétienne.*

» Daigne le ciel être propice à un tel dessein, dont » il a été lui-même l'inspirateur, et puissent les hommes » de notre temps, *si faibles dans la foi, toujours cher-* » *chant sans jamais parvenir à la vérité, emportés* » *qu'ils sont par tous les vents de doctrine*, trouver » enfin dans ce saint Concile, une nouvelle et favorable » occasion de se rapprocher de la sainte Église, qui est » la colonne et le fondement solide de la vérité; qu'ils » apprennent à connaître la vraie foi, source du salut, » et à rejeter les erreurs qui les perdent; et qu'ainsi, » Dieu aidant, et l'immaculée Vierge Marie priant pour » nous, cette assemblée générale de l'épiscopat catho- » lique soit une grande œuvre d'unité, de sanctification » et de pacification qui procure à l'Église une splen- » deur nouvelle et au royaume de Dieu un nouveau » triomphe. »

Il se tiendra donc, ce Concile, et à Rome, et le Saint-Père, nous répondant, a même annoncé [1] que, « pour

[1] *Satisfacturi propterea communi desiderio, jam nunc nuntiamus futurum quandocumque concilium sub auspiciis Deiparæ*

satisfaire au commun désir », l'ouverture s'en ferait au glorieux jour de l'Immaculée Conception de Marie.

Avec la facilité des voies modernes de communication, les évêques viendront plus nombreux et de pays plus divers qu'en aucun Concile des temps passés. A Trente, il y a trois cents évêques, et hier nous étions à Rome cinq cents. A Chalcédoine, il est vrai, le plus nombreux des anciens Conciles, il y avait six cents évêques, mais presque tous orientaux; au futur Concile, vous aurez l'Orient et l'Occident, le Midi et le Nord, les trois continents du vieux monde et les deux Amériques, avec les évêques des Indes, de la Chine et des îles les plus lointaines de l'Océan; en sorte que ce sénat de l'Église catholique, composé des vieillards qui président à toutes les Églises du monde, sous toutes les latitudes, sous tous les cieux, sera la représentation la plus complète de l'Église qui se soit jamais vue.

Je le dirai même, peut-on imaginer, pourrait-on citer une assemblée comparable à celle de ces hommes, de ces évêques? Venus de partout, ils ne représenteront pas seulement l'Église, ils seront encore, par l'expérience et la science, par la gravité et les vertus, la plus digne représentation de l'humanité elle-même, et, au simple point de vue humain, la plus haute autorité morale assurément qui soit sur la terre.

Comment prévoir ce qui, d'une telle assemblée, de

Virginis ab omni labe immunis esse constituendum, et eo aperiendum die quo insignis hujus privilegii ipsi collati memoria recolitur.

la maturité de ses délibérations, de l'autorité de ses jugements, peut sortir de vérité et de lumière, en même temps que d'impulsion puissante et féconde pour le bien ?

J'ai vu les évêques des différents pays de l'Europe se féliciter mutuellement et regarder le futur Concile comme le plus grand et le plus heureux effort que l'Église puisse faire pour l'illumination des esprits et l'apaisement des cœurs, pour le retour des hommes sincères que l'erreur ou de funestes malentendus égarent, pour le bien enfin de la société comme de l'Église.

J'ai vu les évêques des deux Amériques saluer déjà le grand courant de vie catholique que cette communication directe et prolongée avec le Saint-Siége et avec les évêques des vieux continents, ne peut manquer d'accélérer encore dans les jeunes comme dans les anciennes Églises du nouveau monde.

J'ai vu les évêques orientaux surtout tressaillir d'une sainte espérance; déjà les vieilles chrétientés de l'Orient semblent à leurs yeux se ranimer au souffle qui partira du Concile. Mais ce n'est pas là leur seul espoir. Il se produit depuis quelque temps, en effet, dans les profondeurs de l'Orient, je ne sais quel travail secret; les Églises orientales séparées commencent à sentir ce que leurs malheurs, hélas! auraient dû depuis longtemps leur apprendre : en se retranchant de l'unité, elles se sont retranchées du principe de vie, et il n'y a de régération possible pour elles que si elles reviennent à la chaire de Pierre, à la mère et maîtresse de toutes les Églises. Ce sentiment, très-vif chez quelques-unes,

confus encore chez d'autres, qui peut dire jusqu'à quel point un Concile le portera, et quelle éclatante démonstration peut sortir de là pour les Églises orientales contre le schisme qui leur a été funeste? Ah! s'il était donné au Concile du dix-neuvième siècle d'accomplir, à Rome, l'œuvre essayée autrefois à Florence, et si notre siècle, attristé par tant de malheurs, était destiné à contempler ce grand retour!

Dirai-je ici toutes mes espérances? Le protestantisme, qui ne le sait? est travaillé, aujourd'hui plus que jamais, d'un mal inhérent à son principe, qui, d'une part, le pousse, Bossuet le lui avait prédit, et nous le voyons aujourd'hui, jusqu'au rationalisme le plus antichrétien, et, d'autre part, le déchire et le dissout par des divisions sans fin. Les protestants restés chrétiens luttent en vain contre le torrent qui les entraîne; ils sentent le besoin de l'unité, ils en cherchent le nécessaire principe. Nous savons qu'en Angleterre, particulièrement, beaucoup d'hommes sincères, non encore revenus à l'Église, en sont là, et soupirent vers l'union. Est-il donc présomptueux de penser que ce grand spectacle de l'unité vivante, parlant dans un Concile de l'Église universelle, apportera à leurs yeux la suprême lumière; que là, peut-être, les dernières difficultés disparaîtront devant la simple et lumineuse exposition de la vraie doctrine. Ah! que Dieu entende nos vœux, et vous, nos frères séparés, venez enfin vous jeter dans nos bras, ouverts déjà depuis trois siècles!

Sont-ce là tous nos espoirs? Non. En ce moment où toutes les Églises du monde, représentées par ces cinq

cents évêques, entourent le Père commun, il en est une, qui nous est chère entre toutes, par sa fidélité, son héroïsme et ses malheurs, et que nous ne voyons pas ici. O chère Église de Pologne, nous avons cherché en vain, pour lui baiser les mains, comme on fait aux martyrs, un seul de tes évêques. Il n'y en avait pas. Pourquoi? Sont-ils dans ces exils d'où l'on ne revient pas? A-t-on craint qu'ils n'émeuvent trop douloureusement le doux Pontife en lui faisant voir de près les maux que tu souffres? Mais qui les ignore sous le soleil? Oh! quand donc renoncera-t-on à vouloir t'arracher sanglante du sein de l'Église romaine, ta mère, ô Pologne, comme la nôtre!

Ah! du moins, aux jours du Concile, que tes évêques aussi soient là, près de nous, travaillant avec nous à l'avénement du règne de Dieu dans le monde, et au triomphe quelquefois tardif de la vérité et de la justice!

Donc, dissiper les erreurs contemporaines, jeter sur les grandes questions, que tant de ténèbres obscurcissent aujourd'hui, le vif éclat de la tradition chrétienne et de la science catholique; ranimer au sein de l'Église la flamme ardente de la charité et du dévouement, déployer toutes ses forces vives, et faire courir d'une extrémité de ce grand corps à l'autre un nouveau souffle de vie sainte; écarter, en éclaircissant les obscurités et en dissipant les malentendus, les causes de discorde et de séparation, et aplanir les voies à de grands retours peut-être, faire, en un mot, une grande œuvre d'illumination et de pacification : qui donc pourrait ne pas

applaudir à un tel effort de l'Église catholique? Et y a-t-il un gouvernement quelconque, un homme d'État digne de ce nom, nous ne disons pas seulement libéral, mais sensé, mais honnête, mais ami au moindre degré de la vérité et de la paix, qui puisse en prendre ombrage et y susciter des obstacles?

Non! et j'en appelle hautement ici à la conscience universelle : lorsque dans un temps comme le nôtre, travaillé de tant d'erreurs et menacé de tant d'orages, l'Église fait un Concile, c'est-à-dire quand l'Église se met en travail pour jeter plus de vérité, de charité et de sainteté dans le monde, elle ne conspire contre personne, contre rien, si ce n'est contre le mal; elle fait une œuvre sociale autant que catholique, elle travaille pour les gouvernements et pour les peuples, autant au moins que pour elle-même; pour la paix, pour la concorde universelle, pour l'affermissement sur ses bases de l'ordre social ébranlé, pour les vrais progrès du monde, et tous, gouvernements et peuples, ne doivent que la bénir.

Qu'on la laisse donc, au nom de l'intérêt européen et universel autant que de l'intérêt catholique, au nom même des principes modernes comme au nom de tous les droits, qu'on la laisse s'assembler et délibérer en paix, et faire en toute liberté et sécurité son Concile, ici, à Rome, chez elle, dans ce centre pacifique et glorieux [1], et quand même, ce qu'à Dieu ne plaise, les

[1] Rome est si bien le centre et la capitale du monde catholique, que les nationalités catholiques anciennes et modernes, même celles qui ont perdu depuis longtemps leur autonomie, y sont encore, à

maux que nous voudrions prévenir éclateraient, quand les erreurs contemporaines, enfantant les catastrophes qu'elles recèlent, jetteraient de nouveau les peuples dans les sanglants conflits des révolutions et des guerres, qu'il serait beau encore de voir les gouvernements et

l'heure qu'il est, représentées et vivantes dans les monuments qu'elles ont bâtis ou dans les noms qu'elles ont donnés à des établissements, à des rues, à des quartiers.

Ainsi les Grecs ont à Rome *Santa Maria in schola græca* (*Bocca della Verità*); les Goths, *Santa Agatha de Goti* (*Borgo St Agata*); les Saxons, *S. Spirito in Saxia.*

Outre notre Saint-Louis des Français, on trouve le souvenir des Bourguignons : *S. Claudio de' Borgognogni* (*via Borgognona*); des Bretons : *S. Ieo di Bretagna;* des Lorrains : *S. Nicola de Lorenesi.*

L'Espagne a *S. Giacomo degli Spagnuoli; piazza di Spagna;*

Les Portugais, *S. Antonio de' Portoghesi;*

Les Allemands, l'église et l'établissement *dell' Anima;*

Les Flamands, *S. Iuliano;* les Anglais, *S. Tommaso;* les Polonais, *S. Stanislao de' Polacchi, via de' Polacchi, Monte Polacco,* les Slaves et les Illyriens, *S. Girolamo de' Schiavoni.*

Les Éthiopiens, les Maronites, les Mores ont aussi leurs églises, et donnent leur nom à des rues : *via de' Maroniti, S. Antonio degli Ethiopi, S. Stefano de' Mori.*

Toutes les autonomies de l'Italie sont de la même manière vivantes et représentées à Rome.

Venise, *S. Marc, Piazza di Venezia;*

Florence, *Piazza di Firenze, S. Giovanni;*

Lucques, *S. Croce de' Lucchesi, via de' Lucchesi;*

Bologne, *S. Petronio de' Bolognesi;*

La Lombardie, *S. Charles des Lombards;*

Camerino, *S. Venanzio de' Camerinesi;*

Marcheggiani, *S. Salvatore in lauro et Madonna di Loreto, Vicolo de Marcheggiani;*

La Savoie, *Chiesa del S. Sudario;*

Parme, *Arco di Parma;*

Bergame, *S. Bartholomeo, a Piazza Colonna;*

Brescia, *S. Faustino de Bresciani a via Giulia;*

La province des Marches, le collége et l'église de *S. Salvatore in Lauro,* etc., etc.

les peuples maintenir l'Église en paix au sein des tempêtes du monde, sous une protection commune, afin qu'il y ait au moins sur la terre un lieu réservé, où des vieillards assemblés de toutes les parties du monde cherchent ensemble, dans la science sacrée, dans la méditation et la prière et loin des passions humaines, les lumières supérieures dont le monde a besoin, et qui seules permettront aux hommes divisés de s'entendre et de rentrer enfin par la vérité dans la justice et dans la paix.

O doux et saint Pontife ! avec *ces yeux illuminés du cœur* dont parle l'Écriture, vous avez aperçu le vrai remède aux maux de ce temps, et avec cette force et ce courage que vous cachez dans votre mansuétude et votre douceur, vous vous êtes assez confié à Dieu et aux hommes pour entreprendre l'œuvre la plus laborieuse, mais la plus grande, et d'où peut sortir avec le salut de ce siècle le pacifique triomphe de l'Église : soyez-en béni ! Quand vous ne porteriez pas déjà sur votre front vénérable la triple auréole de vos travaux, de vos vertus et de vos malheurs, cela seul suffirait pour vous mériter à jamais l'admiration reconnaissante du monde ; et, je l'espère, ni Dieu ni les hommes ne vous manqueront. Dès cette heure, le futur Concile va mettre l'Église tout entière en travail et en prières, et remplir tous les cœurs d'une sainte espérance ; et dans cette grande œuvre qui met le comble à tout ce que vous avez fait pour Dieu et pour les âmes, Dieu a réservé peut-être la consolation et la couronne de votre long et glorieux pontificat !

A ces causes :

1° A dater de la réception de la présente lettre pastorale, tous les prêtres de notre diocèse ajouteront pendant quarante jours à la messe les oraisons *de Spiritu Sancto* aux oraisons *pro Papa ;*

2° A tous les saluts, on chantera trois fois, après l'antienne en l'honneur de la Sainte Vierge, l'invocation *Regina sine labe originali concepta, ora pro nobis ;*

3° Nous invitons les pieux fidèles à communier à l'intention du futur Concile et à réciter quelquefois l'hymne *Veni, Creator spiritus,* ou la prose de la Pentecôte, *Veni, Sancte Spiritus.*

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

5 juillet 1867,
En retour de notre pèlerinage à Rome.

LETTRE

DE

MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE SON DIOCÈSE

SUR

LE FUTUR CONCILE OECUMÉNIQUE

MESSIEURS,

Depuis une année déjà, une grand attente occupait l'Église et le monde. Devant les évêques catholiques, réunis à Rome pour le dix-huitième centenaire du martyre de saint Pierre, et pour la canonisation solennelle des saints, le Souverain Pontife avait tout à la fois proclamé la nécessité d'un Concile œcuménique, et déclaré sa résolution de le convoquer prochainement.

La Bulle d'indiction vient de paraître. Le 29 juin dernier, jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, le Saint-Père, par des lettres adressées à tous les évêques du monde chrétien, a fixé la date du futur Concile, et convoqué à Rome l'Épiscopat de toute la terre.

Ainsi, ce n'est plus seulement une espérance. Le premier acte nécessaire pour la tenue du Concile, sa convocation canonique, est accompli : et les Lettres apostoliques, connues déjà du monde entier, et partout reçues avec joie, au milieu des préoccupations et

des tristesses du temps présent, ont fait tressaillir les âmes : les regards se tournent de nouveau vers Rome; les indifférents, les ennemis eux-mêmes, attentifs, étonnés, sentent que quelque chose de grand se prépare.

Et en effet, Messieurs, ce qui se prépare à Rome et dans l'Église est un fait rare et solennel, dont nul ne saurait méconnaître la souveraine importance, et ce sera peut-être le plus grand événement du siècle.

Qu'on ne s'étonne pas de ce langage. Je le sais, des événements considérables, d'une portée immense, ont marqué le début de ce siècle, et sa course orageuse; de profondes révolutions ont passé sur lui; des conflagrations, des guerres ont agité les nations; des problèmes redoutables sont posés à l'heure qu'il est dans le nouveau et l'ancien monde. Et toutefois, il est, même en ce siècle, quelque chose de supérieur aux ambitions terrestres et à l'ardent intérêt des passions politiques : ce sont les intérêts spirituels des peuples, et ces questions suprêmes dont la solution importe à la paix des âmes et aux destinées éternelles de l'humanité.

Et c'est pour cela, Messieurs, que l'Église, — qui paraît si peu de chose à certains hommes, et semble occuper, dans nos modernes sociétés, un si petite place, qu'on entend aujourd'hui des politiques conseiller sérieusement de n'en plus tenir compte, — l'Église est et demeure la plus noble puissance du monde, parce qu'elle est la puissance spirituelle, et Rome, centre de cette puissance, Rome, qui bientôt verra dans ses murs ces grandes assises de la catholicité, sera toujours, selon la parole de son poëte, la plus belle et la plus

sainte des choses qui soient sous le soleil : *Rerum pulcherrima Roma.*

Qu'est-ce donc, Messieurs, que cette Église catholique, et qu'est-ce que ce Concile qui va, dans quelques mois, présenter un si grand spectacle au monde?

A l'exemple de plusieurs de mes vénérés collègues, qui ont déjà, en France et dans les diverses parties de la chrétienté, publié des instructions pastorales sur ce sujet, je viens à mon tour vous en entretenir. Je vous rappellerai d'abord ce que sont les Conciles œcuméniques, auxquels depuis longtemps nous ne sommes plus accoutumés; je vous dirai ensuite quels motifs, inspirés d'en haut, ont aujourd'hui décidé le Saint-Père à cet acte le plus extraordinaire et le plus solennel du gouvernement pontifical; puis nous verrons s'il y a quelque fondement aux alarmes que l'annonce d'un tel acte a fait naître chez quelques esprits malveillants ou ignorants; je vous ferai connaître enfin ce que nous évêques, prêtres et fidèles, avons droit d'espérer du Concile, et ce que nous devons en ce moment demander à Dieu par nos communes prières.

I

LE CONCILE.

Mon dessein n'est pas, vous le comprenez, Messieurs, de traiter à fond des Conciles : on pourrait écrire et on a écrit sur ce sujet des volumes. Mais il y a ici, du moins, quelques notions nécessaires, qu'il est essentiel d'exposer avec précision, parce que ces matières sont

aujourd'hui peu familières, et qu'en toutes choses d'ailleurs les notions simples et fondamentales sont les plus utiles.

On appelle, vous le savez, Concile, une assemblée d'évêques réunis pour traiter de la foi ou de la discipline.

Un Concile est particulier ou général : particulier, s'il ne représente qu'une partie de l'Église ; général ou œcuménique, s'il représente l'Église universelle. Un Concile général, par cela même qu'il représente toute l'Église, a le privilége d'infaillibilité doctrinale et d'autorité suprême donné par Jésus-Christ à l'Église elle-même, au corps entier des pasteurs : un Concile particulier ne l'a pas.

Il suit de là que le Chef suprême de l'Église, le Pape, seul, a le droit de convoquer les Conciles généraux.

Par la même raison, c'est aussi au Pape seul qu'appartient le droit de les présider. Et de fait, ce sont toujours les Papes, par eux-mêmes ou par leurs légats, qui ont présidé les Conciles œcuméniques. Ainsi, à Nicée, à Constantinople, à Éphèse, à Chalcédoine, de même qu'au Concile de Trente, les Papes présidèrent par leurs légats. Aux Conciles de Latran, de Lyon, de Vienne, de Florence, ils présidèrent en personne.

« Très-Saint Père, — écrivaient à saint Léon les » Pères du Concile de Chalcédoine, — au milieu des » évêques juges de la foi, vous présidiez, comme le » Chef aux membres, en la personne de ceux qui » tenaient votre place [1]. »

[1] *Episcopis judicibus, sicut membris caput, præeras in his qui tuum tenebant locum.* (Epist. ad Leon. Conc. coll. R. t. IX, p. 204.)

De même qu'il appartient au Souverain Pontife de convoquer et de présider le Concile général, c'est à lui qu'il appartient de le clore, de le dissoudre au besoin, comme de le confirmer : l'accord des évêques avec le Pape est manifestement nécessaire à l'issue œcuménique d'un Concile.

Réunis en Concile de toutes les parties du monde, et ayant le Pape à leur tête, soit par lui-même, soit par ses légats, les évêques décident les questions, comme témoins de la foi de leurs églises, comme juges de droit divin : *Episcopis judicibus*, disaient tout à l'heure les Pères de Chalcédoine. *Definiens subscripsi, subscripsi pronuntians cum sancta synodo*, c'est ainsi que les évêques signaient à Chalcédoine et à Éphèse, et aussi à Trente.

Le droit a réglé les formes extérieures de ces assemblées. On distingue les *sessions* solennelles, où sont promulgués les décrets; et les *congrégations* particulières, où ils sont élaborés. Avec quels soins, quels scrupules, quelles recherches! l'histoire du Concile de Trente l'atteste, et le prochain Concile de Rome en sera une preuve non moins éclatante.

Le Pape, en effet, dès qu'il a eu pris cette grande résolution de convoquer un Concile, s'en est occupé avec une activité proportionné à l'importance de la future assemblée, et comme il convient au rôle du Chef de l'Église dans un Concile œcuménique. Plusieurs commissions ou congrégations, composées de savants cardinaux, et de théologiens choisis dans tous les pays, ont été immédiatement nommées par lui, et travaillent

avec ardeur pour préparer les matières qui seront traitées au Concile. Il y a une congrégation spéciale pour le dogme, une pour le droit canon, une pour ce qui concerne les Ordres religieux, une pour les rapports de l'Église et de l'État, une pour les Églises d'Orient.

C'est l'usage dans l'Église, quand le Pape veut convoquer un Concile œcuménique, d'avertir d'avance et solennellement les évêques, qui doivent y apporter, avec l'autorité qu'ils tiennent de leur caractère, les conseils de leur expérience, et ce que leur dispersion dans tous les pays du monde leur donne de lumières et de compétence spéciale pour l'intelligence des temps et des besoins des peuples.

Aussi, dès l'année dernière, Pie IX, dans deux allocutions adressées aux évêques assemblés à Rome, leur annonçait le futur Concile; et il vient, par sa dernière bulle, de les y appeler tous, et d'en fixer la date précise, afin que les prélats, avertis et convoqués d'avance, aient le temps d'étudier à loisir les questions, et d'arriver parfaitement préparés pour l'époque indiquée par le Souverain Pontife.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, si le Pape et les évêques assemblés peuvent porter des lois disciplinaires et modifier plus ou moins dans le droit canon ce qui n'est pas de sa nature immuable, la mission des Conciles, en matière de foi, n'est pas de faire le dogme : on ne fait pas le dogme dans les Conciles, mais on le constate. Ce qui leur appartient et ce qu'ils ont toujours fait, c'est d'interroger les écritures et la tradi-

tion, ainsi que les interprètes autorisés de l'Écriture et de la tradition, et c'est à l'aide de toutes ces lumières rassemblées, après les débats les plus approfondis, et le secours longtemps invoqué de l'Esprit-Saint, que le Concile prononce, et qu'on définit ce qui a été, ce qui est la foi de l'Église.

L'histoire compte jusqu'ici dix-huit Conciles œcuméniques[1]. Et il serait difficile de fixer le nombre infini des Conciles particuliers. Rien ne met plus en lumière que ces assemblées conciliaires la puissante

[1] Voici la liste de ces dix-huit Conciles œcuméniques :

1° Nicée, en 325, contre Arius, qui niait la divinité du Verbe; 2° Constantinople, en 381, contre Macédonius, qui attaquait la divinité du Saint-Esprit; 3° Éphèse; en 431, contre Nestorius, qui errait sur l'Incarnation et refusait à la Vierge Marie le titre de Mère de Dieu; 5° Chalcédoine, en 451, contre Eutychès, qui s'était jeté dans une erreur contraire à celle de Nestorius; 5° Constantinople, en 553, contre les trois fameux chapitres qui prolongeaient l'erreur de Nestorius sur l'Incarnation; 6° Constantinople, en 680, contre les Monothélites, qui prolongeaient l'erreur d'Eutychès, en refusant à Jésus-Christ une volonté humaine; 7° Nicée, en 787, contre les iconoclastes, ou briseurs d'images; 8° Constantinople, en 869, contre Photius, l'auteur du schisme grec; 9° Latran, en 1123, pour la promulgation de la paix entre le sacerdoce et l'Empire, après les longues querelles des investitures, et pour les croisades; 10° Latran, en 1139, pour la réunion des Grecs, et contre les erreurs des Albigeois; 11° Latran, en 1179, pour différentes questions de discipline et contre les hérésies du temps, Albigeois, Vaudois, etc.; 12° Latran, en 1215, encore contre les mêmes hérétiques; 13° Lyon, en 1245, pour la croisade et les démêlés avec l'empereur Frédéric; 14° Lyon, en 1724, pour la croisade et la réunion des Grecs; 15° Vienne, en 1311, pour la croisade et diverses questions de discipline, et pour l'affaire des Templiers; 16° Florence, en 1439, pour la réunion des Grecs; 17° Latran, en 1511, contre le conciliabule de Pise; 18° Trente, en 1545, contre le protestantisme. — Plusieurs sessions du Concile de Constance sont aussi regardées comme œcuméniques.

vitalité de l'Église et la force qu'elle porte en elle pour se défendre, soit contre les erreurs que l'esprit humain ne cesse d'enfanter, soit contre les corruptions et les abus inévitables par l'infirmité de l'humaine nature. C'est la seule société sur la terre où les révolutions ne soient pas nécessaires, et où les réformes sont toujours possibles. Pas un de ces mille Conciles, en effet, qui n'ait statué sur la discipline en même temps que sur la foi; et le grand Concile de Trente lui-même, sans avoir peur de ce mot de réforme qui avait embrasé l'Europe, le reprit, parce qu'il lui appartenait, et accompagna toutes ses définitions sur la foi de décrets sur la réformation : *De reformatione*. Assemblés en Concile œcuménique, le Pape et les évêques sondent d'un regard ferme tout l'ensemble de la situation des choses dans la république chrétienne, et portent courageusement le remède aux blessures et aux souffrances. Par là l'immortelle jeunesse de l'Église se renouvelle, un souffle de vie plus active et plus forte se répand dans ce vaste corps, et la société elle-même en ressent l'heureuse influence.

C'est donc, Messieurs, une de ces assemblées œcuméniques que le Pape vient de convoquer. Après avoir profondément médité sur les besoins des temps, et longuement prié devant Dieu, le Chef de l'Église catholique a dit une parole, fait un signe solennel : c'en est assez, et de l'Occident et de l'Orient, du Nord et du Midi, de tous les points du monde habité, de toute tribu, de toute langue, de toute nation, les chefs de

cette grande société spirituelle, tous les membres dispersés de ce gouvernement des âmes, qui prennent leurs noms des premières villes de l'univers où ils siégent, les évêques vont partir et se réunir au lieu marqué par le Souverain Pontife, pour traiter ensemble, non pas, comme dans les congrès humains, de la paix et de la guerre, de conquêtes et de frontières, mais des âmes et de l'intérêt des âmes, des choses spirituelles et éternelles; pour obéir à cette parole divine qui a fondé l'Église : *Euntes ergo, docete omnes gentes;* Allez, enseignez toutes les nations; pour accomplir le devoir le plus auguste de leur souveraine mission, pour proclamer, dans une assemblée générale de l'Église, en face de toutes les erreurs humaines, les vérités dont le dépôt sacré leur a été confié par Celui qui est la Vérité même : telle est l'œuvre d'un Concile œcuménique; en est-il sur la terre une plus grande?

Il y a trois cents ans que le monde n'avait vu de ces assemblées, et au commencement de ce siècle encore, on les croyait impossible. « Dans les temps modernes », écrivait J. de Maistre il n'y a pas cinquante ans, « depuis que l'univers policé s'est trouvé, pour ainsi dire, » haché par tant de souverainetés, et qu'il a été immensément agrandi par nos hardis navigateurs, un » Concile œcuménique est devenu une chimère. »

On se souvenait aussi des difficultés politiques qui entravèrent si tristement le Concile de Trente, et les temps nouveaux paraissaient plus défavorables encore : on croyait les pouvoirs modernes plus défiants et plus hostiles, et la liberté de l'Église plus entravée, son

action plus amoindrie que jamais. Mais ne calomnions pas trop notre temps, et au lieu de porter des défis à la Providence, admirons sa puissante main, qui, comme le disait l'antique proverbe, *écrit droit sur des lignes courbes*, et force les événements à se plier, malgré les hommes, à ses éternels desseins. Missionnaire et voyageuse, l'Église a besoin de voir abréger les distances. Prêcheuse et libératrice, elle profite et se réjouit de la chute de toutes les entraves. Or notre temps a accompli ces deux œuvres, la suppression des distances, la suppression des barrières. Il a cru servir par là les intérêts, il a servi les croyances; et tout ce mouvement, qui semblait s'être fait en sens inverse de l'Église et contre l'Église, tourne à son profit. L'esprit des temps nouveaux force, bon gré mal gré, les gouvernements à plus d'équité envers elle, et fait tomber les vieux préjugés qui naguère encore gênaient son action. Voici que la tenue d'un Concile œcuménique est, politiquement, plus facile aujourd'hui qu'elle ne l'eût été aux temps de Philippe II, de Louis XIV, ou de Joseph II.

« Pour convoquer seulement tous les évêques », disait encore J. de Maistre, « et pour faire constater lé-
» galement de cette convocation, cinq ou six ans ne
» suffiraient pas. » Et il suffit aujourd'hui à Pie IX de faire afficher sa bulle sur les murs du Latran : la publicité moderne, en dépit même des volontés contraires, la porte aux extrémités du monde; bientôt, grâce aux merveilleux progrès des sciences et de l'industrie, sur les ailes que la vapeur prête à nos vaisseaux et sur ces chars de feu qui dévorent l'espace, des

continents les plus opposés, des îles les plus lointaines, les évêques viendront, à l'appel du Pontife. Ils viendront des pays libres, et, nous l'espérons, de ceux même qui ne le sont pas; et ainsi, j'aime à le redire, ce double courant des idées et des industries de notre temps va servir non plus seulement à la vie matérielle, mais au gouvernement des âmes, à la plus haute manifestation de la vie spirituelle dans l'humanité, à la plus grande œuvre de l'esprit de Dieu sur la terre. Et comme il est juste, comme l'a voulu la Providence, par cette harmonie secrète cachée au fond des choses et dans l'unité de l'œuvre divine, la matière aura été mise une fois de plus au service de l'esprit et les pensées des hommes au service des conseils de Dieu.

Trois fois déjà, depuis quelques années, les évêques catholiques avaient pu se rassembler autour du Vicaire de Jésus-Christ; mais aucune de ces trois grandes réunions n'a eu le caractère d'un Concile. La gloire de renouer, par la tenue d'une véritable assemblée œcuménique, les anciennes traditions de l'Église si longtemps interrompues, était réservée encore à ce magnanime Pontife, si fort dans sa douceur, si plein de sérénité dans ses épreuves, et si confiant au Dieu qui le soutient, et qui pour l'œuvre du Concile l'a manifestement inspiré.

II

LE PROGRAMME DU CONCILE.

Et pourquoi, dans quelles pensées, le Chef de l'Église convoque-t-il à ces assises de la Catholicité ceux qu'il

nomme « *ses vénérables frères, tous les évêques du* » *monde catholique, que leur caractère sacré appelle* » *à partager ses sollicitudes?* » *Omnes venerabiles fratres totius catholici orbis sacrorum antistites, qui in sollicitudinis nostræ partem vocati sunt.*

Les Lettres apostoliques nous le disent.

Sachons juger l'Église avec équité, sur ses propres paroles, et non pas sur de haineux ou vains commentaires. Voici comment le Saint-Père trace dans sa bulle le programme du futur Concile :

« Ce Concile œcuménique », dit le Pape, « aura donc » à examiner avec le plus grand soin et à déterminer ce » qu'il convient le mieux de faire, en des temps si dif- » ficiles et si durs, pour la plus grande gloire de Dieu, » pour l'intégrité de la foi, pour la beauté du culte » divin, pour le salut éternel des hommes, pour la » discipline du clergé régulier et séculier, pour son » instruction salutaire et solide, pour l'observance des » lois ecclésiastiques, pour la réformation des mœurs, » pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, pour la » paix commune et la concorde universelle.

» Il faudra aussi travailler de toutes nos forces, avec » l'aide de Dieu, à éloigner tout mal de l'Église et de » la société; à ramener dans le droit sentier de la vé- » rité, de la justice et du salut, les malheureux qui se » sont égarés; à réprimer les vices et à repousser les » erreurs, afin que notre auguste religion et sa doc- » trine salutaire acquièrent une vigueur nouvelle dans » le monde entier, qu'elle se propage chaque jour de » plus en plus, qu'elle reprenne son empire, et qu'ainsi

» la piété, l'honnêteté, la justice, la charité et toutes » les vertus chrétiennes se fortifient et fleurissent pour » le plus grand bien de l'humanité [1]. »

Tout le programme, tout le travail du futur Concile est dans ces paroles. Il y aura donc là deux grands objets, *le bien de l'Église, le bien de la société humaine.* Il y a cela, et il n'y a que cela.

Avant tout, l'Église s'assemble pour ranimer sa vie intérieure et, comme dit l'Apôtre, *ressusciter la grâce de Dieu qui est en elle.* C'est que l'Église, Messieurs, a un privilége admirable : elle est le seul corps qui soit doué de cette puissance d'un perpétuel rajeunissement au sein d'une perpétuelle existence. En vertu de sa constitution divine, rien, dans les vérités qu'elle garde, rien ne change, rien ne se crée, rien ne se perd, pas une syllabe, pas un iota! *Iota unum, aut unus apex non præteribit* [2], dit Jésus-Christ. Mais,

« [1] *In OEcumenico enim hoc Concilio ea omnia accuratissimo examine sunt perpendenda, ac statuenda, quæ hisce præsertim asperrimis temporibus majorem Dei gloriam, et fidei integritatem, divinique cultus decorem, sempiternamque hominum salutem, et utriusque Cleri disciplinam, ejusque salutarem, solidamque culturam, atque ecclesiasticarum legum observantiam, morumque emendationem, et christianam juventutis institutionem et communem omnium pacem et concordiam in primis respiciunt. Atque etiam intentissimo studio curandum est, ut Deo bene jurante, omnia ab Ecclesia, et civili societate amoveantur mala, ut miseri errantes ad rectum veritatis justitiæ, salutisque tramitem reducantur, ut vitiis, erroribusque eliminatis, augusta nostra religio ejusque salutifera doctrina ubique terrarum reviviscat, et quotidie magis propagetur, et dominetur, atque ita pietas, honestas, probitas, justitia, caritas, omnesque christianæ virtutes cum maxima humanæ societatis utilitate vigeant et efflorescant.* »

[2] S. Matth., v, 18.

institution vivante, composée d'hommes, empruntant ses chefs et ses membres à toutes les nations, à tous les rangs, toujours ouverte à qui veut venir à elle, et sans cesse accrue de nouvelles races, — comme un fleuve qui reçoit des rivières dans son sein, réfléchit les objets placés sur ses rivages, et adapte son cours aux climats, aux lieux et aux pentes, — l'Église a le don de s'accommoder aux temps, aux institutions, aux besoins des générations qu'elle traverse et des siècles qu'elle civilise. De plus, elle est ici-bas dans un perpétuel labeur, afin de se rendre toujours plus digne de parler de Dieu aux hommes, et de manière à en être écoutée et comprise. Elle examine sans cesse, avec respect, mais avec une souveraine autorité, ses livres disciplinaires, ses lois, ses institutions, ses œuvres, et surtout ses membres, répartis dans les divers degrés de la hiérarchie.

Ah ! certes, nous ne nous croyons pas sans défauts ni sans taches. « Eh ! faut-il s'étonner », disait autrefois Fénelon, « de trouver dans l'homme des restes de l'humanité ! » Mais, grâces immortelles en soient rendues à Dieu, nous portons dans l'impérissable trésor des vérités et des lois divines dont nous sommes les dépositaires, le moyen de toujours reconnaître nos fautes et de nous réformer.

C'est donc contre nous, ou plutôt c'est pour nous, avant tout, que le Concile s'assemble. Il n'y en aura pas un seul parmi nous qui, venant prendre séance dans cette auguste assemblée, n'ait, le matin, plié le genou sur la dernière marche de l'autel, incliné son front,

frappé sa poitrine, et ne se soit dit : « Si Dieu n'est pas mieux connu, n'est pas mieux servi autour de moi, si la vérité souffre violence, si les pauvres ne sont pas assistés, si la justice est en péril, ô Dieu, c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute ! » Rois de la terre, qui disposez, quelquefois avec une si effrayante liberté, du sort des nations, ah ! qu'un tel examen vous serait bon, à vous aussi, si vous pouviez le supporter ! O assemblées humaines, parlements, tribunaux, conventions populaires, pensez-vous que ce sévère regard porté sur soi-même, ces aveux, ces scrupules et ces habitudes courageuses de discipline et de réforme, seraient inutiles pour apaiser les agitations aveugles, les passions arrogantes ou secouer le sommeil de la routine ?

Chacun de nous s'étant donc examiné, interrogé, accusé sévèrement, nous nous demanderons quels sont aujourd'hui les obstacles à la propagation de la foi parmi les peuples qui ne l'ont pas reçue, à son rétablissement parmi ceux qui l'ont perdue ; nous reviserons les règlements, nous réformerons les abus, nous rétablirons les lois oubliées, nous modifierons ce qui a besoin de l'être. Sous l'autorité suprême du Père commun, de l'Évêque des évêques, l'expérience des vieillards, l'ardeur des plus jeunes, l'inspiration des plus saints, la sagesse des plus savants, tout concourra à cette généreuse et sincère vérification de notre propre état, de notre mission sur la terre et de nos devoirs ; et cet examen sera fait dans la plus libre et la plus fraternelle discussion, et bientôt suivi de résolutions solides, qui deviendront dès lors, et pour des siècles, la règle de notre vie.

Tel sera donc le premier objet de l'assemblée des évêques : objet sublime et humble, qu'admirent avec respect les enfants de l'Église, et qui frappe ses ennemis eux-mêmes d'un étonnement qu'ils cherchent en vain à déguiser. Oui, notre ministère est si beau, nos assemblées si élevées au-dessus des autres assemblées, que la langue des hommes contient l'involontaire aveu de cette supériorité. Dès qu'ils veulent définir une noble fonction, une mission supérieure, un rôle à part, ils le nomment, souvent même avec exagération, un *sacerdoce*, et s'ils veulent parler d'une réunion imposante, solennelle, qui marquera dans l'histoire, ils disent : c'était comme un *concile* de rois ou de législateurs. Les langues humaines n'ont pas de mots plus élevés, sans que nous ayons, prêtres ou évêques, à nous enorgueillir ici ; car nos mains n'ont pas fait ces choses, elles viennent de Dieu, et la hauteur des mots qui les expriment rappelle à notre humilité, avec la majesté de notre vocation, la redoutable étendue de nos devoirs.

Mais pourquoi, de nos jours, cette retraite de tout l'épiscopat catholique au sein d'un nouveau cénacle ? Si j'osais le dire, pourquoi cette sainte veillée des armes ? Pourquoi ces préparations, tout cet appareil et ce travail d'un grand Concile ? Pourquoi, sous l'inspiration et sous l'œil de Dieu, le Souverain Pontife a-t-il jugé bon de le réunir à ce moment, dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle ?

Il est dit de notre Maître, le divin Sauveur du monde : *Vulneratus est propter iniquitates nostras.* Eh bien ! c'est pour les iniquités des hommes et pour les nôtres

que nous allons nous imposer tant de travaux. Plus les temps sont difficiles, plus il faut être purs pour de plus redoutables épreuves, armés pour des combats plus rudes, savants à la veille de discussions plus ardentes. Et si les hommes nous demandent pourquoi nous allons nous efforcer ainsi d'augmenter au milieu de nous la lumière et la charité, nous leur répondrons que, sans nous oublier nous-mêmes et nos besoins, nous le faisons à cause d'eux aussi, en contemplant leur état et leurs souffrances, et dans le désir de leur faire plus de bien.

III

LES CAUSES DU CONCILE.

Quelle est donc aujourd'hui la situation des âmes et des nations répandues sur la face de la terre ?

Le Pape, en jetant son regard sur le monde et en prêtant de loin l'oreille aux bruits de la société contemporaine, a vu la crise profonde, ou, comme s'exprime la Bulle, la tourmente qui agite à la fois l'Église et la société : *Jam vero omnibus compertum exploratumque est qua horribili tempestate nunc jactetur Ecclesia, et quibus quantisque malis ipsa affligatur societas.* Quelle est cette crise de l'Église et du monde ?

Si vous embrassez du regard, Messieurs, la suite de l'histoire, et ce vaste océan des âges sur lequel nous sommes portés un instant, puis engloutis à notre tour, vous répondrez d'abord que cette crise n'est qu'un incident de la crise perpétuelle, une scène du drame

ininterrompu qui compose la destinée du genre humain. Les passagers novices se croient toujours embarqués par un gros temps et s'imaginent que la mer n'a d'écueils et de soulèvements que pour eux. Mais les vieux navigateurs savent bien que le flot est toujours incertain, et que la tempête du jour qui se lève avait été précédée par d'autres tempêtes.

Et si vous êtes justes autant qu'attentifs, vous reconnaîtrez encore que cette crise du temps présent ne va pas au hasard et n'échappe pas plus que les autres à la conduite de Dieu. Je dirai même, en considérant les desseins profonds de la Providence, que cette crise n'est pas sans grandeur, et qu'elle a sa beauté, ses lois et sa fin, comme les phénomènes en apparence les plus confus et les plus désordonnés de la nature. A travers les luttes et les obstacles sans cesse renouvelés, l'Église, qui sait où elle va, et les hommes, souvent à leur insu, poursuivent l'idéal évangélique ; et l'Église, dont la mission est d'y élever les âmes, gémit toujours ici-bas, parce que cet idéal n'est jamais assez réalisé pour le bonheur et la gloire de l'humanité. Sans doute il faut reconnaître les efforts de travail, de savoir et de courage, que les hommes déploient aujourd'hui ; ils ont, depuis quelques siècles, accumulé des trésors de science, de richesse et de puissance, et il s'est levé dans les deux mondes une surprenante moisson d'hommes de talent, artistes et orateurs, savants et militaires, administrateurs et apôtres, dont les noms et les travaux seront salués par la postérité avec une légitime reconnaissance. Mais tout cela ne suffit pas à l'hu-

manité : et après avoir été justes envers le bien, soyons justes devant le mal, regardons en face notre siècle lui-même, et convenons, avec l'auguste et véridique Pie IX, que les sociétés chrétiennes sont en ce moment profondément troublées.

Et ne croyez pas, Messieurs, que j'entende parler ici des troubles de la politique et de la guerre.

Je le sais, l'Europe a plus d'une fois retenti, dans ces dernières années, du bruit des batailles, et à l'heure qu'il est, une sourde inquiétude agite encore les esprits ; les peuples arment, et se préparent, dirait-on, à des chocs gigantesques. Est-ce de ces puissants intérêts de la politique, de ces questions de nationalités, d'équilibre et de frontières, que le Pontife veut parler? Sans doute l'Église n'est pas indifférente à la paix ou à la guerre parmi les nations, et ses prières montent chaque jour au ciel pour la concorde entre les princes chrétiens. Mais enfin, je l'ai déjà dit, ce n'est pas pour régler de telles questions qu'elle réunit son Concile, et la pacifique assemblée convoquée à Rome ne méditera ni révolutions, ni conquêtes, ni ligues des peuples ou des souverains, ni élévation ou renversement de dynasties. Tandis que toute l'Europe, et si nous jetons plus loin nos regards, tandis que le nouveau monde comme l'ancien tremblent à des bruits de guerre ou de révolutions, là, à Rome, dans ce centre auguste, en ce lieu réservé, réunis autour du successeur de Pierre et de la chaire de vérité, les pasteurs des peuples, les pieds sur la terre mais les yeux au ciel, s'occuperont des âmes, des besoins des âmes, du salut éternel des âmes, en un

mot des intérêts supérieurs et permanents de l'humanité.

Et certes ils feront bien ; car, que servirait de le dissimuler ? les âmes sont en péril, la foi des peuples est menacée.

Quelle hérésie nouvelle a donc surgi, me direz-vous ? Quelle hérésie, Messieurs ? Du sein de l'Église, aucune ; jamais le clergé n'a été plus uni sur la foi, d'un bout à l'autre du monde. Hors de l'Église, au contraire, non-seulement les mêmes attaques, cent fois réfutées, cent fois renouvelées, se reproduisent, sous des formes et avec des colères nouvelles, contre tous les points de la doctrine chrétienne. Il y a plus que cela ; avec une impiété qui dépasse de loin celle du dix-huitième siècle, les vérités naturelles elles-mêmes, ces vérités primordiales sur lesquelles tout ici-bas repose, sont niées et audacieusement discutées ; la science, après la religion, a ses hérésies ; il y a schisme parmi les philosophes ; et la raison subit à son tour les assauts qui semblaient réservés à la foi. Chose étrange ! C'est la foi qui garde aujourd'hui les trésors de la raison et lui sert de rempart. C'est vous, aujourd'hui, ô savants, ô penseurs, c'est vous qui avez besoin de nous ! Vous nous accusez tous les jours de n'avoir ni la science ni l'intelligence, mais vous, mes pauvres frères, si savants, si intelligents, vous n'avez presque pas su garder une seule vérité stable ! Et vous qui avez voulu réformer l'Église, ô protestants, c'est vous, aujourd'hui, qui avez besoin de réforme et qui sentez combien le bienfait de l'autorité vous manque.

Voyez, en effet, quel est l'état des intelligences. Où s'en vont, de toutes parts, les philosophies séparées? Depuis trois siècles, dans cette Allemagne qui aujourd'hui s'entre-choque et s'ébranle si profondément, de violents esprits ont surgi, qui, rejetant le frein de la foi, et se livrant à toutes les témérités de la pensée, ont fait voir au monde étonné toutes les audaces et en même temps toutes les défaillances de la raison, bientôt suivies, comme toujours, des audaces et des défaillances de la conduite. De ces prodigieux efforts d'esprit et d'érudition, qu'est-il sorti? La résurrection de toutes les erreurs antiques, le panthéisme, l'athéisme, le scepticisme, et dans la religion même, les fantaisies les plus contradictoires d'une exégèse où périrait tout Christianisme : voilà où ont abouti, sous nos yeux, dix-huit siècles après Jésus-Christ, les plus grands labeurs intellectuels peut-être dont le monde ait été témoin.

Et aujourd'hui, chez nous, que voit-on? Les croyances religieuses battues en brèche, la dissolution de toute foi, même philosophique, l'écroulement de toutes les vérités rationnelles et les envahissements d'une prétendue science enivrée d'elle-même, qui renie la raison, et prétend, au nom du matérialisme et de l'athéisme, ravir aux hommes la foi en l'âme immortelle et la foi en Dieu. Par toutes les voies de la presse, journaux, pamphlets, romans, les doctrines les plus funestes sur Dieu, l'âme, la morale, la vie future, la famille, la société, sont ardemment répandues. Beaucoup de nos contemporains, ou sombrent dans ces erreurs, ou flottent, sans boussole et sans guide, à tous

les vents du doute : de toutes parts de grandes ténèbres se font dans les âmes.

En même temps, de grands malentendus se sont élevés sur toutes les questions qui regardent l'Église, et, par suite, un combat acharné est livré aujourd'hui contre elle. Quand éclata en France la révolution, qui fait maintenant le tour de l'Europe et du monde, l'Église, attachée par des liens que le temps avait faits à l'ancien ordre politique, fut emportée avec lui dans la tempête, et on ne sut pas distinguer, dans cette lutte alors engagée contre elle, ce qui tenait à un état de choses légitime, sans être nécessaire, et ce qui constituait les principes essentiels et l'esprit immuable du Christianisme.

La haine, chez certains hommes, a survécu, aveugle, implacable : oubliant dix-huit siècles de bienfaits, on a continué une guerre ingrate; et comme ce flot de la révolution roule pêle-mêle en son cours vérités et mensonges, vertus et crimes, bienfaits et désastres, et que l'Église, qui ne pactise jamais avec l'erreur et le mal, s'obstine à signaler aux hommes de ce temps-ci l'illusion des mots trompeurs et le danger des fausses doctrines; disons tout, parce qu'on s'obstine à mettre sur le compte de l'Église des pensées et des prétentions qui ne sont pas les siennes, une presse impie ou égarée blasphème contre l'Église, cherche à soulever les peuples contre elle; et nous voyons porter jusqu'au sein de nos assemblées législatives cet antagonisme sans cause, au nom duquel on vient demander une séparation violente avec elle.

Et naguère, quand la voix du Souverain Pontife s'éleva pour signaler le débordement des théories impies ou immorales qui nous inondent aujourd'hui, que de clameurs encore, que d'accusations imméritées retentirent de tous côtés! Sans comprendre son langage, on le calomnia; et nous vîmes avec douleur des hommes politiques, sous le coup d'une émotion précipitée, et sans demander ou attendre les explications nécessaires, se hâter aussi de proclamer un antagonisme qui, grâce à Dieu, n'existe pas.

Ces hostilités contre l'Église, en éloignant d'elle les peuples, rendent plus redoutable encore le péril où les erreurs contemporaines nous entraînent; car les doctrines ne sont pas inoffensives, et c'est une loi de l'histoire, confirmée par une expérience constante, que M. de Bonald promulguait, quand il écrivait ces fortes paroles : « Il y a toujours de grands désordres là où il » y a de grandes erreurs, et de grandes erreurs là où » il y a de grands désordres. » Ce sont les idées qui enfantent les faits; c'est d'en haut que viennent les orages.

Et je le demande aux hommes de bonne foi : Vous avez voulu fonder le gouvernement des peuples et la conduite de la vie sur la raison seule. Il y a trois quarts de siècle que cette expérience se poursuit. Où en est-elle? Les mœurs sont-elles meilleures? L'autorité est-elle stable? La liberté est-elle fondée? La guerre a-t-elle disparu? Et la misère? Et l'ignorance? Et ces questions, que la raison pose avec une rare fertilité d'invention, mais qu'elle ne résout pas, ces questions

qui touchent à l'organisation même des sociétés, au travail, aux salaires, aux ouvriers, où en sont-elles? Je n'exagère rien en affirmant que, depuis que la raison prétend régner seule, elle règne, comme l'astre des nuits, sur des ombres qu'elle ne peut vaincre, et que la terre est devenue, même dans les sociétés les plus civilisées, un séjour d'inquiétude, de malaise, de division et d'effroi. Le dix-neuvième siècle va finir, agité, las, stérile, incontestablement malade. Bien téméraire serait celui qui oserait affirmer qu'il finira dans la gloire et non dans les abîmes.

IV

RETOUR SUR LE PASSÉ.

Cependant je supplie mes frères dans la foi de ne rien exagérer. Il est permis d'être triste, en face de l'heure actuelle, je le répète, et j'estimerais peu fier un cœur qui ne se sentirait pas triste. Fils du dix-neuvième siècle, les hommes de mon âge avaient fait de beaux rêves, nous avions nourri de généreuses espérances; nous allons mourir, et mourir déçus. Mais quoi! notre courte vie est-elle toute l'histoire? Nous ne vivions pas au seizième siècle, nous ne vivrons plus au vingtième; mais l'Église vivait hier, et elle vivra demain. Si j'avais à dire ce qu'elle espère, toutes mes prophéties ne seraient pas lugubres, et si je l'interroge sur ses souvenirs, le temps présent gagne à être rapproché du passé. Reportons, en effet, nos regards vers

les temps qui ne sont plus : verrons-nous beaucoup de siècles qui n'aient pas eu leurs misères et leurs périls? Ah! devant les découragements de certains catholiques, je me souviens de cette parole d'un des Livres sapientiaux : *Ne dicas : Quid putas causæ est quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt? Stulta est enim hujuscemodi interrogatio;* ne dites pas : « Pour- » quoi les temps anciens étaient-ils meilleurs que ceux » d'aujourd'hui? Insensée est cette demande[1]. » Je relisais ces jours-ci les bulles de convocation des anciens Conciles du moyen âge : les gémissements des Papes sur les malheurs de leur époque dépassent ce qu'aujourd'hui pourraient faire entendre les plus effrayés. Et pour ne pas remonter au delà du Concile de Trente, que l'Église nous parle de ces temps, car elle y était. Que voyait-elle alors?

Un siècle assez semblable au nôtre par les grandes découvertes, par le goût des lettres et la renaissance des arts : semblable aussi par le mauvais usage de ces dons. Le seizième siècle peuplait l'Amérique récemment découverte, s'y livrait à de monstrueux excès d'avarice et de cruauté, et y introduisait la honte de l'esclavage. Il en recevait des trésors, et il les tournait à la corruption des mœurs. Si nous regardons sur les trônes et au sein des peuples, et jusque dans l'Église elle-même, le spectacle a bien des tristesses. Ce siècle a vu Henri VIII, Élisabeth, Christiern II, Yvan le Terrible, les Médicis, Charles IX et Henri III. Ce siècle a vu le sac de Rome et le siége de Paris. Ce siècle a vu

[1] *Eccl.*, VII, 11.

la prétendue réforme déchirer l'Église, bouleverser l'Europe, couper en deux la chrétienté. Qu'on lise les vies des grands et saints personnages de ce temps-là, de dom Barthélemi des Martyrs, de saint Charles Borromée, de saint François de Sales, quelles révélations sur les maux de l'Église et de la société! J'ai rappelé les bulles des Papes du moyen âge : qu'on lise celles des Pontifes qui ont convoqué le Concile de Trente, et on verra si Adrien VI, Paul III, Pie IV ne poussaient pas, sur les périls de la république chrétienne, des cris plus alarmés que ceux de Pie IX. Des relâchements, des désordres, des scandales, un clergé mal formé, des ordres religieux abaissés, et puis les princes divisés, les peuples foulés, la guerre tous les jours, en tous les pays. Et pour ne parler que du Concile, assemblé dans des conjectures si tristes, il a fallu le réunir en une petite ville cachée dans les montagnes du Tyrol, attendre six années la bonne volonté des princes, le suspendre, le reprendre, et subir d'incessants et injustes combats.

Mais, vains obstacles! la vertu de l'Église triompha de tout; et après le Concile tout à coup quel spectacle! Quels grands hommes et quelles grandes œuvres sortis précisément du Concile, et du souffle régénérateur qu'il avait fait passer sur la société chrétienne! Saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint Pierre d'Alcantara, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, saint Vincent de Paul, saint François de Borgia, saint François Régis, héritiers de l'esprit des saint Ignace et des

saint François Xavier; puis, à la suite des Saints canonisés, les hommes apostoliques qui régénèrent les peuples, le bienheureux Pierre Fourier, le cardinal de Bérulle, M. Olier, M. Eudes, M. Bourdoise, l'abbé de Rancé et tant d'autres; ces congrégations multiples, ces fécondes institutions qui font refleurir la vie cléricale et la vie religieuse, et raniment partout l'étude, la régularité, la charité : tout ce mouvement rénovateur enfin dont l'Église est travaillée; puis Bossuet, Fénelon, et la majestueuse unité du dix-septième siècle. Et malgré tous les abîmes que cette mère immortelle des hommes a eu à franchir, l'Église a maintenant des temples à Jérusalem, la liberté à Pékin et à Constantinople, la hiérarchie épiscopale en Angleterre et dans les Pays-Bas, des Conciles à Baltimore, des missionnaires en Afrique, en Océanie et au Japon; elle se réjouit au fond de l'âme de voir en tous lieux, malgré tout ce que la religion a encore à souhaiter et tout ce qu'elle déplore, des lois plus équitables, des armées moins oppressives, les petits mieux protégés, les pauvres mieux assistés, les esclaves affranchis, l'instruction plus générale, la misère plus légère. Lorsqu'elle regarde en face la prétendue réforme qui se dressait, pleine d'audace, appuyée sur la politique au seizième siècle, l'Église aujourd'hui la voit doctrinalement défaillante, ayant parcouru son cycle et épuisé ses armes. Tout au contraire, l'Église catholique, dont on ne pouvait plus, dit-on, supporter les abus, se présente avec un Pape dont l'éminente vertu force le respect, des évêques plus nombreux et zélés, des prêtres pieux,

unis, dévoués, des Ordres savants et vertueux, retrempés dans la persécution et la pauvreté. Et lorsque cette Église veut assembler un Concile, c'est à Rome même qu'elle le convoque, avec le secours d'une immense publicité, des chemins sûrs, des transports rapides, et des facilités de tout genre qu'elle doit à l'esprit, à l'équité et aux ressources du temps présent.

On le sait assez, je ne suis pas de ceux qui ferment les yeux et se taisent sur les maux de notre époque et sur le péril des âmes. Mais je ne veux pas non plus répondre en ingrat aux bienfaits de Dieu, et ne pas voir les forces qu'il ménage toujours à son Église, et les facilités qu'il donne au bien dans les temps les plus mauvais. Il ne faut pas d'ailleurs l'oublier, c'est le devoir des hommes en tout temps de lutter, et à chaque siècle sa tâche et sa peine. Je plains, je ne maudis pas le temps présent : je ne désespère pas des peuples, et je ne jette pas non plus l'anathème aux princes : ils ne sont pas tout-puissants, et ils doivent compter eux-mêmes avec bien des difficultés. Je prie donc pour eux, comme le fait l'Église : et autant que ma faible voix le peut, je les avertis, et à tous, princes et peuples, je demande un concours loyal et sincère pour la grande œuvre de l'Église.

Mais ce qui nous donne, à nous, hommes du temps présent, sujet de gémir amèrement, ce sont ces trois maux arrivés à l'état aigu : la ruine des croyances, précipitée par la direction impie des études scientifiques et philosophiques ; le débordement des mœurs accéléré par mille moyens nouveaux de propagande corruptrice;

et enfin les malentendus injustes que les ennemis de la religion se plaisent à perpétuer entre l'Église et les peuples modernes. Voilà les trois maladies à guérir, s'il plaît à Dieu.

Il est certaines personnes aux yeux de qui ces trois fléaux ne sont que les résultats partiels de ce qui est pour elles, dans le présent comme dans le passé, le plus grand de tous les fléaux, la Révolution. Je n'aime pas ce mot vague, mal défini, qui se dresse et grandit à volonté comme un spectre; mais ce qui est très-vrai, c'est que les maux dont je parle entretiennent au sein des sociétés une division des esprits, un mépris de Dieu et de toute autorité, un orgueil et une haine, qui menacent ces sociétés d'un retour continuel aux révolutions.

V

LE SECOURS OFFERT PAR LE CONCILE.

Voilà pourquoi, Messieurs, l'Église, qui est l'amie des âmes, et qui ne fut jamais indifférente aux maux de la société, s'est émue. Sans doute l'Église et la société sont distinctes; mais cheminant côte à côte dans ce monde, et renfermant dans leur sein les mêmes hommes, elles sont nécessairement solidaires dans leurs périls et leurs douleurs. Et l'Église veut s'assembler, parce que, pour guérir les maux communs, elle sent qu'elle peut beaucoup.

Ici, toutefois, gardons-nous encore d'exagérer comme d'atténuer la vérité. Dépend-il de l'Église de détruire

tous les maux humains? Non. Mais dans ce grand labeur, dans ce rude combat du bien contre le mal, elle a son rôle, un rôle immense, et elle vient le remplir. L'homme est libre et il fait le bien librement. Mais il est aidé par la grâce divine, qui l'aide sans nuire à sa liberté; car, comme le disait le grand Pape saint Célestin : *Auxilio Dei liberum arbitrium non aufertur, sed liberatur.* Dépositaire des biens célestes, l'Église est la divine assistante de l'homme, et lui prête, dans l'ordre temporel même, une assistance surnaturelle. Et si aujourd'hui elle s'assemble et se recueille, c'est pour mieux accomplir sa tâche et travailler avec plus d'efficacité et de puissance au bien de l'humanité.

« Qui peut douter », s'écrie le Saint-Père, « que la » doctrine de l'Église catholique ait cette vertu, que » non-seulement elle peut servir au salut éternel des » hommes, mais encore au bien temporel des sociétés, » à leur vraie prospérité, bonne ordonnance et tran- » quillité? *Nemo enim inficiari unquam poterit catho- » licæ Ecclesiæ ejusque doctrinæ vim non solum æter- » nam hominum salutem spectare, verum etiam pro- » desse temporali populorum bono, eorumque veræ » prosperitati, ordini ac tranquillitati.* »

Et qui pourrait contester cette puissance sociale et civilisatrice de l'Église? « *La religion! la religion!* » s'écriait naguère un homme d'État éminent[1], « *c'est la » vie de l'humanité, en tous lieux, en tout temps, » sauf quelques jours de crises terribles et de déca- » dences honteuses.* La religion, pour contenir ou com-

[1] M. Guizot.

» bler l'ambition humaine ; la religion pour nous sou-
» tenir ou nous apaiser dans nos douleurs, celles de
» notre condition ou celles de notre âme ! Que la poli-
» tique, la politique la plus juste, la plus forte, ne se
» flatte pas d'accomplir sans la religion une telle œuvre.
» *Plus le mouvement social sera vif et étendu, moins*
» *la politique suffira à diriger l'humanité ébranlée.*
» *Il y faut une puissance plus haute que les puissances*
» *de la terre,* des perspectives plus longues que celles
» de la vie. Il y faut Dieu et l'éternité. »

Le Saint-Père, après avoir rappelé l'influence bienfaisante de la religion dans l'ordre temporel, proclame de nouveau l'accord, si souvent affirmé par lui, entre la foi et la raison, et le mutuel secours que, dans les vues de la Providence, elles sont appelées à se prêter l'une à l'autre : « De même », dit-il, « que l'Église
» soutient la société, de même la vérité divine soutient
» la science humaine; elle affermit le terrain sous ses
» pas, et en l'empêchant de s'égarer, elle favorise ses
» progrès : *Et humanarum quoque scientiarum pro-*
» *gressui ac soliditati.* »

Entendez bien ces paroles, vous qui érigez maintenant la science en antagoniste de la foi ! Le Chef de l'Église ne craint pas la science, il l'aime, il la préconise, et il rappelle que les vérités chrétiennes servent à ses progrès et à sa solidité. Les plus illustres savants qui aient paru sur la terre, Leibnitz, Newton, Képler, Copernic, Pascal, Descartes, auprès desquels nos savants, si leur orgueil n'est pas trop aveugle, se sentent bien petits, le pensaient avec lui.

C'est là, ajoute le Pape, ce que l'histoire de tous les temps démontre avec une irrécusable évidence : *Veluti sacræ ac profanæ historiæ annales splendidissimis factis clare aperteque ostendunt.* C'est le sens du mot si connu de Bacon : « Un peu de science éloigne de la » religion ; beaucoup de science y ramène. » La science, en effet, portée à sa plus grande hauteur, embrasse tout l'ensemble des vérités et en découvre l'ordre total.

L'ignorance présomptueuse ou les passions aveugles de notre époque peuvent l'oublier ; mais les plus grands esprits ont toujours reconnu cette harmonie entre l'Église et la société, cet accord entre la foi et la science, et repoussé cet antagonisme de nouvelle date, contraire aux témoignages de l'histoire et aux intérêts de la vérité.

Mais ne laissons pas ici, Messieurs, prise aux attaques par des expressions équivoques. Comment l'Église s'y prend-elle pour transformer les sociétés? L'histoire répond, et la prévention seule peut imaginer des fantômes d'empiétement sur les libertés légitimes de l'esprit humain. Le Concile de Rome sera le dix-neuvième Concile général, et les quarante ou cinquante peuples qui y seront représentés ont tous été convertis de la même façon, c'est-à-dire portés de la barbarie à la civilisation, par l'autorité de la parole, par la vertu des Sacrements, par l'enseignement des pasteurs, par l'exemple des Saints : telles sont les voies de Dieu et l'action de l'Église, tantôt secondées, plus souvent combattues, par les pouvoirs humains. Institutrice des âmes, l'Église se sert de la méthode de toute bonne

éducation, l'autorité et la patience. Pendant qu'on doute, elle affirme; on dément, elle insiste; on obscurcit, elle éclaire; on divise, elle unit; elle répète toujours et toujours les mêmes leçons, et quelles leçons! La vraie nature de Dieu, la vraie nature de l'homme, la liberté et la responsabilité morales, l'immortalité de l'âme, la règle sacrée du mariage, la loi de la justice, la loi de la charité; l'inviolabilité du droit et de la propriété; le devoir du travail, le besoin de la paix. Cela seulement, mais cela toujours, cela partout, cela à tous, aux rois et aux pâtres, aux Grecs et aux Romains, à l'Angleterre et à la France, à l'Europe et à l'Australie, sous Charlemagne ou devant Washington.

La continuité de ces affirmations, j'ose le dire, fait aussi certainement l'ordre des sociétés et des esprits que le lever du même soleil fait l'ordre des saisons et la prospérité des travaux de la terre. O philosophes qui dédaignez l'Église, soyez francs, que serait devenue sans elle, parmi les peuples, la notion du Dieu vivant? O moralistes et politiques, qu'auriez-vous fait, sans elle, de la famille et de la sainteté du mariage? O protestants, ô Grecs, convenez que, sans l'Église, vous auriez vu s'effacer devant vos yeux l'image de Jésus-Christ!

Eh bien! ce que l'Église de Jésus-Christ a fait, elle va le refaire; ce qu'elle a dit, elle va l'affirmer de nouveau; elle continuera sa vie, sa marche, son œuvre, dans le même esprit de sagesse et de charité; elle continuera à faire passer les grandes vérités dont elle est la gardienne dans la raison des hommes, et c'est par

là, par là seulement, par là fortement, qu'elle agit sur les sociétés.

On l'a dit : la religion des peuples est toute leur morale. Or, la morale étant la source vraie de la bonne politique et des bonnes lois, tout le progrès d'un peuple consiste à faire descendre de plus en plus dans la vie privée et publique les principes primordiaux de la justice. Donc tout peuple qui marchera dans le sens chrétien marchera au progrès, et tout siècle qui voudra résoudre contre l'Évangile les questions qui agitent l'humanité fera fausse route et ira à la décadence. Interrogez encore ici le passé, et il vous répondra. Qui a expulsé du monde la corruption païenne, qui a civilisé les barbares en les convertissant? Voyez l'Orient, quand le Christianisme y était florissant : et voyez-le sous la domination de l'Islam! L'influence du Christianisme sur les civilisations est un fait éclatant comme le soleil. Mais les principes de l'Évangile sont loin d'avoir donné tout ce qu'ils contiennent, et le temps même ne les épuisera jamais, parce qu'ils sont d'une profondeur infinie. Ainsi, bien que les siècles aient tiré du principe chrétien de la charité, de l'égalité et de la fraternité des hommes, des conséquences qui ont changé l'ancien monde, toutes les applications sociales de cette belle doctrine sont loin d'être faites; et c'est même, selon moi, la mission propre des sociétés modernes de faire pénétrer de plus en plus ce fécond principe dans les lois et dans les mœurs, et d'en tirer des conséquences politiques, économiques et sociales, qui seront l'honneur de ce siècle, s'il ne sort pas des voies chré-

tiennes. Et c'est la mission de l'Église de maintenir les principes évangéliques purs de toute interprétation qui les fausse.

Donc, toute grande manifestation des vérités évangéliques, tout éclaircissement des obscurités et des méprises, toute entente des peuples avec le Christianisme, est une œuvre de progrès à la fois social et religieux. Et voilà précisément l'œuvre du Concile. Voilà pourquoi l'Église va faire ce grand effort, déployer, comme dit le Saint-Père, toutes ses forces, *ut omnes nostras magis magisque exaremus vires;* voilà pourquoi les évêques catholiques viendront de tous les points du monde, pour se consulter avec leur chef : *Sua nobiscum communicare et conferre consilia.*

Vainement dites-vous, dans vos injustes et ignorantes préventions, que l'Église est vieille et que les temps sont nouveaux. Les lois du monde sont vieilles aussi, et toutes les nouvelles inventions, dont vous êtes justement fiers, n'existent et ne réussissent que par l'application de ces lois.

Ah ! vous ignorez de quels éléments à la fois souples et résistants son divin Fondateur a formé l'Église, et quelle organisation à la fois stable et progressive il lui a donnée. Telle est la profondeur et la fécondité de ses dogmes et la souplesse de sa constitution, qu'elle ne sera jamais dépassée par aucun progrès de la société humaine, et qu'elle peut vivre sous tous les régimes politiques. Sans rien altérer de son symbole, elle tire de son trésor, comme dit Notre-Seigneur, de siècle en siècle et selon les besoins des temps, des choses an-

ciennes et des choses nouvelles, *de thesauro suo profert nova et vetera :* et vous la trouverez toujours prête à s'adapter à toutes les grandes transformations sociales, et à suivre l'humanité dans toutes les phases de son existence.

VI

LES CRAINTES MAL FONDÉES AU SUJET DU CONCILE.

Que craignez-vous donc, catholiques timides ou politiques ombrageux ? Ah ! que plutôt l'humanité se réjouisse de la magnanime résolution de Pie IX : car elle doit être pour ceux qui croient, comme pour ceux qui n'ont pas le bonheur de croire, une solennelle espérance. Si vous avez la foi, vous savez bien que l'Esprit de Dieu préside à de telles assemblées. Sans doute, il y aura là des hommes, et par conséquent des faiblesses possibles. Mais il y aura là aussi de saints dévouements, de grandes vertus, de hautes lumières, un zèle pur et courageux pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, un admirable esprit de charité; et, au-dessus de tout, une force supérieure et divine, et Dieu, là comme toujours, fera son œuvre.

« Dieu », dit Fénelon, « veille, afin que les évêques » s'assemblent toujours librement au besoin, qu'ils » soient suffisamment instruits et attentifs, et qu'aucun » motif corrompu n'entraîne jamais contre la vérité » ceux qui en sont dépositaires. Il peut y avoir dans le » cours d'un examen des mouvements irréguliers. Mais » Dieu en sait tirer ce qui lui plaît : il les amène à sa

» fin, et la conclusion vient infailliblement au point » précis qu'il a marqué [1]. »

Eût-on même le malheur de n'être pas chrétien et de ne pas reconnaître dans l'Église la voix de Dieu, au simple point de vue humain, qu'y a-t-il de plus digne de sympathie et de respect que cette grande tentative de l'Église catholique pour travailler, en ce qui la concerne, à l'illumination et à la paix du monde? Et quoi de plus auguste et de plus vénérable que l'assemblée de ces sept ou huit cents évêques, venus d'Europe, d'Asie, d'Afrique, des deux Amériques, des îles lointaines de l'Océanie, représentants les plus autorisés par l'âge, la science et la vertu, de tous les pays qu'ils habitent et qu'ils connaissent, de tous les hommes du globe avec qui ils sont en contact chaque jour : véritable sénat de l'humanité? Cela ne se voit nulle part, et cela se verra à Rome.

Et, à moins d'avoir le sens troublé par les plus injustes préjugés, quelles cabales, quelles exagérations, quels emportements de partis pris peut-on craindre d'une réunion de vieillards venus de tous les points du globe, presque tous inconnus les uns aux autres, sans autre lien antérieur que la communauté de la foi et de la vertu? Où trouvera-t-on sur la terre une plus haute expression et une plus haute garantie de la sagesse, de la sagesse même telle que les hommes l'entendent?

J'entends dire que les temps modernes, dégoûtés de la confiance en un seul homme par d'anciennes expé-

[1] *Deuxième Instruction pastorale sur le cas de conscience*, chap. II, art. 2; 2 mars 1705.

riences, ont foi dans les assemblées : quelle assemblée pourrait présenter une telle réunion de lumières, d'indépendance, une telle diversité dans l'unité ?

Que sont ces évêques ? lisez leurs devises :

Au nom du Seigneur! — J'apporte la paix! — Je veux la lumière! — Je répands la charité! — Je ne refuse pas le travail! — Je sers Dieu! — Je ne sais que le Christ! — Tout à tous! — Triompher du mal par le bien! — Paix dans la charité! etc.

Quant à eux, ils ont perdu leurs noms d'autrefois; ils signent du nom d'un saint et du nom d'une ville. Leur propre nom est enfoui, comme celui de l'architecte, dans la première pierre du temple. Voici Babylone, et voici Jérusalem. Voici New-York et Westminster. Voici Éphèse et Antioche. Voici Carthage et Sidon, Munich et Dublin. Voici Paris et voici Pékin. Voici Vienne et voici Lima. Voici Tolède et Malines. Et ils se nomment aussi Pierre, Paul, Jean, François, Vincent, Augustin, Dominique, du nom des grands hommes qui ont fondé ou éclairé ces peuples en y plantant l'Évangile. Ils ne portent pas seulement les noms passés et présents, mais encore les noms de l'avenir. Celui-ci est à la Rivière-Rouge, cet autre au Dahomey, celui-là à l'Orégon, cet autre à Natal, à Victoria, à Saïgon. Nous travaillons à l'avenir, nous qu'on appelle les hommes du passé. Nous travaillons pour les terres aujourd'hui sans ville et les peuples encore sans nom. Nous allons plus loin que la science, au delà du commerce, là où nous sommes seuls, en avant de tous. Quand nous ne devançons point vos voyageurs, nous nous élançons sur

leurs pas : et pourquoi ? Pour faire des chrétiens, c'est-à-dire des hommes, c'est-à-dire des nations. De quoi donc avez-vous peur ? En quoi un Concile vous peut-il faire ombrage, vous qui vous intitulez avec une si superbe confiance les hommes du progrès, les hérauts de l'avenir ?

Seraient-ce les nationalités, les patries, qui seraient inquiétées par le Concile ? Comment les nationalités pourraient-elles être menacées ou trahies par des hommes qui représentent toutes les nationalités connues du globe, qui les invoquent, qui en vivent pour leur propre compte et pour la défense de leur propre foi ! Sont-ce les évêques de Pologne qui s'entendront avec les évêques d'Irlande pour la ruine des nationalités et pour l'oppression des patries ? Mais il n'est pas un évêque français, pas un évêque anglais, pas un évêque de quelque nation que ce soit, qui le cède à n'importe qui en patriotisme, qui ne se glorifie d'être aussi bon Français, aussi bon Anglais, aussi bon citoyen que pas un.

Les libertés ont-elles plus d'inquiétudes à concevoir ? Que peuvent-elles redouter d'hommes qui, depuis les catacombes jusqu'au massacre des Carmes, n'ont fondé le Christianisme qu'au sacrifice de leur vie, et n'ont vu couler leur sang que quand on égorgeait la liberté en même temps que l'Église ? Sont-ce les évêques d'Amérique qui s'uniront avec les évêques de la Belgique, de la Hollande et de la Suisse, dans un complot contre les libertés ? Sont-ce les évêques d'Orient qui s'entendront avec les évêques de la France, et tant d'au-

tres évêques européens, pour chanter les bienfaits du despotisme ?

Non, non; il n'y a rien de vrai dans toutes ces craintes, et ce ne seraient que vains fantômes à mépriser, s'il n'y avait au fond de tout cela l'œuvre artificieuse d'une haine qui prévoit ici le bien et veut à tout prix l'empêcher. Que fera le Concile ? Je ne viens pas le dire : Dieu seul le sait à l'heure où je parle. Mais je puis dire ce que c'est qu'un Concile, parce que cela, dix-huit siècles de christianisme et de civilisation le savent et l'attestent : un Concile, c'est la force morale par excellence, c'est la plus noble alliance de l'autorité et de la liberté que l'esprit humain puisse concevoir, et j'ose même affirmer qu'il ne l'eût pas conçue à lui tout seul.

Je n'ai pas à tracer ici les limites de la liberté ni celles du pouvoir; je n'ai pas à caractériser non plus en ce moment ni le schisme, ni l'hérésie, ni le protestantisme anglais ou allemand, ni la fausse orthodoxie de la Russie; je ne dirai ici qu'un seul mot, que je développerai tout à l'heure : c'est que, si les églises peuvent redevenir sœurs, et si les hommes veulent redevenir frères, ils ne le pourront jamais ni plus sûrement, ni plus grandement, ni plus tendrement que dans un Concile, sous les auspices et dans le sein de l'Église, qui est la vraie mère.

Sont-ce les différents courants d'opinion que vous croyez apercevoir dans l'Église qui vous inquiètent? J'aurais quelque droit de m'étonner ici de votre sollicitude; mais je la veux bien prendre pour sincère, et je

vous réponds : Que vous la connaissez peu, l'Église ! Ses ennemis représentent chaque jour notre foi comme un joug écrasant, qui nous tient immobiles et qui nous empêche de penser. Et quand ils nous voient penser librement, ils s'étonnent. Mais cela est dans les conditions même de la vie de l'Église, et le plus grand mouvement d'idées s'est toujours fait dans son sein. Il est vrai, nous avons un symbole immuable, et nous ne sommes pas comme les philosophes du dehors qui ne font que chercher et recommencent sans fin leurs recherches ; qui remettent toujours tout en question, marchent et n'arrivent jamais. Il y a pour nous des points acquis, définis, sur lesquels nous ne disputons plus. Et ainsi l'Église a des fondements inébranlables et n'est pas un édifice en l'air. Et cependant dans l'Église catholique la liberté aussi a sa place. Nos ancres sont puissantes, et nos perspectives sans limites; car en dehors des points définis, l'espace encore est immense. Même sur les dogmes, l'esprit chrétien a un travail magnifique à accomplir, et qui se poursuivra sans cesse, parce que, comme je le disais tout à l'heure, nos dogmes ont des profondeurs infinies comme Dieu même, et que la raison chrétienne y pourra puiser toujours sans les épuiser jamais.

Qu'on ne soit donc pas étonné de voir, en dehors des points définis, et sur ces questions complexes et difficiles, que le vague langage de la polémique courante ne fait qu'obscurcir, les catholiques penser librement. L'esprit du Christianisme a été depuis longtemps défini par saint Augustin en ces mots mémo-

rables : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* Le cours des siècles n'y a rien changé. D'ailleurs, je le disais tout à l'heure et je le rappelle, le Concile, précisément parce qu'il est œcuménique, c'est-à-dire composé des représentants de toutes les Églises de la terre, d'évêques vivant sous toutes les constitutions politiques, sous tous les régimes sociaux, exclut nécessairement la prédominance d'une école, d'un esprit étroit et national, de préjugés locaux. C'est le grand esprit catholique, on en peut être sûr, et non pas telles ou telles idées particulières, qui inspirera les décisions; et, quelles que puissent être les opinions spéciales de telle ou telle fraction, de telle ou telle école, le Concile fera la vraie lumière et l'unité. La liberté demeurera entière pour les points restés en dehors des définitions. Mais ces définitions seront la règle de tous les catholiques, et elles ne doivent d'avance inquiéter personne. Encore une fois, elles ne menacent rien de ce qui peut, à bon droit, vous être cher, hommes de ce temps, rien que l'erreur et l'injustice, qui sont vos ennemis comme les nôtres. Et si vous voulez connaître la vraie pensée de ce magnanime Pontife, objet de tant d'odieuses et ingrates calomnies, et des évêques, ses fils et ses frères, si vous voulez présumer l'esprit du futur Concile, il est tout entier dans ces belles paroles adressées par Pie IX, il y a un an à peine, à des publicistes catholiques, et inscrites par eux, comme une devise sacrée, sur leur drapeau : « C'est à la charité chrétienne seule qu'il appartient de » frayer la voie, en la débarrassant des obstacles, à

» *cette liberté*, à *cette fraternité*, et à *ce progrès* dont » les âmes sont si ardemment éprises. » *Unius est caritatis iter sternere ad libertatem illam et fraternitatem et progressum, quorum desiderio tam acriter incenduntur animi.*

VII

LE VÉRITABLE ESPRIT DE LA BULLE ET DU CONCILE.

Je ne saurais donc trop le redire, et vous ne saurez trop, Messieurs, le redire vous-mêmes autour de vous, grande est l'erreur de ceux qui dénoncent le futur Concile comme une menace, comme une œuvre de guerre. Nous vivons dans un temps où nous sommes condamnés à tout entendre. Mais nous ne devons pas laisser tout croire. Lorsque, il y a un an déjà, le Pape fit connaître aux évêques rassemblés à Rome sa résolution de convoquer un Concile œcuménique, que virent dans ce Concile les évêques du monde entier? Une grande œuvre d'illumination et de pacification : *grande opus illuminationis et pacificationis;* ce sont les termes mêmes de leur adresse. La bulle tient exactement le même langage. Dans ce Concile œcuménique, qu'est-ce que le Pape demande à ses frères les évêques, d'examiner, de rechercher avec tout le soin possible et de décider avec lui? Ce qui avant tout se rapporte à la paix commune et à la concorde universelle : *Ea omnia quæ communem omnium pacem et concordiam in primis respiciunt.*

Voilà la vérité.

Et quand je relis la bulle tout entière, à chaque page, dans chaque ligne, qu'est-ce que je vois? L'expression d'une sollicitude bien digne du Père des âmes, pour la société civile non moins que pour l'Église : il ne les sépare jamais; il prend soin de constater que leurs maux et leurs périls sont communs : *In sanctissimæ nostræ religionis civilisque societatis calamitatibus;* et que la même tempête les bat l'une et l'autre des mêmes flots, *qua tempestate nunc jactetur Ecclesia, et quibus quantisque malis civilis ipsa affligatur societas;* qu'à l'heure présente, et dans ce temps qu'on a appelé de transition, la religion et la société traversent toutes deux une crise redoutable, *non solum sanctissima nostra religio, verum etiam humana societas miserum in modum perturbatur ac vexatur;* et qu'il y a des hommes aujourd'hui qui voudraient détruire l'Église, s'ils le pouvaient, et bouleverser la société elle-même jusque dans ses fondements, *ipsam Ecclesiam, si fieri unquam posset, et civilem societatem funditus evertere conniituntur.* Et c'est pour porter secours à l'une et à l'autre, pour conjurer les périls qui les menacent à la fois, que le Saint-Père a conçu le dessein d'un Concile; et le but assigné par lui aux évêques, c'est précisément de sonder cette situation critique et d'apporter à cette double plaie le remède : « Il faut », dit-il, « que nos vénérables frères, qui sen- » tent et déplorent comme nous la situation critique de » l'Église et de la société, *una nobiscum tristissimam » rei tum sacræ tum publicæ conditionem maxime » dolentes;* il faut qu'ils s'appliquent avec nous de tout

» leur pouvoir à éloigner, Dieu aidant, de l'Église et » de la société les maux qui les travaillent, *intentis-* » *simo studio curandum est ut, Deo bene juvante,* » *omnia ab Ecclesia et civili societate amoveantur* » *mala.* »

On vous dit que le Pape veut rompre avec la société moderne, la condamner, la proscrire, y jeter un trouble profond : et jamais les maux dont vous souffrez, peuples chrétiens, n'ont ému plus douloureusement le chef de l'Église, jamais il n'a tiré de son âme des accents plus sympathiques pour vos périls et vos douleurs.

Étranges contradictions des adversaires de l'Église! Tantôt ils lui reprochent de ne pas assez se mêler aux choses humaines, de se trop isoler du mouvement des peuples, et tantôt ils s'alarment quand ils la voient comme aujourd'hui venir au secours des sociétés en péril. La vérité est que ni elle ne se montre indifférente aux vicissitudes de notre vie terrestre, ni elle ne se précipite avec témérité dans les périls de l'inconnu. Elle marche avec une circonspection prudente et une sage lenteur, et il n'y a à redouter de son Concile rien qui ressemble aux procédés téméraires et violents des révolutions. Pas plus en arrière qu'en avant, elle ne se portera avec des allures révolutionnaires; elle n'imitera pas en cela les alternatives de présomption aventureuse et de défaillance qui marquent la vie des nations. Nous Français en particulier, avons-nous gagné tout ce que nous espérions, à nous jeter tête baissée dans l'arène des révolutions? Après tant d'essais infructueux, avons-nous dépassé de beaucoup le point de départ?

N'en sommes-nous pas encore à réclamer les libertés tant de fois proclamées ?

Il est temps qu'entre l'Église et les peuples chrétiens tous ces malentendus cessent. L'obscurité, l'incertitude, la confusion pèsent trop douloureusement sur les âmes sincères et autorisent trop les calomnies et les hostilités contre l'Église.

C'est pour cela que le Pape a voulu un Concile. Et, tout le monde l'a remarqué, dépouillé des trois quarts de son petit État, réduit à Rome et au territoire environnant, placé entre les périls d'hier et ceux de demain, suspendu sur des abîmes, le Pape n'en paraît point préoccupé ; ce n'est pas son trône menacé qu'il cherche à défendre : non, dans la Bulle de convocation, le prince temporel s'oublie et se tait, le Pontife seul a parlé au monde.

VIII

LE CONCILE ET LES ÉGLISES SÉPARÉES.

Mais ne peut-on pas concevoir du futur Concile d'autres espérances encore? N'en peut-on pas prévoir d'autres importants résultats?

A deux époques fatales de l'histoire du monde, deux grandes scissions, Messieurs, ont été faites dans cet empire des âmes, qui est l'Église; deux fois la robe sans couture du Christ a été déchirée par le schisme et par l'hérésie. Ce furent là deux malheurs de l'humanité, et deux des plus puissantes causes qui ont retardé la marche du monde. Qui ne le sait? si le vieil empire

grec, si l'Orient n'avait pas tristement rompu avec l'Occident, il n'eût jamais été la proie de l'islamisme, qui l'a tant abaissé, et qui aujourd'hui encore le tient sous le joug; il n'eût pas entraîné dans son schisme un autre vaste empire, au sein duquel soixante-dix millions d'âmes gémissent à la fois sous le despotisme religieux et politique. Et qui peut dire ce que seraient aujourd'hui les nations chrétiennes de l'Europe sans le protestantisme, et ce que cette malheureuse division a fait perdre au Christianisme de forces vives, soit pour maintenir dans le sein de la foi tant d'âmes que l'incrédulité lui a depuis enlevées, soit pour son expansion dans le monde encore infidèle?

L'Orient! berceau de l'antique foi, d'où nous est venue la lumière! J'ai vu les évêques catholiques de l'Orient tressaillir à l'annonce du futur Concile, et espérer pour leurs Églises un réveil de vie nouvelle et de féconde activité. Et peut-être, qui défend de le penser? le mouvement ira-t-il se communiquant jusqu'à celles des Églises orientales qui languissent depuis si longtemps séparées de l'unité. Là peut-être le temps a fait enfin son œuvre et préparé les esprits; les conséquences fatales de la rupture sont reconnues, et les périls de l'isolement sentis : tout semble prêt pour de grands retours, et l'impulsion peut venir du Concile. « Rome », s'écriait autrefois Bossuet, « n'est pas épui-
» sée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte;
» nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les
» plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout
» est fait un; et voilà qu'à cette voix maternelle les

» extrémités de l'Orient s'ébranlent et semblent vouloir » enfanter une nouvelle chrétienté. »

Soit donc que je pense à ces populations malheureuses, dont l'âme et la terre sont devenues stériles sous le joug de la religion de Mahomet, soit que je tourne mes regards vers ces populations russes, religieuses, fidèles, graves dans leurs mœurs, qui demeurent dans la foi de Jésus-Christ malgré l'abaissement de leurs âmes et malgré l'horrible suprématie d'un czar auquel sa prétendue orthodoxie n'inspire pas même un peu de justice et de pitié pour la Pologne! j'éprouve la même émotion. Je prie du fond de mon âme pour tant de peuples dignes d'un si profond intérêt, d'une si grande compassion.

J'ai parlé du protestantisme : « Ah! » s'écriait encore Bossuet dans son ardent amour, dans ses vœux passionnés pour l'unité, « nos entrailles s'émeuvent à ce » nom, et l'Église toujours mère ne peut s'empêcher » dans ce souvenir de renouveler ses gémissements et » ses vœux. »

Les préventions, je le sais, sont fortes encore, et la difficulté que rencontre dans la noble Angleterre l'œuvre de tardive justice qui vient de commencer en est une preuve entre tant d'autres; mais précisément le Concile peut ici encore dissiper bien des malentendus, et, par l'apaisement des cœurs, préparer le retour des esprits.

A qui serait ici tenté de m'accuser d'illusion, je répondrais que, parmi ceux de nos frères séparés que n'emporte pas le triste courant du rationalisme, le

nombre devient plus grand chaque jour des âmes qui déplorent la rupture de l'unité; je répondrais que, plus d'une fois, moi-même, j'ai, sur ce sujet, reçu de douloureuses confidences, et entendu des cœurs souffrants appeler comme nous de leurs profonds gémissements le jour où pourrait enfin s'accomplir cette parole du Maître : *Unum Ovile et unus Pastor*. Est-il donc dit que ce jour n'arrivera jamais ? Les séparations sont-elles donc nécessaires ? Et pourquoi ne serions-nous pas destinés à voir les temps entrevus et salués par Bossuet ?

Depuis l'époque où se faisait entendre la voix de l'illustre évêque, près de deux siècles qui se sont écoulés ont apporté à nos frères séparés un nouvel et bien solennel enseignement. Le principe du protestantisme, en se développant, a porté ses fruits, et la prévision des docteurs catholiques dans les anciennes controverses se réalise tous les jours sous nos yeux. Le protestantisme contemporain va de plus en plus se dissolvant dans le rationalisme; beaucoup de ses ministres, ils le proclament eux-mêmes, n'ont plus la foi surnaturelle, et naguère un cri d'alarme, parti de son sein, a retenti jusque dans nos assemblées politiques : cri perdu dans l'air ! La dissolution ira, malgré de nobles efforts et de chrétiennes résistances, grandissant toujours, et ruinant de plus en plus ce Christianisme incomplet, auquel manque la force essentielle qui conserve et qui préserve, l'autorité. Perdre le Christianisme dans le pur philosophisme, voilà, bon gré mal gré, où tend le protestantisme moderne. Mais de l'excès même du mal peut sortir le bien; et quoi de plus propre à éclairer

sur le vice radical de cette hérésie les âmes abusées, mais sincères, qui veulent encore rester chrétiennes, que ce spectacle de décomposition, en regard de la puissante unité de l'Église catholique et du Concile qui va en être la vivante manifestation ?

Il est une autre espérance, peu d'accord, j'en conviens, avec les probabilités humaines, mais que ma foi en la miséricorde divine ne me défend pas de concevoir, c'est que les Juifs eux-mêmes, les malheureux Juifs qui, mêlés à nous, vivent aujourd'hui de notre vie sociale, sentiront quelque chose qui remuera leurs cœurs, et les amènera, dociles enfin à la voix de saint Paul, au sein de l'Église. Dans les Juifs, en effet, si visiblement, si longuement punis, je ne puis pas ne pas reconnaître mes aïeux dans la foi, les enfants de Moïse, les compatriotes de Joseph et de Marie, de Pierre et de Paul, ceux dont celui-ci a dit : A eux l'adoption divine, et la gloire, et le Testament, et la Loi, et les promesses, et les Patriarches, et par eux selon la chair le Christ, qui est le Dieu béni au-dessus de tout dans les siècles des siècles : *Quorum adoptio est filiorum, et gloria, et testamentum, et legislatio, et promissa, quorum patres, et ex quibus Christus secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula*[1]. Je les supplie de croire à Celui qu'ils attendent, je les supplie de croire à dix-huit cents ans d'histoire, car l'histoire, comme un cinquième Évangile, prouve la venue et la Divinité du Messie.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, si je me sens plein

[1] *Ad Romanos*, IX, 4, 5.

de compassion pour les protestants, les Grecs, les Juifs, tandis qu'on m'accuse d'être dur pour les inventeurs de l'incrédulité moderne. Je sais distinguer entre les erreurs qui commencent et les erreurs qui finissent, entre les auteurs responsables, les coupables, qui sèment l'erreur sciemment, et les victimes innocentes, de bonne foi, qui, après des siècles, y demeurent attachées. Comment ne me sentirais-je pas ému jusqu'aux larmes en voyant ces populations de mon pays, ces ouvriers, ces paysans si laborieux et si dignes de toutes nos sympathies, ces jeunes gens de nos écoles dont l'esprit ardent appelle la vérité et qui tombent, avant de se connaître eux-mêmes, aux mains des maîtres de l'erreur? Lorsque, il y a quelques années, le réveil de la foi était si sensible, et qu'un progrès décisif vers le bien semblait s'accomplir, voilà que des ténèbres se forment, des abîmes s'ouvrent, le souffle d'une science impie et d'une presse violente devient le plus fort, et ce beau navire de la foi et de la prospérité française menace de sombrer en sortant du port! Ah! je maudis les auteurs d'un si cruel naufrage, tandis que je me sens plein de pitié pour tant d'âmes sincères que je vois parmi nos frères séparés, nés dans l'erreur, mais qui ne l'ont pas fait naître! Avec quelle ardeur je tends vers ces âmes captives mes bras fraternels! Qu'ils reviennent à l'Église; car c'est elle qui leur garde Jésus-Christ, le Dieu de la vérité totale, et les convie à ce grand banquet du père de famille, où, comme dit si bien Bossuet, « tout est fait un. »

Puisse le prochain Concile, œuvre de pacification et

de lumière, rapprocher enfin de nous tant d'âmes qui nous appartiennent déjà par leur sincérité, par leurs vertus, et, je le sais de plusieurs, par leurs vœux ! Que ce soit là du moins, Messieurs, le vœu de tous les catholiques. Oui, ouvrons nos cœurs, avec plus d'effusion que jamais, à tous ces frères bien-aimés; souhaitons, c'est le désir du Saint-Père, que le futur Concile soit un puissant et heureux effort vers l'union, et faisons monter sans cesse vers le ciel la prière du Maître : *Sint unum, sicut et nos!*

IX

L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

O vous, à qui les devoirs de ma charge m'obligent de m'adresser obstinément, *opportunè, importunè,* disait saint Paul, parfois avec d'austères paroles sur les lèvres, mais toujours avec la charité dans le cœur, adversaires de ma foi, qui que vous soyez, philosophes, protestants, indifférents, je voudrais que ma parole pût aller jusqu'à vous aussi, pauvres païens, perdus dans les ténèbres des superstitions qui couvrent encore la moitié du globe. O mes frères, que je voudrais pouvoir vous faire goûter un seul instant la paix profonde que l'on éprouve à vivre et à mourir dans les bras de la sainte Église catholique ! Soyez ici mes témoins, vous qui êtes mes frères dans le sacerdoce, et vous tous, fidèles chrétiens, de tout rang, de tout sexe, de tout âge : quand on se sent environné de cette lumière, assuré par ces espérances, précédé par ces créatures

sublimes qui se nomment les Saints, rattaché à la tradition par les successeurs des Apôtres, et fondé enfin sur Jésus-Christ, quelle joie! quelle compagnie! quelle force! quel repos! Et qui ne l'envierait?

J'en suis convaincu, et chaque jour m'en apporte la preuve : à entendre les cris qui se poussent contre nous, vous croiriez qu'on nous déteste. Eh bien! non, le sentiment dominant chez nos ennemis n'est pas la haine. Il y en a un autre qu'ils n'avouent pas, mais qui est plus fréquent chez eux, c'est l'envie. Oui, ils nous envient parfois, et l'athée se dit tout bas, en insultant le chrétien : Qu'il est heureux!

Ne croyez pas non plus, Messieurs, à ce que vous entendez dire de l'Église, que sa face auguste est à jamais défigurée par la calomnie, et que les hommes commencent à ne plus voir en elle qu'une maîtresse de tyrannie et d'ignorance. Ces préjugés violents ont assurément de la force; nos ennemis et nos fautes se chargent de les préparer. Mais l'Église, en dépit de tout cela, n'en demeure pas moins l'épouse du Christ, sans tache et sans ride, malgré les défaillances de ses enfants, et il n'est pas un de ceux qui l'attaquent qui puisse dire, pour peu qu'il ait de bonne foi, quel mal lui a fait l'Église : *Popule meus, quid feci tibi?*

Quel mal! Habitants des villes et des campagnes, vous lui devez la pureté de vos enfants, la fidélité de vos femmes, la probité de vos voisins, la justice de vos lois, des fêtes dans vos vies monotones, un peu d'art au milieu de vos petites demeures, et l'espérance par delà le cimetière et la tombe?

Voilà le mal qu'elle vous a fait, cette ennemie du genre humain.

Et si vous savez vous élever au-dessus de votre personne, au-dessus de votre intérêt, au-dessus de votre hameau, si vos pensées montent un peu plus haut que la fumée qui sort de vos toits, quel spectacle offre à vos regards l'Église catholique, si grande déjà, si bonne, dans la petite histoire de chacun de nous, plus grande et plus bienfaisante dans l'histoire des laborieux développements de la société humaine !

J'aime, après avoir traité si longuement du Concile, de ce grand acte, le plus grand que l'Église catholique puisse accomplir sur la terre, j'aime à reposer quelque temps mes regards sur cette immortelle Église, et à contempler, dans sa merveilleuse constitution, le ressort caché de ces grandes choses. Messieurs, on ne sait pas assez ce qu'est l'Église catholique ; on vit au milieu d'elle, on en fait partie, et on ne la connaît pas. Ce qu'elle fut, ce qu'elle est dans le monde, la mission que Dieu lui a donnée, les forces vives, les priviléges divins déposés en elle, afin qu'elle puisse accomplir éternellement sa tâche sur la terre, et maintenir indéfectibles ici-bas la lumière et les vertus, la vérité et le bien, voilà ce qu'en dehors d'elle on ne sait plus ; ce que ses enfants eux-mêmes trop souvent ignorent ; et c'est là, Messieurs, ce qu'en finissant je voudrais essayer de dire, pour couronner tout cet enseignement.

« Dieu », dit Bossuet, « a fait un ouvrage au milieu de » nous, qui, détaché de toute autre cause, et ne tenant » qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux,

» et porte par toute la terre, avec l'impression de sa » main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ » et son Église. »

Il existe donc en ce monde, au-dessus des choses humaines, et toutefois profondément mêlée à elles, une société spirituelle, un empire des âmes : empire d'un ordre à part et divin, plus des cieux que de la terre, et cependant empire véritable ici-bas, société complète, ayant, comme toute société, son organisation, ses lois, son action, sa vie ; société fondée non de main d'homme, mais par Dieu même, et n'ayant besoin, pour exister, de la permission de personne ; car elle a une mission comme une origine sacrée, et tient de là tous ses droits essentiels : voyageuse sur la terre et divine étrangère, comme dit encore Bossuet, et pourtant souveraine, souveraine des âmes, où elle a un siége inviolable ; n'empiétant pas sur les pouvoirs humains, mais n'abdiquant pas devant eux ses droits divins ; heureuse de rencontrer leur concours, et ne repoussant pas leur alliance, mais sachant s'en passer ; ne gênant pas leur mission terrestre, mais n'entendant point qu'ils gênent la sienne : société universelle, qui ne connaît point de barrières ni de limites dans le temps ni dans l'espace ; dépositaire des biens célestes, et chargée de communiquer aux hommes jusqu'à la fin des temps la vérité évangélique et la sainteté ; et par cette mission, comme par cette origine et cette expansion, tenant dans le monde, civilisé par elle, une place que nulle autre puissance ne remplira jamais.

Il y a cette merveille sur la terre : au milieu de tous

les gouvernements humains, temporels, limités, changeants, il y a cette société spirituelle, ce gouvernement des âmes, partout répandu, immuable et sans frontières, l'Église.

Si nous regardons de plus près sa constitution, nous verrons avec quel art divin Jésus-Christ y a proportionné les moyens à la fin. Le Fils de Dieu, c'est notre foi, a donné aux hommes, non pour un temps, mais pour toute la durée des temps: *Omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi,* un ensemble de vérités, de commandements et d'institutions sacrées. Ces révélations divines, la société chrétienne que Notre-Seigneur nommait son Église, *Ecclesiam meam,* en a le dépôt : société visible, la religion ne devant pas être une chose occulte; et perpétuellement visible, puisque la perpétuité lui a été formellement promise; enfin société universelle, puisque tous les hommes, sans exception, je le disais tout à l'heure, y sont appelés et admis.

Mais le dépôt des révélations divines ne se pouvait transmettre sans altération à travers les âges, s'il eût été livré aux interprétations mobiles et faillibles du sens privé; il était donc indispensable d'instituer une autorité doctrinale, souveraine, c'est-à-dire infaillible; car une autorité ne peut être souveraine en matière de foi, et commander l'assentiment intérieur, sans être infaillible. Et c'est ce qu'a fait le fondateur du christianisme, lorsque, donnant aux apôtres leur mission, il prononça ces étonnantes paroles, les dernières qui soient sorties de sa bouche : « Comme mon Père m'a » envoyé, je vous envoie; allez donc, enseignez toutes

» les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et » du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer tous les » commandements que j'ai faits aux hommes : et voici » que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la con- » sommation des siècles. » Tel est donc le caractère essentiel de l'Église : c'est une autorité doctrinale, providentiellement infaillible par l'assistance divine, qui lui a été promise, dans les choses révélées de Dieu.

De l'infaillibilité, on le comprend, naît l'unité; non pas une unité accidentelle et simplement de fait, mais une unité nécessaire et permanente, puisqu'un principe d'unité est là permanent dans l'Église. Un principe d'unité, et de plus un centre d'unité, cela était encore dans la nature des choses, dans les indispensables conditions d'une Église ainsi fondée. En effet, à cette Église enseignante, répandue dans tout l'univers, il fallait, pour la rallier en un seul corps, un centre, une tête, un chef : à cette nécessité Jésus-Christ ne manqua pas, et parmi ses apôtres, il en choisit un qu'il investit de priviléges spéciaux, à qui il confia, selon sa divine expression, *les clefs du royaume des cieux,* qu'il établit la base, *la pierre* fondamentale de l'édifice, qu'il chargea *de confirmer ses frères dans la foi,* qu'il nomma *le pasteur des brebis* comme *des agneaux,* c'est-à-dire le pasteur et le chef de tout le troupeau.

Voilà la hiérarchie de l'Église catholique. Pour donner un perpétuel démenti au temps qui détruit tout et à l'esprit humain qui change sans cesse, il fallait une société religieuse ainsi constituée. Mais il fallait aussi

une main divine pour constituer de la sorte une société composée d'hommes; et ces grands caractères d'autorité et d'unité, dans la perpétuité et la catholicité, sont sur l'Église comme l'empreinte éclatante de la puissante main qui l'a fondée. Elle demeure ainsi, parmi les hommes, stable au milieu de la mobilité universelle. En vain l'inquiétude naturelle de l'esprit humain se heurtera à tous ses dogmes, et les hérésies succéderont aux hérésies[1] : cet inévitable mouvement ne pourra rien contre sa puissante constitution, et elle restera, comme dit l'Apôtre, la colonne et le fondement de la vérité : *Columna et firmamentum veritatis.*

Certes, je n'ai jamais entendu reprocher à une colonne d'être immobile; que deviendrait l'édifice si la colonne bougeait? Pourquoi donc reprochez-vous à l'Église d'être immobile, et combien cette immobilité ne vous est-elle pas salutaire? Où en seriez-vous, s'il y avait des tremblements de la vérité comme il y a des tremblements de terre? Pendant que vous dispersez, nous unissons. Pendant que vous perdez, nous maintenons : immuables non comme la mort est immuable, mais plutôt impérissables et ne changeant jamais. Nous pouvons dire aux doctrines : Nous vous avons connues à Alexandrie ou à Athènes, vous, vos mères, vos filles et vos alliées. L'Église peut dire aux nations, dont le Pape réunit les ambassadeurs : France, tu as été formée par mes évêques; Angleterre, tu es l'île de mes saints; Allemagne, tu es entrée dans la civilisation de l'Occi-

[1] *Oportet hæreses esse* (I Cor., XI, 19). Terrible *oportet,* dit quelque part Bossuet.

dent par mon envoyé saint Boniface; Russie, où en serais-tu, sans mes Cyrille et mes Méthodius? Rois, j'ai connu vos ancêtres. Avant les Hapsbourg, les Bourbon, les Romanoff, les Brunswick, les Hohenzollern, les Bonaparte et les Carignan, j'étais antique et j'avais vu mourir les Césars et les Antonins. Demain, je serai toujours la même. Sans argent, sans demeure, sans puissance, dites-vous? Cela se peut, et j'ai cent fois traversé ces épreuves, toujours prête à adresser aux nations le petit mot de Jésus à Zachée : « Mon ami, demain je demeurerai chez toi. » Si je quitte Rome un moment, j'habiterai à Londres, à Paris ou à New-York. Il n'y a que l'Église et le soleil qui puissent affirmer que le lendemain, sans faute, on les verra se lever, et c'est ce que fait l'Église en osant, au milieu du tumulte de l'heure actuelle, annoncer un Concile.

Spectacle admirable, que notre siècle voudrait ne pas admirer, mais dont il est contraint de reconnaître la grandeur : oui, les regards fatigués se reposent avec une irrésistible émotion sur cette colonne majestueuse, seule debout au milieu des débris du temps passé et du nivellement actuel de toutes les grandeurs humaines. Les indifférents eux-mêmes se sentent troublés, surpris, attirés, à la vue de l'Église attestant par un si grand acte sa puissance immortelle; et après avoir épuisé toutes les doctrines, plus d'un est tenté de dire au Pontife suprême ce que saint Pierre, le premier Pontife, a dit à Jésus : « Maître, à qui irions-nous? Vous avez les » paroles de la vie éternelle! »

Écoutez ces paroles de la vie, vous qui doutez, vous

qui cherchez, vous qui souffrez! Écoutez-les aussi, vous qui triomphez, vous qui jouissez, vous qui accablez les hommes! Écoutez les paroles que l'Église catholique fait répéter simplement, à chaque lever du soleil, par les petits enfants :

Credo, je crois! Je crois en un seul Dieu créateur. Voilà, savants, la réponse à vos incertitudes.

Credo, je crois! Je crois en un Sauveur du monde, qui a, par sa naissance, consacré la pureté, par ses préceptes confondu l'orgueil, par ses souffrances déshonoré l'injustice, par sa résurrection prouvé sa divinité et notre immortalité : je crois en Jésus-Christ. Voilà, pauvres gens affligés, pauvres peuples opprimés, la réponse à vos désespoirs.

Credo, je crois! Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des justes, morts et vivants, à la rémission des péchés, au jugement, et à la vie heureuse de tous ceux qui auront combattu le bon combat. Voilà, protestants ou philosophes, si divisés dans vos affirmations, si bornés dans vos espérances, la réponse à vos querelles! voilà, potentats oppresseurs, la réponse à vos iniquités! et voilà aussi, ô mort impitoyable, la réponse à tes rigueurs!

Aimer, espérer, croire! Tout est là, et c'est l'Église qui seule garde aux hommes ces trésors dans l'inébranlable majesté et dans l'universelle vérité de ce *Credo*, que le dix-neuvième Concile, à l'aube du vingtième siècle, se prépare à redire avec le deux cent soixante-deuxième successeur du batelier Pierre, premier apôtre de Jésus-Christ.

Mais cessons de parler, mes Frères, cessons de disputer, cessons de craindre, et, fléchissant le genou, prions !

O Dieu ! qui connaît les secrets de votre Providence, et qui sait les merveilles que l'Église peut encore montrer au monde, si les passions et les fautes des hommes ne viennent pas à la traverse !

Prions, afin que le Concile puisse accomplir son œuvre ! que les peuples chrétiens écoutent docilement la voix de l'Église, et ne repoussent pas ce suprême effort qu'elle tente pour les sauver ! que la lumière se fasse dans les esprits, et que les cœurs s'apaisent ! que les malentendus s'éclaircissent, que les préventions se dissipent, que les griefs sans cause disparaissent, qu'une nouvelle efflorescence du christianisme et par conséquent de la civilisation se fasse dans le monde ! que les retours tant désirés et si nécessaires s'accomplissent ! et que la religion et la société, appuyées l'une sur l'autre, poursuivent d'un commun accord leur marche bienfaisante !

O Dieu ! quel grand pas vers l'établissement de votre règne sur la terre, vers le vrai progrès des sociétés, vers la liberté par la vérité, vers la fraternité des hommes, vers l'extinction des révolutions et des guerres, vers la paix du monde !

Ah ! une ère nouvelle pourrait s'ouvrir, et un nouveau grand siècle apparaître dans l'histoire !

Malgré tant de sujets de crainte que les hommes et les choses aujourd'hui nous inspirent, ouvrons nos

âmes à ces espérances, demandons à Dieu les vrais biens, et ne prévoyons les malheurs possibles que pour les prévenir. Qu'on sache, du moins, que les catholiques ne sont pas les hommes du découragement, des sinistres prédictions, des défis irritants, mais les hommes de la charité, des nobles espoirs, des pacifiques efforts, en même temps que des luttes généreuses.

Reportons-nous par la pensée à ce jour à jamais mémorable où les premiers apôtres entouraient Pierre, et, assistés par l'Esprit divin, parlaient dans leurs langues à tous ces peuples, pères des peuples actuels, dont le livre saint contient l'énumération magnifique, hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel [1].

Invoquons ces apôtres, invoquons saint Pierre et saint Paul, invoquons la Vierge Marie, Mère de Jésus, honneur et patronne céleste de la famille des hommes; et, unis aux âmes de tous les saints, prions l'adorable Trinité qui règne dans les cieux!

Voilà que, dans l'univers entier, le Pape et les évêques se mettent à l'œuvre, et se préparent, par de profondes études, à leurs grands travaux. Prions pour que l'esprit de Dieu les assiste dans ces préparations nécessaires.

Prions, pour que les souverains, selon le vœu et la demande formelle que leur en adresse le Saint-Père, abjurant tous vains ombrages, toutes défiances injustes et surannées, favorisent, par la liberté des évêques, la future assemblée de l'Église, et lui laissent faire en paix son Concile.

[1] *Act.* II, 5, 9, 10.

Prions, pour que les peuples aussi, comprenant les intentions maternelles de l'Église, et fermant l'oreille aux calomnies hostiles, attendent avec confiance et acceptent avec docilité la parole de leur Mère.

Prions, pour que ses adversaires déclarés eux-mêmes fassent trêve à leurs soupçons, à leurs colères, au moins jusqu'à ce qu'elle ait rendu, dans son Concile et sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, des décrets dont la sagesse et la charité les touche, et d'ennemis irréconciliables fasse, Dieu le veuille! des enfants soumis.

Prions, pour que tant d'hommes de bonne foi, savants, hommes politiques, chefs de famille, tant d'hommes de travail, tant d'hommes de cœur, que la lumière de Jésus-Christ n'éclaire pas encore, en reçoivent les purs et bienfaisants rayons.

Prions, pour que les vœux inquiets de tant de mères, de sœurs, d'épouses, de filles, qui maintiennent obscurément la pureté, la sainteté dans les familles, sans pouvoir y faire descendre la foi, soient enfin exaucés.

Prions, pour qu'enfin l'Orient et l'Occident se rapprochent, et pour que nos frères séparés, las de la division qui les dissout, avides de cette unité qui est le principe de la vie comme le signe de la vérité, et qui est le vœu du Christ, répondent au pressant appel que leur fera la vraie Mère, la sainte Église, et viennent enfin se jeter dans nos bras, ouverts depuis trois siècles.

Prions pour que l'Église, dans ses fidèles, dans ses prêtres, soit chaque jour plus pure, plus pieuse, plus savante, plus charitable; afin que nos défauts, mes

Frères, ne mettent pas obstacle au règne du Dieu que nous sommes chargés de faire aimer.

Enfin prions pour le Saint-Père : Daignez, ô Dieu! le conserver à votre Église, et puisse ce grand Pontife qui n'a pas craint, malgré les fatigues de l'âge, d'entreprendre l'œuvre laborieuse d'un Concile, en voir aussi l'heureuse issue! Puisse-t-il après tant d'épreuves, si fortement portées, jouir enfin du triomphe de l'Église, avant d'aller recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus!

A ces causes :

1° A dater de la réception de la présente lettre pastorale, tous les prêtres de notre diocèse diront, tous les samedis, jusqu'à l'ouverture du Concile, à la Messe, l'oraison *De Spiritu Sancto;*

2° Aux Saluts du dimanche, on chantera trois fois après l'antienne en l'honneur de la Sainte Vierge, l'invocation *Regina sine labe originali concepta, ora pro nobis;*

3° Nous invitons les pieux fidèles à communier à l'intention du futur Concile, et à réciter quelquefois l'hymne *Veni, Creator Spiritus,* ou la prose de la Pentecôte, *Veni, Sancte Spiritus.*

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

Donné à Orléans, le 13 septembre 1868,
En la fête du saint nom de Marie.

... DU CÉNACLE
PARIS-MONTMARTRE

LETTRE

DE

Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE SON DIOCÈSE

AVANT SON DÉPART POUR ROME

Mes très-chers Frères,

Je vous quitte pour me rendre à l'appel du Vicaire de Jésus-Christ, et pour me réunir au Concile du Vatican avec les évêques de toute la terre.

Déjà, je vous ai exposé quels grands desseins animèrent le Souverain Pontife, le jour où il conçut la pensée de pourvoir aux besoins spirituels des sociétés humaines, et de couronner les œuvres de son long et mémorable pontificat par la convocation de cette auguste assemblée.

En France, et dans tous les pays, les évêques ont élevé la voix pour annoncer le Concile, et en dire les motifs, le grand but : les mille échos de la publicité, qui font de la terre entière un lieu sonore où tout retentit, ont répété partout leur parole : les ennemis même ont servi d'organes pour la transmettre ; et maintenant, tous les habitants des pays civilisés, quels qu'ils soient, partagés peut-être entre l'amour et la haine, mais saisis, bon gré mal gré, de surprise et d'admiration,

dirigent leurs regards et leurs pensées vers cette réunion sans égale, que le successeur de Pierre, aussi pauvre que le batelier de Galilée et aussi courageux, convoque tranquillement, près de deux mille ans après la mort de son divin Maître Jésus-Christ, à Rome, en face du Capitole et du Forum, sur un sol menacé, mais au nom d'un pouvoir supérieur qu'il ne doit rendre et qu'il ne rendra qu'aux mains immortelles du Dieu vivant.

Au moment de me séparer de vous, mes Frères, pour aller prendre part aux travaux du Concile, je n'ai donc plus rien à vous expliquer, que je ne vous aie dit déjà, ou qui ne vous ait été beaucoup mieux dit par les instructions si solides et si éloquentes des évêques de France. Mais je cède au besoin de mon cœur, en vous exprimant les sentiments qui le remplissent, l'émeuvent, le font déborder, à l'heure des adieux, soit que je pense à vous, à l'Église, à mon pays, soit que je médite à l'avance la portée de ce grand événement, le plus important, sans contredit, et le plus solennel qui se soit présenté à moi dans le cours d'une vie déjà longue, pleine de travaux et de combats, et maintenant bien voisine du terme où l'attendent les jugements de Dieu.

Lorsque saint Paul allait partir de Milet pour monter sur le navire qui devait le porter à Jérusalem, puis à Rome, il fit venir les anciens de l'Église d'Éphèse qu'il avait longtemps gouvernée, et après leur avoir adressé des paroles sublimes, se rendant à lui-même un témoignage que les saints, au nombre desquels je ne suis pas, ont seuls le droit de répéter, il leur exprima en

ces termes sa confiance et ses dernières recommandations :

« *Les tribulations m'attendent. Mais je ne crains* » *rien. Je n'estime pas ma vie plus précieuse que mon* » *âme. Il me suffit que j'achève ma course, que je rem-* » *plisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus,* » *qui est de prêcher l'Évangile de la grâce de Dieu.*

» *Je sais que vous ne verrez plus ma face... C'est* » *pourquoi, prenez garde à vous-mêmes et à tout le* » *troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis...* » *Je vous recommande à Dieu... à Celui qui peut* » *achever l'édifice que nous avons commencé, et vous* » *donner part à son héritage avec tous les saints.*

» Puis il se mit à genoux et pria avec eux tous. Alors » ils commencèrent à fondre en larmes, et se jetant » au cou de Paul, ils l'embrassaient. Et ils le condui- » sirent jusqu'au vaisseau, se séparant avec beaucoup » de peine. » Et le vaisseau fuyant avait disparu à leurs yeux qu'ils le saluaient encore, et priaient toujours.

Il me semble que ces paroles se présentent d'elles-mêmes à tous les évêques prêts à quitter la terre où ils laissent tant de bons prêtres et des fidèles si dévoués. Pour moi, combien il me serait doux de vous rassembler tous aussi, sans exception, prêtres de l'Église d'Orléans, pour prier avec vous et pour vous embrasser! Je suis loin, hélas! de l'incomparable apôtre, dont je vous rappelais tout à l'heure les paroles. Mais enfin, il y a vingt ans que nous travaillons ensemble dans ce cher diocèse, et je vous le recommande à l'exemple de saint Paul en partant. Et, certes, votre évêque peut vous en

rendre aujourd'hui le témoignage : Pendant que j'ai parlé, vous avez agi ; pendant que j'ai combattu, vous avez édifié ; pendant que le malheur des temps m'a fait vivre dans les discussions et les orages, vous avez passé vos journées dans l'humble paix des villages et les labeurs du ministère, occupés à instruire, à secourir, à pardonner. Votre évêque vous remercie en vous disant adieu. Ma pensée reconnaissante va vous chercher au fond des villes et de tous nos hameaux. O mes amis et mes frères, prêtres de l'Église d'Orléans, je vous bénis, je vous donne le baiser de paix ! Songez à moi, aimez-moi, priez pour moi !

Et vous tous, ô mes diocésains, ô mes fils bien-aimés, en vous adressant aussi au moment de la séparation ces adieux de mon âme, laissez-moi vous remercier et vous bénir ! Vous, habitants de cette chère ville d'Orléans, en qui j'ai trouvé une affection si constante, une docilité si chrétienne, une charité si généreuse ; et vous aussi, habitants de toutes ces campagnes, que j'ai parcourues tant de fois, et qui toujours avez accueilli avec tant de religion et d'empressement votre évêque ! Vous ne m'avez jamais repoussé ; sur aucun de vous, sur aucune de vos demeures, je n'ai jamais été obligé de secouer la poussière de mes pieds ; et si tous, à l'heure où mon cœur vous adresse ces paroles, vous n'êtes pas encore devenus tout ce que mon zèle souhaiterait, vous l'êtes en espérance.

Je ne veux vous dire ici à tous qu'une seule et courte parole. Une prescription du Saint-Père m'a fait éprouver chaque matin au saint autel une consolation profonde :

c'était de redire trois fois au saint sacrifice de la messe, en union d'esprit et de cœur, avec les mille évêques et les milliers de prêtres du monde entier les trois oraisons de l'Esprit-Saint. Il me semblait impossible, en les disant, que cette unanime prière de tant d'âmes sacerdotales ne fût pas exaucée.

Prions toujours, mes très-chers frères, cet Esprit de paix, de lumière et d'amour ; cet Esprit de Notre-Seigneur, dans lequel il disait à ses apôtres : La paix soit avec vous ; *Pax vobis!* et leur recommandait, en les envoyant aux peuples, de dire : La paix soit à cette maison ; *Pax huic domui!* la paix soit à cette cité ; *Pax huic civitati.* La paix ! la paix ! toujours la paix !

La paix dans la vérité ; la paix dans la charité. Et voilà, en ces deux mots divins, l'œuvre de l'Église au futur Concile. Les évêques ne se rassemblent que pour faire une œuvre de vérité et de paix, pour pacifier les hommes ; pour les réconcilier avec Dieu et avec eux-mêmes ; pas pour autre chose.

Et voilà pourquoi le Prophète, voyant venir de loin, et s'assembler de tous les points du monde, ces hommes de paix, chantait : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem!* Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes, qu'on voit venir de loin, apportant la bonne nouvelle de la paix au monde, et disant : ô Sion, ô Église, ton Dieu régnera sur toi !

I

L'Église, ah ! je l'aime ! Je l'aime, parce qu'elle est la société des âmes ! Je l'aime, parce qu'elle aime,

parce qu'elle sauve les âmes ! Jésus-Christ les lui a acquises par son sang : *Quam acquisivit sanguine suo.* Et je l'aimerai à jamais, cette sainte Église, parce qu'elle n'est occupée ici-bas qu'à rendre aux âmes leur liberté, leur dignité, leur vertu, leur pureté, leurs droits sacrés, leur sainte égalité devant Dieu.

Da mihi animas ! cætera tolle tibi ! « Donnez-moi » les âmes, et gardez pour vous le reste ! » Ce fut le cri de l'apostolat, lorsqu'il parut dans le monde. Pierre et Paul ne firent pas entendre d'autre parole aux hommes.

L'Église l'a répété d'âge en âge. *Da mihi animas :* Voilà son cri en traversant le monde et les siècles.

Société sacrée des âmes, le saint Concile qu'elle assemble au Vatican n'aura point d'autre regard, d'autre but que les âmes : l'amour, le respect, le salut des âmes. Il n'a point d'armée, point de glaive, point d'appareil menaçant et meurtrier. Sa force est toute spirituelle, comme les âmes.

Son arme, c'est la parole de Jésus-Christ, c'est la persuasion évangélique, c'est la vérité, c'est l'amour.

Et quand vous entendez dire qu'il prépare des définitions et des anathèmes, rappelez-vous que cela ne veut dire qu'une chose : c'est qu'il s'adresse à la foi, à la raison, à la conscience, parlant à ces libres facultés, avec la précision et l'autorité qui lui appartiennent, justement parce qu'il ne se sert pas de la force, et parce que sa puissance est avant tout spirituelle.

Ils vont donc se réunir, ils sont en marche de tous les points du globe vers le centre de la société des âmes, les chefs de cette société spirituelle et immortelle, ces

désarmés, ces pacifiques, travaillés de pensées de paix, et apportant aux hommes de tous les pays et de toutes les races les deux conditions de la paix : la vérité et la charité.

Il y en a qui les redoutent, qui les suspectent, qui les accusent de vues mesquines ou de projets violents.

Ah ! je me sens humilié de toutes les petites conjectures qui naissent parmi les hommes à l'approche de ce Concile. Croyants et incroyants semblent quelquefois rivaliser ici de naïve ignorance et d'inexplicable effroi.

Vraiment, nous attachons trop d'importance aux tumultes du lieu et de l'heure où nous sommes. Pour Dieu qui est éternel, et pour l'Église avec laquelle il demeure jusqu'à la consommation des siècles, un continent est une province, un siècle est un jour. Héritiers de la vérité et de l'éternité, ne soyons pas si préoccupés de notre province et de notre minute. Après trois cents ans, le Concile de Trente régit encore nos destinées spirituelles. Nous allons travailler pour des âmes qui ne sont pas encore sur la terre, et pour des temps où tout ce qui vit, hommes, trônes, constitutions, partis, écoles, renommées, coutumes, aura été jugé de Dieu et ne sera plus. Nous avons les yeux fixés sur le présent, mais plus encore vers l'avenir. Voilà pourquoi nous sommes au-dessus des éphémères pensées et des vaines querelles.

Assemblée véritablement œcuménique, représentant non une nation, non une race, non un continent, mais le monde, mais l'humanité ; non des intérêts locaux, particuliers, transitoires, mais les intérêts généraux et

permanents de l'âme humaine, tel sera le grand et rassurant spectacle de catholicité et d'unité que le Concile donnera aux hommes.

Oui, parmi les divisions profondes qui troublent les individus et les peuples, au milieu du doute, de la critique et des écoles en ruine, l'Église nous prépare la sublime vision de l'unité ; de même qu'au lendemain des batailles, des épidémies, des crises violentes et de toutes les misères morales et matérielles, elle nous garde encore la sublime vision de la charité.

Rappelez-vous, mes Frères, les faits récents :

Il y a quinze ans, Pie IX parle, et les évêques, sur tous les points de la catholicité, à Vienne, à Cologne, à Madrid, à Lyon, à Dublin, à Smyrne, à Baltimore, partout au fond des continents, dans les îles les plus lointaines, et jusque dans les missions du bout du monde, parlent avec Pie IX, en l'honneur de la Mère Immaculée du Sauveur.

Puis Pie IX souffre, et aux évêques se joignent les prêtres, les fidèles, les pauvres, les ouvriers, les petits enfants, pour assister le Vicaire du Christ dans son auguste indigence, pour offrir des prières, des ressources et du sang.

A l'image de Pie IX, les évêques souffrent dans presque toutes les contrées de l'Europe, et l'écho de vos sympathies porte en tous lieux la gloire et l'émotion de tant d'épreuves. Le monde n'a jamais vu pareille union dans l'amour, ni pareille unanimité dans la doctrine. Nos ennemis même, quand ils touchent à l'Église, à Rome ou à Madrid, à Varsovie ou à Damas, à Turin

ou au Japon, sont surpris de ne pouvoir déchirer cette robe sans couture, et tous les centurions qui nous percent la poitrine de la lame de leurs glaives s'en vont en murmurant tout bas : « Vraiment cette Église est la Fille de Dieu ! »

On parle de nos divisions. Mais quand donc l'Église fut-elle moins divisée, plus unie, plus fidèle, plus fraternelle et plus filiale? Il vous appartient bien, vous qui ne vous entendez sur rien et qui discutez sur tout, d'élever la voix contre elle. Non, les discussions entre nous, sur de libres opinions, n'entament en rien notre symbole. L'édifice de l'Église est si solide et si protégé, que les pierres qui se détachent n'ébranlent pas la muraille et ne tuent personne. Le navire est si bien construit qu'il franchit tous les écueils et affronte toutes les mers. Faites le compte des apostasies et celui des conquêtes. Depuis trente ans, l'Église a perdu deux ou trois hommes, qui n'ont entraîné personne ; elle a reçu droit de cité dans de grandes nations : Londres et Constantinople, New-York et Pékin entendent sonner nos cloches. Et vous voulez nous effrayer, et vous nous demandez d'être inquiets et de trembler ! Non, non, notre confiance est inébranlable, parce que Celui qui a fait notre unité a vaincu le monde.

Et à côté de ce merveilleux spectacle d'unité dans la catholicité, mes Frères, voyez-en un autre non moins consolant.

Le monde catholique entier sera là, à Rome, au Vatican, dans l'assemblée des évêques. Ces hommes parleront une langue commune, la langue de la foi, dans

laquelle ils s'entendront tous. Mais aucun d'eux n'oubliera la langue de la terre, ni qu'ils ont ici-bas une patrie.

Sans doute, dans l'assemblée des Pontifes du monde chrétien, point de patriotisme exclusif, étroit, vaniteux. Nous parlerons, pour la race humaine tout entière, pour toutes les âmes, qui, sous toutes les latitudes et sous tous les cieux, invoquent ou attendent Jésus-Christ !

Mais cependant nul ne peut oublier ce que son pays a pu et doit faire encore pour l'Église, et personne ne m'en voudra, si moi, évêque français, je m'inspire de ces vieux évêques des Gaules qui ont tant fait pour la civilisation, en même temps que pour la religion, sur le sol de notre patrie !

Arrière donc ceux qui parlent de divorce entre la religion et les sociétés, entre l'Église et les patries !

Et qui donc pourrait abolir dans nos cœurs le souvenir de ce que la France te doit, ô Église de France, vraie fille aînée de la sainte Église catholique, et vraie mère de la France ! Toi qui as pris notre race barbare et inculte, il y a quatorze cents ans, et qui l'as baptisée, illuminée, instruite, fondée ; présidant à la naissance de l'autorité régulière, à la transmission des sciences et des lettres, à l'établissement des grandes et des petites écoles, à l'épanouissement de l'architecture et des arts, à l'organisation des métiers, à la protection et à l'élévation des pauvres, à l'égalité des droits, à la pureté des familles : pétrissant toute âme française d'honneur, de miséricorde et de justice, et offrant sur ce

sol privilégié le modèle des pontifes dans saint Martin, le modèle des rois dans saint Louis, le modèle des guerriers dans Jeanne d'Arc et Bayard, le modèle des prêtres et des citoyens dans saint Vincent de Paul, le modèle enfin de toutes les conditions de la vie dans cette légion de saints français, dont nous portons les noms mêlés au nom de nos familles, et qui forment au-dessus de nos têtes une multitude de protecteurs et comme une nuée imposante de glorieux témoins! *Tantam habentes impositam nubem testium!*

Tous ces grands souvenirs, mes très-chers Frères, se pressent dans mon âme au moment même où je vais quitter la France. En me séparant d'elle, je sens mieux que je l'aime, et dans cette auguste assemblée, où toutes les nations seront représentées, au sein de cette Église catholique à la fois universelle et nationale, qui, comme l'astre du jour, baigne chaque sillon et tout l'ensemble de la terre des rayons d'une même lumière, non, je ne verrai point disparaître en mon âme mes sentiments patriotiques; je penserai à vous, ô mes chers diocésains, ô mes compatriotes, je porterai dans mon cœur et dans ma parole les vœux, les souffrances, l'honneur, et l'amour de mon pays, et, à Rome, je me sentirai plus évêque sans me sentir moins Français!

Tel est l'esprit catholique, telles sont les pensées que les évêques portent à Rome : lieu illustre et élevé, où les âmes s'élèvent encore. Oui, sur ces saintes hauteurs, un esprit plus large s'empare de l'homme et du prêtre, de plus vastes horizons s'ouvrent devant lui.

Dans le même récit du voyage de saint Paul, il est

dit que ce vaillant cœur, en approchant de Rome, se sentait tout remué et partagé entre mille sentiments confus; mais des frères sortirent de Rome, ils allèrent à sa rencontre sur la voie Appienne, au delà de la tombe des Scipions, et il prit une confiance nouvelle[1].

Comme saint Paul, chacun de nous, à la rencontre de ses frères sur la route de Rome, se sentira aussi rassuré, fortifié, consolé, porté plus haut. L'air que l'on respire à Saint-Pierre est plus large et plus pur; *Largior æther!* il semble tomber de ces hauteurs où nous voyons le Père céleste. Là, dans ce centre de l'unité et de la catholicité, tout est fait un et universel. Là on se sent citoyen du monde, en même temps que citoyen de la vie future. Et déjà quelque chose de l'éternité passe dans mes pensées. J'oublie les choses de l'heure qui s'envole, pour ne plus songer qu'aux devoirs supérieurs de mon ministère. Mes yeux se détournent de tout autre intérêt, et ils se fixent sur le ciel, sur l'avenir de la race humaine, sur cette sainte Église militante dont je suis le prêtre, et sur cette sainte Église triomphante, où je voudrais pouvoir porter avec moi, dans mes bras et sur mon cœur, tous ceux que j'ai connus, aimés, tous mes frères.

Croyez-le bien, mes très-chers Frères, les évêques laisseront et déposeront, au moment de franchir le seuil du Vatican, toutes les divergences éphémères. Nul n'a jamais regardé le Concile comme un champ de bataille, ou comme une assemblée oratoire, un congrès, un tribunal humain! Les hommes qui se plai-

[1] Act., ch. XXVI. *Accepit fiduciam.*

sent dans ces pauvres pensées n'ont jamais contemplé ton armée pacifique, ô Israël! Ils n'ont jamais habité sous tes tentes!

L'Église n'est pas dans les laboratoires de la science, dans les théâtres de la polémique ou dans le secret des cours. Elle est dans le tabernacle de l'autel, dans le pardon du tribunal sacré, dans la chaire et dans l'Évangile; elle est dans l'évêque qui parle à son peuple, dans le curé de village qui évangélise, dans le missionnaire de la Chine et dans la sœur de charité; elle est dans le *Credo* qui passe à travers les lèvres de l'enfant et les lèvres du mourant; elle est dans les vérités et dans les vertus, dans les secours invincibles dont Jésus-Christ sur la croix a fait jaillir la source intarissable pour toujours et pour tous. Ah! que mes paroles sont froides et desséchées, et qui pourra vous montrer le divin dans l'Église, au lieu du côté périssable et humain sur lequel nos yeux s'obstinent et se troublent! Je me sens inondé en ce moment des larmes intérieures et brûlantes que doit arracher à tout homme le sentiment de son impuissance, et surtout celui de sa misère morale, quand il entrevoit de loin, sans pouvoir la rendre, l'éblouissante clarté de la vérité et de la vertu, tombées sur le monde de cette croix que porte l'Église!

Il y a deux mois, les évêques d'Allemagne se sont rassemblés à Fulda, près de la tombe de ce moine illustre venu d'Angleterre, il y a onze cents ans, pour introduire la Germanie dans la civilisation chrétienne. Sans oublier leur Allemagne, ils ont su tenir un langage plein de douceur et de majesté, le vrai langage de

l'Église catholique. J'aime à répéter avec eux que l'Église n'est point un parti, qu'elle veut vivre en paix avec les hommes, bénir partout, bénir toujours, n'ayant d'autres ennemis que les ennemis des nations, le vice et l'erreur. Unie plus que jamais à son chef, au successeur direct du premier des apôtres, elle ne sera ni divisée, ni précipitée, ni imprudente, ni implacable.

Savez-vous, mes Frères, qui lui dicte ses devoirs? Ce sont vos besoins.

La paix, voilà le besoin de toutes les âmes et de toutes les races. La paix, je vous le disais tout à l'heure, la paix dans la vérité, la paix dans la charité. Que demande la vérité? Qu'exige la charité? Voilà le programme et l'objet du Concile, et quand vous entendez dire que les évêques s'occuperont des erreurs contemporaines et de l'état des sociétés modernes, cela ne veut pas dire autre chose.

II

Les erreurs contemporaines, nul ne le peut nier, voilà la source des maux profonds de ce siècle.

Après quarante ans de sacerdoce, et vingt ans d'épiscopat, mêlé de près aux hommes, aux événements, aux confidences, je connais mon temps, et je ne le calomnierai pas si je dis qu'il a, nonobstant les lumières dont il est justement fier, ses ténèbres et ses défaillances.

Je ne viens pas sonder ici les plaies vives de notre époque : le Saint-Père l'a fait, lorsque, posant sa main sur le cœur de la société contemporaine, il a senti, à ses

mouvements irréguliers et tumultueux, qu'elle était malade, et qu'il fallait tenter un grand effort pour la guérir. Mais qui pourra se récrier, si je dis que la grande cause de nos souffrances, ce sont nos erreurs ?

Jamais, gardez-vous, mes Frères, de le croire, les grandes erreurs ne sont inoffensives. *Si votre œil est ténébreux*, a dit Notre-Seigneur, *tout votre corps est dans les ténèbres;* et vous allez de chute en chute, vous égarant à chaque pas.

Voilà pourquoi l'Église, ayant reçu de son divin Fondateur une mission de conservation et de salut, a reçu, pour la remplir, une mission de vérité.

La vérité est la lumière, la vérité est la voie, la vérité est la vie.

Nous périssons, individus ou peuples, quand nous ne sommes pas dans les conditions de la vérité.

Eh bien! sans parler ici directement de l'ordre politique et social, qui ressent les contre-coups de toutes nos déviations et de tous nos troubles, n'est-il pas vrai que ce siècle est en proie à un immense malaise, à une profonde incertitude, dans l'ordre intellectuel, moral, et religieux ?

Pourquoi ? parce que, et c'est là sa plaie fatale et mortelle, il lui manque la lumière et la vie d'en haut.

Et la lumière et la vie d'en haut lui manquent, parce qu'il se détourne de la source unique de ces biens, la sainte Église catholique, à qui Dieu en a confié le dépôt sacré sur la terre.

Et il s'en détourne, parce que des nuages l'ont voilée à ses yeux ; parce que mille sophismes ont enveloppé

l'atmosphère ; parce que des préventions, des malentendus, venus de causes multiples, ont égaré les esprits et irrité les cœurs.

Ah ! c'est là ce qui navre nos âmes, à nous, évêques catholiques du dix-neuvième siècle, quand, sachant par la foi que toute vérité et toute charité sont dans l'Évangile, et par l'histoire ce que l'Église a fait pour la société, pour toutes les classes d'hommes, pour le peuple en particulier ; ce qu'elle a mis de dignité, de justice, d'amour, dans les institutions, les lois, les mœurs ; ce que lui doivent les sciences, les arts, et cette superbe raison humaine elle-même, nous voyons cependant cette sainte Église de Jésus-Christ tellement méconnue, travestie, calomniée, qu'aujourd'hui c'est la haine qu'on est parvenu à souffler contre elle dans les cœurs d'une foule de nos contemporains, à tel point que la servir, et avec elle toutes les saintes causes qu'elle bénit et qu'elle protége, c'est une injure dans le langage de la presse quotidienne et de certaines assemblées populaires. Et en même temps qu'on cherche à consommer ce divorce ingrat et funeste entre les peuples et l'Église, d'autres, dans de plus hautes régions, le proclament nécessaire au nom d'une science révoltée et séparée. Voilà, mes très-chers frères, ce qui fait aujourd'hui ma douleur profonde et me met au cœur, comme disait saint Paul, un continuel gémissement : *Continuus cordi dolor !*

Eh bien ! c'est pour cela que l'Église s'assemble. Parce que des griefs sans cause, des haines injustes, des malentendus déplorables, éloignent d'elle ce siècle ;

et parce que, dans cet éloignement, la lumière et la vie d'en haut se retirent des hommes, et que les vérités ont diminué sur la terre, et que le torrent des erreurs menace tout.

Et comme, au moment des inondations, les hommes emportent ce qu'ils ont de plus précieux et se retirent sur les hauteurs, mettant d'abord en sûreté les semences qui féconderont la terre après la retraite des eaux, de même les évêques, pasteurs des peuples, se réunissent, dans le lieu élevé et inaccessible aux flots de l'erreur, à Rome, pour déposer comme dans une arche d'alliance les tables de la loi sacrée. Et c'est là que, après la tourmente, quand les eaux écoulées laisseront apercevoir le sol bouleversé et peut-être couvert de ruines, les hommes qui auront échappé au cataclysme viendront, pour ressemer leurs champs ravagés, redemander les germes féconds de l'avenir.

Aussi jamais œuvre ne fut plus obligatoire, et peut-être, malgré le puissant obstacle des malentendus et des préventions, plus facile.

Car cette lumière et cette vie d'en haut, que ce siècle ne veut pas recevoir de nous, nulle autre main ne les lui offre. Nulle doctrine, nulle force morale, nulle religion n'a surgi et ne surgira dans le monde pour prendre la place de l'antique christianisme.

Siècle grandiose, plutôt que grand, il a tout remué, tout cherché; et il souffre : voilà la vérité!

Ah! que d'âmes invoquent tout bas, par la voix de leurs souffrances, celui qui a dit : « Venez à moi, vous » tous qui êtes travaillés, et je vous reposerai! »

Combien d'intelligences lui crient, par la voix de leurs égarements : « *Jam advesperascit, mane nobis-* » *cum :* Le soir vient, il fait sombre, demeurez avec » nous ! »

Combien, fatigués de leurs vains efforts, lui disent avec Pierre : « Seigneur, à quel autre irions-nous ? » Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. »

Ce monde viendra donc à nous, il ne viendra qu'à nous. L'excès même des maux en prépare le remède ; car l'expérience a ses salutaires enseignements, et on peut entrevoir, à plus d'une sinistre lueur, ce que le christianisme, disparu ou amoindri, laisserait dans une société sceptique, et ce qui des bas-fonds d'un peuple impie pourrait monter à la surface.

Ne marchons-nous pas déjà sur un sol semé de débris ? D'autres siècles ont été plus éprouvés que le nôtre, aucun peut-être n'aura été semé de plus de vicissitudes, et témoin de plus d'écroulements. Sans doute, les enfants d'Adam ont toujours porté à travers la vie un esprit agité et un cœur inquiet. Mais, en ce siècle, les lois, les trônes, les sociétés, les sciences, les arts, les industries, les corps, la matière elle-même, sont entrées dans un mouvement qui est venu rendre plus vif encore et plus universelle l'agitation native des habitants de la terre. Gardons-nous de tout condamner pêle-mêle dans ce redoublement d'activité, dans cette marche en avant. J'ai comparé ce siècle au siècle du Concile de Trente, et j'ai trouvé les armées moins oppressives, les lois plus équitables, le clergé plus pur, les petits mieux protégés, les indigents mieux assistés,

les esclaves affranchis. Je ne calomnie donc pas mon temps, quand je le nomme le siècle de l'agitation et du changement, et par une conséquence nécessaire, des bouleversements et des ruines.

Or, pendant que tout change, il importe que la vérité ne change pas. Plus le reste vacille et tombe, plus il importe qu'elle demeure stable, inébranlable, comme celui de qui elle vient.

O vous, qui nous accusez d'être immuables, comme elle vous est bonne, notre immobilité ! Que deviendriez-vous sans elle ? Que deviendrait celui qui marche, si le sol marchait avec lui ? Que professeraient les philosophes, si nous ne maintenions, au-dessus de tous les systèmes qui changent, avec les grandes croyances chrétiennes, le vrai, le grand patrimoine du genre humain, l'âme, Dieu, la vie future, le bien et le mal, la liberté, le salut ? Que n'oseraient pas les législateurs, sans cesse occupés à remanier les lois et les défenses, si nous ne maintenions, au-dessus des régimes qui se succèdent, les grands principes de la charité, de la justice et de l'égalité chrétiennes ? Que deviendraient les mœurs, submergées par l'inondation de la mauvaise presse, du mauvais théâtre et du mauvais exemple, si nous ne maintenions, au-dessus des écoles et des familles, ces préceptes forts, clairs et purs, de la moralité chrétienne, qui usent peu à peu, comme la lime use le fer, les chaînes de la guerre, de l'esclavage et de la débauche, qui pèsent sur les hommes ? Quel bonheur que l'Église ne change pas, encore une fois, pendant que tout change ! Quel bonheur qu'elle ne flé-

chisse pas, pendant que tout est ébranlé ! L'Église a le droit de porter un regard maternel, mais sévère, sur les sociétés contemporaines, non pas seulement sur ceux qui souffrent et veulent se révolter, et auxquels elle doit dire avec saint Pierre : « Ne faites pas de la » liberté le voile de votre malice et de vos cupidités » ; mais encore, et avant tout, sur ceux qui jouissent et ne pensent pas à se réformer ; et à tous elle peut dire : « Que deviendriez-vous sans moi ? Vous vous amusez, » vous vous enrichissez, vous vous querellez. Qu'ad- » viendrait-il du monde, si, pendant vos folies, vos cu- » pidités et vos batailles, je n'étais la source perpé- » tuelle de la vertu, le refuge de l'honneur et du bon » sens, le foyer permanent de la lumière, l'indestruc- » tible asile des vérités qui vous sauvent? Que pèse- » raient vos sciences, vos systèmes et vos industries, au » milieu de l'océan du mal, pour abriter la pureté de » vos filles, la tranquillité de vos derniers moments et » l'honneur du nom d'homme ? Je demeure immobile, » au même poste, depuis dix-neuf cents ans, en face » de votre perpétuelle et malheureuse mobilité. Encore » une fois, venez à moi, vous qui êtes fatigués ; et qui » donc n'est pas fatigué ? »

Rappeler aux hommes les grandes vérités éternelles ; les rendre, s'il se peut, encore plus claires et plus solides ; défendre le dépôt sacré contre toute innovation, mais aussi contre tout affaiblissement : telle est la première mission du Concile, parce que tel est le premier besoin des hommes.

Le Concile en a une autre.

III

Le Concile a un grand devoir à remplir au nom de la charité.

La vérité exige que nous ne changions jamais. La charité, si je l'ose dire, exige que nous changions toujours; je veux dire qu'elle sait prendre, comme la grâce, toutes les formes pour s'accommoder aux besoins des hommes et des temps. C'est pourquoi il y a un côté invariable et un côté variable dans la religion. Nos principes ne peuvent pas varier, nos procédés doivent varier. Nous avons à prêcher Dieu aux hommes, le même Dieu dans des langues diverses, le même Dieu à des peuples divers, le même Dieu à des époques diverses. Malheur à nous si nous trahissions Dieu et blessions la vérité! Malheur à nous, si nous oubliions la charité et blessions les âmes!

Quelles paroles à la fois sublimes, formidables et tendres, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas adressées ici à tous les prêtres, à tous les chrétiens! « Je ne » suis pas venu perdre les âmes, mais les sauver. — Je » suis le bon Pasteur. — Je n'appelle pas les justes, » mais les pécheurs. — Je viens guérir les malades; » les bien portants n'ont pas besoin de médecin. — Je » n'achève pas le roseau à demi rompu, je n'éteins pas » la mèche qui fume encore. — Les pauvres sont évan- » gélisés. Si vous êtes une pierre d'achoppement, un « scandale, un obstacle, pour un seul de ces petits, il » vaudrait mieux qu'on vous jetât à l'eau avec une » pierre au cou. — Vous demandez que le feu du ciel

» tombe sur cette ville ! Vous ne savez pas de quel esprit » vous êtes ! »

Et ce qu'il disait, il le faisait. Quels trésors de charité et de mansuétude dans ce cœur ! quelle tendre et infatigable poursuite des pécheurs ! quel amour des âmes ! quel cri sur Jérusalem, quelles larmes : « Jérusalem, Jérusalem, j'ai voulu rassembler tes en- » fants comme la poule rassemble ses petits sous ses » ailes !... »

Voilà les paroles et les exemples du Maître, et par conséquent les devoirs des disciples. Il faut, en quelque sorte, nous faire hommes ainsi que lui, nous revêtir de la chair et du sang de nos frères, afin de les attirer à lui. Nous sommes, comme Pierre et André, des bateliers sur le rivage, et nous avons sans cesse à orienter nos barques et à raccommoder nos filets, pour recommencer sans fin notre pêche, tantôt ici, tantôt là.

Nous sommes encore les ouvriers dans le champ du père de famille, et nous avons sans cesse à retravailler le sol et à jeter de nouveau la semence.

Jamais la moisson n'a été plus abondante.

Mais à ce siècle, qui a besoin de nous, et dont nous avons aussi besoin, il faut frayer les pas vers nous. Il faut que la charité prépare les voies à la vérité.

C'est-à-dire qu'il faut ouvrir à ce siècle nos bras, il faut surtout lui ouvrir nos cœurs. Il nous écoutera, quand nous saurons lui parler.

Il ne s'agit pas de lui sacrifier une parcelle quelconque de l'éternelle vérité ; il ne s'agit pas de conces-

sions ou de complaisances indignes, il s'agit seulement de l'aimer, et en l'aimant, de le comprendre, de l'éclairer, de le relever, de l'amener doucement à la vérité.

Voilà ce que sait et veut l'Église; voilà ce qu'elle nous demande; voilà ce que fera le Concile.

Non, ne craignez pas, hommes de ce siècle. Sans doute, le Concile vous dira la vérité, la vérité tout entière, mais rien que la vérité : il ne songe en aucune sorte à vous imposer, sous le nom de la vérité, des fardeaux qui ne seraient ni dans la foi, ni dans la loi, et que vous ne pourriez pas porter.

Il ne condamnera, il n'insultera aucun des dons de Dieu aux hommes, même ceux dont ce siècle a abusé. Hélas! n'est-ce pas l'éternel malheur de l'homme d'abuser de ce qui est bon? N'y a-t-il pas eu sur la terre le despotisme, abus de l'autorité; l'illuminisme, abus de la raison; la licence, abus de la liberté? Et cependant la raison, l'autorité et la liberté sont des dons de Dieu. La religion ne veut que purifier ces dons, les élever, les ennoblir, les sauver de leurs propres excès.

On a dit que le Saint-Père, en ne convoquant pas expressément les gouvernements au Concile, avait rompu avec les États. Non, il n'en était rien. Toutefois il ne s'agit pas tant au Concile de proclamer l'alliance avec *les États* que l'alliance entre l'Église et la Société : alliance toujours nécessaire et toujours possible; alliance qui dépend bien moins des lois que de l'esprit public; alliance qui est indispensable au bonheur de la société elle-même, comme à la paix de l'Église; mais

alliance que l'on proclame vainement dans les traités et dans les actes publics, quand elle n'existe pas dans les âmes : c'est jusque-là, c'est jusqu'aux âmes qu'il faut donc aller, pour que cette alliance soit sérieuse, sincère, efficace; et voilà pourquoi l'Église avant tout veut parler aux âmes.

L'Église est une mère, et à côté de sa vigilance, de son autorité, de sa souveraineté maternelle, elle a une tendresse invincible, une majesté sereine et aussi une souveraine sincérité. La charité débordera de son langage; le monde entier sentira dans ses paroles, avec une intelligence sérieuse et solide des intérêts et des besoins du temps actuel, avec une intelligence grave et affectueuse de ses maux, de ses véritables maux et de leurs véritables remèdes, il sentira, dans les évêques, une charité à la fois paternelle et fraternelle, aussi forte que tendre, aussi généreuse que lumineuse; je l'ose dire, aussi intrépide que perspicace.

Voilà, nous le disons sans crainte d'être démenti par aucun d'eux, les sentiments que tous les évêques portent au Concile, en ce qui touche la société contemporaine.

Et de plus, de ce lieu élevé du Vatican où ils seront, jetant leurs regards sur la terre entière, quel sérieux examen n'auront-ils pas à faire de l'état du monde et de l'action de l'Église dans le monde!

Depuis dix-huit siècles, la vérité a rayonné sur l'univers; le niveau général du vrai, du beau, du bien s'est relevé admirablement sous la main de Jésus-Christ : la famille humaine tout entière respire plus librement de-

puis que l'Évangile a paru parmi les hommes. Un soleil nouveau éclaire le monde moral dans son ensemble; car Dieu a parlé, et il n'est pas une créature qui n'ait reçu l'écho plus ou moins lointain de la voix divine, et sur les plus désespérés, l'espérance est tombée du ciel, avec le sang de Jésus-Christ, comme une rosée.

Mais pourtant, à considérer le règne de la vérité sur chaque âme, en particulier, et sur chaque point du monde, le spectacle est encore bien plus affligeant. Que de millions de créatures humaines à convertir au christianisme! Sur quatre cents millions de chrétiens, cent cinquante millions sont en dehors de l'Église catholique visible, et l'incrédulité ou l'immoralité pèsent lourdement sur ces quatre cents millions d'hommes qui n'ignorent pas Jésus-Christ. Voilà la vérité sans phrase. Grand Dieu! vous connaissez vos élus, et ce qui reste pour votre partage!

Mais que les hommes ne fassent pas les fiers ou les dédaigneux! Si la religion occupe en apparence, après tant de temps, une place si petite sur la carte du globe, la civilisation, la philosophie, ce qu'ils nomment le progrès, occupe une place plus petite encore et marche à pas plus lents; qu'ils regardent Londres et Paris! D'ailleurs, nulle doctrine, je viens de le dire, nulle force morale, n'ont surgi depuis le christianisme. Nulle doctrine, nulle religion ne peuvent l'égaler ou l'imiter, même de loin. Sans doute le christianisme n'éclaire pas encore partout, mais il n'y a pas d'autre lumière.

Mais nous, apôtres de la foi, soyons humbles à notre tour, et regardons en face les devoirs de notre mission.

Pour moi, je suis, je vous l'avoue, mes Frères, bien plus occupé de répandre la vérité que de la discuter. Après dix-neuf siècles, le monde intellectuel et le monde moral sont fondés. Nous ne parlons pas en vain de la durée de l'Église et du prodigieux spectacle de sa perpétuité. Qui donc lui donne le temps pourser viteur, si ce n'est Dieu? Mais comment n'a-t-elle pas encore tout l'espace, si ce n'est surtout à cause de l'infirmité de nos vertus? Eh bien! voilà de nouvelles forces, les distances n'existent plus, les continents se rapprochent, les mers se communiquent, les isthmes s'ouvrent et les transports s'accélèrent sous nos pas... Quelle tristesse, quelle honte, si ce siècle restait le siècle de la polémique et de la peur, au lieu d'être le temps de l'espérance et de l'apostolat!

Sortons de l'Europe et des petites querelles de l'Europe. Changeons, élargissons nos horizons. En face de huit cents millions d'hommes à convertir, soulever des discussions violentes et superflues, se quereller sur les formes variables des gouvernements, c'est perdre son temps et sa peine. Gémir, condamner, multiplier les malédictions, en ces temps de faible foi, ce n'est pas assez. A l'œuvre! Tâchons de vaincre le mal par le bien, l'égoïsme par la charité, l'ignorance par le savoir, les préjugés antichrétiens par les vraies lumières chrétiennes, les vices et les haines par la sainteté. Un Concile est une veillée des armes, et comme une nouvelle Pentecôte avant la séparation des apôtres, partant pour la conquête spirituelle du monde. Reprenons dans des mains encore plus zélées l'Évangile et la Croix,

pour les porter aux païens ignorants, aux protestants éloignés de nous et dont un grand nombre regardent vers nous, aux grecs séparés depuis tant de temps pour si peu, aux impies orgueilleux, à tant d'hommes que le malheur des temps a éloignés de Jésus-Christ, aux pauvres gens trompés qui haïssent l'Église qu'ils devraient bénir : ne parlons pas toujours de ceux qui sont dans les ténèbres, sans nous souvenir que ces ténèbres, nous aurions peut-être pu, avec plus de lumière et d'ardeur, les dissiper !

L'histoire est comme un cinquième Évangile que nous ne devons pas cesser de méditer. Elle nous apprend quels furent les moments où l'Église a converti les hommes, et quels furent les moments où elle n'eut plus la même puissance de les convertir. Comment s'y prenaient les apôtres ? Par la foi, l'amour, la charité, la parole et la sainteté. Je n'en dis pas davantage : c'est avec cet immortel souvenir qu'il nous faudra nous consulter les uns les autres, et chercher, au Concile, en face des incroyants, des protestants, des grecs, des musulmans, des bouddhistes, des païens, et de la multitude des créatures qui n'existent pas encore, ce que nous avons à faire de mieux, pour parler aux âmes, sans sacrifier une parcelle de la vérité, la langue qui peut leur convenir, et les conduire à Dieu ; et en réformant nos mœurs, nos coutumes, nos procédés, notre éducation, toute cette partie de nos institutions qu'il convient d'adapter, avec une charité infinie, aux besoins spirituels des pauvres hommes.

En un mot, *Affirmation inébranlable des doctrines*

qu'il faut croire, — Recherche intelligente des meilleurs moyens de les faire croire, — Vérité, — Charité; dans le but d'apporter au monde *la Paix,* la paix des esprits, la paix des cœurs, le retour à l'Évangile et à Dieu : voilà nos devoirs, tels que je les comprends.

Je vous demande, ô mon Dieu, de commencer à les pratiquer moi-même!

D'avance obéissant, et obéissant jusqu'à la mort, j'adhère aux décisions du Chef de l'Église et du Concile : j'y adhère du fond du cœur et de toute mon âme, quelles que soient ces décisions, conformes ou contraires, je l'ai dit et je le répète, à ma pensée particulière; qu'elles viennent la confirmer ou la contredire. Que vient-on me parler ici de contrainte, de pression, de manœuvres humaines? Nous sommes tous des hommes, et dans ce Concile comme dans tous les autres, les imperfections humaines auront leur part. Mais notre croyance est précisément que le Saint-Esprit dirige, façonne, consume ces imperfections et les tourne au service de la vérité. Nul n'est catholique sans cette foi qui est la mienne, et voilà pourquoi d'avance j'adhère, je suis soumis; et je suis heureux d'adhérer, joyeux de me soumettre. Après avoir combattu librement, travaillé fortement, agi courageusement, la soumission sera notre victoire, et vous nous ferez à tous la grâce, ô mon Dieu, de trouver la paix dans la foi et la joie dans l'obéissance! Car notre victoire, c'est notre foi. *Hæc est victoria, fides nostra.* — Et la nation des justes n'est jamais qu'obéissance et amour. *Natio justorum obedientia et dilectio.*

Ce que je crois, mon devoir sera de le faire croire, et vous nous ferez aussi la grâce, ô mon Dieu, de trouver les voies de la persuasion, l'onction qui touche les cœurs, ramène les égarés, fait briller la vérité d'un éclat doux et vainqueur, sans la ternir par nos défauts, et la rendre pénible à nos frères.

Descendez sur nos travaux, Esprit de lumière, de sagesse et d'amour, qui avez transporté le cœur des apôtres, armé leur parole, aguerri leur vaillance, cimenté leur union fraternelle. Rendez-nous courageux comme Pierre, éloquents comme Paul, tendres comme Jean, fidèles comme Philippe, André, Jacques et leurs frères. Donnez-nous quelque chose de ce cœur de mère qui brûlait en Marie au cénacle. Inspirez-nous pour le successeur de saint Pierre le plus profond, le plus filial attachement. Faites de vos faibles enfants les héritiers des saints, les bienfaiteurs des hommes, les serviteurs de l'immuable et adorable vérité!

Et vous, mes Frères, priez, afin que ce que vos évêques vont décider serve à diriger vers le ciel, par des voies lumineuses et pures, et vous-mêmes et tous nos frères séparés, et tous les hommes qui ne croient pas encore, et les arrière-petits-enfants des petits-enfants qui vivent aujourd'hui.

A ces causes,

Le saint nom de Dieu invoqué, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article premier. — Conformément aux intentions de Notre Saint-Père le Pape Pie IX, exprimées dans ses lettres

apostoliques, en date, à Rome, du 11 avril 1869, l'indulgence en forme de jubilé, accordée par Sa Sainteté, à l'occasion du Concile œcuménique, est et demeure publiée dans notre diocèse. Cette indulgence, applicable aux âmes du purgatoire, pourra être gagnée jusqu'à la clôture du Concile œcuménique, et autant de fois que se renouvelleront les œuvres prescrites.

Art. 2. — Pour disposer les fidèles à gagner cette indulgence, nous demandons à MM. les curés de profiter du saint temps de l'Avent pour donner et faire donner des prédications extraordinaires dans leurs églises.

Art. 3. — Les conditions prescrites pour gagner cette indulgence sont les suivantes :

1° Visiter deux fois l'église cathédrale ou l'église de sa paroisse, et y prier avec piété pendant quelque temps pour la conversion de tous ceux qui sont tombés dans l'erreur, pour la propagation de la foi, ainsi que pour la paix, la tranquillité et le triomphe de la sainte Église catholique;

2° Outre le jeûne des Quatre-Temps, jeûner trois jours, même non consécutifs, comme le mercredi, le vendredi et le samedi;

3° Confesser ses péchés à un prêtre approuvé;

4° Faire la sainte communion avec les dispositions requises;

5° Donner une aumône chacun selon sa dévotion. *Cette aumône, en vertu d'un indult spécial, est applicable aux œuvres du diocèse.*

Il y aura dans chaque église un tronc spécialement destiné à recevoir cette aumône.

Art. 4. — Les fidèles qui, pendant le temps du jubilé, seront absents pour voyage de terre ou de mer, pourront gagner l'indulgence en accomplissant à leur retour les œuvres ci-dessus indiquées.

Art. 5. — Les confesseurs sont autorisés à commuer en d'autres œuvres de piété ou à fixer à une autre époque peu éloignée celles des œuvres prescrites que leurs pénitents ou

pénitentes ne pourraient accomplir, soit parce qu'ils sont obligés à la clôture perpétuelle, soit parce qu'ils sont en prison ou en captivité, soit parce qu'ils sont empêchés par quelque infirmité corporelle ou par tout autre obstacle. Les confesseurs sont également autorisés à dispenser de la communion les enfants qui n'ont point encore été admis à la première communion.

Art. 6. — Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, soit séculiers, soit réguliers, pourront s'adresser pour la confession à tout prêtre approuvé, séculier ou régulier. Cette faculté s'étend aux religieuses, novices, et autres personnes vivant dans le cloître, pourvu toutefois que le confesseur, par elles choisi, soit approuvé pour les religieuses.

Les pouvoirs extraordinaires accordés aux confesseurs sont spécifiés et détaillés au Bref apostolique.

Art. 7. — Le dimanche 5 décembre, lequel précédera immédiatement l'ouverture du Concile, on chantera dans toutes les églises et chapelles publiques ou de communautés religieuses, avant la grand'messe, le *Veni, Creator,* avec le verset et l'oraison du Saint-Esprit, avec l'*Ave, maris stella,* le verset et l'oraison de la Sainte Vierge.

Art. 8. — Le 8 décembre, toutes les cloches des églises sonneront à l'*Angelus,* comme aux fêtes solennelles pour annoncer l'ouverture du Concile.

Art. 9. — Jusqu'à la clôture du Concile, tous les prêtres de notre diocèse ajouteront l'oraison du Saint-Esprit, à la messe, tous les jours, même les jours de fêtes annuelles. Cette oraison remplacera les oraisons et les autres prières qui avaient été précédemment commandées, et qui cesseront d'être dites.

Art. 10. — Nos vénérables frères les chanoines et chapitre de notre église cathédrale continueront à célébrer, chaque jeudi, à moins qu'il n'y ait ce jour-là une fête annuelle, majeure ou mineure, outre la messe conventuelle, une messe de *Spiritu Sancto.*

Art. 11. — Nous invitons toutes les religieuses et toutes

les âmes pieuses de notre diocèse à offrir à Dieu, aux intentions du Souverain Pontife, une des communions qu'elles ont la dévotion de faire chaque semaine.

Art. 12. — Et sera notre mandement lu et publié dans toutes les églises et chapelles de notre diocèse le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Orléans, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing du secrétaire général de notre évêché, le 10 novembre mil huit cent soixante-neuf.

FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

Par Mandement :

JACOTTE, *chanoine, chancelier.*

DISCOURS

DE

Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

PRONONCÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

SUR L'INDÉPENDANCE NÉCESSAIRE AU SAINT-SIÉGE

ET

les calomnies répandues dans ces derniers temps
contre le Clergé

La séance du 22 juillet 1871 a été une séance mémorable, et notre histoire parlementaire en gardera le souvenir.

De nombreuses pétitions avaient été adressées à l'Assemblée nationale pour signaler la situation intolérable que le gouvernement italien a faite au Souverain Pontife, et la nécessité d'y apporter remède.

Après le rapport de ces pétitions, M. Thiers prit la parole. Son discours fut celui d'un homme d'État, comprenant à la fois les difficultés où se trouve en ce moment la France, et les devoirs du gouvernement français dans cette grave question envers l'Église et les catholiques.

M. Thiers n'hésita pas à déclarer d'abord que « ce qu'il » avait pensé, relativement à l'indépendance nécessaire du » Saint-Siége, il le pensait encore, et le penserait toujours ; » et que sa conscience se révoltait contre l'avilissante » doctrine du fait accompli; » il exposa ensuite comment la fatale politique impériale avait fait, par *l'unité italienne*, *l'unité germanique*, « et de plus soulevé une grande » et redoutable question religieuse. » Et abordant alors le point le plus grave de cette question, il affirma nettement que

» le roi d'Italie étant à Rome, et Pie IX au Vatican, tous les » catholiques se demandent avec raison, avec un droit incon- » testable, s'il y est libre. »

Devant une telle situation, cherchant ce qui était son devoir au double point de vue des intérêts français et des intérêts catholiques, M. Thiers déclara qu'il ne voulait pas « rou- » vrir le champ des combats; qu'on ne lui demandait pas, » et qu'il ne voulait pas la guerre, ni une politique de guerre »; mais qu'il entendait « rendre la France digne du rôle qu'elle » a toujours rempli dans le monde, qu'elle est encore capable » d'y remplir. »

Puis, avec une loyauté élevée et ferme, il affirma les devoirs du gouvernement « envers les catholiques », c'est-à-dire « envers la plus grande partie, la presque totalité de la » nation : Vous, catholiques, s'écria-t-il, que je respecte pro- » fondément, car je suis heureux de trouver dans l'état moral » du monde des hommes qui croient sincèrement et profon- » dément. » Il dit que ces devoirs étaient non-seulement de » prodiguer tous les respects au Saint-Père, à son siége, à ses » malheurs, à ses vertus », mais encore de maintenir son » indépendance »; que c'était là « un grand devoir, un devoir » supérieur qu'il ne négligerait point »; que « dans une » œuvre aussi difficile, aussi délicate, être seul n'étant pas la » meilleure des positions, il s'unirait à toutes les nations ca- » tholiques pour que cette indépendance fût défendue, non » pas seulement par la France, mais par la catholicité tout » entière »; qu'il défendrait « ces grands intérêts religieux, » dans la mesure des ressources que la situation lui four- » nirait. »

C'est dans ces termes qu'il réclama la confiance de l'Assemblée.

Après que M. Thiers fut descendu de la tribune, Mgr Dupanloup y monta, et dans un discours plusieurs fois interrompu par les applaudissements de l'Assemblée, à la fois modéré, politique, élevé, il porta la question à ses vraies hauteurs, fit comprendre l'influence de la religion, et par consé-

quent de la papauté, sur la régénération de la France; et enfin, prenant acte des déclarations loyales de M. le chef du pouvoir exécutif, et tenant compte aussi des nécessités douloureuses du moment, il demanda, avec les rapporteurs, le renvoi des pétitions au ministre des affaires étrangères.

Voici ce discours :

MESSIEURS,

Je suis heureux de monter à cette tribune pour rendre hommage à M. le président du conseil. Oui, sans le suivre dans toutes les hautes considérations politiques où il s'est engagé, je suis heureux de le remercier de tant de bonnes paroles qu'il vient de prononcer en faveur d'une cause qui depuis longtemps m'est chère. (Très-bien! très-bien!)

J'en suis heureux, et ému; car, à vingt années de distance, c'est la même voix que j'entendais dans une autre enceinte, sous une autre république, mais toujours pour cette même cause. Et cette rare fidélité, malgré les difficultés manifestes de l'heure présente et les craintes de l'avenir, lui vaut toute ma reconnaissance. (Très-bien! très-bien! — Applaudissements à droite.)

A l'époque dont je rappelle la mémoire, M. Thiers parlait seul, et plusieurs de ceux qui l'assistent aujourd'hui ne partageaient pas ses pensées sur cette grave question. Pourquoi me serait-il défendu de croire que le désordre des temps et nos malheurs nous ont tous plus ou moins éclairés et rapprochés... (Très-bien!), et que je trouverai dans toute cette Assemblée sans exception, pour la cause de la religion et de la société,

enfin mieux comprise, le silence des passions et le respect?... (Vive adhésion.)

Du reste, je ne vous entretiendrai pas longtemps, Messieurs; mais si je ne vous parlais un moment en faveur de la pétition des évêques, mes collègues, pour l'indépendance du siége apostolique, je me manquerais à moi-même et à une cause qui a tenu et a dû tenir une grande place dans ma vie, et dont la justice est telle, que rien, jamais, jusqu'à mon dernier soupir, ne saurait pour elle refroidir mon âme. (Nouveaux applaudissements à droite.)

Et si je ne m'adressais à vous, je manquerais aussi à ce qui a été, dans ma longue carrière de lutte, la règle constante de ma conduite. Même aux jours les plus difficiles et dans les causes les plus désespérées, j'ai tant estimé mon pays que toujours je me suis adressé à lui avec confiance (Très-bien!), que toujours j'ai fait appel à l'opinion publique partout où ma faible voix pouvait porter, mais jamais à la violence, ni à l'injure, ni à la faveur. (Très-bien! très-bien! — Bravos à droite.)

Je viens donc, Messieurs, m'associer aux pétitions de mes vénérés collègues, dans les termes même dont ils se sont servis et dans la mesure qu'indiquait M. le président du conseil... (Vive approbation et applaudissements sur un grand nombre de bancs.) Et je viens, dans cette mesure, saisir l'Assemblée, la souveraineté nationale, la conscience publique, l'honneur français... (Mouvement à droite), de la cause la plus sacrée, la plus juste et la plus haute qui fut jamais, et aussi la

plus délaissée. (Assentiment et applaudissements à droite.)

Messieurs, vous n'attendez pas de moi un long discours; les longs discours vous conviennent peu, et j'ai moins que personne le droit d'en faire ici. Mais, après les paroles que nous venons d'entendre, il n'y a qu'un orateur digne d'être écouté, c'est l'histoire, l'histoire dont M. Thiers a écrit les premières phases et dont les derniers et formidables mouvements, depuis une année, dominent toute voix humaine. (Sensation. — C'est vrai! c'est vrai!)

Le cours rapide des temps nous ramène précisément, en ce mois, à ces jours de lamentable souvenir, où un ministre, — que de loin, il me permette de le lui redire, — où un ministre, au cœur trop léger, serviteur d'un maître à trop légère conscience aussi... (Léger mouvement. — Très-bien! très-bien!), au même moment et d'une même main, a provoqué l'Allemagne et abandonné Rome! (Oui! oui! Applaudissements.)

Dix années auparavant, la souveraineté temporelle du pape avait été tout d'abord ébranlée par nos victoires même; puis bientôt le pape fut dépouillé par nos complicités et nos faiblesses...

Et enfin, il a été achevé par nos désastres... (C'est vrai! — Très-bien! très-bien!) dont l'ingrate Italie a si courageusement épié et saisi l'heure pour se jeter bravement sur sa proie. (Vives marques d'adhésion à droite.)

Et, il y a peu de jours, nous avons couru le danger,

— je rends grâce à M. le président du conseil de nous avoir épargné ce spectacle, — nous avons couru le danger de voir nos deux ambassadeurs, en face l'un de l'autre, se regardant tristement d'une rive du Tibre à l'autre, l'un au Vatican, près de l'auguste vieillard spolié et captif, l'autre au Quirinal, près du roi galant-homme... (Mouvement.), et représentant ainsi non plus la France, mais la politique à double face de son ancien gouvernement. (Très-bien! très-bien!)

Et c'est ainsi, Messieurs, que la souveraineté pontificale ayant été la première victime des fautes et des désastres de la France impériale, il est simple, il est juste que les évêques français en appellent à la France, mieux inspirée, des douleurs de l'Église.

C'est une démarche naturelle, et qui nous est glorieuse aussi; car, de longue date, c'est l'habitude, en Europe, quand la justice souffre trop quelque part, qu'on se tourne vers la France. (Sensation marquée. — Très-bien! très-bien!)

Et ne vous plaignez pas, s'il est encore quelques cœurs, ici-bas, en qui cette confiance survive à vos malheurs!... (Applaudissements.)

Quand la France a souffert, on s'est peu tourné vers elle. Malgré un voyage célèbre et des efforts dont, quoi qu'il arrive, on n'oubliera jamais le patriotique dévouement... (Nouveaux applaudissements), tous ces grands cœurs de souverains furent alors de glace..., sauf le Pape, comme vous le disait affectueusement et respectueusement M. le chef du pouvoir exécutif, il n'y a qu'un moment. Dans sa détresse, il a trouvé des secours

généreux pour nos blessés, et, dans son âme, des sympathies toujours fidèles pour notre malheureux pays. Et si la voix de sa faiblesse n'a pas été entendue, il l'a du moins élevée, pour empêcher qu'on ne viole indignement le territoire de notre patrie. (Oui! oui! — Très-bien! très-bien!)

Mais la France, quoique misérablement abandonnée au jour de ses plus mortelles angoisses, sera toujours la nation généreuse et secourable à ceux qui souffrent; elle ne délaissera pas celui qui n'a jamais cessé d'espérer en elle, et elle le fera d'autant plus volontiers que tous aujourd'hui le trahissent et le délaissent.

Et maintenant, que vous demandent les évêques? Le voici, et je n'ai que trois mots à répondre à trois adversaires que je rencontre sur mon chemin, et qui ne sont pas méprisables par le temps qui court, car ils s'appellent la calomnie, le découragement, l'ingratitude. (Très-bien! très-bien!)

Et d'abord vous voulez la guerre, nous dit-on.

Je réponds : Non, nous ne voulons pas la guerre!... (Applaudissements à droite et au centre), et je renvoie cette contradiction formelle aux calomniateurs qui, dans les dernières élections, nous ont poursuivis de ce mensonge impudent. (Vives marques d'approbation et applaudissements redoublés sur les mêmes bancs.)

Dans cette lugubre année, le sang français, le sang humain n'a-t-il donc pas assez et trop coulé? La guerre! mais nous, prêtres et évêques, nous en avons vu de trop près et trop longtemps les horreurs pour ne pas la maudire... (Applaudissements.) Et quand vous n'avez

que cette calomnie à faire contre nous, c'est que vous n'avez rien à dire... (Très-bien! très-bien!). Nous avons vu les villages ravagés, nos pauvres diocésains ruinés, les chaumières incendiées, les villes bombardées, les veuves désolées, les orphelins abandonnés... Ces infortunés, nous les recueillons, nous les soulageons, nous les adoptons de concert avec vous; et c'est en mêlant nos larmes à leur désespoir que nous avons appris de plus en plus à détester la guerre; la guerre étrangère, et surtout les horreurs impies de la guerre civile. (Très-bien! — Bravo!)

Non pas, Messieurs, qu'il n'y ait ici-bas, dans ce triste monde, des guerres justes et nécessaires : après Sedan, vous combattiez pour la justice, car vous combattiez pour le sol menacé de la patrie! (Très-bien! très-bien!) Qui ne sait, d'ailleurs, que la guerre n'est pas l'unique raison des nations civilisées, et que la Providence plus d'une fois a dénoué autrement les questions les plus difficiles?

Il y a dans la sainteté du droit méconnu une force immortelle... (Vif assentiment) qui appuie mystérieusement et invinciblement à la longue les revendications pacifiques et les protestations solennelles de la conscience humaine. (Nouvel assentiment et applaudissements.) Et, grâces en soient rendues au Dieu qui nous a faits! c'est l'honneur de l'humanité que la force brutale ne décide pas toujours tout ici-bas. (Très-bien! très-bien!)

Les plus superbes vainqueurs, il ne faut quelquefois qu'eux-mêmes et leurs fautes pour les châtier et les

dompter, et qu'un souffle pour briser leurs plus gigantesques desseins. (C'est vrai! c'est vrai!) Cet orgueilleux, qui se croyait infaillible dans la paix et dans la guerre, et qui l'a fait croire un moment, se trouve parfois accablé tout à coup et de ce qu'il a fait de trop et de ce qu'il n'a pas fait assez. Dans ses prétentions démesurées, il perd l'équilibre : c'est alors que l'esprit de vertige et d'erreur tombe du ciel sur lui, sur ce fort qui a tout osé contre le faible, sur ces rois et ces peuples durs, cupides, — je les ai vus, — sans pitié, sans entrailles pour leurs ennemis vaincus... Et c'est en Prusse même qu'un publiciste courageux a écrit, non sur le *væ victis!* mais sur le *væ victoribus!* malheur aux vainqueurs! (Très-bien! très-bien! — Applaudissements.)

Quoi qu'il en soit, Messieurs, de ces choses cachées dans le secret de Dieu, et aussi dans les profondeurs et la fécondité d'une grande politique, grande parce qu'elle est patiente, et enfin dans la vertu des expiations, si notre légèreté nous permet jamais d'expier quelque chose, quoi qu'il en soit, nous accuser ainsi, c'est une ignoble et absurde calomnie.

Mais, nous dit-on, derrière la restauration du Pape, vous poursuivez d'autres restaurations; celle des dîmes, celle des corvées... (Légères rumeurs sur divers bancs.)

Permettez, Messieurs, je l'ai vu dans tout Orléans, et la France entière en a été remplie. Vous cherchez, nous dit-on, la restauration des dîmes, des corvées, des billets de confession... (Mouvements en sens divers.)

Je suis confus, Messieurs, de parler de telles choses dans une Assemblée française; mais, je le répète, la

France entière a été remplie de ces calomnies... (Parlez! parlez!)

Sans aucun doute, je ne puis prendre un plaisir quelconque à parler de ces indignités dont on n'a pas craint d'agiter aux yeux des masses populaires le ridicule et odieux fantôme; mais enfin, Messieurs, ne serait-il pas temps de ne plus abreuver de toutes ces sottises ce grand peuple français, si grand quand il n'est pas livré aux déclamateurs démagogues (Très-bien! — Applaudissements.); et j'ajoute si digne de compassion, même quand ses nobles qualités le livrent sans défense à ceux qui l'égarent.

Messieurs, laissez-moi vous le dire, — il en vaut la peine en ces temps où tous les honnêtes gens, dont parlait tout à l'heure si bien M. Thiers, doivent travailler d'un commun accord à l'apaisement et non pas à l'irritation des esprits... (Très-bien! très-bien!) — laissez-moi vous le dire : il n'y a pas loin de ceux qui calomnient les prêtres à ceux qui massacrent les otages! (Sensation profonde. — Très-bien! très-bien!) Non! non! Messieurs! (Bravos et applaudissements.) Nul ne peut plus désormais se faire illusion sur la portée de ces vieux mensonges... (Assentiment.) Dans les temps de fermentation où nous sommes, il suffit d'un homme crédule pour faire un criminel. (Nouvel assentiment.) Tout menteur peut inspirer un meurtrier et un incendiaire. (Applaudissements.)

Eh bien! je le dis, ils ont menti, ceux qui ont accusé nos bons prêtres, si bons, si dévoués, si pauvres, si désintéressés, issus presque tous des familles popu-

laires, de rêver je ne sais quelle domination féodale, insensée!

Ils ont menti, ceux qui nous accusent de semer l'ignorance; car nous la tenons avec le vice pour la source de tous les maux. (Nouveaux applaudissements.)

Ils ont menti, ceux qui nous accusent de vouloir ramener les hommes à la barbarie; car, sans le Christianisme, ils y seraient, et ils y retournent. (Applaudissements redoublés.)

Mais parce que la France ne veut pas faire la guerre, est-ce donc qu'elle ne peut rien ni pour le Pape, ni pour personne! Vous seriez, Messieurs, trop humbles, si vous le croyiez.

Le gouvernement et l'Assemblée ont remis debout la patrie; la France, encore meurtrie, n'excite pas encore la crainte, mais elle ne demande plus la pitié. (Non! non! — Bravo!)

Elle mérite, elle obtient le respect, elle compte de nouveau, et, qu'elle me permette de le dire, — c'est un de ses plus dévoués serviteurs qui lui parle, — si elle sait être tout à la fois forte et modeste, elle pèsera désormais encore tout ce qu'elle vaut dans les destinées du monde. (Très-bien! à droite et au centre.)

Eh bien! que faisons-nous aujourd'hui, nous évêques, en nous adressant à elle? Nous disons à la France : Si vous n'avez plus la puissance d'être seule à sauvegarder le Saint-Père envers et contre tous, donnez-vous du moins l'honneur d'être la première à demander que l'Europe le garde avec vous... (Mouvement), la première à demander pour ce représentant de Dieu sur la

terre, pour le chef suprême de ce noble culte dont parlait tout à l'heure si éloquemment M. Thiers, l'entente et la protection commune de tous ceux qui croient à Dieu, à l'Évangile et à la justice.

Que fera l'Europe, Messieurs? quel système adoptera-t-elle? Je l'ignore; mais je sais deux choses : la première, c'est qu'il sera infiniment honorable au gouvernement français de prendre ici l'initiative; et la seconde, c'est, vous le savez comme moi, que la situation actuelle est intolérable, inqualifiable, et ne peut durer, et qu'il faut trouver moyen d'y mettre un terme pour l'honneur des nations et la paix des consciences. (Très-bien! à droite.)

C'est ce que proclamait une voix généreuse, éteinte ici-bas dans la douleur, et dont l'absence et le silence se font souvent ici et vivement sentir. « La paix des consciences, disait M. de Montalembert, la liberté religieuse des catholiques, a pour condition *sine quâ non* la liberté du Pape; car si le Pape, juge suprême, tribunal en dernier ressort, organe vivant de la loi et de la foi des catholiques, n'est pas libre, nous cessons de l'être. » (Très-bien! très-bien! à droite.)

Direz-vous : Oui, il y a là un grand intérêt catholique et social; mais nous avons trop à faire chez nous, et c'est une question étrangère.

Je réponds en deux mots.

Étrangère? non; car c'est une question universelle : elle préoccupe les deux mondes; les îles de l'Océanie n'y sont pas indifférentes. Et quand on sait, comme on vous le disait tout à l'heure, que tous les plus hauts

intérêts de la France y sont engagés, qui donc pourrait la dire étrangère à la France?

Ah! Messieurs, cela est vrai; oui, je le reconnais avec mes honorables contradicteurs, nous avons beaucoup à faire chez nous. Et si je vous disais ici, non-seulement toutes mes pensées à cet égard, mais tous les renseignements qui affluent de tous côtés, vous seriez effrayés. Vous me permettrez peut-être de vous le dire quelque jour, et de déchirer, ou plutôt d'écarter, d'une main respectueuse le voile que nous jetons sur les plaies profondes qui sont au cœur de notre pays.

Avant tout, ce que vous m'accorderez dès aujourd'hui, c'est que, parmi toutes les choses que nous avons à faire, il y en a une qui doit dominer et inspirer toutes les autres.

Avant tout, par-dessus tout, nous devons relever l'ordre social et moral; sans cela rien de fait. (Approbation.)

Et pour moi, Messieurs, silencieux témoin jusqu'à cette heure, j'admire chaque jour vos efforts, vos travaux, votre zèle, au milieu même des controverses les plus violemment agitées parmi vous; je me dis : Il y a là au moins des hommes qui croient à quelque chose; mais laissez-moi l'ajouter : qui que vous soyez, vous ne fonderez jamais ni une république, ni une monarchie, ni une forme quelconque de société régulière, sans relever les âmes et les caractères, les mœurs et les familles... (Très-bien! très-bien!), et vous ne les relèverez pas sans les rattacher à Dieu. (Très-bien! très-bien!)

Sans Dieu, vainqueurs ou vaincus, vous ne saurez que vous écraser et vous dévorer les uns les autres : témoin 93 et la Commune. (Vive approbation à droite et au centre.)

Pas de liberté, pas de moralité, pas d'égalité, pas de société sans Dieu. (Mouvement.) Sur ce point, je fais à cette Assemblée, ou plutôt je fais à moi-même l'honneur de dire qu'il n'y a ni gauche, ni droite ici. (Très-bien! très-bien!) Nous n'avons tous qu'un cœur et qu'une âme; j'en appelle à tous les esprits libres et honnêtes.

Oui, malgré de trop longs et trop vifs dissentiments, et quelles que soient les ébullitions d'impiété qu'on aperçoit de temps à autre à la surface de notre pays, la France est une nation religieuse. Vous aussi, Messieurs; et c'est par là que vous répondez tous aux vœux et aux aspirations de la France. La France attend Dieu... et Dieu attend la France aussi!... (Bravo! — Applaudissements!) Il est son premier et infaillible prétendant, et son drapeau est incontesté...

C'est la croix, la croix secourable pour tous, la croix qui a sauvé le monde, et dont l'illustre chef du pouvoir exécutif disait si noblement et si éloquemment : « Cette » puissante religion qu'on appelle le Christianisme montra » Dieu souffrant pour nous sur une croix, et subjugua » les hommes, parce qu'elle a satisfait leur raison par » l'unité de Dieu, et touché leurs cœurs par la déification de la douleur. » (Mouvement. — Très-bien!)

Tel est le Christianisme.

Ah! vous vous plaignez quelquefois que la religion

vous menace!... Non : elle vous manque. (Applaudissements.)

La France prend quelquefois ombrage de ses prêtres, et cependant, au fond, elle leur rend justice, et elle ne voudrait pas s'en passer.

C'est à eux, qu'ils me permettent de le leur dire, de conduire leur vie, et d'exercer leur saint ministère avec le zèle et la prudence, avec le dévouement et la sagesse, avec la fermeté et la douceur, qui seuls peuvent assurer ces victoires pacifiques sur les âmes, qui sont l'unique vraie récompense du bon prêtre ici-bas. Il faut qu'ils aient quelque chose de la force et de la patience de Dieu, comme il convient à ceux qui travaillant pour la vérité et la justice travaillent pour l'éternité.

Oui, la religion est nécessaire à la France, et voilà pourquoi le relèvement de la nation française, de toutes les nations catholiques, et si M. Guizot était ici, il ajouterait, de toute nation chrétienne, est essentiellement lié à la cause du Christianisme, et, par là même, à l'indépendance du chef suprême de l'Église; c'est parce que le Pape est la clef de voûte du Christianisme, que sa cause est la cause même de l'avenir moral des peuples et de la liberté des âmes.

Qui n'entend pas ces choses n'a pas compris l'histoire et n'aime pas la vraie liberté. Je le sais bien, Messieurs, et je ne le dissimulerai pas, tout cela se dit facilement dans des discours, mais ne se traduit pas si facilement dans les faits. Tout cela, pour devenir l'or pur des nations, doit passer quelquefois dans des creu-

sets terribles. Et nous, l'Église de France, depuis quatre-vingts ans, nous avons passé tour à tour par le creuset, et tout récemment nos victimes en ont souffert le feu le plus ardent.

Il me permettra de le dire de loin : le Souverain Pontife lui-même n'est-il pas dans le creuset? Pouvez-vous imaginer le cœur d'un vieillard, d'un père, plus douloureusement saisi par des angoisses inexprimables, entouré qu'il est des Italiens, qui sont là?

Donc, Messieurs, car il faut conclure : Il faut que le Souverain Pontife soit libre et indépendant. Il faut que son indépendance soit souveraine ; car, ainsi que le disait encore l'homme d'État dont j'ai déjà cité les paroles : « Pour le pontificat, l'indépendance c'est la souverai-» neté. » Il faut qu'il soit libre et qu'il le paraisse ; il faut qu'il soit libre et indépendant au dedans et au dehors.

Et, malgré les nuages inévitables, même autour des institutions divines, lorsqu'elles sont aux mains humaines, il est impossible que dix-huit siècles de grandeurs et de bienfaits aboutissent à faire du successeur de Pierre le chapelain, plus ou moins mal payé, de Victor-Emmanuel. (On sourit.—Très-bien ! très-bien ! — Applaudissements au centre et à droite.)

Je dis que cela est impossible. Oui, il y a des impossibilités. En 1862, je me souviens, vous me permettrez de rappeler ce souvenir, qu'en arrivant à Rome, je me rendis à Saint-Pierre, et dans cette admirable solitude, dans cette splendeur, dans cette lumière, dans cette immensité, quand je m'agenouillai là et que je contem-

plai le spectacle sublime qui m'entourait et m'enveloppait de toutes parts, je venais de traverser le Piémont; je me dis instinctivement : Quoi ! ils veulent venir se poser, s'établir ici? C'est impossible! (Rumeurs à gauche.)

Vous pensez le contraire, soit; mais nul n'y a tenu, ni les grands empereurs, Constantin, Théodose; ils sont allés s'établir ailleurs, et ils étaient les maîtres! ni les plus fiers vainqueurs, Attila et Genséric: après l'avoir pillée, ils ont fui; et ce pauvre Victor-Emmanuel... (Nouvelles rumeurs à gauche.)

Permettez ! (Très-bien ! très-bien ! à droite.)

Je ne fais que raconter ce qui est. Il a à peine osé y paraître : il est arrivé le matin et parti le soir; il a senti qu'il ne pouvait faire là son lit. (Rires à droite.)

Un homme qui a compté pour beaucoup dans la politique et le gouvernement des choses humaines, M. de Talleyrand, disait : Qui ne sait pas attendre n'est pas capable de grandes choses. Ce qui fait que l'Église catholique est grande, même à travers tous ses malheurs, c'est qu'elle a su attendre, et souffrir en attendant quand il le fallait. (Très-bien! très-bien!)

Je m'arrête ici, Messieurs, et je m'associe aux évêques, mes vénérés collègues, qui ont eu l'honneur de vous adresser les pétitions dont on vous a fait le rapport. Je vous supplie de ne pas marchander à la religion la place qui lui convient dans la régénération de la société; je vous supplie de ne pas diminuer, sans le vouloir, le rang de la France dans le conseil des nations européennes; je vous supplie d'écouter la voix

des évêques parlant au nom de leurs devoirs et des vôtres.

Je supplie l'Assemblée de vouloir bien renvoyer leurs pétitions à MM. les ministres et, par eux, à l'illustre président du conseil. Placé au sommet des honneurs par la confiance universelle, et arrivé aussi par le cours des années au sommet de la vie, il sait, dans ces hauteurs, mesurer le prix des choses éternelles. (Approbation et bravos à droite.)

Je remets avec une pleine confiance, que vingt années de fidélité n'ont fait qu'affermir, de tels intérêts entre ses mains, après les avoir recommandés, Messieurs, à vos sentiments les plus profonds, à votre respect pour le malheur, à votre religion et à votre justice. (Applaudissements à droite et au centre. — Aux voix ! aux voix !)

Ce discours amena une seconde fois M. le chef du pouvoir exécutif à la tribune pour déclarer de nouveau que, « sans » commettre d'imprudence, son devoir incontestable était » d'assurer, le plus possible, seul, ou accompagné des puis- » sances catholiques, la complète indépendance du Saint- » Siége. »

M. Gambetta combattit par trois fois le renvoi des pétitions au ministre des affaires étrangères, et demanda l'ordre du jour. Mgr Dupanloup monta deux fois encore à la tribune pour lui répondre, et, sur ses observations, l'ordre du jour, réclamé par M. Gambetta et son parti, fut repoussé par l'Assemblée, qui vota, à la majorité de quatre cent trente et une voix contre quatre-vingt-sept, la résolution suivante, proposée par MM. Target, de Guiraud et Delille :

« L'Assemblée, confiante dans les déclarations patrioti- » ques et la prudence de M. le chef du pouvoir exécutif, ren- » voie la pétition au ministre des affaires étrangères. »

LETTRE

DE

Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE SON DIOCÈSE

Pour ordonner des actions de grâces

A L'OCCASION DE LA

VICTOIRE REMPORTÉE PAR L'ARMÉE PONTIFICALE

Et demander des prières

POUR CEUX QUI SONT MORTS DANS LE COMBAT

MESSIEURS,

Il faut rendre grâces à Dieu!

Je vous demandais, il y a quelques jours, des prières pour le Saint-Père et sa vaillante armée, et pour les soldats français envoyés à leur secours.

Vous n'avez pas prié en vain, et aujourd'hui c'est le jour des actions de grâces : une victoire signalée et décisive a été remportée par les troupes pontificales sur les bandes garibaldiennes.

Voilà donc une victoire qui soulage les consciences, et nous devons nous réjouir, avec la France entière, de ce que la justice, le droit, l'honneur et la religion ont enfin leur jour.

Déjà, nos très-chers Frères, au milieu des tristesses

où la nouvelle agression, si odieusement tentée contre le Saint-Père, jetait nos âmes, bien des consolations nous étaient venues.

Nous avions admiré la fidélité de ce peuple romain, si inflammable comme tout peuple italien, en vain provoqué jusque dans ses foyers par la Révolution armée, et tenant ferme, au milieu des plus brûlantes excitations, dans son amour pour son souverain.

Nous avions vu avec une profonde émotion ces dévouements si beaux de tant d'héroïques jeunes gens, qui, tous les jours, partaient pour aller prendre leur part de ces luttes glorieuses, en même temps qu'éclatait de toutes parts, à la première nouvelle de ses périls, l'élan généreux des cœurs catholiques pour le Saint-Père.

Surtout nous applaudissions, et avec nous tout ce qui a un cœur français, à la bravoure, au dévouement, à l'infatigable ardeur de cette petite armée pontificale, qu'on voyait se multiplier pour ainsi dire, et faire face partout aux envahisseurs. Elle pouvait être écrasée sous le nombre, mais du moins elle ne serait pas tombée sans gloire.

Nobles jeunes gens! Nous les avions vus à Rome, beaux et fiers sous les armes, contenant dans un service obscur et silencieux leur bouillante ardeur : dévouement de chaque jour, de chaque heure, non moins héroïque peut-être que celui des batailles.

Ils méritaient d'en être récompensés, et Dieu enfin leur a donné le fruit de ces patients labeurs. Et je trouve aujourd'hui même, dans le cantique que nous chantons

à la gloire des Saints, ces héros du Christianisme, la louange qui leur convient, et en ce premier moment, du moins, ils ne recevront pas de moi d'autre éloge.

Oui, ils méritaient d'être récompensés, et Dieu les a conduits d'une manière merveilleuse : *Reddidit justis Sapientia mercedem laborum suorum et deduxit eos in via mirabili.*

La protection de Dieu sur eux a été manifeste. Ils y comptaient ; elle ne les a point trompés. Dans ces périls du jour et de la nuit, elle a été comme leur rempart et comme leur lumière : *Et fuit illis in velamento diei, et in luce stellarum per noctem.*

Il a fallu, hélas! que leur sang coulât : mais, à travers les flots de ce sang répandu, Dieu les a conduits à la gloire : *Transtulit illos per mare rubrum.*

Partout vainqueurs, dans vingt combats, même quand ils sont tombés un contre dix, ils méritaient le triomphe qu'ils viennent d'obtenir.

Soldats du droit et de l'honneur, ils ont fait triompher la justice, et ils ont arraché les dépouilles des méchants : *Justi tulerunt spolia impiorum;* et ils peuvent maintenant, Seigneur, chanter votre saint nom et célébrer votre main victorieuse : *Et decantaverunt, Domine, nomen sanctum tuum, et victricem manum tuam laudaverunt pariter.*

Et cependant qu'étaient-ils, ô mon Dieu ? Des jeunes gens la plupart, et presque des enfants. Et ce sont ces enfants que vous avez choisis, ô Sagesse éternelle, pour faire entendre au monde le plus éclatant témoignage :

Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas.

Quelle voix sort de leur triomphe ?

Ils proclament avec une éloquence irrésistible, ces champions de la plus belle des causes, qu'il y a encore aujourd'hui de nobles cœurs qui savent se dévouer pour la faiblesse et la justice ;

Et que cette cause sacrée du Pontife remue dans le monde catholique toutes les fibres les plus profondes et les plus délicates des âmes.

Ils ont vaincu, non pas seulement la violence armée, mais la calomnie et le mensonge ;

Ils ont anéanti les sophismes de la Révolution ; ils ont montré, à côté d'un peuple fidèle, une armée dévouée, un souverain qu'on vénère et qu'on défend : et il faudra bien que dans les conseils de l'Europe leur voix compte et soit entendue !

Derrière eux, en effet, et pour soutenir avec eux cette grande cause, j'aperçois aujourd'hui la France. Leur généreux courage, qui a porté si intrépidement tous les efforts de l'invasion, nous a donné le temps d'arriver.

Ah ! ces jours derniers, dans la tristesse où me jetaient les douloureuses perspectives de l'avenir, lorsque, bravant la France et violant la foi jurée, l'armée italienne franchissait la frontière pontificale, et que chaque matin on pouvait apprendre que, les défenseurs du Pape succombant au nombre, la Ville éternelle était tombée au pouvoir des envahisseurs, je me disais : « Non, Dieu épargnera cette douleur à son Église et

cette honte à mon pays. » Et aujourd'hui j'ajoute : « Oui, Dieu aime toujours la France, car il lui a en-
» voyé là encore une incomparable occasion de tirer sa
» vaillante épée, et d'affirmer de nouveau et plus solen-
» nellement que jamais le droit, la justice et l'honneur. »

Grâce à Dieu, elle l'a fait, l'Empereur l'a voulu, il a senti la nécessité de faire voir au monde, malgré de lâches et ingrates manœuvres et d'odieuses menaces, ce qu'est, ce que peut la France, et qu'on ne la fait pas reculer. Et les rives du Tibre ont salué le drapeau français; et je ne puis dire ma joie quand j'ai vu les vaillants chefs de notre glorieuse armée serrer la main aux chefs de l'armée pontificale, et leur montrer la France fidèle à sa mission séculaire, couvrant le Saint-Siége, et venue là pour faire peser définitivement dans la balance, non plus seulement le poids de ses conseils si souvent méprisés, mais son honneur, son devoir irrécusable, et au besoin, comme on vient de le voir, la force redoutable de son bras et de ses armes.

Certes, je ne sais point lire dans les mystères de la diplomatie; mais à elle aussi, je le dirai : rarement plus belle occasion lui a été offerte de relever la justice et d'affermir le droit, et à notre pays de maintenir sa haute influence et tout le prestige d'une grande mission noblement achevée. Mais, certes, il ne faut pas nous laisser ravir une telle gloire et une occasion si favorable.

La France a le droit de ne plus croire à de vaines paroles, et d'exiger de l'astuce italienne des gages sérieux et définitifs. On nous a fait voir d'assez près les extrémités où le mensonge et la déloyauté pouvaient

nous conduire : la seule pensée en a révolté l'honneur français, et soulevé d'indignation la conscience publique.

Quand je pense que la France, c'est-à-dire Charlemagne, Henri IV, Louis XIV, Napoléon se sont trouvés face à face avec les Garibaldi et les Ratazzi, et qu'on a craint un moment d'arriver trop tard ! à l'heure qu'il est, mon patriotisme en est encore ému, et je m'écrie : On ne peut plus se laisser prendre à des embûches ridicules et affreuses. On ne peut plus revenir au vil mensonge *des moyens moraux ;* on les connaît trop aujourd'hui. On ne peut plus laisser suspendu sur la tête du Saint-Père le péril qui vient d'être conjuré par la valeur des volontaires catholiques. On ne peut plus s'exposer à voir un jour la démagogie italienne nous devancer à Rome, et chercher chez nos ennemis des alliances pour nous braver.

Un congrès doit, dit-on, s'occuper de la question. A mes yeux, certes, la question est résolue ; ou plutôt il n'y a pas de question. La souveraineté du chef de l'Église doit être respectée : « CE DEVOIR, aujourd'hui comme toujours, et comme on l'a si haut déclaré, EST INSCRIT SUR NOTRE DRAPEAU. » Il faut « QUE LE PAPE SOIT MAITRE CHEZ LUI », et qu'il ait des frontières qui le défendent. Et s'il se tient un congrès, que du moins ce soit un congrès de rois. J'ai peine à me figurer les destinées de Pie IX et de l'Église remises au jugement du prince Gortschakoff et de M. de Bismark. Mais si les rois, naguère en mouvement pour des plaisirs, voulaient bien accorder quelques heures à la cause de la justice et de l'honneur, je ne craindrais rien, s'il m'était

permis d'écrire sur les murailles de la salle de l'auguste assemblée : *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même!* » Et s'il en était besoin, si, sous prétexte de réformes en de tels moments, on était tenté de revenir à des sévérités de jugement et d'exigences dont on a tant de fois démontré l'injustice, j'ajouterais : « *Que celui de vous qui est sans péché jette ici la première pierre.* »

Pour nous, Messieurs, prions. La prière est encore notre arme la plus puissante. Rendons grâces à Dieu. Prions pour ceux qui sont tombés dans le triomphe; et enfin demandons à Dieu qu'il inspire aux conseils de la politique la lumière et la force, pour la justice et pour la paix.

1° A dater de la réception de la présente lettre, on remplacera pendant neuf jours les oraisons précédemment ordonnées à la sainte messe par celles *Pro gratiis agendis*, et *Pro defunctis;*

2° Nous invitons toutes les communautés religieuses et les âmes pieuses à faire une communion en action de grâces;

3° Un service solennel sera chanté dans notre église cathédrale le samedi 23 novembre, à onze heures précises, pour le repos de l'âme de ceux dont nous avons eu à déplorer la perte dans les derniers combats.

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

Orléans, ce 6 novembre 1867.

BREF DE N. S. P. LE PAPE PIE IX A Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Cette lettre était imprimée et allait partir, lorsque j'ai reçu de N. S. P. le Pape le bref suivant, que je suis heureux de vous communiquer :

Venerabilis Frater, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Episcopalis zelus tuus, qui sæpe emicuit in diuturna ista et acerrima insectatione Sanctæ hujus Sedis, direptioneque et vexatione civilis Nostræ ditionis, luculentius etiam nunc eluxit in supremo istius periculo; nam ea firmitate ac vi nefarios conatus, nequissimas artes, fœdam dissimulationem, impia facinora coarguisti debitaque infamia notasti, atque ea libertate monuisti potentes terræ de suo erga communem fidelium parentem officio, ut Venerabilium Fratrum tuorum laudes merito tibi conciliaveris. Tibi itaque et ipsis gratulamur, qui propugnaculum facti domus Israel, non modo non formidastis a facie eorum, sed accincti lumbos surrexistis loquuturi ad eos omnia quæ præcipit Dominus. Utinam istis Pastorum suorum monitis ipsi præbeant aures, ne cum in gravioribus constituti periculis extenderint ad Deum manus suas, ipse oculos avertat ab eis, et cum multiplicaverint orationem non exaudiat. Hunc certe fructum Nos zelo tuo tuorumque Venerabilium Fratrum ominamur; dum divini favoris auspicem et præcipuæ benevolentiæ Nostræ pignus Apostolicam tibi tuæque Diœcesi Benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die 26 octobris 1867, Pontificatus nostri anno XXII.

PIUS PP. IX.

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction apostolique.

Votre zèle épiscopal a souvent brillé dans cette guerre si longue et si acharnée faite au Saint-Siége, et en face des spo-

liations et des persécutions tentées contre notre souveraineté temporelle; mais jamais il n'a jeté un plus grand éclat que dans le péril suprême que nous venons de traverser. Vous avez en effet dénoncé et confondu les criminelles manœuvres, les odieux moyens, la honteuse hypocrisie, les attentats impies, et vous les avez couverts de l'ignominie qu'ils méritent, avec tant d'éloquence et de force; vous avez rappelé en même temps aux puissants de la terre leurs devoirs envers le Père commun des fidèles avec une si courageuse liberté, que les évêques vos vénérables Frères vous en ont, et à bon droit, adressé de publiques félicitations. C'est pourquoi Nous vous remercions, et eux avec vous; car tous ensemble vous avez été pour la maison d'Israël comme un rempart. Non-seulement vous n'avez pas tremblé devant leur face, mais vous avez ceint vos reins, et vous vous êtes levés, pour leur dire tout ce que le Seigneur ordonne. Puissent-ils prêter l'oreille à ces avertissements de leurs pasteurs, afin que si, tombés un jour eux-mêmes dans les grands périls, ils étendent leurs mains vers Dieu, Dieu ne détourne pas d'eux ses regards, et qu'ils ne multiplient pas alors en vain leurs prières. Et tel sera le fruit que Nous promettons à votre zèle et à celui de tous vos vénérables Frères. Et comme gage des faveurs de Dieu, et en témoignage de Notre particulière affection, Nous vous donnons, du fond de notre cœur, à vous et à votre diocèse, Notre bénédiction apostolique.

Donné à Saint-Pierre de Rome, le 26 octobre 1867, de notre Pontificat l'an XXII.

PIE IX, PAPE.

LETTRE

DE

Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

DEMANDANT DES PRIÈRES

AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE SON DIOCÈSE

POUR

NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

ET POUR

L'ARMÉE FRANÇAISE

Messieurs,

Je n'ai rien à vous apprendre sur les graves événements qui tiennent dans une si douloureuse anxiété, depuis un mois, tout ce qu'il y a en France et dans le monde de cœurs chrétiens : les feuilles publiques vous en entretiennent assez chaque jour, pour que vous ne puissiez les ignorer.

Vous savez quels pressants périls environnent et menacent à l'heure qu'il est la capitale de la catholicité et le chef suprême de l'Église.

Vous savez aussi avec quel invincible courage quelques milliers de vaillants jeunes gens exposent leur vie et versent leur sang dans des combats journaliers pour

cette grande et sainte cause, qui n'est pas seulement la cause de Dieu et de l'Église, mais qui est en même temps, et au plus éminent degré, la cause de tout l'ordre européen, du droit des gens et de l'honneur français, menacés et mis au défi par les bandes déchaînées de la Révolution et par l'odieuse complicité du gouvernement italien, oublieux de ses plus sacrés engagements.

Vous venez d'apprendre enfin qu'une armée et une flotte françaises, réunies dans notre grand port de guerre de la Méditerranée, et dont le départ avait été pendant quelques jours suspendu par suite de meilleures mais trompeuses paroles envoyées de Florence, viennent de recevoir de nouveau, et définitivement cette fois, l'ordre d'aller porter notre drapeau sur les rivages italiens, pour y faire respecter la foi des traités violés, et y venger, au besoin, notre honneur outragé, et nos intérêts religieux les plus élevés foulés aux pieds.

Dans de si solennelles circonstances, vous comprenez sans peine, Messieurs et chers coopérateurs, le devoir impérieux qui nous presse : tous, parmi nous, ne peuvent pas offrir à l'Église et à la société, si indignement attaquées, le tribut de leur sang ou de leur fortune, — et je suis heureux de rendre ici un profond hommage de reconnaissance et d'admiration à ceux qui chaque jour, avec un si généreux empressement, donnent ce noble témoignage de leur amour pour l'Église, — mais tous doivent du moins à cette grande cause le secours de leurs prières les plus ardentes, et c'est ce ecours, si puissant auprès de Dieu, que nous venons

vous demander, et que vous demanderez aussi à votre tour à toutes les âmes chrétiennes de vos paroisses.

Que va-t il se passer, en effet? Les bandes révolutionnaires, repoussées jusqu'à ce jour et battues en toutes rencontres par les héroïques défenseurs du Pape, mais reformées et grossies par une nouvelle et plus abominable trahison, seront-elles forcées de repasser encore la frontière? Ou bien l'armée italienne, qui est plus près de Rome que nos soldats, marchera-t-elle elle-même sur Rome, et la vaillante petite armée pontificale, si elle échappe à un nouveau Castelfidardo, pourra-t-elle au moins donner à nos troupes le temps d'arriver? Questions redoutables que tranchent peut-être en ce moment des combats décisifs.

Mais quoi que tente la Révolution, et quand même ses coupables attentats devraient un moment triompher, elle est d'avance vaincue et déshonorée.

Oui, elle est vaincue : on l'a vue, pendant plusieurs mois, organiser publiquement, contre la foi des traités, son odieuse invasion; on l'a vue à la déloyauté joindre l'impudence et le mensonge; désavouer en apparence ce qu'elle favorisait en réalité; arrêter dérisoirement, quand tout était prêt, l'homme qui préparait tout : elle croyait que ses bandes marcheraient de triomphe en triomphe au milieu des populations soulevées; que les six mille soldats romains du Pape lâcheraient pied; et que, isolés et trahis, la poignée de zouaves pontificaux et de volontaires suisses et belges serait sans peine et sans péril écrasée; mais non, la Révolution est déçue dans tous ses calculs.

Quatre faits éclatants et décisifs font ici l'éternel honneur du Pape et confondent la Révolution :

La fidélité des populations romaines : on les a vues acclamer les soldats du Pontife-Roi, et demander des fusils pour repousser les envahisseurs.

Les soldats du Pape se sont battus en toute rencontre comme des héros. Et je lisais ce matin même, dans un journal italien, qui en frémissait de rage, ces paroles que je veux vous citer à l'honneur de ces vaillantes troupes romaines : « Nos rouges, *i nostri rossi*, n'ont » pas, il est vrai, été vainqueurs : mais, du moins, ils » nous ont forcés de voir ce que nous voulions ignorer, » l'énergie et la bravoure des soldats du Pape. »

Quant aux zouaves, je le dis avec orgueil, car ils sont presque tous enfants de la France, ils se sont battus comme les fils des croisés et se sont couverts de gloire : il n'y a qu'une voix dans toute l'Europe pour applaudir à leur vaillance.

Et la légion d'Antibes, enfin, a été digne de cette vaillante armée française qu'elle représente : je ne lui donne pas d'autre éloge.

Et en même temps, à la nouvelle des premiers combats, qu'avons-nous vu? De courageux jeunes gens se sont levés pour voler de toutes parts à la défense du Saint-Père et prendre la place de ceux qui tombaient; les anciens combattants de Castelfidardo sont accourus; on les a vus quitter une jeune épouse, un enfant nouveau-né, une fiancée, et partir; et s'il y a des mères en ce moment qui versent des larmes de joie et de dou-

leur sur un fils martyr de la cause sacrée du Pontife, il y en a d'autres qui pleurent parce que leur fils est trop jeune encore pour aller combattre.

Et que dire enfin de cet admirable élan dans les cœurs catholiques, que révèlent partout les généreuses offrandes pour l'armée pontificale ? « De tels faits, di-
» sait un journal anglais lui-même, le *Morning-Post*,
» décident contre la Révolution pour le Pape, et l'Eu-
» rope ne peut qu'accepter un tel verdict. »

Quelle âme honnête, d'ailleurs, ne serait soulevée par l'infamie des moyens auxquels la révolution a recours ? Quoi donc ? Est-ce qu'il n'y a plus ni foi, ni loi, ni parole, ni honneur, en Italie ? Où vit-on jamais pareils mensonges et pareilles tromperies, et pour qui donc ces gens-là prennent-ils la France ?

Quand, lasse de cette comédie, qui se joue ainsi sous les yeux de l'Europe, tandis que coule dans vingt combats le sang de ses fils, la France parle enfin d'intervenir, l'Italie multiplie les promesses et les assurances, le *Moniteur* en prend acte, le télégraphe arrête notre escadre : et le lendemain, nous apprenons que tout cela n'est encore qu'un jeu, une moquerie nouvelle; l'homme d'Asinalunga reparaît, et harangue de nouveau le peuple à Florence, il traverse l'Italie, rejoint les bandes, et le voilà à l'heure qu'il est en marche sur Rome.

Par une inspiration généreuse, nos vaillants soldats, qui jadis ont chassé de Rome l'homme qui la menace aujourd'hui, viennent de partir : puissent-ils arriver à temps pour prévenir les plus grands malheurs et sauver,

avec le Saint-Siége, l'honneur de la France et la paix de l'Europe !

Pour nous, nos très-chers Frères, prions; tandis que vos fils et vos frères combattent, levons les mains au ciel et prions, avec une sainte unanimité, pour le Saint-Père et pour l'Église, pour Rome, l'Italie et la France, pour cette petite et brave armée pontificale, si glorieusement dévouée, et pour ces braves soldats et marins français que l'Empereur, inspiré par son devoir et par son honneur, comme chef de la première nation catholique, envoie encore une fois remplir cette mission dix fois séculaire, qui est une des plus vieilles et plus illustres gloires de notre pays, et peut-être le plus grand secret de sa force et des bénédictions que Dieu, malgré nos fautes, n'a jamais cessé de verser sur nous.

A CES CAUSES,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

1° Aux oraisons pour le Pape qui se récitent chaque jour à la messe, tous les prêtres joindront, jusqu'à nouvel ordre, les oraisons, collecte et postcommunion votives *Pro Imperatore et ejus exercitu;*

2° A toutes les bénédictions du Saint-Sacrement on chantera l'antienne *Sub tuum præsidium*, le psaume *Levavi oculos meos ad montes*, avec les oraisons de la Sainte Vierge et pour le Pape;

3° Toutes les communautés religieuses et tous les pieux fidèles sont invités à offrir plusieurs communions à l'intention de l'Église et du Souverain Pontife;

4° Toutes les offrandes qui pourraient être faites pour le Saint-Père, même les moindres, seront reçues avec reconnaissance au secrétariat de notre évêché, ou chez MM. les curés qui voudront bien nous les faire parvenir le plus tôt possible.

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

Orléans, 26 octobre 1867.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Discours de Mgr l'Évêque d'Orléans en faveur des Églises d'Orient (3 juin 1862). 1

Le vicaire apostolique et les évêques d'Orient aux catholiques latins. 1

Allocution de Mgr l'Évêque d'Orléans aux zouaves pontificaux, sur le courage chrétien et la dévotion à la Sainte Vierge (1er juin 1862). 47

Paroles de Mgr l'Évêque d'Orléans à son retour de Rome. . . 89

Lettre de Mgr l'Évêque d'Orléans au clergé de son diocèse, portant communication de l'Allocution pontificale du 9 juin 1862 et de l'Adresse des évêques. 153

Post-scriptum de la Lettre. 161

Allocution prononcée par Sa Sainteté le Pape Pie IX dans le consistoire du 9 juin 1862. 175

Les Évêques assemblés à Rome pour la canonisation des martyrs du Japon, à Notre Très-Saint-Père Pie IX, Souverain Pontife. 197

Réponse du Saint-Père. 225

La Convention du 15 septembre et l'Encyclique du 8 décembre. 227

Lettre de Mgr l'Évêque d'Orléans à M. Ratazzi, sur les entreprises de Garibaldi. 383

Post-scriptum de la Lettre. 415

Lettre de Mgr l'Évêque d'Orléans au clergé et aux fidèles de son diocèse, à l'occasion des fêtes de Rome et du futur Concile œcuménique. 431

Lettre de Mgr l'Évêque d'Orléans au clergé et aux fidèles de son diocèse, sur le futur Concile œcuménique. 459

Lettre de Mgr l'Évêque d'Orléans au clergé et aux fidèles de son diocèse, avant son départ pour Rome. 523

Discours de Mgr l'Évêque d'Orléans sur l'indépendance nécessaire au Saint-Siége. 555

Lettre de Mgr l'Évêque d'Orléans au clergé et aux fidèles de son diocèse, à l'occasion de la victoire remportée par l'armée pontificale. 573

Lettre de Mgr l'Évêque d'Orléans demandant des prières au clergé et aux fidèles de son diocèse pour Notre Saint-Père le Pape et pour l'armée française. 583

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

282.08 D929N v.4 c.1
Dupanloup # Nouvelles
oeuvres choisies de Mgr.
OISE
3 0005 02068016 4

282.08
D929N
v. 4
Dupanloup
Défense de Rome et du Saint-
Siege

282.08
D929N
v. 4
Dupanloup
Défense de Rome et du Saint-Siege